

Morgoth l'Empaleur

par ASP Explorer
<mapage.noos.fr/aspexpl>

Table des matières

1 Lansquenets & Fariboles

C'est un peu la quête initiatique d'un jeune dans un monde deshumanisé par l'incommunicabilité entre les êtres, tu vois... 7

2 Sur la Route de Misène

Des paladins ! Des épées magiques ! Des monstres ! Des donjons ! Des moines fanatiques ! Plein plein ! Youpie ! 45

3 La Tétine et le Gonfanon

Visitez Banvars en long, en large et en travers. 171

4 La Colline de Grob

Où se forme une fameuse compagnie d'aventuriers. 273

5 Romance & Forfaiture

Donjon. Porte. Monstre. Trésor. Pas trésor. Pas content. 365

6 La Vallée du Soleil

Si vous n'êtes pas fans de Buffy, y'a des trucs qui vont vous échapper... 431

7 Once more, with Tétine

Inutile de chercher un quelconque rapport entre le titre et le propos de l'histoire. 577

Lansquenets & Fariboles

MORGOTH I – Il est bien difficile d'échapper au sort que vous ont choisi les dieux. Certains sont destinés à devenir rois, d'autre manants, certains au berceau sont promis à la sainteté, d'autres à la noirceur de la damnation, pour certains il est écrit qu'ils chevaucheront, le glaive au poing, dans les steppes glacées, portant mort et consternation parmi leurs ennemis, d'autres deviendront ingénieurs d'étude en informatique de gestion. Et quand on s'appelle Morgoth l'Empaleur et qu'on est nécromancien, c'est franchement TRES dur d'échapper à son destin.

I Les plus grands voyages commençant par un petit pas

C'est à l'âge de quinze ans que Morgoth L'Empaleur claqua la porte de l'école de magie du Cygne Anémique pour découvrir le vaste monde et ses merveilles. A l'époque, ses possessions et domaines se résumaient à sa robe de mage en authentiques

haillons d'époque lointaine, ses babouches plus adaptées pour arpenter les bibliothèques que pour les randonnées sur les grands chemins, une dague sacrificielle si émoussée qu'elle ne pouvait pas même servir comme coupe-papier, une amulette magique en or représentant deux poissons enlacés, dont l'unique propriété magique semblait être de faire du vert-de-gris (chose rare venant d'un objet réputé être en or), trois sandwiches au pâté, deux rouleaux de parchemin contenant les sortilèges "chute de plume" et "langage des animaux" (qu'il avait mis des semaines à confectionner lui-même, la nuit, dans les scriptorium de la bibliothèque), ainsi qu'un livre de magie que lui avait légué, sur son lit de mort, son vieux maître Hégésippe Ciremolle, qui avait été si bon avec lui. Enfin, bon, c'est beaucoup dire, disons qu'il l'avait battu avec économie et qu'il n'avait sur sa personne aucune visée qui dépassât le cadre de la relation normale entre un maître et son élève. On ne pouvait en dire autant de son successeur Théfouin Machebert, homme d'une grande raideur morale entre sept heures du matin et neuf heures du soir et d'une grande raideur physique le reste du temps, et dont Morgoth fut bientôt amené à repousser les pressantes avances, ce qui l'avait, entre autres choses, décidé à prendre ses distances avec les études universitaires.

Il n'avait pas fait trente pas que, comme de juste, il se mit à pleuvoir bien dru. Il s'arrêta donc, ne sachant que faire, considéra avec désolation la morne lande qui s'étendait alentour, et vint à la conclusion que le seul abri qui se présentait était l'école de magie. Il fit donc demi-tour au petit trot et, tâchant de se donner quelque contenance, souleva le heurtoir en forme de chauve-souris avant de l'abattre avec un bruit qu'il aurait voulu plus affirmé.

– Qui va là ?

La voix avait des inflexions déplorables, celles de la moquerie.

– C'est moi, Morgoth, ouvre vite, je suis trempé.

– Qui ?

– Morgoth, enfin, je viens juste de sortir.

– En quoi ça te donne le droit de rentrer ?

Des rires étouffés parvinrent jusqu'aux oreilles du jeune sorcier, dont le coeur se serra alors d'appréhension. La voix, il la reconnaissait maintenant, nasillarde et assurée. Celle de Samo Taton, le triste sire dont il était le souffre-douleur depuis si longtemps.

– Eh, déconnez pas les mecs, laissez-moi rentrer !

Les rires redoublèrent. Un projectile magique mineur vint frapper le sol devant Morgoth, qui fit un bond disgracieux autant que tardif pour l'éviter.

– A la niche, Morgoth, sorcier mouillu, sorcier foutu, ah ah ah !

– Mais... mais...

– Mémémé dégage, minable, ça nous fera des vacances.

C'était Azemias Pinulle, dit "le pin's", souffre-douleur en second de la petite bande, qui venait de parler. Il ne se doutait pas encore, l'imbécile, de la peu enviable promotion qui l'attendait. Tout autre que Morgoth, en telle situation, aurait persévéré, crié, pleurniché et fait le siège du bâtiment jusqu'à ce qu'une autorité de l'école le remarque et fasse cesser les brimades de ses indignes compagnons. Mais notre malheureux héros, qui avait plus d'orgueil que de raison, ne put s'y résoudre. Il tourna alors simplement les talons, partit d'un pas qui se voulait digne, ignorant les quolibets et les insultes, et lorsqu'il estima être suffisamment loin, se retourna, pris d'une haine incommensurable, leva le poing et hurla de la voix tonitruante qu'il savait parfois prendre lorsque la situation s'y prêtait.

– Je reviendrai, et ma vengeance sera terrible !

Ce qu'il fit. Mais beaucoup plus tard. Et c'est une autre histoire.

II Esbaudissons le manant

On dit que ce qui sépare la civilisation de la barbarie, c'est trois bons repas. Morgoth eut vite fini ses tartines et de drôles

d'idées commençaient à lui trotter dans la tête, comme des envies de pague en fourrure de yack des steppes et de pillages de contrées lointaines, lorsqu'il parvint devant les remparts de Galleda, la plus riche et la plus puissante cité de la contrée. Enfin, remparts, c'est un bien grand mot. Car la contrée était petite, et pauvre, et en outre, présentait un intérêt stratégique que l'on peut qualifier de nul sans grande crainte d'être démenti par l'histoire, ce qui fait qu'en guise de fortification, on avait reliés entre eux les bâtiments bordant la ville par des ouvrages de maçonnerie, et aménagé un vague chemin de ronde courant sur les toits, et puis basta, ça ira bien. Ce genre de citadelle n'aurait pas retardé cinq minute une armée en marche, mais pour tenir en respect les bandes de rôdeurs des alentours, c'était bien suffisant.

Trois jours plus tôt, Sterbin Colophyle, exploitant agricole dans la région, avait été surpris un soir de beuverie en train d'uriner dans la fontaine municipale de la grande place, ce qui constituait un délit, et la justice expéditive mais bonnasse du baron de Galleda l'avait condamné à deux semaines de travaux d'intérêt général. On l'avait donc revêtu d'une livrée pourpre et bouffante (bouffante aux mites auraient dit certains), de chaussures ridicules, d'un bouclier qui ne couvrait même pas son avant-bras et d'une pertuisane de cinq coudées de long impossible à manier (il avait essayé). Et il était stipendié (très symboliquement) pour garder la porte ouest, ce qui le réjouissait assez modérément.

– Holà maraud, que viens-tu faire en notre bonne ville de Galleda ?

– Je suis sorcier et je viens tenter de trouver un engagement quelconque.

– N'as-tu pas une lettre de recommandation ?

– Non, je suis désolé.

– C'est que nous sommes très pointilleux ici, à Galleda. Nous ne laissons pas entrer parmi nous n'importe quel gringalet qui se présente. Tu pourrais être un bandit déguisé en sorcier, ou bien un ennemi du baron déguisé en sorcier. Ou bien un ennemi du baron déguisé en bandit grimé en sorcier pour tromper notre

vigilance. Ou bien un sorcier ennemi du baron maladroitement déguisé en bandit.

– Je vous assure monsieur que je suis un vrai sorcier, et que je ne suis ni ennemi, ni malandrin.

– Parce que des fois, il y en a qui abusent, tu vois. Comment puis-je reconnaître un vrai sorcier d'un vrai voleur ?

– Le sorcier sera habillé en sorcier, alors que le voleur sera habillé en voleur, quelle que puisse être la tenue de cette congrégation.

– Bien sûr que non, mon ami, tu imagines bien que non. Un voleur, par définition, se déguise, sinon on l'attrape.

– Et bien, je suppose qu'un voleur... serait moins bien habillé qu'un sorcier... car s'il a besoin de voler, c'est qu'il est pauvre.

– Hmmm... ce que tu dis est doublement idiot. Tout d'abord, tu es encore plus mal habillé que moi, ce qui fait que selon tes propres critères, tu es extrêmement suspect. Mais d'un autre côté, seul un sorcier qui n'est jamais sorti de sa tour peut croire que les voleurs sont pauvres. Les voleurs ne volent pas parce qu'ils sont pauvres, les voleurs sont riches parce qu'ils volent.

– J'avoue en avoir peu fréquenté.

– On le dirait bien. A moins que tu ne sois un voleur particulièrement rusé.

– Ce qui nous ramène au point de départ.

– C'est ça. Note bien que ça me navre de devoir t'interdire l'accès à la ville, car tu as l'air sympathique. Ne pourrais-tu pas me donner une preuve de ta condition ?

– Je pourrais vous réciter le serment de fidélité à l'Ordre de Phsax, que tous les sorciers connaissent par coeur.

– Mais tu pourrais l'inventer, car moi, je ne le connais pas. Allez, un peu d'imagination, que diable...

Morgoth nota alors que le garde faisait avec les mains un geste semblable à celui de tirer rapidement une nappe de la table, mais à l'envers. Il le regarda avec incompréhension, avant qu'un éclair d'inspiration ne lui vienne :

– Vous voulez que je lance un sort ?

– Ah, ben voilà, par exemple. Allez, zou, un petit truc sympa. Que j'ai pas perdu ma journée.

– Bon.

Les mécanismes mentaux de Morgoth se mirent en marche, sa pensée empruntant les chemins tant de fois parcourus, et sans peine aucune, il réjouit Sterbin d'un Phosphène Élémentaire. C'était le sortilège le plus basique qui soit, un sortilège méprisable pour tout dire, que nul magicien n'ignorait, mais Morgoth se fit un devoir d'en produire un de fort belle facture, faisant apparaître dans l'air une douzaine de délicieuses lueurs pulsantes dérivant mollement au gré des courants de flux mystique.

– Ooooooh !

Sterbin et Morgoth étaient ébahis l'un comme l'autre, le premier par le sortilège en lui-même, le second par l'effet qu'il semblait produire sur le garde. C'est que Morgoth, qui avait été élevé à l'école et n'en était pour ainsi dire jamais sorti, avait toujours considéré la magie comme un allant de soi, un élément du décor quotidien. Certes pas un sujet d'ébahissement, en tout cas pas à un aussi misérable niveau d'expertise.

Il était perdu dans ses réflexions lorsque Sterbin l'empoigna par la manche et le tira à l'intérieur de la ville, franchissant les douves¹ par le pont-levis, le traînant par les rues à la géométrie fort rurale de la bourgade. Bien vite – mais il était difficile de faire un long trajet dans Galleda – ils arrivèrent à un bâtiment qui, à la surprise de Morgoth, n'était pas une prison, ou alors il s'était fait une vision fallacieuse du monde carcéral. Par exemple, il était à peu près certain que dans une prison bien tenue, on ne joue pas de la musique, on ne danse pas la giboulette avec des jeunes filles girondes, on ne boit pas des chopes monumentales de breuvage moussu et très probablement alcoolisé par tablées de quatre en échangeant des propos paillards et des claques dans le dos, et les gardiens de prison typiques

¹Pour être exact, les douves en question consistaient en une ornière boueuse qui s'était formée devant la porte au fil du temps et au gré du piétinement des passants, et sur laquelle la municipalité avait obligeamment fait jeter une large et forte planche de bois pour éviter les accidents.

ne sont pas des petits gars chauves d'un certain âge, ventripotents, joviaux et occupés à essuyer des verres. Ce dernier détail incita notre héros à penser qu'il se trouvait dans un de ces lieux dont ses condisciples, pendant les soirées du dortoir, entre deux douches à l'eau froide à minuit, lui avaient tant fait l'éloge : une auberge.

- Eh, voilà Sterbin-la-fontaine !
- Sterbin, pisseur d'élite du Baron, hurra pour Sterbin !
- Arrêtez de vous foutre de moi, bande d'ivrognes, et regardez plutôt ce que je vous ai trouvé : un sorcier ! Un vrai ! C'est pas banal ça, hein ?
- Il a pas l'air bien vieux, ton sorcier.
- Tout miteux oui.
- Sterbin au sorcier piteux, voilà comment on va t'appeler.
- Montre-leur, sorcier, montre tes pouvoirs comme tu as fait tout à l'heure !

Et devant cette assistance populaire et attentive, Morgoth dévoila son art. Et jusqu'à tard dans la soirée, il passa en revue une bonne partie des sorts qu'il avait appris, constatant avec étonnement que les plus difficiles n'étaient pas forcément les plus applaudis. Ces gens simples, évidemment, n'avaient que faire des Cinq Conjurations Métastatiques, ni de la Rune Contournée du Levant, ni de toutes les complexes variations du Mot de Thenos, car la beauté de tout ceci n'aurait pu apparaître qu'aux yeux d'autres sorciers. En revanche, utiliser sans grande finesse un simple Bruitage pour faire parler un tonneau, illuminer la salle, faire fleurir une table, hypnotiser une serveuse, changer la couleur du chat, et tous ces maigres miracles avaient le don de provoquer l'hilarité ou l'émerveillement, et surtout, de susciter le jet de maint piécettes de cuivre qui tintaient joliment en tombant à ses pieds. La nuit était bien avancée lorsque la fatigue rattrapa Morgoth. La journée avait été longue, et les sortilèges, lancés en grand nombre, épuisaient leur homme. En outre, l'aubergiste lui avait offert – ce qui l'avait bien étonné car pour autant qu'il sache, ces établissements n'avaient aucune vocation philanthropique – un copieux repas ainsi que de nom-

breuses pintes d'un breuvage noir, amer et mousseux, que notre jeune ami supposa être de la bière, et qui bientôt é moussa la précision de ses psalmodies. Il se trouva alors une main secourable pour le mener à la salle commune et le recouvrir d'une couverture épaisse.

III L'associée

La ville était déjà au travail lorsque Morgoth s'éveilla, pâ-teux. Il se livra à quelques ablutions matinales dans la salle commune qu'une servante s'occupait à débarrasser, se sécha le visage avec l'ample manche de sa robe de mage et commença à ranger ses affaires afin d'aller musarder en ville lorsqu'il s'aperçut qu'on l'observait. Dans la pénombre, il était difficile de déceler mieux qu'une silhouette, mais il était à peu près sûr qu'il s'agissait d'une femme, d'autant qu'il se flattait de bien connaître l'anatomie féminine². Un peu irrité de cette attention, il ignora l'importune et se concentra sur le rapide inventaire de sa fortune.

– Paix, mon panon, pendant que tu ventilais la paillasse, je louchais que les béjaunes te dévissaient pas le jonc.

Interdit, Morgoth considéra la demoiselle, ne sachant quel parti prendre. Elle s'approchait d'un pas qui se voulait nonchalant, gardant néanmoins ses distances, comme si elle cherchait à apprivoiser un chat inconnu tout en se gardant de ses griffes. Elle reprit.

– Je suis panette, pas comme tous ces crotteux. On est peu d'la rape ici, c'est un bouse.

– Euh... sûrement. Et vous parlez notre langue ?

– Quoi, t'entraves pas l'arguche des... Ah non, visiblement. Dis moi, tu es bien le magicien dont on parle en ville ?

– Je suis le sorcier Morgoth (il plaça dans ces mots son peu de fierté professionnelle). Que dit-on...

²Car il avait beaucoup lu sur le sujet, et avait même eu 16/20 à l'examen, c'est dire s'il s'y connaissait.

– Je pensais que tous les sorciers comprenaient le Patois d'Aventure, c'est étrange.

Son attitude s'était subtilement modifiée, devenant plus formelle, impersonnelle.

– Le Patois d'Aventure, dis-tu ? C'est la première fois que j'en entends parler.

– C'est encore plus étrange. Sache que tous les aventuriers, je parle des vrais, pas de ces ivrognes que l'on trouve dans les tavernes et passent leur temps à se vanter d'exploits imaginaires dans des contrées improbables en exhibant leurs cicatrices de disputes ménagères comme s'ils les avaient eues à la guerre, tous les aventuriers donc connaissent le Patois.

– Tout s'explique alors, je ne suis pas un aventurier. Pour être franc, j'ignore ce qu'est exactement un aventurier.

Durant ce dialogue, elle avait poursuivi son approche prudente, de telle sorte que ses traits étaient maintenant discernables. Sa chevelure noire et lisse ne tombait pas plus loin que sa nuque, formant comme un casque épais entourant une face large et claire, aux petits yeux noirs, aux lèvres serrées et au petit nez curieusement arrondi, et à laquelle on pouvait si l'on ne voulait pas se tromper, donner un âge compris entre quinze et quarante ans. Un observateur plus réceptif (Morgoth lui-même n'étant guère au fait de ces choses) aurait noté comme sa simple robe marron de paysanne était mal assortie à ses mouvements souples et précis ainsi qu'à son anatomie élancée. La rudesse des travaux manuels n'avaient en effet nullement posé sa marque sur son corps ni sur son visage, en outre, elle était plus grande que la plupart des hommes de Galleda, et si le sommet de son crâne arrivait au menton du sorcier, c'est uniquement parce que celui-ci atteignait une taille exceptionnelle dans ces contrées.

– Pas un aventurier hein ? Pourtant, tu es un sorcier, je t'ai vu hier soir. Mais peu importe. Ainsi, tu gagnes ta vie en donnant des spectacles de sorcellerie ? Est-ce un métier lucratif ?

– Métier, c'est un bien grand mot, c'est la première fois que je fais ça. Pour ce qui est de gagner de l'argent, je crois que je ne suis pas trop à plaindre. J'ai compté trente-deux sous, deux

oignons bien gras, et une sorte de lacet en cuir... je pense que c'est bien plus que le salaire ordinaire d'un ouvrier agricole.

– Hummm... oui, sûrement. Enfin, ça dépend de quel point de vue... ce que je veux dire, c'est que tu as raison de voir le côté positif des choses.

Elle avait pris un air un peu désolé qui n'échappa pas à la sagacité de notre héros.

– Je ne pense pas faire ça toute ma vie, tu sais. Jusqu'à ce que je trouve un engagement plus digne de moi, ça peut me permettre d'éviter la famine. Mais d'un autre côté, je te le concède, ce n'est pas encore la fortune.

– Et bien, puisque tu abordes toi-même la question... c'est vrai que tu ne vas pas être écrasé sous le poids du butin. Et puis il faut être honnête, ton spectacle était distrayant pour ces... comment dire... pour les gens d'ici, mais ils n'ont pas grand chose à te donner. En plus, dès qu'ils auront vu tes sorts deux ou trois fois, ils se lasseront et tu ne recevras plus rien. Galleda est une petite ville, une toute petite ville. Il faudrait que tu t'ouvres à un public plus... euh...

– Réceptif ?

– Fortuné, surtout.

– J'ai entendu parler d'un certain Baron...

– Oui, c'est un bon début. Il donne parfois des réceptions, et lorsqu'il est satisfait, il sait remercier ceux qui l'ont distrait. Il appelle "l'action de promotion culturelle". Mais il te faudrait améliorer un peu le contenu de ta prestation si tu veux leur plaire.

– Tu veux dire, lancer des sortilèges plus complexes ?

– Pas nécessairement, mais modifier l'habillage... comment te dire... Tu sais, les quelques chevaliers et bons bourgeois qui partagent habituellement la table du Baron ne voient pas de la magie tous les jours, loin de là, mais ils savent au moins ce que c'est et ne seront guère impressionnés par le seul spectacle d'un sortilège. Il faudrait construire autour toute une histoire, un conte merveilleux, avec des décors, des costumes, bref, toute une mise en scène qui mettrait ton art en valeur.

- Ah, comme du théâtre, quoi !
- Voilà, du théâtre.
- Oui mais voilà, je n'y connais rien.

– Je m'en doute, on apprend rarement l'art ancien de la comédie et de la tragédie dans les écoles de magie, me suis-je laissée dire. C'est pourquoi j'avais pensé que l'on pourrait s'associer, sur la base d'une égalité dans le partage des gains. Il se trouve qu'un paysan des environs me doit un service, il nous laissera sans doute sa grange pour coucher et pour répéter. Comme j'ai un peu d'argent, nous pourrions acheter de quoi confectionner des décors et des costumes, engager un musicien passable... puis nous tournerons dans les tavernes de la ville pour roder notre affaire. Dans onze jours, c'est la fête du solstice, le Baron se fera une joie de nous inviter, et nous serons prêts à l'amuser, lui et ses convives. Qu'en dis-tu, sorcier ?

- Tu as déjà fait ça ?
- Oh ouiiii... oulalah, souvent.

– Tu m'as l'air honnête et sûre de ton fait. En outre, je connais peu les usages du monde, et seul, je crains de rencontrer des gens peu scrupuleux qui profiteraient de mon ignorance pour me dépouiller. J'accepte donc ta proposition avec d'autant plus de plaisir que je n'ai pas d'autre projet. Quel est ton nom, partenaire ?

– Vertu Lancyent, et ne t'avise pas de moquer mon nom. Et toi ?

- Et bien, Morgoth, comme je te l'ai dit.
- Morgoth... ?

– Oui, Morgoth. C'est un prénom du pays Vantonnois, assez commun.

- Morgoth tout court ?

– ... bon, puisque nous sommes associés, je peux bien te le dire, je suis Morgoth L'Empaleur.

Elle recula d'un bon, surprise.

– Mon dieu, mais c'est terrible ! Qu'as-tu donc fait pour mériter un surnom si peu flatteur ?

- Ah, c'est le drame de ma vie. Ce n'est pas un surnom, c'est

un nom de famille. Il y a des L'Empaleur dans le Vantonnois depuis le Troisième Age, très vieille famille.

– Oh. Un nom difficile à porter, je suppose.

– Un peu.

Il appuya soigneusement sur la litote, soupira, avisa un moment ses babouches, puis lâcha mécaniquement, ne sachant que dire d'autre.

– Certains disent que nous sommes apparentés à l'archiliche Wlach l'Empaleur, qui ravagea la Postonie à la tête de ses légions de morts-vivants, voici huit siècles. D'autres pensent plus prosaïquement que nous descendons d'un certain "L'Emballeur" qui était docker dans le port de Shmacksa, et dont le nom a changé au fil des générations.

– Ta vie n'a pas été facile tous les jours, pas vrai ?

IV Interlude

Il a été dit bien plus tard dans les livres interdits, il a été chanté dans les sagas et narré dans les légendes que nul homme de son temps n'égalait en force et en adresse aux armes le sinistre Chevalier Noir. Il a été dit que nul n'avait plus effroyable réputation de brutalité, que nul n'avait plus donné la mort et répandu la souffrance, et que nul n'en avait conçu si peu de remords. Bien des explications avaient été données sur l'origine de cette âme tourmentée, morte avant le trépas, bien des histoires avaient couru au sujet de ce sombre serviteur des dieux du mal. Il a été dit, mais bien après que son souvenir terrifiant eut commencé de s'affadir dans la mémoire des hommes, que sur le passage de sa noire monture à l'oeil fou et au naseau frémissant, la terre meurtrie, elle-même, se tordait de douleur tandis que les femmes, les enfants et même les hommes les plus courageux fuyaient à perdre haleine, maudissant le sort qui les avaient fait croiser le chemin du paladin de la mort. Nombreux furent les chroniqueurs qui décrivirent les cicatrices qui défiguraient son corps et sa face et inspiraient la plus profonde répugnance,

bien des ménestrels rendirent compte de sa voix qui bien que posée et sans émotion, résonnait à cent pas à la ronde, et nul n'oubliait de citer ses yeux couleur de sang, si ardents de haine que quiconque croisait son regard était hanté jusqu'à son dernier jour par d'horribles cauchemars.

Ben, c'était exagéré.

V Les préparatifs

L'ami de Vertu s'appelait Koilindon. De face, il avait une bonne figure d'ahuri des campagnes, encore jeune et, comme on dit pudiquement, bien brave. De profil toutefois, son faciès proéminent, son menton en galoche et son front fuyant incitaient à la méfiance, d'autant plus que ses manières, peut-être un peu trop précieuses pour un simple exploitant agricole, avaient un je-ne-sais-quoi d'irritant. Il vivait seul en compagnie de son neveu, ou prétendu tel, un grand dadais blond d'une quinzaine d'années nommé Thérand, maigre comme un clou, dont certaines habitudes laissaient à penser qu'il n'avait appris que très récemment les rudiments de l'hygiène et dont le regard bas hésitait sans cesse entre lueur de défi et hésitation apeurée. Tous deux partageaient une grande ferme à une demi-heure de Galleda, dont ils n'occupaient en fait qu'une petite partie, et dont, comme Vertu l'avait prévu, ils concédèrent bien volontiers l'usufruit de la grange.

Si grand fut d'ailleurs leur enthousiasme pour la jeune troupe que les deux hommes se proposèrent de les aider pour les costumes et les décors, de telle sorte que ces ouvrages furent vite terminés. Il faut dire que les travaux des champs ne demandaient pas trop d'efforts à Thérand et Koilindon, jamais plus de deux heures par jour, et encore ne se tuaient-ils pas à la tâche. Morgoth nota d'ailleurs distraitemment que d'autres paysans se chargeaient de cultiver les terres alentours, sans doute Koilindon avait-il donné l'essentiel de son domaine en fermage. Le

soir, après avoir partagé une bonne soupe en leur compagnie, qui n'était pas si désagréable finalement, ils allaient coucher dans la grange, chacun soigneusement dans son coin, bien sûr.

On avait vu des sorciers plus mauvais comédiens que Morgoth, qui avait gardé un plutôt bon souvenir de sa première prestation et envisageait sans trop d'appréhension de remonter sur les planches. Deux jours durant, il s'entraîna à enchaîner ses sortilèges, s'appliquant à des petits détails auxquels les mages sérieux n'accordent habituellement aucune importance, comme la qualité artistique, la visibilité de loin dans une salle enfumée ou l'éventuelle portée philosophique. De son côté, Vertu, avec un acharnement louable et force déploiements de jurons et ratures, écrivait une saynète intitulée "Lansquenets & Fariboles : pastourelle burlesque en un acte".

Il se trouvait par quelque bonne fortune que Koïlindon maniait pas trop mal la vielle à roue, et que de son côté, Thérand n'était pas foncièrement opposé à la perspective de faire ses débuts sur les planches moyennant une modeste stipendiation, de telle sorte que la compagnie théâtrale fut vite au complet.

Le patron du "Crüchon Nouer", l'établissement qui avait vu les débuts de Morgoth, connaissait son intérêt et offrit le couvert gratis à la troupe pour payer leur spectacle. Il fit même savoir en ville et dans les alentours qu'une représentation de théâtre magique aurait bientôt dans ses murs car il encourageait les arts et la culture, et que chez lui il faisait chaud et que la bière était bonne, contrairement à ce qui se passait dans d'autres établissements de moindre qualité qu'il ne s'abaisserait pas à nommer. Donc ce soir là, l'assistance était nombreuse, une centaine de personnes au bas mot, et il fallut pousser les tables pour que chacun puisse apercevoir la petite scène composée de planches posées sur quatre tonneaux. Fallait avoir l'oeil habitué à l'abstraction formelle, ou bien un peu embrumé par la boisson, pour reconnaître dans le drap peinturluré qui séparait la scène des coulisses les formes d'une forêt et d'un chemin menant à un château, le décor où se situait l'intrigue. Grimé en page, Thérand monta sur la scène, l'air auguste, et de son

bâton, frappa trois coups vigoureux sur les planches, dans le but de chasser un rat qui mâchouillait le décor. L'assistance se tut. La représentation commença.

VI Texte intégral de la pièce

Lansquenets & Fariboles

pastourelle burlesque en un acte
de Mlle Vertu Lancyent
Musique de M Koïlindon Tranchepagne

Distribution

Le mage noir : Morgoth l'enchanteur
La princesse : Vertu Lancyent
Le page : Thérand de Malappry
Le ménestrel : Koïlindon Tranchepagne

La scène est dans le pays magique, à la nuit tombée.

Le ménestrel (jouant un air de vielle à roue) :
Oyez, mes bons seigneurs l'épopée héroïque
Du gentil ménestrel amant d'une princesse
Objet des tours pendables du sorcier maléfique
Il triompha sans succomber à la détresse

SCÈNE UN

Le page : Holà, mon maître, sommes-nous bientôt rendus ?

Le ménestrel : Si fait, mon jeune ami, car voici que j'aperçois au loin les lumières du château. Pressons le pas, j'ai hâte de revoir le doux et blanc visage de la princesse, qui remplit mon coeur d'une amère allégresse.

Le page : Vous m'en fîtes tant d'éloge que j'ai l'impression de la connaître mieux que moi-même. Combien bonne et charmante doit être sa compagnie pour inspirer tant de passion. Que disiez-vous tantôt de ses tendres mamelles et de son doux giron ?

Le ménestrel : Plus bas, mon gentil page, car voici sa fenêtre. Prenons garde que nos paroles ne parviennent point à ses chastes oreilles. Préparons-nous plutôt à lui chanter la sérénade. Eloigne-toi quelque peu, ces moments ne peuvent se partager qu'à deux.

Le page : Sage politique, mon maître, je vous attends à la clairière, là-bas.

Le mage (apparaissant côté forêt, une fiole à la main) : Enfin nous y voici, le fruit de mes efforts est enfin dans ma main, un puissant philtre d'amour qui ravira le coeur de la princesse, afin que le mien soit apaisé. Ce soir, j'en fais le serment, elle sera mienne. Ah, mais qu'est-ce là, à sa fenêtre ? Quel est donc ce bêlître à la mine avenante d'un séducteur ? Parbleu, un galant ! Et voici ce malotru qui s'apprête à donner la sérénade. Voici un maléfice qui devrait lui ôter tout attrait, n'en doutons pas. Par Moltar et par Demogorgon, par les mânes du Tartare et les dieux sans noms, je te maudis, importun personnage, et te condamne céans à arborer à jamais la face contrefaite d'un crapaud répugnant. (il jette un sortilège d'illusion)

Le ménestrel (s'accompagnant de la vielle) :

Tends l'oreille au gai rossignol, le messenger de nos secrets

*Tends la main au doux campagnol apaisant nos âmes
troublées*

Dans la cage de ton amour un matin mon coeur est entré

Tendre cage tendue de velours, jamais n'en ressortirai

(verdissant à vue d'oeil)

Holà, mais que m'arrive-t-il ? Voici que la disgrâce me frappe, voici qu'un sort contraire m'inflige laideur et difformité. Malheur à moi, ma cause est perdue ! Mais voici que ma belle paraît à la fenêtre, quelle honte, quelle infamie, je ne puis me montrer de la sorte, surtout à elle. Vite, fuyons au bois parmi les bêtes sauvages, telle est ma place à présent. (il s'en va côté forêt, en sautillant)

La princesse (ouvrant la fenêtre) : Gentil ménestrel ? Mon bel amant à la voix de miel ? N'est-ce pas toi que j'entendis ? Montre toi, doux ami. (sourir) Hélas, encore une fois, l'amour

m'a inspiré un songe doux et cruel. Quand reverrais-je ton minois joli et ta fesse dodue ? (elle referme la fenêtre)

SCÈNE DEUX

Le ménestrel : Tantôt galant et envié, ma verve et mon instrument m'assuraient fortune, réputation et bonne compagnie. Et voici que ce soir, mon seul public sont tritons et araignées, dans les tréfonds de cet humide sous-bois à l'obscurité complice. Voyez ma détresse, entendez mes lamentations, moi qui fut le plus joyeux des humains, me voici le plus piteux des batraciens qui rampent sous les vases de cette terre. Mais qu'ouïs-je ? Le pas décidé d'un de mes anciens congénères se dirigeant par ici, il ne faut pas qu'il me voit, il pourrait s'effrayer de mon apparence et me donner la chasse comme à quelque chimère.

Le page : Maître, maître ? Où êtes-vous ?

Le ménestrel (en aparté) : Mon page, il ne m'a donc pas oublié, le brave garçon.

Le page : Maître, montrez-vous. Dissimulé à l'orée du bois, j'ai été témoin du sort cruel qui fut le votre, et j'ai trouvé moyen de vous aider !

Le ménestrel (sortant de l'ombre) : Est-ce vrai ? Je n'ose y croire. Dis moi vite, quel espoir ai-je de retrouver peau de pêche et teint d'albâtre ?

Le page : Ah, je vous retrouve enfin. Oui, voyant le sombre complot dont vous fûtes victime, j'ai couru aussitôt dans un lieu parmi les bois, chez une femme que je connais, et à qui j'ai décrit le sortilège. Elle m'a donné pour vous cette potion, qui vous redonnera forme humaine.

Le ménestrel : Quelle est donc cette diablerie ? Tu fréquentes donc les sorcières ?

Le page : Point de sorcière, mon maître, juste une femme très ancienne et très sage, bonne avec les hommes comme avec la nature. Buvez sans crainte pour votre âme.

Le ménestrel : De tout autre que toi, mon ami, je refuserai, mais nous avons tant voyagé ensemble que je te fais confiance.

Je bois donc ton breuvage. (il boit, lancement d'une dissipation des illusions)

Le page : Enfin, vous voici redevenu vous-même !

Le ménestrel : Mes mains, mes bras... Que les dieux soient loués, c'est pourtant vrai ! Merci à ta bonne matrone, ainsi qu'à toi, mon fidèle page ! Ma vie sera trop courte pour te remercier assez. J'ai recouvré mon allant et ma fière apparence. Vite, retournons au château retrouver la belle et lui conter fleurette. L'aventure m'a mis en appétit de bien des façons.

Le page : Prenez garde, maître, car l'aventure est périlleuse. J'ai vu le perfide nécromant qui vous a traité de façon si indigne, sa magie maléfique est redoutable, et nul doute que vous en serez de nouveau victime si vous retournez au château.

Le ménestrel : Ma raison abonde de ton côté, mon ami, mais mon coeur me dit de retourner auprès de ma bien-aimée. Quel genre d'homme serai-je si je laissais ma mie esseulée tandis que devant son logis rôde le suppôt du mal ?

Le page : Je reconnais bien là votre valeureux caractère. Voici, pour vous protéger, une amulette sacrée. Son pouvoir, peut-être, vous protégera-t-il. Portez la, je vous en conjure.

Le ménestrel : Soit, ami, ta sollicitude me touche. Ainsi protégé, je ne crains plus les manoeuvres de ce fourbe. Hardi, sus au sorcier.

SCÈNE TROIS

Le ménestrel : Mon aimée, soleil de mes nuits, êtes-vous là ?

La princesse (apparaissant à la fenêtre) : Mon beau ménestrel, je n'ose y croire ! C'était donc vous que j'entendis tantôt ! Mais pourquoi m'avoir abandonnée, pourquoi jouer avec mon coeur ?

Le ménestrel : Hélas, je fus le jouet d'un être pervers et malfaisant, qui j'en ai peur en a après votre vertu, et je viens vous en protéger.

La princesse : Oh, mon hardi paladin, quel âme noble et grande est la votre. Quoique, vous en souvienniez, ma vertu...

Le mage (apparaissant soudain) : Ah ah, te revoilà, maroufle ! Tu oses reparaître ici, sur ce lieu même où voici peu tu bondissais, désarmé et verdâtre ! Tu ne manques ni de courage, ni de sottise. Prépare-toi à subir la colère de mes sortilèges. Que le pouvoir de l'éclair te foudroie (sortilège d'illusion, et bruitage).

Le ménestrel : Tu ne peux rien contre moi, suppôt du mal, car mon amulette magique me protège !

Le mage : J'enrage, tu dis vrai. J'ignore d'où te vient cette protection, mais peu importe, la princesse sera mienne. Si je ne peux te faire passer de vie à trépas, du moins puis-je m'enfuir avec l'objet de ma convoitise. Par Nenioch et Ochebed, disparaïs ! (sortilège d'invisibilité).

La princesse (disparaissant) : î !

Le ménestrel : Quoi, tu oses ! Mais ta vilenie est donc sans limite, émanation des enfers. Viens donc que je t'escogne et te fasse rendre gorge.

Le mage : Sans façon, il faut que j'aie changé la caisse du chat. Adieu donc, bélître de basse extraction (sortilège d'invisibilité).

Le ménestrel : L'ignoble individu, me voici refait. Je le jure sur ma foi, j'irai jusqu'en enfer pour délivrer ma douce des mains grasses et velues de ce répugnant personnage.

Le page : Mon maître, mon bon maître, quelle terrible épreuve vous frappe. Le nécromant est vraiment sans pitié. Lançons nous à sa recherche.

Le ménestrel : Mais hélas, où aller ? le sinistre individu a disparu sans nous dire où il allait.

Le page : Peut-être le triste sire a-t-il laissé quelque indice derrière lui.

Le ménestrel : Tu as raison, voyons voir où se tenait cette crapule. La terre souillée par ses pas porte peut-être les stigmates de sa souillure. Oh, vois, le sort nous est propice. Vois ce dépôt blanchâtre là où sa botte s'est enfoncée dans la tourbe.

Le page : On dirait quelque craie, à n'en pas douter.

Le ménestrel : C'en est, mon ami, le fourbe s'est trahi. Il n'y

a en effet dans la région qu'un seul lieu où l'on trouve de la craie, une ancienne carrière ou j'allais souvent jouer, étant enfant, et qui, je m'en aperçois maintenant, ferait une cache parfaite pour un scélérat de son espèce. Vite, courons à la carrière !

Le page : Tout doux, maître, il sait que vous êtes protégé contre sa magie, nulle doute qu'il va affûter ses armes et vous frapper des plus terribles malédictions, contre lesquelles le pouvoir de l'amulette sera sans effet. Voici en revanche un bâton magique, fait de l'âme d'un chêne très ancien planté le jour du solstice d'hiver et abattu par la tempête lors du solstice d'été, dont le bois a été trempé dans les eaux du Léthé, fleuve d'oubli, qui a été taillé par le divin Celebrinbrin Kivashie, le plus habile forgeron elfe (qui faisait aussi un peu d'ébénisterie à ses heures), qui a été gravé de runes ancienne par la magicienne Shybrenstok, qui porte incrusté dans son pommeau l'un des célestes bijoux de la couronne de Viredbor et qui est +4 contre les araignées géantes. Nul doute que cette sainte relique elfique vous aidera dans votre sainte quête, n'hésitez pas à l'utiliser pour contrer les maléfices du nécromant, frappez le sol avec force pour dissiper la magie noire.

Le ménestrel : Euh... merci. Mais ne crains-tu pas que les elfes ne viennent me réclamer un si puissant bâton à coup de flèches barbelées ?

Le page : Non point, car j'ai eu, pour vous le confier, l'aval du grand conseil des elfes. Car je suis moi même un elfe, et d'ailleurs je dois vous quitter pour rejoindre mon peuple. Adieu mon maître (sort d'invisibilité).

Le ménestrel : Euh... ben... Bon, au boulot.

SCÈNE QUATRE

(dans l'antre putride du mage)

Le mage : Par la malpeste, ce coquin m'a surpris avec ses sortilèges de bas étage, mais je ne m'y laisserai plus prendre. Je vais méditer longuement, et préparer mes malédictions les plus virulentes à son encontre.

Le ménestrel (faisant son entrée, superbe) : Ton règne de terreur touche à son terme, vil félon ! Rends-moi la princesse, et je jure de t'épargner.

Le mage : Quoi ? Toi ici ! Ton impudence n'a donc aucune limite ! Je ne te laisserai pas la princesse, faquin, mais je puis t'organiser un rendez-vous avec une autre maîtresse moins docile. Prépare-toi à rencontrer cette mort qu'apparemment tu désires tant.

Le ménestrel : Je t'attends, droit comme la justice qui bientôt te frappera.

Le mage : Scolopendres et mols orvets, que pestilence et bubons frappent la chair infecte de ce piteux justicier (sortilège de brume)

Le ménestrel (tousse, puis se reprend et frappe du bâton sur le sol) : Hors de ma vue, brumes infectieuses, rien ne m'empêchera de corriger ce sorcier. (rafale de vent)

Le mage : Tu résistes ? Tiens, voici un sort bien pire encore. Que ta chair consume ta chair, que tes os consomment tes os, que la famine ravage tes entrailles et t'infligent mille morts. (sortilège de bruitage, on entend des ossements cliqueter)

Le ménestrel (met un genou en terre, puis se relève, et frappe du bâton sur le sol) : Je ne permettrai pas que tu profanes de tes sortilèges impies cette chair tant aimée de ma mie. Eloigne-toi de moi, sortilège de mort, et disparaïs dans le néant. (fin du sortilège)

Le mage : Tu te joues encore de moi ? Ma face ricanante sera la dernière chose que tu verras en ce monde, chien. Par Otus Diabolus et par Solem Invictus, que tes yeux soient dorénavant scellés et morts. (sortilège de lumière sur les yeux du ménestrel)

Le ménestrel (crie, s'égare, puis se reprend) : Où te caches-tu, mauvais homme, lâche que tu es ! Je ne te vois point, mais ton odeur méphitique te trahit. Que la puissance de ce bâton me libère du maléfice. (il frappe du bâton sur le sol, dissipation de la magie)

Le mage : Ta ténacité est grande, ménestrel, et je t'ai més-estimé. Mais ce sortilège que je te réserve te condamnera à un

éternel repos. La lassitude t'envahit, le découragement te gagne, tu te détournes de ta tâche, et ton corps fatigué réclame le repos. Je te le dis, manant, te voilà exténué. (sortilège d'illusion, il semble que son âme quitte le corps du ménestrel)

Le ménestrel (s'écroulant au sol, puis se relevant au prix d'efforts surhumains, et frappant enfin du bâton sur le sol) : Ta folie t'égare, mon ennemi. Vois comme je dissipe sans peine ton maléfice. (l'âme regagne le corps)

Le mage : Voilà qui dépasse tout, ce sont les dieux qui te protègent. Mon ultime malédiction te terrassera, j'en suis certain. Par les monts, les collines et les lits des ruisseaux, par les écueils de la mer, par les parois de cette grotte ancienne, forces de la roc, je vous conjure, que la peau de ce mécréant se change en pierre sur le champ. (sortilège de peau de pierre)

Le ménestrel (ralentit, puis faisant des efforts considérables, frappe de nouveau le sol du bâton) : Voici pour ta pauvre magie, fou que tu es. (sortilège de fracassement)

Le mage : Par Azathoth et par Belial, mais quel est ce prodige ? Tu devrais être à ma merci, mais te voici libre ! D'où vient donc la puissance de ce bâton ?

Le ménestrel : Oui, je suis libre, et la puissance de ce bâton, tu vas la sentir tout de suite sur tes côtes ! Tiens, tiens et tiens, voici pour m'avoir changé en crapaud (lui donnant une rude bastonnade).

Le mage : Ah ! Non ! Par les dieux, épargnez-moi !

Le ménestrel : Et voici pour les malédictions que tu m'as lancées, un coup par sortilège, tiens, tiens, tiens, tiens et tiens !

Le mage : Je n'en puis plus, grâce gentil troubadour, grâce !

Le ménestrel (menaçant) : Et maintenant, vas-tu me dire ce que tu as fait de la princesse ?

Le mage : La voici, je te la rends. (il jette un sortilège et dissipe l'invisibilité, la princesse apparaît au milieu de la scène)

La princesse : Ah, mon aimé, enfin...

Le ménestrel : Oh, ma tendre mie, épousons-nous vite, je n'en puis plus.

Le mage : Ah, quel fou j'ai été de me mettre en travers

d'un amour comme le vôtre.

Le ménestrel : Te voici enfin revenu à la raison, maraud.

Le mage : Hélas, la beauté sans égale de la princesse m'avait égaré, et j'avais conçu des projets sans espoir, voilà mon crime. Bien amère est ma peine, bien sot j'ai été.

Le ménestrel : Puisque te voilà repentant, je te pardonne, mage. Va-t'en de par les routes et mets donc ta science au service du bien et du droit.

Le mage : Merci, mon maître, vous me montrez maintenant ma voie avec clarté, et c'est la sagesse même qui parle par votre bouche. Je me mets en chemin sur l'heure, bien des bénédictions vous accompagnent.

Le ménestrel : Et voici comment, en fin de compte, la vérité et la justice triomphent. (rideau)

VII La gloire

La représentation se passa fort bien, car Vertu avait tenu à ce qu'on fasse de nombreuses répétitions et que les délicats enchaînements de sorts de la quatrième scène, notamment, soient parfaitement synchronisés avec les allers et venues des comédiens. Tous y avaient mis beaucoup du leur, et le résultat fut, donc, parfait. Trois jours plus tard, la compagnie se produisit à l'auberge de la "Truye Farçeuse", à l'autre bout de la ville, dont le patron avait fait clamer haut et fort à qui voulait l'entendre que chez lui la vue était excellente sur la scène, l'ambiance bon enfant, et qu'on n'y avait jamais vu de rats dans la salle commune, contrairement à ce qui pouvait se trouver dans d'autres établissements qu'il ne citerait pas (il n'y avait toutefois que deux auberges à Galleda).

Il se pressa presque autant de monde à la seconde représentation, et Morgoth observa que l'assistance était globalement mieux habillée que la première fois, sans doute la clientèle de la Truye était-elle un peu plus huppée, ou bien la modeste bourgeoisie locale avait-elle entendu parler en bien du spectacle. En

tout cas on voyait moins de petites-gens et plus de gras laboureurs, ce qui toutefois n'augmenta pas significativement le volume de la quête. Vertu lui en expliqua la raison, tout en lui enseignant une utile leçon de vie.

– Il existe essentiellement trois catégories d'individus, qui sont les pauvres, les riches et les parvenus. Les pauvres partagent volontiers le peu qu'ils possèdent car ils savent ce que c'est que de n'avoir rien, et le bien que procure à celui qui le reçoit un quignon de pain ou une modeste obole. Les riches sont eux aussi partageurs, non qu'ils soient foncièrement bons, mais comme ils ignorent la valeur de l'argent et la peine qu'il y a à le gagner, il est aisé de faire en sorte qu'ils s'en dessaisissent en votre faveur. En revanche, le parvenu est toujours un mauvais client. Il compte chaque sou, en mesure longuement l'utilité et ne s'en défait qu'à contrecoeur, avec une grimace sur le visage. Tous ceux qui ce soir ont mis au pot, n'en doute pas, ont mûrement pesé le pour et le contre, et n'ont versé leur écot à notre entreprise qu'après avoir constaté que les gens modestes le faisaient, et que la honte rejaillirait sur leur maison s'ils n'en montraient pas autant. Les flatter dans les statuts, préséances et subtiles hiérarchies qu'ils se croient avoir les uns par rapport aux autres, voilà bien le seul moyen de leur soutirer un peu.

– Etrange philosophie.

– Constatation, simple constatation, répondit Vertu en faisant tristement tinter le contenu du chapeau.

– Hum hum !

Un petit personnage moustachu et dégarni avait fait très discrètement irruption dans les coulisses, dérangeant le démaquillage des comédiens. Il était vêtu d'une surprenante tunique pourpre et or aux manches bouffantes, ornée de brandebourgs, d'une fourragère, d'une aiguillette, d'un petit écusson d'argent sur le bras gauche et d'une crête rouge pendant dans le dos. Sa culotte de soie bleue bordée de dentelle rose, pas du tout assortie au reste de la tenue, lui descendait jusqu'au dessous du genou, où commençaient des bas de velours vert du plus bel effet. Des poulaines surélevées en daim à grosses boucles de cuivre

lui permettaient d'adopter une certaine stature, complétées en cela par un tricorne dont, lorsqu'il le portait, les plumes de paon et de coq de bruyère le rehaussaient de quelques centimètres. Après un instant de flottement, Vertu intervint :

– Vous n'êtes pas marchand de costumes, au moins ?

– Le très respecté Sire Andolfo Alphabetius, Echanson de Galleda et Maître des Festes & Banquets du Baron, vous prie de vous entretenir avec lui pour une affaire d'importance.

– Ah, voici une bonne nouvelle. Va dire à ton maître que nous passerons demain à la première heure lui présenter nos civilités. Où peut-on le trouver ?

– C'est à dire que c'est de moi qu'il s'agit.

– ... ah. Bien. Mes respects du soir, donc, messire. Puis-je m'enquérir de la raison de votre visite ?

– Sans doute avez-vous entendu le plus grand bien d'une prestigieuse manifestation culturelle intitulée "Corygées du Solstice", qui se donne au château chaque année. On y célèbre le noble art dramatique lors de représentations durant lesquelles s'illustrent les meilleurs troupes théâtrales de la baronnie, le vainqueur recevant alors en récompense un superbe objet d'art.

– Voilà une intéressante perspective !

– Il se trouve que votre spectacle a retenu l'attention du jury de présélection composé de moi-même, et que de ce fait, vous avez l'honneur insigne d'être conviés à y participer après-demain soir.

– Quel honneur, en effet, je n'osais en rêver. Entendez-vous mes compagnons, nous allons jouer devant le Baron en personne ! Ah, mille merci, puissant édile, de donner à notre modeste troupe une chance de briller parmi l'élite intellectuelle de Galleda.

– En effet. Je vous laisse vous préparer, tâchez d'être ponctuels.

Lorsqu'il fut parti, Vertu échangea des signes de victoire avec Koïlindon, sous le regard placide de Thérand. Toutefois Morgoth, plus circonspect, s'interrogea tout haut.

– J'ignorais que nous serions mis en concurrence, voilà qui

change tout. Comment une troupe aussi nouvellement formée que la notre pourrait-elle rivaliser avec les meilleures compagnies de Galleda ?

– Ah, soupira Koïlindon d'un air léger, je vois que tu t'es laissé prendre par les grands airs de Sire Andolfo, comme il aime à se faire appeler. Ne te tourmente donc pas pour l'adversité qu'il t'a promise, et sache que nous faisons forcément partie des meilleures compagnies de Galleda, vu que nous sommes la seule de toute la région. L'an passé, Andolfo a dû payer de sa bourse les garçons d'écurie du château pour qu'ils daignent produire un spectacle de danse folklorique assez navrant au demeurant, mais qui fut sans concurrence à la fête. Avec notre saynète, nul doute que nous ferons sensation !

VIII Des gens de qualité

Deux jours plus tard.

Ce soir là, sous les gonfanons bouffants et les candélabres ancestraux, la Grand-Salle des Audiences du Palais de Galleda était pleine de monde, ce qui ne menait pas très loin vu sa superficie. Morgoth et ses amis passaient après "Les Fols Trouvères de Galleda", qui étaient effectivement des garçons d'écurie que sire Andolfo avait cette année encore trouvé à motiver. Il avait d'ailleurs changé de tactique, voyant que l'or ne suffisait plus, et avait promis que ceux qui participeraient à la manifestation recevraient comme récompense le privilège de ne point être pendus aux murs du château.

Est-ce que ça suffirait pour l'année prochaine, ça, par contre...

En tout cas, Vertu avait mis à profit le numéro des trouvères pour observer l'élite économique et culturelle de la région. Ça volait pas haut.

Un individu d'un certain âge boursoufflé et rougeaud, négociant en vins et spiritueux comme en témoignait son fumet bachique, tâchait à force de ronds de jambes de convaincre son voi-

sin, un austère prêtre de Hegan, d'un certain âge aussi mais pas le même, que son industrie n'était nullement attentatoire aux Saints-Préceptes & Ecritures, mais qu'au contraire, les fidèles pris par l'amour de la boisson seraient moins enclins à mettre en cause la doctrine de la Foi, non plus que la destination de la dîme sacerdotale. Ces viles considérations eurent le don de raidir encore l'attitude du prélat, laquelle s'adoucit toutefois lorsque le vinassier aborda la question du don spontané qu'il comptait faire aux oeuvres de la paroisse. Dans un recoin discret, un noble désargenté à la pauvreté encore élégante discutait ferme, sans apparemment en tirer grande fierté, avec un paysan enrichi gras, vieillissant et à l'oeil pervers. L'objet de la tractation semblait être une fille aux cheveux clairs, maigre mais point laide, à peine sortie de l'enfance, que sa mère ou plus probablement sa nourrice tenait soigneusement éloignée de l'affaire. La pauvrete ne semblait pas se douter de la mésalliance répugnante qui l'attendait. Debout devant le buffet, quatre chevaliers fraîchement adoués dévoraient voracement menues volailles et mignardises, tout en comparant à grands renforts d'éclats de voix la solidité, la taille et le tranchant de leurs épées respectives, se réjouissant de comparaisons grivoises dont la subtilité n'était pas le trait le plus éminent. Pendant ce temps, Sire Andolfo, qui était aussi intendant du Palais, passait son irritation sur les valets chargés du service, lesquels acceptaient ces remontrances avec la résignation que confère l'habitude. Le Baron, qui était bien sénile et qu'il fallait parfois conduire à côté quelques instant pour éviter qu'il ne se soulage dans ses belles chausses de soie jaunes et vertes, était entouré d'une dizaine de courtisans serviles, de tous âges et de tous sexes, qui voletaient autour de lui comme des mouches et dont on eut dit qu'ils se seraient jetés dans la boue aux pieds de leur suzerain caduc pour lui éviter de mouiller ses bottines, et qu'ils auraient dit merci en plus. Aucun de ces flatteurs ne semblait pouvoir être utilement employé à autre chose qu'à cirer des bottes, de préférence au sens figuré car nul doute qu'au propre, ça aurait fait du joli. La famille régnante de Galleda, une collection de louchons prognathes, semblait se

diviser en deux branches, celle des idiots et celle des vicieux, les deux races semblant se mêler chez plusieurs de ces aristocrates. C'était notamment le cas du fils héritier, un ahuri d'un mètre cinquante pour plus de cent kilos qui avait dépassé la cinquantaine et avait quelques difficultés à dissimuler son énervement et son impatience.

– Eh oh ?

– Um ?

– C'est à nous.

Toute à ses pensées, Vertu en avait oublié son affaire. Les piteux trouvères avaient terminé leur numéro, à la satisfaction générale, Andolfo avait présenté la compagnie en prenant grand soin de bien faire comprendre à tout le monde que c'était lui l'organisateur, car il était intelligent et compétent et diligent et dévoué, que rien ne se ferait au château s'il n'était pas là (ce qui n'était pas faux) et tout ce qui s'ensuit, et déjà, Koïlindon et Thérand faisaient leur entrée sur scène. Vertu chaussa donc rapidement son blanc hennin, ajusta sa robe de princesse à deux sous et se prépara à faire son petit numéro.

IX Masques, bergamasques & maint billevesées

La pièce était maintenant rodée, et dans l'atmosphère propice de la salle du trône, les petis tours de Morgoth prenaient un relief particulier. La première scène fut très applaudie, et la métamorphose fit sincèrement frémir l'auditoire féminin tandis que, sans trop vouloir laisser paraître, ces messieurs étaient impressionnés par le spectacle. Lors de la seconde scène, le retour de Koïlindon à son état naturel arracha sans peine des soupirs de soulagement ainsi que quelques vivats, puis des encouragements à aller retrouver la belle. La scène trois frappa l'assistance de son intensité dramatique, et la disparition de Vertu plongea les Gallediens dans une profonde affliction, et quelques menus pro-

jectiles alimentaires volèrent même en direction du nécromant haï.

En fait, le seul incident technique eut lieu à la scène quatre. Il se trouvait que, lorsque Koïlindon entra sur scène, il se prit les pieds dans une marche et se rattrapa avec le bâton prétendu magique qui lui servait d'accessoire. Les spectateurs n'en virent rien, tout absorbés qu'ils étaient à conspuer Morgoth, mais le large clou de fer qui terminait le bâton, destiné à rendre les coups plus sonores, se détacha et se perdit. Nul n'en vit rien, pas même Koïlindon.

On m'objectera que la chose était de peu d'importance, et qu'un tel détail ne nuisait en rien à la compréhension de la pièce. Et de fait, bien au contraire, l'absence de cette extrémité métallique permit de révéler toute la signification de la saynète de Vertu.

Donc, lorsqu'il frappa du sol la première fois, Koïlindon était très occupé à jouer avec ferveur, bien décidé à capter l'attention des spectateurs. De même au second coup, sa concentration était tournée toute entière sur son jeu. Ce n'est qu'au troisième coup de bâton qu'il perçut un problème, sans toutefois pouvoir en préciser la nature exacte. Au quatrième coup, il eut un doute. Ce n'est qu'après le cinquième et dernier coup qu'il comprit que son vacarme n'avait pas été aussi puissant qu'à l'accoutumé, sans toutefois en tirer toutes les conséquences pratiques.

Donc, à grands cris, ils entamèrent le dialogue final ponctué de coups de bâtons bien sentis (il avait fallu presque autant de temps pour mettre au point une bastonnade réaliste que pour les sortilèges), puis Morgoth lança le dernier sortilège, de dissipation de l'invisibilité.

Le silence se fit dans la salle. Point de princesse sur la scène.

Interloqués, les deux comédiens d'occasion se regardèrent un long moment, tandis que les spectateurs, devinant que quelque chose n'allait pas, étaient plongés dans la plus grande confusion.

– Là ! Regardez !

Un spectateur plus alerte que les autres avait repéré, sur le balcon qui surplombait la grande salle et qui donnait sur les

appartements du Baron, Thérand et Vertu. Le premier portait sur son dos un lourd sac de jute contenant un lourd bric-a-brac, l'autre glissait sous son blanc hennin un collier de perles ainsi que quelques bijoux d'or et d'argent. Tous deux s'étaient déchaussés et marchaient sur la pointe des pieds, courbés en avant, arborant une mine du dernier suspect. Une indicible terreur, mêlée toutefois d'une certaine lassitude, se peignit sur leurs visages lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils n'étaient plus du tout invisibles.

– Des voleurs ! Aux voleurs !

Aussitôt, une nuée de gens d'armes firent leur apparition dans la pièce, les nobles présents tirant leurs épées, les marchands portant fièrement la main à la bourse, les duègnes protégeant les jeunes filles, et une certaine confusion s'empara de l'assistance. Deux groupes d'hommes grimpèrent aux escaliers, encerclant Vertu et Thérand, qui tentèrent une sortie en se balançant au grand lustre de fer pour ensuite sauter sur le rideau en ralentissant leur chute avec leurs dagues, puis à passer à travers le vitrail pour sauter dans les douves. Malheureusement, le luminaire était prévu pour qu'une seule personne s'y balance, et nos malandrins allèrent s'écraser parmi les barriques de vin. Koïlindon tenta de s'esquiver par derrière tandis que tout le monde avait les yeux levés, mais alors qu'il allait emprunter la poterne menant au sellier, il heurta un considérable malabar qui venait de se matérialiser, jambes écartées, bras croisés et regard ombrageux, et qui l'attrapa par le col, sourd à ses dénégations et à ses protestations d'innocence.

Malgré son affolement et sa totale incompréhension de la situation, Morgoth put constater que pas grand monde ne faisait mine de vouloir se saisir de sa personne. C'est à dire que dans la sagesse populaire, contrarier un sorcier ne passait pas pour une petite affaire, et la race galledienne ne s'était jamais caractérisée pour son penchant pour l'héroïsme guerrier, de telle sorte que, lorsque le jeune homme incanta finalement un nouveau sortilège d'invisibilité et prit ses jambes à son cou, il suscita plus de soulagement que de frustration, et il se trouva même qu'un pro-

videntiel passage se dégagea entre la scène et la grande porte, que notre héros s'empressa d'emprunter.

X La méchanceté du monde

Ce soir-là donc, Morgoth, en proie à la plus grande confusion, quitta le château de Galleda, sortit en courant de la ville par la même porte qu'il avait empruntée pour y entrer, et s'en fut à travers les champs et les bosquets, à la lumière des étoiles. Il se trouva un abri dans une cabane de jardinier qui sentait bon la sauge et le lilas, et entre une fourche et quelques pots de terre, il s'accroupit et succomba à de sombres pensées.

Plus il songeait à l'enchaînement des événements, plus il découvrait à quel point il avait été la dupe d'un parti de tristes sires, des compères sans foi ni loi qui avaient profité de ses talents et de sa naïveté pour se livrer à de vils larcins que seul un heureux hasard avait pu contrarier. Il se sentait le plus misérable des hommes, la plus stupide des créatures. Toutes ces tromperies, tous ces mensonges, tous ces jours durant... ah, qu'ils avaient donc dû rire de sa bêtise. Mais ce qui le plongeait dans la plus grande affliction c'est que jamais, pendant tout ce temps, il n'avait réellement été l'un des leurs.

Ces pensées le tourmentèrent des heures durant, et lorsque le sommeil vint l'en délivrer, il commençait à faire jour. Nul ne le déranga dans son humble retraite, et comme il était exténué par l'exercice et l'émotion, sa journée fut presque entièrement consacrée à un sommeil apaisant. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà bas sur l'horizon, et il médita quelques temps sur la méchanceté des hommes, l'imperfection du monde et la vacuité de son système digestif, qui criait famine. Il était encore plus dénué que lors de son départ de l'école, son maigre bagage était resté à la ferme de Koïlindon, qu'il jugea peu sage d'approcher car elle risquait d'être gardée par la soldatesque du Baron. Puis il se souvint qu'il était sorcier, et c'est donc sous le couvert de l'invisibilité qu'il retrouva la ferme familiale. Contrairement à ce

qu'il avait pu craindre, elle était vide, mais malheureusement, tout avait été emporté. Sans doute la police seigneuriale avait-elle recherché les reliefs de précédentes rapines dans la tanière des maraudeurs, ou bien les voisins de Koïlindon, instruits de sa disgrâce, avaient-ils profité de l'aubaine pour faire main basse sur tout ce qui dans la ferme avait de la valeur. Toujours est-il que son maigre baluchon avait disparu, et il ne se fit pas d'illusions sur ses perspectives de le recouvrer.

Il sortit. L'heure des chouettes et des renards était venue. Il était au monde, seul, sans but ni espoir particulier, et assez curieusement, il se surprit à trouver de l'agrément à sa situation, en tout cas il se sentait rempli d'une énergie inhabituelle. C'est alors qu'il lui vint l'impérieux désir d'obtenir quelques explications de la part de ses indignes camarades.

XI Conversation à travers les barreaux

Fidèle à sa conduite furtive, Morgoth se faufila derechef parmi les ruelles de Galleda, sans un regard pour les chaumines alentour, et monta jusqu'à la butte où était juchée le castel. Le baron, ou plus probablement son intendant, avait sagement fait doubler la garde (ils étaient maintenant quatre à se relayer) et barrer les issues. Toutefois, il fallait bien que la garde fut relevée de temps en temps, et c'est à la faveur d'un de ces exercices que notre sorcier se glissa à la suite des bruyants soudards sensés protéger la demeure seigneuriale. Il erra quelques temps dans le château avant de trouver la porte qui conduisait aux cachots, au sous-sol.

En fait de cachots, il s'agissait plutôt de caves, six fortes et vieilles portes de chêne de chaque côté d'un couloir étroit. On avait déménagé les bouteilles de deux caves mitoyennes et séparées par des barreaux de fer, pour leur donner un aspect plus carcéral, et dans un souci de bienséance morale, on avait enfermé Vertu dans une cellule, Thérand et Koïlindon dans l'autre. Assis sur une chaise, son casque tombant sur son nez et sa lance

s'inclinant vers l'avant, un garde avait été posté. Bien qu'il n'eut visiblement pas besoin de tant de soins, Morgoth lui lança quand même un sortilège de sommeil, puis s'approcha de la porte de Vertu.

– Hèlà !

– Quoi ? Morgoth ? Eh, panons, c'est l'magot ! Eh, Morgoth, prends-lui les clés !

– Oui, voilà. Pour quoi faire ?

– Et bien, euh... pour nous, euh... faire sortir, pas vrai ? Hein ?

– Non, pas vraiment, voleurs. Je suis juste venu entendre vos explications sur votre conduite. Votre comportement a été des plus vils. Vous m'avez menti, trahi, bafoué, vous avez abusé de mon sincère désir de bien faire. Et pire que tout, vous m'avez entraîné dans vos brigandages, malhonnêtes gens que vous êtes. Savez-vous seulement combien il est pénible de se faire dérober ce que l'on possède ?

La froide détermination de Morgoth, son profond courroux, s'entendaient sans peine, et brisèrent net les espoirs des malandrins.

– Bien sûr que nous le savons, lui répondit Vertu, acerbe. Est-ce qu'on ne vient pas de nous dérober notre liberté ?

– Ce n'est que justice. Et je gage que ce n'était pas votre premier larcin, avouez !

– Oui, tu as raison.

– Mais n'avez-vous donc pas une seule once de remords ! Vous n'êtes que des coquins, des fripons. Vous méritez bien de croupir en prison quelques temps, j'espère que ça vous remettra sur le bon chemin.

– Hum... la prison, tu sais, je pense qu'on n'y restera pas assez longtemps pour en tirer grande philosophie, pour autant que quiconque ait jamais trouvé dans ces lieux matière à inciter à l'honnêteté.

– Quoi, vous allez déjà être relâchés ?

– Tu es mignon tu sais. Oui, avec de la chance, nous allons être relâchés avec une main en moins. Mais si j'en crois les

coups de marteau que j'ai entendus aujourd'hui en provenance de la grand-place, nous ne devons pas compter sur une telle mansuétude.

– De quoi parles-tu ?

– Nous serons pendus demain matin. N'as-tu pas vu monter le gibet ?

– Quoi ? Tu déraisonnes, on ne pend pas les gens pour un vol.

– Tu veux parier ? Quoiqu'à la réflexion, j'aurais du mal à encaisser mes gains à ce pari idiot.

– J'ai peine à le croire. Qu'est-ce qui peut pousser quelqu'un à risquer la mort pour quelques pièces d'or ?

– C'est le destin des voleurs.

La digne résignation de Vertu toucha le cœur de Morgoth, mais moins que sa voix blanche, qui un instant avait défailli.

– Mais... mais pourquoi as-tu fait cela, Vertu ? Pourquoi ce vol, pourquoi ces tromperies ?

– Et bien Morgoth, parce que...

Vertu allait se lancer dans une amère diatribe philosophico-sociale à propos des spoliations légales opérés par les nantis à l'encontre des manants, de son enfance malheureuse, de la difficulté d'être une femme dans un monde d'homme et de l'utilité de l'action militante, mais elle s'arrêta net en considérant que la voix de Morgoth avait subtilement changé. Le magicien ne cherchait plus une justification quelconque à la duperie dont il avait été l'objet, non point. Il cherchait maintenant une raison de la libérer.

– Parce qu'ils m'ont forcée ! Ces deux ignobles individus (elle désigna Thérand et Koïlindon, stupéfaits) m'ont réduite à leur merci et, par la contrainte, m'ont obligée à partager leur vie de débauche et de corruption. Ah, que n'ai-je dû endurer comme souillures sur mon âme durant ces années passées à leurs côtés, que n'ai-je accompli comme indignes besoins sous leur férule implacable.

– Quoi ? Est-ce vrai ? Répondez, maudits !

A travers les grilles, une muette prière, un échange de re-

gards. A quoi servirait-il d'être trois à monter à la potence ? Koilindon parla.

– Oui, c'est vrai, nous l'avons enlevée toute jeune à l'affection de ses parents, et nous l'avons initiée au mal et aux sombres voies de l'illégalité.

– Je m'en doutais ! Le vice ne peut corrompre durablement un noble cœur. Venez, Vertu, retrouvons l'air pur, et laissons ce sinistre cachot aux rats qui le peuplent, et laissons derrière nous cette médiocre cité à la bassesse confondante.

Et les trois voleurs se séparèrent à jamais sur un échange de regards profondément consternés.

Ainsi donc, Morgoth et Vertu quittèrent Galleda et sa région, profitant des dernières heures d'obscurité pour s'éloigner des remparts de cette ville qui leur serait, désormais, interdite. Ils empruntèrent les chemins de traverse, les petits vals, crapahutèrent aux flancs des collines pelées et dans les sous-bois, vivant de fruits et de champignons, et bientôt, ils purent considérer qu'ils étaient hors de la juridiction du Baron. Ils mirent alors le cap sur le royaume de Misène, où Vertu avait, à ce qu'elle disait, des amis. Le sorcier n'insista pas trop pour savoir ce qu'elle appelait des "amis" ni ce qu'ils faisaient pour gagner leur pitance.

De cette première aventure, Morgoth tira maint enseignements qui lui furent utiles tout au long de son existence, et en premier lieu qu'il faut se méfier de qui vous offre ses services avec un grand sourire. Il commença aussi à soupçonner que le monde était plus complexe que ce qu'il avait pu en lire dans les livres, et pas mal dangereux aussi, et qu'il aurait donc tout intérêt à rester (quelques temps du moins) dans les pas de Vertu, personnage certes trouble mais apparemment instruite en bien des domaines où son ignorance était grande.

Vertu, pour sa part, savait quel intérêt il y avait à s'attacher la compagnie d'un sorcier, tant pour soulager les croquants de leurs deniers que pour tenir à distance les jaloux et les malhonnêtes gens. Tant que ce grand dadais ne se rendait pas compte

du prix de ses pouvoirs, se disait-elle, la fortune lui sourirait assurément et le succès couronnerait ses entreprises, quelles qu'elles puissent être. Elle avait déjà des idées plein la tête.

Sur la Route de Misène

MORGOTH II – Morgoth, jeune sorcier sans expérience aucune de la vie, se retrouve en pays hostile, accompagné d'une personne ayant bien plus d'expérience de la vie, mais apparemment bien moins de scrupules moraux. Les voici donc sur les routes, fort démunis, tâchant de gagner la cité de Banvars, capitale du royaume de Misène.

I Au Basilic-de-Guingois

Entre les royaumes Gunt et de Misène s'étendait une contrée vallonnée, venteuse et peu fertile nommée Thalassie, et qui était livrée au chaos. Un épais tapis de forêt infesté de brigands et de diverses créatures pas plus amicales recouvrait le pays, troué ça et là par des villages fortifiés peuplés de paysans apeurés et souvent dégénérés. Jadis, un puissant royaume y avait étendu son administration, son commerce, sa glorieuse civilisation. Ces hommes étaient d'une race fière, des bâtisseurs, des entrepreneurs, des ingénieurs opiniâtres et décidés à tirer de leur terre le meilleur de ce qu'elle pouvait donner, mais hélas le temps avait

fait son oeuvre, les forces du mal étaient venues à bout des anciens souverains dont les noms s'étaient perdus dans les brumes de l'histoire. Bien peu de choses subsistaient de cette époque, quelques ruines perdues au loin parmi les chênes centenaires, quelques malédictions ancestrales et maintenant sans objet, des monuments incompréhensibles élevés à des dieux oubliés, lieux de sabbats naïfs pour de vieilles radoteuses, quelques proverbes, des légendes, des chansons.

Et la route.

La route avait résisté à tout. Le temps n'avait pas de prise sur elle. Ni les rigueurs du climat, ni les roues cerclées de fer n'avaient jamais entamé le parement de calcaire blanc, plat et poli qui la recouvraient. Si les coulées de boues, le limon des inondations ou les immondices déversées par les voyageurs indéliçats la recouvraient parfois par endroit, quelques jours suffisaient pour que toute trace de souillure disparaisse de sa chaussée. Elle était bien assez large pour que deux quadriges se croisent sans ralentir, sa chaussée surplombait la lande environnante de près d'un demi-mètre, et son tracé courait dans la campagne droit comme un I, sans se soucier le moins du monde du relief. On ignorait, bien sûr, quelle étrange magie présidait à la préservation d'une telle perfection de génie civil que les indigènes n'avaient ni l'envie ni les moyens d'entretenir, mais les voyageurs de toutes les contrées ne pouvaient que se réjouir de ce merveilleux legs des anciens, seule voie de communication de la région. Le long de la route, quelques baronnies s'étaient constituées, tâchant de survivre à la misère et aux multiples périls qui les assiégeaient, imposant un semblant d'ordre sur un territoire plus ou moins étendu autour du castel seigneurial. En dehors de ces zones de relative sécurité, à intervalle régulier correspondant à une demi-journée de marche, des étapes étaient aménagées sous forme d'auberges sans grâce et lourdement fortifiées.

Or le jour déclinait, et nos héros n'étaient pas téméraires, voici pourquoi, bien qu'ils eussent pu poursuivre leur périple quelques heures, ils avaient préféré goûter à la chaleur d'un

de ces providentiels établissements, le “Basilic-de-guingois”. Nos héros consistaient en :

1) Morgoth l’Empaleur, nécromancien de sexe masculin âgé de 15 ans, 1m93, 78kg, sans domicile connu.

2) Vertu Lancyent, “personne qui sait se débrouiller, enfin on s’y comprend” de sexe féminin, 1m74, 61kg , plus âgée mais guère plus domiciliée que le précédent.

Et c’est tout.

Donc ils avaient passé le grand portail sous le regard soupçonneux d’un homme d’armes, traversé la cour où hennissaient quelques montures au regard soupçonneux, fait un salut amical quoiqu’un peu forcé au forgeron qui les dévisageait d’un oeil soupçonneux, passé la porte du bâtiment principal et affronté les mines soupçonneuses des clients, ainsi que du patron.

Celui-ci était un homme osseux aux pommettes saillantes d’une quarantaine d’années, nommé Olipar. Il arborait une impressionnante moustache noire comme le jais, ainsi qu’une longue cicatrice qui courait sur la moitié droite de son visage et se perdait dans son cuir chevelu en un sillon glabre. Il avait gagné cette virile distinction, ainsi que quelques autres, lors de ses jeunes années où, embrassant un temps la prestigieuse carrière d’aventurier, il avait couru la région accompagné de quelques compagnons afin d’occire monstres et fourbes sorciers. L’affaire s’était du reste mal terminée face à un grand basilic qui, avant de rendre l’âme, avait eu le temps de pétrifier et de briser en petits graviers deux des compagnons d’Olipar. Le choc causé par cette tragique mésaventure lui fit perdre ses illusions et gagner en sagesse, et comme il avait eu le temps d’amasser quelques richesses, il se retira de la carrière et racheta le relais, dont il décora l’entrée avec la tête du basilic sus-cité.

– Et donc ce sera pour ces messieurs-dames ?

– Bonsoir à vous, industriels aubergistes, et que ma bénédiction accompagne vos entreprises. Mais je vois que mes bénédictions vous sont inutiles, car à dire vrai, vous avez là un établissement de tout premier ordre, situé par ailleurs sur un excellent emplacement, et l’abondance de votre clientèle suffit

à m'indiquer quelle bonne fortune est la vôtre.

– Muf, 'peut pas s'plaindre. Ce sera ?

– Et bien, le couvert et le gîte pour la nuit, tout bonnement. Et en outre, il m'a semblé voir dans votre cour quelques chevaux, je suppose que nous pourrions arriver à un arrangement...

– Oui ?

– Je suis Vertu Lancevent et voici Morgoth l'Enchanteur. Mon jeune collègue et moi-même sommes des baladins actuellement sans emploi, et suite à quelques revers de fortune, nous voilà quelque peu désargentés. Rassurez-vous, nous avons de quoi payer notre passage dans ces murs, mais pas assez toutefois pour vous acheter une paire de montures, et comme le pays est peu sûr pour des piétons, la situation n'est pas à notre avantage. Ce que nous vous proposons est un marché dont vous comprendrez tout de suite le grand intérêt. Nous envisageons de produire devant vos clients notre spectacle, qui est rare et de qualité, car il s'agit d'un spectacle de sorcellerie d'une grande tenue morale. Attirés par le surcroît de renommée de votre établissement, un plus grand nombre de clients viendra s'y abriter, et passeront en notre compagnie une soirée agréable durant laquelle ils ripailleront et boiront à merci, oublieux de toute économie. Votre commerce s'en trouverait ainsi considérablement renforcé, votre bourse bien remplie et, vos concurrents à la fois envieux et penauds.

– Ah ? Et vous allez sûrement me demander le gîte et le couvert gratuits, c'est ça ?

– Même pas ! Nous nous faisons forts de nous acquitter honnêtement de ce que nous vous devons durant la semaine que durera notre entreprise. Pour tout paiement, nous vous demandons, vous allez rire, deux de ces pauvres rosses qui encomrent votre écurie, afin de poursuivre notre chemin. Voyez comme tout ce marché est raisonnable et honnête, et contentera les deux parties...

– Vous voulez que je vous offre deux chevaux contre une semaine de singeries ? Effectivement, c'est risible. Je ne sais pas si votre spectacle est comique, mais vous vous l'êtes assurément.

– J'ai dit une semaine ? Je plaisantais bien sûr, je voulais dire deux semaines, deux semaines complètes d'enchantement et de joie quotidienne qui...

– La durée de votre escroquerie, madame, m'importe peu, vous n'aurez pas mes chevaux avant de les avoir payés en bel et bon argent.

– Quoi ? Quelle goujaterie, moi qui pensais avoir affaire à un ami des arts... Peut-être ferions-nous mieux d'aller proposer nos service à un autre aubergiste mieux disposé à notre endroit et sachant discerner son intérêt.

– Et bien bonne chance. Mon collègue le plus proche est le vieux Nuriel, de l'Antre des Sept Rocs Rouges, que vous trouverez douze lieues plus loin. Tel que je le connais, il vous dira comme moi, et en plus, comme il n'est pas homme de coeur comme moi-même, il vous mettra dehors à coups de bâtons. Mais je ne suis pas un tel sauvage, alors voici mon offre : vous pourrez faire vos tours chez moi aussi longtemps que vous pourrez payer votre chambre et votre pitance, je vous offre en effet, et gratuitement, l'usufruit de ma salle. Si votre spectacle est aussi bon que vous le dites et si les clients sont généreux avec vous, vous réunirez bientôt assez d'argent pour m'acheter les chevaux qui vous font envie, aux honnêtes conditions que je vous offrirai. Attention, si les clients sont mécontents et s'il y a de la casse, ce sera pour vous.

– Ah, monsieur, je suis bien déçue de tant de défiance, mais comme nous n'avons guère le choix, je suis contrainte d'accepter votre proposition. Viens Morgoth, allons nous installer.

L'installation fut rapide, car ni l'un ni l'autre ne transportaient des tonnes de bagages. En effet, leur départ de Galleda avait été un peu précipité suite à une méchante affaire, qui leur avait valu une condamnation à la peine capitale dans cette province, qu'ils avaient fuie dans le plus grand dénuement. Depuis, ils avaient erré à travers monts et vaux, la ruse de Vertu et les sortilèges de Morgoth leur ayant permis d'échapper à divers périls dont l'énumération ne présenterait aucun intérêt pour la bonne intelligence du récit, avant d'arriver enfin à la fameuse

route menant à Misène, leur destination, où mademoiselle Lancyent se vantait de connaître du monde. Toujours est-il qu'en route, ils n'avaient guère eu l'occasion d'amasser des fortunes. Et peu après, assis au coin du feu dans un coin de la salle, Morgoth fit part de son désappointement à Vertu, qui s'occupait à dévisager discrètement chacun des convives.

– Et bien, nous voilà coincés ici pour un bout de temps dirait-on. Quel vilain grippe-sou que cet aubergiste.

– Ne médis donc pas de lui, c'est au contraire un homme avisé. Regarde la clientèle, crois-tu que ces gens soient venus ici par agrément, pour la cuisine ou pour la bonne mine du serveur ? Bien sûr que non, ils sont ici parce que c'est la seule auberge à des lieues à la ronde, sur la seule route de la région. On ne passe dans les parages que contraint et forcé, et on ne fait qu'y passer. Dans ces conditions, qu'on y donne ou non un spectacle n'aurait rien changé à la fréquentation de l'auberge, et ce croquant le sait très bien, il a donc eu raison de refuser mon offre.

– Ah ? Oui, ça semble logique, mais dans ce cas pourquoi faire cette proposition ?

– Qui demande beaucoup reçoit peu, qui demande peu reçoit quédalle. Comme tu l'as entendu, il nous donne sa salle pour rien, alors qu'il aurait été légitimement fondé à se faire payer, c'était tout ce que j'espérais. Et puis on ne sait jamais, des fois on tombe sur des imbéciles qui boivent vos belles paroles.

– Mais c'est malhonnête de profiter ainsi de l'infériorité des gens crédules !

– Au contraire, je dirais que c'est pédagogique. Explique cent fois une mauvais tour à un bourgeois, il n'en retiendra rien. Gruge le une fois, même de peu, et jamais plus on ne l'y reprendra. L'expérience est toujours la meilleure des écoles, dont le filou est le professeur. N'est-il pas légitime, dans ces conditions, de faire payer son enseignement ?

– Euh... si tu le dis. Tu as vraiment une curieuse vision des choses.

– Pour en revenir à notre situation qui semble t'inquiéter,

elle est moins mauvaise qu'il n'y paraît. Nous sommes ici au chaud, en relative sécurité et avec un moyen de subsistance. En outre, il y a beaucoup de passage par ici, beaucoup de gens qui circulent, et donc beaucoup d'occasions de s'enrichir. Il suffit d'attendre notre heure.

II L'affaire se conclut

C'était maintenant le quatrième soir que les comédiens de fortune passaient à l'auberge, qui s'était révélée une halte agréable. Ils avaient pris l'habitude de donner deux représentations par soir, une pour les lève-tôt, une pour les couche-tard, et ils avaient noté que certains voyageurs donnaient aux deux représentations. Cependant, la modicité de la quête ne leur permettrait pas de quitter les lieux avant longtemps, d'autant que Vertu s'était mise en tête d'acheter tout un bric-à-brac de sacs, selles, vêtements de rechange, cordes, armes et armures qu'elle estimait indispensables à leur voyage, mais qui se rajoutait au prix des canassons. Le spectacle qu'ils présentaient était une version allégée de Lansquenets & Fariboles, la pièce qui leur avait valu leurs ennuis à Galleda. La sorcellerie étant éprouvante pour celui qui la pratique, Morgoth terminait la deuxième séance bien fatigué, il allait se coucher tout de suite après, laissant seule Vertu, qui était plus nocturne. Nous en étions précisément à ce stade de la soirée quand, alors qu'elle discutait ses affaires avec un négociant en poteries Balnais, Olipar vint la trouver.

– Très intéressante représentation, comme d'habitude, Vertu. On ne s'en lasse pas.

– Mais tout le mérite en revient à Morgoth.

– On dirait que c'est un sorcier fort capable, malgré son jeune âge.

– Oh oui, certainement.

– J'ai moi-même fait un peu la route, dans mon jeune temps, l'épée à la main, et en ces temps-là j'ai pu apprécier tous les bienfaits que l'on peut tirer de la présence d'un mage à ses côtés.

Nous étions jeunes alors... Et vous-même, je n'ai pas l'impression que vous soyez guerrière, et encore moins prêtresse, mais il est possible que je me trompe...

Vertu se raidit. Olipar venait implicitement de la traiter de voleuse, ce qui dans l'absolu n'était pas faux, bien sûr, mais quand même.

– Je ne suis qu'une femme célibataire qui essaie de survivre dans ce monde âpre et barbare.

– Oui, on va dire ça. Bon, puisqu'on est entre aventuriers je vais être franc, il y a cet après-midi un homme qui est venu à l'auberge, et qui cherchait des personnes capables de remplir une mission délicate contre "une certaine somme". Alors j'ai pensé à vous, comme vous êtes apparemment en manque de fonds.

– Mais, c'est très intéressant ce que vous me dites là. Et que s'agissait-il de faire au juste ?

– Il m'a parlé de convoier un certain objet à un certain endroit, mais sans plus de précisions.

– Et... la somme ?

– J'ignore le montant, je ne suis qu'un intermédiaire. Il n'avait pas l'air dans le besoin, c'est tout ce que je peux vous dire, il m'a réglé ma commission en bel or tiré d'une bourse bien pleine.

– Et cet homme, de quoi avait-il l'air ?

– Oh, le donneur d'ordre typique, taille moyenne, cheveux gris et barbe du même poil, âgé mais encore vigoureux, sévère, plutôt sec, pas bien aimable. Et bien sûr, revêtu d'un grand manteau noir, comme le veut la coutume.

– Comme le veut la coutume. Tout ça m'a l'air conforme aux usages et aux Normes, je vais en parler à mon camarade.

Morgoth n'avait pas d'objection majeure à quitter le Basilic, pressé qu'il était de regagner des contrées plus civilisées, et par conséquent il accueillit avec un certain plaisir la perspective d'un prochain engagement lorsqu'au réveil, Vertu lui en fit part. Le commanditaire se montra à l'heure où le coq commençait à fatiguer, et vint s'attabler avec Olipar et nos deux compagnons,

à l'abri d'oreilles indiscrètes qui n'étaient pas là, vu que la salle était vide en cette heure matinale.

L'homme présentait, en effet, toutes les apparences d'un commanditaire d'aventuriers des plus ordinaires, en tout point semblable à la description qu'en avait donné l'aubergiste. On aurait pu ajouter au tableau une légère claudication, une voix cassée et, si l'on prêtait attention à ce qui se cachait sous le noir manteau, des effets luxueux sous lesquels jouait une musculature qui n'avait rien de sénile.

– Je suis Arcelor Niucco, Second Nautonier des Gougiers de Banvars, et j'ai besoin de l'aide de gens décidés et habiles pour transporter rapidement un certain objet jusqu'à un certain lieu.

– Mon nom est Vertu Lancette, aventurière en quête de reconnaissance, et mon jeune compagnon Morgoth, qui est mage, est dans le même cas. Je connais un peu, de réputation, votre guilde marchande et ce serait pour nous un honneur que de vous venir en aide.

– Si vous connaissez les Gougiers, vous savez quels bienfaits on peut tirer de notre alliance. Vous savez aussi, je pense, que nous émergeons à l'Honorable Société de Banvars.

– Une sage précaution par les temps qui courent.

– En effet. Maintenant que les choses sont claires, passons à la mission.

– Avant de poursuivre plus avant dans les pourparlers, je souhaiterai tout d'abord connaître les aspects légaux de l'affaire. Nous sommes étrangers dans la région, et nous ne souhaiterions pas contrevenir à quelque loi, fut-ce à notre insu. Nous sommes des aventuriers honnêtes.

– Vous avez raison de soulever ce point, et vous pouvez apaiser vos légitimes inquiétudes, je ne vous demande rien qui ne soit contraire ni à la loi, ni à l'usage, ni à la moralité. En revanche, pour des raisons que vous comprendrez bien vite, je devrai vous demander, avant de vous exposer l'affaire, une totale discrétion, et ce même si vous n'acceptez pas mon offre.

– Excellente chose, vous pouvez compter sur notre silence.

– Alors voici l'affaire. Nous avons un comptoir dans les col-

lines de Tibasri, une sorte de fortin perdu au milieu de la forêt, dans un lieu-dit "Valcambray". Cette place sert de base à l'exploitation forestière, car la région regorge de bois précieux. Je devais me rendre à Valcambray pour donner des instructions au chef de l'exploitation, mais des événements imprévus m'appellent ailleurs, voici pourquoi j'ai besoin de messagers de confiance pour porter là-bas un parchemin contenant des informations importantes. Je ne vous cacherai pas que ces informations sont recherchées par plusieurs de nos concurrents, c'est pourquoi vous devrez faire preuve de rapidité et de discrétion dans votre voyage. En outre, la contrée n'est pas des plus calmes, vous le savez bien, voici pourquoi j'ai besoin de gens de votre sorte, à la fois peu voyants et capables de se sortir de situations imprévues.

– Jusque là, c'est dans nos cordes. Est-il loin, ce Valcambray ?

– Trois jours de cheval, peut-être plus en cas d'intempérie. Vous suivrez la Route vers l'est pendant cinq heures jusqu'à croiser une rivière large de dix pas nommée Cipangre, longée par un chemin de peu d'importance. Vous remonterez à travers les collines et la forêt de Pringeois jusqu'à une vallée qui ira en se rétrécissant. Lorsque vous verrez, au nord, une falaise blanche en demi-lune percée de quelques grottes, quittez la route, le fortin est juste aux pieds des éboulis. Ce n'est pas bien loin à vol d'oiseau, mais la route est mauvaise. En ce qui concerne votre rémunération, vous serez payés cent vingt ducats d'or par le chevalier d'Olanza, qui est le chef du camp et qui sera au courant de l'arrangement...

– Cent-vingt ducats, c'est une somme honnête. Toutefois, nous sommes actuellement sans équipement adéquat. Nous avons amassé de quoi acheter des armes, des provisions et des vêtements adaptés à ces randonnées, toutefois il nous manque encore de quoi faire l'acquisition de deux montures, soient une vingtaine de ducats, si je ne m'abuse. Voici pourquoi nous avons besoin, en sus, d'une petite avance pour remplir cette mission, avance sans laquelle, hélas, nous ne pourrions quitter cette au-

berge.

– Cet arrangement me semble approprié. Soit, je vous compenserai vos vingt ducats. L'affaire est faite ?

– Pour moi l'affaire est faite, si Morgoth n'y trouve rien à redire.

– Hein ? Pardon ? Ah, euh, oui, comme bon vous semble.

– Splendide (l'homme tira de sa bourse, qui faisait un joli bruit, vingt pièces d'or toutes neuves). Voici donc pour vos chevaux. Je vous confie aussi ma chevalière, que vous montrerez à Olanza pour prouver l'identité de celui qui vous envoie. J'aurais aimé trinquer avec vous à la réussite de notre affaire, mais je dois vous quitter sans plus attendre. Que Hegan vous guide et couronne votre voyage de succès.

Et il partit aussitôt. Olipar, satisfait, retourna à son comptoir, mais Vertu le suivit, imitée par Morgoth.

– Dites-moi, Olipar, vous m'avez bien dit avoir été aventurier, avant que ne vous vienne la vocation de bistrotier. Peut-être vous reste-t-il deux ou trois choses utiles dont vous désireriez vous dessaisir...

– Ah ah ah ! Vous savez, ça fait treize ans que je tiens cette auberge, et il y a longtemps que ma vieille épée, mon écu de guerre et ma cotte de maille se sont couverts de rouille et de sang sur le dos d'un autre à qui je les avais vendus. Voyez-vous, cet établissement est ainsi placé qu'il est une halte quasiment obligée pour quiconque désire partir à l'aventure vers le sud, qui est riche d'or et de périls de toutes sortes. C'est d'ailleurs pour cette raison que je tiens aussi, en plus de mon activité d'aubergiste, un modeste dépôt d'armes et de matériels divers, pour dépanner, le cas échéant, voyez-vous.

– Tiens donc. Et peut-on voir ce que vous avez dans votre modeste dépôt ?

– Mais bien sûr, aidez-moi à soulever la trappe là... oui, ne descendez pas dans le noir, c'est un coup à se tuer, attendez que j'allume ma torche. Voilà, attention à la tête, et prenez garde aux marches, aussi, il faudra que je les brique un jour, voire que je les fasse retailer. Nous y sommes, bienvenue dans mon

humble échoppe.

- Bitechaton ! S'exclama Vertu.
- Ton ton ton... fit l'écho.

III Les préparatifs de l'aventure

– Voilà, je vous laisse regarder ce qui est à votre goût et dans vos moyens. Notez comme tous les articles sont étiquetés et soigneusement décrits. Les prix indiqués sont fermes et d'ailleurs si modiques que ce serait déshonorant de vouloir les marchander. Tous ces articles ont été acquis légalement, la maison vous fournira du reste des certificats qui en attesteront auprès des autorités, si d'aventure on vous en faisait reproche. Si vous avez des questions, je suis là pour y répondre.

- Oh, une chaîne de combat Vansonienne !

– Notez le travail de la boule, qui dénote d'une fabrication soignée. Elle a servi quelques semaines seulement à l'entraînement d'une compagnie de gladiateurs qui plus tard a fait faillite, j'ai eu la chance d'en faire l'acquisition lors de la vente aux enchères. Sept ducats, le prix d'une arme d'occasion pour un matériel quasi-neuf.

- Et celle-là...

– Vous avez l'oeil, c'est un espadon fort ancien qui a appartenu à une noble famille de la région, qui a malheureusement subi quelques revers de fortune et s'en est dessaisie à condition que je ne révèle pas son origine. Ce sont des choses qui arrivent. Une arme alliant puissance, efficacité et beauté, comme vous le voyez à l'éclat particulier de l'acier. Je la vends à quarante-cinq ducats en raison de sa valeur historique, toutefois je ne vous la conseillerai pas pour votre affaire, c'est plus, si je puis me permettre, l'arme d'un robuste chevalier que celle d'une femme élégante.

– Tout à fait, tout à fait, je me contentais d'admirer. Et ce petit bouclier, c'est quoi ?

- Une targe légère en bois recouvert d'acier fort, de forme

démodée mais en excellent état. Elle a appartenu à un aventurier qui a trouvé la mort non loin d'ici, le paysan qui l'a trouvé lui a payé des funérailles dignes et religieuses, il s'est donc senti en droit de réclamer le produit de la vente de l'équipement à titre de compensation. Notez comme sa forme bombée et sa faible surface permettent à un défenseur habile de parer un coup de taille ou d'estoc, voire une flèche, tout en permettant le maniement d'une pique, d'un bâton, d'un arc ou de tout autre arme nécessitant d'avoir ses deux mains. Deux ducats pour ce petit article bien pratique.

– Ce truc m'intéresse bien. A propos d'arc...

– C'est dans cette allée, là. On m'a raconté l'histoire d'une troupe de jeunes aventuriers qui étaient partis occire je ne sais quel troupe de brigands, et qui se sont fait massacrer sans avoir seulement blessé un seul de leurs ennemis. Ils avaient fait l'erreur de n'emporter aucune arme de jet, les sots, et ils étaient tombés dans une embuscade tendue par des gens qui, eux, avaient des arcs. Un seul guerrier avait survécu à la mésaventure, tellement criblé de flèches que par la suite on l'a appelé "le poreux chevalier". Mais je vois que vous n'êtes pas de cette trempe. Cet arc vous tente ? Trois cent vingt ducats.

– Combien ?

– Trois cent vingt, et ce n'est pas cher en vérité, car il s'agit d'un arc elfique taillé dans la branche d'un chêne sacré. Ces armes étaient – et sont peut-être toujours – utilisées par les sentinelles gardant les cités sylvestres des elfes. Leur conception particulière permet à quiconque en a l'habitude de tirer avec une précision accrue et avec une vitesse stupéfiante.

– Umm... si c'est vrai, le prix est justifié, mais c'est pour l'instant hors de notre portée.

– Celui-ci peut-être... Il ne coûte que huit ducats et c'est une arme neuve. Comme manifestement vous connaissez les armes, vous aurez noté la facture très particulière de cet arc, composé de multiples couches de plusieurs bois différents assemblées avec art de manière à accroître la puissance du tir, et donc la portée, sans sacrifier la précision. Ce type d'armes est très en vogue

dans le sud, mais malgré sa supériorité sur l'arc classique, il a du mal à s'imposer dans nos contrées car beaucoup de gens d'armes ont une vision traditionaliste, voire rétrograde de leur métier. D'où la promotion.

– Ah oui, c'est plus dans mes cordes, si j'ose dire. Je crois que je vais le prendre.

– Et un carquois, je suppose, d'une douzaine de flèches... deux douzaines, sage précaution. On arrive à onze ducats pour l'archerie.

– J'aimerais assez qu'on revienne aux épées, c'est par là je crois...

– Exactement. Je vois que vous vous intéressez aux rapières, qui sont à mon sens des armes plus adaptées au sport, aux duels courtois et aux escarmouches citadines qu'au combat en plein air, mais chacun a sa religion sur ces choses. Celle que vous regardez est toutefois une arme efficace, mise en gage chez moi par un aventurier qui venait de la trouver dieu seul sait où. Elle est équipée d'un enchantement qui la fait luire dans l'obscurité, comme vous voyez, et qui lui confère sans doute diverses propriétés dont, pour tout vous dire, j'ignore le détail. Je la mets en vente pour deux cent ducats, elle vaut peut-être plus, peut-être moins, allez savoir...

– De toute façon, ce n'est pas dans nos moyens. Peut-être, dans l'avenir... Non, ce qu'il me faut, c'est une bonne épée classique. Tiens, mais quel drôle de bâton courbe ! Je l'avais pris pour un arc, mais il a une sorte de garde...

– Houlà, oui, je l'avais oublié celui-là. Et bien, ça ne nous rajeunit pas ! Oui, si mes souvenirs sont bons, c'est une arme qu'un client portait lorsqu'il est venu dans mon auberge, un vieil ivrogne qui radotait des histoires bizarres. Il avait, à ce qu'il disait, voyagé vers l'est, par delà les monts du Shegann, dans les lointaines contrées situées par-delà le mythique Shedung, et y avait vécu des aventures totalement loufoques. En tout cas, il est mort une nuit dans son sommeil, et je me suis dit que la vente de ce bâton me rembourserait de son ardoise. Et puis je l'ai oublié dans ce coin.

– Il me plaît bien. Un demi-ducats ? Le prix est encore valable ? Je pense que je vais le prendre, il me servira de sabre de bois, pour m'entraîner. Et puis je prendrai aussi cette épée là, qui convient à l'usage que je veux en faire.

– Excellent choix, c'est une épée Pygienne, de l'armée de la condottiere Malvina. Une arme de soldat ayant un peu servi, que je vous propose donc à cinq ducats.

– Cochon qui s'en dédit. Et... ah, où avais-je la tête, il me faut aussi une armure.

– Nous avons un lot de cottes de mailles...

– Trop lourd, trop bruyant, et sûrement trop cher. Non, je pensais plutôt à ce pourpoint matelassé. Ce n'est pas donné dites-moi, vingt-cinq ducats.

– Ah, mais ce n'est pas un pourpoint matelassé ordinaire. L'intérieur est doublé en cuir d'auroch rouge, matière très résistante au percement qui protège donc des coups d'estoc. L'extérieur est quant à lui recouvert d'un velours noir et mat, et vous voyez que ce vêtement dispose d'une ample cagoule et d'une sorte de longue jupe faite de la même matière, et qui se déploient en un tournemain. Je n'ai nul besoin de vous expliquer plus avant l'intérêt de cette particularité, ni celle des multiples et discrètes poches intérieures que vous voyez ici, ici, ici... En outre, et je suis sûr que cet argument emportera votre adhésion, cette armure a été conçue pour une anatomie féminine.

– Ah ! Effectivement, c'est bon marché dans ces conditions. Je le prends. Il nous faudra aussi une dague pour le jeune homme, ainsi que du petit matériel, des sacs à dos, torches, cordes...

– Je vous arrête tout de suite pour attirer votre attention sur le pack "premier donjon" que voici. Pour cinq ducats pièce, vous aurez un attirail complet et de qualité, un matériel sans fioriture, mais fiable.

– Comme c'est astucieux. Décidément votre établissement est plein d'attraits. Donc vous nous en mettrez deux, ce qui nous met l'affaire à...

– Alors, deux packs nous font donc dix ducats, plus le pour-

point nous font trente-cinq, plus l'épée ce qui nous fait quarante, et le bâton, quarante et demie.

– Et la targe.

– Et la targe, en effet, quarante deux ducats et demie. Eh bien, ça fait quand même une somme, n'est-ce pas...

– Bah, sachons vivre.

Et tandis que Morgoth peinait à ramener tout l'attirail à la surface, Vertu paya son compte à l'aubergiste médusé, tirant pléthores de monnaies d'une bourse bien lourde.

– Suis-je bête, j'allais oublier les trois chevaux.

– Trois ?

– Si nous sommes suivis, nous pourrions toujours épargner une bête sur les trois, ce qui nous permettra de distancer un cavalier n'ayant pas pris ce genre de précaution.

– C'est bien vu. Je vous propose les trois montures que vous voyez sous la tonnelle pour trente ducats, avec selles et fontes.

– Quoi, ces canassons agonisants ? Vous plaisantez je suppose.

– Certes, certes, ce ne sont pas des étalons de l'année, je suis prêt à descendre jusqu'à huit par tête...

– Je ne vois pas ce que j'en ferai, j'ai besoin de montures robustes et fiables, peu m'importe le prix que je paye ces rosse grisâtres, elles ne me seront d'aucune utilité. Et pourquoi ne me proposez-vous pas ces autres chevaux que vous cachez dans l'écurie, là ?

– Je ne les cache pas, je les préserve des intempéries, car ils sont plus chers. Pas moins de quinze ducats chacun.

– Vendu.

Et derechef, Vertu tira sa bourse et aligna quarante-cinq ducats sur le comptoir.

– Mais c'est un plaisir de faire des affaires avec vous, ajouta Olipar en s'empressant d'encaisser.

– Pensez-vous, c'est si rare de pouvoir commercer avec d'honnêtes gens de nos jours. Allons à l'écurie choisir nos bêtes, le temps nous presse quelque peu.

– Quoi ? S'étonna Morgoth. Tu veux partir tout de suite ?

– Séance tenante, en effet. Plus vite nous partirons, plus vite nous arriverons, et plus vite nous toucherons notre argent.

– Si tu le dis...

– Allez, hardi, l'aventure nous appelle !

Et joignant le geste à la parole, Vertu revêtit son pourpoint noir.

IV La sagesse particulière de Vertu

La voleuse se retourna à plusieurs reprises pour voir l'auberge diminuer de taille, au loin. Morgoth ne s'en aperçut pas, tout occupé qu'il était à rester en selle¹. Une fois que l'édifice eut définitivement disparu derrière une colline, Vertu vint deviser gaiement avec son compagnon, et chanta quelques chansons héroïques. Ils déjeunèrent sans démonter, un peu avant le pont enjambant la rivière Cipangre, et suivirent l'itinéraire prescrit, cheminant au creux d'une sente bucolique. Parfois, ils croisaient quelque groupe de paysans vaquant à leurs occupations, toujours armés et peu amènes, mais qui leur indiquèrent néanmoins le chemin, confirmant les dires du mystérieux Arcelor Niucco. A plusieurs reprises, comme Vertu l'avait expliqué, ils avaient changé de chevaux pour les ménager, sans prendre la moindre halte pour ce faire, tant et si bien qu'ils progressaient à vive allure. Lentement, les ombres s'allongèrent, et le ciel s'assombrit, en même temps que l'humeur de Morgoth, qui souffrait l'embarrassant martyr du cavalier novice. Lorsque le crépuscule eut commencé à s'installer, Vertu vint donc le voir pour lui changer les idées.

– Puisque tu m'as demandé de t'apprendre un peu la vie et de t'instruire du métier d'aventurier, as-tu retenu quelque chose d'utile de nos petites affaires matinales à l'auberge ?

– Oui, tout à fait. J'ai remarqué que tu avais dépensé près

¹ Il avait prétendu s'y connaître en chevaux, car il en avait disséqués plusieurs durant ses études. Il se rendait maintenant douloureusement compte du gouffre séparant la théorie de la pratique.

de quatre-vingt dix ducats pour accomplir un travail qui doit nous en rapporter, si tout se passe bien, cent quarante. Outre le fait que le bénéfice de l'opération est assez médiocre, j'ignorais que la quête avait rapporté de telles sommes.

– Ce n'est pas à ça que je pensais mais tu as néanmoins raison de soulever ce point. Il est vrai que les dépenses que j'ai effectuées sont démesurées par rapport à la solde qui nous a été proposée, mais il s'agit d'un investissement qui nous servira, je l'espère, longtemps et en de multiples occasions. En outre, ces sommes sont importantes en soi, mais ridicules comparées aux gains que j'espère tirer de toute cette histoire.

– Je ne te suis pas.

– La somme offerte par un commanditaire pour partir à l'aventure est rarement une justification suffisante pour les risques pris. A telle enseigne que bien souvent, il n'y a pas besoin du tout de commanditaire pour partir arpenter les contrées sauvages, car d'habitude, l'essentiel du bénéfice se fait au cours même de l'aventure, en récupérant l'équipement, les armes et les richesses des ennemis tués, ou bien en s'emparant des trésors qui traînent. Qu'importe dans ces conditions de dépenser cent pièces d'or pour une histoire qui peut nous en rapporter mille ?

– Tu as parlé d'ennemis ? Mais de quels ennemis parles-tu ? Tu sais quelque chose que j'ignore ?

– Le terme "ennemis" recouvre tout ce qui est susceptible de se mettre sur notre chemin pour nous empêcher de réussir notre coup. Il peut s'agir de bandits de grands chemins, de bestioles malfaisantes qui vivent dans la forêt, de quelqu'un qui aurait une vieille rancune contre l'un de nous, d'hommes de mains d'un quelconque ennemi de notre commanditaire, voire de notre commanditaire lui-même, ce qui en l'occurrence ne m'étonnerait pas plus que ça.

– Il m'a pourtant eu l'air sincère.

– C'est à ça qu'on reconnaît les bons menteurs. Je vais te raconter une histoire : voici plus de trois siècles, dans le lointain pays de Khôrn, vivait Noobir le Chanceux, un aventurier qui louait sa lame à qui pouvait la payer. Un beau jour, un

homme mystérieux et pressé vint à lui, et lui promit de l'or s'il accomplissait une mission qui consistait à délivrer une jeune fille enlevée par des marchands d'esclaves. Noobir accepta, il courut par monts et par vaux à la poursuite des esclavagistes, leur expliqua sa façon de voir les choses, délivra la jeune fille, et la ramena à son commanditaire, qui le paya.

– Et alors ?

– Et alors ce fut à ma connaissance la dernière fois qu'un commanditaire a donné à un aventurier une mission sans malhonnêteté, sans arrière-pensées, sans mensonges ni tromperie sur la personne. Un commanditaire a toujours quelque chose à cacher, toujours.

– Oh, je suis sûr que tu exagères. Peut-être pas celui-là, son histoire se tenait...

– Oui, son histoire se tenait, sauf que manque de bol, je connais un peu les Gougiers de Banvars, et je sais pertinemment qu'il n'y a pas de Second Nautonier nommé Arcelor Niucco, et quand bien même, un Second Nautonier, c'est un personnage important, un notable, pas un croquant qui se risquerait sans escorte dans un pays hostile. Et puis, pour un haut dirigeant de guilde marchande, je ne l'ai pas trouvé très dur en affaires. Son physique, sa manière de se déplacer et de se comporter, tout trahit au contraire une éducation militaire. Bref ce type est aussi marchand que je suis moniale de Miaris.

– Alors là tu m'impressionnes.

– Tout ça pour dire que notre mission ne sera pas de tout repos, qu'elle risque de nous apporter beaucoup d'or, mais aussi beaucoup de combats. Ce qui me fait penser que sommes bien faibles et que si on nous attaque par surprise, ta magie sera aussi inefficace que mon baratin. L'idéal pour être protégés, ce serait de recruter un guerrier.

– Un guerrier ?

– Une espèce de malabar sans cervelle et qui aime la bagarre.

– Oui, je vois bien le concept de guerrier, mais où est-ce qu'on va bien pouvoir trouver ça ?

– La région grouille de mercenaires si avides d'aventure qu'ils

chargeraient le dragon sabre au clair contre la promesse d'une part de butin. La providence y pourvoira, sois sans crainte. Quoi-qu'il en soit, ce n'est pas de ça que je voulais te parler, mais de nos achats d'armes et de matériels divers. Tu n'as rien remarqué ?

– Et bien, hormis le fait que la modeste échoppe d'Olipar aurait pu équiper une armée, tout m'a semblé à peu près normal, mais je t'avoue que je n'ai pas ton expérience des armes.

– Tu me flattes, je n'y connais pas grand chose en fait, j'ai juste vu certains de mes compagnons se battre, jadis, et j'ai un peu essayé de les imiter, en fait si j'ai pris toutes ces armes, c'est surtout pour impressionner d'éventuels brigands, comme ces paysans que nous avons croisés et qui nous auraient détrousés sans coup férir si nous avions eu moins d'allure. Crois-moi, le gueux a beau crever de faim, il reculera toujours devant un cavalier fer-vêtu portant flamberge et gonfanon, c'est sûrement un instinct hérité de la sélection naturelle.

– Ah, donc c'est pour ça que tu as pris l'épée et l'arc.

– Non, l'arc je sais m'en servir, un peu. Et l'armure est réellement une très belle pièce. Mais tout ça ne vaut pas l'excellente affaire que j'ai faite avec ceci !

Et elle brandit fièrement le bâton encore poussiéreux, qu'elle essuya avec minutie et respect.

– Ah, le pauvre Olipar, le brave, le gentil, l'innocent Olipar.

– Quel tour lui as-tu donc joué pour être de si riante humeur ?

– Si cet honnête benêt avait eu deux sous de culture, ou ne serait-ce que deux sous de curiosité, il aurait défait le noeud de cette cordelette, ici, près de la garde, vois-tu ?

– Je vois.

– Et en tirant là comme je le fais, il aurait pu ainsi découvrir que cette lame en bois dur n'est en réalité qu'un fourreau de bois pour une lame en bel acier.

Swish, fit la lame en tranchant l'air vespéral. Même le rougeoiement du couchant ne parvenait à altérer sa profonde teinte bleue étincelante. Même Vertu resta, un instant, muette devant

le spectacle irréal de cet exemple parfait de travail du métal, cet engin de mort si simple, et beau.

– Et voici comment on achète pour un demi-ducat un authentique katana oriental dont aucun marchand sensé ne se débarrasserait à moins de deux-cent. Décidément, il faudra que je retourne dans cette boutique, ah ah ah !

– Quoi ? Tu as escroqué ce pauvre Olipar ? Mais tu n'as donc aucune honte de ce que tu as fait ? Tu savais la valeur d'un bien que tu achetais et pourtant tu l'as eu à vil prix, c'est proprement scandaleux, c'est...

Vertu sortit de sa fonte un rouleau de papier.

– Tu sais ce qu'il y a marqué là ? Il y a marqué que le dénommé Olipar m'a cédé, librement, de son plein gré, et moyennant un paiement qui lui a été intégralement crédité, un objet que voici. Et le dénommé Olipar a apposé son sceau ici en bas, là.

– Mais c'est immoral !

– En tant que commerçant, il est tenu de connaître la qualité des marchandises qu'il vend. S'il l'ignore, il fait mal son travail, c'est tout. Suppose que la situation soit inversée et qu'au lieu de me vendre un article supérieur à vil prix, il m'ait vendu très cher une camelote, il serait évidemment coupable de négligence criminelle, car une telle erreur pourrait m'être fatale au moment du combat. Et bien dans le cas qui nous intéresse, il est tout aussi coupable.

– On ne m'ôtera pas de l'idée que tu aurais pu le détromper, puisqu'apparemment, tu as vu du premier coup d'oeil à quoi tu avais affaire. Moi, c'est ce que j'aurais fait.

– Et tu aurais eu grand tort ! Ce n'est pas à toi, client, de déterminer la qualité d'un bien, c'est au marchand. S'il n'a pas les compétences requises, il doit mander les service d'un expert qui se fera payer pour cela. Or expert, c'est un métier ! En donnant gratuitement ta science à un marchand, non seulement tu vas à l'encontre de tes intérêts – ce qui est ton affaire – mais en plus tu ôtes le pain de la bouche d'un honnête professionnel ! Et c'est ainsi qu'en croyant te comporter comme un homme

de bien, tu réduis à la famine et à la mendicité une famille de braves gens. C'est ça ta conception du bien ?

– Aeuhhh... ben non évidemment. Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle.

– Bien sûr, et c'est normal, tu es encore jeune et ignorant. Le monde est complexe, les individus sont multiples, leurs intérêts et leurs aspirations sont aussi divers qu'entremêlés au sein de la société. Voici pourquoi, avant d'agir, il convient toujours de peser le pour et le contre, savoir à qui on va bénéficier et à qui on va faire du tort, et surtout, il faut se méfier de ses élans naturels. Les bonnes volontés des gens malavisés sont sympathiques, mais font plus de mal que de bien. Bien sûr, à ton âge, on rêve de soulager l'humanité souffrante, de guérir les plaies du monde, d'apaiser les conflits des nations et toutes ces belles utopies, mais après quelques années passées à se frotter aux rudesses de l'existence, on en vient à réduire ses ambitions altruistes à ses amis et à sa famille, dans le meilleur des cas. Sachant que celui qui réduit encore ses ambitions altruistes à faire prospérer sa seule personne n'est pas forcément un mauvais bougre.

– Décidément, tu as des conceptions étranges.

– Ah, nous arrivons.

– Où ? Ce village ?

– Si j'en crois les indications qu'on m'a données, c'est le bourg de Brantemort, où nous pourrons faire étape.

– Aaaaah ! Et c'est pour arriver ici avant la nuit que tu nous a fait presser l'allure.

– Exactement. Je n'avais aucune envie de dormir à la belle étoile. Mais c'est curieux, on dirait qu'il y a une certaine agitation, je n'aime pas ça. Tâchons de nous approcher discrètement pour voir ce qui se passe.

– Sans doute une fête folklorique.

– Espérons-le.

V Le spectre et le pendu

A moins que les traditions locales ne nécessitent l'utilisation d'un gibet et d'une corde, il ne s'agissait pas d'une fête folklorique. Toute la population de Brantemort était assemblée, et aussi probablement celle des hameaux environnants, pour assister à une pendaison. Le supplicié était un gaillard fort bien bâti d'une trentaine d'années, blond comme les blés, dont le visage aux traits fins étaient actuellement chargés d'une irritation bien compréhensible. Comme de juste, on lui avait passé la corde au cou et entravé les mains dans le dos. Il y avait aussi, comme toujours dans ce genre de scène, un grand bourreau bien gras avec une jolie cagoule de velours rouge, ainsi qu'un noble vieillard en robe noire, qui devait être une quelconque autorité, et qui lisait un parchemin à la foule.

Dissimulés derrière une meule de foin, Vertu et Morgoth ne perdaient rien du spectacle.

– Mais, par le gonfanon sanglant de Nyshra, je ne me trompe pas, c'est bien Mark que ces gueux s'apprêtent à pendre !

– Tu connais ce malfaiteur ?

– Mais oui, c'est un mien compagnon, Marken-Willnar Von Drakenströhm. Oh le pauvre, il faut le secourir avant qu'il ne se fasse clocher par ces crotteux. Tu as quoi comme sorts ?

– Ben... ce que j'avais préparé pour la représentation de ce soir. Nous sommes partis si vite que je n'ai pas eu le temps de préparer des sorts de combat.

– Illusions, invisibilité, bruitages divers, c'est bien ça ?

– Oui, mais...

– Parfait, ça suffira. Donne moi cet instrument, là...

– Attends, une minute, dans quoi m'entraînes-tu encore ? Tu voudrais que nous soustrayions un criminel à la justice du pays ? Je suppose que si on s'apprête à le pendre, c'est qu'il y a de bonnes raisons.

– Allons allons, je te croyais au-dessus de ces jugements hâtifs. Tu sais comme moi que la justice en ces contrées est des plus expéditives, généralement rendue au seul bénéfice de l'oligarchie locale, je ne doute pas que le Chevalier soit innocent et de bonne foi, et que seules ses origines ethniques ou religieuses

l'ont fait condamner par ces paysans grossiers, sur la foi de lois idiotes et de témoignages inspirés par l'alcool. Crois-moi, c'est un bon camarade, un solide combattant respectant l'honneur des soldats et, même s'il lui arrive d'être un peu impulsif, c'est un joyeux compagnon sur lequel on peut compter. Sans doute aura-t-il contrevenu à quelque coutume grotesque et obscure qui aura cours ici, voilà tout. Est-il juste, dans ces conditions, de le laisser périr pour quelque peccadille ?

– Chevalier Noir, vous avez été reconnu coupable de brigandage, vol à main armée, enlèvement et séquestration, homicide au premier et au deuxième degré, viol avec actes de barbarie, usurpation d'identité, de décoration, de qualité et de grade militaire, parjure, blasphème, vol et destruction de matériel religieux, saccage d'édifice religieux, pratiques obscènes et scatologiques dans une enceinte consacrée, injure publique, subornation de témoin, corruption active et passive, tapage nocturne, coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner, braconnage, exhibition publique d'organes génitaux, exercice illégal des professions de médecin, avocat et banquier, contrefaçon de monnaie royale, contrebande d'or, de sel, d'alcool, d'armes, de matériel agricole et de substances stupéfiantes, pratique de la nécromancie, commerce avec le démon, pratique de culte illicite, détournement de mineurs, pédérastie, cruautés envers les animaux, délit de grivèlerie, commercialisation d'aliments avariés, stationnement illicite de véhicule devant un bâtiment officiel, association de malfaiteurs, complot visant à l'évasion de prisonniers, possession et recel d'esclaves, complot contre la sûreté de l'Etat, tentative de régicide, apologie du suicide, incitation à la haine raciale, port d'armes prohibées, insultes à agents de la force publique dans l'exercice de leurs fonctions, outrage à la cour, atteintes aux bonnes moeurs, fraude fiscale, forfaiture, haute trahison et dégradation de mobilier urbain. C'est donc avec une satisfaction et un soulagement comme j'en ai peu connus au cours de mes vingt-deux ans de magistrature que je prononce céans votre ordre d'exécution. Avez-vous

quelque chose à ajouter ?

– TA GROSSE PUTE DE MERE A PRIS SON PIED A ME TETER LE NOEUD SALE BATARD DEGE
moumpf mouphouf mouhoumouf mouf...

– Bien. Bourreau, fais ton office.

Mais alors que l'auxiliaire de justice s'avavançait, sinistre, pour gagner son pain quotidien, la porte des enfers sembla s'ouvrir dans un fracas de fin du monde, et d'une brume insidieuse et méphitique qui avait envahi le chemin, la Mort surgit au triple galop, montée sur un destrier aux yeux flamboyants et aux naseaux fumants. Les manants de Brantemort s'écartèrent vivement en hurlant des imprécations et en implorant leurs dieux, les femmes sombrant dans l'inconscience ou protégeant leurs enfants, laissant place au spectre noir et à sa sinistre faux. Chevauchant droit vers le gibet, sans prêter attention au destin des petites gens, le quatrième cavalier de l'apocalypse venait en personne prendre l'âme de son serviteur. La faux siffla dans l'air, tranchant la corde et libérant le Chevalier Noir qui, frappé de stupeur, resta coi et immobile face à la forme drapée de noir qui le dominait. Mais le bourreau, homme courageux de par les nécessités de sa profession, ne comptait pas laisser ainsi sa proie s'échapper avant qu'il ne l'ait lui-même expédiée. Il s'avança, empoigna le tissu qui drapait la faucheuse, et le tira vers lui, découvrant ce qui était dessous.

Or il n'y avait rien.

Sous le noir capuchon, il ne vit ni le visage d'un imposteur, ni le crâne grimaçant du passeur des âmes. Il n'y avait rien. Et la mort partit d'un rire glacial qui eut raison de la santé mentale du bourreau, qui s'effondra, puis s'enfuit à quatre pattes, bavant et hurlant des propos sans suites.

Alors, de sa main invisible, la mort empoigna le Chevalier Noir par la corde qui lui serrait le col, et l'emporta au trot vers les noirs abîmes de l'enfer, sous les yeux horrifiés des quelques spectateurs qui avaient eu la force d'âme d'assister jusqu'au bout à ce spectacle de cauchemar.

VI Présentations et identifications

Après quelques centaines de mètres de course chaotique, le Chevalier Noir sentit l'étreinte glaciale de la Mort se desserrer, ce qui lui permit de choir à l'envi dans l'herbe haute. Il tenta de reprendre son souffle tout en se tortillant dans un effort futile pour échapper à la grande forme noire. Il nota aussi, non loin, la présence d'un autre individu, et d'un nombre indéterminé de chevaux, mais ce point n'éveilla qu'un intérêt limité dans son esprit. D'un pied vigoureux, la Mort le retourna sur le ventre, puis coupa ses liens de sa lame courbe. Il put alors se remettre sur le dos, mais sa situation n'était guère plus enviable, face au serviteur du néant qui, d'une voix sépulcrale, s'adressa à la forme humaine derrière elle.

– Ah oui, j'oubliais. Morgoth, fais la dissipation avant que notre ami ne meure de saisissement.

Et Morgoth lança son sort de dissipation des illusions. Le cheval retrouva son regard chevalin et son haleine de ruminant imbécile, Vertu redevint visible à qui voulait la voir, et elle retrouva sa voix habituelle.

– ... sssssshhhhhh fssssss... Fit Marken, gêné qu'il était par le rétrécissement de ses voies respiratoires.

– Monte, tu reprendras ton souffle à cheval. Il faut faire vite, des fois que les bouseux ne se doutent de quelque chose.

– ... rrrrrrthh ... eeeeerthu...

– Eh oui, c'est moi. Heureusement qu'on est arrivés pas vrai ?

Le Chevalier Noir se débarrassa de sa corde avec dégoût, puis se massa le cou et fit quelques exercices respiratoires et phona-toires avant de pouvoir mener une conversation intelligible.

– Vertu ! Ma vieille salope, qu'est-ce que je suis content de te voir...

– J' imagine. Tout vas bien, tu as l'air tout rouge ?

– J'aimerais bien t'y voir, avec la corde au cou. J'ai bien cru que cette fois, j'allais y passer. Et comment va la Guèpe Ecarlate ?

– Gentiment, gentiment.

- Quelle Guèpe Ecarlate ? S'enquit Morgoth.
- Ben, elle...
- C'est un surnom qu'on m'avait donné quand j'étais plus jeune, je ne sais plus trop pourquoi. Sans doute à cause de ma taille fine.
- C'était pas plutôt à cause de tes dagues empoisonnées ?

– Mais suis-je distraite, je ne vous ai pas présentés. Morgoth, voici donc Marken-Willnar Von Drakenströhm, dit "Le Chevalier Noir". Mark, voici Morgoth l'Empaleur, nécromancien, dont les illusions m'ont bien aidé à te sauver la vie.

– Bouducon !

Le Chevalier Noir, bien que de nature téméraire et peu impressionnable, ne put s'empêcher de s'essuyer la main avant de serrer celle d'un quidam aussi considérablement intitulé.

– Bien, ajouta Vertu, à l'avenir, nous songerons à éviter cette localité si peu accueillante. Pour l'instant, tâchons de trouver un endroit tranquille et isolé pour y dormir.

Coupant donc par les champs afin d'éviter le village, nos cavaliers trouvèrent vite, à la lueur d'une lune complice, les ruines de quelque chaumine en bordure d'un petit bois. Désertée depuis au moins une génération, le toit n'était plus qu'un souvenir, mais les murs de grosses pierres faisaient encore barrage au vent et dissimuleraient bien encore un feu de camp aux yeux des villageois.

– Mais dis moi, je ne vois pas ta belle armure noire qui t'avait rendu si célèbre et t'avait valu ton surnom. Tu te l'es faite voler, ou les villageois l'ont-ils confisquée ? Demanda Vertu à son vieux camarade.

– Ni l'un ni l'autre, sois sans crainte, je l'ai simplement cachée dans un endroit de confiance. Il se trouve que, comme tu l'as remarqué, cette armure m'avait rendu très célèbre, mais pas forcément très populaire. Pour plus de discrétion, j'ai préféré voyager léger.

– La méthode ne m'a pas eu l'air très efficace.

– Oui, ils m'ont reconnu quand même. C'est ballot tout de même. Et me voilà donc misérable et démunie de tous mes biens, à l'exception notable de ma vie, ce qui suffit toutefois à me contenter.

– Au fait, demanda Morgoth, pour quels motifs vous aviez-ils passé la corde au cou ?

– Allons Morgoth, s'offusqua Vertu, c'est une question inconvenante...

– Mais non, mais non, sa curiosité est bien légitime. Je vais répondre, sorcier. Cette région, comme tu le sais peut-être, est le lieu d'une lutte âpre autant que discrète entre plusieurs religions. Le culte de Hegan, l'austère dieu de la Loi, est par ici fort développé, et risque fort dans les années à venir de supplanter les autres religions et de les faire interdire, comme le fait toujours le clergé de Hegan lorsqu'il obtient la suprématie sur un territoire. Toujours est-il que certains temples de Hegan commencent à exercer un pouvoir considérable sur ces territoires sauvages dont ils sont, bien souvent, la seule autorité crédible. Ils ne se privent pas, dans ces conditions, de rançonner les manants sous forme de taille, dîme, corvée et autres contributions volontaires mais fortement encouragées, pour la plus grande gloire du dieu, ça va de soi. Pour cette raison, il y a dans les parages nombre de temples ayant accumulé beaucoup de richesses très mal défendues. Et donc, j'ai été arrêté lorsque je pillais un de ces temples. Voilà, tu sais tout.

– Tu... tu as pillé un temple ?

– Je suppose que c'était dans le but de redistribuer l'or aux gueux injustement spoliés du fruit de leur labeur par un clergé repu et...

Mais Marken poursuivit, insensible aux clins d'oeil et coups de coude de Vertu.

– Ben non, quelle drôle d'idée, l'or était pour moi. Qu'est-ce qui t'arrive, Vertu ?

– Ah, ça y est, j'ai compris ! Tu as attaqué le temple de Hegan afin de rétablir l'équilibre et de préserver la liberté de pratiquer la religion de son choix ! Quelle noble cause, quelle

courageuse...

– Mais ma parole, tu as bu ! C'est pas vrai, qu'est-ce qui t'est arrivé, tu as fumé un truc pas clair ou... aaaaah, oui oui oui, la liberté de culte, j'ai compris, d'accord. Oui, en effet, j'ai décidé de combattre pour un monde meilleur, toutes ces choses. Ah ah ah, elle est bien bonne celle-là. Donc, voici ce qui m'a conduit à la potence. Et sinon, quel heureux hasard vous a donc mis sur ma route ?

– Une noble quête en vérité ! Enfin, une quête. Mais j'y songe, si tu es sans engagement, tu pourrais te joindre à nous ! C'est médiocrement payé, car une fois déduits les frais engagés, il reste dix-sept ducats et demie pour chacun, mais ce sera sans doute vite fait, et il y aura peut-être des à-côtés sympathiques, sans compter qu'il y aura assurément de la bagarre. Je ne te cacherais pas que nous avons grand besoin d'une épée supplémentaire à nos côtés pour nous seconder.

– Mon épée vous serait acquise si j'en avais une, malheureusement...

– Nous en avons justement une en sus !

Et Vertu sortit la lame Pygienne pour la donner à Marken. Toutefois, ce faisant, elle pâlit, poussa un soupir aigu et tomba à la renverse, laissant choir l'épée dans poussière.

– Oh, mais, que t'arrive-t-il ?

– Je... oh, j'ai eu un vertige...

– Tu n'es pas malade ? Demanda Morgoth inquiet.

– Non, non, c'est passé aussi vite que c'était venu. C'est étrange, c'était comme si... je ne sais pas, comme si j'étais soudain aussi faible et maladroit qu'une enfant. Regardez, j'en tremble encore.

– Hum... fit Marken d'un air sombre, c'est arrivé lorsque tu as touché cette épée, peut-être est-elle maudite ! Dis-moi, nécromant, connais-tu ce charme si utile qui permet de faire dire aux objets enchantés ce qui se cache dans leurs tréfonds ?

– C'est sans doute du sort d'identification qu'il est question. Oui, je peux en lancer un, et un seul ce soir, car je suis fatigué. Si vous le souhaitez, je peux le lancer sur l'épée, quoique

j'avais plutôt pensé à identifier le parchemin remis par notre commanditaire.

– Le parchemin, nous aurons tout le temps de l'identifier, mais l'épée, nous en aurons peut-être besoin demain, ou même cette nuit si on nous surprend. Non, lance-le sur l'arme.

– C'est sage en effet.

Morgoth portait autour du cou un collier d'argent fin se terminant par un prisme de pur cristal de roche. C'était un legs de son maître Hégésippe Ciremolle, un bijou sans grande valeur pécuniaire, mais le cristal était de taille et de qualité tout à fait adéquates au lancement du sortilège d'identification. Le mage tint donc le prisme entre ses index et avec la plus grande application, prononça la formule très ancienne, et promena le minéral à moins d'un pouce de la lame suspecte. Il n'y eut pas de grand effet visible, si ce n'est que la biréfringence du prisme se brouilla, s'ajusta, et les yeux de Morgoth eurent alors accès aux dimensions secrètes, aux subtils canaux et aux forces mystérieuses qui régissent la magie. Et ainsi, pendant des instants interminables, le sorcier scruta l'arme dans les moindres replis de sa matière, de sa substance, tandis que ses compagnons se tenaient cois et attentifs à tout ce qui pourrait survenir.

– C'est une arme tout à fait ordinaire, trancha soudain Morgoth, faisant sursauter ses camarades.

– Tu es sûr, sorcier ?

– Certain.

– Est-il possible qu'un charme secret soit à l'oeuvre, dissimulant le maléfice de l'arme l'expertise des sorciers ? J'ai déjà été témoin de fourberies de ce genre.

– De tels charmes existent en effet, ils auraient pu m'empêcher de connaître précisément les pouvoirs de l'épée, mais ces charmes, en eux-mêmes, j'aurais détecté leur présence. Or là, rien.

– Tu m'as l'air bien sûr de toi pour un si jeune sorcier.

Pour toute réponse, Morgoth empoigna l'épée pour la brandir au-dessus du feu.

– Vois par toi-même, je ne sens rien. Je ne connais rien à

l'escrime, mais il me semble bien qu'aucune autre force que le poids du fer ne fait plier mon bras.

Et, d'un geste volontaire, il planta l'épée en terre devant le Chevalier Noir.

– Elle est tienne, si tu oses la prendre.

– Ah ah, tonna le guerrier en saisissant l'arme, il y a de la force en toi, gamin. La bonne fortune t'a doté d'une nature hardie, suis-la sans hésiter. Tu as en toi les qualités pour devenir autre chose qu'un de ces mages asthmatiques et timorés qui fuient le champ de bataille dès que les glaives sont sortis du fourreau. Eh, Vertu, c'est un bon élément que tu nous as ramené là... Vertu ?

Mais lasse de ces démonstrations de fierté virile, Vertu s'était couchée dans un coin et y avait trouvé le sommeil, ce en quoi Morgoth et Marken l'imitèrent bien vite.

VII Les mourbellings

Glissons sur une nuit sans histoires et retrouvons nos aventuriers le lendemain matin. Afin de ne pas se faire trop remarquer des indigènes, ils avaient coupé à travers champs et longeaient la route sur les crêtes, ayant observé que les paysans du cru évitaient de trop s'éloigner du fond de la vallée. Or si les locaux évitaient de fréquenter les collines, ce n'était pas parce que la paresse leur interdisait de faire l'ascension, mais par crainte des mourbellings.

Ces humanoïdes contrefaits et boiteux à la peau jaune et grasse s'organisaient en tribus pouvant compter une centaine d'individus, leur intelligence limitée leur interdisant de constituer des colonies plus étendues. Parler de culture à leur propos serait un peu exagéré, mais ils avaient un langage, le gnörtchling, qu'ils partageaient du reste avec plusieurs autres races d'humanoïdes sauvages, ils vénéraient une déesse mère cruelle du nom de Bymeyay ou Byneyay, et certains étaient assez instruits pour que l'or ait de la valeur à leurs yeux. Aucune tribu de mourbel-

lings n'avait jamais maîtrisé la moindre technique métallurgique, aussi les artisans de ce peuple se contentaient-ils de confectionner des épieux, des lances et des coutelas à pointes de pierre taillée, avec dans certains cas une habileté indéniable. Toutefois, les mourbellings eux-mêmes reconnaissaient la supériorité du fer sur le silex, raison pour laquelle ils faisaient grand cas de toutes les armes et outils en métal, qu'ils convoitaient plus que toute autre chose. Cette passion les amenait parfois à côtoyer l'humanité, soit à l'occasion de razzias, soit pour louer leurs services en tant que mercenaires, seule profession que leur tempérament et leurs aptitudes leur permettait d'exercer. Quelques tribus avaient abandonné la pénombre propice des forêts pour vivre dans les égouts et décharges des villes humaines, où ils étaient rarement bienvenus et où misère et maladies les plongeaient vite dans une déchéance encore pire que leur condition d'origine. Bref, les mourbellings étaient des créatures veules et méprisables, honnies de tous.

– Rititititi !

– Dagobaï ! Znithra dagobaï !

– Et merde, y'a des mourbs', lâcha Marken en tirant son épée, contrarié.

– Vite, s'écria Vertu, à couvert derrière ce muret !

Et tandis qu'une douzaine de créatures grimaçantes et tatouées surgissaient des taillis, brandissant gourdins et javelots et vociférant des dagobaïeries sans suite, les aventuriers se jetèrent à l'abri derrière un empilement vaguement rectiligne de blocs moussus, découvrant au dernier moment le buisson de ronce qu'il dissimulait.

Il faut savoir que les mourbellings, pour sots qu'ils puissent être, n'en sont pas moins dotés d'assez de bon sens pour fomenter des embuscades retorses, car étant craintifs et pas particulièrement costauds, ils ne pouvaient compter que sur la ruse pour triompher de leurs ennemis. Donc, à peine nos héros s'étaient-ils mis à couvert que des cris stridents retentirent depuis les frondaisons des frênes alentours, tandis que des mourbellings dissimulés dans les basses branches arbres sautaient sur leurs

malheureuses victimes, tenant entre leurs mains et leurs pieds des épieux dont ils espéraient bien transpercer Morgoth, Vertu et Marken.

Or ce dernier n'était pas homme à rester pétrifié de stupeur devant ce genre d'attaque, et avant même que le premier mourbellings se fut planté en terre à ses pieds, il avait repoussé ses compagnons hors de la trajectoire mortelle des humanoïdes, fait un bond pour éviter celui qui lui était destiné et d'un geste sûr et rapide l'avait décapité. Deux autres venaient de toucher terre et, un peu sonnés par le choc, tiraient l'un son gourdin, l'autre son glaive rouillé pour en découdre, mais Marken s'interposait et faisait mine de prendre à lui seul ses deux adversaires, ce dont il se savait tout à fait capable. Vertu ne se faisait pas non plus de soucis pour son guerrier, et décida de se concentrer sur les autres mourbellings, qui arrivaient maintenant en sautillant au-dessus des buissons. Elle tira alors son arc tout neuf, encocha une flèche et visa l'une des créature. Ce fut à cet instant que ses forces la trahirent. Une lassitude soudaine envahit ses bras, ses mains se mirent à trembler, ses doigts se relâchèrent et tandis que la flèche partait sans force dans une direction quelconque, elle s'écroula en poussant une plainte aiguë. Morgoth eut le réflexe de lui porter secours, mais se retint, voyant que l'ennemi était maintenant tout près. Remettant à plus tard ses velléités humanitaires, il se leva donc de toute sa taille et de sa voix la plus grave entonna une conjuration de protection qui, il l'espérait, lui offrirait quelque répit.

À la surprise, et à la grande satisfaction, de Morgoth, l'effet fut plus important qu'il ne l'avait espéré. Pris de terreur, les mourbellings s'arrêtèrent, et avant même que le sortilège n'ait fait son effet, ils reculèrent avec effroi avant de fuir à toutes jambes, à grands renforts de "dagobaïs" stridents. Constatant que Marken en avait fini avec ses clients et qu'il essayait maintenant le sang qui maculait son arme, le jeune sorcier se pencha sur Vertu qui, assise, les bras ballants, reprenait son souffle. Elle était pâle et choquée, mais semblait indemne.

– Par chance, ces stupides créatures craignent la magie plus

que tout. Nous n'aurons plus d'ennuis avec eux maintenant, tous les mourbellings de la région vont se passer le mot et nous fuiront comme la peste. Mais, que lui est-il arrivé ? Elle est blessée ? Je n'ai rien vu...

– Non... je... Tout est devenu si... Comme hier soir, un accès de faiblesse, ça va déjà mieux.

– Ah, encore une diablerie. Morgoth, fais donc quelque chose, c'est pas normal !

– Je pense que c'est une malédiction quelconque qui s'attache à ta personne. Hier tu as ressenti cela lorsque tu as touché le glaive, mais le glaive n'était pas ensorcelé. Aujourd'hui, ça t'es arrivé au moment de tirer avec ton arc. Cette malédiction semble t'empêcher de porter une arme...

– Mais oui, j'ai déjà vu un cas semblable, un malheureux qui avait trouvé une lance maudite qui non seulement le rendait maladroit, mais en plus l'empêchait de se battre avec quoique ce soit d'autre, il a fallu le faire exorciser par un prêtre.

– Ah, quelle sottise j'ai donc été, ce coquin d'Olipar devait savoir ce qu'il me vendait.

– Tu as été punie par là...

– Oui oui, je sais. Au lieu d'aligner des platitudes, tu ferais mieux de trouver un moyen de me délivrer de cette malédiction, j'aimerais pouvoir me servir de mon arc. J'aurais dû me méfier de cette arme si peu chère chez un marchand réputé à des lieues à la ronde...

– Mais de quoi parlez-vous donc ? Demanda Marken.

– Et bien il s'agit de ce sabre que vous voyez ici dans son fourreau. Vertu pensait profiter de la naïveté du marchand en achetant pour presque rien une arme dont il ignorait la qualité, mais c'est elle qui aura été roulée en achetant une arme maudite. Ainsi, la rouerie est punie par...

– Dis, au lieu de tenir une conférence de morale, si tu me désenvoutais ?

– Hélas, ça ne peut pas se faire comme ça. Il faut tout d'abord que je connaisse exactement les propriétés de l'arme maudite, ce qui requiert un rituel plus élaboré que l'identification

ordinaire, et qui nécessite d'avoir pas mal de matériel, ce que nous ne trouverons pas dans les parages. Une fois ceci fait, nous ne serions pas plus avancés, car seul un sortilège de délivrance permettrait de te libérer définitivement, et ce sortilège, je rougis de le confesser, est un peu hors de ma portée, je crois... Mais Marken a évoqué à juste titre l'action d'un prêtre, ce serait une bonne solution, je crois savoir en effet que la magie cléricale est plus habile que la mienne dans ce domaine particulier. L'idéal serait à mon avis de trouver rapidement un saint homme qui te bénirait de la manière appropriée.

– Mais les prêtres, ce n'est pas ce qui court les rues dans la région.

– Ah ça...

– Notre choix est donc le suivant : soit nous faisons demi-tour et regagnons la civilisation afin de rechercher le secours d'un prêtre, soit nous poursuivons notre route tant bien que mal vers ce fameux poste de Valcambray, quitte à nous mettre en quête plus tard. Je vous avouerai que la première solution aurait ma préférence, car ma malédiction est peut-être de celles qui s'aggravent avec le temps, et je ne tiens pas à me désagréger en cours de route, alors le plus tôt serait le mieux.

– Je comprends ton inquiétude, intervint Morgoth, mais la mission est urgente.

– Il y a moyen de transiger, proposa Marken. Il se trouve que je connais un monastère non loin d'ici, derrière les collines. Nous pourrions y faire une halte, cela nous dévierait un peu de notre route, mais ne rallongerait notre voyage que de quelques heures.

– Si cela ne nous empêche pas de faire notre devoir, je serais ravi d'aller visiter ce cloître. Allons voir ce que ces bons moines ont à nous proposer.

Et après avoir fouillé les pauvres dépouilles des mourbellings tombés, sans en tirer grand chose on s'en doute, ils obliquèrent donc, en quête du secours de la religion.

VIII A l'abri d'un cloître accueillant

Un petit val ombragé abritait des cultures gérées avec ordre et méthode par des moines en bure grise, dont quelques uns s'affairaient encore dans les vergers en cette heure tardive, profitant des derniers rayons du soleil. Le chemin bien entretenu empruntait un petit mais solide pont de bois qui enjambait une rivière calme large de trente pas, avant de déboucher sur une chaussée de pierre qui tout de suite obliquait pour graver en pente praticable une forte colline surplombant le domaine. C'est en haut qu'était bâti le prieuré de Noorag.

La présence d'une construction si massive dans ces contrées maudites ne pouvait s'expliquer que par l'opiniâtreté du clergé de Hegan – car c'était le dieu qu'on priait en ces lieux – à s'implanter dans la région, pour quelque mystérieuse raison ayant sans doute trait à la doctrine sacrée ou à l'enrichissement de l'église (lesquels coïncidaient souvent, il faut bien l'admettre). Comme ils étaient arrivés par la crête qui surplombe la vallée, nos trois compères avaient eu le loisir de détailler l'agencement du complexe. Il s'agissait d'une véritable forteresse aux murailles hautes et épaisses, flanquée de six tours de garde monumentales et d'une imposante barbacane. Bien que le chemin de ronde fut exempt de crénelure, Marken avait fait remarquer les trous carrés pratiqués à intervalles réguliers permettant en quelques heures de monter des hourds qui, sans doute, dormaient bien à l'abri dans quelque réserve. L'intérieur s'organisait autour d'une vaste cour délimitée par deux longs corps de bâtiments à deux étages aux toits en croupe recouverts d'ardoise sombre, et débouchait sur un temple typique du culte de Hegan, un large et austère rectangle dont le seul ornement était la colonnade frontale surmontée d'un chapiteau d'albâtre. Il lui était accolé, et la chose était étrange car contraire aux usages couramment admis, un grand beffroi faisant deux fois la hauteur du temple lui-même, et qui devait aussi servir de tour de guet. La place centrale était organisée autour d'un déambulatoire matérialisé par deux rangées de colonnes, qui était présentement parcouru

par une petite troupe de moines en rangs par deux. Adossés aux murailles, bien à l'écart du lieu sacré, des bâtiments plus bas servaient sans doute aux tâches viles et matérielles telles que l'entretien du linge, l'accueil des animaux de bât, le secours aux malades et aux blessés, le stockage des victuailles et du matériel indispensable à la vie de la communauté.

Bien qu'une poterne latérale fut encore ouverte, par où les moines continuaient à circuler, Vertu trouva plus correct de se présenter devant le lourd portail de fer. Elle descendit de cheval et frappa l'anneau large comme une tête de boeuf contre le heurtoir. Il ne se fallut pas trois secondes pour qu'une petite trappe s'ouvre, par laquelle on pouvait distinguer l'oeil inquisiteur de quelque garde austère.

– Qui vive ?

– Je suis Verité Lechenu, et voici mes compagnons Morath l'Enchanteur et Malik le Vaillant. Nous sommes trois aventuriers en quête, recrues de fatigue et rudement frappés par la perfidie de monstres impies et de noirs sortilèges. Nous désespérons de quitter vivants ces terres désolées lorsque votre monastère nous apparut tel un roc au milieu de la tempête, et c'est avec humilité et recueillement que nous venons quémander, pour nous et nos montures, l'hospitalité du temple de Hegan et les bons soins de son clergé.

– Umpf, répondit mécaniquement le factotum avec mauvaise volonté. Le devoir de Hegan est dû à tous les défenseurs de la Loi.

Un bruit de ferraille se fit entendre, et un battant du grand portail s'ouvrit. Ils entrèrent sous un large porche éclairé par un simple lanterne suspendue au sommet d'une voûte en plein cintre. Une deuxième porte monumentale, en bois épais, barrait l'autre issue. Aucune porte dans les murs latéraux, juste un guichet fermé par un quadrillage de barreaux de fers obliques, derrière lequel s'agitait un petit moine rougeaud, et deux rangées de meurtrières du plus sinistre effet.

– Entrez dans le vestibule, et déposez vos armes et vos sacs auprès du frère armurier.

- C'est que précisément, releva Vertu en se débarrassant de son arc, l'une de ces armes est la cause de nos maux.
- Ah, une malédiction sans doute ?
- Exactement, nous pensons qu'il s'agit de ce sabre.
- Bien, confiez-le moi, je vais vous introduire auprès du père exorciste dès que vous aurez posé vos autres armes et mis vos chevaux à l'écurie.

Le moine gardien, dont le visage long et sévère cadrait fort bien avec sa fonction, détailla nos trois amis avec la plus extrême attention, s'assurant d'un regard expert du désarmement complet du parti, ce dont nul ne s'offusqua tant ces précautions étaient justifiées dans des contrées infestées de pillards. Lorsque ce fut fait et que l'armurier eut disparu dans sa tanière, le gardien frappa à la porte en bois, un deuxième gardien ouvrit un oeillet pour s'assurer que tout allait bien, et ils purent enfin pénétrer dans le monastère.

Ils se dirigèrent, à la suite du gardien, vers le bâtiment situé à gauche lorsque le carillon du grand beffroi emplît la cour d'une mélodie aussi joyeuse que le permettaient les canons sacerdotaux. Leur guide s'arrêta alors, se tourna vers le temple dont le blanc frontispice se teintait maintenant de violet au jour déclinant, et s'inclina durant tout l'appel, de même que tous les moines présents dans la cour à ce moment. Lorsque les cloches se furent tues, il se retourna vers Vertu.

- Je suis confus, je ne pensais pas qu'il était si tard, c'est déjà l'heure du petit coucher. Vous assisterez à l'office, bien sûr ?
- Ben... fit Vertu.
- Euh... fit Marken.

Nos compagnons n'avaient pas prévu ça, car d'ordinaire, il était strictement interdit que des infidèles, ou en tout cas des gens n'ayant pas été dûment oints et initiés dans les mystères heganites, n'entrent dans l'enceinte consacrée d'un temple. Apparemment, sur ce point précis, la discipline était quelque point relâchée au prieuré de Noorag. Mais Morgoth, intéressé par la chose religieuse, réagit avec enthousiasme.

– Partager la quête spirituelle de votre sainte communauté sera un honneur et un privilège insigne, et je vous remercie de nous en considérer comme dignes, c'est avec joie que nous acceptons votre invitation. Hélas, j'ai passé mon enfance cloîtré dans une école où ne se trouvait aucun adepte de Hegan, je ne connais donc votre dieu que par ouï-dire, et les rites me sont étrangers, je dois bien l'avouer. Mais peut-être avons-nous le temps, avant le début de l'office, d'en discuter un peu ? Il me fâcherait de contrevenir, fut-ce par ignorance, à un usage quelconque au cours de la cérémonie.

– Tu peux calmer tes craintes, jeune homme, l'office du Petit Coucher ne requiert rien d'autre de la part du fidèle que l'écoute, la méditation et l'attitude simple et franche du repentant. Mais je constate avec plaisir que la fréquentation des mages athées ne t'a pas privé de tout esprit religieux et que tu es animé par une juste curiosité spirituelle. Trop de sorciers sont des païens prompts à déranger le repos des trépassés et à évoquer le démon dans je ne sais quel rituel blasphématoire et contre-nature, ce qui déplaît à Hegan. Il est heureusement d'honorables théurgistes, trop rares hélas, qui mettent leurs talents magiques au service de l'ordre et de la justice, qui défendent la civilisation et soutiennent la mission évangélique que nous menons. Je prierai pour que tu suives toi-même cette voie, puisque ton inspiration semble t'y conduire, et je vais t'instruire quelque peu de la Doctrine, en attendant que les frères se rassemblent.

IX La Sainte Doctrine de Hegan

– Or donc, Hegan est le plus grand, le plus noble et le plus puissant des dieux. D'aucuns l'appellent le Dieu de la Loi, ce qui n'est pas faux, mais réducteur. Hegan aime les hommes, et par dessus tout, il aime les merveilleuses réalisations du génie humain. Il est comme un père veillant sur ses enfants, avec bonté et sévérité, et s'il arrive qu'il punisse les mortels, c'est pour leur propre édification, pour leur bien, ou pour le bien de la commu-

nauté. Car si la bonté, l'équité et le souci de justice sont des aspirations naturelles du genre humain, il est dans l'univers nombre de forces maléfiques qui complotent, par ambition ou par jalousie, pour abattre l'oeuvre conjointe des hommes et des dieux, et faire plonger notre race dans la barbarie. Ainsi égaré par l'esprit malin sur les chemins tortueux du pêché, nombre de mortels finissent emportés dans les tréfonds abyssaux des enfers pour y être tourmentés d'atroce façon. Le devoir du fidèle de Hegan est d'être toujours attentif aux manifestations du mal, qui peuvent prendre bien des formes, à les débusquer, à les pourchasser. Les prêtres, ensuite, se feront un devoir d'abattre la menace au nom du Vrai Dieu, en employant les moyens appropriés et les pouvoirs mystiques conférés par le Dieu. Comme tu es aventurier, tu as sans doute déjà été confronté à certaines de ces manifestations du mal, les plus évidentes, que sont les monstres et autres aberrations de la nature. Ils font peser sur l'humanité de graves périls, mais ces périls existent depuis l'aube des temps, et nous y avons toujours survécu, grâce au courage, à l'obstination, à la vertu, qui sont des qualités inspirées par les dieux protecteurs. En revanche, d'autres périls existent, plus secrets et, par là, plus dangereux. Au coeur même des sociétés humaines, dans le coeur même de certains hommes, de noires pulsions sont à l'oeuvre, inspirées par le démon. Partout l'hérésie, le complot, la déchéance des moeurs menacent les royaumes en apparence les plus prospères ! Ces atteintes sournoises doivent être contrées par tous les moyens. Pour combattre ces visées néfastes, les solutions existent, tu les connais sûrement déjà d'ailleurs, mais c'est le devoir sacré des fidèles de Hegan que de répéter encore et toujours ces vérités simples et pourtant si méconnues. Respecte le roi, les lois, l'Eglise, et ta parole donnée, car ce n'est qu'ainsi que peut survivre une cité harmonieuse. Honore tes parents et tes professeurs, car tu leur dois ce que tu as de plus précieux au monde, ce que tu es. Obéis à tes supérieurs car nul ne peut prétendre à être obéi s'il a lui même bafoué ses ordres. Voici ce qui plaît à Hegan.

Le gardien s'arrêta un instant et reprit son souffle, il semblait

tout d'un coup fatigué tant était grande son exaltation. Il sembla à Morgoth que jamais il n'avait vu un homme aussi sincère dans ses convictions, et il en fut très frappé.

– Telle est, en vérité, la Sainte Doctrine de Hegan. A toi maintenant de me dire, quel est ton sentiment là-dessus, jeune homme ?

– Et bien, mais tout ceci me convient ! Que n'ai-je entendu plus tôt ces bonnes paroles. Votre philosophie est empreinte de sagesse et de bon sens, et j'y souscris sans réserve. J'ai peu d'expérience de la vie, le monde jusqu'ici m'avait semblé confus, et j'avais peiné à y trouver un sens quelconque, mais en vous écoutant, voici que tout s'est éclairci ! Toutes les vilenies dont j'ai été témoin ou victime, toutes ces rencontres fâcheuses, toute cette imperfection vérolant la face de la Terre, vous venez de m'en indiquer tout à la fois la cause et le remède. Ah, quel heureux hasard a conduit mes pas jusqu'à votre monastère, quelle bonne fortune, dire que j'aurais pu vieillir sans que jamais ces choses ne me viennent à l'idée... Vite, hâtons-nous vers le temple, il me tarde d'assister à cet office !

Tandis que Vertu et Marken échangeaient un regard bien compris, le gardien fit part de sa satisfaction.

– Bravo, quelle fougue, quel entrain ! A mon âge, il est doux de constater que la jeune génération est prête à reprendre le flambeau et à poursuivre la lutte ancestrale. Mais hâtons-nous vers le temple, voilà que nous sommes en retard.

X Pieux recueillement et paix de l'âme

Nos aventuriers n'étaient pas les seuls laïcs de l'assistance, nombre de frères convers, fermiers et autres factotums partageaient l'office du soir avec la congrégation. Le culte de Hegan n'encourageait pas la fantaisie en matière de décoration, et l'intérieur du temple suivait ces consignes de sobriété. A l'entrée,

une vasque permettait de se laver les mains et la face, comme le voulait l'usage. L'intérieur du temple, éclairé par des ouvertures sous la base du toit et deux rangées de torchères délimitant une allée centrale, ne présentait aucun siège, car il était de coutume chez les heganites de prier debout. A mi-hauteur de chacune des colonnes qui soutenaient l'édifice étaient placées, dans des niches idoines, les statues de saints et de héros que leurs attributs et postures hiératiques permettaient de reconnaître à coup sûr, pour peu que l'on soit instruit du culte. Il n'y avait pas d'autel dans ce genre de temple, cet attribut rappelant par trop les pratiques sacrificielles de certaines autres religions avec lesquelles les fidèles de la Vraie Foi ne voulaient en aucun cas être confondus. L'allée débouchait sur un lutrin massif et sans luxe superflu, où était posé le Codex, le livre saint, que le père abbé avait déjà commencé à psalmodier. L'ornement le plus remarquable du temple était, au-dessus de l'entrée, la statue colossale d'un noble vieillard debout, ayant sur son épaule un aigle et à ses pieds un loup, tenant dans sa main gauche un bâton et dressant son index vers les cieux en guise d'avertissement. Telle était la représentation traditionnelle de Hegan, dieu de la Loi. Avec le cliquetis des encensoirs agités par deux novices, la voix monocorde du Père Abbé récitant les écrits saints était le seul son que l'on pouvait entendre.

– Et ainsi qu'il était écrit parmi les tables de Pod, le troisième fils prit le chemin de la montagne...

Les rangs près de la porte étant occupés par des fidèles très serrés, nos amis s'avancèrent aussi discrètement que possible dans l'allée, à la suite du gardien. Certains frères leur lancèrent des regards irrités avant de reprendre la méditation.

– Or donc il adressa ses malédictions à la face des idoles assemblées et admonesta les mécréants...

Tandis qu'un souffle de vent frais du soir pénétrait dans le temple par la grand-porte encore ouverte, le gardien désigna à ses invités un espace situé quelques rangs plus loin, où ils pourraient tenir en se serrant un peu. A ce moment, un inquiétant craquement se fit entendre.

– Et sa plainte monta aux cieux : “Hegan, juste Seigneur, éclaire mon chemin, désigne l’esprit maléfique, que justice s’accomplisse par mon bras”...

Le craquement s’amplifia, interrompant le sermon du prêtre, des gravats tombèrent devant la porte du temple en pluie ininterrompue, et les fidèles horrifiés virent que la base de la statue de Hegan s’était fissurée. Et voici maintenant qu’elle basculait vers l’avant, dans l’axe exact de l’allée, provoquant des cris de terreur et, chez ceux qui étaient le plus doté d’instinct de survie, une fuite éperdue vers le fond. Dans un fracas de cauchemar, le colosse s’écroula de tout son long et se brisa, soulevant un nuage de poussière d’albâtre.

Le silence retomba, à peine troublé par les gémissements tremblotants et les prières marmonnées. Lorsque la poussière se fut un peu dissipée, tous purent constater que les tronçons de la statue s’étaient maintenant sur la moitié de la longueur de l’allée, heureusement sans blesser quiconque, mais le plus étrange est que le morceau le plus avancé de la statue, qui avait glissé sur les dalles, était l’avant-bras du dieu Hegan, jadis dirigé vers le ciel, pointant maintenant un index accusateur vers Marken, le Chevalier Noir, à quelques centimètres seulement de ses pieds. Une voix juvénile se fit alors entendre dans l’assistance.

– Ma parole, mais c’est bien lui, je le reconnais maintenant, c’est bien le sinistre guerrier qui a pillé sans vergogne l’oratoire de Saint-Moras à Benoles ! C’est lui qui a égorgé le prêtre et le bedeau avant de prendre la fuite, j’étais parmi ceux qui l’ont dérangé dans son sacrilège.

Un homme de haute stature sortit des rangs du fond et tira une grande épée de sa robe. Il ressemblait à Marken par son aspect, sa blondeur et la mâchoire volontaire, mais son regard était empli d’honneur, de rigueur et de compassion là où celui du Chevalier Noir n’exprimait que calcul et brutalité. Sa prestance et sa carrure le désignaient comme un homme d’arme plus que de prière, et le saint flamboiement de sa lame polie comme un miroir témoignaient de sa qualité de héros Hegan.

– Pitainpitainpitain, fit Marken entre ses dents serrées.

Mais tandis que Morgoth restait bouche bée, jetant des regards affolés autour de lui, Vertu s'était signalée par la promptitude de ses réactions. Profitant de la stupeur qui avait frappé le gardien, elle lui avait arraché le sabre maudit des mains, puis avait sauté d'un bond souple autant que silencieux vers le lutrin et, tirant le Père Abbé par la chasuble, elle lui avait glissé la redoutable lame sous la gorge.

– Tout doux les petits-gris, la prochaine tonsure que je vois bouger, 'faudra vous trouver un autre patron.

Aussitôt, le héros de Hegan s'arrêta dans son oeuvre de justice, paralysé qu'il était par le cruel dilemme qui était le sien. Marken ne fit ni une ni deux et recula jusqu'à Vertu, tirant par la manche un Morgoth toujours béant. Tandis que la voleuse tenait en respect l'assemblée scandalisée, il se dirigea d'instinct vers une porte latérale autant que providentielle qu'il ouvrit avant d'y expédier son compère sorcier. Vertu, reculant prudemment avec son prêtre à la main, fut la dernière à se mettre à l'abri, et relâcha son encombrant otage avant de refermer la porte. Elle réussit à la barrer juste avant que ne s'abattent les premiers coups de poing et de bâton. Ils étaient maintenant revenus dans la cour, Marken, traînant toujours Morgoth, était déjà en train de courir vers l'écurie, et elle le suivit dans cette voie. Ils croisèrent quelques moines retardataires étonnés de tant d'agitation, mais qui ne firent pas mine de s'interposer, et étaient presque arrivés à l'écurie lorsque les premiers fidèles du temple, s'extrayant des décombres de la porte que la statue avait écrasée, donnèrent l'alerte et se mirent à leur courir sus.

Nos pauvres compères débouchèrent dans l'écurie, présentement occupée par un maréchal-ferrand qui fut promptement éjecté avant que Marken ne barricade les portes à l'aide d'un grand tonneau d'eau et d'une enclume. Bien qu'en bois, la bâtisse paraissait suffisamment forte pour résister quelques minutes à la furie des hommes en bure, il faut dire qu'elle avait été assez solidement charpentée pour résister quelques temps à la chute de boulets de catapulte. Vertu secoua Morgoth, encore choqué par la violence des événements.

– Eh, sorcier, sors-nous d'ici !

– Mais...

– Allez quoi, ne reste pas les bras ballants, tu as bien quelque chose à nous proposer.

– Saperlipopette, mais, c'est impossible voyons. Comment comptez-vous aller contre la volonté divine ? J'y vois clair maintenant, Marken a pêché gravement, et il doit être châtié pour ses méfaits.

– Ne me dis pas que tu as gobé toutes les sornettes du moine, pas toi, tout de même, allons... Entends les cris de haine de ces hommes qui s'assemblent dehors, appellent-ils à la justice, appellent-ils à la tempérance ? Non, ils appellent à monter un bûcher pour nous rôtir tout vifs.

– Je... mais la justice...

– Te sens-tu coupable de quelque chose ? Non, tu es innocent. Mais le simple fait d'être en compagnie de quelqu'un qu'on accuse de ressembler à un assassin suffit à les convaincre que tu mérites la mort, ce seul fait devrait te faire douter de la qualité de leur jugement. Ne te fais pas d'illusion, s'ils nous prennent, il n'y aura ni avocat ni procès, nous périrons tous trois dans les flammes, sur l'heure.

– Mais la statue... nous sommes maudits par le plus grand des dieux, ne comprenez-vous pas ?

– Si nous sortons d'ici, nous t'expliquerons deux ou trois choses à propos des dieux, de ceux qui s'en réclament, et du cas particulier de Hegan. En attendant, trouve un moyen de nous extraire de ce borbier infâme.

On frappa alors trois coups vigoureux à la porte.

– Ouvrez, maudits païens, fit une forte voix à l'entrée (probablement celle du chevalier à la belle épée).

– Je ne pense pas que ce serait à notre avantage, rétorqua Marken. Il est dehors des gens qui prétendent m'occire, peut-être les avez-vous croisés en chemin.

– Je suis Jehan de Garofalo, chevalier au service de la Vraie Foi, et si vous sortez de votre propre chef, je vous donne ma parole d'honneur que vous serez charitablement étranglés avant

d'être brûlés.

– Ah, mais c'est que ça m'intéresse tout à fait d'être étranglé, j'y pensais déjà ce matin... Et avant d'accepter votre offre si généreuse, j'aimerais savoir, par pure curiosité, quel est le sort que vous me réservez si nous ne sortons pas ?

– Vous périrez de male mort dans les flammes de l'écurie, que nous comptons bien incendier. Il nous serait pénible de perdre nos bons chevaux pour châtier de vils fripons de votre espèce, mais nous n'hésiterons pas si telle est la volonté de Hegan.

– Et si je vous proposais un duel qui déciderait de mon sort et de celui de mes compagnons ? Si je vous terrasse, vous nous laisserez...

– Souiller mon honneur et ma flamberge à combattre un lâche assassin ? Je ne vois pas ce qui m'y force. Aucun de vous ne sortira vivant de ce saint lieu que vous avez sali de vos empreintes diaboliques, et d'une manière ou d'une autre, c'est le feu qui purifiera le monastère.

– Finement observé, messire, vous parlez non seulement en preux, mais aussi en sage. En vérité, j'ai sous-estimé votre esprit et votre force de caractère, et je suis confus de vous avoir insulté en vous proposant un marché si sot. Si vous le permettez, je vais me concerter quelques instants avec mes camarades afin que nous choissions la mort la plus appropriée.

Puisque maintenant nous connaissons le caractère de Marken, nous aurons compris que son verbiage et sa flatterie n'avaient d'autre usage que gagner quelques minutes afin que Vertu et Morgoth puissent mettre sur pied un plan d'évasion.

– Mais je ne puis lancer ce sort sans préparation !

– Tu n'as pas les ingrédients ?

– C'est pas la question, c'est surtout que c'est une magie trop puissante pour que je la lance comme ça, au débotté...

– Essaie quand même, je suis sûre que la gravité de la situation décuplera tes talents.

– Soit, de toute façon, nous n'avons rien à perdre.

Morgoth s'accroupit alors en tailleur face à la muraille du monastère, contre laquelle était adossée l'écurie, et marmonna

une incantation. La dernière fois qu'il avait lancé ce sort, il lui avait fallu deux jours de rituel et une sérieuse préparation mentale, là, le temps lui manquait. Bien sûr, il savait que des sorciers particulièrement doués parvenaient à lancer à l'improviste des sorts aussi élaborés, il savait aussi qu'une bonne partie de la préparation de tels sorts était constituée de précautions parfois excessives, et qui n'étaient pas de mise dans l'immédiat. Mais quand même, il ne se sentait pas de taille. Pourtant, le fluide magique commença à irriguer son corps, à parcourir ses nerfs jusqu'à ses doigts qui s'agitaient selon les complexes enchaînements qu'il avait appris longuement quelques années plus tôt. Il n'avait pas la puissance d'un sorcier expérimenté, mais il savait d'instinct trouver les points de moindre résistance, les chemins privilégiés des énergies mystiques, et faisant fi de toutes les habitudes qu'on lui avait enseignées, omit tous les garde-fous qui lui étaient pourtant une seconde nature, et pour la première fois, donna libre cours à sa magie.

Et la pierre fut prise d'un spasme. Une onde molle la parcourut sur quelques dizaines de centimètres, et lentement, un petit cratère se creusa, tandis que par terre suintait une boue grise et liquide. Et le flot se fit plus abondant tandis que se creusait un hémisphère, la pierre se changeait en boue, répondant à quelque ancien pacte élémentaire. Ainsi, Morgoth perça en quelques secondes dans l'épaisse muraille du prieuré de Noorag un tunnel cylindrique large d'une main et qui la transperçait de part en part. Il concentra ses efforts pour élargir le boyau, qui bientôt atteignit deux mains, trois, quatre... il fut alors pris d'un hoquet violent et prit sa tête dans ses mains, ses forces étaient à bout. Il contempla alors son oeuvre entre deux gémissements, et vit que le tunnel était maintenant large de cinq paumes.

– Je suis un misérable, j'ai échoué, mon sort...

– Que dis-tu ? Il a très bien fonctionné ton sort, partons vite d'ici.

– Mais les chevaux ? Comment les sortir ?

– C'est bien le moment de se préoccuper du bétail. Profitons de la nuit pour courir la colline, demain matin nous serons loin.

Oh mais attends... as-tu encore tout prêt ce sortilège de bruitage que tu avais préparé pour le spectacle de l'auberge ?

– Oui, il m'en reste un...

– Parfait, prépare-toi à le lancer.

Vertu se dirigea vers la porte, et de sa voix la plus décidée, lança aux moines assemblés dehors :

– Holà, les fidèles de Hegan, nous avons réfléchi, pesé le pour et le contre, et nous avons décidé de périr en martyrs pour notre foi. Peu nous chaut que vous nous enfumiez dans cette écurie, vous ne nous empêcherez pas de chanter les louanges de Nyshra notre déesse. Allez mes compagnons, tous ensemble :

Nyshra on t'aime

Nyshra tu es joli-ieu

Déesse de la vengea-an-ce

Tu guides nos pas

Par monts z'et par vaaaaaaaux

Nyshra déesse du Chaooooooooo

– Allez, encore une fois !

Et tandis que les moines défilaient devant l'énormité du blasphème (Nyshra n'était guère populaire en terres Heganienues, c'est le moins qu'on puisse dire) et couraient partout quérir fagots et bottes de paille pour incinérer convenablement ces horribles païens, Morgoth lançait son sortilège en boucle pour que la chanson dure le plus longtemps possible.

Ainsi donc, après avoir emprunté le boyau, ils coururent à perdre haleine dans la campagne, bien heureux d'être en vie, et c'est avec un plaisir non dissimulé qu'ils virent, depuis le haut des collines, l'écurie qui flambait de la plus belle façon. Vertu se plut à penser que le sortilège était encore actif et que depuis le brasier s'élevait encore et toujours l'ode blasphématoire, frappant de saisissement ces moinillons stupides et bigots.

XI Les secrets du sabre maudit

Guidés par Vertu, ils s'éloignèrent de quelques lieues dans la campagne, utilisant les cours d'eau et diverses matières odorantes pour que d'éventuelles meutes de chiens perdent leur trace. Elle avait apparemment une certaine habitude de ces situations, et zigzaguant de bosquet en vallon, elle emmena sa troupe bien vite et bien loin du monastère. Une lune complice éclaira leur périple nocturne durant quelques heures avant de disparaître derrière l'horizon, les laissant sans autre choix que de s'abriter derrière un buisson pour reprendre des forces qui leur faisaient défaut, particulièrement à Morgoth, qui était épuisé. Sans prendre le risque d'allumer un feu ni prendre la précaution d'organiser un tour de garde, ils s'endormirent les uns contre les autres au pied d'un grand arbre.

Le soleil occupait une position assez quelconque au-dessus de l'horizon lorsqu'ils s'éveillèrent, tout courbatus et couverts de fourmis. Aucun petit déjeuner ne s'annonçait, aucune ablution matinale n'était envisageable dans l'immédiat, et aucun linge de corps fraîchement lavé et repassé ne vivait dans le voisinage. Le baroud reprenait, impitoyable, là où les baroudeurs l'avaient laissé. Vertu entama la journée par un petit point de la situation.

– OK les gars, je ne vais pas vous mentir, l'affaire est mal engagée. On n'a plus de chevaux, on n'a quasiment plus d'or, et on a perdu notre équipement et toutes nos armes, sauf celle-ci qui est maudite.

– Sans compter qu'on a les crocs, compléta Marken.

– Exact. A l'heure qu'il est, notre évasion a été découverte, et il y a gros à parier que les moines sont déjà sur nos traces. Ils connaissent le pays, nous pas. Heureusement, ils ne savent pas dans quelle direction nous allons. Le fait que nous soyons pourchassés implique que nous nous méfions des paysans du coin, qui vendraient père et mère pour deux pièces de cuivre. Impensable de leur acheter une poule ou un cochon par exemple. Je pense que notre meilleure chance de sortir de ce merdier est la suivante : on progresse tout doucement jusqu'à trouver un

abri sûr, comme une grotte. Là on se repose, Morgoth prépare quelques sortilèges de bataille et d'illusion en attendant la nuit. Et la nuit, on court comme des possédés en direction de Valcambray. On dépose le colis, on prend l'or, on l'échange sur place contre des armes, des vivres et des chevaux, et de là on quitte à tout jamais ce pays de sauvages.

Marken acquiesça silencieusement devant la prudence de son amie. Morgoth intervint.

– Si Marken est meilleur bretteur que Vertu, je pense qu'il aurait avantage à prendre l'épée, qui serait plus efficace entre ses mains.

– Meilleur bretteur que la Lame du Désespoir ? Tu me flattes, sorcier. De toute façon, il y a bien assez d'un maudit dans l'équipe sans que j'aie besoin de m'y mettre. Songe que lorsque nous aurons trouvé une autre arme, moi seul serais en mesure de m'en servir, puisque Vertu a perdu cette faculté. Si à ce moment nous sommes deux à devoir nous battre exclusivement avec un seul sabre oriental, où est l'efficacité ?

– C'est vrai, j'ai parlé sans réfléchir assez. Mais qui est la Lame du Désespoir ?

– Et bien c'est elle. Elle ne t'a jamais parlé du pillage de... Eê-euh tu me marches dessus !

– Excuse-moi, je suis toujours un peu maladroite au réveil. Oui, on m'avait surnommée "Lame du Désespoir" dans mon jeune temps, sûrement parce que je faisais le désespoir de mes maîtres d'armes. Hein Marken ?

– Ah bon ? Aaaaaaah ah oui, ah ouiouiou, c'est ça, les maîtres d'armes, parfaitement. Bon, c'est pas tout ça, mais je vais me confectionner un épieu. Un homme de ressources trouve toujours de quoi se défendre. 'maîtres d'armes...

– Un de ces jours, il faudra que vous me racontiez l'histoire de vos vies, ce doit être passionnant et enrichissant. Eh, mais j'y songe...

– Oui ?

– Ummmmm... ce serait trop beau si ça marchait... Je pensais à l'épée, là, il y a peut-être un moyen détourné pour en

apprendre plus sur la malédiction.

– Oh ?

– Oui, il se trouve que je connais un sortilège assez simple qui permet de faire parler les objets inanimés. C'est un sortilège inutile en règle générale, car la faculté de parler n'est rien si elle n'est pas en relation avec la faculté de penser, et les objets inanimés n'ont pas d'âme, ça se saurait. Or il se trouve que nombre d'épées magiques sont douées d'une forme de pensée, d'un fragment de l'âme de leur créateur. Si ton épée est du nombre, et si elle est bien disposée à notre égard, peut-être nous révélera-t-elle le fin mot de l'histoire, la nature exacte de la malédiction, et peut-être même un moyen de la lever !

– Oui, ça vaut le coup d'essayer. Si seulement tu pouvais avoir raison.

Marken fit alors irruption, tout sourire.

– Holà, les filles, vous allez rire, je cherchais un bâton derrière le petit bosquet quand je suis tombé sur une sorte de cabane de berger en pierre, perdue dans un taillis, et qui semble abandonnée depuis belle lurette bien qu'elle soit en bon état. Il faudra sans doute déloger quelques vipères, mais comme la bicoque est quasiment invisible à moins d'avoir le nez dessus, je pense que ça nous tiendra lieu d'abri sûr.

– Bien joué, nous pourrons, l'esprit en paix, y faire chanter cette épée du diable.

Morgoth, assis en tailleur, avait demandé à Vertu de planter la lame verticalement dans la terre meuble de l'abri. Ses compagnons l'observèrent tandis qu'il préparait le rituel, sans se presser. Il confectionna trois semblants de bougies à l'aide de feuilles sèches roulées, et y mit le feu en prononçant la formule dans la langue gutturale de quelque peuplade sauvage oubliée depuis longtemps, et répéta les gestes qu'il savait.

Après quelques minutes, l'atmosphère s'emplit indubitablement de magie, et l'épée s'éleva toute seule dans les airs, lentement, la pointe de la lame à quelques doigts de la terre. L'index de Morgoth traça alors rapidement deux signes à quelques cen-

timètres de l'acier, et chose surprenante, deux lèvres d'une petite bouche se matérialisèrent, surmontées par le pavillon d'une oreille parfaitement formée. Et les lèvres s'agitèrent, commençant par un murmure qui se mua rapidement en cacophonie.

On entendit de prime abord un bruit de fond d'acier résonnant, fort désagréable, puis des voix, des dizaines de voix qui s'apostrophaient, se répondaient, se faisaient écho dans quelque pugilat verbal particulièrement véhément, dont le sujet était malheureusement incompréhensible. Or en tendant l'oreille, on pouvait discerner que seules deux voix distinctes se faisaient entendre, mais par quelque prodige, chaque voix prononçait simultanément plusieurs phrases, tant et si bien qu'on avait l'impression d'une foule agitée.

Puis, Morgoth crut entendre l'une des voix prononcer un "Silence, on nous écoute", et progressivement, les discussions cessèrent, ne laissant que les bruits d'acier.

– Qui donc ose espionner les éternels tourments de Ryunotamago, la lame déchuée ?

La voix qui parlait était neutre, sexuellement et émotionnellement, il en émanait comme une force hautaine.

– Je suis Morgoth, sorcier en quête de réponses.

– Nous attendons tes questions, sorcier Morgoth, sois bref et pré...

Tout d'un coup, un rugissement interrompit le dialogue, une deuxième voix, basse et cassée, se fit entendre.

– Raaaaaah ! Qu'il aille donc se faire pendre, cet étranger. Il ne nous est rien, qu'il se taise donc à jamais.

– Paix, Maripans, conserve ton calme quelques instants, voici que se présente une rare occasion d'oublier quelques temps nos contentieux et de nous distraire.

– C'est indigne de nous, pourquoi nous adresser à des paysans incultes ? Mais puisque tu y tiens, vas-y.

– Merci, pose tes questions, sorcier.

– Qui est l'autre voix ?

– Le noble Maripans est un démon enfermé par sa faute dans cette lame.

– PAR MA FAUTE ? Par trahison oui, par une honteuse trahison...

– Mais noble Maripans, n'était-ce pas cette même trahison que tu voulais répandre de par le monde en me flétrissant de la sorte ? Pourquoi t'étonnes-tu d'être victime de tes propres actes ?

– Sois maudit, Ryunotamago.

– Oui. Sorcier, tu veux savoir autre chose ?

– Tout ceci est un peu confus à mes yeux, racontez-moi donc votre histoire, s'il vous plaît.

– C'est une histoire longue et douloureuse, je vais toutefois vous la narrer. Dans les lointaines terres de l'Orient se trouve le pays de Danka, dirigé de toute éternité par de puissantes familles de nobles guerriers. Il est d'usage que les valeurs de probité, de courage et de sacrifice de ces familles soient matérialisées par un sabre, la lame d'honneur, une arme parfaite à tous points de vue...

– On aura tout entendu, fit la voix du démon.

– ... forgée par le meilleur artisan du moment. L'une des familles les plus nobles et des plus anciennes était la maison de Kado, dont j'ai été durant quatre-cent trente-sept ans la lame d'honneur. Grâce aux pouvoirs magiques que m'avaient conféré les prêtres qui m'avaient forgé, celui qui me brandissait voyait sa force et son agilité décuplés, et sur le champ de bataille, il faisait la fierté de ses hommes par ses actions d'éclat. Or, les Kado avaient dans la montagne des ennemis héréditaires, les Swaki, une famille fourbe et déshonorée, qu'ils avaient chassés des siècles auparavant.

– Chassés par trahison, là encore, rugit l'autre voix.

– Peu importe pour notre histoire de savoir qui a brisé les chaînes de l'honneur le premier. Toujours est-il que les Swaki, réduits à la misère dans leurs terres ingrates, avaient conçu envers les Kado une haine inextinguible, qui leur fit perdre tout sens de la mesure, et qu'ils s'allièrent avec les Onis de la montagne, une race de cruels démons. A mesure que se nouaient les unions contre-nature entre humains et Onis, les Swaki acquièrent

les attributs des démons, ainsi que leur maléfique force magique.

– Et pas qu'un peu, larbin, pas qu'un peu... commenta la voix cassée, toujours attentive.

– Donc, reprit la voix calme, les Swaki, ayant gagné en puissance et en ruse, ourdirent un complot pour perdre les Kado. Un filou à leur solde du nom de Watanabe, mais peu importe, parvint un jour à se glisser dans l'entourage du seigneur Kado et, à la faveur de la nuit, me subtilisa pour m'emporter. Aussitôt que le vol fut découvert, les meilleurs guerriers des Kado furent mis sur la trace de Watanabe, mais il semblait s'être volatilisé. Les enquêteurs fouillèrent les moindres recoins du fief, les Kado demandèrent à leurs voisins de rechercher eux aussi la précieuse épée, mais rien n'y fit, Watanabe restait introuvable. Les Kado avaient presque perdu tout espoir lorsqu'un paysan leur dit avoir vu Watanabe s'enivrer dans une taverne, non loin des montagnes des Swaki. Aussitôt, Buntaro, fils cadet de Kado, prit la tête de deux-cent chevaliers, ils sautèrent sur leurs montures et arrivèrent juste à temps pour voir le voleur s'enfuir avec le sabre. Ils le traquèrent quelques temps, puis un archer l'abattit d'une flèche dans le dos, juste punition pour un traître. Ainsi revins-je à la place d'honneur dans le donjon de la famille Kado.

– Mais ce qu'il ne savait pas, le vieux Kado, eh eh eh...

– Certes. Veux-tu raconter la suite, l'histoire m'est encore douloureuse.

– Et surtout ça évitera à ce sorcier d'entendre trop de sornettes mielleuses. Voilà comment ça s'est passé : en fait, une fois son larcin accompli, Watanabe était venu directement à la forteresse des Swaki, et nous avait apporté Ryunotamago. Et c'est moi, Maripans, le meilleur sorcier parmi les Swaki, qui ai perverti l'épée. J'ai inséré entre les couches d'acier intimement mêlées l'esprit d'un renard magique, une créature maléfique et sournoise. Puis je l'ai rendue à Watanabe, qui était bien surpris. Sous ma forme humaine, je l'ai ensuite accompagné à la taverne et nous avons bu de conserve jusqu'à ce qu'il soit fin saoul. C'est moi qui avais prévenu les Kado qu'ils le trouveraient là, et c'est encore moi qui ai prévenu ce chien de Watanabe quand les ca-

valiers sont arrivés, il n'a jamais compris ce qui lui arrivait, il est mort comme il avait vécu, en courant ventre à terre et le pantalon sale, ah ah ah ! Donc, le sabre retourna en possession de la famille Kado, ils se réjouirent à grands bruits de cette heureuse nouvelle, mais déjà le mal progressait en Buntaro, le fils Kado qui avait récupéré la lame. L'esprit du renard avait flairé sa proie, et le renard magique ne lâche jamais prise. Au cours des semaines qui suivirent, Buntaro le cadet obéissant fut pris de jalousie et d'ambition, tant et si bien qu'il tua son aîné en le frappant dans le dos à la chasse, puis complota contre son père pour prendre la tête du clan. Mais ses plans furent découverts au moment où il venait d'empoisonner le vieux seigneur Kado, qui avant de mourir, le maudit et le déshérita. La guerre de succession qui s'ensuivit déshonora de la maison de Kado, qui perdit tout crédit, et les maisons rivales eurent beau jeu de se disputer les terres et les châteaux. Voici quelle fut la vengeance des Swaki.

– Et pourquoi ne lui racontes-tu pas la suite ?

– C'est sans intérêt.

– Alors je vais m'en charger, le sorcier saura notamment comment tu en es venu là. Or donc, durant la bataille qui vit la chute définitive de la maison de Kado, Maripans s'introduisit dans leur forteresse, qui n'était pas gardée car tous les guerriers étaient mobilisés. Il me ramena dans sa forteresse cachée et me conserva là, au cas où il aurait encore besoin de la malédiction hideuse dont il m'avait affligé. Il advint que treize ans plus tard, sept prêtres de Songpa, de saints hommes instruits dans tous les arts de la guerre et ayant vocation d'éliminer les présences démoniaques, s'introduisirent par ruse dans la forteresse des Swaki et tuèrent ceux-ci l'un après l'autre. Voyant la puissance de ces adversaires, et sachant qu'il n'avait aucune échappatoire, Maripans utilisa un stratagème désespéré : il activa une dernière fois sa magie et échangea son esprit avec celui du renard magique qui était dans l'épée. Ainsi, lorsque les moines pénétrèrent dans le laboratoire, ils virent un Oni très désorienté, car l'esprit du renard n'avait pas encore pris la mesure de son nouveau corps, et

l'abattirent sans peine. Leur mission terminée, ils emportèrent l'épée jusqu'à leur monastère. Mais les moines de Songpa font vœu de ne jamais porter d'arme, et de ne jamais en toucher, voici pourquoi aucun d'eux ne fut frappé par la malédiction. Ce n'est que trois générations plus tard que le monastère de Songpa fut pillé et que je fus emporté, de fourberie en trahison, jusqu'en Occident. Voici toute l'histoire.

– Hébé, c'est pas gai tout ça.

– Qui parle ?

– Je suis Vertu, c'est moi qui suis présentement maudite.

– J'en suis sincèrement désolé.

– Et moi donc. Existe-t-il un moyen de me désenvoûter ?

– Je n'en connais aucun. Nul possesseur de la lame maudite ne fut jamais libéré de son triste sort autrement que par la mort.

– On m'a dit qu'un prêtre assez puissant pouvait...

– Cela a été tenté par d'autres avant toi, sans succès. Les malédictions ordinaires sont animées par une fraction de la force de celui qui maudit, mais ici, c'est toute la puissance de Maripans qui donne son pouvoir à l'envoûtement.

– C'est exact, mortelle, confirma Maripans. Gaspille ton or auprès de prêtres cupides, ça ne changera rien au sort qui t'est réservé.

– Ne puis-je accomplir une quête quelconque pour te complaire et me libérer de toi ?

– Rien de ce qui me fait envie ne peut m'atteindre maintenant que je suis emprisonné. De toute façon, le sort est jeté, la malédiction est sur toi, je ne peux plus l'annuler, à peine pourrais-je en infléchir le cours quelque peu si l'envie m'en prenait. Et je n'en ai pas envie, alors oublie. Subis ton destin avec résignation.

– Quelle est-elle au juste, cette malédiction, que je sache au moins à quoi m'attendre.

– Oh, elle est terrible, terrible, reprit la voix de Ryunotamago. Sache que celui qui en est frappé, quelle que puisse être sa probité ou sa force d'âme, est condamné à voir flétrir son caractère, à sombrer dans la corruption. Il devient fourbe, frappe

ses ennemis dans le dos, et tout le monde le considère avec mépris. Son nom est traîné dans la boue et il perd ce qu'il a de plus précieux, son honneur.

– Oh, je vois. Hum. Et sinon, il m'est arrivé une chose curieuse tantôt, lorsque j'ai voulu me servir de mon arc ce matin, j'ai été prise de faiblesse...

– Oui, femelle sottre, reprit la voix maléfique de Maripans, tu ne pourras jamais plus te servir d'aucune autre arme que celle-ci. Afin que la déchéance des Kado soit complète, je me suis arrangé pour que leur sabre d'honneur, le symbole même de leur vertu, soit à jamais associé à des actes vils et méprisables. Voici pourquoi ce sabre est maintenant appelé "Ryunotamago, la lame du déshonneur".

– D'accord, je comprends tout. Mais j'ai quand même eu de la chance dans mon malheur. Ce matin, poussée par la nécessité, j'allais m'abaisser à frapper mes ennemis à distance et par surprise avec l'arme sournoise qu'est l'arc, mais c'est la malédiction du sabre qui m'a rappelée à l'ordre et m'a évité de flétrir ma réputation de loyale combattante. Je t'en remercie donc, bien que tes intentions aient été autres.

– Quoi ? Tu aurais sauvegardé ton honneur grâce à ma malédiction ? Mais ça ne peut pas être, c'est impossible ! Non, il n'en sera pas ainsi, c'est la dernière fois que cela se produit, je te le jure chienne. Même si je dois y consacrer toutes mes forces, la malédiction est encore fraîche, il est encore temps de l'altérer. Ainsi, tu seras frappée de faiblesse et de maladresse lorsque tu voudras user d'une autre arme que celle-ci, sauf dans le cas des armes à distance. Ta malédiction est maintenant complète, porteuse de Ryunotamago, et ne prendra fin qu'à ta mort.

– Soit, puisque je n'ai pas le choix, j'accepte mon destin.

– Ta résignation à ton sort est le lot des faibles dans ton genre. Tu me dégoûtes, toi comme tous les mollusques de ton espèce. Adieu.

Vertu fit signe à Morgoth d'interrompre le sortilège, et les voix se firent de plus en plus faibles, distantes, et le silence enfin retomba.

– Peuvent-ils encore entendre ?

– Non, leurs sens sont différents des nôtres, sans le sortilège ils ne peuvent plus nous comprendre.

– Bien, bien.

Alors Vertu prit l'épée, contempla une seconde la funeste lame de sa damnation, puis rejeta brusquement la tête en arrière et laissa libre cours à son fou-rire, bientôt rejointe par Marken.

– Mais Vertu, tu es folle, pourquoi prendre à la légère les paroles du démon ? Ne l'as-tu pas entendu, tu es perdue !

– Ton démon, Morgoth, est un brave couillon, voilà tout ! Je m'en suis joué avec facilité, et il m'a donné ce que je voulais de lui. Je ne peux pas utiliser d'autre arme ? La belle affaire, celle-ci est la meilleure qu'il m'ait été donné de voir, je m'en contenterai bien. Comme l'a dit Ryunotamago lui-même, elle augmente mes forces et tranche mieux que le meilleur des rasoirs. Tout ce qui m'ennuyait, c'était de ne pouvoir utiliser l'arc, mais ce minable sans cervelle a lui-même levé ce pan de la malédiction, me voici donc libre ! Il faudra songer à fêter ça un de ces jours, on s'est vraiment bien débrouillés sur ce coup, oui vraiment, merci Morgoth pour l'excellence de ton sortilège, qui était si à propos.

– Mais enfin tu n'as pas compris quelle était le pouvoir de la lame maudite ? Elle va te dépouiller de ton honneur !

– J'avais déjà entendu dire, et j'en ai la confirmation aujourd'hui, que les gens de Danka prisaient leur honneur plus que leur vie, et que toute leur société était basée sur ce curieux concept. Qui perd son honneur perd non seulement sa vie, mais aussi celle de ses parents, alliés et descendants, c'est la pire chose qui puisse arriver à quelqu'un. La malédiction est donc très efficace au Danka, mais nous autres en Occident avons une toute autre conception des choses, sache-le. Toute cette histoire n'est donc pas très grave, en fin de compte.

– HEIN ?

– Bon, je vais étrenner mon épée sur quelque lapin ou perdreau qui croisera ma route, car j'ai grand-faim. A tout à l'heure les hommes.

– Beuh... ???

Et donc, poussée par l'impérieux besoin de se défouler, Vertu quitta la place à grands moulinets de son épée maudite.

– Elle est folle, elle ne réalise pas...

– Bah tu sais, les bonnes femmes.

– Mais comment peut-elle se réjouir du sort qui l'attend ? Elle va se muer en être maléfique et répandre le malheur autour d'elle, tu l'as entendu comme moi.

– Oui oui, j'ai entendu. Dis moi, ça fait longtemps que tu la connais, la Vertu ?

– Ben... non, pas vraiment. Nous nous sommes rencontrés dans une ville de l'est, où elle était le jouet d'une bande de voleurs.

– Une bande de voleurs, hein ?

– Parfaitement, et je l'ai délivrée de cette sinistre coterie. Nous avons pu nous enfuir, et depuis nous tentons de regagner la civilisation.

– Tu ne te souviens pas du nom de cette ville, des fois ?

– Galleda, il me semble.

– Ummm... Et donc ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ?

– Un mois... mettons une quarantaine de jours.

– Ah, alors ça explique tout.

– Quoi donc ?

– L'opinion que tu as de Vertu. Tu sais Morgoth, tu es bien brave.

– Merci, j'essaie de faire de mon mieux dans les...

– Ouïouïoui. Bon, je vais finir mon épieu, moi. Si tu as des sortilèges à préparer fais-le, les moments de calme sont rares lorsqu'on part en aventure, il faut savoir en profiter utilement.

– Voilà qui me paraît sage, je vais suivre ton conseil.

XII Rencontre au coin d'un bois

Quelles que fussent ses qualités, le sabre oriental n'était pas l'arme idéale pour la chasse, c'est pourquoi Vertu s'en revint des

bois sans gibier. Cependant, c'était une femme de ressources experte à reconnaître ce qui pouvait se manger sans risque, et elle rapportait dans un pan de son vêtement des champignons, des racines et des oeufs de cailles qui servirent à confectionner une sorte d'omelette, qu'elle fit cuire sur une pierre plate chauffée sur un petit feu de bois très sec, pour éviter que la fumée ne se voie. La faim aidant, il parut à Morgoth et Marken que cette humble mixture était digne d'un festin céleste et en firent grand compliment à la voleuse, tandis qu'ils finissaient leur repas en consommant quelques graines et baies juteuses glanées dans les parages. Puis ils digérèrent avec contentement pendant l'après-midi, en faisant la sieste.

Tandis que le soleil disparaissait entre deux montagnes lointaines aux flancs arrondis, ils reprirent leur activité, firent disparaître les reliefs de leurs agapes et se mirent en route avant la venue des étoiles. Ils progressèrent en silence et à marche soutenue durant quelques heures, profitant d'une clarté lunaire persistante. Quelque sens mystérieux semblait indiquer à Vertu l'itinéraire le plus direct pour éviter les obstacles du terrain. Ils croisèrent à plusieurs reprises des chemins campagnards, sans jamais les emprunter plus de quelques mètres. Ils eurent aussi le loisir de passer non loin d'un village, dont quelques lumières jaunes indiquaient encore une activité domestique, mais fidèles à leur résolution, ne s'arrêtèrent pas pour profiter de l'hospitalité douteuse de leurs frères humains. Puis, le pâle luminaire céleste disparut derrière un nuage importun, qui de surcroît entreprit de se délester de son humidité sur les têtes de nos aventuriers démunis. Comme la nuit précédente, ils se trouvèrent un pauvre abri, en bas d'une falaise d'une dizaine de mètres qui faisait, à un endroit, comme un surplomb. Le vent parfois rabattait bien sur eux un pan de bruine, mais ils parvinrent néanmoins à s'endormir, blottis les uns contre les autres. Peut-être auraient-ils dû instaurer un tour de garde.

– Holà les voyageurs, réveillez-vous, et pas de gestes brusques !

Marken fut le premier à ouvrir les yeux, et à constater d'une part qu'il faisait jour, d'autre part qu'une pique était pointée sur

sa gorge. Une bande de cinq jeunes pouilleux d'une quinzaine d'années, sans doute des gens du coin, les tenait en respect. Bien que leurs faces soient sales et plutôt contrefaites, ils étaient relativement bien vêtus, et surtout convenablement armés. L'un avait donc une pique, deux autres tenaient le groupe en joue avec des arcs, un quatrième maniait une masse imposante et le dernier portait épée, bouclier et cotte de maille, son équipement et le fait qu'il parlait au nom des autres le désignaient naturellement comme le chef de la troupe.

– On ne voudrait pas qu'il vous arrive malheur, poursuit le présumé chef, on préférerait que vous nous donniez ce que vous possédez plutôt que de devoir le prendre sur vos cadavres.

– Bâtard, tu vas...

– Du calme Marken, intervint Vertu, nous ne sommes pas en position de discuter. Vous êtes des bandits alors ? Je vois à vos armes que votre industrie prospère, vous devez être bien habiles.

– Fais gaffe Panterne, souffla un des archers, elle va sûrement essayer de t'entortiller.

– Ouais, Gros-Pol, j'avais compris, fit le chef. Donne donc ton épée, mignonne, lentement.

– Elle est maudite, prévint charitablement la voleuse en s'exécutant.

– C'est ce qu'on verra. Et toi le malabar, cesse de rouler des yeux de roquet enragé. L'or maintenant.

– Mais nous n'avons rien, nous ne sommes que des pèlerins qui avons fait vœu de pauvreté et nous nous sommes mis en quête...

– Des pèlerins vous dites ? A vous voir, j'aurais juré que vous étiez les pilliers de temples recherchés par le prieuré de Noorag. On promet une belle récompense à quiconque vous ramènera, un travail facile et de l'or vite gagné. Allez, envoyez la monnaie.

– Hélas monsieur, je disais vrai, nous n'avons rien, sinon nous pourquoi irions-nous à pied et dormirions-nous à la belle étoile ? Vous pouvez nous fouiller, vous ne trouverez rien qui vaille d'être volé.

– Ouais ouais, si j'ai pas entendu ça cent fois... Allez, à poil

tout le monde, et toi Legris, fouille ces messieurs-dames.

Le dénommé Legris, le plus costaud de la bande, fit jouer sa masse devant Marken qui, furieux, se retint à grand peine de commettre une imprudence. Ils s'exécutèrent à contrecœur. Morgoth, empreint de sa dignité de sorcier, répugnait fort à se dévêtir ainsi, mais d'un autre côté, il se surprit à trouver quelque agrément à cette mésaventure qui lui permettait de découvrir l'anatomie de Vertu, qui de son côté ne faisait pas trop de manières. Puis il se reprit et chassa cette pensée indigne de lui. Il s'aperçut alors qu'il n'était pas le seul à se passionner pour le physique de sa collègue, les malandrins se réjouissaient en effet les yeux de ce spectacle qui devait leur être rare dans ces contrées, car même si le corps mince et discrètement musclé de la jeune femme n'était pas forcément au goût rustique des indigènes, faute de grive, hein... Alors il vint à Morgoth l'idée que ces tristes sires, portés par leurs instincts bestiaux, allaient peut-être profiter de la situation pour attenter à l'honneur de Vertu, pensée qui lui était insupportable. Il ne pouvait certes pas laisser perpétrer une telle infamie sans rien faire, c'était contraire à l'idée qu'il se faisait du rôle d'un homme. Il se devait d'agir avec détermination et caractère, profitant que l'attention des bandits était attirée ailleurs.

– Fermez les yeux, dit-il calmement à ses compagnons, et il porta la main ouverte devant lui.

Comme nombre de sorciers, Morgoth avait coutume de conserver en permanence un sortilège d'illumination prêt à l'emploi, car c'est un des plus utiles qui soit. D'ordinaire, il sert à éclairer d'une douce lueur un lieu obscur pendant quelques dizaines de minutes, mais cette fois-ci, il en altéra le déclenchement par une technique que ses maîtres lui avaient déconseillé d'utiliser, et le lança de telle sorte que toute la puissance s'échappe en une seule seconde, en un éclair aveuglant. Et de fait, les malfaiteurs en furent aveuglés et surpris durant un bref instant, que Vertu et Marken, combattants aguerris, mirent à profit. La première se jeta à une vitesse surnaturelle devant le chef Panterne, ramassa son sabre maudit qu'elle avait jeté à ses pieds et l'en

pourfendit aussitôt, puis s'empara de l'épée que le mourant venait de lâcher et la lança à Marken. Celui-ci avait mis Legris hors d'état de nuire d'un coup de genou dans le bas-ventre, et d'un même mouvement avait empoigné la lance qui le menaçait pour la détourner de son cou. Il reçut l'épée avec gratitude avant d'en tuer le lancier d'un coup inélégant mais efficace à la poitrine. Il s'enquit alors des deux archers, qui se tenaient en retrait et s'apprêtaient à tirer. L'épée du chef des malandrins vola une nouvelle fois dans l'air et se planta avec une précision diabolique entre les deux hémisphères cérébraux d'un des archers, dont la flèche partit dans quelque trajectoire lointaine. Le deuxième, jugeant la situation difficile, prit le parti de fuir à toutes jambes. Sans doute aurait-il mieux fait de prendre avec lui son arc, Vertu, sans se presser cette fois, ramassa l'arme abandonnée ainsi qu'une flèche, se posta sur un monticule voisin, droite, jambes écartées, elle prit une ample respiration, tendit son arc d'un geste précis. Le projectile se perdit entre les arbres. Morgoth crut impossible qu'on puisse atteindre sa cible dans de telles conditions, mais un cri étouffé émanant du bosquet lui apprit que Vertu était plus qu'habile à ce sport. Le combat n'avait pas duré dix secondes.

Pendant ce temps, Marken avait récupéré son épée dans le crâne de l'autre archer, puis était retourné auprès du brigand agenouillé qui se tenait les parties, le souffle coupé.

– Patience, coquin, j'arrive pour te soulager.

Mais tandis que le Chevalier Noir s'appropriait, avec la force de l'habitude, à décapiter le dernier des malandrins, il sentit de nouveau contre sa glotte la désagréable pression d'un acier aiguisé et couvert de sang.

– Laisse le, dit simplement Vertu. La voleuse ne semblait pas d'humeur à négocier, Marken préféra lui laisser sa victime et recula hors de portée du sabre maudit.

– Merci Mark. Et toi aussi Morgoth, bel esprit d'initiative. Eh toi là, comment t'appelles-tu ?

– uuuuuuh...

– Fais un effort, que diable, tu ne sais pas que la douleur

n'est qu'illusion ? Ton nom ou je t'étête.

– Piété.

– Quoi Piété ?

– Mon nom... uuuh...

– J'ai entendu les autres t'appeler Legris...

– Piété... prénom... Legris c'est ma famille.

– Ah d'accord. Legris, c'est un nom courant dans la région ?

– Y'a que moi... que j'connais.

– Tu n'as pas des parents ?

– ...morts... famine y'a quelques années.

– J'en suis désolée.

– Y'a pas de quoi, ces bâtards m'avaient abandonné dès que le pain avait commencé à manquer.

– Tu as survécu, et eux pas, c'est ça ? C'était où ?

– On vivait dans un bled miteux, Bûchefendre, il y avait une tripotée d'autres gosses à la maison, et les vieux ne s'étaient jamais trop demandé comment les nourrir, ils sont sûrement tous morts à l'heure qu'il est. D'ailleurs, je peux m'estimer heureux de n'avoir pas fini dans la marmite cette année là. Après m'être retrouvé dehors, je suis tombé sur d'autres gamins qui vivaient dans les bois. On était nombreux à l'époque, mais le froid, les maladies, et puis les bêtes... c'est pas facile dans les bois. Maintenant, je suis seul.

– Oh, le malheureux, minaуда Marken, écoutez la triste complainte du pauvre brigand poussé par la faim et la misère... Tu n'as que ce que tu mérites, croquant, toi et la vermine de ta sor... euh, Vertu, s'il te plaît, tu pourrais baisser ça ?

– On dit, commenta Vertu sans bouger sa lame d'un millimètre, que la tête d'un décapité peut encore voir et entendre quelques instants après l'exécution, juste assez pour se rendre compte de l'horreur de sa situation. Je me suis souvent demandé si c'était vrai, pas toi ?

– OK, je ferme ma gueule.

– A la bonne heure. Donc, te voilà seul au monde. Dis moi, si tu étais à notre place, comment ferais-tu pour rejoindre la route ?

– La route ? La grand-route de Misène ? Ben, vous passez au village... Ah oui je vois, vous avez besoin de discrétion.

– Tout juste.

– Alors par la petite vallée qui part vers le nord-ouest derrière cette colline, là. En cette saison, il n'y passe jamais personne, à cause des araignées rouges. Bien sûr, il faut faire attention aux araignées rouges, mais pour vous, ça ne sera sûrement pas un problème.

– Et après ?

– La forêt de Pouïin, vers le nord, assez sûre et peu fréquentée. Normalement vous ne pouvez pas louper la route.

– Voici d'utiles renseignements, merci... Piété c'est ça ?

– Vous allez me tuer, je crois.

– Ben, ça va te surprendre, mais non, on n'est pas des sauvages. File.

Le garçon se releva, jetant des regards incrédules. Puis sans un mot il détala.

– Eh, encore un détail !

Piété, qui avait bien fait vingt mètres, s'immobilisa. Il avait vu ce que Vertu savait faire avec un arc, et espérait qu'elle le ferait vite. Mais elle poursuivit.

– Voleur, c'est un métier comme un autre, et un métier ça s'apprend. Comme tu n'as sûrement rien de mieux à faire, va donc à Banvars, et trouve quelqu'un qui te l'enseignera proprement. Et attrape ça pour prix de ton silence. Si on te questionne, tu ne nous as jamais vus.

Piété, toujours pétrifié, entendit un bruit de chute à ses pieds. Parmi les feuilles mortes, il y avait une petite pièce d'or. Il s'en empara, et reprit sa course folle sans un regard en arrière.

Marken, médusé par tant de mansuétude, et Morgoth, quelque peu confus, considéraient Vertu avec des yeux ronds. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle les rabroua vertement.

– Quoi ? Au lieu de me mater le cul, remettez donc vos zguègues dans vos chausses, on n'est pas dans un muflet. Mark, prends la maille et le bouclier de ce type, et puis un arc, je garderai celui-là. Bon, Morgoth, tu fais quoi là ? Fouille donc

les cadavres, ils ont sûrement un peu d'or. Allez, on s'active, si ces bouseux nous ont trouvés, c'est que d'autres peuvent le faire.

XIII La Sainte Doctrine de Hegan en pratique

Non loin du lieu de l'embuscade, les brigands avaient un feu de camp, où des côtelettes menaçaient de brûler. Nos héros les sauvèrent de ce triste sort et c'est donc la panse pleine qu'ils se remirent en route, à la recherche d'un refuge mieux abrité. Parmi les objets pris aux bandits figuraient une besace de cuir contenant, trésor inestimable, trois torches, un nécessaire à faire du feu, un petit brasero de cuivre permettant de le conserver, une boussole, une bonne gourde d'eau et un couteau de chasse. Marken, le plus robuste de la bande, ne se fit pas prier pour transporter le précieux chargement.

– Nous nous éloignons de la petite vallée que nous a indiqué ce brigand, nota Morgoth après quelques centaines de pas.

– Et pour cause, notre but est toujours d'arriver à Valcambray, ce qui nous éloigne de la route.

– Mais... Le brigand... Ah, je vois, tu lui as fait croire que nous allions vers la route pour qu'éventuellement, il induise en erreur quelqu'un qui l'interrogerait. Mais alors pourquoi avoir payé son silence ?

– Pourquoi pas ? Nous avons trouvé dix-sept ducats d'or et pas mal de monnaie sur les cadavres de ses compagnons, ainsi que des armes et des provisions, ce n'est pas le moment de se montrer mesquins.

– En tout cas, ajouta Morgoth, son histoire de gamin abandonné par des parents indignes me semble un peu trop larvoyante pour être vraie. Je sais qu'il se passe parfois des choses pas très héganites dans ces huttes, mais là, c'était peut-être exagéré.

– Finement observé, sorcier, ajouta Marken, je vois que tu commences à ne plus prendre pour argent comptant tout ce que peuvent te dire untel ou unetelle, la sagesse te vient rapidement. Sache que ces croquants sont prêts à te faire gober n'importe quel conte aux gens de qualité pour leur soutirer leur or durement gagné ou pour justifier toutes les malhonnêtetés qu'ils commettent à notre endroit. Une fois qu'on a pris conscience de cette réalité, on a une vision plus claire de la société et de la place qu'il est bon d'y occuper.

– Le Chevalier Noir se plaint de la malhonnêteté des petites gens? Voilà qui est singulier. Et pour ce qui est des parents qui abandonnent les enfants, je comprends votre incrédulité, car toi et Morgoth n'êtes pas issus du même milieu social que moi. Pour ma part, ça ne m'étonne pas plus que ça. La vie des gens du commun est dure, particulièrement dans ces collines, et à choisir entre mourir soi-même et laisser mourir ses enfants, bien des gens sacrifieraient leur progéniture, ne serait-ce que pour avoir l'occasion d'en produire une nouvelle plus tard. De telles atrocités sont courantes, hélas.

– Ce qui n'explique pas ta mansuétude envers ce maraud, qui avait cent fois mérité que je lui tranche la tête. Je ne pense pas que ta pauvre ruse éculée convainque nos poursuivants, et il y avait de toute façon d'autres moyens de les divertir, tout en infligeant au pouilleux un juste châtiment. Et non contente de le laisser partir avec notre or, voici qu'en plus tu lui donnes des conseils utiles pour continuer à vivre et prospérer. Je ne te connaissais pas cette vocation d'assistante sociale.

– Oui, ben ce qui est fait est fait. Pressons le pas, les moines de Hegan sont sûrement sur nos traces. Nos têtes sont mises à prix, à ce que j'ai compris.

– A propos, j'aimerais bien savoir pourquoi ils nous pourchassent avec tellement de constance. Le moine avec lequel j'ai parlé m'avait pourtant semblé un homme raisonnable et très bon, qu'en est-il, n'était-il donc pas représentatif des membres de son ordre? Si je me souviens bien, vous m'aviez promis de m'expliquer votre point de vue sur le culte de Hegan. Je serais

heureux de savoir ce que vous en pensez.

– Hum... c'est un point important que tu soulèves. Sache que la plupart des gens ont un but dans la vie, fonder une famille, amasser l'or, se venger de quelque ennemi particulier, que sais-je encore. Certains de ces buts sont triviaux, et visent à la satisfaction de l'individu, comme par exemple la recherche de l'enrichissement personnel. Mais certaines autres personnes ne se contentent pas de cela, il leur faut plus, il leur faut donner un sens à leur vie, ils estiment devoir s'inscrire dans l'histoire du monde. Ils se trouvent donc une doctrine à défendre, proposant une morale, des valeurs, des modèles de grands hommes à suivre. Que ce soit dans un cadre religieux ou politique, l'enchaînement est le même, on appelle cela avoir de nobles idéaux.

– Oui ? C'est curieux mais dans ta bouche, j'ai l'impression que ça sonne comme une insulte.

– Ne vois-tu pas déjà le danger d'une telle attitude ? Tu dois savoir qu'à partir du moment où tu te livres à un tel parti, tu en viens naturellement à considérer que ta vie vaut moins que la survie de ce parti, et tu en viens au point où tu considères comme normal et bon de mourir pour tes idées. C'est l'esprit de sacrifice.

– Je ne vois là rien que de très admirable.

– Alors mets-toi à la place d'un de ces individus. Ayant épousé la cause, quelle qu'elle soit, il s'en est pénétré, a forcé l'admiration de ses confrères par sa piété et sa constance dans sa foi (puisque nous parlons ici de religion), et l'âge venant, il se sera élevé en autorité et dignité. Sa foi est intacte, et s'est même renforcée, en même temps que son esprit de sacrifice. Maintenant, comment considère-t-il les manants, le commun des hommes, les gens ordinaires qui n'ont pas son abnégation ?

– Je ne vois pas...

– Il les considère avec le plus grand mépris, comme des bêtes. Pis que des bêtes même, car les bêtes n'ont aucun choix moral, alors que les hommes sont sensés l'avoir. Et voici notre saint homme qui va se conduire avec morgue et dédain envers ses contemporains. Sache enfin que tout homme accorde plus de

prix à son existence qu'à celle d'autrui, c'est humain et bien naturel. Alors, lorsqu'on accorde peu de prix à sa vie, combien en accorde-t-on à celle d'autrui ? De tels fanatiques sont prêts à faire mourir des innocents par milliers s'ils estiment que la cause l'exige. Ne me regarde pas ainsi, le cas s'est déjà produit plus de fois qu'il n'est possible de compter. L'esprit de sacrifice se traduit généralement par le sacrifice des autres. Et encore, je me place là dans l'hypothèse d'un personnage sincèrement convaincu de la justesse de sa foi, mais que dire des hypocrites, des manipulateurs, des fraudeurs, des fainéants, des lâches et des profiteurs que ces causes attirent aussi sûrement que la charogne attire les mouches. Que reste-t-il alors des idéaux rancis qui fondaient l'Ordre ? Bien peu de chose, en vérité. Mais tel un poulet qu'on décapite, un tel parti peut galoper encore un bon moment avant de s'effondrer.

– Bouh... que tu as une vision noire du monde.

– Pas du tout, je t'explique comment les choses évoluent naturellement. Mark te le confirmera.

– Vertu n'a pas tort, opina le guerrier. J'ai moi-même été témoin direct de telles perversions de l'esprit du bien. Je parle moins bien qu'elle et je ne suis pas philosophe, mais pour abonder dans son sens, je me contenterai de te compter quelques vérités issues de mon observation du culte de Hegan, que j'ai souvent côtoyé. Tout d'abord, le monastère que nous avons visité m'a semblé particulièrement bien tenu et en ordre. J'en ai personnellement fréquenté d'autres où la règle monastique était bien plus relâchée. Parfois, à l'abri de ces murs, les bons moines se livrent entre eux à ces mêmes jeux qu'ils interdisent formellement aux laïcs sous peine de subir les tourments de l'enfer. On dit que dans ces communautés, on recrute les novices pour l'innocence de leur visage, la finesse de leur peau et la juvénile rondeur de leur croupe, je te laisse imaginer à quoi ces qualités peuvent bien être utiles, ce n'est certes pas à la prière.

– Quoi ? Saperlotte, tu veux dire qu'ils se livrent à la pédé-rastie ?

– C'est cela. Mais tous n'ont pas ces goûts, heureusement.

– Tu me rassures.

– D'autres font sciemment entrer des femmes vénales dans l'enceinte sacrée, la nuit, et échantent des nuits d'amour contre les fruits de leurs vignes et vergers. D'ailleurs, dans les campagnes, tu en trouveras plus d'un pour se dire fils ou fille de moine, alors que bien sûr, le célibat est une règle impérative dans ces ordres. Certains monastères sont si corrompus qu'ils enlèvent de jeunes filles de basse extraction et, après en avoir usé de toutes les façons possibles, étranglent ces malheureuses et se débarrassent des cadavres en les jetant dans la rivière. Je vois à ton visage que tu ne me crois pas, mais une telle affaire a éclaté au grand jour voici quelques années en Setrapie, et si le prieur et ses moines ont échappé au lynchage, c'est uniquement parce que le clergé de Hegan, soucieux du scandale plus que de la justice, avait fait le ménage avant, par le fer et par le feu. Peut-être faut-il aussi que j'évoque les congrégations féminines, où bien souvent les familles bigotes se débarrassent des filles-mères et autres hontes de familles afin d'étouffer les scandales. Ces couvents sont souvent de véritables prisons, entièrement fermées, voire pour certaines, closes, si tu vois ce que je veux dire.

– Pas vraiment.

– Et bien, comme apparemment vous allez à Banvars, si tu souhaites en apprendre plus sur l'art et la manière dont un homme doit se comporter en toutes circonstances, je t'invite à rendre visite au couvent des Soeurs Flagellées de la Genuflexion, dans l'Ile-Rousse, muni d'un peu d'argent. Tu pourras y faire la connaissance de jeunes novices qui, à vrai dire, ne le sont pas, ah ah ah, pas du tout !

– Je ne vois pas ce que... Mais... tu veux dire qu'elles se prostituent ?

– Et elles le font avec une remarquable conscience et une organisation des plus efficaces. Une très bonne maison, réputée jusqu'à Baentcher, dit-on. A ce qu'on dit, le petit cimetière qui jouxte le couvent voit certains soirs de bien étranges manèges durant lesquels des ombres en bure, avec la furtivité coupable

des assassins, enterrent les minuscules cadavres des nouveaux-nés étranglés dès leur venue au monde, les fruits de ce commerce peu reluisant. On dit d'ailleurs la même chose à propos de bien des couvents.

– Je tombe des nues.

– Il faudrait aussi que je te parle des ordres guerriers qui se réclament de Hegan et qui en son nom pillent, massacrent, violent et torturent tout leur saoul et avec bonne conscience, puisque c'est pour la plus grande gloire de leur dieu. Et puis il y a la "Congrégation pour l'étude de la Doctrine de la Foi", qui étudie la Doctrine de la Foi en suppliciant et brûlant les vieilles folles sous prétexte de sorcellerie aux quatre coins de l'occident. Quand au clergé séculier, il ne vaut mieux pas parler de sa corruption et de sa sottise obstination à faire respecter des règles obscures et contradictoires, je t'ai rempli la tête avec assez d'horreurs pour alimenter tes cauchemars de la semaine.

– Quelle iniquité, quelle duplicité, j'ai du mal à croire qu'on les laisse faire !

– Mais ces coquins savent avancer masqués ! Lorsqu'ils arrivent dans un nouveau territoire à évangéliser, ils sont tout miel et chattemite, ils distribuent les indulgences ici, soignent les galeux là, font régner l'ordre et soutiennent le pouvoir légal. Ainsi, d'année en année, leur influence et leur popularité grandissent dans la contrée, jusqu'au jour où le Hiérarque de Boon, le chef spirituel de ces fripons, estime que la comédie a assez duré. Alors le clergé de Hegan se dévoile dans toute sa brutalité, le roi du pays est contraint à la conversion ou à l'exil, les autres cultes sont bannis et leurs fidèles pourchassés s'ils ne se prosternent pas devant leurs nouveaux maîtres, le peuple est contraint de subir toutes sortes d'interdits et de brimades, sans compter les impôts sacerdotaux écrasants que le culte lève pour construire ses temples innombrables et entretenir pléthore de bureaucrates paresseux. Heureusement, ceci dure depuis des siècles, et les autres cultes, ainsi que les seigneurs des nations qu'ils convoitent, sont maintenant au courant de ces procédés et combattent donc les prêtres de Hegan dès que ceux-ci de-

viennent trop puissants et leur font de l'ombre. C'est peut-être pour cette raison que notre prieuré s'est installé dans une région désolée et sans loi comme celle-ci, il n'y a rien par ici qui puisse s'opposer à leurs tristes desseins.

– Quelle déception... Moi qui croyais avoir trouvé une voie sûre pavée de solide moralité, voici qu'elle se dérobe sous mes pas. Mais êtes-vous sûrs de ce que vous dites, puis-je le croire, ou bien est-ce encore une cruelle plaisanterie ?

Vertu reprit, un peu lasse :

– Tu n'es pas forcé de me croire, Morgoth, ni moi ni Marken. Mais lorsque tu voyageras dans les contrées dominées par ces gens, tu pourras voir par toi-même dans quelle servitude vivent les manants sous la coupe de Hegan, et dans quelle opulence vivent ses clercs. Si tu gardes l'esprit alerte et les yeux ouverts, tu comprendras à quel point nous avons raison de nous défier de ces gens, et combien nous te rendons service en te mettant en garde contre eux. Sur ce, je pense qu'il serait intelligent de remettre les leçons de théologie à plus tard et de presser le pas en économisant notre souffle.

XIV Découverte dans une grotte

Ils cavallèrent donc derechef toute la journée sans épargner leur peine, dînèrent brièvement de quelque pauvre provende glanée en chemin, puis continuèrent sans ralentir une bonne partie de la nuitée avant que de se mettre en quête d'un abri. Les yeux acérés de Vertu repérèrent bien vite un orifice étroit à mi-hauteur d'un escarpement, qui était l'entrée d'une caverne tiède et assez large pour trois. Après s'être assuré qu'aucune bête féroce n'en avait fait sa tanière, Mark sortit, épée au poing, et s'enfonça dans les taillis. On entendit des bruits secs, puis il revint, traînant un petit arbre qu'il venait d'abattre, et qu'il planta entre deux rocs devant l'entrée de l'abri, afin de dissimuler la bouche à la vue d'un éventuel maraud. Ainsi protégés, ils purent enfin jeter un oeil au parchemin d'Arcelor, lui lancer le sortilège

d'identification, le lire après que Vertu l'eut décacheté avec art, mais il n'y avait nulle magie, rien qu'une suite de chiffres et de lettres sans logique apparente. Puis, exténués, ils ne se firent pas prier pour s'endormir, satisfait d'avoir mis quelques bonnes lieues entre eux et leurs poursuivants.

Le Chevalier Noir était un homme d'expérience, que la fatigue ne privait jamais de ses sens ni de son aptitude à la survie. Ainsi, à la mi-journée, il fut éveillé par un courant d'air froid provenant du fond de la caverne et glissant sur sa nuque. Ce détail éveilla sa curiosité, car plus tôt, il s'était assuré que la grotte était en cul-de-sac. La circulation continue de ce flux était suspecte, l'air devait bien venir de quelque part. Il alluma une des torches et examina plus attentivement les parois. Vers le fond, le plafond s'abaissait rapidement jusqu'à ce qu'il faille se courber fortement pour progresser. Là, un éboulis attira son attention. Des blocs de petite taille s'entassaient en effet en un monticule irrégulier, leurs arêtes aiguës attestaient que l'éboulement n'était pas très ancien. Or le plafond de la grotte, au-dessus de l'éboulis, était couvert de concrétions lissées par le temps, probablement plus que centenaires, d'où provenaient donc ces cailloux ? Sans doute un homme ou une bête les avaient amenés là dans un but quelconque. Il approcha la torche de l'éboulis, et constata ainsi que le courant d'air provenait bien de sous le tas de pierres. Pour une raison mystérieuse, quelqu'un avait cherché à dissimuler un boyau.

Intéressant.

Il éveilla Vertu, qui dormait comme une bienheureuse, la joue gauche enfoncée dans la terre molle et rouge qui recouvrait le sol de la caverne.

– Vertu ?

– Mmmmmmm...

– Vertu, réveille-toi...

– Mmmmm... Ta cruauté est donc sans bornes ?

– Chuis connu pour ça. Sinon je pense que j'ai trouvé un passage secret.

– HEIN ? Eh, mais c'est génial, il est où, hein, où ?

Il lui montra, et elle parut vivement intéressée. Tandis que Marken déblayait le tas avec les plus grandes précautions, elle réveilla à son tour Morgoth pour lui faire part de leur découverte. Celui-ci ne parut pas particulièrement enthousiaste.

– Et alors ? Il y a peut-être un passage, peut-être pas, quelle importance ?

– Comprends donc, jeune sorcier, que si quelqu'un s'est donné la peine de boucher cet orifice et de le dissimuler, c'est qu'il y a certainement quelque chose à cacher dessous. Quelque chose qui mérite d'être caché, donc quelque chose qui mérite d'être découvert.

– Oui, ou alors c'est un berger précautionneux qui aura scellé un précipice pour éviter qu'à l'avenir, un de ses moutons n'y tombe. Auquel cas nous ne gagnerons rien à risquer de nous rompre le cou là-dedans, à part peut-être des vieux os de mouton.

– Et bien, on ne peut pas dire que la hardiesse t'étouffe. Techniquement, tu as raison, on ne trouvera peut-être rien là dessous, mais il est aussi possible que ces quelques pierres dissimulent l'entrée d'un donjon ! Mais oui, plein de bijoux, de secrets, de reliques magiques et d'or.

– Mais tout ceci, je pense, n'a qu'un très lointain rapport avec le but de notre mission. Vous vous souvenez, Valcambray, le parchemin...

– Tsss... Morgoth, que t'ai-je expliqué au début de notre chevauchée ? L'or qui doit nous être payé en fin de mission n'est qu'une partie des revenus que j'attends de cette entreprise. Nous avons déjà perdu beaucoup au monastère, gagné un peu en dépouillant les mourbellings et les croquants de l'autre jour, cela devrait te convaincre qu'au cours d'une aventure, l'or va et vient dans notre bourse à un rythme qui n'a rien à voir avec celui de la vie ordinaire. Il y a toujours, dans ces affaires, des petits à-côtés qu'il faut savoir apprécier, et il faut saisir les opportunités lorsqu'elles se présentent. Et puis sois honnête, si nous ne descendons pas là-dedans, tu vas te demander toute ta vie si tu es passé à deux doigts de la richesse et de la gloire,

ou alors d'une pile de carcasses de moutons. Autant en avoir le coeur net.

– Tu as peut-être raison, mais tu noteras que nous ne sommes que trois, peu armés, peu équipés. Il ne nous reste que deux torches et demie, nous n'avons pas de corde, et pire que tout, nous ignorons ce qui nous attend en bas. N'est-il pas d'usage, lorsqu'on part en campagne, de préparer un plan de bataille tenant compte des points forts et des points faibles de l'ennemi ?

Vertu béa un instant, cherchant ses mots, mais pour une fois, elle resta coite.

– Muf. Je dois avouer que tu n'as pas tout à fait tort. La perspective d'une fortune rapide m'a peut-être fait perdre le sens des réalités. Mais d'un autre côté, tu dois comprendre que nous sommes bien impécunieux, et qu'un apport d'argent frais serait le bienvenu, ne serait-ce que pour semer ceux qui nous poursuivent. On pourrait peut-être trouver un compromis. Je te propose que nous descendions là-dedans, et que s'il y a un monstre, ou un groupe de monstre, nous le combattons pour nous approprier les richesses qu'il garde. Une fois la victoire obtenue, et quoiqu'il puisse y avoir d'autre dans le donjon, nous remonterons à la surface pour reprendre notre route. Un seul combat, ça me semble raisonnable. Et si le parti adverse est trop fort, nous éviterons le combat et tournerons les talons. Tu as raison de nous rappeler à la prudence, nous ne sommes pas équipés pour une expédition au long cours, mais on peut toujours jeter un oeil. Hein Mark ?

– Au lieu de papoter, si vous m'aidiez à décoincer cette dalle...

Sous le tas de cailloux se trouvait en effet un boyau aux parois polies par quelque ancien courant d'eau, mais qui pour l'instant était obturé par une pierre large manifestement taillée aux dimensions de l'orifice, dans laquelle on l'avait enfoncée de force. Sur la partie la plus plate, on avait gravé sans grand souci artistique un glyphe représentant un cercle et une sorte de coupe, l'un au-dessus de l'autre. Par les interstices laissés de part et d'autre s'écoulait un vigoureux flux d'air frais.

– On dirait le symbole sacré de Miaris. Sans doute tracé par un prêtre ou un paladin qui aura voulu sceller le passage. Je crois que ça se confirme, c'est sûrement un donjon là-dessous.

– Miaris ?

– Déesse de la charité, et de tous ces trucs. Mais j'y songe, les prêtres gravent souvent des pièges magiques pour interdire l'accès à certains lieux, pourrais-tu détecter de tels pièges ?

– Je ne sais pas, répondit Morgoth, je vais essayer.

Il utilisa son cristal et lança son sortilège, mais sans rien déceler.

– Bon, à l'attaque.

Le Chevalier Noir avait gardé son épieu, et il s'en servit comme levier afin de dégager l'obstacle. Vertu avait reculé et encoché une flèche au cas où quelque chose sortirait brutalement des entrailles de la terre, et Morgoth, dont la curiosité avait eu raison de la crainte, se demandait déjà quels sortilèges il pourrait employer.

Pourtant, rien ne sortit du trou ovale large de deux pieds, si l'on excepte des remugles désagréables de matière en décomposition, de champignons et de poussière humide.

– Hum... ça sent bon le donjon. Qui passe en premier ?

– Ben c'est toi la vol... la... euh... enfin, qui détecte les pièges quoi.

– Ouais, comme d'habitude, les sales boulots c'est pour les femmes. Allez poussez-vous, pleutres, que je m'y mette.

Et sans plus tergiverser, Vertu, laissant son sac derrière elle mais sans se départir de son épée, se glissa dans le boyau, la tête la première. Morgoth s'émerveilla de son adresse à se faufiler rapidement dans ce passage peu engageant, sans faire plus de bruit qu'un renard ou une taupe. Bientôt, la rusée voleuse fut hors de vue et d'ouïe, et l'attente commença. De longues minutes, les deux compagnons attendirent, le coeur battant, Morgoth se morigénant d'avoir laissé partir son amie. Marken, voyant sa mine déconfite, lui chuchota à mi-voix des paroles rassurantes.

– Elle doit être tapie quelque part, attendant que sa vue

s'adapte à l'obscurité. Elle connaît son métier, tu peux lui faire confiance.

Morgoth acquiesça d'un hochement de tête grave. Quelques minutes passèrent encore, avant qu'un grattement ne se fasse entendre. Marken porta la main à son sabre et fit signe à Morgoth de reculer. Mais ce fut bien la main de Vertu, aux doigts fins et habiles, qui émergea du trou, suivie par le reste de sa personne qui était fort boueuse. Elle leur fit part de sa découverte.

– La boule creuse gentil jusqu'à un petit boldo, genre fumette. Sûrement une mélane. J'ai louché un tas-d'moure, deux ballantes et queue de strige. Y'a d'la sauge jusqu'à là, ça fait gris qu'la place est morte.

– Eh ? Béa Morgoth, interdit.

– Toi, faudra qu'on t'affranchisse un peu sur le patois d'aventure, sinon tu vas passer pour un béjaune toute ta vie. Je disais donc que ce tunnel descend en pente assez raide jusqu'à une petite pièce, une sorte de cuisine. C'était apparemment un conduit de cheminée. J'ai vu tout un bric-à-brac, deux portes, et rien qui vive. Vu la poussière accumulée, ça fait belle lurette que tout ça n'a pas été utilisé.

– Oui, commenta Marken, ça se confirme, c'est bien un donjon. Des objets de valeur ?

– Difficile à dire, il n'y avait pas de lumière. Je n'ai rien touché, de peur de me faire entendre par des fâcheux.

– Bien bien. Alors je vous propose un plan de marche classique, Vertu d'abord, moi ensuite, Morgoth fermant la marche.

– Allons, s'emporta Morgoth, je ne suis pas un lâche, que ma jeunesse ne te trompe pas. Je suis tout disposé à passer devant si c'est mon tour.

– Ralalalala, mais on ne t'a donc jamais rien dit des donjons ?

– Euh... non, pas grand chose mais...

– Bon, Vertu, explique-lui au moins le début du commencement du métier.

– Ton courage ne fait pas de doute dans notre esprit, Morgoth, et si Mark t'a proposé de fermer la marche, ce n'est pas

par fierté virile, mais par souci d'efficacité. En effet, tu n'es pas un combattant, tu n'as pas d'armure, peu d'armes et tu ne saurais de toute façon pas t'en servir, et tu n'as pas la vigueur d'un guerrier qui s'est entraîné toute sa vie, c'est l'évidence même. Si tu passais devant, en cas de danger, tu serais en première ligne, et tu succomberais tout de suite. Or sache que malgré ses faiblesses, le sorcier est souvent le membre le plus redouté des compagnies d'aventuriers, il peut à lui seul transformer une défaite certaine en victoire éclatante ou trouver une échappatoire aux situations les plus désespérées, comme tu nous en as d'ailleurs donné l'illustration au monastère. C'est donc le sorcier, plus que tout autre membre du groupe, qu'il faut protéger, pour le bien de tous. Je pensais qu'on apprenait ces choses là dans ton école.

– Dit ainsi, ça paraît logique. On apprenait beaucoup de théorie, dans mon école. Je vois maintenant qu'il y a un monde que je n'ai pas exploré, celui de la pratique.

– Sois sans crainte, tu apprendras vite. En tout cas, ne te formalise pas si on te fait passer dans les derniers, c'est une mesure de prudence, non une brimade.

– Bien, tu me rassures. Tu as fait remarquer, à juste titre, que je ne savais pas me battre. Penses-tu que je pourrais apprendre cela aussi ?

– Tu es raisonnablement bien bâti, avec de l'entraînement tu pourrais faire un combattant honorable, mais je ne peux pas te conseiller de t'y consacrer à plein temps. Tu dois savoir que la science des armes est un métier complexe, peut-être autant que celui de la magie. Devenir un guerrier, c'est long et difficile, tu aurais avantage à privilégier le développement de tes dons de sorcier. Mais nous reparlerons de tout ça. Au travail, la richesse nous attend.

XV La rape est dans le boulin

Le moins que l'on puisse dire est que Morgoth ne se trouvait

pas à son aise. Certes il était plus mince que Marken, qui était passé en premier par l'orifice, mais il n'avait pas l'habitude de ces exercices de souplesse et progressait avec difficulté. Qui plus est, le fait de se retrouver ainsi coincé de toute part entre des parois étroites, compressé par la poigne implacable de la roche, sans visibilité aucune, sans moyen de fuir ni même de faire demi-tour, lui nouait l'estomac de façon déplaisante. Cela faisait des semaines qu'il errait dans la campagne, en compagnie de Vertu puis du Chevalier Noir, et la crainte de rencontrer des créatures hostiles et des périls soudains lui était devenue familière, mais maintenant, il était de plus tenaillé par la terreur que la roche se referme sur lui, le condamnant à une mort lente et anonyme dans les ténèbres. Il se demandait bien quelle mouche l'avait piqué pour accepter de ramper comme un ver dans un tel boyau, et dire qu'il s'était proposé pour passer en premier, le sot ! Maintenant, c'était trop tard, il fallait poursuivre son chemin. Vertu avait dit vrai, le tunnel descendait dans la roche calcaire avec une pente assez marquée, qui pour l'instant facilitait la progression, mais la rendrait d'autant plus difficile au retour. Les parois bosselées s'élargissaient par ci, s'étrécissaient par là, et partout suintaient d'une humidité malsaine dont profitait quelque espèce de fungus pour se développer. Notre sorcier finit par prendre son parti de sa situation, et faisant preuve de volonté, progressa pouce par pouce, prise par prise, concentré sur son but, sans songer plus qu'il n'était nécessaire au reste du monde. Puis soudain, la pente s'accrut jusqu'à atteindre la quasi-verticale, et sa préoccupation ne fut plus de progresser, mais de s'abstenir de progresser trop vite.

Fort heureusement, Marken et Vertu avaient anticipé la chute de leur compagnon inexpérimenté, et l'avaient saisi avant qu'il ne se fende le crâne par terre.

– Merci...

– Tshhhhh... pas un bruit malheureux.

Il faisait noir comme dans une to... comme dans un four, se dit Morgoth. Au moins n'était-il plus gêné aux entournures, mais il n'osait bouger, ni tâtonner, de peur que sa main ne ren-

contre la fourrure sale ou la griffe gluante de poison de quelque monstre tapi dans l'obscurité. Lorsque Vertu était descendue en éclaireur, elle n'avait emporté aucun moyen d'éclairage, et il se demandait comment elle avait fait pour voir que la place était sûre, sans doute y avait-il encore un mince filet de lumière qui filtrait par le boyau. En levant la tête, il lui sembla en effet entrevoir une lueur blafarde et fantomatique, mais peut-être s'illusionnait-il. Par souci de discrétion, Marken avait éteint sa torche, mais Vertu avait conservé, dans un petit brasero portatif en cuivre, quelques braises qui en étaient tombées et les avait alimentées en combustible. Elle brandissait maintenant le modeste luminaire, qui était suffisant pour leur dévoiler les contours de la pièce et son mobilier, tout en restant assez discret pour qu'un observateur situé dans une pièce voisine ne remarque pas le rai de lumière filtrant sous la porte. Tout en prenant connaissance de ce qui l'entourait, Morgoth se félicita d'avoir des compagnons aussi expérimentés. Il se trouvait dans une grande cheminée, les pieds dans un tas de gravats qui étaient logiquement le reste charbonneux d'un feu éteinte depuis des lustres. Du manteau de la cheminée, en bois fort, il ne restait qu'un madrier achevant de pourrir sur le sol et quelques clous de bronze ouvragés, qui avaient eu une vertu décorative. La cheminée occupait un coin de cette pièce creusée à même la rocher, et qui mesurait trois pas de large sur cinq de long environ. Les débris d'une table gisaient contre le plus long mur, on aurait dit de prime abord qu'elle avait été brisée en son milieu par le coup de poing de quelque colosse, mais un examen plus attentif montrait que le bois était tordu et mangé, indiquant que le meuble n'avait cédé qu'au passage du temps et à la force de son propre poids. Entre les deux pans de la table qui maintenant formaient un V s'étaient amoncelés des restes de bouteilles et de fioles de contenances et de formes variées, pour la plupart brisées, que la poussière avait fédéré en un amas indistinct. De tels restes de verre, encore plus fragmentés, jonchaient le sol sous le mur situé en face de la table, trois marques horizontales à hauteur d'homme étaient tout ce qui restait des trois étagères superpo-

sées qui, elles aussi, avaient succombé à l'humidité et aux larves xylophages. Le mur du fond était occupé par une porte de bois toujours en état, barrée d'un épais madrier, et contre laquelle on avait glissé un lourd coffre ferré qui semblait encore solide. Une deuxième porte, sans madrier ni coffre mais de conception semblable, trônait juste en face de Morgoth. Sur la portion de mur latéral laissée libre par la cheminée, divers instruments de fer rouillaient, sinistres, encore accrochés à leurs clous, d'autres étaient déjà tombés dans la poussière. Morgoth reconnut les instruments en question, et en informa Vertu, qui déjà s'intéressait aux débris de verre par terre.

– Ce n'est pas une cuisine, murmura le sorcier, c'est le laboratoire d'un sorcier ou d'un alchimiste.

– Tu es sûr ? C'est excellent, nous trouverons sans doute des potions et des parchemins à foison.

– Dans ce coffre peut-être ?

– Je le garde pour la fin. Reste bien calmement ici, ne touche à rien, et observe comme nous nous y prenons pour déceler les pièges cachés.

Et tel un apprenti, Morgoth observa, attentif aux gestes de ses maîtres. Mark et Vertu progressaient très lentement, l'arme au poing, piquant soigneusement le sol meuble du bout de leur lame là où ils comptaient poser le pied. Ils se gardaient de toucher quoique ce soit, s'accroupissant pour examiner à courte distance ce qui attirait leur attention. A un moment, Vertu tira un linge d'une de ses multiples poches et en entoura sa main gauche, qu'elle utilisa pour ôter, un à un, quelques uns des tessons tombés de la table et les déposer à proximité, triés en deux petits tas bien propres. Elle y parvint sans jamais faire tinter le moindre morceau de verre, et bientôt, les fragments non recouverts par la poussière grise furent mis à jour, reflétant par intermittence les clins d'oeil des brandons écarlates. Morgoth nota que l'un des tas regroupait les quelques fioles et cornues qui étaient restées intactes après leur glissade, l'autre les rebuts. De son côté, Marken avait fini de sonder le sol et examinait maintenant les murs avec minutie. Parfois, il pressait le bout de

son épée contre quelque irrégularité de la roche qui avait attiré son attention, parfois il tâchait de suivre sur le plafond le cheminement d'une veine minérale, à la recherche d'une imperfection trahissant la présence d'une éventuelle chausse-trappe.

Mais alors qu'il passait devant Morgoth, qui commençait à s'ennuyer ferme, le Chevalier Noir s'arrêta brusquement. Il examina une portion du mur latéral située à hauteur de hanches, près des instruments suspendus, puis un petit monticule de terre adossé à la paroi rocheuse, juste en dessous. Il tourna alors les talons pour faire signe à Vertu de le suivre, et lui montra le mur. Morgoth s'étant approché, il put voir ce qui avait attiré l'attention du guerrier, une série de marques discrètes, des rainures qu'un observateur peu attentif aurait pu prendre pour de simples coups de burin mal portés. Toutefois, à la lumière du brasero, il voyait maintenant qu'on avait sciemment gravé deux signes avec une pointe quelconque. Le premier figurait un polygone ou un cercle grossier, dont le côté gauche se prolongeait par un long segment de droite vers le haut. Le deuxième hiéroglyphe avait la forme d'un angle droit, au fond duquel était blotti un petit quart de cercle qui en marquait l'ouverture. Tandis que Vertu examinait plus attentivement le mur et le monticule, Marken expliqua sa trouvaille.

– Les aventuriers ont un langage par signes, une écriture secrète et très ancienne qu'ils utilisent généralement pour annoter les cartes et les plans. Le signe de droite signifie une recommandation, un conseil, probablement laissé par un de ceux qui nous ont précédé. Peut-être même celui qui avait fait le tas de pierre, bouché l'entrée et gravé le signe de Miaris. Le signe de gauche nous parle d'un recoin, d'un angle, comme il n'y a pas d'autre précision, nous pensons qu'il s'agit de l'angle le plus proche, celui que fait le mur avec le sol. Regarde le petit tas de terre juste dessous, c'est sûrement ça.

Morgoth opina, jugeant que décidément, il avait bien des choses à apprendre. Vertu estima, pour quelques raisons qui échappèrent au sorcier, que l'éminence ne recelait pas de piège, et elle se mit en devoir de creuser, utilisant pour ce faire une

sorte de spatule qu'elle avait décroché du mur. L'objet qu'elle déterra n'était pas profondément enfoncé dans la couche de terre meuble, tout juste quelques centimètres. De prime abord, c'était long comme un avant-bras, large comme une main les doigts joints, épais d'un pouce, et emmaillotté dans un linge noir d'aspect répugnant, et Morgoth craignit un instant qu'il ne recèle quelque macabre relique. Aussi fut-il soulagé lorsqu'elle dévoila une plaque de cuivre courbe. Celui qui avait caché la plaque à leur attention avait pris le soin louable de l'oindre d'huile avant de l'envelopper un tissu naphteux, ce qui l'avait plutôt bien protégé de la corrosion, même si ça et là pointaient quelques traces de vert-de-gris. Il devait s'agir d'une pièce ornementale d'armure, dont la face externe représentait un lion rampant, mais c'est l'avvers qui intéressa nos héros, une surface polie sur laquelle une bonne âme avait inscrit, en caractères anguleux et sans fioritures calligraphiques, l'avertissement suivant :

Le Secret des Dieux est interdit aux mortels. Le Divisé a payé cher pour l'apprendre, mes compagnons, plus chanceux, sont morts avant de le comprendre. Toi qui le cherche, fais demi-tour.

Suivaient deux initiales, C.S., et un nombre en vieux numéraire Stangien, 733.

– C.S. est sûrement l'auteur de ces mots, commenta Vertu à mi-voix, et 733 l'année. Probablement 733 selon le calendrier Miariste, qui n'a plus cours dans ces régions, ça fait donc cent quarante ans environ. A l'époque, la contrée était un peu plus civilisée que maintenant, et le clergé de Miaris était florissant.

– Et ça veut dire quoi ?

– Apparemment, un truc appelé “Secret des Dieux” est caché quelque part dans ce donjon, et c'est sensé attirer les aventuriers. Je crois qu'on est sur un gros coup. C'est quoi à votre avis, le Secret des Dieux ?

– Si je le savais, intervint Mark, je me prélaisserai dans l'Olympe avec une nymphe à gros nichons de chaque côté et une coupe d'hydromel à la main², je ne me ferai pas chier à

²Mark fredonna alors quelques mesures de “Mister Lovergod – Shab-

ramper dans ce trou merdeux. Moi ce qui m'inquiète, c'est surtout cette histoire de "Divisé".

– C'était peut-être un compagnon de celui qui a laissé ce mot, ou bien le constructeur du donjon... on trouvera sûrement d'autres indices plus loin, rangeons ceci et poursuivons les fouilles. Viens voir ce que j'ai trouvé et dis-moi ce que tu en penses.

Tandis que Mark reprenait silencieusement son inspection, Morgoth suivit Vertu jusqu'au petit tas d'objets qu'elle avait constitué. Elle prit un flacon de verre constitué d'un bulbe surmonté d'un long col, bouché par de la cire noire, et à demi rempli d'une huile sombre. Avec peine, le sorcier descella la cire, prenant grand soin de n'en faire tomber aucun fragment à l'intérieur du flacon. Puis il huma, sans trop en respirer cependant, l'odeur qui s'échappait, qu'il reconnut immédiatement. Par précaution, il en fit tomber deux gouttes sur le plat de sa main gauche et dessina de son index droit une rune simple qui, miracle, s'évanouit aussitôt qu'elle fut achevée.

– De la Nullencre, utile à confectionner certains parchemins.

– Combien ça vaut ?

– Cher, c'est importé des Iles Boréales. Je dirais dix ducats, vu la quantité.

– Splendide, et ceci ?

Mark, qui avait achevé son inspection, vint bientôt en renfort, ce qui permit de travailler à la chaîne. Il avait déchiré des lanières de sa chemise, et confectionnait des bouchons pour clore les récipients que Vertu ouvrait et que Morgoth examinait. Au total, ils mirent à jour sept fioles, la nullencre donc, du soufre un peu déliquescents "mais c'est pas grave", de la poudre d'argent très fine que Vertu évalua à cinq ducats, un goudron assez liquide dont le Chevalier Noir enduisit ses bouchons (peut-être le même qui avait servi à emballer la plaque de cuivre gravée), des petites graines de mellifère, une plante magique à laquelle Morgoth semblait accorder une certaine valeur, un liquide iridescent sur lequel il ne se prononça pas, préférant attendre de

ba" pour appuyer son propos...

le voir à la lumière du jour, enfin qu'une sorte de liqueur translucide qui embauma toute la pièce de sa senteur entêtante dès que la fiole fut ouverte, et qui lui était inconnue.

– Pas de potion de guérison ?

– Je ne pense pas, mais il y a plusieurs formules de potion de guérison, je ne les connais pas toutes. Ah, si j'avais su, j'aurais été plus attentif aux cours d'alchimie.

– Peu importe, c'est déjà bien. Tu vois bien, je disais vrai, ces pauvres richesses nous remboursent déjà près du tiers des dépenses engagées pour l'aventure, et nous n'avons pas fini d'explorer une unique petite pièce sans monstre aucun.

– Tu as raison, l'affaire est d'un très bon rapport. Je commence à saisir l'intérêt des donjons.

– Examinons ce coffre maintenant. C'est ma responsabilité, car je suis entraînée à trouver les pièges et à les désactiver.

– Ben heureusement, commenta le Chevalier Noir, c'est pas mon boulot de trigonder les boudines...

– J'expliquais pour Morgoth. Restez en retrait, et couvrez moi.

Mark encocha son arc, comme si un ennemi pouvait jaillir de ce coffre où un enfant aurait eu du mal à se glisser. Après l'avoir inspecté sous tous les angles, Vertu sortit de ses poches intérieures plusieurs petits instruments aux formes complexes dont Morgoth ignorait l'existence, et entreprit de crocheter la serrure. Mais là aussi, le temps avait fait son oeuvre, et les délicats mécanismes de cette serrure, chef-d'oeuvre d'un artisan du temps passé, s'étaient grippés. La voleuse fut donc contrainte de forcer sur ses outils, tant et si bien qu'elle finit par déraiper et par donner un violent coup de coude dans le bois. C'en était trop pour la structure fatiguée du meuble, qui céda dans un craquement mou. Vertu se redressa d'un bond, l'arme à la main, mais rien ne vint, et au bout de quelques minutes, elle se résolut à fouiller dans le tas de ferrures oxydées et d'échardes pourries, à la recherche du contenu du coffre. Hélas, la bibliothèque de parchemins de l'ancien occupant des lieux présentait le triste spectacle d'un tas de fragments de rouleaux jaunis et de tomes

savants troués par les vers, auxquels l'irruption de Vertu avait donné le coup de grâce.

Elle se retourna alors vers ses compagnons, et haussa les épaules.

– Bah, tant pis. Je crois qu'on a fait le tour de cette pièce, elle est franche, ça nous fera une bonne base d'opération pour la suite de l'exploration. Je suggère qu'on commence par la porte non barrée.

– Une raison particulière ? S'enquit Marken.

– Simple affaire de logique : celui qui a laissé le mot à notre intention nous a mis en garde contre un danger. Tu noteras qu'une seule des deux portes est barrée, et qu'en outre, la position du coffre indique qu'il l'a probablement tiré là pour bloquer la porte. C'est donc de là que le danger en question était sensé venir. Comme il a dû passer un certain temps dans cette pièce pour écrire son avertissement, il ne s'est pas enfui en hâte, s'il avait eu le moindre doute sur ce qu'il y a derrière l'autre porte, il aurait pris la précaution de la condamner d'une manière ou d'une autre. On peut logiquement supposer que le danger est moindre derrière la deuxième porte, c'est donc par là qu'il faut commencer. Nous y trouverons peut-être des indices sur la nature de la menace, ou un moyen de nous en protéger, que sais-je.

– A moins, ajouta Morgoth, qu'il soit tout simplement sorti par cette porte, il ne pouvait donc pas la barrer de l'extérieur.

– Mais alors qui a mis la pierre gravée en haut du boyau ?

– Effectivement, très juste, tout ça se tient.

– Mettez-vous contre le mur, Mark devant, puis Morgoth. Je reculerais dans la cheminée dès que j'aurai ouvert la porte, si un monstre bondit pour m'attaquer, il se retrouvera pris entre deux feux, et sous la menace des sortilèges.

– Mauvaise idée, critiqua Mark. S'il te lance un projectile depuis le fond, tu fais quoi ?

– Bien vu, alors j'ouvre, et je me place aux côtés de toi. Allons-y.

Vertu s'approcha de la porte et l'examina avec le soin habituel, cherchant une irrégularité du bois qui pourrait trahir un

piège magique, ou une spécificité du verrou. Mais elle ne trouva rien de tel. Elle sortit de sa manche un petit appareil métallique bicornu qu'elle inséra dans la serrure, apparemment pour la fermer, puis emmaillota sa main gauche dans d'épaisses couches de tissus. Elle la posa sur le bouton de la porte, un bouton de cuivre bien rond, ses nerfs tendus, attentifs au moindre signe de danger, et tenta de tourner. Le mécanisme était bien sûr grippé, et elle dut forcer progressivement, de telle sorte que la résistance céda d'un coup, produisant un bruit sec. La discrétion n'était plus de mise, car s'il y avait quelqu'un ou quelque chose à l'affût derrière la porte, il était maintenant au courant qu'on allait pénétrer dans son domaine. La voleuse tira donc la porte vers elle d'un coup, tira son sabre, la planta dans l'ouverture noire d'un mouvement foudroyant, espérant surprendre un fâcheux qui se serait tenu derrière, puis bondit vers l'arrière jusqu'à la place qu'elle avait prévu d'occuper.

Silence.

Elle jeta un oeil, puis deux, puis s'avança. Elle posa le brasero sur le seuil de la pièce sans le franchir, puis se contorsionna pour en voir le maximum sans entrer. La nouvelle pièce était plus petite encore, et constituait un cul-de-sac. Divers débris jonchaient le sol, des traces sombres et indistinctes étaient visibles sur les murs. D'un bond, Vertu progressa jusqu'à ce que son pied soit presque à l'intérieur, elle planta son épée verticalement, espérant embrocher un ennemi qui se serait dissimulé au-dessus de la porte, puis elle opéra un ample moulinet, faisant décrire à son arme un cercle complet qui aurait blessé quiconque se serait caché derrière l'embrasure. Mais une fois encore, le fer ne trouva à trancher que l'air humide du donjon. Elle risqua une tête, puis du bout de son arme piqua le sol devant elle, avant de sauter prestement à l'endroit qu'elle avait examiné.

La pièce était plus ou moins carrée, les murs taillés dans la pierre avaient été chaulés, mais des traces d'humidité suintante aient souillé le revêtement de coulures bariolées, formant des motifs étranges mais entièrement naturels. Le principal ornement de la pièce était un lit de bois précieux, mais hélas ver-

moulu, dont le baldaquin s'était écroulé depuis longtemps. Le matelas avait disparu, et les planches de bois faisant sommier avaient été fracturées, apparemment à coups de hache, indiquant que l'endroit avait déjà été visité. Un tabouret près du lit avait dû tenir lieu de table de nuit, et dans l'angle opposé au lit, un grand secrétaire à multiples tiroirs avait subi les outrages du temps et des pillards. Voyant l'état de l'endroit, Vertu se détendit, gageant que si piège il y avait eu, leurs prédécesseurs les avaient déclenchés ou désamorçés voici des lustres. Elle fit venir ses compagnons.

– L'endroit a été fouillé.

– Ils ont peut-être laissé quelque chose, murmura Morgoth, qui commençait à se prendre au jeu.

– Ce serait étonnant, mais on ne sait jamais. Refermons la porte, nous pourrons enfin allumer une torche et y voir plus clair.

Ainsi fut fait, et une clarté plus vive baigna vite toute la zone, éloignant quelque peu les terreurs nées de l'obscurité. Toujours avec prudence, ils se mirent en quête de quelque objet de valeur parmi les débris, avec toutefois plus d'assurance. Morgoth découvrit alors un détail curieux, et demanda l'avis de ses collègues.

– Voyez, derrière la tête du lit, une zone de mur large d'un pied et haute de la moitié, elle présente un aspect différent du reste. Sa forme m'a semblé trop régulière pour être naturelle.

– Tu as raison, opina Mark, on dirait que l'humidité a rongé la chaux différemment à cet endroit.

– Belle trouvaille, renchérit Vertu. Je suppose que si les pillards qui nous ont précédé ne l'ont pas trouvée, c'est parce qu'à l'époque, le mur était neuf et présentait un aspect uni. Tirons vite le lit pour voir quelles surprises nous attendent.

Ils s'attelèrent donc à tirer le lit loin de la paroi, à leur surprise celui-ci ne s'effondra pas sous l'effort et glissa sagement sur la terre meuble. Une fois dégagée, la portion de mur n'en paraissait que plus suspecte. Vertu s'agenouilla devant, porta longuement son oreille contre le mur, palpa l'endroit, toqua alternativement dans le rectangle et au-dehors et parvint à se

convaincre que les deux zones rendaient des bruits différents. Du bout de sa lame, elle piqua le centre du rectangle, qui était dur, puis le pourtour, qui était friable. Elle en déduisit qu'une pierre rapportée avait été scellée dans le mur avec du mortier. Mark et Vertu la descellèrent laborieusement, utilisant leurs épées en guise d'outils de carrier, et bientôt elle tomba toute seule, se révélant être une simple plaque de pierre épaisse d'un pouce. Elle cachait une cavité profonde, protégée de l'humidité, dans laquelle un paquet de cuir attendait depuis des générations qu'on vienne le chercher.

– Méfiance, prévint Vertu, qui était au fait de ces choses. C'est sûrement un objet de valeur sinon on ne se serait pas donné la peine de le dissimuler, mais on a dû le protéger d'une manière ou d'une autre. Pas question que je mette la main là-dedans.

Sur ces constatations, elle se releva, regarda autour d'elle, puis avisa une mince planche issue du secrétaire dont elle éprouva la solidité. Elle ramassa ensuite un clou de fer qui traînait, et l'enfonça perpendiculairement à une extrémité de la planche en se servant d'un mur. Elle s'assura que son ouvrage était solide, puis fit signe à ses compagnons de reculer. D'une main assurée, elle glissa la mince planche à l'intérieur de la fente, puis positionna le clou à faible distance d'une des lanières de cuir qui entourait le paquet, sans jamais toucher les parois du réduit de pierre. Retenant son souffle, elle passa le clou sous la lanière, puis s'écarta de devant le trou, et d'un coup sec, tira vers elle l'objet de sa convoitise. Aussitôt, le roulement d'une lourde mécanique bien huilée se fit entendre, en même temps qu'un sifflement bref suivi d'un petit choc sourd dans la porte, derrière eux.

Le silence revint, le parti aux aguets se détendit. Par terre gisait le petit paquet de cuir. Vertu risqua un oeil de professionnelle curieuse dans l'orifice, et commenta :

– Incroyable, ce système a fonctionné après être resté si longtemps sans entretien. C'est vraiment un très beau travail ! Voyez, d'épais barreaux de fer sont descendus brutalement d'un logement qui nous était invisible, si je n'avais pas tiré très rapi-

dement le butin en dehors du trou, on aurait été bien en peine de le sortir de là. Et ici, vous pouvez voir une fléchette, probablement empoisonnée, qui a jailli d'un logement du fond. Un piège superbement réalisé, vraiment.

– Le paquet, fit Mark, impatient.

– Oui, voyons le fruit de nos efforts. Ces lanières ont durci avec le temps on dirait, il vaudrait mieux les couper. Voilà, alors, qu'avons-nous là ?

Il y avait maintenant, sur le sol de terre battue, un livre, une bague et une bourse.

XVI Le mystère s'épaissit

D'instinct, Morgoth prit le livre, un tome épais dont la reliure de cuir noir était renforcée de ferrures à l'aspect terrible. La couverture était gravée d'un signe cursif et contourné, dans lequel on pouvait lire la forme stylisée, au choix, d'un dragon ou d'une araignée (ou d'une chope d'hydromel si l'on était un nain). Il l'ouvrit et jeta un oeil aux premières pages, couvertes d'une écriture alternativement composée de lignes cunéiformes verticales et de rangées d'idéogrammes compliqués et délicats rangés sagement en tableaux rectangulaires. Plus loin, l'ouvrage était agrémenté de diagrammes géométriques, d'illustrations présentant des écorchés de créatures diverses mais qu'on avait peu envie de croiser au détour d'un couloir sombre, de symboles astrologiques, cosmogoniques, de pentagrammes, de cercles d'invocation et de listes de noms qui écorchaient assurément la bouche de ceux qui parvenaient à les prononcer.

– Saprستي ! Le Tome d'Argent du Codex Incubus d'Alizabel !

– C'est quoi ça ? S'enquit Mark.

– Le Grand Alizabel était un sombre nécromant, qui fut dit-on apprenti de Skelos l'Innommable avant de se retourner contre lui au cours de la fameuse bataille qui...

– Non, je ne parle pas du bouquin, je parle du juron. Tu crois que tu vas te faire respecter avec un langage pareil ? Sa-

pristi, saperlipopette... Merde alors, c'est pas un langage pour un aventurier. Je ne sais pas moi, trouve toi des formules bien saignantes, des blasphèmes orduriers. Si tu continues, tu vas nous faire tous passer pour des béjaunes.

– Bon, intervint Vertu, ce n'est pas le moment de se quereller sur ces questions. Combien ça peut valoir ce bouquin ?

– En tout cas c'est très précieux et très rare. Il y en avait un exemplaire dans la bibliothèque de mon école du Cygne Anémique, dans la salle réservée aux ouvrages précieux. Seuls les maîtres avaient l'autorisation de le consulter. Je pense que ça vaut au moins cent ou deux cent ducats d'or. Vois la qualité de ces illustrations, c'est le travail d'un copiste de première force.

– Bon, on verra bien. La suite maintenant.

Elle prit la bourse dans sa main. Et se figea. Le clair tintement de cailloux qu'on entrechoque avait brutalement fait monter son rythme cardiaque. Elle ouvrit de grands yeux et regarda le Chevalier Noir qui, ayant lui aussi reconnu ce son si doux, lui rendit un regard du même genre. Elle s'assit par terre en tailleur, déploya sur la terre un des pans de tissus noir qui faisaient partie de son armure, et vida dessus le contenu du petit sac.

Cinq, dix, quinze, dix-sept, dix-huit.

Dix-huit gemmes, sur le velours noir.

Leurs tailles variaient du simple au triple, leurs formes allaient du brut à la taille grand-elfique à angulaire de double table, leurs natures étaient fort diverses, et bien qu'à la lumière de la torche il soit impossible de déterminer leur qualité exacte, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de pierres précieuses ou fines, de grand prix. Vertu sourit de toutes ses dents, plissa le nez et émit un petit "Hî!", prenant une expression infantile que Morgoth ne se souvenait pas de l'avoir vue arborer auparavant. Elle en sautilla sur ses fesses, et le Chevalier Noir ne cacha pas non plus sa satisfaction devant ce spectacle, qui émut même Morgoth.

– Palsembleu, combien cela peut-il valoir ?

– Sûrement plus que ton livre tout pourri, ah ah ! Hum... je vous ferai une estimation plus précise lorsque nous serons

revenus à la lumière. Cette aventure était mal engagée, mais la fortune nous sourit finalement ! Comme je te l'avais promis, mon jeune ami, les petits "hors-sujets" de notre mission nous ont déjà rapporté bien plus que les dépenses engagées.

– Hors-sujet ? Je n'en suis pas si sûr, fit Morgoth en faisant rouler la bague entre ses doigts d'un air songeur.

– Comment cela ?

– Observe la bague maintenant, tu ne lui trouves rien de particulier ?

– Non, c'est une bague sigillaire à la mode ancienne. Un anneau magique peut-être, il faudrait... Ah c'est curieux, maintenant que tu me le fais remarquer, le dessin m'en est familier. Mais où diable ai-je vu un anneau pareil ?

– A ton doigt.

Comment diable avait-elle fait pour ne pas le voir ? C'était évident, énorme, ça sautait aux yeux comme des chaussures de clown aux pieds d'un troll. C'était maintenant évident que cet anneau de cuivre et de fer était l'exact jumeau de cette chevalière que Arcelor Niucco leur avait confié pour preuve de son identité, et que Vertu avait glissé à son annulaire droit avant de l'y oublier. Interloquée, elle considéra les deux bijoux. Sur chacun, un motif était gravé en creux dans un cadre ovale, un griffon issant entouré de six trous coniques, qui sur de la cire devaient ressortir en pointes. Seule différence, la chevalière confiée par le mystérieux personnage semblait plus vieille, ses motifs étaient patinés, usés, et son fer oxydé par endroit, tandis que curieusement, la bague qui avait passé des décennies dans un trou du donjon était encore en meilleur état.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Comment est-ce possible ?

– Il y a un rapport quelconque entre notre commanditaire et ce donjon, constata Morgoth, mais lequel... Une chose est claire, il ne nous a pas dit toute la vérité, et cette bague est bien autre chose qu'un simple signe de reconnaissance. Tu avais sans doute raison de te méfier de lui, finalement.

– Oui, et il a bien manigancé son coup ce brigand. Je t'ai fait identifier le parchemin qu'il nous avait confié, mais j'avais complètement perdu de vue qu'il nous avait aussi fait transporter cette bague, qui est probablement la seule raison de notre mission. Peux-tu vérifier si ces anneaux sont magiques ?

– J'allais le faire.

Morgoth se mit au travail, et inspecta magiquement ces curieux anneaux, à l'aide du sortilège habituel d'identification.

– Ils sont bien magiques, confirma le sorcier après quelques passes, et parfaitement similaires, mais je n'ai décelé qu'une faible puissance en eux. Pourtant leur enchantement est très pur, très propre, c'est le travail d'un sorcier habile et non d'un apprenti.

– Bien, soupira Mark en se relevant, ça ne nous avance à rien on dirait. Il reste l'autre porte à ouvrir, on en apprendra peut-être plus sur tout ça.

Alors, ils rangèrent leurs nouvelles possessions, éteignirent la torche, ranimèrent le brasero et se dirigèrent vers la dernière porte, avec le sourd pressentiment que la suite des événements serait moins plaisante.

Vertu colla son oreille à la porte, pour déceler un ennemi qui aurait été alerté par le bruit qu'ils avaient fait, ou par un système d'alarme déclenché par le piège du mur, mais encore une fois elle n'entendit pas un bruit. Elle glissa son épée sous un des tenons de fer qui supportaient le madrier de bois, et indiqua à Mark de faire de même sous l'autre tenon. Ils firent levier de conserve, et décollèrent sans trop de difficulté la poutre pourrie et incrustée dans la ferraille, qu'ils purent alors soulever dans un relatif silence, et déposer à côté. La porte n'avait pas de serrure, mais ses gonds étaient rouillés et grippés d'une épaisse couche de poussière, Mark trouva donc avantageux de se munir d'un morceau de ferrure tiré du coffre, de forme recourbée et encore assez résistant, qu'il glissa sous l'embrasure pour faire levier. Un craquement grave résonna, puis un second, il était impossible d'ouvrir sans faire de bruit. Ils prirent donc le parti d'écarter sèchement le vantail, comme Vertu l'avaient déjà

fait précédemment. De nouveau, elle employa sa technique pour surprendre les ennemis tapis derrière les portes, avec le même résultat, tout restait d'un calme inquiétant. Un bref coup d'oeil lui avait suffi pour voir que la pièce était bien plus grande que la précédente, elle n'était d'ailleurs pas parvenue à apercevoir le mur d'en face. Elle ramassa un petit caillou sur le sol, et le jeta droit devant sans trop de force, un petit son mou et quasiment inaudible répondit. Elle lança un deuxième caillou dans la même direction, mais plus fort, qui cette fois rendit un bruit sec et lointain assorti d'un bref écho. Du bout de son épée, elle éprouva le sol situé immédiatement de l'autre côté de la porte, un plancher de bois peu fiable, puis revint dans le laboratoire, ralluma d'une main assurée la torche qu'ils venaient pourtant d'éteindre, et franchit le seuil de la grande caverne.

XVII La Caverne du Destin

La porte s'ouvrait à mi-hauteur d'une vaste cuvette de forme plus ou moins ovale, large de vingt pas et longue du double. Des colonnes de concrétions soutenaient la voûte dont le sommet enténébré culminait à une douzaine de mètres au-dessus du point bas. Des artisans du temps jadis avaient aménagé cette cavité naturelle et en avaient fait un lieu praticable en installant des passerelles de bois soutenues par des étais. Une coursière circulaire faisait le tour complet de la grotte en un chemin de ronde dont le seul ornement était une rangée de flambeaux fichés dans le roc à intervalle régulier. Quatre passerelles droites en partaient comme les rayons d'une roue dont le moyeu consistait en une plate-forme circulaire large de cinq pas. En son centre était située la machine. C'était une colonne de bronze à la forme tarabiscotée, dont la base large de dix pieds s'ornait de bulbes multiples, de tubulures, de cannelures, de leviers crantés et de cadrans de cuivre aux multiples aiguilles figées à tout jamais par l'oxydation. La machine s'effilait jusqu'à ne plus présenter qu'une section de trois pieds de diamètre à la hauteur de la

plate-forme, puis s'évasait de nouveau comme une monstrueuse fleur métallique dont les trois pétales s'épanouissaient entre les passerelles d'accès, un quatrième pétale semblable s'était quant à lui détaché de la structure principale, était tombé sur la plate-forme dont les planches avaient cédé sous son poids, et les restes de la machinerie gisaient maintenant sur le sol de terre grasse et de gravats mêlés. Les pétales restants supportaient encore vaillamment le poids d'appareils réalisés avec soin, des ensembles de fins câbles de cuivre reliant d'épaisses cornues de verre ou de céramique, de tiges de fer et de petites coupelles de bronze assemblées en chapelets. Ces bien curieuses machines avaient pointé vers quatre autres mécaniques de bronze, des sortes de caisses d'aspect sinistres, longues chacune de deux pas et large d'un, ornées des mêmes tubulures et cannelures que la grande colonne. Deux de ces caisses étaient encore à leur place, suspendues à un ou deux mètres sous la voûte par des chaînes et des poulies pendant comme les fils d'une araignée peu soigneuse, et qui avaient dû permettre de les hisser là, au centre exact de l'espace vide entre la plate-forme, les passerelles d'accès et la coursive. Les deux autres caisses s'étaient décrochées, à moins qu'on ne les aient descendues, l'une d'elle avait encore un couvercle entrouvert, rappelant désagréablement un cercueil. Après la fleur, la colonne se poursuivait en hauteur, jusqu'à toucher le plafond, et de là partaient un faisceau de câbles et de tubes fixés au plafond, auquel répondait un autre faisceau semblable partant de la base de la machine, courant de conserve dans le sens de plus grande longueur de la caverne, vers un endroit où semblait s'ouvrir une deuxième grotte, dont le sol était cette fois à hauteur de coursive. Il était toutefois difficile de voir la destination finale de ces installations, car dans cette direction, la pierre changeait d'aspect, le calcaire clair et tendre cédant brutalement la place à une pierre beaucoup plus sombre. Dans tout ce lieu sinistre on ne décelait aucune vie, aucune trace d'activité récente, pas un bruit, pas même un souffle de vent. Rien que les reliques nostalgiques et vaguement menaçantes d'un rêve brisé que le temps avait figé à jamais, pitoyable témoignage de la

vanité des passions humaines.

– Waoh, fit Mark, ça doit être vachement long à décrire une pièce comme ça.

– Je ne pense pas qu'on ait pu dissimuler des pièges sur ces pontons branlants, prévint Vertu, mais prenez garde aux murs et ne touchez pas à ces flambeaux.

Elle progressa sur le ponton vers la gauche, ouvrant la marche avec précaution de peur de passer la jambe au travers d'une planche pourrie. Certaines étaient, il est vrai, en très mauvais état. Elle emprunta la première passerelle radiale, l'arme au poing, aux aguets, puis fit signe à ses compagnons de la suivre à quelque distance, l'un après l'autre afin de répartir la charge de leurs poids. Arrivée à mi-chemin de la plate-forme centrale, elle s'arrêta un long moment pour examiner l'un des grands coffres suspendus, puis continua son chemin. Elle parvint jusqu'à un ensemble de cadrans et de leviers regroupés, qui formaient comme un tableau de bord. Sans effleurer la machine une seule seconde, elle l'examina sous toutes les coutures. Étonnée, elle interrogea Morgoth du regard, le sorcier s'approcha des cadrans, en fit le tour, leva le nez en se grattant la tête d'un air perplexe. Puis il se pencha par-dessus le grand trou béant dans le plancher, et désigna les débris de la machine et les deux coffres qui gisaient par terre, trois mètres en contrebas. Ne voyant rien de mieux à faire sur la plate-forme, Vertu acquiesça et fit signe à Mark de rester là, en arrière-garde. Une échelle de bois permettait de descendre jusqu'au niveau du sol, mais elle l'estima peu sûre, et préféra descendre le long de la machine, dont les aspérités permettaient de nombreuses prises. Elle posa finalement le pied sur le sol comme sur une terre étrangère, courbée, l'épée à l'horizontale, prête à bondir. Elle prêtait particulièrement attention aux deux coffres qui pouvaient donner asile à un monstre, et se dirigea vers celui qui était entrouvert, et qui donc présentait le plus de danger. Elle fit une rapide inspection des alentours, puis d'un geste vif pointa sa torche vers le bâillement du panneau de métal percé – elle le découvrit soudain – d'une vitre bombée large d'un pied et que la poussière avait opacifiée. Cependant,

l'ouverture n'était pas assez large pour qu'elle puisse deviner ce qui se trouvait dedans, elle se résolut donc à prendre un robuste madrier tombé de la plate-forme, et s'en servit pour ouvrir le récipient à distance respectueuse.

Un crissement, un mouvement, une forme se précipitant hors du caisson.

Les nerfs de Vertu étaient si tendus qu'elle réagit avec une vitesse ahurissante, et porta une attaque foudroyante, clouant le monstre sur place avant qu'il ne sorte de son hébétude.

Elle se rendit toutefois rapidement compte qu'elle n'avait pas eu grand mérite à cette victoire, elle venait d'embrocher un rat, un simple rat. Elle dégagea sa lame du muridé malchanceux, et se dit que sa présence était réconfortante : les rats sont suffisamment intelligents pour ne pas nicher à proximité des monstres, et s'il y avait eu des pièges dans le caisson, depuis le temps, les allées et venues de la gent trotte-menus les auraient déclenchés. Néanmoins, c'est du bout de son sabre qu'elle acheva d'ouvrir le couvercle. Elle ne fut guère surprise de ce qu'elle y trouva, et fit signe à Morgoth de la suivre.

– Quelle horreur !

– Allons, reprends-toi, tu es nécromancien, ce n'est sûrement pas la première fois que tu vois un squelette. Ce qui m'étonne, c'est la forme et la taille de ces restes, regarde, ces membres contrefaits, ce crâne difforme et allongé, cette mâchoire grossière... quel genre de traîtement cet homme a-t-il subi pour prendre un tel aspect ?

– Rassure-toi Vertu, il ne s'agit pas là d'une expérience contre-nature d'altération d'un être humain, ces restes sont ceux d'un troll.

– Un troll ? Mais oui, tu as raison, je reconnais maintenant le faciès répugnant de cette vermine. C'est sans doute l'atmosphère de ce lieu qui trouble mon jugement. Mais les trolls sont bien difficiles à tuer, leurs chairs régénèrent de leurs blessures à un rythme surnaturel, on dit que même décapité, un troll peut faire repousser une nouvelle tête en quelques minutes et ne pas s'en porter plus mal.

– C'est exact, on m'a dit que seul le feu ou l'eau-forte sont de quelque aide pour occire le troll.

– Mais ce squelette est entier et en bon état. Aucune trace de brûlure, vois...

– Tu as raison. Quelqu'un a utilisé un autre moyen pour tuer celui-là. Sans doute est-ce l'effet de la machine.

– As-tu une idée de sa fonction ?

– Non, il faudrait que je l'étudie plus en détail. Par contre, ce caisson m'est familier : ces mécaniques sont généralement utilisées pour emprisonner des créatures et les maintenir dans une sorte de sommeil magique pour de longues périodes, ce sont des coffrets de stase. Ceux-ci sont très perfectionnés, je pense qu'ils ont d'autres fonctionnalités, mais à la base, c'est ça. Regarde ces curieux mécanismes qui tendent vers les deux caissons restant, il y avait sans doute un rayon qui en partait pour faire quelque chose aux occupants.

– Voilà qui est intéressant, que se passe-t-il lorsqu'un coffret s'ouvre brutalement ?

– La stase cesse, et la créature se réveille.

– Mais ça n'a pas été le cas pour celui-ci, donc, le troll était mort avant l'ouverture de son coffret.

– Tu as raison, ta logique est impressionnante... et comme il n'y a aucun besoin d'un champ de stase pour maintenir un troll mort, c'est qu'il était vivant lorsqu'on l'a mis là. Il y a de bonnes chances que ce soit la machine qui l'ait tué, que ce soit intentionnellement ou par accident.

– Tout ceci est du dernier suspect. Oh mais regarde cette inscription, sur le couvercle, j'ai failli la manquer. "Ghongor" ou "Ghungor", quelque chose comme ça, ça a une signification pour toi ?

– Um... non, je ne vois pas. C'était peut-être son nom ?

– J'ignorais que les trolls avaient un nom. Voyons l'autre coffret tombé à terre.

Tout comme la première fois, elle s'approcha du second coffret, qui était intact, tenant Morgoth à distance respectueuse. Après une inspection tout aussi minutieuse, elle essuya la vitre

et se pencha pour observer le contenu. Ce qu'elle vit sembla l'intriguer beaucoup, et le sorcier la rejoignit bien vite.

XVIII Les elfes ont les oreilles pointues

Il s'agissait d'une femme. De longs cheveux d'or pâle tirant sur le roux crépusculaire, tressés en fines cordelettes mêlées de fils d'argent et de perles, étaient le seul écrin digne d'encadrer son blanc visage aux traits si fins, si délicats qu'ils emplissaient de chaste adoration quiconque les contemplaient. Sous une cape de velours vert, bordé d'or et d'argent, un linge de la soie la plus précieuse décoré de motifs floraux soulignait, plus qu'il ne voilait, sa poitrine menue et ses reins admirables. Peut-être les pillards qui les avaient précédés en ces lieux s'étaient-ils émus de ce spectacle et avaient renoncé à profaner son repos, car elle avait toujours sur elle quelques bijoux qui, pour être discrets, n'en étaient pas moins de grand prix : des boucles d'oreilles argentées incrustées de petis rubis figurant des larmes de sang, des bracelets d'or aux poignets et aux chevilles, sur lesquels se déroulaient les idéogrammes complexes et entrelacés d'une écriture plus ancienne que la culture humaine, et un pendentif d'or représentant un masque féminin arborant un sourire bienveillant quoique légèrement taquin, dont les trois yeux étaient figurés par des tourmalines polies du plus bel effet. Des bagues variées mais de prix habillaient ses doigts fins aux ongles peints d'argent, qui reposaient paisiblement sur son doux ventre.

– La saaaaalloooooope ! Sortez-la de là que je l'attrape et que je te la...

Vertu se retourna vivement en direction de la plate-forme d'où Mark émettait ces commentaires d'un goût discutable. Elle lui lança un regard assassin. Morgoth, que l'apparition soudaine de la jeune femme avait bouleversé, se sentit poussé par un instinct homicide qui lui était inconnu et aurait sans doute agoni le Chevalier Noir de ses malédictions les plus honteuses et les plus blasphématoires si la voleuse n'avait pas retenu son bras

d'une main ferme.

– Dis donc, au lieu de mater les cadavres, si tu retournais faire le guet ?

– Holà, tout de suite... Mais que je ne vous prenne pas à empalmer les cailloux dans mon dos, on ne me la fait pas à moi.

Il retourna à son poste en bougonnant. Vertu se pencha à l'oreille de Morgoth et chuchota :

– Dis, tu te souviens quand je t'ai parlé de Mark la première fois...

– Bon camarade, joyeux compagnon, honneur des soldats ?

– Oui, c'est cela. Et bien, il est possible que les années ayant passé, j'ai un peu enjolivé les souvenirs que j'en avais.

– Oh, sans blague ?

– Bon, d'accord, c'est une sombre brute. Mais on a besoin de lui, tu comprends...

– Umph. Oui, je comprends. Et plus ça va, plus je comprends.

– Parfait, la souplesse d'esprit est le plus grand profit que l'on puisse tirer de l'expérience. Revenons à notre elfe, là. Qu'en penses-tu ?

– Une elfe ?

– Une telle beauté n'est hélas pas le fait de notre race, et observe ses oreilles, tu vois qu'elles sont pointues. Les elfes ont les oreilles pointues.

– Les elfes ont les oreilles pointues ? C'est étrange, un de mes professeurs m'a au contraire enseigné que les elfes avaient des oreilles ordinaires, il avait bien insisté sur ce point. Il est vrai que ce n'était pas le professeur le plus instruit ni le plus intelligent de l'école. Pour tout dire, il buvait. Il souffrait aussi d'une hygiène corporelle déficiente.

– Les elfes ont les oreilles pointues, et aucun interlocuteur sérieux ne met en doute ce point. Il est vrai que quelques hurluberlus professent une croyance inverse, dans un but qui m'a toujours échappé, mais ce sont en général des gens de peu de jugement et qui parlent de ce qu'ils ignorent. Vois par toi-même, cette elfe a les oreilles pointue, tous les elfes ont les oreilles pointues, ils ont toujours eu les oreilles pointues et jusqu'à ce que

cette race s'éteigne, ils auront toujours les oreilles pointues, c'est une vérité première et immuable, quasiment une loi universelle.

Elle reprit sa respiration, elle avait pris une jolie teinte rouge après cette diatribe.

– Bref, qu'en dis-tu ?

– Et bien, je pense que le coffret de stase est toujours intact, ce qui a préservé ses... euh... chairs. Toutefois, je pense qu'elle est morte, ce genre d'équipement ne peut maintenir quelqu'un en vie aussi longtemps, hélas, il n'y a plus rien à faire. Mais s'il est encore possible de venger cette divine créature et de châtier celui qui s'est rendu coupable d'un crime aussi épouvantable, je jure que je m'en chargerai.

– Des sentiments qui t'honorent. Je pense que c'était une prêtresse de Melki, ou Yeshmilaï comme l'appellent les elfes, vois son médaillon, c'est le symbole sacré de cette déesse.

– Je... oui, si tu le dis. Tu peux me rafraîchir la mémoire sur Melki ?

– Décidément la religion, c'est pas ton fort. Melki est la plus douce et la plus pacifique des déesses, protectrice des arts et de la beauté. C'est une des faces de Hima, c'est pourquoi on l'appelle aussi Hima-Melki.

– Le crime n'en est que plus grand !

– Je suis d'accord avec toi. Comment fait-on pour ouvrir le caisson de stase ?

– Ouvrir ? Tu veux profaner ce sarcophage ?

– Hélas, ce caisson cessera de fonctionner un jour ou l'autre, et la nature fera son oeuvre de destruction, tu le sais bien. Par ailleurs, il y a peut-être une chance pour qu'on puisse la ranimer. Tu l'as dit toi-même, ces caissons semblent avoir des fonctions que tu ne connais pas, celui-ci permet peut-être de préserver la vie plus longtemps qu'à l'accoutumée...

– Si tu pouvais dire vrai. Et puis je suis un nécromancien après tout ! Oui, tu as raison, il faut ouvrir. Attends, que je me repère dans ce fatras de boutons et de leviers... Voici le compensateur de fluide igné, l'interrupteur doit suivre, juste là, c'est ça... ce cadran indique la charge proximale de désengagement,

et celui-ci... non, c'est ici... Alors ce bouton, je le tourne dans le sens des aiguilles d'une montre...et arrivé à la marque rouge... à la marque rouge... et... clac ! Reste plus qu'à déverrouiller ici...

Une plainte sourde émana de la machine, qui s'éteignit progressivement. Le couvercle tressauta et une brume lourde à l'odeur âcre s'en échappa. Vertu ouvrit le sarcophage et balaya la fumée d'un revers de main. Sans l'écran de la vitre sale, l'elfe paraissait encore plus lointaine, splendide et fragile.

– Je ne sens pas son pouls, fit Morgoth, qui s'était précipité pour le prendre. Je ne sens rien... Mais attends, elle est encore... oui, sens, elle est encore tiède, c'est étrange, la chaleur de la vie ne l'a pas encore quittée.

– Alors en bas, qu'est-ce que vous foutez ? Moi on me reproche de mater, mais vous vous tripotez vous n'avez pas honte ?

– Fais le guet, te dis-je !

– Et pour surveiller quoi ? Y'a rien dans cette pièce ! Là y'a rien, là y'a rien, là y'a...

Et tandis qu'il désignait le côté sombre de la caverne où s'ouvrait une autre grotte, Marken-Willnar Von Drakenströhm s'immobilisa, blêmit, puis tira une flèche de son carquois et l'encocha dans son arc.

– On a un gros problème les mecs.

XIX Le Divisé

En tendant l'oreille, on pouvait déceler les bruits de succion répugnants et les tâtonnements hideux que produisait la chose qui rampait dans les ténèbres. Animal ou végétal, terrestre ou démoniaque, quoique ce puisse être, ce n'était pas le fruit d'une évolution naturelle. Et plus la créature avançait vers la lumière des torches, plus son anatomie déplaisante se révélait au regard, ou pour être précis, son absence d'anatomie. Car ce qui progressait vers nos héros n'était qu'un amas de chairs palpitantes sous les déchirures d'une peau grasse parsemée de touffes de

poils drus, percée d'esquilles d'os suppurantes de moelle et de glaire. Mais ça et là, on pouvait reconnaître les reliefs cauchemardesques d'êtres humains, un nez, un oeil, une bouche distordue aux dents hypertrophiées... oui, c'était certain maintenant, quoique ce fut aujourd'hui, et aussi déplaisant que cela puisse être, cela avait été, jadis, un homme.

– **Tu ?**

– ? *Nouuuuuus*

– Ah ah ah... Ooooooh...

– Je vois

– **Nous voyons...**

De multiples voix émanaient des multiples bouches, des voix déformées, mais qui semblaient avoir, à la base, le même timbre. De multiples voix qui exprimaient la folie, l'horreur d'une conscience éclatée, l'abominable négation de l'identité humaine. Cet être avait été éclaté, multiplié, fondu en une sorte de magma répugnant. Telle avait sans doute été la vision hallucinée de cet aventurier anonyme qui, cent-quarante ans plus tôt, avait mis en garde ceux qui suivraient ses traces. Morgoth et ses compagnons comprenaient maintenant pourquoi il avait appelé cette monstrueuse entité "le Divisé".

Vertu, qui avait mécaniquement tiré son arc, affronta l'abomination du regard, et l'interrogea.

– Qui es-tu ? Que veux-tu ?

Tout en continuant à progresser, le Divisé répondit

– La belle ?

– Tu as ouvert... oui, tu l'as fait

– *Ne le nie pas !*

– *Nourik va être très mécontent*

– **Je le suis ?**

– *Nous le sommes*

– Nourik ? C'était ton nom ? Mais que veux-tu, créature ?

– Te manger

– **Vous manger**

– *Nous manger*

– Et la belle, manger aussi, enfin

Vertu en savait assez pour comprendre qu'il n'y avait pas lieu de raisonner le Divisé, il était fou, plus fou qu'aucun homme ne le deviendrait jamais. Sa flèche partit, suivie par celle de Mark. L'une toucha un oeil surdimensionné, l'autre se ficha dans une bouche. Le Divisé ne sembla même pas s'apercevoir de ses blessures. Une autre flèche partit, puis une autre, puis une autre, toujours aussi précises, toujours aussi inefficaces. Un tentacule osseux à la forme irrégulière, incroyablement long sortit du sol devant Vertu, qui jeta son arc et brandit son épée maudite. Un éclair empourpra l'air, la remarquable épée se glissa entre deux cartilages et trancha net le membre répugnant qui tomba au sol, sans toutefois causer grand tort. Un deuxième plus rapide venait déjà à sa rencontre, elle le coupa net. Elle s'aperçut alors avec horreur que le fragment tranché du premier tentacule se débattait encore, et qu'il lui avait poussé des pattes, qui ressemblaient horriblement à des doigts humains. Il progressait tant bien que mal vers l'horrible moignon, et s'y colla avec un bruit mouillé. Les flèches que Mark continuait à lui envoyer s'enfonçaient dans les profondeurs de sa chair qui se refermait tout aussi vite.

– Merde, ça régénère !

– J'ai vu... Morgoth, bordel, tu fous qu...

Morgoth, après un instant de flottement, avait pris la mesure du péril qui menaçait, et avait compris que ni les flèches, ni les lames ne viendraient à bout du Divisé. Il était monté rejoindre le Chevalier Noir sur la plate-forme, puis avait cherché dans ses souvenirs quel sortilège conviendrait le mieux. Maintenant, les bras croisés devant lui, les yeux clos, il marmonnait une conjuration que, si on lui avait posé la question cinq minutes plus tôt, il aurait affirmé être hors de portée de sa science. Mais il avait vu son maître la lancer, et il pensait connaître les tenants et les aboutissants du sortilège et maîtriser le risque dans des limites raisonnables. L'énergie monta de ses pieds jusqu'à sa tête, hérissant ses cheveux, des éclairs bleuirent sa robe de sorcier, et l'espace d'une seconde, il sembla à ses compagnons qu'il était le plus terrible magicien de la Terre. Il ouvrit alors ses yeux, étendit son bras, index pointé sans peur vers le monstre,

le visage impassible, et un éclair aveuglant partit droit vers le Divisé. Durant un bref instant, la lumière crue éclaira l'infâme physionomie de l'abomination, avant que l'énergie ne la pénètre, ne la traverse, lui infligeant des tourments épouvantables qui se traduisirent par des spasmes brutaux accompagnés d'une multitude de hurlements à glacer le sang. Morgoth éprouva un vif plaisir à soumettre la créature infecte au supplice, un vif plaisir qui dura environ deux dixièmes de secondes.

Dans la lumière qui accompagnait l'éclair, le sorcier avait en effet vu que la caverne, derrière le monstre, était de dimensions fort réduites, et que l'éclair, en traversant le monstre, risquait de...

– REBONDIR, PLANQUEZ-VOUS !!!

Le flux d'énergie bleuté parcourut le monstre de part en part, ressortit de l'autre côté, s'écrasa contre le mur d'obsidienne puis, comme le sorcier l'avait prévu – mais trop tard – fit demi-tour avant de re-traverser le Divisé, qui derechef se mit à hurler à la mort et à battre l'air de ses appendices. Le flux était encore assez vigoureux pour poursuivre sa course folle en direction de Mark et Morgoth, qui n'eurent que le temps de sauter à terre avant que la puissante décharge ne les frôle. Alors, elle s'abattit sur la colonne de bronze et de fer, se divisa, parcourant les anciens canaux à énergie morts depuis des générations, jaillissant en courants désordonnés par les pétales de la structure qui explosa, après avoir dissipé une énergie considérable par les câbles qui couraient le long du plafond et du sol. Dans le réduit d'où était sorti le monstre, quelque chose explosa avec une force démoniaque, projetant des débris de chair calcinée, la chair profanée du Divisé. Et pour parachever cette apocalypse, la machine infernale se brisa en son milieu, et s'effondra sur elle-même, entraînant dans sa chute la plate-forme entière, les passerelles vermoulues et les deux sarcophages encore suspendus au plafond.

Le silence retomba. La succession d'explosion avait laissé dans l'air une odeur âcre de brûlé et d'ozone mélangés. Vertu ralluma sa torche éteinte à un foyer qui avait pris non loin d'elle,

puis entreprit de retrouver ses compagnons. Mark fut le plus facile à trouver, il jurait comme un charretier en se tenant la jambe droite, qui était apparemment brisée. Il s'en tirait bien. Morgoth gisait non loin, inconscient mais encore en vie. Elle le secoua par l'épaule, il se releva en sursaut, l'oeil fou, et chercha du regard son ennemi en s'écriant :

– Il est où cet enfant de salaud, que je le finisse à la boule de feu ?

– Calme-toi, lui dit Vertu en le ceinturant fermement. Inutile d'en rajouter, il est mort, tu vois, il est mort.

Et faisant écho à ses paroles, des lumières surnaturelles l'épanchèrent par les multiples plaies béantes du Divisé, des volutes magiques, fragiles mais indestructibles, qui se mêlèrent, se condensèrent au-dessus du répugnant cadavre. L'espace d'un instant, Morgoth crut reconnaître des silhouettes humaines, des formes fantomatiques, il lui sembla même, mais il ne l'avoua jamais à quiconque, que l'une d'elle, avant de disparaître dans le néant, se retourna et lui fit de la main un signe d'amitié. Le Divisé, quelles qu'aient pu être son histoire et sa nature, s'était nourri non seulement des corps, mais aussi des âmes des malheureux qui avaient pénétré dans la caverne, et qui maintenant pouvaient reprendre leur chemin vers l'au-delà. Morgoth, Vertu, et même Marken (quoique avec mauvaise conscience) ressentirent alors la satisfaction profonde d'avoir accompli le bien, complètement et sans partage.

Alors s'éleva dans l'air de la grotte un son cristallin, si aigu qu'il était presque inaudible. Une nouvelle lueur venait de naître du fumier infect qu'était maintenant le Divisé, une étoile d'or entourée d'azur. Une seconde s'y joignit bientôt, et une autre, et maintenant beaucoup d'autres, des lumières belles à pleurer qui répandaient une sainte clarté dans toute cette caverne maudite, et dont le chant s'élevait si haut qu'à travers la roche grossière et l'air souillé de la Terre, il atteignait les cieux.

Soudain, les voix se turent, et les lumières se déversèrent en un torrent jusque dans le sarcophage où gisait l'elfe. Morgoth et Vertu, conscients qu'ils allaient assister à un miracle, s'ap-

prochèrent du catafalque de métal. Elle rayonnait maintenant de puissance et de vie, ses chairs commençaient déjà à frémir, à rosir sous l'afflux de sang dans ses veines si longtemps inertes. Ses lèvres s'entrouvrirent sur une rangée de dents sans défaut aucun, un souffle gonfla sa poitrine, un soupir.

Les yeux s'ouvrirent, immenses, d'un vert si profond qu'aucune feuille ne parvint jamais à l'égaliser.

XX Quelques explications, d'autres mystères

– N'aie pas peur, nous sommes des amis. Je suis Morgoth, voici Vertu, et plus loin, c'est Marken.

Elle ne semblait pas en douter, elle ne semblait d'ailleurs pas avoir peur. Morgoth avait dit ça parce que c'était selon lui le genre de chose à dire dans ces cas là. Elle porta son regard sur Morgoth, Vertu, Mark qui gémissait plus loin, puis sur les diverses choses qui l'entouraient. Elle n'avait pas l'air étonnée, ni inquiète, pour tout dire, la situation ne paraissait pas la toucher particulièrement.

– Quel est ton nom ? Tu me comprends ?

Elle sembla un peu désarçonnée. Ses sourcils se plissèrent, elle chercha autour d'elle, puis plongea son regard dans celui du sorcier.

– Je te comprends.

– Bien, bien. Et comment t'appelles-tu ?

– Je... ça va sûrement me revenir. C'est sot, je devrais le savoir.

– Comment es-tu arrivée ici ? Demanda Vertu.

Haussement d'épaules – jolies épaules – impuissant.

– Tu ne sais pas qui tu es, ni ce que tu fais là. Que sais-tu de Xyixiant'h ?

– Xyixiant'h... oui, un souvenir... petit, loin. Je connais Xyixiant'h. Qui est-ce ?

– Sais-tu lire ? C'est le nom marqué sur cette plaque sur le couvercle du sarcophage, juste derrière ta tête. Je pense que c'est peut-être ton nom.

– Peut-être. Si vous le souhaitez, vous pouvez m'appeler Xyixiant'h. Je pense que c'est un nom approprié.

Elle porta son doigt (petit et gracieux) contre la plaque, et la lut. Elle hocha la tête.

– Tu peux marcher ?

Elle se leva sans peine. Ses muscles avaient conservé toute leur force, ses articulations toute leur souplesse. Elle posa son pied (mignon) dans l'indigne poussière de ce lieu de mort et se leva de toute sa hauteur, qui n'était d'ailleurs pas très élevée. Elle contempla de nouveau le vaste chaos autour d'elle, ainsi que les trois aventuriers couverts de boue, de suie et de sueur qui l'environnaient. Elle dévisagea longuement Morgoth, qui ne savait pas quel parti prendre mais trouvait cela agréable, puis passa à Vertu, qui fut à la fois irritée et curieuse de cette attention, puis elle fit quelques pas et enjamba divers débris pour observer Mark avec la même attention.

– Au moins, fit celui-ci entre deux halètements, il y a quelqu'un ici qui s'intéresse un peu à moi. Vous savez, ça se fait dans certaines compagnies d'aider les compagnons blessés.

– Que t'es-t-il arrivé exactement ? Demanda Morgoth.

– En suivant TES conseils, j'ai sauté pour éviter TON sortilège, et je me suis mal reçu sur MON tibia, qui est cassé. Et ça fait un mal de chien, outre le fait que je ne peux plus me déplacer et encore moins me battre.

– Ah oui, voyons ça (il déchira de sa dague le pantalon du Chevalier, et considéra sa cuisse tuméfiée et déjà bleuissante). Oh, en effet, ton diagnostic était le bon, c'est bien une fracture du tibia. Mes maîtres m'avaient enseigné que certains hommes originaires de la lointaine Khneb avaient un tibia dans la cuisse au lieu de la jambe, et ça m'avait bien étonné sur le coup, mais je constate que c'était vrai ! Curiosités de la nature... Tu jouis en tout cas de remarquables connaissances en anatomie !

– C'est nécessaire pour un combattant qui veut frapper là

où ça fait mal. Peux-tu quelque chose pour moi ? Tu es nécromancien, il paraît.

– Je connais un charme appelé “Emperlement de l’Ame” qui pourrait t’endormir pendant trente jours et trente nuits, le temps que tes os se ressoudent. Maintenant que j’y pense c’est totalement idiot, tu mourrais de faim et de soif. Voyons que je réfléchisse... La Noire Conjonction d’Aznaboth... non, ça c’est pour ressouder les squelettes des gens déjà morts. Ah, j’y songe, il y a la Florescence Coruscative de Joßlaraht, qui te ferait pousser une troisième jambe, il suffirait alors d’amputer celle qui est cassée... Quoi ? Je cherche, je cherche. Attends, il y a sûrement quelque chose d’intéressant à ce sujet dans le Codex Incubus... Flétrissement, Perversion, Putrillification oculaire...

– Si c’est tout ce que tu as à me proposer, ton bouquin, tu peux te le...

– Ah, fit Vertu, nous avons été imprudents de nous aventurer là-dedans sans le secours d’un prêtre.

Puis elle se tourna vivement vers celle qu’il convenait d’appeler Xyixiant’h.

– Mais dis donc toi, si tu es une prêtresse de Melki, tu pourrais nous aider.

Xyixiant’h se retourna, cherchant derrière elle la personne à qui on s’adressait, puis désigna sa poitrine d’un doigt perplexe.

– Oui, tu portes le symbole sacré de Melki, et il est en or, comme celui des prêtres de cette déesse, et contrairement à ceux des adeptes qui sont d’argent et généralement de facture plus grossière. Tu n’as aucun souvenir là-dessus ?

– Pas vraiment. Qui est Melki ?

– Il faut donc que je passe ma vie à enseigner la théologie ? Melki, comme je l’ai déjà appris à Morgoth pas plus tard que tout à l’heure, est la déesse protectrice des arts et de la beauté. Sa doctrine est que la faculté de discerner le beau du laid est la manière que les dieux créateurs ont inculqué aux hommes de distinguer le bien du mal.

– Est-ce vrai ?

– C’est en tout cas la doctrine de Melki. Il s’agit d’une déesse

bienfaisante et pacifique, dont les prêtres sont partout bien accueillis. Ils répandent la joie, la paix et la compréhension entre les races grâce aux arts qu'ils promeuvent. Tu la connais peut-être mieux sous le nom elfique de Yeshmilaï.

– Oh, comme ça m'a l'air digne d'intérêt !

– Oui, enfin tout ça c'est la théorie. Attends, je vais t'enseigner quelques conjurations cléricales simples, tu pourras ainsi, en te concentrant sur l'image que tu te fais de Melki et en t'aidant de ton symbole sacré, soulager notre pauvre compagnon, qu'en dis-tu ?

– Tu penses vraiment que je pourrais faire une chose pareille ? J'aimerais tant pouvoir aider... euh... machin là...

– Mark. Allez, prends ton symbole dans ta main.

– Oh, comme il est joli. C'est le visage de Melki ?

– C'est en tout cas son symbole, Melki est supposée être d'une beauté incompréhensible aux mortels. Tu tiens ton symbole en direction de la blessure. Dans l'autre sens. Et c'est l'autre jambe.

– Euh, fit Mark un peu inquiet de servir de cobaye, finalement, je crois qu'une bonne vieille attelle...

– Ne prête aucune attention aux protestations de ton patient et concentre-toi sur ta foi en Melki. Laisse-toi envahir par la douce quiétude de l'amour divin.

– D'accord.

– A mesure que tu t'élèves dans la transe, tu te rapproches de la frontière qui sépare le monde physique et grossier du monde mystique, à ce stade, l'énergie vitale doit commencer à irradier de ton symbole, et tu peux la sentir dans tes mains.

– Oui, tu as raison, regarde, ça brille !

– Ne te laisse pas distraire et reste à ce que tu fais. Maintenant, tu vas chanter une ancienne prière pour invoquer l'action purificatrice de la déesse et conjurer les forces destructrices. Répète après moi.

Vertu se mit à entonner un chant aux tonalités inconnues, empreint de mystère. Bien qu'il soit dans une langue inconnue, que peu d'elfes comprenaient encore, on devinait qu'il évoquait

avec nostalgie un paradis perdu, un temps ancien que l'homme n'avait pas connu, où la noble race avait vécu en paix avec le monde. La voleuse n'était certes pas la plus mauvaise chanteuse qui soit, et malgré la difficulté des accents et de la rythmique, Xyixiant'h fut bientôt en mesure de le reprendre.

Quels que fussent les talents vocaux de Vertu, ils faisaient pitié en comparaison de ceux dont Xyixiant'h fit montre. Les trois auditeurs furent frappés par ce chant pur, qui les transporta l'espace d'un instant loin de la grotte fétide, loin des maléfices déliquescents du Divisé, dans les terres du rêve.

Puis la voix se tut comme une feuille morte touchant le sol, obligeant les âmes de nos compagnons à regagner le monde lourd des mortels.

– C'est un truc comme ça ?

– Je... hum... oui, plus ou moins, acquiesça Vertu après s'être éclairci la gorge. Oui, c'est tout à fait ça. Regarde, la jambe est guérie, ta magie a réussi !

– Ooooooh !

Elle tâta de ses petits doigts la cuisse musculeuse, qui ne présentait plus aucun signe de blessure.

– Bravo fillette, se réjouit le Chevalier Noir, je ne ressens plus aucune douleur.

Il se releva et fit quelques pas prudents avant de reprendre une démarche normale. Très satisfaite d'elle-même, Xyixiant'h s'adressa à Vertu.

– Pendant que je chantais, j'ai senti que c'était quelque chose que je savais faire, c'est curieux non ?

– Sans doute un souvenir de ta vie passée. J'espère que d'autres te reviendront à mesure que tu prendras des forces, et j'espère aussi que tu nous en feras part, nous pourrons alors t'aider dans ta recherche.

– Moi aussi je l'espère, je suis curieuse de savoir qui je suis.

– Et moi donc. Bon, maintenant que la place est nette, finissons d'explorer cette salle.

Les deux sarcophages restants étaient tombés fort obligeam-

ment du plafond, il fut donc aisé de les ouvrir. L'un contenait les restes d'un humanoïde trapu à l'ossature massive, à la poitrine exceptionnellement large et dont le crâne allongé garni de crocs robustes n'avait rien d'humain. Morgoth compara ce crâne à celui d'un chien, et convainquit ses compagnons qu'il devait s'agir d'un lycanthrope, ou loup-garou. Ils n'oublièrent pas d'inspecter la plaque de cuivre qui lui correspondait, et qui indiquait le nom de Zananfo. L'ultime coffre de bronze abritait un squelette d'aspect plus humain mais qui, après un examen plus attentif, révéla la présence de longues griffes aux mains, et d'une paire de canines particulièrement développées. Prenant le crâne à pleine main, le jeune nécromancien fit remarquer à ses compagnons comment ces canines étaient percées chacune d'un canal, et en déduisit qu'il s'agissait assurément d'un mort-vivant de la variété des vampires. Pour appuyer son exposé, il leur fit aussi remarquer que le nom inscrit sur la dernière plaque, Marakidu, était typique du royaume de Phalyngeste, une contrée pauvre et arriérée située plus à l'est dans les monts du Portolan, et qui avait la réputation d'être infestée depuis des siècles par la lèpre du vampirisme.

Ils fouillèrent les restes de la machine infernale, sans rien y trouver qui vaille la peine de s'en encombrer, puis remontèrent avec précaution jusqu'au recoin ténébreux d'où le Divisé avait fait irruption. Ils pataugèrent avec dégoût dans son cadavre, qui semblait disposé à se décomposer à une vitesse surnaturelle, comme si la mort réclamait son dû avec d'autant plus d'ardeur qu'il lui avait échappé longtemps. Ils parvinrent enfin dans le réduit, une chambre circulaire de cinq pas de diamètre et juste assez haute pour qu'on n'ait pas besoin de se baisser pour progresser, creusé avec une régularité surprenante dans une obsidienne aux reflets roux (mais peut-être était-ce dû aux torches). Le centre était occupé par une autre machine, ou bien une autre pièce de la machine, à laquelle convergeaient les deux faisceaux de câbles encore fumants. Ils découvrirent avec horreur que le Divisé n'était pas seulement un magma humain, mais qu'il s'était aussi fondu intimement dans cette mécanique dont

jadis, la partie centrale avait dû être un siège. Morgoth l'étudia, et y trouva la confirmation d'une théorie qu'il élaborait depuis quelques temps déjà.

– Le secret des dieux, l'immortalité, bien sûr. Telle était la quête du Divisé. Cette machine qu'il avait construite, ou fait construire, n'avait qu'un seul but, lui conférer cette immortalité. Pour cela, il avait emprisonné quatre créatures, un vampire immortel parce qu'il est déjà mort, un lycanthrope immortel par sa malédiction, un troll immortel par sa faculté de régénération, et enfin une elfe, dont la longévité est proverbiale. Cette mécanique devait soutirer l'essence vitale de chacun des quatre captifs, les fondre, puis les transmettre à celui qui occupait ce siège. Mais quelque chose n'a pas fonctionné, ou a trop bien fonctionné, peut-être a-t-il présumé de sa science, toujours est-il qu'au lieu de devenir l'égal d'un dieu, il s'est métamorphosé en cette chose hideuse. Oui, il l'a eu, l'immortalité, et il a dû la chercher longtemps, mais je ne pense pas qu'il était prêt à payer ce prix-là.

– Triste destin.

Ils méditèrent quelques secondes, puis reprirent leurs recherches. Le seul autre point d'intérêt était un couloir de section parfaitement circulaire qui continuait à s'enfoncer dans la montagne, en légère montée. Vertu s'y aventura en premier, comme à son habitude, mais estima que si monstre il y avait, le raffut qu'ils avaient fait était suffisant pour les amener. La nature des parois ne permettait pas de dissimuler un piège, aussi fut-elle assez rapide. Arrivée à un obstacle, elle fit signe à ses compagnons qui, pressés d'en finir, arrivèrent au pas de course.

C'était une porte ronde, énorme, dont l'embrasure était alésée afin de s'adapter au mur avec la plus grande précision. Le battant présentait une forêt de pistons et de crémaillères, actionnées par une roue au centre de laquelle trônait un petit loquet à l'air sournois. L'ensemble était entièrement métallique, de l'acier le plus solide, paraissait fort lourd et ne présentait aucune trace de corrosion.

Comme de coutume, Vertu s'agenouilla devant la porte, exa-

mina tout ce qu'il y avait à examiner avant d'effleurer quoique ce soit, et ne trouva rien de notable. Elle porta son oreille et n'entendit pas plus, mais il est vrai que l'obstacle semblait si massif qu'on aurait pu faire fonctionner une forge naine de l'autre côté sans qu'un bruit ne passe.

– Bel ouvrage, commenta Mark, impressionné. Je me demande comment on a fait pour l'amener là.

– Probablement en morceaux, et on l'aura montée ici. Bon, poussez vous, je vais actionner le loquet.

Ils s'écartèrent du passage, aux aguets, et Vertu poussa la petite pièce métallique du bout de son arme. Elle dut forcer un peu, mais il pivota finalement, dévoilant un mécanisme circulaire long comme le pouce, fait d'un alliage doré, au centre duquel était aménagé un minuscule motif en relief. Vertu sourit.

– Un griffon issant entouré de pointes. Et je parie que la bague d'Arcelor s'y adapte parfaitement. Voilà le mystère éclairci : la bague est une clé !

– Une clé, fit Morgoth, tu veux dire qu'on nous a payés uniquement pour que notre destinataire puisse ouvrir cette porte ? Oui, ça se tient, la bague a des relents magiques qui pourraient tout à fait servir à identifier une clé. Hmm... Dis-moi, vu l'épaisseur et vu la façon, je suppose que ce qui est derrière est de grand prix, il me tarde de savoir ce que c'est.

– Tu raisones à l'envers, Morgoth. Réfléchis, le Divisé gardait la porte, comment ceux qui nous payent auraient-ils pu être au courant qu'il y avait une serrure et une clé à trouver sans le combattre et le tuer ? Non, je pense que personne n'est venu ici depuis ces sombres expériences. Notre commanditaire ne souhaite pas ouvrir cette porte pour aller de l'autre côté, mais pour venir ici ! C'est lui que nous trouverons si nous ouvrons la porte, attendant impatiemment sa bague. Il ignore sans doute l'existence de l'entrée que nous avons empruntée.

– Mais oui, tu as sans doute raison, opina le magicien. Encore une fois, ta logique est frappante.

– Sa logique est sotte, objecta Marken. Si notre commanditaire souhaite tant pénétrer dans cette grotte, pourquoi ouvrir la

porte ? Il n'a qu'à payer une demi-douzaine de piocheurs et creuser un tunnel pour la contourner. C'est l'affaire d'une journée de boulot, pas plus.

– Je vois que malheureusement tu n'es pas très familier de la géologie. La roche sombre que nous voyons ici n'est pas une pierre vulgaire, c'est de l'obsidienne rubanée. Essaie d'en détacher un fragment, ou simplement d'en rayer la surface de ton épée, tu auras beau essayer, tu n'y parviendras pas. C'est le plus dur des minéraux, et seule une magie puissante a permis de façonner ce couloir et la salle là-bas. Il est impossible de creuser, et je gage qu'il est impossible de défoncer la porte de quelque manière. Comme Morgoth l'a fait remarquer, cette porte est bien épaisse, et ne peut que garder quelque chose de très précieux, comme le secret de l'immortalité. Voilà ce que recherche notre commanditaire, et il est visiblement prêt à y mettre le prix. Maintenant que j'y réfléchis, si ce couloir continue droit dans la même direction, il doit ressortir de l'autre côté de la montagne, ce qui, si mon sens de l'orientation ne me fait pas défaut et si Arcelor a dit vrai, nous mène droit à Valcambray. Il a évoqué une falaise surmontée de grottes, si tu te souviens bien, Morgoth, ce passage doit déboucher dans l'une d'entre elles.

– Excusez-moi, intervint Xyixiant'h, est-il normal que je ne comprenne pas un traître mot à ce que vous dites ?

– Nous t'expliquerons les tenants et les aboutissants de toute cette affaire, sois sans crainte. En attendant, il faut songer à ce que nous allons faire.

– Et je suppose que tu as déjà une idée ?

– Et bien en fait, il y a deux solutions. La première consiste à ouvrir cette porte pour en avoir le cœur net. Mais comme je vous l'ai expliqué, il est très possible qu'on tombe sur notre commanditaire, ou sur des hommes à sa solde. Ils se demanderont ce qu'on fait ici, pourquoi on a détruit la machine, et toutes ces choses, et... enfin bref, la situation risque de devenir embarrassante. Voici pourquoi ma préférence va à l'attitude suivante : on ressort tranquillement par là d'où on vient, on fait le détour par la vallée pour rejoindre Valcambray, on donne l'anneau et le

parchemin comme prévu, on achète ce qui nous manque pour voyager, et de là, on galope à bride abattue jusqu'à Banvars. Si comme je l'espère ils mettent longtemps à ouvrir la porte, à explorer la pièce, à comprendre que le saccage est récent – s'ils le comprennent – et à faire le rapprochement avec nous, il n'y a aucune chance qu'ils nous retrouvent. Et quand bien même, nous avons accompli notre mission, il n'y a pas tromperie de notre part non ?

La proposition reçut l'assentiment général, en partie parce qu'elle impliquait de ressortir au plus tôt de cet endroit pesant. La petite troupe prit donc le chemin du retour.

XXI Le fabuleux destin du Chevalier Noir

Et donc, après avoir exploré tout ce qu'il y avait à explorer dans l'ancre du Divisé, notre groupe d'aventuriers en sortit par le conduit de cheminée, un peu plus nombreux et beaucoup plus riche. Les heures passées dans un donjon sont longues, et la nuit était tombée, depuis peu d'après Morgoth qui connaissait la position des étoiles en cette saison. Ils auraient pu passer une nouvelle nuit dans la grotte surplombant la vallée, qui leur avait déjà fourni un abri sûr, mais ils répugnaient profondément à rester plus longtemps dans le déplaisant voisinage de l'abominable créature qu'ils venaient de tuer. Ils remirent donc dans le trou la pierre gravée aux armes de Miaris, et par dessus, composèrent un nouveau tas de cailloux semblable à celui qu'ils avaient démantelé pour entrer. Puis, ayant dissimulé leurs traces, ils repartirent nuitamment dans la campagne en quête d'un nouveau campement, en expliquant toute l'histoire à leur nouvelle recrue.

Pour changer, ils jetèrent leur dévolu sur un châtaignier aux branches hautes, qui étaient néanmoins accessibles à un grimpeur du fait qu'il poussait au flanc d'un gros rocher blanc, qu'il était facile d'escalader. Tant bien que mal, ils y trouvèrent un

repos bienvenu, hormis Xyixiant'h qui fit le guet, car d'une part elle jouissait du pouvoir d'infravision ce qui en faisait la meilleure sentinelle, et d'autre part elle sortait de cent quarante ans de torpeur, elle n'avait donc pas sommeil.

Le reste du plan de Vertu se déroula sans accroc. Le lendemain, ils se mirent en route dès potron-minet et poursuivirent leur chemin à travers le pays hostile, sans rencontrer d'autre opposition qu'un ours qu'ils évitèrent de froisser. Ils trouvèrent un ruisseau dans lequel ils se baignèrent, car ils étaient tous fort sales. Il plut un peu, aussi. Et ils virent de loin, assis sur un rocher, un loup blanc qui les regardait avec insistance. Hormis cela, ce fut une randonnée paisible de quelques heures, à l'issue de laquelle ils aperçurent la falaise en demi-lune que leur avait décrite Arcelor Niucco, et repérèrent tout de suite le fortin de Valcambray. Il s'agissait d'un espace carré large de deux-cent pas de long enclos d'une palissade solide haute comme deux hommes, plantée dans une assise de pierre. Par deux larges portails défendus par des miradors de bois, des bûcherons s'activaient à rentrer des rondins jusqu'à une zone de stockage, d'autres abrités sous des auvents les débitaient en planches, poutres et cannes plus faciles à transporter, avant de les charger sur de larges gabares qui descendaient ensuite la rivière en direction du sud. La seule habitation semblait être le donjon, vaste bâtiment de bois bâti en retrait, aux pieds d'un éboulis impressionnant descendant de la falaise.

Ils se présentèrent aux hommes d'armes qui gardaient une des entrées, et demandèrent à voir le chevalier d'Olanza (Après toutes ces péripéties, Vertu avait failli oublier son nom). On les fit pénétrer, sous bonne escorte, dans le vaste donjon de bois. Ils attendirent quelques temps dans une antichambre austère, avant de pouvoir rencontrer le fameux chevalier, qui était un homme bientôt âgé mais dont la vigueur martiale transparaissait encore sous son allure élégante. Vertu lui remit le parchemin avec cérémonie, et comme elle l'avait prévu, il ne jeta qu'un regard poli au rouleau.

– Et qui me prouve que vous êtes bien envoyés par Arcelor ?

Demanda le chevalier, soudain nerveux.

– Et bien... fit Vertu, faussement embarrassée... Ah, mais attendez, il nous avait remis – ah, où l'ai-je mise...

Le chevalier blêmit tandis qu'elle faisait mine de chercher la chevalière dans toutes ses poches.

– Ah, voilà ! Il nous avait remis cette bague en témoignage de son identité.

– Merci, donnez-la moi, je la lui rendrai lorsque l'occasion s'en présentera.

– Mais bien sûr, avec plaisir.

Le maître du fort s'empara de l'anneau, tentant de camoufler son impatience, mais nul doute que l'art de la comédie n'avait pas fait partie de sa formation professionnelle.

– Ah, nous voici bien aise d'avoir accompli notre mission. Nous l'avons accomplie de façon satisfaisante, je l'espère ?

– Hein ? Ah, oui, je pensais à autre chose. Allez trouver maître Anobar, mon comptable, dans l'aile ouest. Il est au courant et vous baillera votre dû.

Et sans plus de cérémonie, le chevalier courut à des affaires qui avaient l'air bien urgentes. Ils trouvèrent donc le dénommé Anobar qui s'acquitta en bon or du montant exact qui était prévu, montant dont ils dépensèrent une bonne partie pour s'offrir quatre chevaux, des provisions, quelques flèches et du menu matériel qui leur faisait défaut, ainsi que des vêtements décents pour Xyixiant'h, qui avait attiré bien des regards en déambulant en bikini dans ce lieu habituellement si peu visité par les femmes. Ils ne se pressèrent pas trop, car Vertu avait calculé, à la vue de la montagne, qu'il devait y avoir deux bons kilomètres de couloir, c'est à dire qu'au pire, en comprenant tout de suite et en se pressant beaucoup, il aurait fallu quatre heures à un homme très intelligent et très bon coureur pour faire l'aller-retour entre le fortin et la caverne. Ainsi quittèrent-ils l'exploitation forestière au petit pas du voyageur qui ménage sa monture, heureux, pour une fois, de conclure une affaire sans avoir à tirer l'épée.

Une fois qu'ils eurent quitté les abords du fort, ils pressèrent le pas en coupant à travers champs, pour perdre leurs éventuels

poursuivants. Ils virent un deuxième loup blanc (peut-être était-ce le même que le matin), assis sur un autre rocher, qu'ils purent détailler plus avant, car il était plus près. C'était une belle bête, d'une taille exceptionnelle. Son comportement était un peu curieux, mais après les horreurs dont ils avaient été témoins dans la caverne, ils n'y firent pas trop attention.

Le soir venant, ils trouvèrent une clairière abritée du vent dans un vallon, près d'un ruisseau, et y firent leur feu. Ils devinèrent joyeusement, se racontèrent des histoires pour la plupart inventées, et songèrent tout haut à ce que chacun comptait faire de sa part du butin, dont Vertu avait évalué le montant à huit-cent ducats par personne. Elle enseigna aussi à Xyixiant'h quelques prières supplémentaires à adresser à Melki pour attirer ses faveurs, lui parla longuement des rites, des mythes et des temples. Elle avait de ces choses une grande science, qui étonna ses amis, lesquels ne lui savaient pas tant d'intérêt pour la religion, mais ils ne lui en dirent rien.

Ils allaient se coucher pour profiter d'un repos bien mérité, lorsque Xyixiant'h poussa un cri. A l'orée du bois, assis, se trouvait le grand loup blanc. L'apparition fantômatique ne manifestait aucune peur, aucune agitation, il se contentait de considérer le groupe d'humains qui lui faisait face avec des yeux d'un bleu profond. Puis il rejeta la tête en arrière et émit un hurlement glacial, faisant taire tous les autres bruits de la forêt. Morgoth sentit alors ses membres s'engourdir, et il s'aperçut avec horreur que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait plus faire le moindre mouvement. Un deuxième hurlement, ce fut à Vertu de se pétrifier, un troisième et Xyixiant'h se figea à son tour. A ce moment, une cavalcade se fit entendre, un cavalier déboula dans la clairière au triple galop. Sa mise était splendide, son armure de fer plein rutilait d'argent, son heaume au blanc cimier s'ouvrait sur son visage sévère et déterminé, que Marken reconnut : c'était le paladin qu'ils avaient croisé dans le prieuré de Noorag, celui qui se faisait appeler Jehan de Garofalo. Il démonta avec vigueur à une vingtaine de pas du Chevalier Noir, et tira

sa grande épée étincelante, sur la lame de laquelle perlaient des éclairs de puissance. Ses intentions étaient évidentes, aussi Mark ne s'embarrassa pas de paroles, et dégaina à son tour son épée.

Le choc des armes explosa dans la nuit. Les deux combattants, sans s'être jamais fréquentés, se connaissaient pourtant intimement. Ils étaient tous deux de noble extraction, avaient le même âge, avaient eu la même formation aux armes, peut-être avaient-ils même fréquenté les mêmes maîtres, les mêmes champs de bataille. Chacun avait cultivé sa force et sa souplesse, pris soin de ses armes et fourbi ses bottes secrètes, chacun avait passé ses nuits à combattre ses ennemis imaginaires. Leurs fureurs de vaincre étaient égales. Seule différence entre eux deux, l'un agissait par soif d'or et de domination, l'autre cherchait la gloire et la sagesse. Était-ce réellement si important ?

Le duel dura une éternité. Le paladin et le brigand portèrent chacun maint coups, et en reçurent autant. Le Chevalier Noir était en armure légère et son arme était quelconque, les chances étaient donc contre lui. Mais nul combat n'est gagné d'avance lorsque deux hommes qui se battent sont de force égale, et c'est ainsi qu'il triompha : le justicier abattit sa lame de toute la force que son bras contenait encore, et Mark para de la sienne, posant sa paume gauche sur le plat de son fer, à l'extrémité. Son arme était vaillante, mais elle n'était pas faite pour supporter ce genre de coups, une fissure se propagea, s'élargit, et la lame se brisa dans une gerbe de fragments d'acier. Le paladin eut un instant d'hésitation devant le développement de l'affaire, qui le favorisait soudain. Mais le Chevalier Noir n'était pas désarmé pour autant, car l'épée avait cédé en biseau, formant une sorte de long stylet. Les deux combattants étaient proches, trop proches, Mark n'hésita pas, lui, et jetant toutes ses forces dans ce coup qu'il savait être décisif, il enfonça ce qu'il lui restait de fer sous le plastron immaculé de son ennemi, perfora les mailles et le tricot de peau, et remonta jusqu'au coeur.

Combattant expérimenté, il recula pour se mettre à l'abri des derniers coups du paladin, qui resta debout un instant, luttant pour conserver l'équilibre, puis finalement, tomba dans l'herbe,

bras en croix, sans lâcher son épée.

Mark considéra avec respect le corps de son adversaire, puis toisa le loup blanc qui attendait toujours, à la lisière de la forêt. Il était las, et souhaitait plus que tout en finir. Une chouette blanche sortit du bois derrière le grand canidé, et se dirigea dans le silence le plus complet vers le combattant épuisé. Arrivée à peu de distance, elle étendit ses ailes, et se transforma en un homme de grande taille, jeune et bien bâti, d'une beauté si stupéfiante que Mark, s'il n'avait été si fatigué et malgré son goût pour les femmes, en aurait été ému. Ses longs cheveux noirs et bouclés tombaient sur sa poitrine blanche en torrents, ses yeux noirs dégageaient une puissance et une chaleur propre à susciter l'adoration. Il portait, dans le dos, deux grandes ailes blanches, et il émanait de toute sa personne une lumière crue qui éclairait la clairière comme en plein jour. D'une voix douce, venue de nulle part, l'ange s'adressa au Chevalier Noir.

– Ton règne de terreur touche à sa fin, créature malfaisante. Hegan le vengeur m'envoie, moi, Azymaël, pour te prendre, ta noirceur d'âme te vaudra les tourments d'une éternelle agonie.

– Alors si tu me prends, il te faudra aussi prendre ce grand coquin qui te sert de maître, ce Hegan qui t'a envoyé.

Le sens de la diplomatie n'était pas la qualité la plus éminente de Marken-Willnar Von Drakenströhm. Du reste, il savait bien que la diplomatie ne lui servirait à rien dans cette affaire.

– Tu ajoutes ainsi le blasphème au sacrilège, rétorqua Azymaël après un instant de surprise. Tu n'améliores pas ton cas.

– Blasphémer ? Je dis ce qui est. Regarde moi, bougre d'âne emplumé, j'ai pillé, brûlé, massacré tout mon saoul des années durant, j'ai bu et mangé à foison, j'ai pris le pain dans la bouche d'enfants qui criaient famine, violé nonnes et moineillons, passé au fil de mon épée plus de manants que je n'en peux compter, simplement pour le plaisir d'entendre les cris des veuves, j'ai mis à la question ceux qui n'avaient rien à me dire, j'ai brûlé des villages, des cités même, j'ai menti, trahi et assassiné ceux qui me faisaient confiance, et ça a duré des années comme ça. Et je n'ai guère été puni de ma vie de pêcheur, puisque durant toutes

ces années de vilenie, j'ai joui des plus grandes richesses et des plus belles femmes, j'ai vécu dans l'or et la soie, j'ai connu toutes sortes de pays dont souvent j'ai côtoyé les princes, je ne me suis pas ennuyé un seul jour, et par dessus tout j'ai toujours été mon propre maître. Et qu'a-t-il fait, ton noble dieu, pour arrêter mes ravages ? Où était-il lorsque je crevais les yeux des vestales de Miaris, quand j'empalais les bourgeois de Kunob ? Pourquoi t'a-t-il envoyé maintenant pour mettre fin à mes actions, alors qu'il aurait été si simple à ton tout-puissant seigneur de me faire occire par un quelconque de ses serviteurs voici bien des années ? Il n'a rien fait, voilà tout ce que je vois, il m'a laissé agir à ma guise. Et à l'instar d'un quelconque marchand de tapis, il ne s'est réveillé jusqu'au jour où j'ai touché à ses précieuses reliques pleines d'or et de diamants. Retourne donc voir ton maître, laquais, rapporte-lui mes paroles, et demande-lui pourquoi il n'a envoyé personne pour m'arrêter avant ce jour, je suis curieux de savoir ce qu'il a à dire pour sa défense.

Penaud devant tant de verve, l'ange disparut. Quelques instants plus tard, il revint se poser au même endroit, et resta coi. Un homme sortit du bois à sa suite, et le grand loup blanc le suivit. C'était un vieillard au port haut et à l'air peu commode, marchant avec un bâton alors qu'il n'en avait nul besoin, et portant sur son épaule un aigle blanc. Bien qu'il fut plus discret que l'ange, bien qu'il n'émit aucune aura céleste, Mark comprit immédiatement à qui il avait affaire.

– Est-ce toi, le mortel qui met en cause ma divinité ? Réponds !

– C'est moi, déité bouffie d'orgueil, rétorqua Marken qui savait que le temps n'était pas à la pusillanimité.

– Mes actions à ton endroit te déplaisent, m'a-t-on dit. Quels sont tes griefs ? Parle !

– Je trouve, Hegan, que tu es mal placé pour me donner des leçons de morale, toi qui n'es intervenu en rien pour m'arrêter. Moi, ainsi que tous les scélérats de mon espèce, sommes laissés libres de répandre la douleur et la ruine sur le monde, sans que tu ne fasses rien pour nous en empêcher, car vous autres dieux êtes

bien trop absorbés par vos querelles sottes pour vous préoccuper de rendre le monde meilleur. On peut trancher, écraser, éviscération de toutes les façons sans que ça ne vous émeuve le moins du monde. Par contre, dès qu'on défonce la porte d'une église ou qu'on pisse dans un bénitier, houlalà, sacrilège, lèse-divinité, c'est ange de la vengeance, loup blanc, tempête d'éclairs et malédictions jusqu'à la septième génération. Pourriture céleste, dieu fainéant, je t'aurais peut-être respecté, je t'aurai donné le droit de juger mes actions si tu m'avais envoyé un adversaire pour arrêter mon bras, mais en vérité, toi et les tiens, vous n'êtes que des bouffons inutiles, des fantasmes, des profiteurs de crédulité. Retourne donc au néant avec tes lois imbéciles, je te renie !

– J'ai rarement entendu tenir des propos aussi blasphématoires, et jamais on ne me les avait crachés au visage comme tu viens de le faire. Tu mérites un châtiment exemplaire.

Soudain, Marken perdit pied et s'aperçut qu'il était soulevé dans les airs par la puissance du dieu. Il entendit, derrière lui, un craquement végétal, un arbre qui tout à l'heure n'était qu'un hêtre paisible se tordait pour se hérissier d'épines. Et lentement, il dériva, sans rien pouvoir faire pour l'empêcher, se rapprochant lentement de l'arbre torturé, jusqu'à ce que les branches en pointe ne déchirent sa peau. Et il fut transpercé par les membres, le torse et l'abdomen, ses hurlements se couvrirent de hoquets sanglants, et son corps martyrisé fut agité de spasmes telle une poupée de chair.

– Sais-tu, mortel, combien de temps je puis t'infliger ce supplice ? Mon pouvoir est sans limite, et je puis te faire renaître à la vie, puis t'empaler longuement sur cet arbre, et soigner de nouveau tes blessures, et t'empaler encore, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles, pour l'édification des fidèles et ma plus grande gloire.

Et le corps, plus mort que vif, du Chevalier Noir s'éloigna lentement du tronc ensanglanté.

– Sache aussi, mortel, que la douleur que tu viens d'éprouver est bien peu de chose en regard de ce que je puis t'infliger si, par caprice, il me venait l'idée de te rendre plus sensible à la

souffrance. Une telle sorcellerie n'est pas dans mes attributs habituels, mais je la connais toutefois. Pour l'instant, je vais te redonner vie.

Une lumière céleste nimba alors Marken, et miraculeusement, ses blessures se refermèrent aussi vite qu'elles étaient apparues. L'étreinte du dieu se desserra, et le Chevalier Noir roula dans la poussière aux pieds de Hegan, haletant, blême, son corps encore perclus de douleur.

– Songe à cette souffrance, subie sans cesse, durant mille fois mille siècles, c'est cette damnation qui est promise aux gens de ta sorte.

Marken, frappé par la puissance divine, ne pouvait plus que gémir et pleurer sur son sort.

– Toutefois, tes paroles emplies de haine m'ont troublées, et il ne sera pas dit que je n'y aurai pas répondu. Peut-être ai-je par trop abandonné les hommes au mal et au chaos. Tu me reproches de ne pas avoir envoyé de justicier pour réparer les plaies du monde, peut-être as-tu raison. Je vais donc accéder à ta supplique, et envoyer sur cette terre maudite un justicier, un défenseur du bien et du beau, un noble guerrier qui montrera l'exemple par son courage et sa compassion, et qui traquera et combattra sans répit ceux que tu nommes les scélérats. Marken-Willnar Von Drakenströhm, de ce jour, tu es mon paladin. Va, répands la justice et l'amour partout où tes pas te conduiront.

Marken, dans un effort surhumain, releva la tête et interrogea le dieu du regard. Pourquoi, demandait-il, pourquoi me choisir pour cette tâche ?

– Sache, Marken, que ceci est la dernière chance qui te sera offerte d'échapper à ce juste châtiment dont tu viens d'avoir un aperçu. Te voici maintenant mon paladin, et pour le rester, il te faudra agir comme un paladin. Mais gare à toi si d'aventure, par des actes indignes, tu perdais cette qualité, car tu serais alors sans attendre précipité dans la Géhenne.

– Je... je...

– N'oublie pas que désormais, Marken, l'ange Azymaël t'accompagnera en tous lieux. Va sans crainte pourfendre le mal,

car toujours je serai avec toi. J'ai l'oeil sur toi, Marken, oh oui, j'ai l'oeil sur toi.

Et Hegan, dieu de la Loi, disparut progressivement du monde des mortels, ne laissant derrière lui qu'un rire, et l'ange Azymaël, impassible.

XXII Epilogue

Aussitôt que le dieu eut quitté la clairière, Vertu, Morgoth et Xyixiant'h retrouvèrent leur liberté de mouvement, et se portèrent au secours du Chevalier Noir, plus mort que vif. Ils le réconfortèrent, le soignèrent, on eut dit que son âme avait été brisée. Bien que paralysés, ils n'avaient rien perdu ni du combat, ni de l'intervention divine, et comprenaient que leur compagnon vivait une expérience des plus difficiles. Il finit par sombrer dans le sommeil.

Lorsqu'ils se retournèrent, l'ange avait disparu, sans un bruit. Un hibou blanc, perché sur une branche au-dessus du camp, les contemplait fixement. Bien qu'ils fussent à bon droit suspicieux, ils retournèrent à leurs couvertures et rejoignirent Mark au pays des songes.

Ils dormirent fort longtemps, et lorsqu'ils s'éveillèrent, une brume épaisse voilait les collines alentours, donnant à la scène un air de rêve. Seul le cadavre du paladin allongé dans l'herbe attestait que la scène de la veille n'était pas un cauchemar. Lorsque Mark se leva, sa mine était grise, et il n'avait nulle intention de faire des discours. Un canari blanc se posa sur son épaule, et sembla lui murmurer quelque chose à l'oreille. Il se retourna vers ses compagnons et, entre ses dents serrées, avec dans la voix des accents meurtriers, leur dit :

– Donnons à ce fier combattant de la loi une digne sépulture, gnagnagna.

Comprenant que c'était un commandement divin, ils s'exécutèrent, et enterrèrent Jehan de Garofalo, en armure, au bord du ruisseau, avec une belle pierre dessus. Vertu jugea utile de

faire réciter à Xyixiant'h une prière des morts. Mark allait planter l'épée à la tête de la tombe, comme le voulait l'ancienne coutume des guerriers, lorsqu'un gazouillis du petit oiseau retint son bras.

– Quoi ? ! ?

– Cuicui !

– Oh non, merde, quand même pas la Holy Avenger !

– Cui !

Et obéissant à l'injonction, le Chevalier Noir prit l'épée de justice, la glissa dans son fourreau, s'assit lourdement les pieds dans l'eau, prit son visage dans ses mains, et sanglota sans retenue. Morgoth, tendant l'oreille aux borborygmes qui émanait du guerrier abattu, crut entendre :

– Jusqu'à la lie ! Jusqu'à la lie !

Lorsqu'il fut remis, ils reprirent la route. Ils franchirent cols et vaux, bois et rivières, parvinrent sans encombres jusqu'à la route, qu'ils ne quittèrent plus jusqu'à Banvars, capitale et principal attrait du royaume de Misène.

La Tétine et le Gonfanon

MORGOTH III – Voici enfin nos amis arrivés à Banvars. Et à peine ont-ils le temps de poser leurs baluchons que les voici entraînés dans une nouvelle pelote d'intrigues surnoises et de violentes aventures. Mais avant ça, ils vont faire un peu de tourisme en ville.

I Banvars, enfin

Les murailles blanches et majestueuses de l'antique citadelle de Banvars, pavoisées aux couleurs des nobles barons de Misène, reflétaient avec splendeur la lumière crue de cette après-midi d'automne. Surplombant les créneaux innombrables des barbacanes et des chemins de ronde, un vaste donjon, surmonté de trois beffrois ajourés aux toits aigus d'ardoise noire, proclamait alentour la puissance passée des rois, la prospérité des royaumes et la gloire des armées successives qui avaient eu l'ancienne cité pour capitale. Une enceinte fortifiée, large et haute, aux tours de guet serrées comme des piquiers à la parade, délimitait les contours de la ville basse vers laquelle se dirigeaient un grand nombre de cavaliers, charretiers et piétons désireux de trouver

un abri pour la nuit et, peut-être, de conclure quelques affaires avant la venue de l'obscurité. Ils devaient, pour entrer, montrer patte blanche devant la garde, suspicieuse à juste titre envers tout ce qui venait de l'ouest, et glisser une obole à l'octroi.

Une fois délestés de leurs ducats, les voyageurs avaient tout loisir de vaquer à leurs affaires, mais il était rare qu'ils ne passent pas d'abord quelques minutes à flâner sur la Grand-Rue, qui n'était que le prolongement de la fameuse route magique menant au lointain pays de Gunt, et qui avait conduit leurs pas jusqu'ici. C'est que les abords de la Porte du Couchant, quartier étriqué coince entre la citadelle royale au nord et la gorge abrupte du torrent Khantri, ne manquaient pas d'attraits : nombre de marchands avaient trouvé là un lieu propice à l'établissement de leur commerce, et les échoppes bordant la large voie, hautes et bariolées, indiquaient par leur aspect que le terrain y était rare et précieux, et le prix des marchandises s'en ressentait logiquement. La clientèle des courtisans venus du palais tout proche, ou celle des riches bourgeois établis sur le quartier en forte pente au nord de la Grand-Rue, avait généralement les moyens de fréquenter ces riches boutiques regorgeant de marchandises fines, mais ce n'était certes pas le cas de la population du quartier sud qui, à mesure qu'on se rapprochait du précipice, vivait sous la menace des glissements de terrain et subissait les assauts des embruns malsains du Khantri en contrebas. C'était le royaume des négociants déchus, des spéculateurs ruinés, des nobles en disgrâce, des familles qui n'osaient quitter les abords du palais, bien que personne ne désirât plus les y revoir.

Jouxtant le palais, à l'est, se trouvait la vaste Place Royale, où se tenait, deux fois par semaine, le grand marché. L'autre côté de la place s'ouvrait sur le quartier des artisans et des ouvriers, où s'activait tout un petit peuple industriel. C'était sous les remparts nord de la ville que l'on pouvait trouver les principaux temples et les couvents, où l'on priait essentiellement la bienfaitrice Miaris, l'austère Hegan, le fier Hanhard et la muette Myrna. La route magique s'arrêtait abruptement, après un périple de plusieurs centaines de lieues, au bord du

Khantri qui en ce lieu était plus étroit. Un pont fortifié, dont la construction était bien postérieure à celle de la route, l'enjambait ici, et comme c'était le seul lieu de passage possible entre les deux rives à plusieurs jours de marche à la ronde, il était fort encombré et son octroi constituait une des principales ressources de Banvars. De l'autre côté de la rivière, un ancien faubourg avait été fortifié et rattaché à la commune pour former le quartier appelé "la Maruste", où les prêtres de Hazam avaient édifié un de leurs temples imposants, avec son université et sa bibliothèque, comme le voulait l'usage chez ceux qui servent le dieu de la connaissance. Les étudiants n'étaient pas les seuls à fréquenter ce quartier aux loyers modiques, et les habitués pouvaient trouver, dans le maquis des venelles trop étroites pour qu'on y chevauche à l'aise, des marchands bien moins prétentieux que ceux de la Porte du Couchant, de gaies tavernes et des auberges opulentes, des camelots de toutes sortes dont beaucoup oubliaient de bailler les taxes commerciales à la couronne, des mendiants, des brigands, des baladins au verbe haut et des trouvères à la mine torturée, et évidemment, des aventuriers.

Les banvarois avaient l'habitude de croiser dans les rues de leur cité toutes sortes de mercenaires empestant la sueur et autres rustres à l'air louche, couturés de cicatrices et armés jusqu'aux dents. Ils savaient que nombre d'entre eux étaient violents, et conservaient donc à leur endroit une réserve certes polie, mais une réserve tout de même. En règle générale, ils ne se mêlaient à leurs bruyants hôtes que pour commercer avec eux, ce qui était souvent d'un bon rapport tant il était connu de tous que les aventuriers sont souvent couverts d'or et prompts à s'en défaire sans faire trop d'histoire.

Couverts d'or, c'était plus ou moins le cas des quatre cavaliers qui foulaient ce jour-là le pavé sale de la rue des Gnons, sise dans la Maruste.

En queue du cortège, montée sur un alezan bai trop grand pour elle, venait une silhouette gracie entièrement recouverte d'un grand manteau gris d'où ne dépassaient que deux bottes de cuir fourrées et deux gants assortis, dont l'épaisseur ne par-

venait cependant pas à dissimuler la finesse des mains qu'elles recouvraient. Il s'agissait de Xyixiant'h , une elfe d'aspect jeune – ce qui était le cas de la plupart des elfes, compte tenu de leur interminable espérance de vie – et d'une si grande beauté que ses compagnons l'avaient contrainte à dissimuler ses traits, sans quoi elle aurait immédiatement attiré l'attention des foules et par là même toutes sortes d'ennuis. Elle tournait sa tête dans toutes les directions en de petits mouvements vifs et charmants et, de temps à autres, désignait tel ou tel objet ou personnage ayant attiré son attention, en demandant des renseignements à celui qui la précédait.

Morgoth, c'était lui, était bien en peine de répondre. Certes il en savait plus que la jeune fille sur les sociétés humaines, car en plus d'être elfe, elle était amnésique. Mais il était lui-même très jeune, il venait d'avoir seize ans, et il avait passé toute sa vie enfermé dans une lointaine école de magie, qu'il n'avait quittée que récemment. Sa vieille robe de mage, déjà trop petite lorsqu'il avait fui son académie et la méchanceté de ses condisciples, était dans un état navrant après des semaines à crapahuter dans les sous-bois boueux et les souterrains pleins de poussière, ses cheveux noirs étaient devenus trop longs à son goût, et si l'exercice lui avait forgé quelques muscles, il n'en avait pas moins perdu pas mal de kilos, ce qui lui conférait un aspect de vautour déplumé.

Vertu aurait sans doute pu renseigner Xyixiant'h plus efficacement, car elle était plus âgée et avait déjà vécu à Banvars, à ce qu'elle disait. Mais elle était bien trop occupée à observer les allées et venues des passants, à repérer les nouvelles boutiques et à surveiller les miliciens en patrouille. C'était pour elle une habitude, une déformation professionnelle, car Vertu était voleuse. Ce n'était pas un défaut, c'était son métier, bien qu'elle n'aimât pas qu'on le lui dise en face. Elle portait une armure souple qui était très à son goût, un pourpoint matelassé noir avec quelques petites particularités bien pratiques pour l'exercice de son art, et à son côté battait sa possession la plus précieuse, un sabre très puissant, mais aussi très maudit, ce qui ne semblait pas la

tracasser beaucoup.

En tête chevauchait Marken, dit "le Chevalier Noir". C'était un robuste guerrier qui d'ordinaire avait fière allure, avec une face virile et décidée sous une chevelure paille, des mains épaisses et habiles à manier l'épée lourde, et un torse large protégé par une cotte de maille fatiguée. Cependant, sa mine était sombre, grise, défaite même, et son humeur n'était pas sans rapport avec le canari blanc juché crânement sur la crinière de sa monture. Marken était récemment devenu, par la volonté du dieu Hegan, un paladin, c'est à dire un fier défenseur de la loi, de la veuve et de l'orphelin. Ce qui le chiffonnait, c'est que son nouvel état lui interdisait la pratique de ses passe-temps favoris : entre autres choses le pillage des villages à la tête d'une bande de soudards, le viol, le meurtre, la torture, le blasphème etc... Et pour s'assurer que son serviteur ne s'éloignerait pas du droit chemin, Hegan lui avait dépêché un ange justicier du nom d'Azymaël, qui avait pris la forme de ce fameux volatile immaculé.

Notre petite troupe était d'assez riante humeur (à l'exception de Marken donc), car ils étaient arrivés en ville quelques heures plus tôt, avaient vaqué quelques temps dans Banvars avant d'en arriver là, et s'était débarrassé de deux corvées pénibles. La première avait consisté à rendre visite à un négociant en cuir tenant commerce discret près de la Porte du Couchant, une sorte de gnome chauve et nerveux que Vertu connaissait très bien, et qui connaissait apparemment très bien Vertu. Ils avaient fait un tour dans l'arrière-boutique, et y avaient discuté la valeur des quelques bijoux que nos héros avaient glanés, au péril de leur vie, dans un donjon. L'homme, du nom de Leonis, arrondissait manifestement ses fins de mois en achetant et vendant, loin du contrôle tatillon des autorités, des marchandises dont il ne cherchait guère à connaître la provenance. Il avait fait rouler chacune des dix-huit pierres précieuses dans sa main, les avait toutes longuement jaugées à la lumière, et avait fait mander un garçon qu'il avait présenté comme son neveu, et qui avait selon lui un oeil plus jeune. Après quelques calculs et force concertation avec son apprenti, le petit homme avait annoncé

le chiffre "seize". Vertu avait hoché la tête sans marchander, et échangé les pierres contre la somme considérable de mille six-cent ducats, répartis en neuf lingots d'or d'une valeur unitaire de cent-vingt ducats et le reste en monnaies d'or et d'argent de Banvars, Baentcher et Burzwalla dans quatre bourses de cuir dont leur fit cadeau le receleur. Ils avaient achevé de se déles-ter en vendant quelques potions précieuses trouvées en même temps que les pierres, récoltant une soixantaine de ducats, et avaient procédé à l'estimation d'un livre de magie, Le Tome d'Argent du Codex Incubus d'Alizabel, de la même origine que le reste. Il était assez rare et précieux apparemment, puisqu'ils avaient trouvé un acheteur intéressé à cent-soixante ducats. A la suite de quoi ils avaient procédé à la deuxième corvée, l'étape ingrate mais indispensable de l'aventure sur laquelle bien des glorieuses et puissantes compagnies avaient fini dans la discorde et la mesquinerie la plus honteuse : le partage du trésor.

Xyixiant'h avait ouvert les hostilités en revendiquant le quart de l'or trouvé, avec une rapacité qui surprit ses compagnons. Vertu lui avait alors expliqué qu'elle avait peu participé à l'aventure, ce qui lui interdisait le droit à une part importante, mais l'elfe avait répliqué en arguant qu'elle avait tout de même soigné Marken alors qu'il était blessé et ce à deux reprises, et qu'en outre elle ne possédait rien, et qu'elle aurait besoin d'or pour s'équiper en vue de la prochaine aventure. Après quelques chamailleries, elles s'étaient entendues sur la somme de trois ving-tièmes du butin pour l'elfe, qui fit mine de boudier, mais très brièvement, comme le nota Vertu. Pendant ce temps, Morgoth était rentré dans la discussion et avait fait valoir son droit de conserver le livre, dont il aurait besoin pour parfaire ses compé-tences magiques. Marken lui avait rétorqué qu'il était d'usage que tous les objets trouvés soient inclus dans le montant du trésor à se partager, et que s'il voulait conserver le livre, les cent-soixante ducats correspondant seraient logiquement défal-qués de sa soulte en numéraire. Mais le sorcier ne s'était pas laissé impressionner par le jargon abscons du paladin, et avait

fait valoir que ce principe devait valoir pour tous, et qu'il devait donc mettre son épée dans le pot commun, puisqu'ils l'avaient elle aussi trouvée dans l'aventure. Or il s'agissait d'une épée sainte de paladin, dont Marken savait pertinemment qu'elle valait à elle seule plus que tout le reste du trésor, il avait donc préféré transiger sagement, optant pour un dédit symbolique de cinquante ducats pour le livre, et de cent pour l'épée, soient cent cinquante ducats qui furent mis dans un pot commun pour les petits frais. En fin de compte, Vertu, qui n'avait rien réclamé, avait récolté la plus grosse part avec trois lingots et cent-quinze ducats, suivie par Morgoth avec ses trois lingots et soixante-cinq ducats, Marken avec ses deux lingots et cent trente-cinq ducats, et enfin Xyixiant'h avec un lingot et cent-cinq ducats.

II A peine posés, déjà engagés

Le partage tant redouté ayant été fait à la satisfaction générale, ces kilos de métaux précieux furent un fardeau bien agréable à transporter. Ils devaient donc gaïement de choses et d'autres, commentant l'architecture, la mode et les usages du pays.

– Une guilde des voleurs ? A Banvars ? Quelle horreur, jamais de la vie voyons !

Vertu avait pris un air des plus scandalisés, avec cependant une certaine outrance dans l'attitude, qui passa au-dessus de la tête de Morgoth.

– Pourtant, j'ai entendu parler... commença le sorcier.

– Pour ma part, je n'ai jamais eu connaissance de telles choses. Et toi Mark, as-tu jamais eu vent de tels racontars ?

– Oh, il est peut-être venu à mon oreille, sans trop y prêter attention, des ragots, des bruits sans fondement. Sans doute des jaloux ou des aigris, le monde en est plein. Il n'y a jamais eu de guilde des voleurs à Banvars, jamais voyons.

– Meuh non, reprit Vertu, absolument pas, quelle idée bizarre. Non, sois rassuré Morgoth, la loi et l'ordre règnent à

Banvars.

– Pourtant, lorsque nous sommes passés dans la rue dite “de la Grande Truanderie” tantôt, j’ai cru remarquer un haut bâtiment aux fenêtres étroites et barrées de fer, et des individus à la mine du dernier suspect semblaient n’avoir rien d’autre à faire que de nous épier d’un air peu amène en se curant les ongles avec leurs couteaux.

– Ah bon ? Je n’ai pas fait attention... Ah, mais tu dois parler de l’Honorable Société de Banvars, aussi appelée “La Prudentielle de Prévoyance-Vie” ! Rien à voir avec une guilde de voleurs, il s’agit d’une compagnie d’assurance, rien de plus.

– Une quoi ?

– Une compagnie d’assurance. Moyennant une petite contribution annuelle, l’Honorable Société assure aux commerçants que si leurs étals et marchandises sont dérobés, saccagés, incendiés ou que sais-je encore, elle leur en remboursera le montant.

– Comme c’est astucieux. Ainsi, ces braves commerçants se retrouvent à l’abri du hasard, ça m’a l’air d’être une excellente chose.

– C’est un service très apprécié en effet, car tous les marchands de la ville cotisent.

– Tous ?

– Oh oui, tous. Même les plus butés finissent par comprendre le bénéfice et la tranquillité d’esprit que l’on retire d’émarger à l’Honorable Société.

– Un bel exemple d’esprit d’entreprise, cette Honorable Société, vraiment.

Puis, Vertu et Marken éclatèrent de rire, dont la raison échappa au jeune sorcier et à l’elfe voilée.

– Tiens, elle a l’air sympathique cette auberge. “Le Chamois Sautillant”, hum... j’espère que c’est un extrait du menu ! Reposons-nous ici quelques jours, histoire de faire un peu de gras.

– Prenez-moi une chambre, fit le Chevalier Noir, il faut que je fasse une course importante en ville.

– Ah ? C’est quoi ?

– Tu verras bien. Je serai de retour avant la nuit, normalement.

– Que de mystères ! Bon, à tout à l'heure.

Et il s'éloigna au petit trot.

– Tant pis, entrons.

L'auberge était confortable, et sans être de grand luxe, elle était au-dessus des moyens du manant ordinaire. Les quelques clients qui devisaient courtoisement dans la grande salle, sous un imposant candélabre de fer forgé, étaient des paysans enrichis, des négociants ou des nobliaux à en juger par leur mise, mais la clientèle d'aventuriers fortunés ne devait pas être si rare que cela car ils n'éveillèrent qu'un intérêt très passager.

– Bonjour, l'aubergiste, il nous faudrait quatre chambres, lança Vertu au malabar chauve et moustachu qui nettoyait sa vaisselle en sifflotant derrière le comptoir.

– Mais bien sûr messieurs-dames, répondit l'aubergiste, qui s'appelait Sparkan. C'est six sapèques par chambre et par nuit... vous comptez rester...

– Jusqu'à tant qu'on doive partir, fit Vertu d'un air assuré, en comptant deux ducats sur le comptoir, le prix de la première nuitée.

– Vous pouvez prendre les chambres à l'enseigne de l'âne, du hérisson, de l'escargot et du serpent, elles ne sont pas forcément contiguës mais elles sont libres, et toutes au premier.

– Parfait, parfait, nous allons aussi nous installer à la petite table là-bas, dans le coin. Pourriez-vous être assez aimables de nous faire porter quatre chopines de Bièrebouc ?

– Mais certainement, et bienvenue au Chamois Sautillant !

Et donc, ils s'installèrent à la place dite, une table à peine assez grande pour qu'on puisse s'en servir pour faire du spiritisme, dans l'angle le plus sombre, sous l'escalier, à côté d'une panoplie complète d'armes de parade qu'on avait pendues au mur afin de signifier que c'était le coin réservé aux aventuriers en quête de cause à défendre. Une fois qu'ils eurent leurs boissons, Vertu demanda :

– Tiens, Xy, mets donc une quatrième chaise.

– Oui, bien sûr. Mais, Mark a dit qu'il allait revenir dans deux heures, sa bière sera tiède.

– C'est pas pour lui, tu vas voir. Ah, tiens, le voici justement, ne regardez pas avec trop d'insistance.

Un nouveau personnage venait de faire son apparition dans la salle, entrebâillant la porte juste assez pour se glisser, dans une tentative pour se faire discret. Il était de taille moyenne, vêtu d'un manteau noir semblable à celui de Xyixiant'h et dont la capuche dissimulait ses traits, il se déplaçait d'une démarche hésitante. Il échangea deux mots avec l'aubergiste, qui parut amusé par quelque plaisanterie et haussa les épaules. Puis il se dirigea, un peu en biais, vers le coin de la salle où buvaient nos amis.

– Bonsoir, étrangers, excusez moi de vous importuner, je suppose que vous avez des affaires importantes à traiter... Puis-je me joindre quelques instants ?

– Mais je vous en prie, d'ailleurs nous vous attendions.

– Vous...

– Je suppose que si vous nous suivez depuis que nous avons franchi le pont, c'est parce que vous étiez posté là à attendre les aventuriers qui passent, et que vous avez une mission quelconque à nous proposer. Ce qui tombe bien, nous sommes libres d'engagements. Je vous écoute monsieur...

– Euh... Paimportes. Je m'appelle Paimportes.

Comme il s'était approché, il était maintenant possible de voir son visage à la peau squameuse, dont le nez allongé et les petits yeux rapprochés évoquaient le museau d'une fouine. On ne lui aurait pas donné plus de vingt ans, ni prêté une grande intelligence. En un mot, il était quelconque.

– Soit, admettons, soupira Vertu d'un air las. Je suis Virette Lagrise, voici Momo le magnifique, et elle c'est mademoiselle X, notre prêtresse. Nous comptons un quatrième membre dans notre équipe, mais il est parti faire une course.

– Je vois que j'ai affaire à des gens d'expérience, je n'irai donc pas par quatre chemins. Je suis envoyé par un commanditaire qui souhaite pour l'instant garder l'anonymat, mais qui est

un très puissant personnage. Il a effectivement une mission pour des gens courageux et capables, mais c'est une mission très... délicate... et pour tout dire, mon commanditaire souhaiterait sélectionner lui-même les personnes composant le groupe.

– Ah ? C'est une requête un peu inhabituelle.

– J'en suis bien conscient. Je dois ajouter que mon maître souhaite départager les candidats à cette mission par une épreuve préliminaire, dont je ne connais pas la nature. Toutefois, il m'a permis de vous dire que chaque candidat recevrait une bourse de cinquante ducats d'or en dédommagement du temps perdu.

– Foutre ! Vous voulez dire, cinquante pour chaque candidat réussissant l'épreuve je suppose ?

– Non non madame, cinquante pour chaque candidat participant à l'épreuve préliminaire, ou ses héritiers si par malheur... enfin, vous savez bien. Oui, je ne vous cacherais pas que l'épreuve préliminaire comportera sans doute quelques risques, d'où la prime.

– Quelle générosité. C'est où et quand, l'épreuve ?

– Vous avez tout le temps de vous préparer. Dans quatre jours, à la tombée de la nuit, les personnes intéressées sont priées de se rassembler dans un lieu-dit "la Tombe-Helyce", dans la forêt qui borde la montagne, un peu au nord-est de la ville.

– Parfait, ma présence vous est assurée. Et vous, mes joyeux compagnons ?

– Je ne sais pas trop, hésita Xyixiant'h. Vous croyez que je devrais participer ?

La voix de l'elfe évoquait par instant le clapotis une source cascadant entre deux rochers au petit matin frais d'un jour de printemps. Celui qui se faisait appeler Paimportes en resta un instant stupéfait et saisi d'une inexplicable nostalgie.

– Je suppose, lui répondit Vertu, que si le simple fait de se porter candidat rapporte cinquante ducats, remplir la mission en rapportera bien plus. Tu n'as rien contre le fait de gagner de l'or ?

– Oh non, j'aime beaucoup l'or, regarde (elle sortit trois ducats de sa bourse, les plaça dans sa main et les contempla

fixement après avoir relevé sa capuche pour mieux voir). Vois comme ça brille joliment, ce métal éternel rend des reflets semblables au feu du soleil qu'un dieu aurait congelé et semé en fine pluie sur la terre. N'est-ce pas la plus merveilleuse des choses ?

Morgoth et Paimportes acquiescèrent d'un raclement de gorge, bien qu'ils eussent en cet instant une idée assez différente sur ce qui était la plus merveilleuse des choses. Car même le métal des rois travaillé par le plus habile des orfèvres se rabaisait au rang de vile bourbe si on le comparait à la chevelure ardente qui jaillissait du col de fourrure en torrents bouillonnants pour se répandre en boucles vaporeuses jusque sur la table.

– Et bien toi au moins, tu ne fais pas semblant d'être un pur esprit, coupa Vertu d'un ton acide. Et remets ta capuche, tu vas nous attirer des ennuis.

– Ah ? Ils n'aiment pas les elfes par ici ?

– Si, sûrement, mais c'est surtout que tu nous fais remarquer. Bon, tu viendras ?

– Si tu y vas, j'y vais.

– Bon, Momo ?

– J'ai l'impression que ce petit... concours est plus ou moins réservé aux aventuriers expérimentés... J'ai peur de ne pas être à la hauteur.

– Mais si, mais si, allez comptez-le aussi. Notre compagnon n'est pas là, mais je ne pense pas qu'il rechigne devant la perspective d'une bagarre lucrative, vous pouvez le compter.

– Bien, bien, je crois que nous en avons fini alors... Nous nous reverrons dans quatre jours, d'ici là, n'hésitez pas à visiter notre belle cité, et bonne chance.

Et il repartit, toujours aussi peu assuré, probablement pour reprendre son poste au pont.

– Est-ce vraiment prudent ? Tu crois réellement que je pourrais survivre à une épreuve de ce type, tout seul, là où même des aventuriers... ?

– Ah ? Eh, dis moi, nous avons déjà vécu deux aventures non ?

– Oui, si on veut.

– Bon, alors il faut que tu saches une chose importante : dans tous les coins d'Occident, et je suis prête à parier que c'est pareil ailleurs, il y a des tavernes, et dans ces tavernes, il y a généralement une ou plusieurs tables telles que celle-ci, qui sont occupées par des gens qui nous ressemblent, et qui comme nous se disent aventuriers. La différence entre eux et nous, c'est que ces gens, pour la plupart, n'ont jamais mis les pieds dans un donjon, n'ont jamais vu un monstre autrement qu'empaillé, et ils seraient bien en peine de sortir la lame du fourreau tant elle a rouillé. Tu es un véritable aventurier si tu as survécu à ta première aventure. Vu que tu as survécu à la deuxième, tu peux à bon droit te flatter d'être expérimenté, et je te conseille d'en profiter pour toiser d'un air méprisant tous les fiers-à-bras que je t'ai décrits, c'est un des petits plaisirs de la vie. Un peu d'assurance, que diable, tu es un mage puissant et j'ai noté que tu savais faire preuve de caractère et d'esprit d'à-propos lorsque la situation le nécessitait.

– Un mage puissant ? Tu te moques de moi, je n'ai même pas mon brevet élémentaire de sorcellerie, j'ai quitté l'école avant la fin de l'année !

– Un type qui transforme la pierre en boue, qui se rend invisible à volonté, qui aveugle ses ennemis, pour moi, c'est un mage puissant. Et je me souviens que dans la grotte du Divisé, tu as projeté un éclair particulièrement meurtrier.

– Oui, et c'est un pur miracle si je ne me suis pas frit la cervelle.

– Ce n'est pas un pur miracle, c'est simplement que tu as les compétences requises pour lancer de tels sortilèges. Tu as à la fois la connaissance et le talent, mais tes professeurs ont réussi à te convaincre que tu étais médiocre, pour des raisons qui sont sans doute de pure mesquinerie. Il faut te défaire de cette influence néfaste et, dorénavant, apprendre la sorcellerie par la pratique, et non plus seulement en prêtant attention à des enseignements que te procurent des gens qui n'auront jamais ton envergure.

– Tu dis cela, Vertu, car tu n'es pas magicienne. Mais je t'as-

sure que certains de mes maîtres étaient de loin supérieurs, par leur puissance et la qualité de leurs sortilèges, à ce que je pourrais jamais devenir. Si tu prends ce sortilège de transformation de pierre en boue qui t'a tant frappée, tu dois bien comprendre que si je l'avais lancé lors d'un examen, j'aurais été la risée de mes camarades. Ainsi mon professeur d'altération minérale, l'honorable Andralphabetus, aurait été capable de faire fondre le mur depuis la base jusqu'au chemin de ronde, là où je n'ai réussi qu'à forer un étroit tunnel !

– Tes maîtres, tout comme toi, sont des hommes, pourquoi devrais-tu leur être inférieur ? Penser ainsi est la marque d'une âme petite, et je te conseille de changer rapidement d'optique. Ne te méprends pas sur le sens de mes paroles, il est bon de respecter ses maîtres, mais ce respect ne doit pas être aveugle. Ton Antrophodlanus là, il était sans doute très fort pour ramollir les cailloux, je n'en disconviens pas, mais l'as-tu souvent vu lancer des sortilèges en dehors de sa discipline de prédilection ?

– Non, jamais, admit Morgoth après un instant de réflexion.

– C'est bien ce que je pensais. Il a sans doute passé des années à se perfectionner dans les quelques sortilèges qu'il maîtrisait le mieux au départ, dans le seul but d'impressionner ses élèves et ses collègues. Et lors de ses leçons, je suis prête à parier qu'il se lamentait à tous propos de la médiocre qualité des étudiants qu'on lui envoyait, et à vanter les extravagantes prouesses de potaches du temps jadis.

– C'est pourtant vrai, à croire que tu l'as connu !

– Lui en particulier non, mais des gens de sa sorte, hélas, j'en ai subis moult. On trouve souvent ce défaut chez ceux qui font profession d'enseigner : exiger qu'un élève qui n'a que quelques semaines d'apprentissage dans une matière particulière fasse aussi bien qu'un professeur qui n'a rien fait d'autre de sa vie qu'étudier ladite matière. Celui qui maîtrise parfaitement une discipline, et rien en dehors d'elle, est plus nuisible encore que l'ignorant qui, sachant au moins qu'il est ignorant, agit en conséquence.

– Ah oui ?

– Supposons un instant qu'au lieu de te compter parmi nous pour cette affaire sur la route de Misène, nous ayons eu à nos côtés ton professeur Angrossephalus. Au prieuré de Noorag, il aurait fait un trou plus grand dans le mur, je n'en disconviens pas, mais quelle importance, grand ou petit, cet orifice nous a sauvés. En revanche, ton vieux sage, aurait-il eu la présence d'esprit d'aveugler les brigands dans la clairière ? Aurait-il réussi à foudroyer le Divisé ? Aurait-il pu lancer ces illusions qui nous ont permis de sauver Mark de la pendoison ? J'en doute si tout ce qu'il sait faire de ses dix doigts, c'est du granit mou. J'ignore quels critères président à l'établissement des hiérarchies dans les académies de magie, mais chez les aventuriers, on ne juge la qualité d'un sorcier qu'à la seule aune de son utilité dans le groupe, ce qui implique d'avoir d'amples facultés d'adaptation. Et à ce titre, tu as largement mérité ta place parmi nous.

– Tes paroles sont agréables à mes oreilles. J'espère que tu ne cherches pas à me flatter ?

– Pas du tout, c'est la vérité. Et je vais t'en donner un exemple : voici quelques années, Mark et moi faisons partie d'une compagnie d'aventuriers qui agissaient dans les terres situées entre l'Argatha et la passe de Dûn-Molzdaar. Nous avions parmi nous une magicienne capable, probablement plus puissante que toi. Or, voilà que par une belle nuit de printemps, nous étions paisiblement en train de pill... de visiter un cimetière en ruines d'une cité abandonnée, quand soudain, notre magicienne, qui était restée à l'arrière, tombe nez à nez avec un vampire, qui tout de go lui saute à la gorge et se met à lui sucer le sang. Alertés par ses cris, nous nous précipitons à son secours et terrassons le mort-vivant avant qu'il ne la tue tout à fait. Grâce aux bons soins de notre prêtresse, nous remettons notre collègue dans un meilleur état et poursuivons notre périple. Or, au moment de nous reposer, elle s'aperçoit avec horreur qu'elle est désormais considérablement diminuée ! Elle ne peut plus lancer que quelques sortilèges élémentaires, et encore en petite quantités. Le vampire lui avait volé l'essentiel de son énergie vitale et de ses facultés magiques.

– Quelle horreur !

– En effet, c'est un sort cruel. Mais que crois-tu qu'elle a fait ? Était-elle du genre à se lamenter, à s'enfuir et à se cacher dans un trou ? Du tout ! Elle a pris son parti de la situation et lorsque, quelques jours plus tard, il advint qu'un fort sorcier la défia en duel, elle releva bravement le défi.

– C'est du suicide !

– Non, de la confiance en soi. Elle a d'ailleurs triomphé sans employer le moindre sortilège, juste en utilisant la ruse, l'intimidation et en mettant à profit les mauvaises habitudes de son adversaire. Voilà un exemple à suivre, voilà un esprit souple qui va directement au plus important. Mis dans une telle situation, ton vieux professeur serait mort.

– Donc, tu m'encourages à développer tous mes dons, sans passer trop de temps à me spécialiser.

– C'est exactement ça.

– Ce qui rejoint la requête que je t'ai déjà présentée plusieurs fois : m'entraîneras-tu un peu au métier des armes ? Je risque d'en avoir besoin si la semaine prochaine, je dois me retrouver seul face au danger.

– Ah, décidément, tu y tiens. Soit, je t'apprendrai l'escrime à ma manière, nous tâcherons de louer une salle d'armes en ville demain, ou à défaut une grange. D'ailleurs Xy, si le cœur t'en dit...

– Quoi ? Tu veux m'apprendre à me battre ? Tu m'avais dit que Melki était une déesse pacifique.

– C'est vrai, rien ne t'y oblige, c'est à toi de voir. De toute manière, une elfe gracile comme toi n'est pas d'une grande utilité dans un combat.

– Mais pas du tout, c'est totalement faux ! Je peux me battre comme n'importe qui, je n'ai pas peur.

– Bien, nous te compterons donc parmi nous pour notre petite leçon d'escrime.

– Oui, mais l'après-midi alors. J'ai des courses urgentes à faire demain matin.

Et ils discutèrent ainsi de toutes sortes de sujets jusqu'au retour de Mark, qui revint à l'heure. Son humeur s'était de nouveau assombrie. Il portait maintenant sur le dos un grand sac de toile fatigué et informe, dont le contenu était, d'après l'aspect et le son produit, une grande quantité d'objets métalliques brinquebalants, pesants et, vu qu'il jeta le tout sans ménagement devant ses camarades, pas vraiment fragiles.

– Tiens, fit Vertu, tu as fait des courses ?

– Non, juste récupéré des affaires à moi que j'avais laissées dans les environs.

– Bien, très bien. Alors figure toi que pendant ton absence, on a trouvé un commanditaire.

– Déjà ?

Vertu lui répéta les paroles du mystérieux Paimportes, et ce qu'ils avaient décidé de faire.

– Et bien mes amis, tout ça est très joli, et j'espère sincèrement être parmi vous pour voir de quoi il retourne, malheureusement j'ai un impondérable. Figurez-vous que mû par un sentiment charitable (il jeta un regard sinistre à son canari), je me vois contraint de vous fausser compagnie quelques temps pour accomplir une certaine tâche. Je ne sais pas si je pourrais revenir à temps, je ne sais même pas si je pourrais revenir tout court car je vais au devant d'une bonne occasion de me faire occire, mais c'est un truc que je dois faire, quoi.

– Oh, quel dommage, s'attrista Xyixiant'h. Et que dois tu faire, au juste ?

– Il faut que j'aille... que je... m'inscrive... enfin, je dois... Oh non, j'ai trop honte pour vous en parler. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je trouve la mort...

Et à la consternation de ses amis, il demanda où était sa chambre et gravit pesamment l'escalier pour y poser ses affaires. Nos héros désarmés se demandèrent s'ils devraient monter pour aider leur camarade dans la détresse ou au contraire le laisser pudiquement à sa peine solitaire, mais au bout de plusieurs minutes, ils entendirent des pas sourds assortis de cliquetis brefs provenant de l'escalier. C'est lorsqu'il réapparut à leurs yeux que

Xyixiant'h et Morgoth découvrirent avec horreur ce que Marken était parti chercher.

L'armure était toute entière d'une matière noire et mate, semblable à un métal fondu dans un moule poreux et qu'on ne se serait jamais donné la peine de polir. Chacune des pièces qui la composaient avait pourtant été ciselée avec un art consommé, selon des courbes complexes et précises qui alliaient la mortelle fonctionnalité à l'esthétique la plus sinistre. Les jointures des plaques étaient protégées par des rebords abrupts, plus prononcés que ne le nécessitait la seule fonction de bloquer une lame rasante, et se prolongeaient par des arêtes et des pointes effilées, qui donnaient à l'ensemble l'aspect d'un noir buisson aux longues épines. Les parties plates des solerets, des gantelets et du plastron s'ornaient de reliefs d'un rouge sombre évoquant le sang séché, et représentant des corps mutilés et des visages horriblement distordus, entremêlés en une macabre sarabande. Par quelque prodige de magie noire sourdait en permanence de toutes les pièces de l'armure une brume sombre et lourde qui s'écoulait jusqu'à terre en volutes malsaines, accompagnées d'un courant d'air glacial qui se faufilait insidieusement autour de nos héros. Nul mortel ne pouvait contempler l'armure maudite sans tressaillir d'horreur, nulle créature n'était à ce point dépourvue de sens qu'elle ne perçoive immédiatement les relents d'épouvante ancienne, les émanations toujours vivaces d'une antique souillure que les peuples avaient préféré enfouir sous les voiles du temps et de l'oubli.

– Bien, reprit le Chevalier Noir, le temps est venu pour moi de repartir sur les routes. Au revoir, mes compagnons d'infortune, et peut-être adieu. Je vous en conjure, ne cherchez pas à me suivre, je préfère que vous ignoriez ma destination afin que, si je venais à périr, vous gardiez une bonne image de moi.

Puis il remit son heaume, qui surpassait en hideur tout le reste de l'armure, fit un petit geste triste de la main et sortit, sous les regards hagards des rares clients qui osaient encore sortir la tête de sous les tables.

– Wah ! Fit Morgoth une fois qu'il eut cessé de trembler. Mais pourquoi diable est-il allé acheter cette armure si peu engageante ?

– Il ne l'a pas achetée, lui répondit Vertu, elle est à lui depuis des années. Pourquoi crois-tu qu'on l'appelle "le Chevalier Noir" ? Je suppose qu'il l'avait cachée quelque part à Banvars avant de partir vers les campagnes de l'ouest, où nous l'avons trouvé.

– Ah, bon. Et tu sais où il va ?

– Aucune idée, mais je donnerais cher pour le savoir.

La soirée n'ayant présenté que peu d'intérêt¹, je vous propose de passer directement au récit des événements du lendemain.

III La quête du Chevalier Noir

C'est un fait que peu de gens contestent, que l'homme est facilement enclin à embrasser la cause du mal, à promouvoir l'égoïsme, la haine et le chaos, à sombrer dans une cruauté laissant bien loin derrière elle la férocité des bêtes les plus sauvages. Il faut cependant porter au crédit de notre espèce qu'apparaissent parfois, en petit nombre, des hommes et des femmes d'exception, animés d'un ardent désir de faire le bien et le beau, exaltés par une inspiration supérieure que les prêtres s'empressent d'attribuer à l'influence divine, dotés d'une exceptionnelle compassion et mus par une détermination farouche à combattre le mal sous toutes ses formes. Ces inflexibles guerriers du bien sont appelés des paladins.

Depuis des temps immémoriaux, l'Ordre Très Saint du Coeur d'Azur rassemblait de tels personnages épris de justice et d'ordre en une vaste confrérie dont les austères forteresses, qui dres-

¹Ah, un détail tout de même : Morgoth trouva un prétexte quelconque pour frapper à la porte de Xyixiant'h. Celle-ci trouva un prétexte quelconque pour l'y faire entrer et le retenir la nuit durant.

saient leurs murailles dans la plupart des nations civilisées, étaient autant de havres de paix et de charité pour les voyageurs en proie aux hasards de la route.

L'une de ces forteresses se dressait justement à une journée de cheval au nord-ouest de Banvars, dernier bastion de la civilisation avant les montagnes glacées et mortelles du Portolan, comme un défi lancé à l'hostilité de la nature. La Commanderie de Banakal, accrochée au sommet d'une crête escarpée et battue par les vents, aux murs bas et épais de schiste sombre conçus pour résister aux plus puissantes machines de siège, aux tours percées de meurtrières impassibles guettant sur les cimes l'improbable survenue d'un ennemi hypothétique, n'était certes pas une coquette villégiature pour dadames à chienchiens.

– Es-tu vraiment sûr que c'est une bonne idée ?

– Cuû !

– 'chier.

Nous étions peu ou prou à midi. N'ayant guère d'espoir de trouver le sommeil, le Chevalier Noir avait galopé toute la nuit, ne s'arrêtant que pour changer de monture à un relais, la sienne étant épuisée. Il chevauchait maintenant un fort étalon noir à la crinière et la queue rousses, dont les naseaux frémissaient d'impatience. Ils s'engagèrent tous deux sur le raidillon qui serpentait le long de la ravine longeant le château, qui était son seul accès.

Niché dans les tréfonds de cette forteresse, ne recevant jamais la lumière que par trois soupiraux, il était une salle dont l'étendue était le seul ornement, et que l'on nommait "salle des justes". Une auguste assemblée de personnages vêtus de robes bleues pâles y tenait justement conseil, autour d'une massive table de granit dont le polissage de la circonférence témoignait de l'usage répété qu'on en avait fait depuis des siècles. Vingt fauteuils de bois vernissé, étroits et hauts de dossier, l'entouraient, mais seuls seize étaient occupés à cette heure. Les seize témoins et protagonistes de la scène curieuse qui va suivre avaient tous dans l'Ordre Très Saint du Coeur d'Azur un grade au moins égal à celui de Protecteur, car selon les actes fondateurs de l'Ordre,

seuls les Protecteurs avaient voix au conseil d'une Commanderie. Une affaire d'une certaine importance semblait troubler la quiétude de ces nobles chevaliers.

– Cette situation n'a que trop duré, lança le Comte de Prophyl, un robuste gaillard à la barbe rousse et aux yeux enfiévrés.

– Thébaut a raison, le péril ne cesse de croître d'année en année, et si nous persistons dans notre inaction... Je n'ose songer à ce qui pourrait arriver à nos gens !

Celle qui venait de prendre la parole d'une voix puissante quoique marquée par l'âge était une femme au visage maigre et ridé et aux cheveux gris ramenés en un sévère chignon. C'était la Protectrice Mahaut de Sétoungue, venue voici bien des années des lointaines terres d'orient. Un homme qui semblait être le plus jeune du groupe, bien qu'une tonsure précoce ait déjà dégarni sa chevelure blonde, prit la parole d'un ton posé, appuyant son discours de gestes apaisants. C'était le chevalier Ban, seigneur de Pahaut, dont la réputation de sagesse commençait à se répandre dans toutes les commanderies de la région.

– Tempérons nos ardeurs mes amis, je vous prie. Ne prenons-nous pas tout ceci trop à coeur ? Après tout, la situation n'est pas nouvelle, et considérez je vous prie les risques de l'opération que vous proposez, ainsi que son coût !

– Mais trêve de mesquinerie, je vous en conjure ! L'ennemi est à nos portes, voici la cruelle vérité, qu'importe l'or que l'on dépense, c'est quand le péril est là qu'il faut agir, sans attendre !

Le baron de Boncoeur, qui venait de prendre la parole, était un quadragénaire au visage carré et aux cheveux courts que sa vitalité emportait parfois, mais que son épouse Thyva, fille du regretté commandeur Pamollo et Protectrice elle-même, se chargeait habituellement de tempérer. Cette fois cependant, elle abonda dans son sens.

– Mezy a raison, d'autant que si, comme c'est à redouter, nos campagnes sont ravagées et nos gens réduits à la famine, cela coûtera bien plus à la Commanderie que les frais qu'implique une prompte riposte.

Le brouhaha menaçait de submerger le débat, si bien que

le Parfait Troihais, duc de Fonsinques, qui s'était chargé de présider la réunion, décida sagement de clore l'affaire au plus vite, car ce paladin bientôt âgé, sans un poil sur le crâne et arborant deux cicatrices en diagonale sur son visage basané, n'aimait rien moins que le désordre. Il posa au milieu de la table une grande jarre de marbre bleu, ainsi qu'un baquet contenant vingt cailloux noirs et vingt cailloux blancs.

– Bien, mettons aux voix pour trancher l'affaire : que ceux qui sont pour le lancement d'une campagne planifiée, décisive et de grande ampleur pour l'élimination définitive de l'insidieux péril qui menace notre domaine mettent dans l'urne une pierre blanche, que ceux qui sont contre mettent une pierre noire.

Le vote fut promptement mené, tout aussi promptement dépouillé. Le président annonça les résultats d'une voix solennelle :

– La proposition du Sire Protecteur Ymmavus d'Emmechioth, ci-devant nous présent Maître des Domaines de la Commanderie de Banakal, visant à l'élimination des rats taupiers dans nos champs de choux, choux-fleurs, radis et autres cultures maraîchères est adoptée à la majorité de onze voix pour, quatre contre et une abstention. Passons maintenant au délicat problème soulevé la semaine dernière par le Sire Parfait Thuvient d'Oudoncqes, ci-devant nous présent Gentilhomme Architecte de la Commanderie de Banakal, concernant la grave question de la fuite du toit du réfectoire. Nous vous écoutons, Thuvient.

– Merci sire Trohais. C'est le coeur lourd et chargé de sombres pressentiments que je viens présenter devant vous le résultat de mon enquête sur ce mal qui gangrène jusqu'au plus haut niveau de notre ordre, et je ne vous cacherai pas plus longtemps, mes amis, l'étendue du désastre : l'humidité, en effet, a progressé depuis notre dernière entrevue, et menace désormais la maîtresse-poutre qui...

Soudain, les lourdes portes s'ouvrirent et un jeune homme hors d'haleine aux cheveux sombres et raides, revêtu d'une humble tenue de travail, fit irruption dans la pièce.

– Messigneurs, messeigneurs, c'est... c'est terrible...

– Qu'y a-t-il, Sécant, parle donc ! S'enquit la Protectrice

Thyva qui avait reconnu son écuyer, le jeune et très émotif Sécant Tafette.

– Il y a à la porte un chevalier qui souhaite être reçu par vos seigneuries, pour une affaire urgente.

– Et bien alors, s'emporta sire Troihais, qu'il entre donc, où est le problème ? A-t-il dit son nom au fait ?

– C'est que justement messire, gémit le freluquet au bord de l'évanouissement, il s'est présenté sous le nom de "Chevalier Noir" !

– Palsembleu, voilà un bien triste sobriquet. Je gage qu'il s'agit de quelque noble guerrier venu des lointaines contrées du Midi, par-delà la mer Kaltienne et le désert du Naïl, et qu'il doit son surnom à la couleur de sa peau ?

Mais à lire l'expression épouvantée sur le visage du serviteur, le Sire Parfait comprit qu'il faisait fausse route.

– Bien, bien, qu'il entre, voyons ce qu'il veut.

Durant quelques minutes, les Justes de Banakal conversèrent à mi-voix, avant qu'un pas lourd résonnant dans les couloirs glacés de la forteresse n'annonce l'arrivée de leur hôte. Et lorsqu'il passa la porte, ils ne purent s'empêcher de tressaillir à leur tour à la vision du guerrier des ténèbres dont la présence méphitique irradiait de malévolence. Avaient-ils été bien sages d'accepter ainsi la venue de ce puissant étranger dévoué au mal ? Le casque noir émit un rugissement métallique, tout à la fois puissant et lointain, la plainte d'une âme damnée.

– Qui est votre chef ?

– Nous sommes les Conseil des Justes, répondit Mahaut, nous dirigeons la Commanderie. Parle devant nous, que veux-tu ?

– Je viens adhérer à votre ordre.

Marken ôta son casque et montra son visage, qui s'avéra humain et point désagréable, à la satisfaction générale des paladins assemblés, qui imaginaient déjà sa face comme un amas de chairs putréfiées parcourues par des insectes répugnants. Toutefois, s'il appartenait bien au monde des hommes, son expression était irritée, méprisante et on eut dit qu'il était à la limite du

haut-le-coeur.

– Hum... fit Troihais, on a dû mal vous renseigner. Ici c'est un poste de l'Ordre Très Saint du Coeur d'Azur.

– Oui, c'est bien ça.

– C'est que nous sommes un ordre de paladins. Nous sommes tous des paladins ici.

– Je suis...

Il semblait faire un effort surhumain, d'un coup, une veine battant à sa tempe trahissait une tension interne, à la limite de la rupture nerveuse. Un ton plus bas, il reprit.

– Je m'appelle Marken, et je suis p... je... Je suis paladin.

L'énormité de cette affirmation laissa les Justes bouche bée, hormis la Protectrice Julie des Colletets, une maîtresse femme encore jeune aux cheveux bruns très courts et aux yeux gris, dont les conquêtes alimentaient la légende, et toutes n'étaient pas militaires.

– Euh... C'est à dire que dans nos contrées, on désigne sous le nom de "paladin" un chevalier fier et preux, prompt à mettre sa lame au service du bon droit et à sacrifier son existence à la cause du bien.

– Ouais, répondit Mark, c'est ça. Alors, vous en dites quoi ?

Il y eut un instant de flottement, durant lequel ils se jetèrent avec vigueur leurs regards les plus interrogatifs. Troihais reprit.

– Sire Nicolas, demanda-t-il, que disent les règles de l'Ordre à ce sujet ?

Le marquis d'Eutarthès, Protecteur en charge de tous les problèmes juridiques, héraldiques et réglementaires à la commanderie, était un quasi-vieillard grand et très maigre, à tel point qu'il semblait douteux qu'il se fut un jour réellement battu les armes à la main.

– La règle est formelle, regretta-t-il d'une petite voix nasillarde, tout paladin qui se présente avec le désir de rejoindre l'Ordre, s'il peut justifier d'un noble lignage, doit être examiné séance tenante par le Conseil des Justes, et mis à la question avec le secours du Blanc-Tétin, afin de savoir s'il est ou non digne de nous rejoindre.

– Tu as entendu, guerrier, tu dois subir l'épreuve du Blanc-Tétin.

– Parfait, qu'on en finisse, cracha Marken.

– Qu'il en soit ainsi. Dame Teppa, allez céans quérir le Blanc-Tétin de Banakal.

Une petite femme un peu grasse, d'une quarantaine d'années, sortit de la pièce sans se faire prier en contournant prudemment le Chevalier Noir. La Protectrice Teppa d'Issy, en charge du respect des usages, coutumes et liturgies propres à l'Ordre, se rendit dans une pièce qui ne devait pas être bien éloignée car elle revint rapidement, portant un coffre cubique large d'un coudée orné du symbole de l'ordre, qu'elle déposa sur la table et ouvrit. Elle en sortit avec le plus grand respect un casque de métal argenté, étincelant à la lumière des torches, ce genre de casque conique à la mode des elfes de jadis, aux pans jugulaires finement gravées de motifs spiralés. Une bande d'or finement ciselée partait depuis le nasal jusqu'au sommet du crâne, où elle se terminait en un cimier composé de trois plumes de coq de bruyère supportant fièrement ce qui, de prime abord, ressemblait fort à une tétine, ma foi, d'une blancheur de craie.

– Couvrez-vous sans peur du Blanc-Tétin, vous qui aspirez à nous rejoindre. Dites les mots de vérité, le Tétin demeurera immaculé, souillez votre langue de mensonge, sa noirceur trahira celle de votre âme.

– Eh ?

Dubitatif, le Chevalier Noir chaussa le casque saint. Un murmure parcourut l'assemblée, qui semblait très étonnée. Troihais reprit.

– Aussi curieux que cela puisse sembler, tu es effectivement un paladin, comme tu le prétends. Le Blanc-Tétin a toujours foudroyé sans coup férir quiconque l'a porté sans avoir la dignité requise. Vérifions cependant qu'il fonctionne encore, cela fait longtemps qu'il n'a pas servi. Dis nous ton nom, chevalier.

– Je suis Marken-Willnar Von Drakenströhm, que signifie...

– De Blanc Tétin, annonça la protectrice d'Issy.

– Tu ignores le rituel du Blanc-Tétin ? Soit, je vais t'expli-

quer, la chose est simple. Si tu dis la vérité, le Cimier du Tétin restera blanc, si tu mens, il deviendra noir. Inutile de chercher à dissimuler ta nature, inutile de chercher à nous tromper.

– Soit, dit Marken, qui réfléchissait maintenant au moyen de se tirer d'affaire.

– Dis nous un mensonge maintenant, que nous puissions voir si le Blanc-Tétin est encore en état. Comment s'appelle le Magiocrate de Gunt ?

– C'est Athanazargorias Dumblefoot non ? Ah pardon, j'étais distrait, vous vouliez un mensonge. Attendez, oui voilà, le Magiocrate de Gunt s'appelle Mistouflet Balladur, et je suis en ménage avec lui car je suis fou de ses petites cuisses dodues.

– De Noir Tétin !

Marken ôta le casque pour constater de visu que la tétine était devenue d'un noir de jais. Puis il le remit.

– Bien, tout à l'air en ordre. Commençons je vous prie. Sire Lancelot...

Lancelot d'Etoilette, Protecteur Inquisiteur en charge d'éliminer les crimes et de débusquer le mal sous toutes ses formes, était réputé pour sa sagacité. C'était un homme grand et mince, dont la chevelure noire et assez longue évoquait un corbeau qui se serait posé sur sa tête.

– Marken, parle sans détour et réponds à mes questions. D'où viens-tu ?

– De Khneb, par delà les monts du portolan, l'Argatha et la mer Thyréénienne

– De Blanc Tétin.

– Es-tu de noble lignage ?

– Certes, la famille des Drakenströhm, de la baronnie du même nom.

– De Blanc Tétin.

– Ta position dans la famille ?

– Fils aîné de feu le précédent baron, et donc héritier légitime. Mais mon père m'a spolié de mon héritage par amour pour ma marâtre et le fils de celle-ci, c'est ce qui m'a conduit à quitter Khneb voici des années sans espoir de retour.

– De Blanc Tétin, tirant légèrement sur le blanc cassé néanmoins, mais rien de dramatique...

– Hum... Bien, tu es donc un gentilhomme, c'est déjà ça. Mais, je crois déceler dans ton attitude une réticence à venir parmi nous. Viens-tu de ton propre chef, ou bien envoyé par quelqu'un ?

– Quelle perspicacité. Je viens envoyé par quelqu'un, tu as deviné juste.

– De Blanc Tétin.

– Ah ah, tu avoues ! Et dis-moi usurpateur, quelque sombre parti t'envoie semer discorde et déshonneur parmi nous ? Parle, je te l'ordonne, qui est ton maître ?

– Hegan.

– He... Hegan ? Tu oses... BLASPHEMATEUR ! (on l'aura compris, Sire Lancelot était un fervent Heganite).

– Euh... oui, mais de Blanc Tétin !

– Gargl...

Aymeric d'Esbafes, voisin et grand ami de Lancelot, le retint alors qu'il allait s'emporter, et poursuivit l'interrogatoire. C'était un chevalier expérimenté que peu de choses étonnaient encore.

– Hegan t'envoie tu dis ? S'agit-il bien du dieu Hegan ?

– Lui même.

– De Blanc Tétin, aussi étonnant que ça puisse paraître.

– Comment cela se peut-il, raconte, je suis curieux d'entendre ton histoire. Et n'oublie pas le cimier qui te coiffe.

– L'histoire est brève, j'ai rencontré Hegan en personne il y a moins d'un mois, alors que je chevauchais dans les contrées à l'ouest d'ici. Il a fait de moi son paladin et m'a envoyé son ange Azymaël pour m'accompagner. C'est cet oiseau que vous voyez là (ils s'aperçurent du coup de la présence du volatile, qui jusque là n'avait pas attiré leur attention). Et c'est ce même Azymaël qui m'a ordonné de venir me joindre à vous, pour des raisons que j'ignore.

– De Blanc Tétin.

– Je veux, de Blanc Tétin, j'aurais pas inventé un fabliau aussi stupide s'il ne m'était réellement arrivé.

– Tu es un envoyé de Hegan ! C'est tout à fait inattendu, tout à fait. Si tel est le cas, comment nous opposer à la volonté du dieu de la Loi ?

Il faut ici savoir que les paladins de l'Ordre Très Saint du Coeur d'Azur (que par souci de commodité et pour nous conformer à l'usage répandu parmi le peuple, nous nommerons désormais "les chevaliers bleus") faisaient preuve d'une certaine tolérance religieuse dans leurs rangs, et comptait donc des fidèles de plusieurs dieux, les plus nombreux priant Miaris, mais le culte de Hegan n'était pas rare, quelques uns révéraient même Hanhard ou Myrna.

– Oui, s'emporta derechef sire Lancelot, ses origines sont bonnes, c'est très bien, mais il faut encore qu'il puisse se plier sans rechigner à la discipline de l'ordre.

– J'ai déjà été membre d'un ordre de chevalerie, signala Marken.

– Blanc Tétin.

Lancelot, écoeuré, laissa alors tomber d'un geste las, et l'interrogatoire reprit sous la houlette de sire Jeanvoy de Toucotaïs, exécuter de justice de l'ordre.

– Il nous manque encore le plus important pour savoir si le Chevalier Noir est digne de nous rejoindre : la moralité. Voyons donc ce qu'il en est. As-tu déjà causé sciemment du tort à autrui.

– Ah ah ! Souvent, oui, on peut dire ça.

– 'Blanc.

– Tué ?

Le Chevalier Noir était présentement tiraillé entre deux aspirations contraires : il devait obéir à Hegan et donc se prêter au jeu des paladins, sous peine d'être immédiatement damné, et il savait par expérience que ce n'était pas très agréable. D'un autre côté, il n'avait aucune envie de devenir membre de l'Ordre, il lui fallait donc rater l'examen de passage. Mais pas trop, il souhaitait simplement être éconduit, et non conduit au gibet. Mais avec des questions aussi directes et cette maudite tétine qui l'empêchait de mentir, il devenait difficile de donner le change.

– Oui, j'ai tué.

- Blanc.
- Volé ?
- Oh oui.
- Blanc.
- Quelles sont selon toi les qualités d'un bon paladin ?

– Les qualités d'un paladin ? Ah, au diable les faux-semblants, les qualités d'un bon paladin, c'est la force, l'adresse aux armes, l'endurance, la vitesse, l'audace, c'est là tout ce qui compte ! Frapper vite et bien pour ne laisser aucune chance à l'ennemi, voilà comment il faut procéder.

- Ah ? Et la tempérance, la charité, l'amour du prochain...

– Les idées c'est bien joli, mais celles qui triomphent, ce sont toujours celles du plus fort. Voici pourquoi j'estime que le premier devoir d'un paladin est de fortifier son bras. Le reste, c'est de la littérature pour jeunes filles sottes.

– BRAVO JEUNE HOMME ! Bien parlé ! Dans mes bras, mon fils !

Toute la salle avait bondi sur son siège lorsque avait retenti la voix d'un petit vieillard avec barbe et lorgnon qui jusque là était profondément assoupi (c'était lui qui s'était abstenu au vote). On l'avait oublié, c'était pourtant le plus important personnage de l'assistance, le Commandeur de Banakal, le seigneur Barthois de Maroutte, à la gloire ancienne mais pas encore fanée. C'était un des rares fidèles de Hanhard à avoir jamais acquis un poste aussi élevé dans la hiérarchie de l'ordre.

– Non mais c'est vrai, j'en ai plus qu'assez de ces peintres emperlouzés, de ces paladins à fanfreluches qui passent plus de temps agenouillés en toge dans les temples que debout et en armure sur les champs de bataille. Nous sommes un ordre guerrier, pas une compagnie de ballet classique ! Croyez m'en, ce monsieur a toutes les qualités pour nous rejoindre.

- Mais Monseigneur, nous devrions...

– Teuteuteu, pas de mais. Encore une question jeune homme, que je juge mieux de votre caractère, quel est le secret du bonheur, selon vous ?

- Le secret du bonheur ? C'est simple : voir mes ennemis

gisant à mes pieds dans une mare de sang, entendre leurs gémissements d'agonie et les cris de leurs femmes, voilà qui réjouit l'âme d'un homme digne de ce nom.

– Oh, que vous avez raison (le vieux paladin avait des larmes dans les yeux). Prenez-en de la graine, vous autres, ça c'est un homme, un vrai. Ah, mon ami, mon frère, vous avez bien mérité de faire partie de notre Ordre dès maintenant, mais malheureusement, les textes sont formels : pour que vous soyez accepté parmi nous au grade de Chevalier, il faut que vous accomplissiez une quête pour nous. Voyons, une quête, une quête... Au fait Sethro, ne m'aviez-vous pas parlé d'une affaire bien mystérieuse qui vous tracassait en ce moment ?

– Ah, si. Oh, je ne pense pas que ça puisse constituer une quête acceptable...

C'était le Protecteur comte des Biles-Jemquaces, un quadragénaire à la barbiche élégante, qui avait beaucoup de succès auprès des femmes et qui était en charge des relations avec l'extérieur.

– Mais si, mais si. Expliquez donc à notre jeune ami de quoi il retourne.

– Si telle est votre volonté (il foudroya Marken du regard, lequel Marken lui rendit un petit sourire narquois du dernier goguenard). Il se trouve qu'à Banvars, non loin d'ici, un commanditaire extravagant autant qu'inconnu distribue des fortunes scandaleuses à qui veut bien participer à une épreuve tout aussi mystérieuse que lui-même, qui doit avoir lieu dans quelques jours dans un bois des environs. Il a envoyé des agents dans toute la ville pour recruter tous les aventuriers qui passent, vous n'aurez donc aucun problème à le retrouver. Cette histoire est des plus suspectes, alors découvrez rapidement le fin mot de l'histoire et tâchez de faire au mieux s'il y a des choses à arranger. Comportez vous de façon satisfaisante, et vous serez fait (il eut une hésitation, ponctuée d'une moue dédaigneuse) Chevalier de l'ordre.

– Si tel est mon devoir, je m'en acquitterai, dit Marken d'un ton neutre, songeant déjà au moyen le plus sûr d'échouer dans

sa mission.

– Vous pouvez disposer.

Marken rendit promptement le Blanc-Tétin à dame Teppa, s'inclina bien bas et fit mine de sortir, dissimulant tant qu'il pouvait l'intense soulagement qu'il éprouvait, quand il fut hélé par le Commandeur Barthois.

– Holà, mon bon ami, espoir de la chevalerie, ne courez donc pas si vite. Ah, jeunesse... si seulement j'avais vingt ans de moins, je vous accompagnerai bien volontiers sur la route. Vous n'oublierez pas bien sûr de passer à l'économat afin, comme le veut la coutume, d'y percevoir votre gonfanon de quête.

– Mon QUOI ?

IV L'escrime à la manière de Vertu

Vertu étant sortie de bon matin, Morgoth et Xyixiant'h se virent donc seuls, et après une toilette rapide, ils sortirent de conservent dans les rues de Banvars. Ils y musardèrent longuement, dans la Maruste tout d'abord, puis dans le reste de la ville, qui était fort agitée car c'était jour de marché. Xyixiant'h fouinait de tous côtés, s'émerveillant de la moindre chose et ne cessant d'abreuver son compagnon de discours charmants quoique d'intérêt modéré, et le saoulait de questions multiples dont elle n'écoutait que rarement la réponse. La Place Royale était recouverte d'étals. Beaucoup étaient consacrés à la vente de denrées alimentaires, mais il y avait aussi des ferblantiers, des amuseurs publics, des marchands de draps et de menus ustensiles ménagers, et de verroteries, de sellerie, des rempailleurs de chaises, et toutes les autres sortes d'artisans de la ville ou des environs qui, n'ayant pas les moyens d'entretenir une boutique permanente, écoulaient le fruit de leur travail sur la place du marché deux fois par semaine. Puis, comme par magie, ils se retrouvèrent dans le quartier de la Porte du Couchant, là où on trouvait les commerces de luxe.

Située à un col du Portolan, cernée de montagnes boisées

et sauvages, Banvars faisait une bonne partie de son activité du commerce des fourrures, prélevées en grand nombre par des quantités de trappeurs intrépides que le voisinage de monstres affamés et de ruines gluantes de maléfices anciens n'effrayaient pas. Certaines de ces fourrures étaient exportées en l'état vers d'autres contrées, mais la majorité était transformée sur place en vêtements chauds et élégants, qui faisaient la réputation de la ville depuis l'Argatha jusqu'aux pays Balnais. Bien sûr, on trouvait facilement à en acheter sur place. Or, Morgoth était quasiment en guenilles, et Xyixiant'h portait un manteau léger, grossier et bien peu à son goût. En outre, l'hiver approchait à grands pas, et il était rude dans la région. Profitant donc du fait qu'ils étaient exceptionnellement en fonds, nos compères mirent donc le cap vers le magasin de sire Melliflus, coquette boutique à la devanture de bois sombre et précieux et aux larges fenêtres en croisillons de verre multicolores. Ils y firent l'acquisition d'effets plus dignes d'eux, à savoir pour Morgoth une paire de bottes fortes en pied-de-buffle, un pantalon de velours rouge "très à la mode, j'ai vendu le même au prince Soulak", une robe de magicien habillée pour le soir, en zibeline "gris d'argent" légère, une autre robe plus robuste en cuir noir de mouflon, bordée d'élégants liserés en plumes de cou rouges de coq sanglant, et pour finir un grand manteau en grizzli bestial du Jolobal, au cuir rigide et à la fourrure tellement épaisse que lorsqu'il l'essaya, il lui sembla qu'il était obèse. Xyixiant'h pour sa part mit deux heures avant de trouver la plus belle robe du magasin (pour le soir, disait-elle), une autre pour la journée que Morgoth trouva tout aussi belle ("tu n'y connais rien", s'était-il entendu répondre), un ensemble chemise-tunique-pantalon-chapeau-à-plumes-petits-mocassins-mignons, le tout dans les tons verts et évoquant la culture elfique, ou du moins l'idée qu'on s'en faisait dans les villes humaines, une cape en raie argentée de la mer des cyclopes (pour l'été) et un manteau gris en "vigilant des greniers", ce qui était, comme ils l'apprirent plus tard, la désignation commerciale de la fourrure de chat.

Cent soixante-treize ducats !

– Oh Morgoth, dit-elle en s'accrochant à son bras et en penchant la tête, dis, tu me l'offres ?

– Mais bien sûr mon aimée, acquiesça le sorcier à la vive satisfaction de l'elfe.

Puis il paya la totalité de la commande, et c'est en alignant son lingot et ses pièces qu'il s'aperçut du montant déraisonnables que cela représentait. Mais elle semblait si heureuse...

Bref, ils s'en revinrent à l'auberge bien après que le beffroi de la Maruste eut piqué midi, et y retrouvèrent Vertu, d'assez mauvaise humeur, devant trois assiettes, dont une vide (la sienne) et deux froides (les leurs). Comme les Banvarois ignoraient l'usage du petit-déjeuner², ils déjeunaient, en général, assez tôt, et le service de l'auberge était terminé. Tandis qu'ils se restauraient, elle les chapitra d'un ton assez aigre sur le fait que l'or est fait pour acquérir des armes et du matériel, pour payer des informateurs ou des employés utiles, et pas pour acheter des fanfreluches. Morgoth et Xyixiant'h, voyant la mine peu amène de leur aînée, jugèrent plus prudent de ne pas lui parler des récents développements de leur amitié, et firent donc comme si de rien n'était. Vertu leur apprit qu'au lieu de faire du tourisme, elle s'était occupé utilement en louant les trois prochaines après-midi d'une salle d'armes située non loin de là, et qu'ils devaient se dépêcher de manger, th était quasiment en guenilles, et Xyixiant'h portait un manteau léger, grossier et bien peu à son goût. En outre, l'hiver approchait à grands pas, et il était rude dans la région. Profitant donc du fait qu'ils étaient exceptionnellement en fonds, nos compères mirent donc le cap vers le magasin de sire Melliflus, coquette boutique à la devanture de bois sombre et précieux et aux larges fenêtres en croisillons de verre multicolores. Ils y firent l'acquisition d'effets plus dignes d'eux, à savoir pour Morgoth une paire de bottes

²Les lois du royaume de Misène prévoyaient l'écartèlement pour quiconque était surpris en train de pratiquer la profession de nutritionniste. Et s'il m'est permis ici d'exprimer mon point de vue, les Misénaïes avaient bien raison.

fortes en pied-de-buffle, un pantalon de velours rouge “très à la mode, j’ai vendu le même au prince Soulak”, une robe de magicien habillée pour le soir, en zibeline “gris d’argent” légère, une autre robe plus robuste en cuir noir de mouflon, bordée d’élégants liserés en plumes de cou rouges de coq sanglant, et pour finir un grand manteau en grizzli bestial du Jolobal, au cuir rigide et à la fourrure tellement épaisse que lorsqu’il l’essaya, il lui sembla qu’il était obèse. Xyixiant’h pour sa part mit deux heures avant de trouver la plus belle robe du magasin (pour le soir, disait-elle), une autre pour la journée que Morgoth trouva tout aussi belle (“tu n’y connais rien”, s’était-il entendu répondre), un ensemble chemise-tunique-pantalon-chapeau-à-plumes-petits-mocassins-mignons, le tout dans les tons verts et évoquant la culture elfique, ou du moins l’idée qu’on s’en faisait dans les villes humaines, une cape en raie argentée de la mer des cyclopes (pour l’été) et un manteau gris en “vigilant des greniers”, ce qui était, comme ils l’apprent plus tard, la désignation commerciale de la fourrure de chat.

Cent soixante-treize ducats !

– Oh Morgoth, dit-elle en s’accrochant à son bras et en penchant la tête, dis, tu me l’offres ?

– Mais bien sûr mon aimée, acquiesça le sorcier à la vive satisfaction de l’elfe.

Puis il paya la totalité de la commande, et c’est en alignant son lingot et ses pièces qu’il s’aperçut du montant déraisonnables que cela représentait. Mais elle semblait si heureuse...

Bref, ils s’en revinrent à l’auberge bien après que le beffroi de la Maruste eut piqué midi, et y retrouvèrent Vertu, d’assez mauvaise humeur, devant trois assiettes, dont une vide (la sienne) et deux froides (les leurs). Comme les Banvarois ignoraient l’usage du petit-déjeuner³, ils déjeunaient, en général,

³Les lois du royaume de Misène prévoyaient l’écartèlement pour quiconque était surpris en train de pratiquer la profession de nutritionniste. Et s’il m’est permis ici d’exprimer mon point de vue, les Misénais avaient bien raison.

assez tôt, et le service de l'auberge était terminé. Tandis qu'ils se restauraient, elle les chapitra d'un ton assez aigre sur le fait que l'or est fait pour acquérir des armes et du matériel, pour payer des informateurs ou des employés utiles, et pas pour acheter des fanfreluches. Morgoth et Xyixiant'h, voyant la mine peu amène de leur aînée, jugèrent plus prudent de ne pas lui parler des récents développements de leur amitié, et firent donc comme si de rien n'était. Vertu leur apprit qu'au lieu de faire du tourisme, elle s'était occupé utilement en louant les trois prochaines après-midi d'une salle d'armes située non loin de là, et qu'ils devaient se dépêcher de manger, car l'heure trotta.

Il s'agissait d'un vaste espace, haut de plafond et bien éclairé par de larges fenêtres, que l'on avait récemment aménagé en réunissant les combles de deux immeubles mitoyens. Les hauteurs de plancher des deux bâtisses ne correspondant que très imparfaitement, trois marches séparaient les deux moitiés de la salle, dont on avait assuré la sécurité par une solide rambarde de bois. L'endroit était décoré avec sobriété : deux tentures martiales un peu passées aux extrémités (retraçant pour l'une la bataille des Numerléens, pour l'autre le roi Fulbert X le belliqueux passant ses troupes en revue) et des luminaires en quantités suffisantes pour l'entraînement nocturne. La voleuse avait visité plusieurs salles avant de se décider, et ce qui avait emporté son adhésion (et incité à oublier le tarif honteux de trois ducats par demi-journée que demandait le propriétaire de la salle), c'était surtout la splendide collection d'armes et de boucliers qui tapissait un des murs de la salle, un matériel très varié qu'elle comptait bien utiliser pour sa pédagogie.

– Vous êtes prêts, on peut commencer ?

– Euh, oui, répondit Morgoth, que la proximité de tant de ferraille tranchante mettait tout d'un coup mal à l'aise.

– Vous voulez donc que je vous enseigne l'art noble, ancien et ô combien utile de l'escrime ? Commençons donc par la théorie, ce n'est pas bien compliqué, vous allez voir. Voici (elle tira son sabre maudit) une épée. Certains spécialistes font de subtiles distinctions entre sabres, fleurets, espadons, gauchères, sabres,

braquemarts, bâtardes, estocs et que sais-je encore, mais tout ce que vous avez à savoir c'est que l'épée comporte deux parties utiles, qui sont le bout pointu et la poignée. La poignée est ainsi appelée parce qu'on doit l'empoigner. Le bout pointu se trouve à l'autre extrémité de l'épée, ici vous voyez. Si vous savez distinguer les deux bouts l'un de l'autre, vous savez la moitié de ce qu'il y a à savoir sur le sujet. Pour le reste, apprenez que toute l'escrime se résume à ce seul enseignement : le but du jeu est de placer le bout pointu dans la cage thoracique de votre ennemi – ou à défaut dans toute autre partie sensible de sa personne. Vous avez le droit et le devoir d'employer tous les moyens à votre disposition pour arriver à ce résultat. En règle générale, les combattants que vous rencontrerez tenteront de vous empêcher de parvenir à votre but, voire de vous occire, c'est pourquoi il est intelligent de raccourcir le combat en faisant preuve de subtilité dans l'approche. Comme vous avez tous deux quelques notions d'anatomie, il ne vous aura pas échappé que l'être humain possède deux faces, qui sont l'avant et l'arrière, l'avant étant mieux défendu de par la position des bras et des yeux. Partant de ce constat, la méthode que je préconise est la suivante : faire pénétrer la lame par l'arrière, en profitant du fait que l'ennemi ne peut pas vous voir pour le surprendre. C'est le point crucial de mon enseignement : le coup dans le dos, aussi appelé coup du traître. Un autre point important à connaître est l'avantage considérable de celui qui frappe le premier, tout simplement parce qu'il y a une chance non négligeable pour que l'autre n'ait pas l'occasion de riposter. Si vous pouvez le tuer avant qu'il ne réagisse, ou si vous pouvez le blesser suffisamment pour qu'il cesse d'être une menace pour la suite du combat, faites-le sans hésiter.

Xyxiant'h ouvrait de grands yeux effrayés. Morgoth, qui commençait à connaître un peu Vertu, parut moins étonné.

– Diable, voici un enseignement bien brutal ! Mais si je faisais de telles choses, nul doute que mon nom serait maudit, on me traiterait comme un renégat, mes adversaires me...

– Comme toi, beaucoup de combattants qualifient la per-

sonne en face d'adversaire, et c'est une erreur, je t'engage à bannir ce mot de ton vocabulaire. Celui qui te fait face, c'est ton ennemi, voici le terme correct. Beaucoup de jouvenceaux estiment prouver leur virilité en participant à des duels pour l'honneur et autres joutes courtoises. Tu ne dois avoir que mépris pour une telle attitude, laisse ce genre de sport à ceux qui aiment risquer leur santé sans espoir de profit. Si tu tires la lame, ce doit toujours être dans le but de tuer un homme. Lorsque tu tiens ton épée en main, tes nerfs, tes muscles et tes pensées doivent être tournées vers un seul objectif qui doit devenir une obsession : pourfendre ton ennemi. Tu auras tout le temps du monde pour te lamenter et geindre lorsque son cadavre gésira à tes pieds. Enfin, sois convaincu que parmi ceux que tu combattras, beaucoup auront sur ces questions la même philosophie que moi, donc pas de pitié et pas d'états d'âme. Oublie donc la notion d'honneur, c'est une conception sotte que les classes nanties ont inculquée aux faibles pour les tenir en servitude. Celui qui survit à un duel est toujours le vainqueur, celui qui périt est toujours le vaincu, peu importe la manière dont cela s'est produit. Et surtout ne t'inquiète pas de la réputation qu'on te fait, celui qui gagne cent combats par trahison sera toujours mieux prisé que le preux imbécile que son attitude chevaleresque aura conduit à finir ses jours estropié. "Se battre pour la réputation, c'est se battre contre des fantômes", chantait à juste titre le barde Tchil.

– Mais j'ai souvent entendu parler de code de chevalerie, d'honneur des combattants, de parole de soldat, ce n'était donc que vaines paroles ?

– Ce sont, en effet, des billevesées qu'on raconte aux jeunes gens pour les attirer vers le métier des armes, ou des calembredaines destinées aux manants afin qu'ils croient que leurs seigneurs sont animés d'une force d'âme et d'une vertu morale hors de leur portée. Mais la réalité est tout autre, et ceux qui survivent à leurs premières batailles comprennent bien vite combien on a cherché à les tromper, et combien ces sornettes sont sans utilité ni véracité historique. Ils deviennent alors plus avi-

sés, plus attentifs à leurs propres intérêts, et ce n'est qu'à ce moment là qu'ils sont dignes du beau nom de guerrier. Acquérir cet état d'esprit est important pour tous les combattants, mais particulièrement crucial dans ton cas précis, car tu es un sorcier. Si tu fais l'erreur de te battre bravement, face à face, contre un guerrier émérite, selon les bons usages de la chevalerie, ce combat n'aura de loyal que le nom et ne sera honnête que du point de vue du guerrier, car toi, tu n'as ni la vigueur de celui qui s'est entraîné sans relâche toute sa vie pour devenir combattant, ni sa science de l'épée, ni son armure. Aller ainsi au combat, c'est une folie. En revanche, tu peux terrasser le plus puissant des fer-vêtus en le frappant dans le dos, comme je le préconise. En outre, tu dois garder à l'esprit que se battre au corps à corps est un choix dangereux, à ne faire que dans des situations désespérées. Je t'apprendrai, dans les jours qui viennent, quelques bottes qui te permettront de surprendre tes ennemis, et à mesure que grandira ton habileté à les réaliser, tu auras peut-être la sensation de devenir invincible. C'est bien sûr faux. Nombre de guerriers apprennent cette dure leçon en perdant un oeil ou une main, je souhaite que pour ta part, ta sagesse te garde de ce penchant fatal. De par ta profession, tu jouis de la redoutable faculté d'abattre tes ennemis à distance, de les frapper de stupeur, de maladie, de les emprisonner dans quelque piège magique, de les tromper ou de les faire mourir de terreur. C'est une grande chance que de disposer de tels dons, et je t'engage à les chérir, à les cultiver et à les employer à chaque fois que tu le peux lorsque tu dois défaire un parti adverse. L'enseignement que je vais te prodiguer te sauvera peut-être la vie un jour, mais tu ne devras l'utiliser qu'en dernière extrémité.

– C'est bien ainsi que je l'entendais.

– Parfait. Passons maintenant à la pratique. Nous allons prendre chacun un fleuret. C'est ce genre d'arme là... Voilà, maintenant, faites très exactement comme moi. Oh...

– Est-ce qu'on doit pâlir, s'effondrer par terre et se rouler en boule en poussant des petits gémissements pitoyables ? Demanda Xyixiant'h ingénument.

– Aide moi plutôt, fit Morgoth qui s'était précipité au secours de Vertu.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Je me souviens maintenant, la malédiction... Elle ne peut plus toucher d'autre arme que son sabre, alors quand elle a pris le fleuret...

– ... oublié... cracha la voleuse entre deux convulsions.

– Ce n'est rien, tu te sentiras mieux dans quelques minutes.

Effectivement, elle recouvra bientôt assez de forces pour se tenir assise par terre et tenir des propos intelligibles.

– Ah, ça m'ennuie cette affaire.

– Ce n'est pas grave, tu nous apprendras avec ton sabre.

– Tu n'y penses pas, il est trop puissant. Un faux mouvement et je te tranche une main. Je crois que j'ai quand même une solution : je vais le garder dans le fourreau, ça fera comme un sabre de bois.

– Riche idée.

Ils firent ainsi. L'après-midi se poursuivit donc sur un mode martial, Vertu initiant ses compagnons à divers tours et manigances peu sportives mais qui, à l'en croire, permettaient de mettre en difficulté un adversaire plus puissant. Il apparut que Morgoth ne manquait ni d'adresse ni de vigueur, et qu'il avait quelques chances de faire un jour un épéiste passable. Xyixiant'h pour sa part se montra fort empotée au début, mais progressa très vite, à telle enseigne que Vertu la soupçonna d'avoir déjà manié la rapière. L'elfe ne put le confirmer, car elle n'en avait aucun souvenir, mais elle semblait avoir d'instinct les parades et les attitudes d'une combattante qui, sans atteindre la meurtrière expertise de la voleuse, n'était certes pas une débutante. La chose était d'ailleurs assez logique : les elfes sont généralement élevés dans les arts du combat depuis le plus jeune âge, il n'y avait aucune raison que Xyidiand'h dérogeât à la règle.

Le jour commençait à décliner lorsque, fourbus et affamés, ils commencèrent à envisager de plier bagage. Tandis qu'il rangeait l'épée qui lui avait servi, l'oeil de Morgoth fut attiré par une arme

bien étrange, qui évoqua en lui des souvenirs enfouis.

– J'ai quitté mes parents lorsque j'étais très jeune, mais il me semble que mon père avait une telle arme. Je suppose qu'il s'agit bien d'une arme ?

C'était une chaîne faite de maillons d'acier grands comme un poing. Il pendait à une extrémité une lourde boule cabossée propre à fendre le crâne d'un homme, à l'autre une pièce de métal portant deux lames recourbées comme celle d'une faux, et présentant une pointe dans l'axe. Les maillons situés côté boule étaient lisses, mais ceux du côté lame présentaient de petites pointes d'aspect fort cruel, jusqu'à une coudée de l'extrémité. Dépliée, l'arme mesurait près de quatre pas et pesait une trentaine de livres.

– En effet, ceci est une chaîne de combat Vantonienne, une arme redoutable, certains prétendent que c'est la meilleure qui soit car elle peut frapper un ennemi éloigné, en projetant l'une ou l'autre des extrémités comme ceci, mais aussi, et en cela elle est supérieure aux lances et piques, elle permet aussi de combattre un ennemi tout proche, dans un espace restreint. Elle permet l'attaque, mais aussi la défense, c'est réellement une arme excellente. Mais elle est difficile à manier. Tu m'as dit être originaire du Vantonois, non ?

– C'est tout à fait ça, mais j'étais petit lorsque j'ai quitté mon pays, j'en ai peu de souvenirs.

– Une race de robustes montagnards. J'ai eu l'occasion d'en fréquenter quelques uns, et je n'ai pas jamais eu matière à m'en plaindre. On dit qu'un Vantonien normalement constitué et maniant une telle chaîne peut tenir en respect ces grands ours noirs qui infestent les forêts de là-bas.

– Tu pourrais m'apprendre ?

– Quoi, tu veux manier la chaîne ? C'est une arme un peu lourde pour un magicien tu ne trouves pas ? Note, tu es robuste pour ta profession. Si tu tiens absolument à manier une telle arme, il te faudra trouver un autre professeur que moi, car ma compétence en matière d'armes ne va pas jusque là.

– Il me semble que tu m'as déjà tenu un discours semblable

voici quelques temps, tu as même prétendu avec un certain affront ne pas savoir te battre. J'ai eu l'occasion de constater que tu pêchais quelque peu par excès de modestie.

– Soit, je t'avais un peu menti sur mes capacités d'escrimeuse. Mais pour ce qui est de la chaîne, tu peux constater par toi-même que ce n'est pas l'arme idéale pour une femme de mon gabarit. C'est pourquoi je n'ai jamais jugé utile d'étudier son maniement complexe. Cependant, j'ai observé quelques guerriers à l'exercice. Tiens, je vais te guider pour quelques passes, puisque tu sembles t'y intéresser. Tu observeras que certains maillons sont plus allongés, griffés de stries et dépourvus de pointes, on les appelle les maniques. Ce sont, tu l'as compris, ces maillons que tu dois empoigner pour manier la chaîne, à l'exception de tous les autres. Glisser les mains rapidement de manique en manique permet de varier les configurations de combat, de désorienter un adversaire, de passer d'une posture défensive à une attaque foudroyante, puis en un éclair de revenir à la défense. Seuls les combattants expérimentés parviennent à un tel résultat, et il faut bien des heures d'entraînement pour y arriver. Commence par faire tourner la boule, elle permet de tenir en respect un ennemi, et elle est assez lourde pour que son choc à pleine vitesse assomme un homme robuste, même s'il porte un casque. Tu peux la faire tourner en cercle au-dessus de ta tête, comme ceci, ou bien faire des huit devant toi, là, voilà. Garde un rythme soutenu afin que la boule te fasse une protection réellement dissuasive. Bien sûr, plus tes moulinets sont vigoureux, plus ton bras fatigue vite, et il ne faut pas que ton adversaire le devine, alors arrête la boule. Bien, c'est une manière de procéder peu orthodoxe mais efficace. Lorsque tu seras plus expérimenté, tu maîtriseras d'autres techniques pour bloquer le retour de ton arme que de la coincer avec ton entrejambe. Xy, tu peux le soigner pendant que je range la chaîne ?

V Le retour d'une connaissance

Le soir, après un solide repas fort reconstituant pris à l'auberge, Vertu amena ses compagnons étreindre leurs nouvelles tenues au théâtre. Le théâtre municipal de Banvars consistait en un mur semi-circulaire adossé à l'enceinte nord. Des gradins en forte pente permettaient à un demi-millier de personnes d'avoir une vue convenable sur la scène, qui était très petite, en forme de demi-lune et dépourvue de coulisses. Cette dernière particularité obligeait les décorateurs à prévoir quelque meuble imposant au milieu des planches, derrière lequel chutaient sans coup férir tous les personnages que les aléas de l'intrigue destinaient au trépas, qui pouvaient disparaître providentiellement à la vue des spectateurs avant de s'éclipser par une trappe qui se trouvait là, pour rejoindre les loges situées sous les fesses des spectateurs (qui pour la plupart ignoraient ce détail). En été, la salle était à ciel ouvert, mais comme les mauvais jours approchaient, on venait de tendre un velum fait d'une toile que l'on espérait imperméable, ce qui conférait à l'endroit une atmosphère plus confinée et intime, et plus agréable lorsque les vents froids envahissaient les rues.

Morgoth n'avait jamais assisté à une représentation de ce genre, mais il pensait néanmoins pouvoir apprécier tout l'art de la troupe, car pour être lui-même monté sur les planches quelques fois, il savait toute la difficulté du métier d'acteur. Ignorant les horaires, ils étaient arrivés en avance, ce qui lui avait donné l'occasion de détailler les divers types de Banvarois et d'essayer d'en deviner les rangs, fortunes et utilités respectifs. Il n'était d'ailleurs guère besoin d'être grand clerc pour identifier les forestiers descendus de leurs montagnes, ils étaient tous rougeauds, arboraient généralement une barbe fraîchement coupée et des vêtements de fourrure très épais qui alourdissaient encore leurs silhouettes massives, et qu'ils avaient probablement confectionnés eux-mêmes au cours des longues soirées passées à leurs campements. Sans doute ne venaient-ils en ville qu'une ou deux fois l'an pour vendre leurs peaux, leur bois ou leur charbon, et éventuellement trouver femme, aussi s'étaient-ils tous fait soigner par le barbier afin d'affiner quelque peu leur

rugueuse apparence. Les plus prospères arboraient qui une amulette d'argent, qui des bracelets d'or, qui des bagues indiquant ostensiblement leur bonne fortune. Ils venaient manifestement ici pour trouver une compagne ou se rappeler au souvenir d'un partenaire commercial, et à ceux qui reviendraient bredouille resterait le souvenir d'un bon spectacle qu'ils se feraient un devoir de raconter encore et encore, toute l'année prochaine, aux camarades restés là-haut. Nombre de serviteurs, de journaliers, d'artisans et de commerçants modestes, formant le petit peuple de Banvars, occupaient les sièges latéraux, là où les places étaient moins chères. Beaucoup ne s'étaient pas donné la peine de se changer après leur travail, ils formaient une populace bigarrée et bruyante, s'interpellant souvent d'un bout à l'autre de la salle, un public facile venu ici dans l'humble but de se distraire. Ce n'est que plus tard qu'arriva la belle société, qui ce soir-là n'était pas très nombreuse car nous étions un jour de semaine quelconque. Tous portaient soie, brocards et gros boutons de nacre, la mode actuelle était manifestement au rouge pour les dames comme pour les gentilshommes, et bien qu'officiellement on fut encore à la saison chaude, la fourrure faisait déjà son apparition, sous forme d'étoles de renard gris, capelines de vison et manchons de ventrechaton. Il était difficile de distinguer le noble de plein droit du bourgeois enrichi, et ils ignoraient d'un élan commun la présence des autres spectateurs de rang moins élevé, et affichaient un souverain mépris pour les aventuriers grossiers (mais heureusement peu nombreux) qui tâchaient de se mêler à leurs rangs. Il y a un trait assez répandu chez les aventuriers, qui consiste à faire ostensiblement étalage, par sa mine et son costume, de l'emploi exact que l'on prétend tenir. Ainsi, Morgoth reconnu dans la foule deux robes de magiciens en plus de la sienne, une bonne douzaine de guerriers plus ou moins civilisés, dont un qui devait être un paladin, qui tous portaient une arme de guerre bien en évidence, et quelques prêtres sévères en chasuble et tonsure, arborant fièrement les symboles de leurs dieux sur leurs poitrines. Morgoth promena son regard curieux sur l'assistance, et ne trouva point de voleurs, ou, comme Vertu

préférerait dire, de “gens qui se débrouillent, les circonstances sont parfois telles que...”. Peut-être étaient-ils si discrets qu’ils ne se montraient pas en public, ou bien se mêlaient-ils à la foule sous quelque déguisement. Oh mais, peut-être ce jeune costaud aux cheveux noirs qui se rapprochait, l’air de rien, d’un bourgeois à la bourse imprudemment sortie... Mais au fait, il le connaissait, ce pendar !

– Vertu, regarde ce malabar, à quatre rangs devant nous, n’est-ce pas ce brigand que nous avons rencontré dans les forêts, et que tu avais laissé s’échapper ?

– Piété Legris ! Mais ma parole tu as raison, c’est bien lui. On dirait qu’il a suivi mes conseils et qu’il est venu à Banvars. Malheureusement il a l’air d’un piètre tire-laine, il va se faire avoir par un armandier. Suis moi discrètement, nous allons le tirer de cette situation fâcheuse.

Sans demander plus avant ce qu’était un armandier, il suivit Vertu et, conformément à ses indications, se colla contre son flanc droit. Ils se déplacèrent assez rapidement jusqu’à arriver derrière le malandrin, et Vertu finit par tirer son épée du fourreau, sans que les autres spectateurs ne puissent s’en apercevoir, puisque Morgoth la couvrait.

– Ne te retourne pas, murmura-t-elle en lui piquant assez vigoureusement l’épine dorsale.

Il se figea sagement.

– Maintenant tu vas reculer gentiment avec nous.

Il opina doucement et, toujours sans se retourner, remonta les quelques rangées de spectateurs. Ce manège n’éveilla guère l’attention des autres spectateurs, car l’allée était fort encombrée et bruissait de mille vivats tandis que les comédiens faisaient leur apparition sur scène (la coutume locale voulait que la troupe se présentât à son public avant la représentation). Ils retournèrent auprès de Xyixiant’h, un peu étonnée de ce nouveau jeu.

– Je vous assure, madame, que mes intentions étaient...

– Dis-moi maraud, ça fait deux fois que tu me dois la vie.

Il se retourna, tandis que Vertu tâchait de ranger son appareil

sans éveiller les soupçons, et en la reconnaissant, arbora une mine des plus interloquées.

– N'avais-tu pas vu la mine suspecte de ce bourgeois ? Cette manière provocante d'arborer sa bourse ? C'est un armandier, assurément. Nul doute que si tu avais pris son or, ta vie se serait achevée ce soir au fond d'une ruelle, la gorge ouverte.

– Mais c'est quoi, un armandier, finit par demander Morgoth.

– C'est une variété de voleur, quoique ce terme soit impropre, car ils ne volent pas. En fait, il s'agit de filous, stipendiés par une guilde des voleurs pour faire régner l'ordre, en quelque sorte. Ils sont surtout chargés de débusquer les voleurs indépendants agissant pour leur propre compte. Il arrive souvent qu'ils se griment ainsi en bourgeois pour attirer les larcins, je me doute qu'il y a dans les parages un observateur quelconque qui le surveille... peut-être cette femme laide qui nous regarde d'un air mauvais, comme une hyène qui aurait perdu sa proie ce soir.

– Oh, madame ! Comme je suis heureux de vous voir... Si vous dites vrai, vous m'avez en effet évité un sort détestable.

– Un sort dont j'aurais été en partie responsable, car c'est moi qui t'ai indiqué le chemin de Banvars et le métier que tu pourrais y tenir. Mais je vois maintenant que tu n'as pas les qualités d'un vide-gousset. Ta carrure est propre à impressionner, mais pas à se dissimuler, ce qui est le propre du voleur. Tu devrais trouver un emploi de soldat, de garde, tu aurais sans doute plus d'occasions d'y faire valoir tes qualités physiques.

– J'avais moi même pensé devenir mercenaire.

– C'est un travail qui a ses attraits, mais ce n'est pas le métier d'une vie. Tu pourrais y parfaire ta pratique des armes, mais il te faudrait ensuite te trouver un emploi moins aventureux et de meilleur rapport auprès de quelque seigneur dans une campagne bien tranquille. Voilà un sage projet pour un guerrier.

– Encore une fois madame, vous me donnez des conseils sages. Hélas, je ne les mérite pas. J'ai passé de bien mauvaises nuits depuis notre rencontre, hanté par le souvenir de vous avoir trahie, vous qui avez été si bonne avec moi.

– Trahie ? Diable, comment ?

– Après avoir pris la pièce d'or que vous m'aviez donné pour mon silence, je n'ai rien trouvé de mieux que de manquer à ma parole, et j'ai indiqué à qui vous cherchait la route de Misène, que vous m'aviez dit vouloir prendre. Mais comment aurais-je pu résister à ce paladin en armure qui semblait si ardent, moi, un pauvre bon-à-rien ?

– Sois sans crainte, tu ne m'as pas trahie. Je t'avais indiqué un chemin, mais j'en ai finalement emprunté un autre, je pensais ainsi – à juste titre – que tu mettrais nos poursuivants sur une fausse piste. Mais je vois à ta mine interloquée que cette idée ne t'avait pas effleuré l'esprit, tu n'as décidément pas la rouerie d'un voleur.

– Non, je dois le dire, c'est une qualité qui me fait défaut.

– Nous ne nous ressemblons guère, à l'évidence.

– Je suis en tout cas heureux que vous ayez pu échapper au paladin.

– Echapper n'est pas le mot juste, nous l'avons défait.

– Quel exploit ! Mais ça ne me surprend pas, j'ai vu votre force à l'oeuvre, c'était impressionnant. Et les cavaliers noirs, ils ne vous ont pas posé de problèmes ?

– Les cavaliers noirs ?

– Trois guerriers répugnants portant des armures sinistres, parlant d'une voix d'outre-tombe et empestant le mal à trois lieues ?

– Le seul que nous ayons vu qui corresponde à cette description est notre compagnon Marken, mais tu l'as rencontré, c'est celui qui a failli t'occire. Nous n'avons pas vus ceux dont tu parles.

– Et bien, c'est heureux pour vous, lorsqu'ils m'ont interrogé, j'ai cru avoir affaire à des spectres, des ombres... je n'avais jamais eu si peur de ma vie, et j'espère bien ne jamais les revoir.

– Ton histoire m'inquiète, ils en avaient après nous tu dis ? Quelles ont été leurs paroles exactes ?

– Paroles ? Mais c'est ça le pire, ils n'ont même pas prononcé la moindre parole ! Ils se sont penchés sur moi, sans démonter, j'ai su ce qu'ils cherchaient, et au même moment j'ai su qu'ils

pouvaient lire en moi le secret de votre destination. Je leur ai indiqué le chemin que vous aviez pris, ou en tout cas, le chemin que je pensais que vous aviez pris.

– Tout ceci est bien étrange, ami Piété, mais je suis heureux que nous nous soyons rencontrés pour en discuter. Où loges-tu, que nous puissions faire plus ample connaissance ?

– Euh... précisément, je ne loge pas. C'est qu'il est dur de trouver un emploi ici pour un étranger, et l'or que vous m'avez donné n'a guère duré... en fait, je suis à la rue, voilà tout. J'ai dépensé mes dernières sapèques pour payer l'entrée du théâtre, dans l'espoir de détrousser un bon bourgeois dont l'or me ferait la semaine. Mais dans quatre jours, je serais plus en fonds, figurez-vous que j'ai trouvé un moyen de gagner cinquante ducats d'un coup. Mais je ne dois rien dire, alors permettez-moi de rester discret sur cette affaire.

– Ah, cinquante ducats ! Belle somme en effet. Et je suppose que ça ne te dit rien de particulier si j'évoque devant toi une "Tombe-Helyce".

– Parbleu ! Mais vous savez donc tout ! Avez-vous par hasard la moindre idée du fin mot de cette histoire ?

– J'ai l'impression qu'on nous a fait la même proposition, et je n'en sais pas plus que toi. Bah, nous verrons bien. Quoiqu'il en soit, ta situation est préoccupante, mais nous allons y remédier : ce soir, tu coucheras à l'auberge avec nous, vu que notre compagnon Marken n'a toujours pas reparu et que de ce fait, sa chambre est libre. Demain matin, je te mènerai chez des gens que je connais, et qui auront sans doute un emploi dans tes cordes. Ceci te permettra de survivre jusqu'à ces fameuses épreuves.

– Madame, vous me sauvez encore ! Vous êtes sans doute une sainte femme pour venir ainsi en aide à un moins que rien sans éducation.

– Sans doute, sans doute. En attendant, profitons de la pièce, je vois que notre conversation commence à irriter les autres spectateurs.

Mais en fait, il n'en était rien. Il est vrai qu'une certaine agi-

tation régnait aux alentours, et que l'attention du public s'était concentrée sur leurs gradins plutôt que sur la scène, mais ce n'était pas du tout en raison de leur discussion, qui n'intéressait qu'eux.

– Xy ?

– Oui ?

– Remets ta capuche.

– Mais j'ai chaud...

– T'es pas la seule on dirait. Remets ça te dis-je, tout le monde nous regarde.

– Oh, t'es pas marrante, maugréa l'elfe tout en obtempérant. Ses traits disparurent dans l'ombre, mais elle laissa toutefois couler sur sa poitrine, à dessein, une longue mèche de ses admirables cheveux.

– Il n'y a plus qu'à espérer que cette affaire ne nous cause pas trop de problèmes.

VI Méandres administratifs & mesquine revanche

– Si ça se fait, c'est pas de moi que ça parle.

– Oh oui, persifla Vertu, ça peut être n'importe quelle elfe de l'assistance. En tout cas, moi qui voulais passer inaperçue à Banvars, c'est raté.

– Mais dis moi, Vertu, s'enquit Morgoth, pour quelle raison tenais-tu tant à ton anonymat ?

– J'ai vécu quelques temps à Banvars avant de te connaître, je m'y suis fait quelques amis, et aussi quelques ennemis que j'aurais aimé éviter. Par ailleurs je te rappelle qu'au cours de notre dernière expédition, nous nous sommes aliénés un monastère entier, les chasseurs de trésor de Valcambray, sans parler de ces mystérieux cavaliers noirs dont Piété nous a parlé. Autant de raisons d'éviter la publicité. Bien, je suppose que la vedette et toi avez à faire en ville, pour ma part je vais accompagner

Le Nouvel Obséqueieux

Le quotidien indépendant de la capitale

Douzième jours après la Vêpre Pourpre, an
dix-septième

de l'heureux règne de notre bien-aimé souverain le
majestueux Fulbert le Quatorzième (édition du
matin)

Prix public : 1 maravédus

Emoi considérable au théâtre *par Niklos de
Saint-Flan*

La reprise par la fameuse compagnie Amphitrite du chef d'oeuvre de Jabus Ramen "La geste de Palathée", hier soir au théâtre municipal, aurait dû être l'événement culturel et mondain de la semaine si le début de la représentation n'avait été troublé par la présence, dans le public, d'une mystérieuse jeune fille de race elfique. Il ne nous fut malheureusement possible de contempler ses traits que de trop brefs instants, toutefois, de l'avis unanime des témoins dont votre serviteur eut le privilège de faire partie, il irradiait de l'immortelle créature une inoubliable aura de bienveillante majesté qui inspira une profonde nostalgie jusqu'aux coeurs des hommes les plus rudes. (Lire à ce propos : p. 3 l'article complet de N. de St-F., pp. 7-9 les témoignages recueillis par nos reporters, p. 11 les commentaires vestimentaires de Maître Melliflus, p. 12 le précieux éclairage de l'honorable Docteur Shandrashkar, Professeur Emérite de culture des races humanoïdes à l'université de Baentcher, p. 21 les réactions des autorités politiques)

Piété pour lui trouver un travail, je ne pense pas que ça vous intéresse au premier chef. Amusez-vous bien.

– Amuser je ne pense pas, j'ai quelques formalités à remplir, l'administration royale est bien dans ces hauts bâtiments du quartier nord aux fenêtres barrées jusqu'au dernier étage ?

– C'est ça. Euh, les fonctionnaires royaux ont des usages... enfin, tu verras par toi-même. Tâche d'être diplomate et prudent. Tu y vas pourquoi au juste ?

– Sois sans crainte, c'est juste une bricole sans importance à régler.

La neige était tombé pendant la nuit, la première de la saison. Nos héros s'étant levés tôt, le piétinement des gens et des bêtes n'avait pas encore totalement changé en boue la mince couche blanche qui, dans les ruelles encaissées de la Maruste, étouffait encore l'écho des voix et des pas d'une façon bien plaisante. Morgoth et Xyixiant'h traversèrent de nouveau le pont et se dirigèrent vers les quartier du nord, attentifs aux allées et venues des petites gens de Banvars vaquant à leurs affaires. Les bâtiments de l'administration royale occupaient tout un quartier de la ville, s'étalant en bâtisses sans grâce chargées d'une ornementation pompeuse. Ils tournèrent une demi-heure dans les rues larges et grises livrées au vent glacé, cherchant un providentiel panonceau ou un passant aimable qui leur indiquerait le chemin, sous l'oeil vigilant des gardes royaux postés en nombre dans les parages, et finirent par aviser un bâtiment idoine dans lequel ils pénétrèrent respectueusement.

– Mille excuses, messire, fit le sorcier d'un air hésitant en s'adressant à un gris factotum d'âge incertain absorbé dans la lecture du "Nouvel Obséqueux", derrière un bureau bizarrement intitulé "Accueil".

– ... rourmph... Oui ?

– L'état-civil, s'il vous plaît ?

– La queue, comme tout le monde.

La queue occupait les deux tiers de la longueur du couloir, empruntait l'escalier en colimaçon et se prolongeait probable-

ment à l'étage. Ils prirent place, quelque peu désabusés.

- Tous ces gens vont passer avant nous ?
- Je le crains, mon aimée.
- Pfff...

Quinze minutes plus tard, un quidam hilare descendit les escaliers quatre à quatre, fourbu mais ravi, tenant à la main un minuscule formulaire couvert de cases et de pattes de mouches qui, selon toute vraisemblance, était pour lui le plus précieux trésor de la terre. Il disparut, hors d'haleine. On entendit une voix féminine et désagréable hurler "suivant !". Deux minutes plus tard, la queue avança de trente centimètres.

- Pfff... émit derechef Xyixiant'h.
- Je crains, ma douce amie, que nous ne soyons ici pour plus longtemps que je ne l'avais prévu.
- On dirait, en effet.
- Il est inutile que nous soyons deux à périr d'ennui. Va t'amuser en ville, nous nous retrouverons pour la leçon d'es-crime.

– Quoi ? T'abandonner dans ce lieu sinistre ? Comment le pourrais-je ?

– J'y songe maintenant, hier, j'ai totalement oublié d'acheter des gants. Avec les frimas qui arrive, il ne faudrait pas que je souffre d'engelures. Pourrais-tu aller m'en acheter une paire ?

Xyixiant'h, qui avait oublié d'être sotté, comprit bien que Morgoth lui fournissait un prétexte pour lui épargner cette corvée administrative, et elle saisit ce prétexte car entre une interminable queue et une visite chez maître Melliflus, son choix était vite fait. Après force effusion et démonstration d'affection, elle sortit du bâtiment, prit une grande respiration, satisfaite, gambada jusqu'à la Porte du Couchant.

Morgoth, satisfait d'avoir évité une telle épreuve à sa compagne, se préparait à une interminable course de lenteur en compagnie d'une cinquantaine de banvarois fatalistes lorsqu'au bout d'une demi-heure, un événement imprévu eut lieu : une porte dérobée s'ouvrit à quelques pas devant lui, une tête rondouillarde en sortit, contempla la queue d'un air myope et peu amène, puis

une main rondouillarde accrocha à un clou, jouxtant le chambranle, une pancarte "Etat-Civil, Bureau n°2, ouvert". Aussitôt, un murmure parcourut la foule, la queue se réorganisa, et d'autorité, Morgoth prit la troisième place dans la file nouvellement créée, place qu'on ne lui contesta pas car il arborait les insignes de sa profession (quel que soit son âge, un sorcier impressionne toujours les manants). Ainsi, vingt minutes plus tard, il fut admis en présence du Fonctionnaire Royal.

– Bonjour monsieur, le bureau d'état-civil ?

– Vous y êtes monsieur, que puis-je pour vous ?

– Et bien voilà, je voulais connaître les formalités pour changer de nom...

– Vous êtes monsieur ?

– Morgoth l'Empaleur.

– Ah oui, ça urge. Il vous faut remplir ce formulaire en trois exemplaires, produire un parchemin d'identité ou un passeport en cours de validité, ainsi qu'un timbre fiscal à deux ducats et un timbre BRAC de trois ducats.

– BRAC ?

– Bureau des Rétributions Administratives Complémentaires.

– Qu'est-ce donc là ?

– Vous êtes étranger hein ? Et bien sachez que traditionnellement à Misène, les fonctionnaires sont mal payés.

– C'est navrant.

– A qui le dites vous. Voici pourquoi au cours des siècles, s'est mis en place un système permettant à l'administré de contribuer directement à la rétribution des fonctionnaires, au prorata des actes produits.

– Ah ? Diable, mais on dirait que c'est de la corruption, ça...

– C'est ce que disent souvent les étrangers. En fait, ça fait longtemps que nous avons dépassé ce stade. Il y a une administration spéciale qui organise ce système, le fameux BRAC, et qui émet les timbres éponymes. Il est bien sûr possible qu'il y ait de la corruption dans l'administration. Par exemple, supposons qu'un quidam pressé ait omis de se munir des timbres requis et ne souhaite pas refaire la queue, il est possible qu'il ait la chance

de trouver un fonctionnaire qui, moyennant une légère commission bien sûr, se chargerait de lui procurer ultérieurement les pièces en question.

– Une légère commission ?

– De deux ducats, se rajoutant aux frais de timbre, soient, par exemple, sept ducats dans le cas d'un changement de nom.

– Par exemple.

– Voilà voilà. Une fois ces formalités accomplies, il ne vous restera plus qu'à choisir parmi la liste de noms disponibles actuellement, dans ce livre.

– Comment ça les "noms disponibles" ?

– Oui, en fait, pour des problèmes techniques et réglementaires, il nous est administrativement impossible de créer de nouveaux noms. Vous devrez donc choisir votre nouveau nom parmi ceux qui sont vacants, car leurs précédents titulaires s'en sont dessaisis. Allez-y, choisissez librement.

– Argcoth Enfantnumérodeux, Baba Oreste, Bâtonmerdeux Ludivine, Bindpackage Armaturemétallique, Destructeur-des-mondes Anselme, Filsdejoseph Jesus, Fellation Jacques, Gloirasatan Léonce, Kaskapointe Julie, Kobold Rodolphe, Le Gynécide Elric, Leknout Schlage, Menupoil Zorgan-le-ravageur, Palindrome Ava, Pisquependre Jules, Rejetondumalin Damien, Renicus Johnny, Rkimuss Zelda, Siegheil Benito, Sucerdesqueues Jaime, Troischatonsfloconneuxenformedetétines Sigismon-Théodule. Mais c'est quoi ça ?

– Ben, je suppose que si tous ces gens ont abandonné leur nom, c'est qu'il y avait une raison, pas vrai.

Voyant ça, Morgoth jugea que son or pourrait être employé plus utilement ailleurs, et déclinant l'offre de l'officier d'état-civil, repartit dans la cité, contrarié d'avoir ainsi perdu son temps et égaré sa mie. Il s'en retourna donc, d'un pas vif, jusqu'à la Porte du Couchant, gageant avec raison qu'il y trouverait son elfe dans une quelconque boutique de luxe. Il marchait sur la Grand-Rue, guettant la forme délicieusement emmitouflée de Xyixiant'h, quand il fut hélé en ces termes :

– Par la chouette de Hazam, mais c'est le petit Morgoth ! Regarde ça Roman, c'est bien lui.

– Mais oui Chalabi ! Eh, gringalet, viens ici génuflexer devant tes aînés, comme le veut la coutume des Compagnons du Falanchon !

Morgoth se retourna lentement, fort dépité, espérant ne pas se retrouver face à ses deux anciens condisciples de l'école du Cygne Anémique, Roman et Chalabi, qui l'avaient tourmenté de longues années durant sous le prétexte qu'il était plus jeune, solitaire et d'extraction modeste. Il n'y eut pas de miracle, c'était bien eux. Notre héros résista à l'envie de rentrer sa tête dans ses épaules et attendit patiemment qu'ils traversent la rue pour venir à lui. A sa grande surprise, ils se montrèrent bien plus chaleureux que dans ses souvenirs.

– Bonjour Chalabi, Roman, ça fait longtemps hein ?

– Et oui, plus d'un an on dirait, répondit Roman, le plus rond des deux, un rouquin à la face large originaire des marches de Khneb, qui arborait déjà un soupçon de couperose alcoolique.

– Après votre départ, vous m'avez bien manqué, mentit Morgoth en se remémorant les techniques de Vertu.

– Et oui, reprit Chalabi, qui était brun, un peu plus grand mais plus mince que son inséparable comparse, et affligé depuis toujours d'une acné déplaisante. Mais que veux-tu, notre diplôme en poche, on n'avait pas trop envie de passer encore cinq ans à faire une spécialité en léchant le cul de je ne sais lequel de ces vieux birbes du Cygne, on a préféré partir sur les chemins, profiter de la vie et de notre jeunesse.

– C'était une sage décision, approuva Morgoth, qui pour sa part n'avait pas trop eu à se plaindre de la tournure des événements depuis sa propre fuite de l'école.

– Surtout quand on voit ce qui s'est passé par la suite, reprit Roman. Je constate qu'au moins toi, tu as pu t'échapper, je croyais qu'il n'y avait eu aucun survivant ?

– Pardon ?

– Et bien, tu sais, l'attaque... On m'a dit que le Cygne Anémique avait été rasé.

– Oh ?

Les trois sorciers se regardèrent, mutuellement surpris.

– Tu n'étais pas au courant ? On ne parle plus que de ça dans le métier.

– Ben... non, enfin... j'ai quitté le Cygne il y a deux mois et demi, si je compte bien, il n'y avait rien à signaler...

– Holà... Et bien toi on peut dire que tu es un veinard. Figure-toi qu'après ton départ, la vieille tour a été attaquée. Il court les bruits les plus étranges sur ce qui s'est exactement passé, on ignore qui a fait le coup et pourquoi, toujours est-il que ni les défenses magiques ni les professeurs n'ont pu repousser l'attaque. A l'aube, les villageois de Melokko ont vu une colonne de fumée s'élever de derrière la colline, ils sont accourus et tout ce qu'ils ont vu, c'est la tour livrée à l'incendie, et les cadavres épars de nos camarades. Aucun survivant, comme je te l'ai dit.

– Texto, confirma Chalabi, la mine sombre.

– Quelle horreur !

– Oui. Notre jeunesse qui s'envole. Tous nos compagnons...

– Je ne peux le croire... Mais quelle puissance aurait... C'était un lieu d'étude, de paix, nous n'avions rien d'assez précieux pour qu'on tue pour nous le prendre.

– C'est vrai, pour autant qu'on sache.

– Et on ne sait pas qui a fait ça ?

– Non, personne n'a rien vu, ni rien entendu. Mais si tu veux en savoir plus, il y a un type qui vend des petits objets en buis, un colporteur, il était à Melokko lorsque c'est arrivé, il pourra te raconter ça de première main. Je crois qu'en ce moment, il tient un étal sur la place du marché. Un certain Bobal, ou Babal, je ne sais quoi...

– Je vais aller trouver ce marchand, il faut tirer cette affaire au clair. Nos professeurs et nos compagnons doivent être vengés. Viendrez-vous avec moi, mes amis ?

– Houlà, où tu vas toi ? C'est un boulot pour des aventuriers ça, pas pour de pauvres débutants en magie comme nous.

– Note bien, reprit Chalabi, bientôt on pourra, ça fait un an que nous sommes à Banvars et nous intéressons une compagnie

d'aventuriers. Le sorcier du groupe a dit qu'il consentirait peut-être à prendre l'un d'entre nous comme apprenti ! Et après ça, la fortune, la gloire... Nous pourrions peut-être convaincre nos compagnons d'élucider ce mystère.

Chalabi se rengorgea, rouge de contentement. Les yeux de Roman s'étaient aussi mis à luire à l'évocation de la fière existence des aventuriers. Quand à Morgoth, il cherchait le meilleur angle pour placer son coup, mais soudain, il reconnut une silhouette dans l'assistance.

– Tiens, une amie à moi, il faut que je vous présente. Xy ! Par ici. Xy, voici des camarades de classe Roman et Chalabi. Mes amis, voici Xyixiant'h, ma douce compagne.

– Non, sans blague, tu t'es trouvé une nénette ? Enchanté madame, c'est un plaisir de...

– Chérie, relève donc ta capuche, que ces messieurs n'aient pas l'impression que tu veux te cacher.

– Mais Vertu...

– Que Vertu aille au diable.

– Bon.

Xyixiant'h se montra. Elle avait acheté de nouvelles boucles d'oreille en or et saphir, ainsi qu'une chaînette en or soufflé très finement ciselée par des artisans qui n'étaient certainement pas les malhabiles orfèvres locaux. Elle tendit une main menue (avec une bague en plus, nota Morgoth), que les sorciers confus baisèrent en se prosternant tout bas, tant ils étaient confus. Morgoth passa une main dans la fourrure grise qui gainait la taille de sa bien aimée, et lui lança un grand sourire auquel elle répondit à grands renforts d'yeux humides. Puis il enfonça le clou.

– Xyixiant'h est la prêtresse de notre compagnie d'aventuriers. Au fait je ne vous ai pas dit, j'appartiens à une compagnie d'aventuriers.

– Quoi ? Tu as réussi à te faire prendre en apprentissage ?

– Non voyons, bien sûr que non.

– Ah.

– Je suis un compagnon, titulaire et sorcier de plein droit.

– Arkh ! gémit Chalabi.

– Tu... Tu te fous de notre gueule ! C'est impossible que tu sois... enfin, tu es Morgoth ! Rien que Morgoth, comment tu pourrais... et nous...

– Ces gens vous font des ennuis ?

Les deux sorciers se retournèrent, une vision d'apocalypse s'offrait à eux, celle d'un épouvantable cavalier en armure noire chevauchant un étalon nerveux de même couleur, penché sur eux avec un air menaçant.

– Ah, Mark, te voici de retour, quelle joie. Non, ces deux messieurs sont des amis à moi, Chalabi et Roman, deux sorciers avec qui j'ai étudié, dans mon jeune temps. Messieurs, voici sire Marken-Willnar Von Drakenströhm, dit "le Chevalier Noir" pour d'évidentes raisons. C'est notre paladin.

– Ghhh ! Fit Roman.

– Et donc sur ces entrefaits, messieurs, vous voudrez bien m'excuser d'abrégé ces retrouvailles, mais nous devons retrouver une compagne afin de discuter d'une affaire de la plus haute importance. Je vous salue bien bas, au plaisir, Chalabi et Roman.

Et, laissant les deux sorciers béer tout leur saoul, Morgoth, suivi de ses deux compagnons, mit le cap vers la Maruste en sifflotant un air entraînant, puis en entonnant sans gêne "La Voie du Roy" :

*Il avait fière allure sur son cheval de guerre
Au blanc carapaçon, à la cuisse légère,
Son nom était Camard le Chevalier Sans-Terre,
Regard d'un bleu d'azur, corps tout vêtu de fer.*

Refrain :

*C'est sur la Voie du Roy
Qu'ils s'en allaient chercher la gloire,
Au bout d'la Voie du Roy
Étaient tous leurs espoirs*

Derrière suivait Sango, saint homme sans façon

*Grand-Diacre de Hanhard portant haut son blason
Démon et infidèle, à croire les chansons,
Il avait renvoyés en enfer à foison.*

(refrain)

*A sa suite venait, de pourpre revêtu
Le très sage Anphorion, mage aux grandes vertus
Au savoir sans égal et, lorsqu'il avait bu,
Amateur de garçonnets, c'est souvent tu.*

(refrain)

*Zorgam, fils de Hamak, chevauchait à son flanc.
C'était un Héborien, de peau et cheveux blancs,
Un barbare albinos, vigoureux cependant,
Brandissant à la guerre l'épée à deux tranchants.*

(refrain)

*Le filou nommé Xalamish venait alors
Prompt à prendre la fuite comme à donner la mort...*

– Dis-moi Morgoth, interrompit Marken qui savait la chanson interminable (car la Compagnie de la Voie du Roy comptait dix sept compagnons, quarante et un suivants, une centaine d'hommes d'armes et une trentaine de serviteurs, tous nommés et décrits dans le lai ci-dessus esquissé), te voilà d'une bien charmante humeur que je ne te connaissais pas jusqu'ici.

– C'est que vois-tu, ami Marken, je viens de vivre un moment d'intense jubilation en faisant mourir de honte et de jalousie ces deux crétins que je t'ai présentés. Tu ne peux imaginer les tourments dont j'ai été victime, durant mon enfance, de la part de ces malfaisants et de leurs semblables. Et je vois qu'aujourd'hui, me voici dans l'opulence, et eux dans la précarité, d'où mon contentement.

- N'est-ce pas un peu mesquin ?
- Si, totalement. Et j'assume.
- Bravo, saine attitude.
- Je n'attendais pas moins de compréhension de ta part. Pressons le pas maintenant, il faut trouver Vertu, j'ai des éléments intéressants à porter à sa connaissance, et j'ai besoin de son éclairage sur ces questions.

VII La leçon & sa mise en pratique

Vertu leur sut gré d'être à l'heure pour le déjeuner et fut ravie de revoir Marken. Elle s'était débarrassée de Piété d'une manière qu'elle n'explicita pas, et écouta avec intérêt le récit que lui fit Morgoth à propos de l'attaque et de la destruction de l'école du Cygne Anémique.

– Mais dis-moi, les élèves et les professeurs de ton école avaient les moyens de se défendre, je suppose.

– Assurément, personne de sensé n'attaquerait une académie de magie.

– Et tu dis qu'il n'y avait rien à voler dans ton école ?

– Bien sûr, il y avait des livres précieux, quelques ingrédients magiques rares, du matériel de recherche... mais rien qui justifie les risques. Je veux dire que si quelqu'un est assez puissant pour s'en prendre à une académie de magie, il peut se procurer tout cela légalement, aucun besoin de se battre.

– C'est curieux en effet. Je doute que nous puissions tirer cette affaire au clair avant l'épreuve pour laquelle nous nous sommes engagés, mais nous avons quelques jours pour progresser dans la connaissance de ce mystère. Demain matin, nous devrions tenter de chercher ce monsieur Bouboule, pour qu'il nous en dise plus.

– Je pensais y aller dès cette après-midi.

– N'as-tu pas oublié nos leçons d'escrime ?

– Ah c'est vrai, tu as raison.

– Leçon d’escrime ? S’étonna Mark, qui finissait son plat sans rien perdre de la conversation.

– Morgoth tient absolument à pouvoir manier l’épée. Ah mais au fait, tu ne voulais pas faire un peu de chaîne Vantonienne ? Mark, on s’était dit que tu pourrais lui apprendre quelques passes.

– Tu veux apprendre la chaîne ? C’est pas banal ça. Bon, si tu veux, je vais t’apprendre les bases que je connais, mais je te préviens, je ne suis pas un spécialiste.

– Qu’à cela ne tienne, je souhaite juste ne pas me ridiculiser.

– Alors soit, je t’apprendrai. En fait, le plus difficile est de bloquer la chaîne en fin de course, plus d’un ahuri s’est pris la boule dans les glaouïs comme ça, mais une fois qu’on a pris le coup...

– Ah oui ?

Et donc, restaurés en contents, ils retournèrent tous les quatre à la salle d’armes, et s’y défoulèrent à l’envi, les filles à l’épée, les garçons à la chaîne. En passant, Morgoth s’en était achetée une, suivant les conseils de Marken, et la manipulait avec une évidente fierté. Les premières heures d’apprentissage furent difficiles, mais notre héros s’obstina, et vers la fin de la journée, il commença à obtenir quelques résultats encourageants. Xyixiant’h, pour sa part, compensait par l’audace et la souplesse la force et la technique qui lui faisaient défaut, et s’enhardissait de plus en plus à la rapière, à tel point que Vertu devait parfois la calmer pour éviter que le jeu en devienne trop sérieux. Ils étaient tous fort satisfaits du résultat lorsque, le soir et la fatigue venant, ils sortirent dans la petite rue. Pour changer, ils décidèrent d’aller visiter une de ces tavernes dont on leur avait vanté les douteux mérites, près de la Porte d’Airain.

Là, blottie sous les deux tours d’une hauteur impressionnante (quoique inutile du strict point de vue défensif) qui encadraient le grand portail de chêne plaqué et cloué de bronze, on pouvait trouver un établissement intitulé “les Crocs de Lembar”, largement implanté et haut de trois étages. Les Banvarois l’évi-

taient autant que possible, c'était un lieu pour les étrangers, les voleurs et les gens de mauvaise vie, pas pour les chargés de famille ayant une activité honorable. Bien des gens du pays avaient passé leur vie à Banvars sans pénétrer jamais dans ce lieu pourtant connu de tous, et il circulait à ce sujet bien des histoires parlant de sang, de sexe et d'or, qui pour certaines étaient véridiques. C'était bien plus qu'une taverne, car outre réjouir son palais, on pouvait aussi y écouter des musiciens, y voir des spectacles, y acheter certaines marchandises dont la clientèle pourrait avoir besoin, et y vendre éventuellement son surplus, y monnayer les faveurs de femmes lascives, s'y enivrer de ce qui se boit, se mange ou se fume et vous mène au-delà des horizons les plus lointains l'espace d'une soirée. On y trouvait aussi, mais uniquement si l'on cherchait, une chapelle de Myrna, où l'on pouvait déposer une obole pour s'attirer la chance avant de faire une affaire ou de partir en quête. La Salle Carrée, avec son vaste parterre et ses trois rambardes de bois, pouvait sans peine accueillir plus de spectateurs que le théâtre municipal autour d'une scène à peine mieux conçue. Les trois douzaines de tables carrées étaient noires de monde, des convives qui se toisaient, se hélaient de loin en loin. Il sembla à Morgoth que tous les peuples du septentrion s'étaient donnés rendez-vous dans cet unique endroit pour ripailler, et tous mettaient un point d'honneur à arborer les habits traditionnels de leur tribu, caste, race ou religion. Il vit sans surprise Roman et Chalabi qui vauquaient là à leurs affaires de peu d'envergure, et les salua avec un grand signe de la main et un grand sourire parfaitement hypocrite, tout en glissant entre ses dents serrées un "non mais regardez moi ces deux grandes andouilles". Il salua aussi d'un air grave quelques autres collègues sorciers plus âgés, qui lui rendirent son salut avec autant de gravité, non sans observer d'un air légèrement intrigué la chaîne qu'il avait nouée autour de ses reins et de ses épaules, à la manière Vantonienne comme lui avait appris Marken pas plus tard que cette après-midi. Pourtant chacun ici avait au côté la dague, l'épée ou le gourdin clouté, à telle enseigne qu'il paraissait malséant de se présenter les mains nues.

Adossé à la rambarde du premier balcon, indifférent au va-et-vient des ivrognes et des catins comme au tumulte ambiant, il y avait un personnage qui observait la scène. Il était entièrement revêtu d'un long manteau à capuchon, tout d'une lourde étoffe noire, à l'exception d'un motif compliqué, mêlant courbes et saillies, sans signification immédiatement compréhensible, cousu de satin violet sombre qu'on avait peine à distinguer dans la pénombre. Ni son comportement ni sa mise n'étaient de nature à attirer l'attention, tant les inconnus peu bavards vêtus de la sorte faisaient partie du quotidien des aventuriers. Pourtant, personne n'aurait eu l'audace d'aller lui offrir à boire ou lui chercher querelle, car à chaque regard que vous lui consacriez, à chaque fois que vous l'approchiez, vous étiez pris d'un malaise, d'une sensation que l'on ne pouvait définir autrement qu'en disant qu'elle était déplaisante, sans cependant pouvoir apporter plus de précision. Il était sans doute là depuis des heures, peut-être des jours, l'établissement ne fermait jamais, mais soudain, il s'éloigna de la balustrade, hésita un instant, puis descendit dans la salle. Souple tel un spectre, il se fraya sans peine un passage parmi la foule et se dirigea vers l'immense comptoir, où pas moins de cinq barmen n'étaient pas de trop pour étancher la soif de l'assemblée, et avisa un jeune Ambrin perdu dans ses pensées, probablement éméché. Il l'aborda, lui paya une chope, discuta avec lui quelques minutes, se retournant parfois d'un air sinistre vers la salle. Mais dans l'agitation du lieu, ce manège passa totalement inaperçu aux yeux de nos héros, venus ici pour se distraire.

– Et moi je prendrai un pâté de canard sauvage dans son petit pain de campagne croustillant, suivi du coulis de boeuf aux aïelles farci au gésier d'âne, servi sur sa garniture forestière. Et un pichet de cidre.

– Doux ou brut ? Demanda la serveuse.

– Euh... brut.

– C'est drôle, dit Mark, on m'avait dit que les elfes étaient végétariens.

– Ah oui ? Fit distraitemment Xyixiant'h. Les pauvres...

– Voici donc où étaient passés tous les aventuriers de la ville, s'exclama Morgoth en examinant les dorures passées et les rideaux maculés qui ornaient ce lieu festif.

– On aurait peut-être dû venir plus tôt, convint Vertu. Mais il y a moins d'ambiance qu'avant, je trouve. Ah, si tu avais connu les Crocs de mon temps, ces rixes, ces beuveries... un vrai coupe-gorge, ah ça oui ! On dirait que ça s'est assagi.

– Le propriétaire doit être un des hommes les plus riches de la ville, j'imagine.

– A vrai dire, personne ne sait qui possède cette taverne. Certains prétendent que c'est la propriété de la Prudentielle de Prévoyance-Vie, mais je sais pour ma part, et de source sûre, que ce n'est pas le cas. D'autres prétendent que plus prosaïquement, elle appartiendrait à une holding de droit Balnais cotée à la bourse de Dhébrox. En tout cas, c'est une affaire rentable, c'est sûr.

– Toi morveux, j'aime pas ta tronche.

C'était un individu dégingandé à la face allongée, la trentaine environ, qui s'adressait à Morgoth. Son costume était des plus curieux, entièrement fait de bandes de cuir rouge zébré de jaune, probablement du grand-serpent de neige, qui prenait cette teinte une fois tannée. De larges portions de peau restaient à nu, il devait donc se réchauffer par une grande cape teinte elle aussi de rouge, des cuissardes fourrées et une curieuse toque allongée d'avant en arrière, de la même couleur, complétaient la panoplie. Il avait l'oeil dans le vague, manifestement il avait bu.

– Je suis désolé de vous déplaire monsieur, répondit le sorcier avec diplomatie, et si vous explicitiez vos griefs, je me mettrais en devoir de me corriger séance tenante.

– J'aime pas ta voix non plus. Et j'aime pas les petits merdeux qui se prennent pour des sorciers.

– Je vous assure monsieur, que je suis désolé de vous inspirer tant de... Ah, mais j'y suis, vous cherchez la bagarre ! Je suis navré de devoir refuser, je ne prise guère la violence...

La brute planta brusquement son arme dans la table, entre les doigts de Morgoth. C'était un stylet, intermédiaire entre une

dague et une rapière. Il l'avait sorti si vite que le sorcier n'avait rien vu venir.

– Si tu cherches la merde ducon, intervint Mark, la main sur le pommeau...

– J't'ai pas causé à toi. C'est lui et moi, dans l'arène, dans cinq minutes !

– Non Morgoth, s'écria Vertu, rien ne te force à relever le défi, ce n'est qu'un ivrogne.

– Vous avez bu, monsieur, plus que de raison, et je vous engage à faire preuve de retenue...

– Mais j'avais pas vu, y'a papa et maman ! Ah excuse moi gamin, je t'avais pris pour un adulte ! Ah ah ah !

– Très bien monsieur le bêlître, dans l'arène, pas plus tard que tout de suite.

– Ouais, enfin, monsieur Sang-de-Navet se trouve un peu de fierté virile. Prépare-toi au duel, je te laisse le temps de faire une dernière prière et de dire adieu à tes amis, p'tit bonhomme.

Et il repartit vers le fond de la salle, encouragé par la salle qui n'avait rien perdu de l'échange et se réjouissait à l'idée d'un sanglant combat.

– Morgoth, demanda Xyixiant'h, plus blanche encore qu'à l'accoutumée, tu ne vas pas vraiment te battre non ?

Le coeur du sorcier se serra dans sa poitrine. Il savait s'être engagé inconsidérément, il savait avoir fait une sottise, il savait aussi qu'il n'était plus temps de reculer, qu'il déchoirait devant ses compagnons et l'élue de son coeur si, maintenant, il reculait. Vertu l'attrapa par la manche.

– Mais tu as totalement perdu la raison ! N'as-tu pas vu qu'il s'agissait d'un Ambrin ?

– Un Ambrin, tu veux dire, un adepte de l'école du Pic-Gaillard ?

– Bien, si tu en as entendu parler, tu connais leur réputation.

Effectivement, même Morgoth, qui n'était pas beaucoup sorti de son école, connaissait l'Ordre Ambrin. Il s'agissait d'une confrérie de magiciens, adeptes du dieu Hanhard, et vivant selon ses préceptes dans une école-citadelle aux confins de la chaîne

du Portolan. Mais à l'inverse des autres écoles de magie, qui avaient à coeur d'enrichir la sorcellerie, de conserver le savoir ancestral et d'approfondir les connaissances mystiques, l'école du Pic-Gaillard prodiguait un enseignement pratique, purement versé dans la magie de bataille et l'art du duel. En outre, tous les étudiants, qui vivaient dans des conditions particulièrement éprouvantes, se voyaient infliger un entraînement physique rigoureux et une pratique quotidienne des armes. Ceux qui sortaient vivants du Pic-Gaillard pouvaient par la suite trouver sans peine à s'employer dans les compagnies d'aventuriers ou de mercenaires, chez lesquels ces mages d'élite étaient fort prisés.

– Je suis fichu, résuma Morgoth.

– Souhaites-tu toujours le combattre ?

– Je n'ai pas le choix, j'ai donné ma parole.

– Ah bien sûr, ta parole, ton honneur. Tu n'as visiblement rien retenu de mon enseignement. Bon, alors sache que la situation n'est pas si désespérée. J'ai un peu observé ton adversaire pendant qu'il pérorait, et voici quelques éléments positifs. Tout d'abord, il est fin saoul. Ne compte pas le voir s'écrouler devant toi, il n'en est pas encore à ce point, et l'excitation du combat se chargera de le dégriser assez vite, toutefois même alors, ses réflexes seront un peu plus lents qu'à la normale, sa vision moins aiguë, et son jugement pourra être troublé. Tâche de le mettre en colère, il n'en aura que plus de difficulté à lancer ses sortilèges. En outre, il ne porte aucun insigne de grade, comme aiment à en arborer les Ambrins. A son âge, c'est curieux, sans doute n'est-il pas le meilleur Ambrin qui soit. Enfin, tu as vu son stylet, c'est une arme redoutable, mais de courte portée, et toi tu as une chaîne Vantonienne, tu peux donc le tenir à distance quelques temps. Sers-t-en.

– Merci Vertu, tu me remontes un peu le moral.

– Oh pitié Morgoth, implora l'elfe, ne te bats pas avec lui, il va te tuer !

– Il le faut Xy, il le faut. Allons, sachons être brave. Où est cette arène, qu'on en finisse ?

On l'appelait "les Piliers d'Agonie". On l'avait aménagée au deuxième niveau des sous-sols du bâtiment, sous les caves, à une époque où ce genre de combats était interdit (peut-être était-ce toujours le cas, nul ne le savait). Il s'agissait d'un enclos rectangulaire de vingt pas de long sur quinze de large, creusé quatre pieds sous le niveau général du sol, et ceint d'une balustrade de briques et de pierres taillées ornée de crânes humains innombrables, peut-être ceux des perdants dont les familles n'avaient pas réclamé les corps. Trois rangées de lourds piliers de pierre soutenaient la voûte basse, dont deux sortaient du sol boueux de la fosse. Ces deux piliers qui donnaient son surnom au lieu, on avait pris soin de les protéger des mauvais coups de masse en les habillant de plaques de cuivre bosselé, luisant d'un éclat sanglant à la flamme des torches. Autour de la fosse, le taver-nier avait disposé des gradins surélevés sur deux niveaux concentriques, assez mal conçus du reste car les spectateurs debout sur la marche extérieure devaient, s'ils étaient de robuste constitution, se baisser pour ne pas heurter le plafond. Sans perdre une minute, voyant qu'un combat se préparait, le tenancier avait dépêché un acolyte à la petite buvette qui avait été opportunément aménagée à l'entrée de la salle, et qui faisait pour l'instant des affaires d'or. Quelques filous prenaient déjà les paris tandis que, dans la fosse, le vantard à la livrée rouge n'avait pas attendu son adversaire et esbaudissait l'assistance enthousiaste à grands renforts de lestes passes d'armes et moulinets. Morgoth nota avec un plaisir très mitigé qu'il comptait se battre avec deux stylets, un dans chaque main.

– Morgoth !

– Oui douce Xyixiant'h ?

– Mes larmes ne t'aideront pas, alors reçois ma bénédiction. Puisse Melki te protéger des coups de ton adversaire.

Et la prêtresse posa gravement sa main sur le coeur du magicien, qui s'en trouva empli d'un courage nouveau et d'une vigueur renouvelée qui effaça d'un coup les fatigues de la journée.

– A mon tour gamine, fit Vertu lorsqu'elle eut terminé. Tu

voulais de l'action, en voilà ! Garde bien à l'esprit ce que je t'ai appris, protège-toi le plus longtemps possible, et si une ouverture se présente, frappe vite et fort, sois sans pitié, ce type n'a pas l'air du genre à s'arrêter au premier sang.

– Sois sans crainte, je n'ai aucune intention de périr ce soir.

– Bien, bien.

– Pour ma part, intervint Marken, je n'ai pas grand chose à te dire, si ce n'est que l'heure est venue pour toi de devenir un homme. Ou un cadavre, mais au moins un cadavre honnête. Bats-toi avec fierté, ne tremble pas, va bravement au devant de la mort car dans cette situation, c'est ta seule chance de l'éviter, toute couardise te perdrait. Allez sorcier, fais-nous honneur !

Pour l'instant, Morgoth entretenait un état d'esprit volontaire et martial, mais il se connaissait et savait que la peur allait venir. Il priaït pour qu'à l'instant fatidique, son bras ne reste pas paralysé par la terreur, il priaït pour que la force ne lui fasse pas défaut. Il regarda sa main, déjà elle tremblait. Il serra son poing, déplia sa chaîne, puis sans se retourner, sans prêter attention aux clameurs de la foule qu'il traversait, il franchit les piliers qui marquaient l'entrée de l'arène, descendit l'escalier raide qui menait au sol de sable, de boue et de sang, et lorsque la grille de fer forgé ornée de mâchoires humaines descendit derrière lui, malgré le nombreux public aux cris stridents et les encouragements de ses amis, il se retrouva seul face à son provocateur.

Le sorcier rouge se dandinait d'un pied sur l'autre, pointant ses armes en direction de Morgoth, de la gorge de Morgoth pour être précis, tout en arborant une moue à la fois amusée et dédaigneuse. Il sautillait prestement, passant derrière un des piliers, se moquant ouvertement du jeune magicien qui lui faisait face. "Il se fatigue", se dit Morgoth pour se rassurer. Il n'avait, bien sûr, aucune expérience des duels de sorciers. Il avait bien quelques sorts tout prêts à l'emploi, mais n'avait pas prévu de devoir se battre ce soir, tout ça avait été si soudain. Il avait à sa disposition un sortilège d'Eclair, le plus puissant qu'il connaissait, mais il ne pouvait l'employer dans l'espace réduit de l'arène. Il avait

aussi tout prêt une Invisibilité, sans utilité car ses empreintes dans le sol meuble trahiraient sa présence, une Dague d'Alozaro qui pourrait lui être utile, une volée d'Etoiles de Mage, un sortilège de Lumière, un Entrelacement... Soudain il vint à Morgoth un plan de bataille qu'il mit en pratique sur le champ.

Il entonna entre ses lèvres serrées une mélopée, et de ses mains dessina dans l'air les symboles qu'il connaissait, il s'agissait d'un sortilège de pétrification. A vrai dire, Morgoth ne comptait pas pétrifier son adversaire, il n'avait de toute façon pas préparé ce sort, il se contenta de mimer le sortilège, de le contre-faire. L'Ambrin, bien sûr, reconnut le sort, et à son tour se lança dans l'incantation que Morgoth attendait de lui, une Protection contre la Pétrification. Or ce dont notre sorcier avait besoin, ce n'était que de temps, et l'incantation de la Protection demandait un bon moment. Sans cesser une seule seconde de brasser l'air en marmonnant, il infléchit le ton de sa voix, donna libre cours à l'énergie magique qui l'animait et s'apprêta à lancer son sortilège d'Entrelacement. Or, l'Ambrin n'était pas né de la dernière pluie, et avait quelques duels derrière lui, certains perdus, d'autres gagnés. Peut-être abandonna-t-il son sortilège en cours, peut-être avait-il anticipé la ruse de Morgoth et mimé lui aussi son sortilège protecteur, on ne le sut jamais, mais d'un coup il changea d'optique et lança un sortilège élémentaire, que tous les sorciers et la plupart des non-sorciers connaissaient, les Etoiles de Mage. Un mot suffit, cinq étincelles de lumière jaillirent de ses cinq doigts et en un instant franchirent l'espace qui séparait les deux combattants, serpentant entre les piliers, et frappèrent Morgoth en pleine poitrine. D'atroces brûlures le crucifièrent sur place, ses jambes tremblèrent, et l'Ambrin se vit le combat gagné.

Mais les vivats de la foule saluèrent le courage de Morgoth, l'exploit surhumain et l'extraordinaire démonstration de volonté et de maîtrise de soi dont ils furent témoins. Car chassant peur et douleur de son esprit, le jeune sorcier un instant troublé parvint à reprendre le fil de son délicat sortilège. Voyant qu'il n'avait plus le temps de lancer un autre sort, l'Ambrin bondit, dagues

en avant, avec la ferme intention d'en finir au corps à corps. Il n'en eut pas le temps, car jailli de la base du pilier dont il était proche, des filaments d'énergie pourpres et or claquèrent dans l'air empuanti de la cave et se mirent à danser dans l'air jusqu'au plafond, accueillis par des cris mi-terrifiés, mi-admiratifs de l'assistance. Le sortilège était parfait, sa puissance était maximale, et sa zone d'effet si étendue qu'elle recouvrit bientôt Morgoth et une bonne partie des spectateurs eux-mêmes. Les filaments dansant dans l'air s'enroulaient autour des chevilles, des torsos, des bras de tous ceux qui étaient concernés, en une étreinte qui sans être brutale, n'en était pas moins ferme et gênait quiconque désirait bouger. Impossible dans de telles conditions de lancer un sortilège. Et c'était bien le plan de Morgoth qui, bien qu'entravé à l'égal de son ennemi, se retrouvait maintenant avec un avantage considérable, procuré par l'allonge supérieure de son arme. Il fit avec difficulté un pas vers lui, et lorsqu'il s'estima à distance raisonnable, décocha de toutes ses forces la pointe de son arme. Mais les filaments d'énergie se collèrent autour des maillons et arrêterent la course meurtrière de l'arme. Il la retira de l'entrelacs doré, attentif aux mouvements de son adversaire qui tâchait d'atteindre sa botte de sa main gauche. De nouveau, il lança son arme, cette fois-ci en envoyant la lourde boule de fer en avant. Elle frappa l'épaule de l'Ambrin, qui gémit de douleur, mais la force du coup avait été amoindrie là encore par l'action du sortilège, sans quoi il aurait eu la clavicule brisée. L'intention du soudard était maintenant claire, il avait tiré une dague de sa botte et s'appêtait à la lancer à son adversaire. Il aurait fallu à Morgoth un bouclier pour se protéger efficacement, et il ne pouvait fuir à l'abri, il vit avec horreur le malandrin le viser, lancer le bras... mais il fut retenu au dernier moment par un des filaments enroulé autour de son coude, et le projectile se perdit dans la poussière. L'Ambrin hurlant de rage prit le parti de se rapprocher de Morgoth, qui à son tour recula, déplacement qui eut lieu à une vitesse ridicule tant ils étaient l'un et l'autre handicapés par le sort d'Entrelacement. Notre ami parvint ainsi à conserver une distance de sécurité, et tout arc-bouté

qu'il était vers l'arrière, il put encore porter deux attaques, dont l'une atteignit le sorcier rouge à la poitrine avec quelque force.

Il sentit soudain dans son dos un contact ferme et glacé, la pierre humide qui entourait l'arène, il était adossé au mur. Triste situation, l'autre arrivait avec ses stylets, ivre de colère. Il décida de se décaler vers sa gauche en longeant la paroi, peut-être parviendrait-il à mettre un pilier entre eux deux, ce qui lui offrirait un répit. Mais il fut brutalement arrêté dans ses considérations stratégiques par le brusque arrêt du sortilège d'entrelacement, dont la durée avait expiré et qui venait de se vaporiser comme s'il n'avait jamais existé. Morgoth perdit l'équilibre et trébucha, mais ce fut son adversaire qui, s'étant arc-bouté plus que de raison, se retrouva propulsé vers l'avant et chut mollement par terre. Aussitôt, Morgoth lança ses propres Etoiles de Mage sur l'adversaire qui se redressait, trois étincelles partirent dans un sifflement strident et frappèrent l'Ambrin, ce qui n'eut pas d'autre effet apparent que d'attiser sa furie. Il bondit vers Morgoth, dagues en avant, comme un léopard. Notre sorcier se jeta de côté pour l'éviter, et parvint à mettre la colonne entre lui et les charges meurtrières dont il était victime. Alors il chancela, et sentit un trait de feu déchirer son flanc.

Il croyait avoir évité l'attaque, et c'était en partie vrai, mais en partie seulement. Dans un éclair, la pointe acérée de l'Ambrin avait pénétré la robe de zibeline grise et la chemise du magicien, lui causant une longue et profonde estafilade au côté. Le sang dégouttait maintenant sur le sol de l'arène. Morgoth invoqua son sortilège le plus rapide, la Dague d'Alozaro. Un flamboiement d'énergie jaillit de son poing droit dans le prolongement de son bras, un sortilège simple mais mortel. Il prit sa chaîne dans sa seule main gauche, en deux endroits à la fois, laissant entre les deux une longue et lourde boucle qu'il fit tourner autour de sa tête pour se défendre. L'autre, déjà, arrivait, l'écume aux lèvres. Rapide comme le guépard, il feinta sur la droite, puis plongea sur la gauche pour passer sous la chaîne. Morgoth fut plus rapide, encore une fois il plongea, et cette fois il évita bel et bien l'attaque. Il pivota sur son talon droit pour suivre la

course de son ennemi, et soudain il vit l'occasion. L'ouverture dont lui avait parlé Vertu, elle était là. Tout était réuni, l'arme dans son poing, l'ennemi sans défense durant une fraction de seconde, tout était soudain clair dans sa tête, tout s'assemblait en une mortelle mécanique. Le sorcier lança la boucle de chaîne qui s'ouvrit dans les airs avant de retomber devant l'Ambrin. Il tira alors de toutes ses forces, les maillons impitoyables se refermèrent sur le cou du sorcier rouge, les pointes cruelles de l'arme faisant jaillir un collier de sang. Morgoth ramena son ennemi à lui d'une main ferme et lui décocha un vigoureux coup de pied dans l'échine, qui le fit tomber à genoux, une main tendue vers les spectateurs, une autre à son col.

Tout était simple maintenant pour Morgoth, l'autre était à sa merci. Il leva son poing droit pour porter le coup de grâce. Il hésita. Le temps s'englua, s'écoulant avec une lenteur prodigieuse, la foule se tut. Était-ce nécessaire ? Peut-être ainsi réduit à l'impuissance, l'Ambrin s'avouerait-il vaincu ? Peut-être non ? Était-il en train de gâcher sottement sa seule chance de gagner le combat ? Pouvait-il prendre un tel risque ? A en croire Vertu, il devait frapper, telle était la loi des combattants. Et il devrait vivre toute sa vie en sachant être un assassin, une telle pensée le remplissait de dégoût.

Il sentit que le sortilège, lentement, décroissait dans son poing.

Son adversaire se débattit avec vigueur.

Et la clameur de la foule éclata.

L'homme à la cape noire serra la rambarde de sa main, puis recula calmement pour se fondre dans l'ombre.

VIII Une calme journée à Banvars

C'est une fois qu'ils furent revenus à l'auberge du Chamois Sautillant que Morgoth reprit tous ses esprits. Il n'avait que

quelques images floues de ce qui s'était passé après la fin du combat. Il avait vaguement le souvenir qu'on l'avait porté en triomphe, que Xyixiant'h l'avait soigné, puis qu'ils étaient rentrés tous quatre dans la nuit glacée. Mais ce n'est qu'une fois attablé avec ses compagnons autour d'un bol de lait chaud aux herbes qu'il redescendit plus ou moins sur terre.

– Je suis un meurtrier, fit-il d'une voix blanche en contemplant ses mains meurtries à force d'avoir serré les maillons de sa chaîne.

– Exact, tu es un meurtrier vivant, et l'autre, c'est un mort, et c'était probablement aussi un meurtrier. Songe bien qu'à tout prendre, il vaut mieux être à ta place qu'à la sienne. En tout cas tu t'es remarquablement comporté au combat, je suis fier de toi. Esprit d'à-propos, rapidité et précision dans l'exécution, c'était remarquable, tu n'as pas volé ta victoire, que tu peux savourer à juste titre. C'est seulement dommage que tu te sois laissé entraîner dans ce duel stupide. À l'avenir, tu devras songer à te maîtriser un peu mieux.

– Sois sans crainte, j'ai pris une bonne leçon. La prochaine fois, je laisserai dire, crois-moi !

– À la bonne heure. Bois ton lait, ça va te calmer.

– Mais au fait, demanda Mark, pourquoi donc ce type voulait-il tant te tuer ?

– Je n'en ai aucune idée, je ne le connaissais même pas.

– Je pense, hasarda Vertu, qu'il voulait te prendre ce que tu possèdes, ton or, tes armes, tes objets magiques... Sans doute, en voyant ton jeune âge, a-t-il cru que ce serait facile pour lui de dépouiller ton cadavre.

– Mais... C'est stupide, vous l'auriez empêché de me voler, n'est-ce pas ?

– Non Morgoth, telle est la coutume. Celui qui survit à un duel prend tout ce que son adversaire malheureux porte sur lui. Un usage aujourd'hui un peu désuet veut qu'avec cet argent, il paye la sépulture du perdant. C'est d'ailleurs ce que nous avons fait en ton nom, après le duel. Nous avons payé l'aubergiste pour qu'il enterre l'Ambrin, et nous avons mis ses affaires dans

ce baluchon. Il n'y avait pas grand chose, de toute façon.

– Pauvre homme, je ne savais même pas son nom !

– Oui, il aurait pu avoir la politesse de se présenter. Bah, allons nous coucher, la journée a été riche en émotions, tu y verras plus clair demain.

Ils finirent leurs boissons reconstituantes et montèrent à leurs chambres. Morgoth s'affala sur son lit, qui était agréablement mou et dont il commençait à connaître chaque puce. Il allait s'endormir ainsi sans même se déchausser lorsqu'il fut tiré de son sommeil par un étrange bruit de ferrailles qui s'entrechoquent, provenant de la chambre voisine, que Xyixiant'h occupait. Il se demandait de quoi il était question lorsqu'un grattement discret émana du mur.

– Morgoth ? Chuchota l'elfe.

– Oui, aimée ?

– Peux-tu venir deux secondes, si tu n'es pas trop fatigué ?

– Certainement.

Il trouva la force de se relever, entrebâilla la porte pour jeter un oeil dans le couloir, livré aux ténèbres les plus profondes et aux ronflements des autres clients. Il éteignit sa chandelle, sortit dans le couloir et à tâtons trouva la porte de sa compagne, qu'il ouvrit.

Elle avait répandu sur le lit une grande quantité de pièces d'or et d'argent luisant d'un éclat discret. Nue, elle s'était allongée sur le métal précieux et s'en était en partie recouverte, les bras ramenés au-dessus de sa tête exquise, les yeux mi-clos, le plus innocent des sourires sur les lèvres. Jamais ses boucles dorées, qui s'épalaient parmi son trésor en un continuum flou, n'avaient paru aussi abondantes et resplendissantes.

– Viens à moi, mon beau guerrier, toi qui a fait de moi une femme riche.

– Diable, et en quoi ? Demanda Morgoth qui, d'un coup, oublia ses scrupules moraux et l'homme qu'il avait tué une heure auparavant.

– Et bien, d'une part, tu es ressorti vivant de l'arène, et ta présence à mes côtés constitue une grande richesse. Et ensuite,

j'avais parié tout mon or sur ta victoire, et nous étions peu nombreux dans ce cas ce soir (elle laissa filer entre ses doigts menus une pluie d'or). Cent trente ducats joués à vingt contre un, mon bel ami, fais le calcul toi-même. Ce haut fait vous vaudra, monsieur, une haute récompense.

Marken s'éveilla de bon matin et d'excellente humeur, et après quelques ablutions, descendit dans la salle pour y prendre un petit déjeuner, méprisant par là l'usage local qui voulait qu'on n'en servît point. Il fut bientôt rejoint par Vertu, plus baillante que pimpante, qui l'imita. Puis, comme ils avaient des affaires à régler en ville, notamment retrouver le marchand témoin revenant du Cygne Anémique, le Chevalier Noir remonta à l'étage afin de réveiller ses jeunes compagnons.

– Holà, gladiateur, debout, c'est l'heure de...

Vide.

Perplexe, il sortit voir Xyixiant'h.

– Dis-donc Xy, le sorcier n'est pas dans sa piaule, tu n'as rien enten... oups, excusez moi. Bon, on n'attend que vous en bas.

– Euh... Oui oui, cinq minutes, on arrive.

Puis, hilare, le paladin redescendit et se commanda une chope d'hydromel.

Les jeunes gens descendirent et se restaurèrent avec d'autant plus d'entrain qu'ils avaient omis de le faire la veille au soir. On félicita encore chaleureusement Morgoth de sa victoire, rien dans l'attitude de Vertu n'indiquait qu'elle avait eu connaissance des découvertes de Marken, lequel ne pouvait s'empêcher de glisser de fines remarques du genre "c'est vrai que l'exercice ouvre l'appétit, ah ah ah!". Toutefois, ils lui surent gré de sa discrétion, et Morgoth s'empressa d'aborder d'autres sujets.

– Donc, nous avons convenu d'employer la matinée à rechercher ce fameux marchand.

– Bonne idée, fit Mark, ça nous fera une petite sortie.

– Euh, dis moi Xy, ce gros sac là...

- Oui ?
- Je suppose qu'il s'agit bien de ce dont il s'agit.
- Ben, c'est mon or.
- Oui, c'est bien ça. Tu comptes te le trimballer comme ça toute la journée ?
- Et pourquoi pas ?
- Et bien, d'une part parce que toute la ville sait maintenant que tu es scandaleusement riche et que tout le monde va tenter de te voler, et d'autre part parce que tu vas mourir d'épuisement avant midi, vu que ce sac pèse à vue de nez la moitié de ton poids.
- Oh, tu exagères, je ne suis pas si grosse. Mais que veux-tu que j'en fasse ? Je ne peux pas le laisser dans ma chambre, tout de même.
- Ah non en effet, ce serait encore plus bête. Je pensais que tu pourrais par exemple le confier aux Gougiers.
- Les quoi ? Tu veux dire les Gougiers de Banvars, ces gens louches qui étaient mêlés à notre précédente aventure ?
- Je mettrais la main à couper que le type qui nous a engagés n'a jamais mis les pieds chez les Gougiers, et qu'il s'est prévalu d'eux indûment pour se procurer une couverture prestigieuse. En fait, les Gougiers de Banvars sont une vieille et honorable compagnie marchande, qui a des comptoirs dans de nombreuses villes de Misène et des pays avoisinants.
- C'est bien ça, mais pourquoi leur donner mon or ?
- Et bien parce que c'est plus pratique. Contre ton or, ils te donneront un parchemin certifiant que tu as déposé chez eux la somme en question. Contre ce parchemin, ils pourront te rendre ton or sur simple demande, que ce soit à Banvars ou à n'importe lequel de leurs comptoirs. Et ce parchemin, nul n'a intérêt à te le voler, puisqu'il indiquera ton identité et ta description, et possèdera une marque magique impossible à contrefaire, dont un double te sera confié. De la sorte, tu voyageras en toute confiance.
- Comme c'est astucieux !
- En effet, en outre ton or, confié aux Gougiers, sera à l'abri,

puisqu'ils disposent de coffres et de chambres fortes, gardées par des mercenaires compétents, des créatures voraces et des sortilèges dissuasifs. En plus, ils sont très liés avec l'Honorable Société, tu n'as donc rien à craindre.

– Ah je comprends, donc si un voleur dérobe leur or, l'Honorable société leur rembourse !

– Oui, enfin, en théorie. Dans la pratique ça n'arrivera jamais.

– Pourquoi ?

– Ah là là, jeunesse... Bon, alors je conduis la petite déposer sa fortune, pendant ce temps vous écumez le marché, on fait ça ?

– Donc moi je me suis fait du souci pour ta santé toute la nuit, et pendant ce temps, Monsieur avait le nez dans la touffe !

– Quel langage ! J'ai à son endroit les intentions les plus honorables !

– A son endroit je n'en doute pas, mais à son envers ?

– Non mais je t'en prie, nous parlons de Xyixiant'h, qui est une jeune fille de qualité et non une des catins avinées que tu as l'habitude de fréquenter.

– Allons, ne prends pas la mouche compagnon, de toute façon, pour en avoir visité de toutes les variétés, j'ai eu le loisir de constater que toutes les femmes étaient plus ou moins constituées de la même façon, quelles que fussent leurs rang et qualité.

– Peu me chaut ton expérience des filles de mauvaise vie, je compte bien, lorsque notre situation sera assurée, m'établir avec elle comme un honnête homme.

– A ton âge ? Quelle pitié. Cela dit, il est vrai que tu auras du mal à trouver mieux. J'ai moi même pas mal vécu et erré à droite et à gauche, je croyais savoir ce qu'était la beauté et la grâce féminine, mais je dois confesser que les plus belles princesses de Malachie et les plus douces courtisanes de Pthath font figure de laiderons flétris à côté de ta douce et tendre.

– Oui, c'est vrai qu'elle a jolie figure.

– Ah ça tu peux le dire. Des veinards de première j'en ai

connus, mais de là à se fourrer la plus belle fille du Septentrion... Heureux Morgoth. Bon, trouvons notre marchand avant qu'il ne me vienne l'envie de te la piquer.

– Oui, oui. Euh, à part ça, nous avons un peu discuté elle et moi, et nous nous demandions s'il était réellement indispensable de parler de toutes ces choses à Vertu. Tu la connais mieux que moi, quel est ton avis ?

– Mon avis rejoint le tien, ce n'est absolument pas nécessaire. Il est difficile de dire qu'on connaît jamais quelqu'un comme Vertu, qui est une personnalité complexe, toutefois j'ai dans l'idée que votre liaison ne l'enchanterait guère. C'est plutôt le genre d'individu avec lequel, comment dire, la franchise est rarement payante. Elle se doutera bien de quelque chose un jour ou l'autre, évidemment, mais je te conseillerai plutôt de la laisser découvrir ces choses par elle-même.

– C'est bien ce qu'il me semblait.

– Car vois-tu, au premier abord, on a tendance à considérer que Vertu est une machine à backstab qui aime beaucoup s'écouter parler, mais quand on la fréquente suffisamment longtemps, on s'aperçoit avec surprise qu'au fond, c'est une femme. Tout au fond.

– Oui, et ?

– Une femme qui vient de se rendre compte qu'elle n'était plus toute jeune, et qui apprécie la compagnie des jouvenceaux à la figure avenante, un peu comme toi. Oh ne fais pas cette tête, je ne pense pas qu'elle ait réellement des vues sur toi, mais il est une chose importante à savoir au sujet des femmes, et qui est aussi valable pour les hommes pour autant que j'ai pu en juger, c'est que la jalousie peut naître avant l'amour. Bref, méfie-toi d'elle, à tous points de vue.

– Je ne te connaissais pas cette science des coeurs. Mais pourquoi une telle méfiance à son endroit ? C'est notre amie, elle ne nous a jamais trahie ! Et toi particulièrement, tu lui dois la vie, sans son insistance, nous ne t'aurions pas sauvé de la pendaison, souviens-t-en.

– Décidément, tu l'aimes bien Vertu. Pour ma part, je ne

serais pas surpris si elle avait été au courant de ma pendaison bien avant que j'aie la corde au cou, ce qui ne l'a que très peu intéressée, jusqu'au moment où elle s'est rendu compte qu'elle avait besoin d'un guerrier. Dis-moi, n'avait-elle pas pressé le pas plus que de raison ce jour-là ? Vous êtes-vous arrêtés pour manger ?

– Tu... oui, mais comment aurait-elle su que nous allions te trouver sur notre route ?

– Elle a des yeux et des oreilles dans tout le pays, c'est une voleuse de grand renom. Tiens, encore un truc bizarre, quand vous m'avez trouvé, vous aviez une épée en trop à me confier ! Quel hasard !

– Oh.

– Eh oui, Vertu est un être sournois dont j'ignore quasiment tout des motivations, qui ne dit pas le dixième de ce qu'elle sait, et lorsqu'elle parle, c'est uniquement parce que ça sert ses intérêts. J'ai pleinement confiance en elle tant qu'elle a besoin de mon bras et de mon épée, pas plus.

– Compris. Merci de tes conseils.

– A ton service. Mais dis-moi, nous voici arrivés au marché !

Après bien des recherches, il s'avéra que le vendeur d'objets en buis Babal ou Bobal s'appelait Sormonel et vivait du négoce de dés et cartes à jouer. C'était un bonhomme voûté quoiqu'il ne fut âgé que d'une bonne quarantaine d'années, les cheveux gris, de même que son impressionnante moustache qui formait deux rouleaux pendant de part et d'autre de ses lèvres lippues. D'un naturel craintif, Morgoth et Marken n'eurent aucune peine à le faire parler.

– Oh non, je n'étais pas exactement à Melokko le soir où c'est arrivé. Car voyez vous, les gens de ce village aiment à recevoir les colporteurs durant la journée, mais les trouvent bien importuns dès que la nuit tombe, c'est hélas devenu courant de voir un tel manque d'hospitalité dans les campagnes de l'ouest. Mais j'ai l'habitude de cette vie, voyez vous, et j'ai trouvé un toit au moins aussi bon que les pauvres chaumières de ce hameau

oublié des dieux, dans les basses et larges branches d'un chêne centenaire qui bordait la route.

– Malédiction, le mystère se dérobe à nous. Et vous n'avez rien vu ni rien entendu ?

– Oh mais si, et de mon perchoir, j'en ai même vu bien plus que si j'avais trouvé asile à Melokko ce soir là.

– Ah oui ? Mais qu'as-tu donc vu ?

– Et bien voilà, les derniers feux du jour s'étaient éloignés depuis deux heures environ, et aux travers des branches nues, sous mes couvertures, je tâchais de lire mon avenir dans les étoiles pour trouver le sommeil. C'est alors que j'entendis une cavalcade venant de la route en contrebas. Au bruit, je sus qu'il s'agissait d'un parti assez nombreux de cavaliers menant leurs montures au grand galop, mais quelles affaires pressantes pouvaient nécessiter une telle hâte ? Je compris alors que j'aurais tout intérêt à me dissimuler et, avant qu'ils ne tournent au coin du chemin, je me cachais en hâte, ne laissant dépasser de ma sombre couverture que mes yeux. Je les vis débouler l'un après l'autre, j'en comptais neuf. Neuf formes humaines noires sur des chevaux noirs, chacune tenant un flambeau crépitant. Je remerciais alors les dieux de m'avoir inspiré des mesures de prudence, car de ces hommes émanait une aura de mal, de violence et de meurtre, sans doute étaient-ils en route pour commettre quelque crime horrible. Je crus un instant qu'ils se dirigeaient vers le village pour se livrer au pillage, mais plus tard, j'aperçus le défilé de leurs flambeaux le long du chemin qui gravissait la colline et qui, à ce qu'on m'avait dit, menait à une école de magie voisine. De toute la nuit, je n'osais faire un mouvement tant j'étais saisi de terreur, et bien sûr je ne trouvais pas le sommeil. Puis le soleil perça, et desserra quelque peu l'étreinte de la peur. Je redescendis alors de mon arbre, je retournais au village en longeant la route car je ne voulais pas croiser la route de ces cavaliers, et une fois arrivé, j'appris qu'effectivement, l'école de magie avait été détruite et ses occupants tués jusqu'au dernier. Inutile de vous dire que je ne me suis pas rendu sur les lieux pour constater les faits, j'ai quitté cette région maudite aussi

vite que j'ai pu.

– Et bien, voici qui nous est précieux mon ami. Voici un ducat pour ton histoire, et un autre pour ta discrétion.

– Oh, mais j'y songe, fit le commerçant en voyant que nos compères étaient cousins d'or, il se peut que si cette histoire vous intéresse, vous prêtiez attention à un article s'y rapportant.

– Un... article ?

– En revenant de Melokko, pour n'y jamais retourner j'espère, je suis repassé par la route qu'avaient emprunté ces maudits cavaliers, et j'ai trouvé par terre ce curieux objet métallique. Il n'était pas encore sali de poussière ni enfoncé dans la boue, voici pourquoi je pense qu'il aurait pu échapper à un de ces sinistres personnages.

Sormonel sortit de son sac à malice un objet long de deux tiers de pouces. Un examen plus minutieux permit de voir que le métal avait été très finement ouvragé, sans ornement aucun mais avec une précision de maître-orfèvre. Une armature cubique, de bronze plein à priori, assujettissait étroitement une petite sphère dont l'éclat métallique différait subtilement, et qui ne portait aucune marque visible. En revanche, de petits orifices et des picots garnissaient l'armature.

– J'en demande... cinq ducats, c'est cela.

– Un objet bien curieux. C'est sans doute un indice. Tiens, brave homme, voici la somme que tu demandes.

– Mille mercis, messire, que vos pas soient semés de miel et...

Mark et Morgoth s'éloignèrent bien vite, et à mi-voix, commentèrent ce qu'ils venaient d'apprendre.

– Les cavaliers noirs ! Sans doute ceux que Piété a croisés !

– Eh ?

– Ah, mais on ne t'a peut-être pas raconté tout ça. Alors voici ce qui s'est passé.

(Morgoth relate ici le récit fait par Piété Legris au cours du cinquième chapitre, que je vous épargne)

– Voilà qui est troublant, acquiesça Marken. Toute cette histoire sent mauvais, très mauvais. En fait, j'ai l'impression

que ce que ces cavaliers cherchent, c'est toi, et rien que toi.

– Mais je ne les connais pas ces mecs moi !

– Tu es sûr ? Tu n'as pas une marque de naissance quelconque ?

– Mais non !

– Tu ne te transformes pas en loup quand vient la pleine Lune ou un truc du genre ?

– Tu t'en serais aperçu.

– Tu n'as jamais été pris à partie par une vieille bohémienne qui t'aura fait une prophétie ?

– Jamais.

– Tes parents ne sont pas princes d'une lointaine contrée ?

– Je viens d'une famille de drapiers du Vantonnois.

– Tu n'avais pas un vieux truc que t'avait confié un parent sur son lit de mort ?

– Mon amulette en or qui est en cuivre et qui me vient de ma mémé, ma dague de sacrifice que voici, et qui comme tu le vois est impropre au sacrifice de toute créature dotée d'un corps plus résistant que celui d'une méduse. Et c'est tout.

– Et tu n'as pas pris quelque chose de précieux en partant de ton école ?

– J'avais volé trois sandwiches à la cuisine.

– Ouais, un crime impardonnable. Bon, ben je sèche. Enfin c'est pas grave, je parie qu'on les reverra ces encapuchonnés.

– Je n'irai pas jusqu'à dire que je m'en réjouis. Bon, on retourne voir les filles ?

Ils les trouvèrent à l'auberge, en grande conversation avec un individu maquillé et pomponné, portant perruque, collerette bouffante, bas de soie, culotte, chemise à jabot et gilet à clochettes, et je vous fais charitablement grâce des couleurs, qui étaient à l'avenant.

– Oh oui c'est vrai ? Mais quel honneur ! Tu te rends compte Vertu, quelle chance on a !

– Oui oui, je m'en fais toute une joie. Tiens, mais voici nos joyeux compagnons.

– Mais ils sont invités aussi, bien sûr !

– Hein ? Fit Mark, dubitatif.

– Sa Très Gracieuse Majesté, l'Auguste Fulbert le Quatorzième, Légitime Souverain de Misène, vous convie au Grand Bal donné pour le Jubilé de Saphir de son règne bienveillant.

– Hein qu'on s'en fait une joie ? Demanda Vertu d'un air moyennement enjoué.

– Oh oui, tout à fait, fit Mark sans desserrer les dents.

– A la bonne heure. Je cours prévenir le Grand Chambellan de votre venue, et vous prie en attendant de bien vouloir croire en son estime.

– Nous n'y manquerons pas.

Et lorsque le factotum se fut éloigné, ils obtinrent de Vertu quelques explications.

– Ce zigue a fait irruption dans la salle en disant vouloir voir "l'elfe divine qui en quelques jours seulement avait enchanté la cité de Banvars de sa grâce". Evidemment, Xy n'a rien trouvé de mieux à faire que se dénoncer, et voilà comment on se retrouve invités à je ne sais quelle sauterie au Palais Royal. Pas question de refuser, bien sûr.

– On dirait que ça ne te fait pas très plaisir.

– C'est que le Palais Royal de Banvars, plus on en est loin, mieux on se porte. La moitié des plats qu'on y sert sont assaisonnés à la ciguë, et c'est dague dans le dos à tous les coins de couloir. Enfin, ça nous fera au moins une sortie pour ce soir.

Vertu et Xyixiant'h avaient passé l'après-midi à s'acheter des vêtements pour l'occasion, laissant Marken et Morgoth s'entraîner à la chaîne. Le jeune sorcier y constata avec satisfaction que son combat lui avait été profitable, et qu'il n'y a en la matière de meilleure école que la souffrance, le danger et l'excitation d'un véritable combat. Marken lui fit quelques remarques sur la manière dont le duel s'était déroulé, lui indiqua des passes et des parades utiles que, la veille, il n'aurait pu seulement comprendre. Pour tout dire, il avait l'impression d'avoir franchi une étape importante dans la connaissance des armes. Il prenait maintenant

de l'assurance, et avait du plaisir à découvrir et maîtriser des subtilités qui n'étaient pas à la portée d'un débutant.

IX Aux marches du Palais

Les filles les rejoignirent en fin de journée, mais n'avaient pas envie de tirer la rapière. Ils partirent plus tôt que les jours précédents, et rejoignirent leur auberge pour y faire un brin de toilette et revêtir des effets en rapport avec la situation.

Morgoth revêtit donc sa robe de mage de soirée, grise et sobre, qui lui convenait fort bien. Marken loua un habit du plus bel effet, tout de satin noir, avec un grand lion issant brodé sur la poitrine au fil d'argent et une cape dans les mêmes teintes, ce qui irrita profondément Vertu, engoncée dans son fourreau (toujours de chez Melliflus) de vison coticé⁴ aux manches bordées d'hermine hivernale. Ce qui l'agaçait, c'est que la correspondance des coloris pouvait laisser entendre que Mark et elle entretenaient des rapports intimes. Malgré tout, le vêtement moulait gentiment sa mince silhouette, l'épaisseur de la fourrure dissimulant avec indulgence les endroits de sa personne où saillaient ses muscles et ses os de machine à tuer bien huilée. Xyixiant'h pour sa part était entièrement dissimulée sous son nouveau manteau, d'épaisse fourrure marron bordée de rouge vif, retenu par une ceinture noire piquetée d'or et au col par une broche d'or.

Il faisait déjà nuit noire lorsqu'ils sortirent dans la rue. Ils avaient mandé pour l'occasion les services d'un fiacre, et c'est dans cet équipage qu'ils traversèrent la Maruste, franchirent le pont fortifié, et remontèrent la Grand-Rue avant d'obliquer dans la Rue du Roy qui, comme son nom l'indiquait, menait au grand baldaquin de pierre qui marquait l'entrée du palais, et sous lequel déjà la noria des coches et des palanquins déversait de

⁴C'est à dire en putois.

pleins fourgons de hobereaux, bourgeois, courtisans et autorités diverses en un embouteillage comique, peu digne d'une telle concentration de hauts personnages.

A l'intérieur, un vestibule monumental éclairé par un candélabre de cuivre doré supportant des sphères lumineuses magiques, semblait entièrement rempli par un escalier de marbre roux, lourd et large, déployant deux langues en élégantes courbes jusqu'à un balcon où se pressait la belle société de Banvars, bavardant et médissant avec une joyeuse énergie. Là, un huissier à l'air bovin contrôlait les cartons d'invitation, épaulé par une demi-douzaine de gardes qui pour être chargés de fanfreluches colorées n'en étaient pas moins impressionnants.

Puis ils pénétrèrent dans la Salle du Trône, aménagée pour l'occasion en salle de bal, qui était aux dimensions d'une cathédrale. Trois puissants globes magiques jetaient sur l'assistance des feux si crus qu'on y voyait comme en plein jour, et faisait ressortir avec acuité les coloris et les mille nuances des riches toilettes. Les colonnades interminables de marbre noir, aux chapiteaux et aux socles dorés, se perdaient dans la lumière surnaturelle, et on ne pouvait que deviner la voûte et ses fresques glorieuses tant les luminaires étaient aveuglants. D'immenses tentures reproduisant les armes des grandes maisons de Misène cascadaient du second des trois niveaux de balcons, ménageant sur les côtés des espaces de pénombre complice où pouvaient se nouer les intrigues du commerce, du pouvoir ou de l'amour. Un orchestre entièrement composé de musiciens muets – de sorte qu'ils ne puissent trahir les secrets et intrigues qu'ils pourraient glaner en tendant l'oreille – jouait une mélodie languissante, évoquant la boisson, la débauche et la décadence d'une civilisation trop vieille. L'assistance de plus de mille personnes se déplaçait avec une grâce aristocratique, comme les pièces d'un gigantesque jeu d'échecs sur le sol alternativement dallé de rouge et de noir, sous les regards énigmatiques de ceux qui, depuis la Loge Royale, observaient et calculaient. Là, en haut d'un escalier tout entier recouvert de velours rouge, sur son trône de fer haut et étroit, entouré de ses ministres et conseillers les plus

proches, plus impassible que ses statues, le roi Fulbert XIV toisait l'assistance avec dédain, de ses yeux gris et usés enfoncés dans ses orbites osseuse.

– Devons-nous aller présenter nos hommages au roi ? Demanda Morgoth, soucieux d'étiquette.

– Tu n'y penses pas voyons, s'outra Vertu, nous n'avons aucunement le rang requis pour nous prosterner devant le trône, d'ailleurs du strict point de vue protocolaire, nous ne sommes autorisés à paraître en Sa présence qu'à titre exceptionnel et tout à fait temporaire. Vois les autres invités, ils évitent soigneusement de trop s'approcher du fond de la salle, et s'ils le font, ils évitent de se faire remarquer, ce en quoi je vous engage à les imiter.

– Promis, fit Xyixiant'h tout en enlevant son manteau et le confiant à un factotum idoine, d'un geste ample et gracieux. Les conversations se turent. Les yeux se tournèrent en un bel ensemble et convergèrent dans la même direction. Quelques verres se brisèrent à terre. Après de grinçantes fausses notes inspirées par la surprise, l'orchestre fit silence. Et soudain la chose se déploya avec ampleur, remplissant jusqu'aux tréfonds reculés de la salle. Nul après l'incident ne trouva les mots pour décrire le phénomène, nul ne put dire précisément de quoi il s'agissait, même parmi les plus érudits des professeurs présents, mais tous en cet instant furent proprement soufflés par la puissante radiance qui émanait de la jeune elfe. Elle s'avança sans crainte parmi la foule, et tous s'écartèrent de son passage sans s'en apercevoir, dégageant une large voie devant ses pieds. Même le baron de Jalol, céciteux depuis sa naissance, sut par quelque mystérieux sens la splendeur de Xyixiant'h, et fit place. De son pas menu et léger, elle s'avança droit vers le trône où le souverain de Misène et ses conseillers, pétrifiés, ne pouvaient s'abstraire une seconde du spectacle. Arrivée devant les marches pourpres, elle s'inclina longuement en une simple et gracieuse révérence.

– Xyixiant'h, pour vous servir Majesté.

Un grand sourire illumina alors la face du vieux roi, une larme perla sur la peau parcheminée de sa joue hâve, il se leva, s'ap-

puyant lourdement sur les accoudoirs du trône ancien, s'avança de deux pas, inclina sa tête ceinte de la couronne d'argent, la main portée à son coeur, et rendit à Xyixiant'h son salut.

Vertu qui semblait être la seule à ne pas avoir succombé au charme de l'elfe, tira ses deux camarades par la manche sous la colonnade proche en chuchotant :

– Restez pas dans la zone d'effet, bougres d'andouilles !

– La vache, commença Mark, puissant ! Mais comment elle fait ça ?

– C'est... Ah oui, c'est un effet pour le moins étonnant. Sans doute est-ce sa nature elfique qui lui confère un tel ascendant sur les races inférieures telles que la nôtre.

– Ouais, dit Vertu, c'est sans doute un truc du genre. Bon, mieux vaut ne pas traîner en sa compagnie ce soir.

– Tu ne penses pas qu'elle aura besoin de protection ?

– C'est une grande fille. Et puis après son petit numéro, elle ne manquera pas de chevaliers servants qui donneraient leur vie pour la défendre, elle n'aura donc pas besoin de nous. Profitons-en pour visiter, je n'ai jamais eu le loisir de voir toutes les merveilles du palais.

La plupart des gens de qualité étaient dans la salle de bal, aussi ne croisèrent-ils que la valetaille empressée du château, ainsi que quelques officiers et militaires de rang inférieur qui traînaient dans les couloirs. Si de l'extérieur le bâtiment présentait encore l'aspect vigilant d'une puissante forteresse féodale, des souverains de jadis, plus soucieux de confort que de défense, l'avaient peu à peu transformé en lieu d'art et de plaisante distraction, abattant ici les tours, perçant là de vastes fenêtres, remplaçant les hourds de bois par d'élégants balcons de marbre aux fines colonnades à la mode Balnaise.

– Voyez comme nombre de salles sont éclairées par ces globes magiques, pourtant si chers, quel luxe ! Comme vous en doutez, ça ne facilite pas vraiment le travail des gardes chargés de la sécurité du Palais, car un ennemi de l'extérieur, voyant de loin la citadelle illuminée de l'intérieur, repèrera sans peine les

meurtrières et les merlons, et pourra en déduire l'arrangement de l'intérieur. Néanmoins, quelle splendeur ! Observez ces plafonds peints à la façon Bardite, de Phlemnos si je ne m'abuse, les motifs figurés dans cette salle reprennent avec esprit ceux que l'on a déjà vus au plancher du scriptorium, et que je vous avais déjà fait remarquer. Ces panneaux, ici, doivent leur couleur si particulière au bois de chargounier dont ils sont faits. Ils sont très anciens sans doute, je pense que chacun pourrait valoir dans les cinq-cent ducats. Oh mais attendez, si je ne me trompe pas, je connais la salle suivante, qui est très intéressante. Mais oui, c'est la fameuse Galerie des Indignes ! C'est ici...

Vertu comptait manifestement faire toute la visite guidée du château, emportée par son amour des belles choses (car un bon voleur se doit naturellement de reconnaître l'objet précieux de la camelote) et des interminables bavardages. Marken avait pour sa part une autre conception d'une soirée intéressante, et après avoir ostensiblement bâillé à plusieurs reprises, finit par abandonner ses amis en marmonnant qu'il avait un truc à faire, et se mit en quête d'une salle de garde dont on lui avait soufflé mot et où, paraît-il, l'on jouait aux dés.

– Bref, reprit Vertu, c'est ici que sont exposés les portraits des souverains de Misène.

Il s'agissait d'une collection interminable de personnages louches et contrefaits, dépeints sans complaisance avachis sur leur trône, se livrant à la débauche ou à la torture.

– Dans l'ordre chronologique, voici Org Ier le Sauvage, fondateur du royaume, Org II l'Iconoclaste, Org III le Méprisable, Pilastre Ier le Traître, Auguste Zéro le Nul dont il est dit que lorsque ses gardes l'annonçaient, ils ne pouvaient s'empêcher de pouffer, Fulbert Ier le Rustre, Fulbert II le Sombre, Alexandre Ier le Fléau de Dieu, Anselme Ier le Bâtard, Pilastre II le Mal-odorant, Joseph Ier le Pervers, Auguste Ier le Pustuleux, Fulbert III le Maudit, Jacques Ier le Benêt, Jacques II le Nain d'Esprit, Anastasia Ière la Repoussante, Jacques III Porte-Bubons – dont la fille aînée Piedegonde épousa le prince Filibert, futur roi de Brême, et donna naissance à la lignée des Bubon-Brême, Fulbert

IV le Contrefait, Auguste II l'Avaricieux, Fulbert V le Pitoyable, Anselme II le Bref, qui fut poignardé lors des fêtes données pour son couronnement, Anselme II virgule V le Très Bref, sur lequel il faut s'arrêter quelques instants : il poignarda son frère aîné pour monter sur le trône, le carreau d'un arbalétrier royal lui fit aussitôt éclater le crâne, de telle sorte que techniquement, son règne dura environ quatre secondes. Anselme II virgule V est aujourd'hui encore le plus aimé des rois de Misène, car d'une part c'est celui qui dura le moins longtemps, et d'autre part il occit un autre roi de Misène, ce qui assure toujours une vive sympathie parmi le peuple. Joseph II l'Inverti, qui régna moins de six mois, c'est d'ailleurs de cette époque que date l'expression "durer comme les rois de Misène" pour qualifier un mauvais matériau, une piètre étoffe, un bâtiment branlant qui ne tiendra guère. On continue avec Joseph III le Mal Aimé, Gustave Ier le Pieu (ce n'est pas une faute d'orthographe), Azanachias Ier le Mécréant, Fulbert VI le Crétin, Jacques IV l'Incestueux, Anselme III l'Irrécupérable, fils de Jacques IV et de sa mère Evoline dite "La Grand'Folle", Zolthar Ier le Non-Gâté, Pilastre III le Cruel, Alceste Ier l'Insupportable, Zolthar II le Terrible, Enguerand Ier le Gueux, Alexandre II le Relaps, Noémie Ière la Catin – tu connais peut-être cette chansonnette fameuse : "Homme ou femme, vieillard ou bien petit enfant, qu'il soit né chatelain, gueux, vilain ou manant, en terre de Misène on serait bien en peine, de dénicher quiconque n'ait sailli la reine." (Tetinus, la Chanson de Geste Obscène). Les pèlerins viennent de loin pour se recueillir en la basilique Saint-Théron de Maniche sur son curieux cénotaphe en forme de Y. Le fameux Anthanagoras Ier et Dernier le Boucher, on dit qu'à sa mort, la population totale de Misène se montait à 13 personnes, la plupart agonisant dans les cachots. Anastasia II la Fainéante, Fulbert VII le Souffreteux, Fulbert VIII le Taré, Fulbert IX Violeur de Nonnes, Enguerrand II le Piteux, Enguerrand III le Grossier, Jacques V le Conster-nant, Enguerrand IV l'Animal, François Ier le Moyen, Joseph IV le Sale, Joseph V le Méchant, Fulbert X le Belliqueux – belliqueux mais pas doué : il perdit les trois batailles qu'il mena, et

fut d'ailleurs occis au cours de la dernière. Azanachias II le Félon de Makassar, fils indigne du précédent, il renseigna l'ennemi pour que son père perde la bataille et le trône, Azanachias III l'Interminable, souverain doté d'une remarquable constitution, qui accéda au trône à deux ans et périt à cent dix-sept, les conjurés durent le poignarder cinquante-trois fois, le pendre, le noyer, le dépecer et brûler vif ses morceaux pour y parvenir. Son surnom lui fut donné vers la moitié de son règne. Fulbert XI le Sodomite, Auguste III l'Infanticide, Gustave II le Mort, unique mort-vivant à avoir accédé au trône de Misène, Jacques VI le Porc, Jacques VII le Mol, si gros et gras qu'à sa mort, miracle, il se liquéfia, Fulbert XII le Mauvais, Pilastre IV le Bourreau des Manants, Pilastre V le Crémateur, Fulbert XIII le Dégénéré, Fulbert XIV le Tueur d'Amis, Fulbert XV le Gnome Maléfique, Xaleb Ier la Hache, qui aimait tant la justice que non content de la rendre, il la faisait lui-même, et enfin Fulbert XVI le Sinistre, souverain actuel.

– Et bien, soupira Morgoth, quelle belle galerie de...

– ...de nobles rois et reines, en vérité, acheva un homme qui s'était glissé sans bruit derrière eux, attiré par le babil de Vertu.

Sa voix n'était pas très forte, assez monocorde. Son visage bistre et légèrement poupin, auquel on pouvait donner une quarantaine d'années, s'ornait d'un bouc clairsemé et d'un sourire un peu forcé, qu'on aurait pu attribuer à la timidité. Assez corpulent sans toutefois céder à l'obésité, vêtu avec goût mais sans luxe, tout en lui semblait calculé pour détourner les soupçons, pour faire songer à un être médiocre, sans ampleur et inoffensif. Toutefois, il ne pouvait dissimuler le feu de son regard noir et fiévreux, fenêtre ouverte sur une âme torturée, complexe et redoutablement retorse.

– Je ne pense pas avoir eu le plaisir de vous avoir déjà vu au palais monsieur, je suis Jaffar Coeurnoir de Vilfélon, Gonfalonier de Misène, Maire du Palais, Secrétaire du Ministariat et Grand-Vizir auprès de Sa Majesté.

– Quel honneur d'avoir affaire à un si haut personnage, je suis pour ma part Morgoth l'Empaleur, sorcier et aventurier, et

voici mademoiselle Vertu...

– ...Lancyent, mais oui, je croyais bien vous avoir reconnue, bien que je ne vous aie jamais su ce talent d'héraldiste. Je vois avec plaisir que vous prospérez.

Morgoth jeta un oeil à Vertu et étouffa un hoquet : elle était grisâtre, la mâchoire serrée, la sueur perlant sur son front, comme sous le coup d'une émotion intense et déplaisante.

– Mais dites-moi, vous m'avez dit être magicien n'est-ce pas ? Nécromancien peut-être ?

– C'est en effet à la nécromancie que je me destinais avant de quitter mon école.

– Voici une noble science, trop souvent dévoyée.

– En effet, je vois que vous êtes un homme ouvert et sans préjugé. Il n'y a hélas que trop de personnes sectaires promptes à condamner sans connaître.

– A qui le dites-vous. Euh... je pense... comment dire sans paraître impoli ? Serait-il possible que je vous emprunte Vertu un instant ? Il faut que nous discussions quelques temps de vieilles affaires qui restent à régler.

– Mais, bien sûr, hasarda le sorcier. Je vous attends ici.

Ils s'éloignèrent hors de portée d'oreille, Vertu suivant humblement Jaffar. Faisant mine de s'intéresser aux étoiles par une fenêtre, Morgoth les observa de loin. Ils échangèrent quelques phrases, sans bouger un cil, Vertu adoptait une attitude de déférence très inhabituelle. Elle finit par acquiescer à quelque propos de son interlocuteur, qui lui donna congé. Estomaqué, Morgoth crut la voir esquisser une génuflexion devant le Vizir, qui l'arrêta d'un geste discret. Il la salua, puis prit congé. Vertu resta un moment interdite au milieu du couloir, le sorcier vint la voir pour obtenir quelques explications. Elle tremblait.

– Il m'a l'air bien sympathique, ce Jaffar Coeurnoir de Vil-félon !

Elle se tourna vers lui en ouvrant de grands yeux outrés.

– Toi et tes conneries !

– Ben, qu'est-ce que j'ai dit ?

Le reste de la soirée ne présenta pas d'intérêt particulier. Vertu ne sembla pas spécialement disposée à s'amuser, et tentait de dissimuler sa nervosité sans y parvenir. Ils traînèrent encore un peu dans les coulisses du Palais, puis revinrent dans la Salle de Bal pour danser un peu et boire quelques verres. Xyixiant'h était fort occupée à papillonner de petit groupe en petit groupe, riant à telle plaisanterie, s'étonnant de telle tenue, flattant à droite et à gauche, et recevant à son tour mille compliments. La soirée était déjà fort avancée lorsque Marken fit sa réapparition, ayant manifestement trouvé à boire et à se quereller, et nos héros fatigués jugèrent qu'il était temps de rentrer. Morgoth alla donc trouver son elfe, lui glissa un mot à l'oreille, elle s'excusa alors auprès des convives qui faisaient cercle autour d'elle. L'aura de splendeur qui l'entourait, et qui avait bien pâli depuis son apparition dans la salle, se dissipa soudain comme un rêve. Elle était toujours belle, certes, mais normalement belle.

Les étoiles étaient splendides. En retournant à la Maruste, marchant dans les rues dont la boue et le pavé avaient gelé, ils eurent tout loisir de les admirer. Il régnait un silence étonnant, et une fois qu'ils se furent éloignés des beaux quartiers, ils ne croisèrent plus âme qui vive. Voleurs et assassins étaient partis se coucher, les chiens errants avaient tous trouvé un asile quelconque. La fatigue et le froid n'incitaient pas à la confiance, aussi gardèrent-ils le silence. Ils parvinrent sans encombre à leur auberge, et voyant que Sparkan l'aubergiste était moyennement disposé à leur servir une boisson chaude, ils montèrent se coucher. Vertu fit une dernière recommandation :

– C'est demain soir que l'épreuve aura lieu, aussi il est inutile que nous nous levions de trop bonne heure. Reposez-vous autant qu'il vous plaira, nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve. Bonne nuit, mes compagnons.

Ils se quittèrent sur ces mots et regagnèrent chacun sa couche.

X La veillée d'armes

Mais Morgoth avait le sommeil léger en ce moment, et c'est peu après le lever du soleil qu'il s'éveilla, le coeur battant. C'était donc le jour de l'épreuve. Il se leva avec d'infinies précautions pour éviter de réveiller sa compagne, et descendit dans la salle. Il avait constaté qu'après avoir bu une tisane d'herbes amères appelée "Khwar", il avait certes envie de vomir, mais surtout son esprit était plus aiguisé, plus apte à se concentrer sur une tâche précise. C'était fort utile, car il comptait bien mettre la matinée à profit pour préparer quelques sortilèges soigneusement choisis, en vue de l'aventure qui l'attendait. Donc, parmi les clients qui s'attardaient au Chamois Sautillant, il commanda son breuvage.

– Et voici jeune homme, de quoi vous réveiller un mort !

– Merci Sparkan (ne dormait-il donc jamais cet aubergiste, se demanda Morgoth). J'en ai grand besoin, car je pars à l'aventure ce soir !

– Ah oui, c'est ce que m'a dit votre amie tout à l'heure.

– Mon amie ? Vertu ?

– Oui, levée avant les poules.

– Ah tiens, c'est curieux. Elle est remontée ?

– Oh, mais vous savez, je n'ai pas l'habitude de vérifier les allées et venues de mes clients. Je crois cependant qu'elle est sortie. Dans sa tenue noire, là, avec un capuchon.

– C'est étrange. Je me demande où elle a bien pu aller.

– Dans le quartier des temples.

– Ah ?

– Enfin, je dis ça, c'est parce qu'un de mes fournisseurs qui est passé tout à l'heure y a croisé quelqu'un correspondant à la description.

– Ouiiii... bien sûr. Et je suppose que vous n'avez aucune idée de ce qu'elle allait faire dans ce quartier non ?

– Aucune. Toutefois on m'a dit qu'elle tournait autour du temple de Hima.

– Hima ? Diable, j'ignorais qu'il y avait un temple de Hima à Banvars.

– Il n'y en a plus, depuis qu'il a été incendié sur ordre du roi Pilastre V, mon père avait votre âge à l'époque, ça ne nous

rajeunit pas. Les ruines ont encore de l'allure cependant, et personne n'a encore osé les raser pour bâtir dessus. Le culte de Hima est interdit à Misène, le saviez-vous ?

– Je l'ignorais.

– Cela dit, diverses personnes que j'ai pu entendre au cours de leurs beuveries, ont parlé devant moi d'un culte secret, plus ou moins, qui se perpétuerait dans les catacombes situées sous le temple. Il y aurait, à ce qu'on dit encore, un passage menant à ce temple secret dissimulé dans un lavoir désaffecté, pas très loin.

– Ah oui ?

– Mais ça me fait penser, votre amie, à ce qu'on m'a dit, serait entré dans un lavoir du quartier. Et elle n'en est pas ressortie. C'est curieux non ?

– Tout à fait. Je vous mets un gros pourboire je suppose ?

– Ma foi, ce serait civil.

Il lui versa quelques ducats. Ah, se dit-il, douce Vertu, que diable fais-tu donc dans notre dos ? Les mots de Mark, la veille, lui revenaient maintenant en mémoire. Bien sûr, il se doutait depuis un bon moment que la filoute expérimentée qui l'avait recueilli à Galleda alors qu'il était aux abois ne l'avait pas fait par pure bonté d'âme. Il la savait depuis longtemps prompte à sortir la dague, et il fallait lui rendre cette justice, elle ne faisait nullement mystère de sa philosophie. Mais la discussion qu'il avait eue avec celui qu'il croyait être l'ami intime de la voleuse avait, en quelque sorte, rendue cohérente la vision qu'il avait d'elle. Oui, il devrait s'en méfier. De Mark aussi d'ailleurs, car tout paladin qu'il était maintenant, il n'avait visiblement rien perdu de ses manières de rustre, ni de ses penchants pour la violence. Peut-être faudrait-il qu'il remonte dans sa chambre, qu'il prenne Xyixiant'h par la main, et que tous deux fuient au loin pour s'établir et pratiquer un honnête métier. Après tout, ils en avaient largement la faculté. Oui, mais Xy ? Parviendrait-il jamais à lui rendre sa mémoire perdue ? Parviendrait-il à venger ses maîtres et ses compagnons ? Au fond, souhaitait-il vraiment les venger, ou alors n'était-ce pas plutôt un prétexte pratique

pour partir à nouveau à l'aventure ?

Il se rendit compte à ce moment qu'il n'avait aucune intention d'abandonner ses indignes compagnons. Il était aventurier, il resterait avec eux jusqu'à ce que le mystère soit résolu, le bien triomphant et l'architecte du mal terrassé. Ainsi devaient se dérouler les choses.

Au fond du lavoir, un porteur de torche pouvait voir une grille de fer rouillé, dont toutefois les gonds étaient entretenus avec soin. Plus loin, un large escalier voûté menait à une salle circulaire autour d'un large bassin. Cinq arches aveugles, qui pouvaient être des portes murées, étaient disposées autour du bassin. Une seule renfermait un passage secret. Il n'était pas difficile de la trouver d'ailleurs, un panonceau apposé au-dessus annonçait :

Temple Secret de Hima

-oOo-

mariages, communions, obsèques
sur demande auprès du Diacre

offices quotidiens
9^h00-9^h15 : Matines
17^h00-17^h30 : Vêpres

le Jour de la Crépinette
11^h00-12^h00 : Célébration Solennelle

-oOo-

*Les fidèles souhaitant communier par le sang
selon le rite Irithyaque Orthodoxe sont invités à
prévenir le Diacre au moins trois jours à l'avance*

Vertu connaissait le loquet à débloquer, qui de toute façon n'était pas bien difficile à trouver, elle poussa le panneau de bois peint, pénétra sans hésitation et referma derrière elle. Elle s'enfonça rapidement dans un corridor humide, tournant à gauche à tel coin, à droite à tel embranchement, disparaissant dans telle zone d'ombre pour emprunter un raccourci invisible, sans prêter attention aux piles d'ossements rangés avec soin ni aux crânes entassés qui semblaient sourire à la vue d'un tel sens de l'orientation. Elle déboucha enfin dans une salle souterraine de taille impressionnante, creusée à même la roche à ce qu'il semblait. A la lumière de sa torche, Vertu admira l'entassement de mobilier précieux et d'offrandes somptueuses, les tentures, les

grands candélabres pendants du dôme monumental, le tout lui rappelant de cuisants souvenirs. Elle admira surtout comme ces éléments étaient disposés afin de dissimuler autant que possible les sculptures des contreforts et les bas-reliefs qu'ils encadraient, et qui parlaient de tout autre chose que de paix et de beauté. Car lorsque le roi Pilastre, pris de folie mystique, eut l'inspiration funeste de mettre le feu au temple de Hima qui faisait la gloire de Banvars, les prêtres, prévenus en songe par la déesse⁵, n'avaient eu que le temps de déménager les objets du culte dans l'oratoire de Nyshra, situé juste en dessous. A la suite de quoi, ils avaient bouché les voies de communication entre les deux temples, et attendu sous terre que la folie du roi se calme. Mais comme il ne fut plus jamais possible après ça de rétablir l'ancien édifice dans sa splendeur passée, il fut décidé que l'ancien oratoire serait aménagé en temple de Hima, à la guerre comme à la guerre.

Des voix étouffées émanaient d'un passage dissimulé derrière une colonne, ainsi qu'un rai de lumière tremblotant. Notre héroïne s'approcha à pas de loup, et jeta un oeil. Loin des ors et des splendeurs du grand-temple, il y avait là une modeste dépendance sans ornementation superflue, qui faisait partie des appartements réservés aux prêtres. On avait aménagé la pièce en atelier, entassé les outils les plus divers, comme si l'on avait tenté de monter en hâte un musée de l'artisanat sans y apporter grand souci de cohérence. Autour d'un instrument de fer et de cuivre, trois personnes s'activaient. Deux étaient des enfants, un garçon n'ayant pas dix ans, une fille un peu plus âgée, les deux étant vêtus à l'identique de lourdes robes grises passées et diversement maculées. Un homme, courbé en avant, les observait avec attention s'activer autour d'un appareil de fer et de cuivre, dans lequel ils versaient un liquide translucide à l'aide d'un creuset maintenu par des pinces. Ce dernier personnage était chauve, si l'on exceptait une frange de cheveux gris en fer à cheval qui lui faisaient comme une couronne de laurier. A voir son visage, on lui donnait une quarantaine d'années, ainsi que le

⁵A moins que ce ne soit par un des espions qu'ils avaient à la cour.

bon dieu sans confession. Il portait une sorte de soutane noire, ornée d'une belle ceinture rouge dont les pans flottaient élégamment sur le devant de sa personne. A son coeur, une discrète broche d'or reproduisait les trois mains de Hima, symbole béni du culte.

– Et n'oubliez pas de bien laver et graisser le moule avant de couler la cire, sinon elle colle aux parois, les cierges perdent tout leur lustre, et plus personne ne veut les acheter.

– Hum hum, fit Vertu.

L'homme en noir se retourna, jaugea l'intruse une demi-seconde, puis arbora son plus grand sourire.

– Bienvenue au Temple Secret de Hima, ma fille, et que l'Inspiration te conduise au Divin.

– Et que nul ne l'entrave, car elle provient des cieux, mon père. Excusez-moi, je cherche le père Durganton.

– Hélas, ma fille, voici près d'un an et demie que le père Durganton foule les Jardins du Ciel en compagnie de la Déesse. J'ai été dépêché pour le remplacer, père Noober, de l'Office de Baentcher.

– Quelle tristesse ! Mais c'était un juste, il avait bien mérité le repos éternel. Cependant vous pouvez m'aider peut-être.

– Sans doute.

– Voilà, je suis Vertu Lancyent, j'ai été en contact avec votre culte il y a quelques années. J'aimerais discuter un peu... avec vous.

– Je n'ai aucun secret pour mes apprentis.

– Puisque vous êtes le Diacre de Hima pour la Diacréture de Banvars, je suppose que vous avez aussi, euh... d'autres attributions.

– D'autres... Euh, dites les enfants, continuez sans moi, c'est très bien comme ça.

Puis il fit signe à Vertu de le suivre dans son bureau. C'était plus un réduit qu'un bureau d'ailleurs, mais il bénéficiait d'un mince rai de lumière du jour, provenant d'un très long conduit d'aération débouchant dans le caniveau d'une rue voisine. Quelques parchemins y traînaient, pas assez pour qu'on puisse dire que

c'était en désordre, mais en quantité suffisante pour qu'on comprenne qu'il y travaillait avec conscience.

– Il va de soi, ma fille, que malgré son histoire, on ne pratique plus ici certains cultes, auxquels on reproche parfois au clergé de Hima de prêter un concours actif. Le culte en question est d'ailleurs interdit.

– Le culte de Hima aussi, je crois.

– C'est vrai que c'est quelque chose qui m'a étonné lorsque je suis arrivé ici, il semble qu'il y ait en quelque sorte des gradations dans l'interdiction.

– Certes, certes. De toute manière, si je souhaitais m'entretenir de Nyshra avec quelqu'un dans cette ville, ce ne serait pas avec vous, nous nous comprenons.

Le sourire du prêtre se figea quelque peu.

– Plus ou moins, répondit-il prudemment.

– En fait, je suis intéressée par le culte de Melki.

– Ah, mais il fallait le dire tout de suite. Je suis ravi de pouvoir m'entretenir de ce sujet avec vous.

– Connaissez-vous bien ce culte ?

– Comme tout prêtre de Hima. Je ne suis pas spécialiste, bien sûr, mais avant de venir ici, j'ai reçu un enseignement concernant la déesse de la beauté, ainsi que certaines prérogatives à titre exceptionnel, car je suis son seul représentant dans la région. Quel misère de devoir exercer son ministère dans de telles conditions, tout de même.

– Bah, avec un peu de zèle missionnaire... En fait, j'avais quelques questions sur l'histoire du culte de Melki.

– Je vous écoute.

– Les prêtres de Melki disposent, je crois, des pouvoirs surnaturels que leur accorde la déesse, comme les prêtres des autres divinités.

– Uniquement les plus méritants, mais oui, en effet.

– Des pouvoirs de guérison, entre autre ?

– Parfaitement, Melki est une déesse bénéfique, qui n'a aucune raison de refuser son aide à ceux qui sont dans le malheur, même si en définitive, ses buts sont plus élevés que d'influer sur

le destin de tel ou tel mortel.

– En a-t-il toujours été ainsi ?

– Et bien... ma foi, pour autant que je sache, oui.

– Il n'y a pas eu... comment dire... une interruption de service ?

– Une quoi ?

– Et bien, je ne sais pas, une indisponibilité des pouvoirs conférés par la déesse, qui aurait duré des années.

– Il me semble qu'on s'en serait aperçu.

– Oui, c'est logique.

Le prêtre semblait surpris par les questions, mais Vertu ne trouvait dans son attitude ou dans sa voix nulle trace de dissimulation. A moins que ce ne fut le plus doué des menteurs, il était sincère.

– Vous n'avez pas eu vent d'un événement troublant, une prophétie, un signe divinatoire quelconque ayant rapport avec Melki, et qui aurait eu lieu il y a, disons, environ un mois ?

– J'avoue que je ne vois pas de quoi vous voulez parler... Ah, mais je comprends, vous êtes une aventurière !

– Oui, c'est cela, comment l'avez-vous deviné ?

– Il arrive parfois que des collègues à vous viennent me rendre visite pour me poser des questions du genre "savez-vous où se trouve l'Orbe Sacrée de Bidule ?" ou "quel sortilège permet de terrasser telle créature ?", ou bien "comment peut-on contacter Ravel Puits-de-Machin ?". Je me demande bien pourquoi ils viennent me voir, vous savez, moi, je ne sors quasiment jamais du temple...

– Vous avez raison, c'est une habitude détestable que nous avons, je ne vais pas abuser plus longtemps de votre temps. Oh mais j'y songe, avez-vous ici des archives ? Je cherche une liste de prêtres ayant exercé leur ministère voici plus d'un siècle.

– Les archives, malheureusement, ont brûlé avec le temple en surface. Vous devriez plutôt aller au temple de Baentcher, si cela vous intéresse, je pense qu'ils ont probablement ce que vous cherchez.

Ce fut tout ce que Vertu put tirer du Diacre de Banvars.

L'intuition qu'elle avait eu s'était révélée fausse, il ne lui restait plus qu'à laisser un peu au tronc, et à retourner au Chamois Sautillant, légèrement dépitée.

Lorsqu'elle parvint à l'auberge, Morgoth était retourné dans sa chambre pour méditer ses sorts, et les deux autres aventuriers poursuivaient leur somme conformément aux consignes. Elle resta donc seule à ruminer tous ces faits curieux qui s'étaient produits depuis sa fuite de Galleda avec Morgoth. Elle se creusa longuement la cervelle, mais elle eut beau retourner ça dans tous les sens, il lui manquait encore pas mal de pièces pour parvenir à un résultat cohérent. Une chose lui apparaissait acquise cependant, la suite des événements s'annonçait pleine de surprises et de dangers, et pas mal de nuages s'amoncelaient au-dessus de leurs têtes. De leurs têtes ? Mais au fait, à quoi bon rester avec les trois autres ? Elle avait assez d'or pour fuir à bride abattue jusqu'à l'Orient mystérieux, franchir le Portolan pour gagner le sauvage Septentrion, Khneb peut-être, galoper vers le couchant, la Malachie turbulente ou la chaotique Shegann, ou bien encore vers le sud, les nations Bardites, la mer Kaltienne, Sembaris, Pthath l'antique... Elle ne manquait pas de ressource, et trouverait partout matière à prospérer. A quoi bon prendre le risque de se mettre à dos les sombres puissances qui rôdaient autour de ses compagnons ?

Mais bien sûr, la curiosité fut la plus forte. Vertu était une aventurière.

Mark se leva peu après. Il fit sa toilette devant le miroir, sans se regarder comme à son habitude. Il se rasa avec son épée sainte-justicière (qui n'avait certes pas été forgée dans ce but) en évitant son propre regard, s'habilla, puis se pencha, pour une fois, sur son visage. Il fit quelques grimaces, du genre de celles qu'il prenait généralement pour charger un ennemi.

– Paladin de mes couilles, oui !

L'oiseau blanc voleta dans la pièce et se posa sur le bord de l'évier, lui lançant un regard oblique de reproche. Aujourd'hui,

c'était une colombe.

– Et arrête de te marrer, volatile stupide.

Bon, foin de billevesées, la journée allait être longue.

Xyixiant'h se leva, ouvrit les volets sur une matinée superbe, s'étira longuement en saluant le soleil, à la grande joie des quelques badauds qui la remarquèrent, puis se vêtit en songeant à cette histoire d'épreuve. Si elle avait bien suivi, c'était ce soir l'instant de vérité. Quelque chose lui soufflait qu'elle ne craignait rien pour elle-même, appelons ça de la confiance en soi, mais quid du jeune Morgoth ? C'est que mine de rien, elle s'y était attaché à son sorcier. Il est vrai qu'en ce monde, elle n'avait plus beaucoup de relations, pour ainsi dire trois, dont deux faisaient montre de qualités morales pour le moins discutables. L'idée de perdre le troisième lui était insupportable. Mais encore pire était la perspective de découvrir qui elle était réellement. Jusqu'à présent, elle avait réussi à faire bonne figure, à dissimuler certaines de ses envies, mais les curieuses idées qui lui traversaient l'esprit, parfois, lui laissaient craindre que la Xyixiant'h d'avant n'était peut-être pas quelqu'un dont elle aurait apprécié d'être l'amie. Que ferait-elle si elle se découvrait un jour une âme sournoise, un cœur noir et un esprit vil ? Elle se regarda encore une fois dans la glace. Elle était belle, il n'y avait pas de doute. Elle se faisait envie. Et elle avait la désagréable impression d'avoir une étrangère en face d'elle.

Ils se rejoignirent de bonne heure pour manger, allèrent s'entraîner un peu à la salle d'armes, puis traînèrent dans la Maruste pour faire quelques emplettes, acheter les menues fournitures des aventuriers, des provisions, des flèches, des torches et toutes ces choses. Ils montèrent ensuite s'habiller et s'armer de pied en cap. De retour dans la grande salle, ils firent leurs adieux à Sparkan, puis rejoignirent les écuries où leurs montures les attendaient. Assurément, ils avaient fière allure en traversant la Maruste dans cet équipage, Marken ouvrait la marche, faisant flotter dans la bise le gonfanon de quête aux armes du

Coeur d'Azur, ils firent forte impression. Ils passèrent devant les Crocs de Lembar avec quelque nostalgie, puis sans s'arrêter, franchirent la Porte d'Airain, et prirent la route de l'est.

La Colline de Grob

Morgoth IV – Des elfes, des nains, un anneau maléfique, neuf terribles cavaliers noirs pourchassant neuf héros... Quoi Tolkien ? Non pas Tolkien, c'est bien Morgoth l'Empaleur !

I Un peu d'agitation à la Tombe-Helyce

*Ils ont quitté la grande ville
Et chevauché dans la contrée
Déjà sombre, froide et hostile,
Début d'une morne soirée.*

(Ploïnk ploïnk)

*Ils étaient plus de vingt, dirais-je,
Rusés filous ou guerriers preux,
Mages aux noirs sortilèges,
Prêtres sages et valeureux.*

(Ploïnk ploïynk)

*Par petits groupes ils arrivèrent
Là où ils avaient rendez-vous.
Ils firent un feu dans la clairière
Pour éloigner esprits et loups.*

(Plonk plonk)

*Passèrent les minutes, les heures
Mais nul ne vint à Tombe-Helyce,
Hormis le vent, et puis la peur,
Quelle était donc cette malice ?*

(Plink Ploïnk)

*Quand viendra donc un messager
Une dryade, un elfe, un faune
Pour m'expliquer ou s'excuser
De m'avoir pris pour un béjaune ?*

(Plink plink pliyonk)

– Merci brave Clibanios, tu résumes bien l'opinion générale, mais ne serait-il pas plus utile de nous distraire plutôt que de nous rappeler à notre triste état ? Je ne sais pas, une geste guerrière, une chanson courtoise, quelque chose de ce genre ? Ou bien, même s'il y a des dames parmi nous, une chanson à boire ?

Dans le patois d'aventure, on accorde dédaigneusement le qualificatif de béjaune à un quidam ordinaire, sans talent vérifiable, en tout cas sans talent qui puisse le rendre utile au cours d'une aventure. Lancé à un autre aventurier, ce terme était une insulte mortelle, il sous-entend en effet que la victime de ce quolibet n'était qu'un vantard, tout juste bon à se gargariser d'exploits imaginaires ou à s'approprier ceux d'autrui pour se

faire offrir une chopine par un auditoire crédule, bref, une personne du commun. L'auteur des reproches ci-dessus exprimés n'était certes pas un béjaune, puisqu'il s'agissait de Thomar de Gorlenz, le célèbre magicien albinos. Si la légende disait vrai, il aurait dû avoir plus de cent ans, et pourtant ni son corps ni son visage ne semblaient marqués par la moitié de cet âge. Peut-être était-ce dû aux charmes mystérieux de sa cape magique, aussi légendaire que lui-même. Ce n'était ni un vantard ni un lâche, et s'il avait prouvé à l'occasion que les scrupules ne l'étouffaient pas, il avait une solide réputation de compétence et de loyauté envers ses camarades.

Le fait est que dans la clairière recouverte par endroit des plaques de la première neige de la saison, autour du grand feu allumé sous l'immense rocher vaguement parallélépipédique rappelant un sarcophage de géant et qu'on avait pour cette raison appelé "Tombe-Helyce", du nom d'un géant légendaire de la région, et bien là donc, on n'en comptait guère des béjaunes. Au contraire, maints éminents personnages, héros et modèles des enfants de tout le septentrion, avaient répondu à l'appel d'un mystérieux et prodigue commanditaire, qui avait en outre promis cinquante ducats d'or – une belle somme – à quiconque participerait à une épreuve dont nul ne savait encore rien. Clibanios le barde avait pêché par modestie, sans doute pour respecter les contraintes de la versification, car il y avait pas loin d'une cinquantaine d'aventuriers rassemblés là, de force et de renommée fort variables, ainsi qu'un nombre équivalent d'écuyers, porteurs de torches, comparses, apprentis et faire-valoirs divers. On pouvait voir pas moins de cinq barbares, dont trois étaient en train de se quereller ou de plaisanter, difficile à dire, à propos de leurs armes respectives (respectivement hache double, masse d'armes et marteau de guerre, tout dans la dentelle). Un hallebardier du nom de Binsek, morne et long de figure, se morfondait dans son armure rutilante, sans doute magique, appuyé sur son arme qui devait l'être tout autant. Un moine impassible du nom de Galfo était en grande discussion avec un volubile quadragénaire que certains dans l'assistance avaient appris à connaître et à éviter,

un voleur et assassin curieusement appelé Lulu Van Zooïte. Un sorcier pubère depuis peu, une courtisane et un guerrier ogre se passionnaient pour un jeu de carte animé par un très jeune filou enthousiaste, qui ne manquerait pas de les escroquer avant la fin de la partie. Un prêtre de Miaris et un paladin, debout, à l'écart, devisaient de points d'honneur complexes, un magicien irascible près du feu tentait d'obtenir un peu de silence afin de lire en paix son livre de sorts, à ceci s'ajoutaient les ris et cavalcades des comparses partis chercher du bois ou se livrer à quelque tâche annexe, ainsi que les hennissements des chevaux affolés par la proximité d'un lézard géant du Naïl, qui servait de monture à l'un des guerriers venus du sud.

Tous ces éminents pilleurs de donjons étaient venus isolément ou par petits groupes, à l'exception de quatre d'entre eux, qui étaient les héros de notre aventure. Portant sa terrible armure noire qui faisait bien des jaloux, brandissant sa lame sainte, venait Marken-Willnar Von Drakenströhm, surnommé ici "le Boucher", ailleurs "le Faiseur de Veuves", par endroits même "la Mort qui Marche", et un peu partout "le Chevalier Noir", paladin malgré lui. A son côté se tenait Vertu Lancyent, voleuse, meurtrière, courtisane empoisonneuse, plus discrète mais non moins redoutable que le précédent, dont le sabre maudit brûlait déjà de trancher membres et têtes. Bien que ses traits et sa silhouette fussent masqués par un épais manteau de fourrure grise, Xyixiant'h l'elfe, prêtresse de Melki (du moins le supposait-elle, car elle était frappée d'amnésie), parvenait néanmoins à capter l'attention des hommes par sa seule démarche et la finesse de ses mains gantées. Enfin Morgoth, jeune nécromant encore idéaliste, s'était éloigné de ses compagnons pour discuter avec le fameux Thomar, dont il avait bien sûr entendu moult fois chanter les louanges. Il l'assailait de compliments ainsi que de questions auxquelles le grand mage, quoiqu'un peu agacé par tant d'empressement, répondait volontiers, vu qu'il n'y avait rien d'autre à faire dans cette forêt, et qu'en outre il était assez vaniteux et ne résistait jamais à la tentation de briller aux yeux d'un jeune collègue.

– Non mais regardez-le, si ça continue comme ça il va lui proposer de lui cirer ses bottes.

– Je ne pense pas, rectifia Xyixiant'h, le sorcier porte des bottes en fourrure.

– C'est une expression, expliqua Vertu avec un sourire faux. J'aurais pu aussi dire "lui lécher le cul".

– Je ne crois pas que Morgoth ait ce genre de goûts, répliqua l'elfe d'un ton pincé qui n'échappa pas à la voleuse.

– C'est aussi une expression. Au fait, et on est bien d'accord que ça n'a aucun rapport, quelqu'un a vu Piété Legris, il m'avait dit qu'il viendrait.

– Non, pas...

– Je suis là, fit une voix basse derrière le groupe.

Ils se retournèrent d'un bond, le grand guerrier était là. Comment avait-il pu se faufiler derrière eux sans qu'ils l'entendent, une voleuse expérimentée, un guerrier surentraîné et une elfe aux fines oreilles ? Brun, la peau hâlée par la vie au grand air, un physique naturellement massif qui s'était encore épaissi ces derniers temps grâce à une meilleure alimentation, après des années de disette. Il s'était procuré une masse à clous, arme bon marché mais redoutable dans les mains d'un homme suffisamment fort, comme c'était son cas, et portait une tunique de peau épaisse et renforcée, offrant quelque protection contre les coups, ainsi qu'un bouclier de bois cerclé de fer couvrant largement son avant-bras.

– Ah, enfin, tu en as mis un temps !

– Pas du tout, dame Vertu, je suis même arrivé le premier dans la clairière, en début d'après-midi. Et j'y ai vu des choses bien graves, voici pourquoi je ne me suis pas montré jusque là.

– Houlà, tu m'inquiètes ! Raconte, vite.

– Et bien voilà, j'ai quitté Banvars assez tôt et j'ai coupé par les bois pour venir jusqu'ici, comme j'en ai l'habitude. J'étais presque arrivé lorsque j'ai vu descendre de la montagne deux ombres terrifiantes, des cavaliers galopant à une allure surnaturelle en direction d'ici. Je me suis pressé, et depuis l'orée du bois, j'ai été le témoin d'une scène horrible. Il s'agissait de deux

de ces cavaliers noirs dont je vous ai déjà parlé.

– Encore !

– Mais ce n'est pas tout, il y avait aussi dans la clairière notre commanditaire, ce Paimportes, ainsi qu'un personnage qui m'a semblé être un elfe habillé richement. Ils discutaient apparemment en bons termes lorsque les cavaliers noirs ont fait irruption. L'elfe a alors tiré un glaive scintillant et attendu l'assaut, l'autre a tenté de s'enfuir. Mais ce lâche n'a pas pu aller bien loin, un des cavaliers a lancé un sortilège, la terre s'est ouverte sous ses pas et l'a englouti jusqu'au cou, ne laissant que sa tête hurlante en dehors. Le courage de l'elfe n'a pas été mieux récompensé, le deuxième cavalier l'a chargé, maniant une lame qui semblait faite de feu pur. Il est tombé, a tenté de se relever, mais le cavalier noir l'a alors mortellement blessé.

– Quelle horreur. Et ça s'est passé ici même, il n'y a que quelques heures ?

– Exactement, mais ce n'est pas fini. Les cavaliers se sont approchés de la tête de Paimportes, qui était juste ici, vous voyez, ce monticule de terre fraîchement retournée.

– Oui, je vois.

– Ils n'ont pas dit un mot, ni fait un geste, mais l'homme semblait souffrir énormément. Jamais je n'ai entendu de cris aussi pitoyables. Je pense qu'ils l'ont interrogé, mais entre les sanglots du supplicié, je n'ai pas entendu ce qu'il leur a dit. Puis, celui des cavaliers qui était magicien a recouvert la tête de pierres et de terre, il l'a enterré vivant, parfaitement !

– C'est épouvantable ! Et l'elfe, qu'en ont-ils fait ?

– L'un des cavaliers a pris son cadavre en croupe, puis ils sont repartis vers la montagne au triple galop. Je l'avoue, j'ai été lâche moi-même, et plutôt que de porter secours à Paimportes, j'ai attendu que les cavaliers se soient éloignés. Lorsque j'ai osé venir dans la clairière et dégager son visage, il était mort.

– Que Nyshra me tripote, fit Mark, tout ça sent l'entourloupe à plein nez.

– Le guet-apens, oui ! Il ne risquait pas de venir, le Paimportes. J'ignore ce que cherchaient ces cavaliers, mais s'ils ont

assassiné notre commanditaire, c'est que la mission qu'il voulait nous confier était d'importance. Ou bien ils recherchent l'un d'entre nous, ou quelque chose que nous possédons, ou que nous savons. En tout cas, nous sommes en danger ici.

– Quoi, fit Marken, tu crois que deux cavaliers attaqueraient cinquante des meilleurs aventuriers de la région ?

– Ils ont bien attaqué et détruit une école de magie entière en une nuit.

– Ah oui, j'oubliais. Je me demandais justement si ce qu'ils recherchent, ce n'est pas notre ami Morgoth, là.

– Mais pourquoi, s'enquit Xy, inquiète ? Il est gentil, Morgoth !

– Il a sûrement un truc que nous ignorons, et qu'il ignore sans doute lui-même, mais que ces gens cherchent. Allons le prévenir, il faut partir d'ici tout de suite, ça sent mauvais toute cette histoire !

Ils se levèrent donc pour héler leur compagnon, toujours en grande conversation avec Thomar, qu'il en était à appeler "maître Thomar", et qui lui narrait les souvenirs de sa lointaine jeunesse.

– ...et donc, c'est ainsi qu'à la tête de mon équipe, je remportais la coupe de squidditch¹ pour la troisième fois consécutive pour l'école de Pwalafrir.

– Incroyable ! Quelle chance vous avez eu, et quelle habileté ! Je me souviens que moi-même, je n'ai jamais pu faire partie de l'équipe de l'école, on me trouvait trop grand. Mais c'était mon rêve de...

– Hum... Morgoth, on peut te parler cinq minutes ?

– Ah, mes amis, venez que je vous présente...

– On le connaît, on le connaît. Enchanté, sire Thomar. Tu viens, il y a un problème.

– Un problème ? Rien de grave j'espère ?

– Rien de grave, sauf qu'on se tire vite fait avant...

¹Jeu de sorciers fort populaire se pratiquant entre deux équipes de six gentlemen, et nécessitant l'utilisation de balais magiques, de battes, de cerceaux et d'un calamar.

Mais ce fut la longue lame bleue de Vertu qui acheva sa phrase en sifflant, tandis que de derrière le grand rocher rectangulaire provenait le bruit d'une cavalcade échevelée. Deux cavaliers, apparemment hors d'haleine autant que leurs montures, apparurent alors à la lumière. L'un était un elfe blond, très grand et particulièrement vigoureux selon les critères de sa race, portant une grande hache et un arc elfique. Ses vêtements étaient ceux d'un elfe des bois, tissés avec soin et goût dans des tons verts, sans sacrifier à l'ornementation inutile. L'autre était un homme longiligne, la trentaine bien passée, ses cheveux longs et noirs retenus par un catogan, son visage osseux et sombre au nez busqué s'ornant d'un bouc soigné. Il portait un uniforme noir à brandebourgs d'argent, ainsi qu'un couvre-chef à larges bords, à la mode Malachienne. A son côté battait une rapière, et dans son dos un long bâton noir. Il s'adressa à l'assistance d'une voix autoritaire :

– Les amis, écoutez-moi ! Nous sommes venus vous mettre en garde, un danger nous menace, des guerriers maléfiques vous ont tendu un piège, ils vont arriver d'un instant à l'autre. Fuyez, tous autant que vous êtes, tant qu'il en est encore temps. La quête que nous voulions vous confier est caduque, notre messenger est mort, partez et sauvez vos vies.

– Jamais, fit un paladin dans l'assistance. Si ces guerriers sont de chair et de sang, ils périront de nos lames, s'ils sont du monde des esprits, Miaris nous insufflera la force de les vaincre. Je reste !

– Bien parlé, fit un prêtre, qu'ils viennent, ils verront ce qu'il en coûte de s'en prendre aux aventuriers du Septentrion. Ces démonstrations reçurent les échos les plus favorables, d'autant plus qu'en ces heures tardives et frisquettes, plus d'un s'était réchauffé d'un bon grog ou d'un hydromel bien senti, et l'alcool développe la témérité, comme le savent tous les officiers.

– Fous que vous êtes, dit l'elfe atterré, suivez-nous donc et trouvez refuge parmi les elfes dans la cité de Sandunalsalennar, qui est non loin d'ici.

– Se réfugier chez les elfes, répondit un nain roux d'un ton

dédaigneux, oh, chochette, les elfounettes, non mais ça va, on n'est pas des pédés, pas vrai les gars ?

– Ouaaaaais !

– Fous que vous êtes, oubliez votre fierté, je vous assure que l'adversité est trop forte pour vous, quelle que soit votre vaillance ! Ne sacrifiez pas vos existences en vain, venez, il est encore temps...

– Non Sarlander, répondit alors son compagnon d'une voix blanche, il n'est plus temps, regarde !

A l'autre bout de la clairière, un cavalier noir venait d'apparaître. Il n'était qu'une forme drapée d'une étoffe noire légère dont les lambeaux flottaient dans le mince vent de ce soir funeste, mais il n'avait rien de spectral. Il dégageait une impression de force inflexible, de volonté maléfique, de détermination sans faille pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême. Ses yeux se résumaient à deux points rouges scintillant comme des étoiles mourantes. Sa monture, était-ce un cheval ? Noire était sa robe, rouge étaient ses yeux et ses naseaux fumants, et lorsqu'il retroussait nerveusement ses lèvres humides, le palefroi découvrait non pas les dents plates d'un honnête équidé, mais des crocs semblables à ceux d'un requin ou d'un tigre. Il leva sa main gauche, et silencieux comme des ombres, un nouveau cavalier surgit du bois sur sa droite. Puis il y en eut un autre, et un autre... en tout ils étaient neuf surgis des ténèbres, encerclant la clairière de loin en loin. Sans un mot, les épées sortirent des fourreaux, les parchemins magiques de leurs étuis, d'aucuns invoquèrent leurs dieux, d'autres jurèrent et maudirent, chacun se prépara au combat.

L'un des cavaliers projeta alors sa main en avant, et projeta une boule de feu en plein coeur de la troupe des aventuriers. Au même moment, une rafale violente balaya toute la plaine, couchant le grand feu et se transforma en tornade soulevant poussière et cailloux. Tandis que la boule de feu explosait parmi ceux qui n'avaient pas eu la présence d'esprit de s'écarter, dispersant mort et souffrance, les plus prompts des guerriers avaient réagi, décochant flèches et billes de frondes sur les ennemis toujours

impassibles. Aucun projectile ne manqua sa cible, mais aucun ne sembla avoir d'effet. Un jeune sorcier tira son premier projectile magique vers un des hommes sombres, qui le toucha et le fit tressaillir quelque peu. Comme un seul homme, les neuf cavaliers démontèrent simultanément et firent trois pas en resserrant leur étau autour des aventuriers. Deux guerriers se lancèrent, sabre au clair, contre le plus proche de leurs adversaires, tandis qu'un autre de ceux-ci, le premier qui était apparu, levait son bras. Peu nombreux furent ceux qui dans la confusion virent l'éclair bleuté issu de l'un de ses doigts, ainsi que le halo imperceptible qui s'étendit et gonfla comme une bulle, englobant d'un seul coup tout le champ de bataille. Un autre des hommes noirs fit un geste de la main, la terre trembla alors, renversant ceux qui dans la tourmente se tenaient encore debout, la terre se fendit en de multiples endroits. Plusieurs grands arbres se renversèrent alors, écrasant quelques-uns dans un fracas épouvantable de bois et d'os brisés. On entendit toutefois distinctement les hurlements stridents des deux guerriers qui, avant même d'avoir eu une chance de frapper leur adversaire, s'étaient effondrés sans raison visible, en proie à une souffrance indicible, vomissant et rampant devant leur tortionnaire qui brandissait devant eux un poing fermé au bout de son bras tendu. Morgoth, malgré le tumulte, parvint à lancer une incantation, une immobilisation, mais bien que son sort fut correctement prononcé, il eut la désespérante surprise de constater que l'énergie magique s'échappait en pure perte vers les cieux, sans cohérence aucune. Il n'était pas en faute, car autour de lui, les autres sorciers, Thomar lui-même, étaient dans le même cas, leurs théurgies se dispersaient en vains éclairs et lueurs qui étaient maintenant les seules lumières éclairant le chaos. Partout les corps éperdus s'entremêlaient, les vivants, les morts et les agonisants se perdaient en une folle ronde, des visages grimaçants, ensanglantés sous les casques brisés, se noyaient dans le cataclysme. Vertu décochait ses flèches deux par deux vers celui des mortels guerriers qui semblait être le chef, mais ses flèches ricochaient sans effet sur une cuirasse impénétrable. Xyixiant'h, d'abord épouvantée, avait rejoint le prêtre de

Miaris et, chacun invoquant sa déesse, avait lancé avec lui un sortilège de conjuration du mal, mais de même que leurs collègues magiciens, leur sortilège s'évanouit en gerbe d'étincelles, tandis que leur cible avançait vers eux, semant sous ses pas un tapis grouillant et luisant, des carapaces d'insectes, des vers immondes, des essaims bronzinant, une vermine implacable menaçant de les engloutir. Marken, brandissant son épée, se jeta avec bravoure contre lui, remontant l'immonde marée sans souci des piqûres et des morsures empoisonnées, entouré d'une puissante aura de sainteté que lui conférait son état de paladin. Il frappa de haut en bas, d'un coup qui aurait fendu en deux un chêne. Mais en un éclair, l'ennemi au regard de braise sortit de sa cape un trident noir comme la suie, et saisit la lame pure entre ses griffes maléfiques. Mark parvint à se dégager, porta un second coup, qui fut paré comme le premier, avec une force surnaturelle. Morgoth, désespéré, ne pouvait que tenir prête sa chaîne de combat, piètre défense. Derrière lui, la mort faisait son oeuvre, les guerriers de la mort se rapprochaient, serrant à chaque instant un peu plus leur étreinte. Chacun avait sa façon de donner la mort, chacun son arme, et parmi les aventuriers et leurs compagnons présents dans la clairière de la Tombe-Helyce, pas un n'avait réussi à blesser un adversaire. Une main s'agrippa à sa cheville, il se retourna. Il peina à reconnaître l'homme qui avait rampé jusqu'à lui.

– Morgoth ! Où est Morgoth ?

– Maître Thomar !

Le sorcier usant de ses dernières forces lui tendit un paquet d'étoffe, ainsi qu'un parchemin.

– Prends ma cape, qu'elle te soit utile. Couvre-t-en et lis ce parchemin, qu'il t'aide à t'échapper de ce lieu maudit.

– Maître Thomar, lisez-le vous même et fuyez...

Mais lorsqu'un éclair soudain jeta un feu violet sur le champ de bataille, Morgoth vit que le visage du vieux magicien était entièrement brûlé, ses yeux étaient morts, le reste n'allait pas tarder à suivre.

– Va, sauve ta vie...

Morgoth n'en croyait pas ses yeux, Thomar de Gorlenz, le héros légendaire, venait de périr dans ses bras. Tremblant, il prit la cape du vieux sorcier, s'en recouvrit intégralement et, à genoux sur la terre meurtrie, déroula le parchemin. Bien que l'obscurité fut totale, il pouvait sans peine lire les runes lumineuses, tant la magie était puissante. Le style des glyphes, leur coloration, leur orientation... Morgoth tressaillit, il reconnut immédiatement le puissant sortilège qu'un mage du temps jadis avait couché sur le vélin. Il doutait de pouvoir maîtriser une altération d'un tel niveau, mais il n'avait pas le choix, et s'il réussissait... oui, Thomar avait dit vrai, il aurait un moyen de s'échapper. Sa voix prononça alors les runes, qui à mesure qu'il les lisait disparaissaient du parchemin, dispersant des volutes de magie qui, au lieu de se déliter, conservaient leur délicate séquence, protégées sans doute par les pouvoirs de la cape magique. Morgoth prononça les derniers mots de ce sortilège que jamais il n'aurait rêvé lancer un jour, fut-ce par l'entremise d'un parchemin. L'onde de magie se propagea en lui, avec une force sans commune mesure avec ce qu'il avait pu connaître jusqu'à présent de la sorcellerie. C'était donc cela, être un archimage ? Le tumulte cessa alors d'un coup, laissant la place à un silence irréel. Morgoth savait qu'il n'avait que quelques poignées de secondes pour agir, moins d'une minute sans doute.

Il sortit de sous la cape, et vit l'étendue du désastre. Plus rien ne bougeait. Assiégés comme assaillants, tous paraissaient gelés en pleine action, l'un levant un bras pour se protéger, l'autre projetant une nouvelle boule de feu qui, curieusement, restait suspendue en l'air comme un lampion, à quelques mètres de sa cible. Un barbare, frappé par le cimenterre d'un des sombres seigneurs, avait sa tête projetée en plein ciel, reliée à son cou par une rangée de perles de sang projetées en un arc sinistre. Une jeune voleuse, à quatre pattes, tentait de fuir, levant dans sa direction un masque de terreur pure. L'épée d'un noir tueur était sur le point de rejoindre son dos, rien ne pouvait la sauver. Au loin, il vit aussi que le moine et l'assassin étaient parvenus à briser l'étreinte des noirs exécuteurs, et se perdaient déjà dans

la nuit de la forêt. Et ses compagnons étaient là, à quelques mètres, immobiles eux aussi. Il ne pouvait les emmener, il le savait. Il ne pouvait que fuir, profiter des quelques instants de répit que lui conférait le sortilège avant que le temps ne reprenne son cours funeste. L'ennemi avait repoussé Mark et se jetant en avant, s'apprêtait à harponner... Non, pas elle ! Il ne pouvait la laisser périr ! Comment pourrait-il vivre après ça ? De rage, il conçut un plan désespéré : il se rua sur le cavalier noir, prit le trident entre ses mains, et tira, tira de toutes ses forces. Tenant l'arme maudite tout contre sa poitrine, prenant appui du pied contre la forme mortelle de son ennemi, il tira jusqu'à ce que ses phalanges ploient, que ses bras menacent de rompre, et seulement alors, il parvint à desserrer l'étreinte de fer. Il prit alors la longue arme, incroyablement lourde, retourna les dents acérées contre la cuirasse de l'ennemi, et planta l'autre bout dans la terre avec rage. Puis, hors d'haleine, il rejoignit Xyixiant'h, environnée déjà par la répugnante masse des bêtes grouillantes, il détailla avec passion son visage aux traits faiblement éclairés, qui n'exprimaient aucune crainte, aucune horreur, juste une belle et farouche détermination. Il eut encore le temps de prendre deux grandes respirations.

La bataille reprit, sans qu'elle se fut d'ailleurs arrêtée pour quiconque hormis Morgoth. Un mugissement déchirant emplit les cieux : avec la force de l'élan, l'arme du cavalier noir, retournée contre son porteur, avait percé la cuirasse et s'était enfoncée profondément dans la poitrine, s'il en avait une. Pris de mouvements saccadés, incrédule, il tourna et retourna sur lui-même, tentant d'arracher le fer qui le meurtrissait.

– Fuyons, la voie est libre, hurla Morgoth à l'attention de ceux qui pouvaient l'entendre.

Sans perdre un instant, tous les combattants à proximité immédiate saisirent leur chance, et se précipitèrent dans la brèche ouverte, sans se soucier du blessé maléfique. Ce soir-là, treize aventuriers échappèrent à un trépas certain grâce au courage de Morgoth. Ils s'égayèrent dans la nature, courant à perdre haleine entre les pins, cherchant, une fois n'est pas coutume, le

refuge de l'obscurité complice. Sur ces treize-là, quatre partirent de leur côté et poursuivirent leurs existences, c'est en fait sans importance. Notre récit ne s'intéressera qu'au devenir des neuf autres.

II La nuit des morts-vivants

Ils courraient maintenant dans la nuit, se heurtant aux troncs, trébuchant sur les souches, sans compter leurs plaies et bosses. Derrière eux, le tumulte diminuait, était-ce la distance qui l'étouffait, ou le combat se terminait-il ? Il était maintenant possible de tendre l'oreille au bruit de la course des autres, de suivre le froissement des buissons, les jurons, les pas. Vite, il fallait continuer, rester sourd aux protestations de ses membres endoloris, à la faiblesse grandissante de ses muscles, fuir sans se retourner, sans une pensée pour ceux qui étaient tombés, fuir jusqu'au bout du monde, jusqu'à la fin des temps si nécessaire.

Le sol changea sous les pieds de Morgoth, se fit amas de pierres irrégulières, puis la pente se fit plus forte, et il buta contre un amoncellement de gros rocher. L'ancienne moraine d'un glacier disparu se dressait face à lui, comme une infranchissable forteresse, qu'il voyait clairement maintenant que ses yeux s'étaient adaptés à la clarté des étoiles. Des rocs nus et blancs, un obstacle redoutable. Le franchirait-il, devrait-il infléchir sa course ? D'autres étaient dans la même situation non loin de là, il entendait l'éboulis des pierres sous leurs pas, que feraient-ils ? Il entendit une voix au loin, la voix d'un homme hors d'haleine, mais encore énergique et plein de ressources :

– Par ici, remontez le long des rochers, il y a des abris sûrs là-haut !

La cavalcade reprit, durant quelques secondes, Morgoth vit distinctement deux autres aventuriers à une vingtaine de pas devant lui, courant comme lui, courant comme des rats. Xy ? Pourvu que ce soit elle, il l'avait perdue dans les ténèbres. Forçant leur nature qui les poussait à fuir dans le sens de la pente,

ils remontèrent le long de la moraine, vers la forme menaçante de la montagne qui voilait les étoiles du nord. Quel que fut leur guide, il ne manquait pas de ruse, car les cailloux formant la moraine, s'ils étaient propices aux entorses, avait l'avantage de ne pas conserver les empreintes de pas. A moins que les cavaliers noirs n'aient un odorat de chien, ils auraient du mal à suivre leurs traces.

Une muraille surgit soudain devant lui, une falaise immense, lisse et implacable. Le désespoir l'envahit, il était pris au piège, il avait perdu du temps et de l'énergie en prenant cette direction. Il tenta de se calmer, de raisonner, la panique faisait le jeu de l'ennemi, il le savait bien. Où étaient les autres ? Une pierre roula au bas de la moraine, il regarda en haut de l'éboulis qui formait un cône s'appuyant contre la falaise et vit fugacement une forme sombre ramper le long de la falaise, à mi-hauteur, se glisser à toute allure derrière un rocher et disparaître là. Il se précipita pour escalader à son tour l'éboulis, restant près de la falaise. Oui, il discernait maintenant une corniche large d'un pied, bien assez pour qu'on puisse y marcher. Il l'emprunta tant bien que mal, s'agrippant aux aspérités de la falaise et aux quelques plantes vivaces qui s'y accrochaient, et finit par arriver à une fissure dont le sol était non anguleux, mais poli par l'érosion et d'anciennes concrétions, sans doute la sortie d'un ancien ruisseau souterrain. Il s'y enfonça avec soulagement, puis voyant qu'il pourrait y progresser pour trouver un refuge, il risqua un regard en arrière. En bas, quelque chose s'agitait. L'espace d'un instant, il eut l'impression qu'une grande araignée logée dans sa poitrine resserrait ses pattes autour de son cœur. Mais non, ce n'était pas un des cavaliers noirs, trop petit, trop perdu. C'était un aventurier comme lui, qui l'avait suivi.

– Camarade !

Celui qui était en bas s'immobilisa, il parut chercher d'où venait la voix.

– En haut, grimpe par le côté, dépêche-toi !

Un grognement lui répondit, la forme massive, étrangement malhabile, suivit à son tour le chemin de l'éboulis. Ce n'est que

lorsqu'il fut à proximité immédiate que Morgoth comprit à qui il avait affaire, un guerrier nain, suant et jurant dans sa barbe.

– Par les couilles de Burgar, je te reconnais, c'est toi le sorcier qui nous a permis de fuir !

– Euh, je crois.

– Merci.

Sans un mot de plus, le nain disparut dans le boyau étroit. Les tunnels étaient son élément, Morgoth l'y suivit. Passés les premiers mètres, la grotte était humide et tiède, le sol n'était qu'une crevasse et il fallait se tenir aux parois pour progresser. Finalement, après une progression qui ne lui sembla que trop longue, il parvint à un évasement du passage, où les flots avaient patiemment creusé une longue niche. Des respirations se mêlaient, on trébuchait sur des jambes molles et des bras endoloris. Morgoth se fit une place, et entre deux inconnus, sans un mot, s'écroula pour prendre un peu de repos.

De longues minutes s'écoulèrent dans l'obscurité chthonienne la plus totale sans que personne ne prononce une parole. Puis, une voix s'éleva.

– Combien sommes-nous ici ?

– Huit, fit une mélodieuse voix masculine.

– Attends, je fais un peu de lumière.

C'était Marken qui avait parlé, Morgoth l'avait reconnu avec soulagement. Un bruit métallique, une épée sortit du fourreau. La sainte lame du paladin émettait une lumière blanche presque imperceptible en plein jour mais qui, dans le noir absolu, permettait d'illuminer correctement un espace réduit. Il la planta devant lui, et ils se comptèrent. Que tous les dieux soient loués, Xyixiant'h était là, affalée contre Vertu, qui semblait blessée. Il vit aussi Piété Legris, et se souvint alors de la voix qui l'avait guidé vers la falaise. C'était la sienne. L'elfe qui venait de parler était celui qui avait fait irruption dans la clairière pour les prévenir, son compagnon humain, qui avait perdu son chapeau, était là aussi. Il y avait aussi... Horreur, un squelette ! Mais non, il se souvint du barde mort-vivant qui les avait distrait au début de cette triste soirée. Quel était son nom déjà ? Et puis, il y avait le

nain. Il détailla ses traits, mais il n'y avait rien à en dire, sinon qu'il était roux, que sa barbe était tressée et maintenue par des attaches d'argent garnies de petits crânes de rats, et qu'il avait une mine renfrognée, comme souvent les nains.

– Erreur, nous sommes neuf à ce que je vois. Je suis Marken. Voici le sorcier Morgoth, qui nous a tous sauvés je crois, ce personnage qui nous a trouvé un abri est Piété Legris, à son côté voici Vertu et Xyixiant'h notre prêtresse. Xyixiant'h qui va se faire une joie de soigner les blessés dès qu'elle se sera décollée de Morgoth. Oh, je te parle !

– Uh ? Ah oui, soigner.

– Moi, poursuit le nain, c'est Ghibli. Je suis un guerrier, c'est tout ce que vous avez à savoir.

– Vous le savez déjà, Clibanios est mon nom,
Je vais par monts et vaux, musicien et chanteur,
Poète, ménestrel, acrobate à mes heures,
Je suis barde, en un mot, et joyeux compagnon.

– Je suis Sarlander, poursuit l'elfe, et j'ai été envoyé avec mon compagnon par la reine de Sandunalsalennar pour vous prévenir du danger qui nous menaçait. Hélas, nous sommes arrivés trop tard.

– Au moins, poursuit l'homme vêtu à la Malachienne, quelques-uns ont pu se sauver, tout n'est pas perdu. Je suis le Raul Gomez Sanchez Natchez Villalobos Y Ramirez Vella la Cava del Rio della Plata O'sullivan Monastorio, gentilhomme du San Bubinos, officier dans l'armée de leurs très gracieuses majestés le Roi et la Reine de Malachie, en congé du service commun. Mais vous pouvez m'appeler simplement Commandant Monastorio. Quelqu'un a-t-il une idée de ce qu'il convient de faire maintenant ?

– Et si on continuait dans la caverne, une fois qu'on sera bien reposés, proposa Morgoth.

– Non. La grotte s'arrêtera d'ici cent à deux-cent pas, dit Ghibli.

– Tu es déjà venu ici ?

– Non, mais c'est couru d'avance. Nous sommes dans une

ancienne diacalse transversale traversant une veine de calcaire karstique de second type selon la classification de Khadûr, qui fait un angle d'environ cinq à dix degrés. La pente du boyau est quand à elle d'environ trois pourcents, ce qui est peu, mais comme la strate sédimentaire est prise en sandwich entre le socle basaltique du Portolan Central et une épaisse couche de grès du domérien formant synclinal, le...

Puis le nain se rendit compte que tout le monde le regardait avec des yeux ronds, et il abrégé sa thèse de géologie.

– Enfin bref, c'est un cul-de-sac.

– Bon, donc il faudra sortir d'ici.

Sarlander, le grand elfe, eut alors une idée.

– Si nous parvenons à rejoindre la Colline de Grob, nous serons sauvés. C'est là que trouve le domaine de Sandunalsalennar, la cité elfique, qui est protégée par de puissants sortilèges que les maléfiques cavaliers noirs ne pourront franchir.

Vertu soupira. La blessure qu'elle avait au mollet s'était refermée grâce à l'action de Xyixiant'h. Elle n'avait pas l'air très convaincue par la proposition.

– La colline de Grob ? J'en ai entendu parler, il paraît que tout ce qui s'en approche se fait aussitôt cribler de flèches par les archers de la reine. Crois-tu que tes collègues elfes nous laisseront entrer ?

– Il est vrai, expliqua Sarlander, que les étrangers ne sont pas les bienvenus à Sandunalsalennar, surtout en ce moment, toutefois, vous êtes autorisés à entrer, vous êtes même attendus. Je me dois de vous expliquer le pourquoi et le comment de ces mystères qui n'ont plus lieu d'être. Le commanditaire qui souhaitait vous offrir une noble quête était la reine elle-même. Elle a chargé le Commandant Monastorio ici présent, qui est son homme de confiance, de prospecter à Banvars et dans la région avoisinante afin de recruter les plus habiles parmi les héros de la contrée. Nous avons prévu de sélectionner ces aventuriers avant de leur dévoiler l'identité de leur commanditaire, car le secret devait être gardé sur toute cette affaire.

– Et je suppose, poursuivit Vertu, que ces cavaliers noirs ne

constituaient pas l'épreuve en question.

– Oh non, vous vous doutez bien que la reine de elfes n'emploierait jamais des méthodes aussi viles. Nous suivons avec attention les agissements de ces cavaliers, et il semble qu'ils soient en rapport avec la quête qu'elle souhaitait vous confier. Lorsque nous avons su qu'ils s'intéressaient à la Tombe-Helyce et aux aventuriers que nous y avions conviés, nous avons sauté sur nos coursiers les plus rapides pour vous prévenir.

– Et quelle est cette quête, au juste ?

– Je l'ignore moi-même. Mais la reine vous l'apprendra, si toutefois nous parvenons jusqu'à elle.

– Espérons-le. Dis-moi Piété, tu as l'air de connaître la région, comment rejoint-on la colline de Grob ?

– Moi ? C'est la première fois de ma vie que je viens ici.

– C'est pourtant bien toi qui nous a guidés jusqu'ici, comment connaissais-tu cette grotte ?

– Je ne la connaissais pas. Il se trouve simplement que sur le chemin de la clairière cette après-midi, j'avais repéré de loin la falaise, ainsi que les éboulis, l'allure générale du terrain, et aussi les variétés d'arbres qui indiquent la composition du sol. Je savais rien qu'à voir la manière dont le relief était fait qu'il y avait toutes les chances pour qu'on trouve des grottes par ici, ou en tout cas des escarpements qui ralentissent la marche des chevaux. Il n'y a aucun mystère là-dedans.

– Quel sens de l'observation. La question reste donc entière, où se trouve cette colline de Grob ?

– Malheureusement, nous nous en sommes éloignés. Il faudrait revenir sur nos pas...

– Voilà qui tombe bien, commenta Mark, j'ai laissé dû laisser mon gonfanon de quête sur le champ de bataille et... Oh non, je n'arrive pas à croire que c'est moi qui dis ça.

– Un gonfanon de quête ? Mais alors vous êtes un paladin !

– Oui, oui... Euh, est-ce que quelqu'un monte la garde, maintenant que j'y pense ?

– Euh... non, au fait, répondit Sarlander, un peu gêné. Voulez-vous que je...

– Seuls vous et Xy avez une vision nocturne, résuma Vertu. Et aussi Ghibli, je crois...

– Je veux, maigrichonne.

– Peut-être pourriez-vous accompagner Xy alors ?

– Evidemment, les sales besognes, c'est toujours pour le nain. 'toujours pareil avec ces humains, laisse les grands discuter de la stratégie et reviens quand on aura besoin de ta hache. Mrmble ! Allez, petite, allons prendre notre tour de garde.

L'elfe suivit le nain maugréant, peu rassurée par la proximité de ce nabot trapu, poilu et hachu.

– Bien, reprit Vertu. Quelqu'un a un plan pour retourner à la Tombe-Helyce sans se faire remarquer ?

– Puisque nous comptons parmi nous un éminent sorcier, commença Sarlander, peut-être qu'un sortilège d'invisibilité pourrait nous dissimuler...

– Je crains que vous me surestimiez, messire. Je ne puis lancer qu'un seul sort d'invisibilité, qui ne pourra donc dissimuler qu'une seule personne. Il existe bien un sortilège d'invisibilité de masse, qui nous permettrait de nous cacher, mais il se dissipe en quelques minutes. En outre, ce sort est très au-dessus de mes maigres moyens, je ne suis qu'un apprenti.

– C'est ennuyeux. Mais d'un autre côté, l'invisibilité n'est pas un grand avantage en pleine nuit. Et puis, si ces cavaliers sont doués de vision nocturne, comme les elfes et les nains, ça ne sert strictement à rien, car ils nous verront approcher de fort loin.

– Ouh... dit alors Vertu, qu'une idée venait d'effleurer. Tout ça me rappelle une histoire à propos de la vision nocturne. Tout à l'heure, alors que nous étions encore dans l'obscurité, vous aviez compté que nous étions huit, mais une fois la lumière revenue, il s'est avéré que nous étions neuf.

– C'est exact. Mon erreur est compréhensible, notre ami Clibanios ici présent est... comment dire...

– On peut dire défunt

ou alors trépassé,

Mort-vivant, décharné,

C'est au goût de chacun.

– Oui, voilà. Et bien, le fait est que ce gentilhomme ne dégage, de ce fait, plus aucune chaleur. Or c'est précisément cette chaleur qui me permet, dans l'obscurité, de repérer une créature vivante.

– C'est ce que je pensais. Donc, un être qui n'émettrait plus de chaleur serait invisible aux yeux d'un elfe, ou d'un nain, c'est bien cela ?

– Ah, je vois où vous voulez en venir. Oui, dans un tel cas, la vision nocturne est totalement inutile. Si vous trouvez un moyen de dissimuler la chaleur de nos corps, les cavaliers noirs ne pourront plus nous voir dans la nuit. A condition, bien entendu, qu'ils n'aient pas d'autre moyen à leur disposition pour nous repérer, comme un sens magique.

– Il faut savoir prendre quelques risques, nous ne pouvons rester éternellement dans ce trou. Le seul havre véritable, si vous dites vrai, est la colline de Grob. J'ignore si nos ennemis peuvent nous voir la nuit, mais je suis à peu près sûre qu'ils le peuvent le jour, il faut donc agir avant l'aube. Nous avons quelques heures.

– Et par quel moyen comptez-vous nous refroidir ?

– C'est une bonne question. Morgoth, un petit sort ?

– Euh... ça vous dérange si je cherche cinq minutes dans mon livre ?

– Comme tu veux.

– Bien parlé, opina Monastorio. Je propose que l'on mange à satiété et que l'on prenne quelque repos, nous allons en avoir besoin. Clibanios, connaîtrais-tu quelque chant entraînant adapté à la situation, et qui nous remonterait le moral ?

Clibanios opina du crâne, et entonna un air tout à fait de circonstance.

– J'étais dans mon village à réparer des chaises en bois...

Et tandis que s'élevait la voix du barde, Morgoth, assis en tailleur devant l'épée lumineuse, feuilletait fébrilement le Tome d'Argent du Codex Incubus d'Alizabel, un précieux recueil de nécromancie dans lequel il mettait tous ses espoirs.

- Alors comme ça, vous êtes un nain.
- Ouais, un vrai de vrai.
- Et ça fait quoi d'être un nain ?
- C'est pourtant vrai ce qu'on dit sur les blondes. Regarde de tous tes yeux au lieu de bavasser.
- Holalà... Et pourquoi c'est moi qui regarde alors ?
- Parce que tu as de meilleurs yeux que moi.

Xyixiant'h n'était pas faite pour monter la garde, l'inactivité lui pesait vite, et elle avait du mal à se concentrer plus de quelques minutes sur une tâche particulière. Tout était allé si vite que son esprit avait encore quelques wagons de retard, et elle avait cette irritante sensation d'avoir oublié quelque chose en route. Une sensation qui, maintenant qu'elle y réfléchissait, ne l'avait pas réellement quittée depuis que Morgoth et ses compagnons l'avaient tirée de sa torpeur séculaire. Tiens, quel était ce faible point rouge, là bas ? Une illusion due à la fatigue visuelle, sans doute ? Mais non, c'était fixe dans le décor... maintenant, ça bougeait, une deuxième lueur bougeait tout à côté... Une forme obscure sortit du bois. En tendant l'oreille, elle put à grand peine percevoir les bruits des sabots. L'horreur la gagna, le doute n'était plus permis, c'était bien un des cavaliers qui s'avavançait, s'insinuait comme un reptile, comme une sangsue. Il était à plus de cent pas, mais même à cette distance, il suintait de mal, Ghibli l'avait senti aussi. Ses mouvements lents et empreints de menace étaient ceux d'un traqueur implacable. L'elfe se figea, car le moindre mouvement pouvait la trahir. Le cavalier noir resta un temps en lisière de l'éboulis, semblant humer quelque piste. Soudain, une cavalcade troubla le silence, et un deuxième guerrier maléfique déboucha auprès de la falaise. Ils parurent se concerter un instant, sans toutefois émettre le moindre son, puis tournèrent casaque et repartirent au triple galop d'où ils étaient venus.

- Que Melki nous protège, ces monstres en ont toujours après nous.
- Ils n'ont pas poursuivi plus loin, c'est l'essentiel. Ils nous ont couru après un moment pour ne pas laisser de témoins, mais

je suppose que d'autres affaires plus importantes les appellent ailleurs, ils vont se lasser.

– Puisse-tu dire vrai, nain Ghibli.

– ...J'aurais mieux fait d'être chez moi

A faire des chaises en bois.

Dans un claquement soudain, Morgoth referma son tome de nécromancie, un sourire satisfait sur le visage.

– Combien faudrait-il de temps pour rejoindre la Tombe-Helyce en marchant avec précaution ?

– A pieds, je dirais un quart d'heure, estima Sarlander.

– Plutôt vingt minutes, corrigea Piété. Nous avons couru à toute allure pour venir ici, ne l'oubliez pas.

– Et de la Tombe-Helyce à la colline de Grob ?

– Le double.

– Dans ce cas, c'est une affaire d'une heure. Nous avons tout juste le temps. J'ai trouvé un sortilège dans ce livre qui pourrait nous aider. Il est assez désagréable, mais pourrait se révéler utile. C'est le Chemin de la Blême. Ce sort permet de métamorphoser une créature vivante en mort-vivant l'espace d'une heure.

– En mort-vivant ? S'offusqua Mark. Tu veux nous transformer en squelettes ?

– Oh non, bien sûr !

– Ah bon.

– Je souhaite nous transformer en zombies.

– Ah, merveilleux, j'aime mieux ça. Et je suppose qu'au bout d'une heure, nous retrouverons notre vie normale comme si de rien n'était.

– Absolument. C'est comme ça que ça se passe.

“En général”, ajouta-t-il dans sa tête.

On retourna chercher les guetteurs, qui firent leur récit. Les avis divergeaient quand à savoir si l'apparition et le retrait subit de ces guerriers était un bon ou un mauvais signe. On leur expliqua le plan, qu'ils considérèrent unanimement comme des plus douteux, mais comme personne n'en avait d'autre, la compa-

gnie (à l'exception de Clibanios) s'assembla autour de Morgoth pour subir le sortilège.

Il prononça les paroles terribles qui entrouvraient la porte entre le monde des vivants et celui des morts. Leurs joues se creusèrent, les peaux se parcheminèrent et se vidèrent de leur sang, devenant flétries et grises, les muscles se firent douloureux, desséchés, les yeux perdirent la faculté de discerner les couleurs, et le monde pour eux devint mort.

– Bon, tu commences ? Demanda Xy, qui avait fermé les yeux par appréhension.

– Malédiction, siffla Morgoth dans sa gorge sèche, ta nature elfique t'immunise contre ma magie ! Sarlander aussi, le sort est un échec. Ah, je me suis laissé emporter bêtement, j'aurais dû réfléchir.

Les morts-vivants se relevèrent, lentement.

– Que faire maintenant, demanda Vertu, sans aucune trace d'émotion dans sa voix.

– Je sais, répondit Morgoth. Sarlander portera la cape que m'a donné le mage Thomar. Si la légende dit vrai, elle dissimule celui qui la porte à la vue de ses ennemis. Il sera l'avant-garde et nous ouvrira la voie. Xyixiant'h, qui restera décelable, nous suivra à quelque distance.

– Bien, approuva Monastorio sans passion. Faisons vite.

Ils descendirent de la falaise avec difficulté, car ils avaient perdu une partie de leur agilité dans la transformation, et dans l'ordre prescrit, et dans le plus grand silence, ils prirent le chemin de la Tombe-Helyce. Le chemin fut plus long que Piété ne l'avait estimé de prime abord, car ils durent s'adapter aux servitudes nouvelles imposées à leurs corps, mais ils parvinrent au bout de quelques minutes à trouver un rythme de progression soutenu. La condition de mort-vivant était éprouvante, et aucun des six transformés ne doutait qu'il vivait un des moments les plus pénibles de son existence, toutefois il y avait quelques avantages. En premier lieu, la fatigue les avait quittés, car les tourments musculaires sont l'apanage des vivants de plein droit. Et surtout, ils avaient perdu la majeure partie des sentiments

qui les avaient animés, et en particulier la peur. Ils avançaient bravement, résolus à en finir avec cette histoire et à tenter leur chance, tant pis s'ils périssaient en chemin.

Ils n'étaient plus très loin de la clairière funeste lorsqu'un mouvement derrière un rideau de buissons les fit tressaillir. Ils s'approchèrent, et constatèrent avec soulagement que dans un espace relativement dégagé de la forêt, quelques montures avaient trouvé refuge, loin de la folie des hommes. Les chevaux piaffèrent, surpris de l'irruption de morts-vivants trébuchants dans leur domaine. Sarlander vint les calmer avec art, puis prit pour lui une monture, et aida Ghibli à monter derrière lui. Le nain était curieusement léger, car desséché par le sort, il avait perdu une part importante de sa masse. Monastorio monta avec Vertu, Clibanios avec Piété. Il y avait aussi dans ce haras improvisé le lézard du Naïl que j'ai déjà mentionné, un reptile trapu et nerveux utilisé pour la monte par les indigènes de cette lointaine contrée. La bête vint pousser du museau dans la main de Xyixiant'h, qui s'en était approchée sans crainte. Elle résolut de grimper dessus et de le mener, prenant Morgoth et Mark avec elle.

Ainsi, l'étrange équipage reprit le chemin de la Tombe-Helyce. Comme ils progressaient à plus vive allure, ils prirent le temps de s'approcher de la clairière. Avec une infinie prudence, Sarlander démonta et progressa, silencieux comme un chat, dans l'étendue qu'éclairaient pauvrement les étoiles. Nulle trace de la présence des cavaliers noirs n'était plus visibles, mais c'était un triste spectacle qui s'offrait à ses yeux. Plus un gémissement, plus un cri, plus un souffle n'émanait de la langue de terre retournée et meurtrie par le passage des serviteurs de la mort, seulement habitée maintenant par les corps de ceux qui avaient été leurs compagnons d'un soir. Qu'importait la bravoure, l'habileté ou l'expérience, parmi ceux qui s'étaient dressés contre le mal, pas un n'avait survécu. Par terre, Sarlander avisa le gonfanon du Coeur d'Azur. Il s'en saisit, et le ramena au paladin.

Puis, ils reprirent leur périple parmi le silence et les ténèbres. Sarlander, menant la troupe, connaissait bien la direction de la cité elfique, mais pas trop le chemin meilleur chemin pour s'y

rendre, ainsi firent-ils quelques tours et détours, évitant une colline découverte, une combe trop profonde ou un fourré trop épais. Le terrain était par endroit fort accidenté, préfigurant les escarpements vertigineux du Portolan, et à l'écart des bons chemins, les montures étaient à la peine.

Un air glacial s'insinua alors, les chevaux hennirent et se déportèrent, les deux elfes furent pris de chair de poule, et leurs estomacs se nouèrent. Une frayeur irrépessible s'empara d'eux deux, tandis qu'ils considéraient non loin de là un trou de ténèbres, entre deux rochers, d'un noir plus profond encore que la nuit. Une lueur en sortit, semblable à celle d'une chandelle sur le point de s'éteindre. Puis une deuxième. Un cavalier était là, surpris, à ce qu'il semblait, de la soudaine survenue de ces fuyards. Un hurlement métallique déchira la nuit.

– Fuyons !

Ils lancèrent les montures au triple galop, à la suite de Sarlander. Tandis que résonnait la puissante alarme du cavalier noir, même ceux qui étaient pour l'instant des non-morts ressentirent l'urgence de fuir, sans calcul et sans faux-semblants, fuir au plus vite, simplement, dans la direction opposée.

Ils surgirent hors du bois, dans un vallon qu'en d'autres circonstances, on aurait dit enchanteur. Au fond courait un ru encore fuligineux, dont les rives pentues regorgeaient d'herbe grasse et humide. Ils s'aperçurent alors que l'aurore pointait dans la direction qu'ils suivaient, une aurore porteuse d'espoir.

Le lézard du Naïl peinait à suivre le train des rapides chevaux, car si cette bête était adaptée aux longues randonnées ou aux brèves pointes de vitesse, son souffle ne lui permettait pas de courir bien longtemps. Morgoth, qui le chevauchait en compagnie de Marken et Xyixiant'h, se retourna au moment où trois cavaliers déboulaient hors du bois à leur poursuite. Las, les coursiers noirs étaient plus rapides encore que des chevaux ordinaires, et mus par le désir carnassier de s'abreuver à la gorge du coursier reptilien, ils pressaient encore l'allure, sans que leurs maîtres ne les y forcent. Morgoth, sans perdre son esprit d'à-propos, lança derrière lui un rapide sortilège d'enchevêtrement,

conjuraton qui recouvrit une vaste portion du vallon d'un tapis de filaments luminescents et collants, que le premier des cavaliers noirs n'eut pas le temps d'éviter. Il plongea dedans tête baissée, son cheval se cabra, pris aux jambes et à l'encolure dans le piège magique. Les deux autres contournèrent par le bois, mais perdirent ainsi quelques secondes. Lorsqu'ils revinrent dans le vallon, Morgoth et ses amis avaient pris un peu d'avance, ils se lancèrent à leur poursuite avec d'autant plus d'ardeur. Le sorcier, de nouveau, lança une conjuration sur le sol qu'ils venaient de fouler et qui, de mou, devint glissant comme un lac gelé sur une bande de terre large de quelques pas. Les deux chevaux trébuchèrent, jetant bas leurs cavaliers qui se répandirent à plat ventre et en silencieuses malédictions. Mais le premier des exécuteurs, qui usant de sa force surnaturelle avait réussi à se dégager, revenait à la charge. Il sauta sans peine la zone où ses compagnons avaient chuté, et leur courut après à bride abattue. Il se rapprochait à grande vitesse, plus que quelques secondes et il faudrait se battre au corps-à-corps, c'est à dire qu'il faudrait mourir. Morgoth vit alors, avec un certain détachement, qu'il n'avait plus grand chose pour l'arrêter.

Xyixiant'h, menant le grand lézard, avait vu au loin les chevaux de ses amis disparaître dans une haute futaie d'où jaillissait le ruisseau, et qui tapissait un massif montagneux aux formes érodées. Elle suivit le même chemin, se perdant de nouveau dans l'obscurité, juste avant que l'ennemi ne les y rejoigne.

Il y eut un grand bruit de tôle froissée.

Elle se retourna, et vit l'espace d'un instant le cavalier noir et son cheval, immobiles, aplatis contre un mur invisible. Puis ils glissèrent tous deux jusqu'au sol avec un bruit de vaisselle propre qu'on fait crisser du doigt.

Alors, ils se souvinrent des paroles de Sarlander, et de la protection magique qui entourait la Colline de Grob. Ainsi, ils étaient enfin rendus au havre promis.

Marken, mû par un désir impérieux, descendit du lézard géant. Bien qu'il portât encore sur sa figure la marque terrible de la mort-vivance, et bien que son âme fut celle d'un vil assassin,

il avait maintenant toute la superbe d'un paladin de Hegan, fier défenseur du droit. Brandissant son gonfanon, il marcha droit vers le cavalier noir qui s'était relevé et, tel une bête féroce, faisait les cent pas en grondant devant la barrière invisible. Avec panache, il s'arrêta à quelques pas de lui, plongeant son regard bleu dans le feu infernal de ses pupilles ardentes. Il le jaugea, puis avec superbe, défit un des lacets de cuir qui maintenaient les pièces de son armure, se défit de sa male coquille, dénoua l'aiguillette de son haut-de-chausse, et brandissant fièrement sa virilité à la face du guerrier démoniaque, lança :

– Tiens ducon, suce ma bite !

III Arrivée à Sandunalsalennar

Le cavalier noir déclina sans surprise cette invitation, et le groupe reprit donc sa marche, remontant le ruisseau bondissant parmi les boules de granite moussues. D'immenses séquoias poussaient sur la colline de Grob, certains si larges qu'on aurait pu y tailler un navire d'un seul tenant. Ils avaient déposé sur le sol un épais tapis d'épines qui s'enfonçait mollement sous le pas, et sur lequel prospéraient menus buissons, myrtilles et champignons. Ceux qui étaient entrés dans la forêt sous forme de zombies desséchés avaient progressivement repris leurs couleurs alors que pointaient les premiers rais de lumière solaire, le sang de nouveau irriguait leurs artères et c'est sans regret aucun qu'ils quittèrent la condition mort-vivante, avec toutefois une pensée charitable pour leur compagnon Clibanios, qui n'avait pas tant de chance.

Et à mesure qu'ils gravissaient la colline, la forêt se faisait plus luxuriante encore, les grands arbres plus vigoureux, et on découvrait de ci de là des pierres vieilles comme le temps, idoles aux barbes de lichen dressées en mémoire des elfes et des hommes de jadis. Il n'était pas rare d'apercevoir dans les fourrés un daim curieux, un lièvre imprudent ou un blaireau rendu téméraire par la rareté des chasses. Nul humain ne s'aventurait

jamais sur la colline de Grob, qui était territoire interdit.

Clibanios avait un luth, un instrument étrange sans doute fait pour lui, à partir du crâne allongé et triangulaire d'un grand animal indéfini et de quelques côtes, qui s'accordait en tournant de petits osselets. Comme les cavaliers noirs ne présentaient plus de danger, et que les elfes de Sandunalsalennar étaient sans doute au courant de leur venue, le barde se permit de sortir l'instrument de son étui, et en tira quelques notes s'accordant merveilleusement à l'harmonie qui se dégageait de la contrée. Il s'agissait d'une chanson elfe dont Sarlander connaissait les paroles, et qu'il ne put s'empêcher d'entonner. Bien que nos amis n'y comprennent goutte, ils ne purent s'empêcher d'être émus aux larmes par la profonde nostalgie qui en émanait. La voix d'or de Xyixiant'h, à son tour, et bien que les harmonies de son propre chant ait atteint une perfection que peu d'humains avaient surpassé dans l'histoire de l'art, Sarlander jugea rapidement bienséant de se taire, et d'écouter. La voix de la prêtresse s'éleva parmi la ramure, et les syllabes de la noble et ancienne langue du Beau Peuple se mêlèrent au chant des oiseaux, des menus insectes et du vent sifflant entre les épines. Au loin furent chassés les cauchemars, les fatigues et les terreurs de la nuit lorsque s'éleva la voix enchanteresse, issue d'un cœur sincère.

– Oh, les tarlouzes, on chante ou on avance, là ?

Ghibli, seul, semblait peu sensible au charme de Xyixiant'h, qui se tut en lui lançant un regard mauvais, l'espace de trois dixième de secondes. Regard que seul le nain reçut, il préféra ne pas insister.

– Quel était ce chant, demanda Morgoth à sa bien aimée ?

– C'est un très ancien chant, je crois, mais je n'ai pas de souvenirs bien précis à ce sujet, il m'est revenu comme ça, en écoutant Sarlander. C'est une chanson d'amour qui... pour être juste, qui m'a semblée adaptée à ma situation. Il s'agit d'une femme si éprise de son amant qu'elle se sent revenir au temps où elle était jeune fille.

Elle se retourna, avec ses immenses yeux gris humides par-

faitement irrésistibles.

– Oh Xy... commença le sorcier, saisissant la main de l'elfe.

– Hum... fit Mark, qui était monté juste derrière les deux amoureux.

– Euh, oui, oui. Et ça raconte quoi exactement ?

– Et bien, c'est beau comme ça, la traduction en langage humain fait perdre beaucoup de l'intérêt. Littéralement, ça dit quelque chose du genre "Comme une vierge, touchée pour la première fois, comme une vieeeeeergeu, quand ton coeur bat, prè-eu du mien"... Enfin tu vois ce que c'est, une chanson d'amour, ce n'est jamais très malin quand on y réfléchit.

– Oui, c'est sûr.

Ils poursuivirent leur discussion, de meilleure humeur, jusqu'à ce qu'au détour d'un sentier, ils avisent un elfe assis négligemment sur une grosse racine. C'était un guerrier, un guetteur sans doute, portant un arc elfique et un glaive au fourreau noir et or. Ses longs cheveux noirs flottaient librement dans la brise, ses membres et son visage gardaient une immobilité parfaite, seuls ses yeux bleus considéraient les neuf intrus, l'un après l'autre, avec une certaine arrogance.

– Alors Sarlander, voici donc les héros de la reine. Des bruits courraient sur votre trépas.

– Il s'en est fallu de peu, merci de ta sollicitude.

– Je n'approuve pas tes intentions, Sarlander, pas plus que celles de cet humain qui a l'oreille de sa majesté. Toutefois, puisqu'elle l'ordonne, je dois vous mener à elle.

Monastorio, qui était resté silencieux jusqu'ici, prit ombrage de l'impudence de l'elfe.

– Eliazel, prends garde à tes paroles, car si les elfes sont à l'abri des outrages du temps, ils sont les égaux des hommes pour ce qui est des armes.

L'elfe ouvrit grand ses yeux et porta la main au côté, tandis que Monastorio brandissait son bâton, un éclair de haine dans le regard. Mais la main de Sarlander s'interposa avec force entre les deux.

– Paix, le temps n'est pas au combat. Nous avons entendu tes objections, Eliazel, et quoiqu'il puisse arriver par la suite, il sera dit que tu auras exprimé la voix de la prudence. Escorte nous à Sandunalsalennar maintenant.

– Soit.

Il siffla sèchement entre ses doigts, et vingt archers elfes sortirent des fourrés. Ils n'avaient pas fait le moindre bruit, malgré leurs armes et leurs armures de guerre. Nos héros en furent particulièrement impressionnés. Ainsi, à tout moment depuis leur arrivée dans la forêt, ils auraient pu se retrouver hérissés de flèches avant d'avoir pu comprendre ce qui leur arrivait. Ils se mirent en marche. Les elfes, quoiqu'ils fussent à pied, n'avaient aucun mal à précéder la troupe des cavaliers dans la futaie qui leur était chère. Des rais de soleil perçaient maintenant par endroit la ramure selon un angle rasant, comme au travers des verts vitraux d'une cathédrale.

– Que Burgar me détroudeballise, bougonna Ghibli à l'attention de Sarlander, je rêve ou ils ont tous des mailles elfiques ?

– Ce sont les gardes de la reine, expliqua l'elfe avec une certaine fierté. Ils portent tous la cotte de maille elfique, comme vous l'avez noté si justement, ami nain, et je vous assure que la réputation de ces armures n'est pas usurpée. Leurs casques sont forgés selon les anciennes techniques des forgerons de mon peuple, de façon à les protéger des maléfices et des esprits corrompteurs. Tous ont un poignard d'argent, ainsi qu'un puissant arc elfique, équipé de flèches de la meilleure fabrication. Mais tout ceci n'est pas le plus important, en effet la garde de la reine est un corps d'élite, qui ne compte dans ses membres que les guerriers les plus habiles et les plus courageux. Même sans ces équipements, ils seraient une redoutable force.

– En tout cas, on ne peut pas dire que notre venue déclenche des torrents d'enthousiasme.

– Bah, ne faites pas attention à Eliazel. C'est un guerrier valeureux et fidèle, et c'est le capitaine des gardes de la reine, mais il se laisse parfois emporter par ses sentiments. Je soupçonne qu'il parle ainsi par jalousie, voilà tout.

- Jalousie ?
- C'est un ancien amant. Ah, mais je vois que nous arrivons !
- Beuh ?

Eliazel fit un geste de la main, et aussitôt un frémissement parcourut la nature. Une brise soudaine se leva, emportant des tourbillons de feuilles mortes jusqu'au sommet des arbres, et soudain, à quelques pas seulement, ils virent une muraille stupéfiante. Elle était apparue, surgie de nulle part, dissimulée sans doute par quelque magie de la nature, malgré sa hauteur peu commune. Sa surface était des plus étranges, faite de troncs d'arbres entrelacés, des arbres vivants qui n'avaient pas été amenés là, mais qui y avaient poussé en une longue rangée. Leurs branches s'emmêlaient inextricablement, ne laissant aucune brèche visible, jusqu'au sommet situé à quinze hauteurs d'homme où, sans difficulté apparente, des guerriers elfes patrouillaient parmi la ramure épaisse, comme dans un chemin de ronde. Ils pénétrèrent dans la cité par une porte assez large pour trois chevaux et formant une voûte aux deux tiers de la hauteur totale. Les elfes qui la gardaient la refermèrent aussitôt, par deux panneaux de bronze plus épais qu'eux-mêmes. Les visiteurs eurent alors le loisir d'apprécier l'épaisseur de la muraille, une vingtaine de pas au bas mot, tant et si bien qu'après la porte, le passage formait comme un tunnel. Lorsqu'ils en émergèrent, la première chose qui les frappa fut la tiédeur qui régnait en ces lieux, et qui contrastait agréablement avec le climat déjà hivernal de la contrée. Puis, leurs yeux découvrirent Sandunalsalennar.

De ci de là, au bord d'allées au cours capricieux, poussaient des arbres aux formes contournées, qui devaient autant aux désirs des habitants des lieux qu'aux caprices de la nature. Au creux de troncs disjoints, évasés ou expansés, sur d'immenses branches aplaties, ou bien en altitude, aux croisements de bois inclinés, les elfes avaient aménagé leurs demeures végétales, soumettant à leurs désirs la croissance des tissus ligneux. Ces constructions, pour autant qu'on puisse les appeler ainsi, avaient dû

demander pour chacune des siècles d'efforts. Des escaliers creusés dans l'écorce, ou bien dressés hardiment entre deux supports en d'élégantes courbes, permettaient de rejoindre le réseau des balcons, passerelles et coursives qui semblait emplir l'espace de la cité, telle la toile de quelque insecte désordonné. Nombre de ces merveilles d'architecture étaient gravées de représentations habiles et minimalistes, ou bien de lignes ondulées de cette merveilleuse écriture des elfes, dont bien peu d'hommes parvenaient jamais à maîtriser les complexes inflexions. A tous niveaux, des elfes vaquaient paisiblement à leurs occupations et songes, certains s'étaient toutefois arrêtés, curieux et pour certains un peu effrayés, pour dévisager les nouveaux arrivants. Les longues branches sommitales recouvraient l'ensemble de la ville d'un dense réseau, servant au déplacement, à la défense contre les ennemis aériens et à la récupération des eaux de pluie. Des nuées d'oiseaux y trouvaient aussi à nicher, parmi lesquels certains étaient si grands qu'ils pouvaient sans peine porter un elfe sur leur dos. Béant à loisir, les nouveaux arrivants eurent tout le temps d'admirer les mille petits détails mystérieux et charmants de la grande cité, les petites tresses de papier pendant aux fenêtres, les mobiles de bois aux formes surprenantes et aux significations obscures, les statues de pierre érodées bornant les carrefours où elfes et animaux se poursuivaient en des jeux innocents. En cette heure matinale, profitant du chant des oiseaux, plus d'un pratiquait la musique dans les habitations, et les rires insoucients se mêlaient aux notes pures des harpes et des flûtes, et aux voix des chanteurs.

Ils arrivèrent alors à une grande place, dont le centre était occupé par le plus grand arbre qu'ils aient jamais vu. Il devait s'agir de quelque chêne plusieurs fois millénaires, dont le tronc fort et droit s'élevait à des altitudes considérables. A l'instar des autres végétaux à feuilles caduques de la cité, il était encore vert malgré l'hiver, et il ne semblait pas qu'il dût perdre sa parure de toute la saison. A sa base, le tronc épais d'une trentaine de pas se perdait dans un fouillis de mottes et de racines apparentes formant des boucles dont quelques unes étaient sculptées. Des

menhirs moussus ornés de runes semblaient avoir poussé dans ce chaos, et des guirlandes de fleurs et des bols d'offrandes posés sur tout le pourtour attestaient d'un culte que l'on rendait régulièrement au puissant végétal dont, notèrent-ils, la ramure était vierge de toute construction.

On orienta la troupe vers un bâtiment construit à ras de terre, en bordure de la place, et qui s'avéra être une écurie où ils furent invités à laisser leurs montures. Puis ils revinrent à pieds sur leurs pas où ils purent derechef contempler le grand arbre tandis qu'ils le contournaient. Plusieurs dizaines d'elfes des deux sexes s'étaient massés là et discutaient en les regardant, et il n'était pas difficile de deviner quel sujet alimentait leur conversation. C'est qu'ils faisaient forte impression, en particulier Mark qui, revêtu de sa terrible armure suintant de brume maléfique, attisait les curiosités, surtout les féminines.

Ils continuèrent à remonter dans les rues de la cité légendaire des elfes, le nez en l'air, et notèrent que de ci de là, les arbres laissaient place à des constructions de pierre, plus proches de ce que l'homme construisait ou, pour être plus juste, d'une telle habileté et d'une telle finesse que les constructions humaines ne semblaient en être qu'un écho déformé et malhabile. Ces structures minérales ne cédaient en rien à leurs vertes voisines, arborant des parures de vitraux, des murs de céramiques et des moucharabiehs de bronze et de cuivre au lieu de mousses, feuilles et champignons, s'offrant juste le luxe, parfois, d'un rideau de lierre.

Ils débouchèrent alors sur une esplanade semée de menus buissons entretenus dans un savant chaos et de menus édifices de pierre, commémorant sans doute de nobles elfes ou de hauts faits du passé. De l'autre côté se trouvait ce qui de prime abord passait pour un large et haut bosquet, dont on ne voyait que la parure de feuilles d'un vert incroyablement profond, tanguant dans le vent avec une lenteur surnaturelle.

– Voici le palais de la reine, dit Sarlander à l'attention des nouveaux venus, d'un ton strictement informatif.

– Je vais vous annoncer, lâcha Eliazal d'un ton contenu, au

travers duquel perçait néanmoins une irritation que Morgoth attribua à l'agacement de voir des non-elfes venir fouler ce domaine sacré.

– Quelle splendeur, s'extasia tout haut le jeune sorcier.

– Oui, si on veut, répondit Sarlander. Je suppose que Sandunalsalennar a pour vous le charme de l'exotisme le plus échevelé.

– N'est-ce donc pas le plus bel endroit de l'univers ?

– Eliazel vous a fait passer par les beaux quartiers pour vous épater, évidemment. Aux touristes, on fait rarement visiter les squats de la cité basse et les banlieues à problème au nord de la ville.

– Oh. Et toi Xy, cet endroit éveille-t-il en toi des souvenirs familiers ? Ta mémoire te revient-elle ?

– Maintenant que tu le dis, il me semble bien... je suis à peu près certaine...

L'elfe observait le voisinage avec la plus extrême attention.

– Oui ?

– Je mettrai la main au feu que je n'ai jamais mis les pieds ici.

– Ah, désolé.

Eliazel revint et d'un signe invita la compagnie à entrer derrière un rideau de lys blancs et jaunes. Dans un vestibule frais et humide constitué autour d'un grand bassin à l'eau transparente, on leur fit abandonner leurs armes à la garde des hommes de la reine, puis il franchirent un seuil, et à la file, montèrent à un escalier de racines vivantes entortillées en colimaçon. Ils débouchèrent alors dans la salle du trône, aux dimensions étonnement modestes, aménagée sous une voûte de branches aux feuilles frémissantes. Une dame de compagnie agenouillée interrompit l'air de harpe exquis qu'elle interprétait, les regards de ses consoeurs convergèrent vers les intrus, pleins d'étonnement mais sans crainte aucune. Il n'y avait aucun garde visible, le seul homme dans la pièce était un noble seigneur au port digne, sans doute quelque ministre ou conseiller royal qui, penché aux côtés du trône, se faisait entendre de la souveraine.

Celle-ci, dans son trône sans ornement superflu, les mains

paisiblement posées sur les accoudoirs, inspirait le respect de par sa seule présence. Ses mouvements étaient lents, presque imperceptibles. Était-elle belle ? Sans doute, mais la majesté qui émanait de sa longue silhouette écliprait toute considération triviale de cet ordre. Ses bottines de cuir, sa robe longue et étroite d'étoffe épaisse et luisante, ses mains, sa gorge, son visage et son interminable chevelure, et jusqu'à ses yeux mi-clos et les quelques bijoux d'argent et de diamant, tout en elle n'était que gris, décliné en infinies nuances de teinte et d'éclat. Diaphane et lisse, elle donnait l'impression de n'être plus tout à fait de ce temps ni de ce monde.

Il fallut plusieurs secondes pour qu'elle considère les héros qu'elle avait mandés, un regard balaya l'assistance. Sa voix, douce et basse comme un murmure, parvint pourtant clairement aux oreilles de ceux qui l'écoutaient.

– Voici donc ceux sur qui reposent les espoirs du monde. Approchez-vous de moi, mes amis.

IV La quête de la reine grise

– Les signes avaient annoncé que vous viendriez à moi, mais je me faisais une autre idée de vous. Pourtant vous êtes là, au nombre de neuf, comme nous l'avions auguré. Neuf est aussi le nombre de vos ennemis, sachez-le. Je vois à vos réactions que vous les avez déjà rencontrés, ai-je tort ?

– Non, ma reine, répondit Sarlander, ils étaient à la Tombe-Helyce, neuf cavaliers noirs. Leurs pouvoirs étaient immenses, et c'est de peu que nous les avons devancés.

– Et bien commandant Monastorio, j'aurais préféré que vous vous trompiez, mais il semble que vos sombres prédictions se réalisent.

L'homme au bouc, jusque là discret, s'avança d'un pas vers la reine avec assurance.

– L'avenir n'est pas écrit, madame, même s'il s'assombrit dans le lointain. Soyons satisfaits d'avoir été prévenus du péril,

et si les dieux nous sont favorables, nous avons une chance d'éviter le mal de se répandre sur le continent.

– Mais de quoi parles-tu, Monastorio, demanda Sarlander ?

– Je vous ai convoqués, reprit la reine, à la requête du commandant Monastorio, comme vous l'avez compris. Mais avant de vous exposer la situation, il faut que je m'assure de votre dévouement à notre cause. La mission que je compte vous confier sera une épreuve comme peu d'hommes ont eu à en vivre. Les périls seront sans nom, l'ennemi pourra se dissimuler sous bien des masques, et vous devez savoir que les cavaliers noirs, malgré leur puissance, ne sont sans doute que des laquais. Et même si vous parvenez à remplir votre tâche, il est à craindre que plus d'un périra de male mort sur le chemin de la victoire. Vous devez aussi savoir que votre entreprise sera de première importance, que l'échec condamnera cette partie du monde, au moins, à subir le joug du mal durant une ère de ténèbres et de tyrannie dont je ne vois pas comment nous pourrions sortir. Maintenant que voici exposée l'ampleur de la tâche, vous devez me dire si vous y adhérez. Il s'agit d'un engagement sans pareil, du serment d'une vie, je vous demande de dévouer vos existences à un noble but, sans pouvoir garantir une once de gloire pour aucun d'entre vous. Et que nul ne blâme celui qui en restera là, que nul jamais n'évoque sa lâcheté, je ne suis pas en droit d'exiger de vous une telle chose, je ne puis que vous implorer de venir à l'aide du monde que vous aimez.

– Il va de soi, reprit Monastorio dès que la reine eut fini, que je serai des vôtres.

– Mon arc est acquis au service de la reine, posa calmement Sarlander. Où elle m'envoie, je vais. Et moi seul dans la cité connais les usages de l'extérieur, ayant beaucoup voyagé, j'en serai donc.

– Bravo, tonna soudain Marken, je vous félicite de votre loyauté. Tout ça est bien joli, tous ces mystères, mais si vous croyez vraiment que moi, que je vais affronter ces brutes, risquer ma peau dans des batailles obscures contre des monstres dont j'ignore tout, battre la lande comme un gueux des mois durant

avec le ventre vide et mal aux pieds, et jouer les héros d'opérette pour sauver le monde, et bien madame sauf votre respect, permettez moi de vous dire...

Un blanc colibri se posa alors sur l'épaule du Chevalier Noir en un froissement d'ailes, et se mit à lui susurrer divers gazouillis à l'oreille. Le visage du paladin s'amollit soudain, comme pris d'une subite lassitude.

– ... que vous avez parfaitement raison. J'en suis, youkaïdi, joyeux compagnons.

– Ouais, fit Ghibli, dubitatif. Le sort du monde, c'est intéressant, mais moi ce qui me passionne, c'est le mien de sort. Y a-t-il quelque chose à gagner à cette histoire, à part l'admiration des foules ? Non parce que moi je suis mercenaire, et du point de vue déontologie professionnelle, si je dois risquer ma peau, majesté, il va falloir allonger...

La reine avait fait un mouvement du menton, et une dame de compagnie avait sorti d'un renforcement du mur un cofret aplati long comme l'avant-bras. Un coffret délicatement ouvragé, de multiples pièces de bois précieux divers et variés aux couleurs arrangées avec soin. La demoiselle l'ouvrit, et l'inclina pour que le nain puisse en voir le contenu. Sur fond de velours noir, une couche de pierres précieuses épaisse d'un pouce roulait et crissait. Il y avait beaucoup de diamants, mais aussi des rubis, saphirs, émeraudes, tourmalines, topazes, ambres et jades sculptés plus finement qu'aucun orfèvre humain ne le pouvait faire, ainsi que de petits bijoux mêlant divers métaux, à l'usage inconnu mais qui ne devaient pas être donnés.

– ... la ... thune... articula le nain.

– Vous avez raison d'aborder ce sujet, j'allais oublier que je vous dois déjà un modeste dédommagement. C'était cinq cent pièces d'or je crois ? Cinquante ? Ah, bien, on vous comptera vos cinquante pièces chacun. Ceux qui accepteront la mission en recevront mille de plus pour les menus frais de la mission, et en cas de victoire, chacun recevra un coffret tel que celui ci. Avec son contenu.

C'est à dire, calcula Vertu, assez de richesses pour qu'un

conspirateur habile puisse se payer un royaume entier, idée qui balaya toutes les préventions qu'elle aurait pu avoir.

– Madame, je ne saurais préjuger de l'attitude de mes compagnons, mais je suis aventurière et en tant que telle, l'idée de braver le danger m'est familière, voici pourquoi vous pouvez me compter parmi la compagnie.

– J'accompagnerai Dame Vertu, dit simplement Piété, peu assuré.

– Je n'ai rien à vous apporter
Que ma muse et ma pauvre lame,
Mais rien à perdre, aussi, Madame,
Que ma non-vie, c'est peu risquer.
Et si d'aventure les héros
Ceignaient de la gloire les lauriers,
Une ode, il faudra composer
Puissè-je en être le hérault.

– Sept. Il ne reste que ce jeune sorcier et cette petite personne encapuchonnée, qui confèrent depuis cinq minutes. Qu'avez-vous décidé ?

– Nous vous suivrons, Madame. Si l'avenir du monde le nécessite, nous ferons de notre mieux.

– Cette jeune dame craint-elle de se montrer ou de faire entendre sa voix ?

Sarlander fut le seul à remarquer la soudaine tension qui habitait la reine, à déceler l'altération dans la voix qu'il connaissait, à voir la légère crispation des longs doigts gris sur le bois du trône. Toute l'attention de la reine grise était maintenant fixée sur une seule personne.

– Je ne me dissimule nullement, madame, dit Xyixiant'h en se dévoilant.

Morgoth avait maintenant l'habitude des curieuses réactions que cela produisait sur ceux qui n'étaient pas prévenus de la grande beauté de l'elfe, il fut néanmoins surpris de voir la reine grise, jusque là si placide, bondir hors de son trône, en proie à une vive émotion. Si les elfes étaient ordinairement plus chétifs que les humains, leur souveraine, que ce soit par le fait de l'âge

ou de son ascendance, atteignait presque les deux mètres de haut, taille prodigieuse selon les critères de sa race. Sans plus prêter attention au reste de l'assemblée, elle traversa la pièce et prit la jeune compagne du sorcier par les épaules.

– Milzaïa, est-ce toi, ou sont-ce mes yeux encore qui me trompent ? J'ai attendu ton retour tant d'années...

– Milzaïa ? Est-ce mon nom ? Vous me connaissez donc ?

– M'aurais-tu oubliée, mon amie ?

– Hélas, l'histoire est cruelle, souhaitez-vous l'entendre ?

– J'en suis impatiente. Mais je ne crois pas utile d'ennuyer nos amis avec nos vieilles histoires, aussi en discuterons-nous plus tard. Voici donc que les neuf ont accepté. Je puis maintenant vous dévoiler le fin mot de l'histoire.

Elle soupira, et reprit lentement sa place. Alors, elle prononça les paroles que sans doute, elle avait bien longtemps répété dans sa tête.

– A vous au moins, aventuriers, le nom de Skelos est funestement familier. Les millénaires ont passé, mais ni dans le souvenir des elfes, ni même dans celui des humains, l'empire de Skelos ne s'est totalement effacé. Était-il démon ? Était-il dragon ? Était-il le châtement infligé par les dieux aînés ? Nul ne connut jamais le détail de son avènement, mais tous ceux qui ont vécu les siècles de servitude et d'horreur, tous ceux qui ont subi le meurtre, la torture et la mutilation dans les cachots de son Antre Maudit, les peuples qui ont disparu et ceux qui lui ont survécu, tous ceux, en somme, qui eurent le triste privilège d'être contemporains de cette ère de cauchemar ont pâti de son pouvoir inébranlable. Nombreux furent les héros qui périrent en l'affrontant, lui ou ses serviteurs perdus, certains sont encore loués, d'autres oubliés. Vous le savez sans doute, il fut finalement vaincu au cours de deux héroïques batailles, et périt dans la chute de sa citadelle de Narthur, alors qu'il tentait de rejoindre son antre pour régénérer ses forces. Or le mal était si puissant en Skelos qu'il corrompait tout ce qu'il touchait, que tout ce qui émanait de lui, tout ce qu'il concevait, en était profondément et irrémédiablement marqué. C'est ainsi qu'après la chute du tyran, ses capitaines et ses

disciples continuèrent à faire régner la terreur dans le monde, usant des multiples sortilèges et artefacts laissés à leur intention par le Maître déchu. La bête était morte, mais pas son venin, et il fallut des siècles de lutte incessante pour que les peuples libres se débarrassent de l'héritage maudit. Puis, le calme revint, peu à peu, et génération après génération, les manifestations du mal absolu se firent de plus en plus rares. Plus rien ne subsiste de cette lointaine époque, les malédictions ont sombré dans l'oubli, les citadelles sont tombées en poussière, les armes ensorcelées ont été brisées ou fondues. Tout cela est très bien.

– C'est rigolo, intervint Mark, mais j'ai la prémonition que vous allez nous annoncer qu'il est resté quelque chose, pas vrai ? C'est sans doute mes pouvoirs de paladin...

– Hum... Et bien, vous avez deviné juste. Le commandant Monastorio est venu me trouver voici plusieurs mois pour me raconter une histoire préoccupante et me demander mon aide. Vous êtes mieux placé que moi, je crois que je vais vous laisser parler mon ami.

– Merci, madame. Cette histoire est celle de mon père. Dans sa jeunesse, il avait fait partie de la garde personnelle d'un puissant magicien qui disait s'appeler Thargol. Ensemble, ils avaient sillonné les contrées voisines de la mer Kaltienne. Jamais mon père ni aucun des autres hommes de la garde ne sut exactement ce que cherchait Thargol, et du reste ils étaient assez bien payés pour ne pas poser de question, mais il mettait dans sa quête une ardeur de fanatique. Ils ont fouillé les temples anciens, les ruines cyclopéennes de châteaux sans seigneurs, les cimetières que plus personne ne visitait depuis des siècles, et jusqu'en orient, les tunnels de l'Antre Maudit de Skelos. Toutefois, c'est dans le désert bien plus au sud que la quête de Thargol prit fin. Là, mon père vit le sorcier faire lever une tempête épouvantable et, lorsque des heures plus tard le vent retomba, il vit qu'une immense dune s'était volatilisée, et qu'à la place était apparue une cité, mais oui, une ancienne cité engloutie dans les sables, presque intacte à ce qu'il m'en a dit. Le sorcier y avait pénétré, ayant donné consigne à son escorte de l'attendre à l'entrée,

il y était resté presque toute une journée avant de ressortir en courant, une expression d'intense exaltation sur le visage. Mon père en fut très frappé, jamais, me racontait-il, n'avait-il vu un homme si heureux. Séance tenante, ils tournèrent les talons et rentrèrent jusqu'au port Balnais de Dhébrox, la cité des mages. Pendant le voyage du retour, le sorcier Thargol fut pris du mal de mer, et prit une potion qui le fit sombrer dans un profond sommeil. Il se trouve que ce soir-là, c'était mon père qui assurait la garde de sa chambre, et comme il était de nature curieuse, il décida de découvrir pour quelle raison il avait risqué sa vie, il fouilla donc dans les affaires du mage. Il ne trouva rien de bien extraordinaire chez un homme de cette profession, hormis une petite bourse noire, parfaitement insignifiante, que son patron avait laissé dans sa botte. Il l'ouvrit avec précaution, et en sortit un anneau, un simple anneau à peine assez large pour être passé à un doigt, fait de trois tresses de cuivre, d'or et d'argent entrelacées.

– Mildiou de mauvais vin ! S'exclama Morgoth, sur le coup de la surprise.

– Je vois que notre jeune ami a retenu les leçons qu'on lui a donné en classe à propos des objets magiques légendaires.

– Oui, et si c'est ce que je crois, nous sommes effectivement dans une situation... Peu importe, poursuivez, je vous prie.

– Bref, mon père était un homme sans fortune ni éducation, mais il était prudent et malin, et doté d'une grande intuition. Dès qu'il sortit l'anneau de sa bourse, il ressentit, ce sont ses propres mots, les vrilles du mal pénétrer son âme. Quelque chose était dans l'anneau, quelque chose qui avait longtemps dormi parmi les sables et qui s'était éveillé depuis peu à la conscience, une volonté supérieure et maléfique. Il sut tout de suite que l'anneau devait regagner sa bourse, sans quoi il serait à jamais perdu. Ce fut, à ce qu'il m'en a dit, l'acte le plus difficile qu'il eut jamais à accomplir, mais il y parvint finalement. Épuisé par tant d'effort, il remit la chambre en place et, par la suite, ne chercha plus jamais à s'approcher de l'anneau maléfique. Une fois arrivé à Dhébrox, il quitta ses compagnons à jamais et, sans attendre,

prit le premier bateau en partance pour la Malachie, son pays, sans doute pour mettre un bon bout de mer entre lui et l'objet honni. Mon père était un homme d'origine modeste, sans grande éducation, mais l'aventure qu'il avait vécue lui avait assoupli l'esprit, l'avait rendu riche et lui avait procuré l'amitié de quelques puissants personnages, aussi put-il s'installer comme négociant et prospérer tout à loisir. Mais bien qu'il fut accaparé par ses affaires, il ne se passait pas une journée sans qu'il ne repensât à l'anneau, l'anneau maléfique dont il revoyait l'image chaque soir lorsqu'il fermait les yeux. Il eut deux fils, mon aîné et moi même, et eut les moyens de nous donner une éducation d'honnêtes gentilshommes, nous taisant l'obsession qui était la sienne. Or l'an dernier, j'étais plongé dans l'étude d'un ouvrage savant de sorcellerie, car telle est ma passion, quand venant derrière moi, mon père défaillit. Il chût à terre, blême et hagard, mais après que je lui ai versé un verre de vin de chez nous, il reprit ses esprits. Il me montra d'un doigt tremblant la page que j'étais en train de lire, entièrement recouverte par le dessin d'un anneau, celui qu'il avait vu, trente ans plus tôt, sur ce navire cinglant vers Dhébrox, et que jamais il n'avait pu oublier. C'était l'Anneau d'Anéantissement.

Monastorio se tut un instant pour jauger les réactions de ses compagnons. Seul Morgoth, par son abattement, semblait se rendre compte de la gravité de la situation. Puis, Clibanios tira quelques notes sinistres de son instrument.

*Viendront les temps où mon anneau
Seul témoignera de ma puissante stature.
Le Seigneur du Fléau.*

*Quand l'Anneau verra la lumière
Naîtra en Occident un être au coeur impur.
Le Seigneur de Misère.*

*Il sera le sorcier-démon,
Brûlez forêts, tremblez montagnes, tombez les murs.*

Le Seigneur des Férons.

Lançant devant lui ses armées

Il portera partout le mal et la souillure.

Le Seigneur Décharné.

Et même les héros les plus grands

Périront de Sa main, laissés sans sépulture.

Le Seigneur des Tyrans.

Maître du temps, gardien des Portes,

Héritier de mon domaine de pourriture.

Le Seigneur sans escorte.

Pleurez, criez quand paraîtront

Ensemble deux étoiles, le masque et la fêlure

L'Anneau et le Démon.

– Telle est en effet la prophétie, commenta gravement Monastorio.

Mais Marken ne s'était pas laissé impressionner par ces vers terribles.

– La prophétie, la prophétie... Moi aussi je peux t'en balancer des radotages de vieilles folles qui parlent de fin du monde et de cieux qui s'ouvrent pour déverser des flots de sang et de feu. Si j'avais reçu dix piastres à chaque fois qu'on m'a conté de telles fadaïses...

– C'est ce qui est écrit dans le Livre de Skelos.

– Il y a écrit pas mal de conneries dans le Livre de Skelos, les deux tiers ont été pondus par des ermites cinglés sous l'influence de substances illicites, tout le monde sait ça.

– C'est ce qui est écrit en gros, en rouge et en souligné trois fois, et ces paroles sont réputées avoir été proférées par Skelos lui-même. Il y avait des témoins.

– Ouais, ouais, ouh le vilain Skelos. Et il a quels pouvoirs cet anneau, à part effrayer les gens crédules ?

- Ce n'est pas très clair dans les écrits...
- Tu m'étonnes.
- Je crois, précisa Morgoth, qu'il y a un paragraphe à ce sujet dans les Normes Donjoniques.
- C'est exact, je vois que nous avons affaire à un érudit. C'est dans une annexe peu connue, en effet. L'anneau est décrit comme un "Ring of the Evil Demigod" ce qui, traduit de l'Enochien Archaïque, signifie à peu près "Anneau du demi-dieu maléfique". Là encore, ses pouvoirs précis ne sont pas décrits, l'essentiel de l'article est constitué de mises en garde et de précautions à prendre si jamais on tombe sur l'objet. En revanche, dans le Codex Demonicus et Demoniculibus de Rabno Van Kulen, on trouve si on sait lire un passage bien plus intéressant, peut-être l'avez vous lu ?
- Mais oui, je me souviens maintenant qu'il en était fait mention à propos de la chute de...
- Euh, dites-moi les universitaires, si on poursuivait là...
- Oui, bien. Donc, après avoir identifié formellement l'Anneau d'Anéantissement, j'ai fait de longues recherches à son sujet. J'ai dû laisser mon père, bien vieux et fatigué, ainsi que mon frère qui s'occupait des affaires de la famille, et je suis parti à mon tour à la recherche d'informations sur le devenir de l'Anneau. J'ai tâché d'être discret, mais sans doute ne l'ai-je pas été suffisamment, car un jour, j'ai trouvé sur mon chemin l'un de ces cavaliers noirs, auquel je n'ai échappé que d'extrême justesse.
- Les Khazbûrns ! S'exclama Ghibli.
- Les quoi ? S'enquit Xy.
- Khazbûrns. C'est de l'argot nain, ça signifie "ennui récurrent qui te pourrit la vie avec une constance irritante". Poursuis, humain.
- Oh, il n'y a plus grand chose à en dire, si ce n'est que mon chemin a croisé à plusieurs reprises celui de ces... Khazbûrns. Un nom qui leur sied, à la vérité. D'après ce que j'ai pu reconstituer, leur activité a commencé voici deux ans au pays de Gunt, et c'est toujours la même histoire. En tous lieux, ils poursuivent

les sorciers les plus puissants, les plus prometteurs, et la nuit venue, ils les assassinent sans pitié, ni égard pour les innocents alentour. C'est partout le même carnage.

– Mais ils n'ont peut être rien à voir avec l'anneau ? Hasarda Morgoth avec espoir.

– C'est à espérer en effet, mais le fait que les neuf cavaliers rôdent ensemble autour de la Colline de Grob au moment même où nous nous préparons à agir est fort préoccupant, je doute qu'il s'agisse d'un hasard.

– Hinhin. Et, notre travail, ça consiste en quoi au juste ?

La reine reprit alors la parole.

– Retrouvez l'Anneau. Prenez-le à celui qui le possède, retrouvez-le avant ce sorcier-démon de la prophétie. Lorsque vous l'aurez, détruisez-le sur place sans attendre, ou si vous n'y parvenez pas, ramenez-le moi.

– J'ai déjà une piste, précisa Monastorio. Un ancien compagnon de mon père avec qui j'avais pris contact par lettre, et qui vit à Baentcher. Il avait l'oreille du sorcier Thargol, c'était son homme de confiance, si quelqu'un sait quelque chose sur le devenir de l'anneau, c'est lui.

– Bien, fit Vertu. Nous avons un but, des ennemis, et une récompense. Je pense que tout est réuni pour une belle aventure, à la vérité. Je suggère que nous nous retirions, afin de laisser la reine à ses affaires, car je suppose que votre majesté a d'autres soucis en tête que nos radotages d'aventuriers.

– Vous pouvez vous retirer, concéda la souveraine. Vous êtes libres d'aller et venir au sein de ma cité, comme n'importe quel citoyen de Sandunalsalennar. Amusez-vous, reposez-vous, les épreuves qui vous attendent seront rudes. Nous tâcherons de rendre votre séjour parmi nous aussi agréable que possible.

– Ouais madame, et puisque vous nous y invitez, on va foutre un bordel de tous les dieux, assura Ghibli. Pour ça, on ne craint personne, pas vrai les gars !

Le reste de la troupe tâcha de ne pas se formaliser de l'enthousiasme déplacé du nain, et s'apprêta à prendre congé.

– Oh, jeune fille...

- Moi madame ? Fit Xy en se désignant de l'index.
- Pouvez-vous rester un instant, je souhaiterais vous entretenir quelques instants en privé.

La reine grise attendit que les huit compagnons se fussent éloignés, puis elle congédia à leur tour ministre, gardes et dames de compagnie. Lorsqu'elle fut seule avec Xyixiant'h, elle la mena jusqu'à un balcon qui surplombait la cité.

– Je suis étonnée, Milzaïa, et blessée aussi, je le concède. Pourquoi agis-tu avec moi comme avec une étrangère ?

– Hélas madame, je suis toute disposée à croire que nous soyons proches, mais je n'en ai aucun souvenir. Je suis au regret de vous causer des tourments, mais croyez que c'est à mon insu. Voici peu de semaines, j'ai été trouvée en proie à une torpeur de plus d'un siècle, et éveillée à la vie par mes compagnons que vous avez vus, mais j'étais vierge de tout souvenir de ma vie passée. J'ignore qui je suis, ne me souvenant pas même de mon nom. Mes amis m'ayant trouvé près d'une plaque de métal gravée au nom de Xyixiant'h, ils ont supposé que c'était le mien. Mais si vous m'avez connu sous un autre nom, je serai ravie de le reprendre.

– Xyixiant'h dis tu ? Le destin est ironique... Mais oui, c'est bien ton nom, bien plus que Milzaïa en vérité.

– J'ai donc plusieurs noms ?

– Les gens du commun se contentent d'un seul. Tu as tout oublié dis-tu ? Oui, tout ceci me revient maintenant. Où t'a-t-on trouvée ? Raconte moi les circonstances.

– J'étais dans une sorte de machine métallique, enfermée et préservée du temps, sous la garde d'un monstre hideux, appelé le Divisé. C'était, d'après Morgoth, un sorcier en quête d'immortalité, qui avait cherché à me soustraire la mienne, et dont les ambitions avaient connu un échec cruel. Après que mes compagnons l'eurent tué, les âmes qu'il retenait prisonnier furent libérées, et en particulier la mienne, qui revint dans mon corps, mais hélas sans mes souvenirs. Mais je vous ai trouvée, madame, c'était inespéré. Qui étiez-vous ? Une prêtresse de Melki, je crois ?

– Melki ? Ah oui, c'est le nom que les humains donnent à la bienveillante Yeshmilaï. Tu étais, en effet, sa prêtresse.

– Merveilleux ! Ainsi, ils avaient deviné juste. Ai-je des parents, des amis encore vivants ? Qui suis-je, ma reine, je vous en conjure, dites-moi tout !

La reine grise plongea un instant son regard dans celui, ardent, de Xyixiant'h, et soupira de lassitude.

– Oui, je pourrais vous en dire beaucoup sur vous-même et votre histoire, bien qu'elle me soit en partie inconnue. Hélas, je ne puis vous en révéler davantage sans rompre le serment que je fis jadis à une amie très chère. Je garderai donc le silence, à regret.

– Mais... je vous en conjure, vous ne pouvez me laisser ainsi dans l'ignorance ! Qui est donc cette amie très chère qui tient tant à me tourmenter de la sorte ? Pourquoi ?

– Elle avait ses raisons, que je comprends. Mais pour que vous ne vous n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi, et que vous ne vous croyiez pas une nouvelle ennemie, je puis vous révéler l'identité de cette amie qui m'a fait jurer de garder le secret. C'est vous-même. Vous qui avez cherché l'oubli, naguère, et il semble que vous l'ayez trouvé. Vous m'avez demandé de prêter serment de vous taire à jamais les raisons de votre plan s'il était couronné de succès, ce que je fis bien que je désapprouvasse le projet. Vous fûtes mon amie, douce Milzaïa, et l'êtes encore, je ne puis trahir votre confiance en vous apprenant les circonstances de votre oubli. Rejoignez vos compagnons, maintenant, et ne vous tracassez plus pour ces questions.

V La joute

Il faut être totalement retors pour se faire effacer volontairement la mémoire, se dit Xyixiant'h lorsqu'elle fut sortie du palais. Je suis donc un être retors.

La rencontre avec la reine grise ne lui avait pas apporté beaucoup de progrès dans sa quête personnelle, aussi tourna-t-

elle cent fois dans sa tête le problème et les maigres éléments qu'elle en connaissait. Quelles terribles circonstances l'avaient-elles poussée à de telles extrémités ? Elle redoutait de ne jamais retrouver ses souvenirs, mais redoutait tout autant de découvrir sa vraie nature. Perplexe, elle avança à vive allure dans les rues de Sandunalsalennar, emplies déjà des senteurs délicieuses du repas de midi qu'on préparait un peu partout. La faim qui la tenaillait la distrairait alors de ses pensées.

Elle n'eut aucun mal à retrouver ses compagnons, qui n'étaient guère discrets et avaient attiré l'attention de toute la ville. Réunis sur une place au bord d'un plan d'eau alimenté par une belle source claire, assis en rond autour d'un foyer, ils festoyaient de la provende que leur avait octroyé la reine, par le truchement de ses agents. Il y avait toutes sortes de petits pains, aux noix, aux fruits secs, aux herbes, aux racines amères, de grands pains ronds à la croûte épaisse où, une fois coupés en deux, on coulait une soupe brûlante et épaisse qui se mêlait à la mie pour former une pâte savoureuse, des galettes grillées, croustillantes et souples en bouche, des viennoiseries et pâtisseries de multiples sortes, des friandises tendres et si sucrées que vos dents semblaient fondre en quelques instants, et pour arroser tout ça, des liqueurs, vins et cidres aromatisés qui n'avaient rien de commun avec les grossières boissons servies dans les tavernes de Banvars. Clibanios, qui n'avait que faire de tout ce ceci, jouait un petit air léger et sans paroles, pour accompagner la digestion et complaire aux elfes curieux qui s'étaient amassés alentour.

Xy ne tut rien à ses compagnons de ce que lui avait dit la reine. On expliqua à ceux qui l'ignoraient l'origine de la prêtresse et son problème, qui souleva des soupirs compatissants. Mais nul ne trouva d'explications convaincantes à l'acte singulier qui consiste à se faire effacer la mémoire.

– Peut-être, hasarda l'intéressée d'une voix tremblante, suis-je un être immonde et meurtrier, dont les actes m'ont fait si honte que j'ai préféré l'oublier.

– Sois sans crainte, la rassura aussitôt Morgoth, nous qui connaissons ton caractère avons bien vu que tu n'étais rien de

tel. Melki t'accorderait-elle ses pouvoirs si c'était le cas ? Et crois-tu que la reine des elfes, qui te connaît, se dirait ton amie ? C'est une noble personne, qui ne se prendrait certainement pas d'affection pour un être méprisable.

– J'espère que tu as raison, je n'aimerai pas me réveiller un jour en me souvenant être quelqu'un dont j'aurais honte. Tiens, mais que se passe-t-il ? Où vont-ils tous comme ça ?

Les elfes en effet commençaient à quitter l'endroit sans hâte, par petits groupes discutant vivement.

– On va leur demander. Holà !

Sarlander interpella un de ses concitoyens, qui lui répondit dans sa langue chantante. Une certaine lassitude ne manqua pas de se peindre sur ses traits.

– Je me souviens maintenant, il y a un grand concours de tir à l'arc.

– Ah chic, fit Xy, ça nous changera les idées !

– Vous voulez y assister ? Bon, si ça vous amuse.

– On dit que les archers elfes sont les plus habiles du monde, dit Piété avec intérêt. Dame Vertu, n'êtes-vous pas impatiente de les voir à l'oeuvre ?

– Si, si... j'aurais préféré que nous mettions sur pied un plan d'action, mais bon, un peu de détente et de repos après la nuit qu'on a passé ne peut pas nous faire de mal.

Ils prirent donc sans se presser le chemin du Pré Festif, où se tenait le tournoi. En chemin, ils ne se lassèrent pas d'admirer les merveilles de l'architecture elfique, dont les subtiles variations indiquaient en un langage secret les attributs, occupations et antécédents des occupants des lieux. Mais les rues étaient largement désertées de leurs habitants, qui s'étaient pour la plupart donnés rendez-vous au spectacle. "Ces fainéants n'ont manifestement rien d'autre à foutre de la sainte journée", commenta Sarlander avec aménité, remarque qui fit naître un grand sourire sous la barbe rousse de Ghibli. Ils étaient forts nombreux et bruyants, les supporters qui se massaient sur les gradins bordant le grand pré ou dans les branches des grands arbres avoisinants.

– On m'avait conté que les elfes s'éteignaient doucement, observa Vertu avec surprise. L'opinion communément répandue est que votre race partait lentement par delà les mers de l'Ouest, dans quelque retraite magique, et que vous n'étiez qu'une poignée à honorer de votre présence le continent Klistien. Mais je constate qu'il n'en est rien ! Sandunalsalennar m'apparaît bien plus vaste que Banvars, et maintenant je vois que sa population assemblée dépasse de loin celle de sa voisine humaine.

– Oui, expliqua Sarlander, les humains sous-estiment généralement notre nombre car nous les accueillons rarement dans nos établissements, et que peu d'entre nous sillonnent les routes du vaste monde. Cependant, il est vrai que nous décroissons lentement depuis des millénaires. Sandunalsalennar est une des plus grandes cités que nous possédions, mais ne peut se comparer à Baentcher, Sembaris ou même Burzwalla. Il y a une poignée de vieilles métropoles telles que celle-ci sur le continent nordique, quelques autres sur le continent méridional, de lointaines colonies dont nous avons peu de nouvelles en Orient et au-delà du Naïl, mais il est vrai que la puissance des elfes est sans commune mesure avec ce qu'elle a été du temps de l'Empire d'Or.

– Quelle tristesse. Et à quoi ce déclin est-il dû ?

– Bien des explications ont été avancées pour justifier notre affaiblissement, la plupart fantaisistes. On a parlé de malédiction, de stérilité, d'abâtardissement de la race, de perte des valeurs morales, de corruption des mœurs ou je ne sais quelles fadaïses réactionnaires. J'ai même parfois lu sous la plume d'auteurs médiocres et ignorants qu'il fallait blâmer l'abus de la pratique Bardite qui tenait les mâles éloignés de la compagnie féminine, ce qui est totalement sot, car compte tenu de notre espérance de vie, les femelles ont tout loisir de se faire féconder plus souvent qu'à leur tour.

– Mais alors, d'où vient cette décadence ?

– C'est difficile à expliquer à quelqu'un qui n'est pas de notre race... voyez-vous, nous vivons selon un rythme bien différent du votre, un siècle est pour nous peu de chose... Prenez la grande barrière qui ceint la cité, comme vous l'avez peut-être compris,

elle n'a pas été construite, mais en quelque sorte cultivée. Sa taille, sa forme, sa croissance ont été minutieusement planifiée par des botanistes de jadis. Mais le temps qu'elle pousse jusqu'à ses dimensions prévues, temps qui pour nous est raisonnable pour une telle entreprise, chez les hommes, des empires, des cultures entières ont émergé, ont prospéré puis ont sombré dans le chaos et l'oubli. Quel aurait été le destin de Sandunalsalennar si, à l'époque, un de ces empires humains avait levé ses armées contre nous tandis que la ville était encore sans défense ? Ainsi ont disparu moult cités elfiques, emportées pour n'avoir pas pris la mesure des changements du monde. Durant le Cycle de Sang, nombreux furent les Premiers Nés qui tombèrent, surpris sans armes, sans même avoir eu vent de l'avènement de Skelos. J'ajoute que si l'humanité s'est rapidement remise de cette ère de terreur, nous autres du Beau Peuple souffrons encore des pertes subies alors. Je ne puis que louer la reine grise pour son attitude ouverte et son intérêt pour les problèmes du monde extérieur, et nous avons beaucoup de chances d'avoir une telle souveraine alors que le mal ancien rôde de nouveau sur la terre, d'ailleurs je...

Des piailllements l'interrompirent, car des elfes de l'assistance s'étaient rassemblés autour de lui aux cris de "Shaïloh, Shaïloh", ce qui visiblement l'embarrassait.

– Que disent-ils, s'enquit Morgoth auprès de Xyixiant'h.

– Traduit librement, ça veut dire quelque chose comme "flèche de mort". Je suppose que c'est un surnom qu'on lui donne. J'ai l'impression que tout le monde veut le voir concourir au tournoi.

– Sarlander doit être un archer émérite !

– Je suis curieuse de le voir à l'oeuvre. Mais dis-moi, Vertu, le concours est peut-être ouvert aux humains ! Tu n'as pas envie d'essayer ?

– J'ignore si ce concours de tir à l'arc concerne les humains, mais je suis à peu près certaine que les concours de bite ne regardent pas les femmes. Qu'ils usent leurs arcs et cassent leurs flèches autant que ça les amuse, je ne suis pas venue là pour ça.

– Une position que je ne peux que comprendre, madame.

Derrière eux venait d'apparaître, fidèle à son habitude de surprendre son monde, Eliazel. Il avait quitté sa cotte de maille scintillante, mais gardé par devers lui son arc, comptant visiblement participer à la joute. Si son visage restait impassible, sa voix trahissait le grand dédain dans lequel il tenait la voleuse et ses compagnons.

– Peut-on savoir en quoi ma position vous agréée tant, capitaine ?

– Je ne doute pas de vos qualités d'archère, madame, et je gage qu'elles sont fort prisées par vos... semblables, mais j'ai pour ma part étudié le noble art de l'arc et de la flèche depuis mon plus jeune âge, m'y astreignant chaque jour avec conscience et ardeur, suivant en cela l'exemple de mes pères, et ce depuis une époque où vos aïeux retournaient la terre avec des bâtons pour se nourrir des glands qu'ils pouvaient trouver dans l'humus. En outre, ma race fut dotée par les dieux d'un regard plus perçant et d'une main moins tremblante, c'est notoire. Ainsi, madame, vous ne pouvez en aucun cas rivaliser avec l'un des nôtres, ou bien peut-être avec les malhabiles ou les plus jeunes. Mais compte tenu de votre ancienneté ou de votre handicap, on vous laissera peut-être concourir dans la catégorie "premier bois", avec les enfants de moins de cinquante ans.

– OK Spock, tu veux la merde, tu vas l'avoir. Je vais te montrer ce qu'elle te met au cul, la race inférieure.

Et Vertu, furieuse, de s'inscrire au tournoi.

Il y avait une grosse centaine de participants. Le tir à l'arc était un sport traditionnel très prisé par les elfes de toutes origines, tout le monde savait ça. Un bon tiers des concurrents étaient des militaires, gardes du palais ou de la cité, les autres pratiquaient juste pour le sport. Les femmes n'étaient pas rares, car les elfes ne pratiquent guère la ségrégation des genres, mais Vertu était bien la seule représentante des "hommes mortels destinés au trépas", comme on les appelait ici.

Sarlander lui expliqua le principe de la joute ; il s'agissait d'une succession d'épreuves diverses à accomplir au mieux. On

pouvait échouer, et on était éliminé pour les épreuves suivantes, ou bien réussir, auquel cas on récoltait un certain nombre de points en fonction de la qualité de la prestation fournie. Les points étaient matérialisés par autant de petites perles de bois enfilées délicatement sur un collier (un par épreuve) qu'on vous remettait autour du cou. A la fin, le vainqueur recevait la considération générale, ainsi que le trophée, qui était aujourd'hui un superbe arc elfique chryséléphantin de Plustre.

La première épreuve débuta. Elle était simple, il s'agissait de planter sa flèche dans une large planche de bois haute comme un homme, plantée verticalement à soixante-douze pas. A chaque fois que cinq concurrents étaient passés, l'épreuve était interrompue quelques secondes afin qu'un aide ôte les flèches. Eliazel, qui s'était inscrit juste après Vertu, se trouvait donc à côté d'elle et la toisait d'un air narquois tandis qu'elle bandait son arme. Elle plissa les yeux et encocha sa flèche.

– Peut-être serait-il équitable, puisque votre vision est trouble, que j'aille vous indiquer sa position avec un grand panneau. Mais j'y songe, ce serait sans doute préjudiciable à ma propre sécurité, il vaut mieux que je n'en fasse rien.

Mais il en fallait plus pour troubler l'archère, qui lâcha son projectile et, avant même qu'il n'ait atteint son but, se tourna vers Eliazel.

– Oh ça va, dit-elle avec un grand sourire, je crois que j'ai trouvé la cible, elle est juste au bout de ma flèche.

– Certes, joliment fait compte tenu des circonstances. Bien qu'il ne s'agisse que d'une épreuve sans grand mérite, je ne doute pas qu'à votre échelle, il s'agisse d'un défi relevé avec brio.

– Vous m'avez l'air fort en paroles, mais je ne vous ai pas encore vu tirer, c'est votre tour je crois.

– Bah, ne faisons pas attendre la plèbe.

L'elfe pédant visa à peine, et décocha une flèche distraite qui suivit une trajectoire bien tendue jusqu'à se ficher à une main de celle de Vertu. Les deux adversaires cessèrent leurs moqueries pour un temps. Quelques autres concurrents passèrent, puis une clameur agita la foule. C'était au tour de Sarlander, qui vi-

siblement jouissait d'une grande popularité. Il salua le peuple en brandissant son arc bien haut, puis se mit en devoir d'encoher une flèche. Alors, Vertu vit que les elfes avaient un comportement plus ou moins curieux, ceux du public tentaient de se coucher sous les bancs en une joyeuse plaisanterie, ne laissant dépasser que leurs yeux, tandis que les concurrents se hâtaient de quitter l'arène pour se dissimuler en périphérie derrière les arbres.

Sarlander tendit alors son arc, puis le détendit, le prit dans l'autre main, le retendit, le détendit, encocha une flèche, le retendit. Vertu, voyant ce curieux manège, ne savait à quel saint se vouer, mais une voix derrière elle la héla. Un des concurrents lui fit signe de se baisser, ce qu'elle fit juste à temps. La flèche de Sarlander fusa dans une direction tout à fait quelconque et avec un angle approximatif, ricocha sur un bouclier pendu à un arbre qui ornait la lice, traversa la zone où se trouvait la tête de la voleuse deux secondes plus tôt, rebondit derechef sur un des poteaux qui délimitait la zone de tir, partit bien haut en direction des cimes, coupa une mèche blonde d'une vestale de Theaïhn la déesse des cours d'eau, qui s'était imprudemment avancée hors de sa cachette, puis se perdit parmi les feuilles. Un instant de silence, puis quelques applaudissements. Alors, à l'autre bout de la lice, un pigeon embroché tomba misérablement au sol. Une délirante ovation accueillit la prestation de Sarlander, qui s'inclina bien bas pour saluer son public ravi, avant de quitter la place. Chacun reprit alors son attitude plus digne et les concurrents revinrent à leurs places.

L'épreuve s'acheva lorsque les derniers concurrents eurent tiré, et il advint que comme Eliazel l'avait dit, l'épreuve était des plus simples, seule une poignée d'archers avaient raté leur cible, trahis par leur matériel ou trompés par le vent. On remit les colliers en fonction des mérites respectifs.

– Mais dites-moi Eliazel, on dirait que j'ai trois perles de bois autour du cou ! C'est le maximum pour cette épreuve je crois. Oh mais, excusez moi de retourner le couteau dans la plaie, je vois que vous n'en avez que deux ! Quel dommage...

C'est sans doute que j'ai visé le centre exact de la cible, alors que vous vous contentiez d'un tir imprécis, peut-être voudriez-vous qu'après cette affaire, je vous donne quelques cours, j'ai cru remarquer que votre prise était fébrile.

— Madame, vos sarcasmes ne m'atteignent pas, et vous n'entendez rien à ces choses. Sachez que les épreuves suivantes auront des enjeux plus grands, et que ce n'est sans doute pas le point que vous venez de marquer qui nous séparera.

— Oui oui, on verra.

L'épreuve suivante était plus corsée. Une boule de foin d'un demi-pas de diamètre avait été pendue à une branche haute par une corde tressée de lys et de boutons d'or, de dix pas de long environ. Juché sur ladite branche, un elfe équipé d'une gaffe à crochet faisait se balancer la boule avec une assez grande amplitude. Pour les concurrents situés à cinquante pas, à la difficulté due au mouvement de la cible s'ajoutait sa position, car elle oscillait à vingt pas au-dessus du sol, en net surplomb donc. Le but du jeu était de placer trois flèches dans la boule, le plus perpendiculairement possible.

Cette épreuve dura assez longtemps car peu de tireurs avaient été éliminés au tour précédent, ce qui laissa à nos deux ennemis le temps d'échanger des amabilités bien senties. Comme l'affaire était plus corsée, près de la moitié des archers furent éliminés à l'un des trois tours de jeu. Vertu et Eliazel se comportèrent convenablement, récoltant chacun cinq points, un de moins que le maximum, un score que seuls trois joueurs dépassèrent.

La troisième épreuve plut beaucoup à Vertu : il s'agissait de se déplacer sur un long chemin de planches. Six d'entre elles, peintes de noir ou de rouge, étaient reliées à des mécanismes faisant surgir, à droite ou à gauche, des cibles de bois circulaires grandes chacune comme une tête d'homme, et qui étaient sans cela dissimulées derrière six panneaux de bois fort. L'apparition des cibles ne durait guère plus de deux secondes, il fallait donc avoir de bons réflexes, et surtout, la vitesse d'exécution de l'épreuve était notée.

Vertu observa que la plupart des elfes s'arrêtaient avant cha-

cune des planches colorées, préférant assurer leur qualification pour la phase suivante, quitte à perdre des points en raison du temps qu'ils prenaient. Malgré tout, une bonne partie d'entre eux ratèrent des cibles, quittant ainsi la compétition. Pour sa part, elle méprisa ces stratégies, et lorsqu'elle se présenta devant le chemin de bois, elle prit une grande inspiration, saisit son arc dans sa main droite, une flèche dans la gauche, et s'élança aussi vite que ses jambes pouvaient la porter. Seul un archer émérite, jouissant d'une excellente coordination et d'une parfaite maîtrise de ses mouvements, pouvait prétendre à réussir un tel exploit, et c'était exactement le cas de Vertu. Elle avait peu fréquenté les écoles d'archerie et ignorait les techniques savantes professées par telle ou telle tradition. Elle avait appris sur le tas, en regardant faire les autres, en essayant, en chassant, en comptant sur ses talents pour assurer sa survie, en triomphant d'adversaires plus forts qu'elle. A ce jeu, elle avait un avantage considérable sur ceux qui n'avaient jamais qu'entendu parler du danger, de la guerre et des embuscades. Elle n'avait que faire du sport, et puisque aujourd'hui sa vie n'était pas en jeu, ce n'en était que plus facile.

Elle parvint au bout du parcours, consciente d'avoir été plus rapide qu'aucun des candidats qui l'avaient précédé, et certaine de n'avoir manqué aucune cible. La vive clameur qui monta de la foule le lui confirma d'ailleurs. Eliazel, piqué au vif, ne pouvait pas se contenter d'une attitude médiocre, car il ne pouvait se laisser distancer aux points. Il emboîta le pas à la voleuse, et sa fierté virile aidant, se montra tout aussi brillant. A lui aussi, l'épreuve plaisait, car il passait sa vie à courir les bois, c'était un homme d'action. Et bien que la tension ait été vive et son soulagement immense d'avoir réussi, il parvint à rester impassible lorsqu'il rejoignit la jeune femme, qui ne fit aucun commentaire, mais esquissa un vague sourire.

Douze points pour chacun des deux concurrents, qu'un seul autre rejoignit. Ils n'étaient plus que trente-six. Tous les spectateurs avaient remarqué Vertu.

L'épreuve suivante était dite "des melons". Depuis la cime

des arbres, on laissait choir un de ces cucurbitacées, qu'une flèche devait traverser avant qu'il ne touche le sol. Le jeu était simple par son dispositif, mais ardu dans son déroulement, car les tireurs étaient tenus à trente pas, et il fallait tenir compte tout à la fois de l'accélération du fruit et de la décélération de la flèche. Comme il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise façon de percer un melon, tous les archers touchant la cible reçurent les douze points de la victoire. Ces archers étaient au nombre de onze, parmi lesquels Vertu et Eliazel, toujours inséparables dans la détestation.

Enfin vint l'heure de la cinquième et dernière épreuve, dite "des cerceaux". On monta dans les arbres placer avec une précision millimétrique huit anneaux de bronze d'un diamètre avoisinant la longueur d'un avant-bras, pendus chacun par quatre cordes. Vertu nota qu'ils formaient une belle courbe en forme de voûte, et qui était en réalité une parabole. Il s'agissait, leur expliqua-t-on, de tirer une unique flèche qui passerait dans les huit anneaux successivement. Les tireurs étaient libres de se placer où bon leur semblait et de prendre tout le temps du monde.

Le premier des concurrents, qui était une concurrente, s'avança dans la lice et, choisissant avec soin sa position, prit l'inconfortable posture du tireur vertical. La foule était maintenant silencieuse, les choses devenaient sérieuses. Elle décocha son trait avec calme, il décrivit une trajectoire soignée, et traversa les cinq premiers anneaux, mais passa au-dessus des trois autres. Toutefois, l'archère s'estima satisfaite, elle venait de marquer quelques points. L'épreuve n'était pas éliminatoire, et il était fréquent qu'à ce stade, un succès incomplet couronnât le vainqueur de la joute. Il était bien facile pour les concurrents arrivés jusque là de passer leur trait dans deux anneaux, et on pouvait, selon un angle précis, prétendre à enfiler trois anneaux avec un tir tendu. Mais il était impossible de faire plus de cette manière, seule une trajectoire courbe permettait de faire mieux. Vertu, lorsque ce fut son tour, vit que le problème était complexe. Elle devait poser avec une précision extrême le point de départ de son projectile, son angle vertical et horizontal, mais aussi do-

ser la force à lui donner, ainsi que la vitesse de rotation qui lui permettrait de retomber droit et non à plat, ce qui perturberait la trajectoire. Ses dons étaient réellement à l'épreuve en cet après-midi, sur le Pré Festif.

Elle relâcha la corde. La flèche parti. Un anneau, deux anneaux en plein centre, le troisième un peu bas, le quatrième, cinquième, sixième... l'empennage de la flèche heurta le septième anneau, lui imprimant une course erratique livrée au hasard du vent. Mais le hasard favorisa Vertu, car la flèche parvint tant bien que mal, en une trajectoire oblique, à traverser le huitième anneau. La foule applaudit l'exploit comme il le méritait, et Vertu se prit à la saluer en retour.

Eliazel à son tour vint dans le Pré, et se plaça à l'exact endroit qu'avaient choisi les autres concurrents. Il prit une grande respiration, se concentra avec soin, mais moins longtemps que ceux qui l'avaient précédé, et tira. Sa flèche tomba à terre après le sixième anneau, ce qui était un bel exploit, mais ne le satisfaisait nullement. Il s'en retourna, rageur, crachant dans l'herbe verte.

– Oooh... Quel dommaaaaaaaaaage ! Vous étiez si bien parti...

– Toi, ta gueule.

– Vous avez vu les amis ? Quelle déplorable attitude, on s'éloigne du noble esprit sportif cher au baron Pierre de Coubertin, ça c'est certain.

Il quitta la fête pour n'y plus revenir. Vertu était tout à sa joie, mais elle n'avait pas pour autant gagné. En effet, ayant touché un des anneaux, elle n'avait remporté que quinze des seize points de l'épreuve. Or, un autre elfe qui l'avait précédé avait réussi le bel exploit de passer tous les anneaux sans les toucher, ce qui lui avait valu la note maximale, et en outre, il avait fort bien passé les autres épreuves, tant et si bien qu'il devança Vertu, par quarante-huit points contre quarante-sept.

Le vainqueur était un elfe de belle allure en vérité, vêtu d'une tunique sobre mais de bon goût, et dont la figure pleine de droiture et de sagesse inspirait le respect. Ses longs cheveux d'un noir de jais étaient tressés à la mode des nobles elfes, et

retenus par des bagues d'argent. C'était sans doute une célébrité locale, car personne ne s'étonna de sa victoire, en revanche, nombre d'elfes félicitèrent Vertu – ou du moins elle pensa qu'ils la félicitaient, car elle n'entendait rien à leur langue – pour sa deuxième place, qui avait causé la surprise. Elle-même se fichait pas mal, d'ailleurs, de n'avoir pas remporté le trophée, le fait d'avoir triomphé d'Eliazel et de l'avoir publiquement humilié était une récompense bien suffisante pour ses efforts.

Elle retourna donc auprès de ses compagnons éblouis et, comme il commençait à se faire le soir, ils décidèrent d'aller manger un morceau et de passer une bonne soirée de détente à boire et à chanter.

VI Le Coming Out

Sarlander mena la troupe de ses amis dans un quartier qu'il affectionnait, et qu'il qualifiait de "branché". Il était situé de l'autre côté du lac allongé qui traversait la ville, à l'endroit d'un ancien marais asséché, d'où son nom, "l'Asséché". Ils y arrivèrent alors que les premières étoiles apparaissaient à l'est, et constatèrent avec plaisir qu'effectivement, l'endroit était des plus animés. Des elfes en grand nombre, dont beaucoup avaient assisté à la joute, déambulaient dans les allées particulièrement encaissées et humides, revêtus des parures les plus extravagantes et les plus malcommodes, maquillés et peignés comme aucune courtisane ne l'oserait. Là plus qu'ailleurs, on avait construit en brique et en pierre plus qu'en arbres, de telle sorte que les humains de la troupe trouvaient à cet Asséché un air familier. Partout, des lanternes magiques dispensaient généreusement une lumière bienvenue, de toutes les fenêtres, de toutes les portes s'écoulait un flot ininterrompu de notes harmonieuses issues d'instruments disparates, et de multiples échoppes et tavernes arboraient des enseignes aux lettres étincelantes, scintillantes et chamarrées, invitant à entrer s'amuser un moment en compagnie d'une population chaleureuse et accueillante. Certaines de ces enseignes

étaient, curieusement, écrites en langages humains, sans doute la culture humaine était-elle aussi à la mode ici que la culture elfique était prisée ailleurs. L'Enochien Archaïque, langue morte depuis des siècles, était bizarrement à l'honneur, mais Morgoth, qui en avait quelques notions, tentait de déchiffrer ces signes pour l'information de ses amis, et peut-être aussi pour les impressionner en étalant sa culture.

– Alors ce cabaret s'appelle “Lesmos Blue Boy”, Lesmos étant un port Bardite, et le garçon bleu dont il est fait mention... doit être un quelconque personnage fabuleux de la mythologie Bardite. Ici nous avons le Rainbow Flag, qui en effet arbore fièrement une bannière arc-en-ciel, sans doute pour soutenir la cause écologiste si chère au cœur des elfes, n'est-ce pas ?

– C'est sûrement quelque chose comme ça, soutint mollement Sarlander.

– Bien, bien, je suis content de ne pas m'être trompé. Oh, ça continue dans cette rue, regardez ! Le Pink Club, je suppose que la décoration intérieure est rose.

– En effet, surtout l'arrière-salle.

– Celui-ci s'intitule “la Palestre”, mais d'après la taille du lieu et la musique, je doute qu'il s'agisse d'une salle de sport. Probablement, là encore, une allusion à la culture Bardite, qui semble être très présente ici. Comme c'est intéressant.

– Si tu le dis.

– Regardez, cet établissement soutient avec un louable civisme la monarchie en place, il s'appelle “Queen”, en l'honneur de la reine.

– On va dire ça.

– Et celui-ci, c'est sans doute un rendez-vous de chasseurs ou de trappeurs, comme l'indique son nom, le Bear's Den. Si on entrerait cinq minutes...

– A moins que tu ne sois... trappeur, je doute que tu apprécies l'ambiance et les spécialités du lieu.

– Ah oui ?

– Allons plutôt dans une taverne plus calme où j'ai mes habitudes, juste ici.

– Le “Coming Out”? Quel drôle de nom, je l'aurai plutôt appelé “Coming In” pour inviter les clients à entrer... sans doute une subtilité de la culture elfique qui m'aura échappé.

– Une parmi beaucoup. Holà, ma compagnie, vous venez ?

– Ce quartier me fait une impression bizarre, bougonna Ghibli, mal à l'aise.

– Entrez, entrez, à cette heure nous trouverons facilement une bonne table. C'est un endroit très à la mode, vous savez.

Le nain rentra à la suite de Morgoth et, comme il en avait l'habitude, rugit :

– Aaaah... Mais qu'est-ce que c'est que ce bar de tarl... eh mais... mais... on dirait que c'est... c'est VRAIMENT un bar de tarlouzes !

– Ah oui, fit Sarlander d'un air innocent, qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Et bien entre autres, la musique chochette, la décoration intérieur dans du camaïeu de tons pastels, les serveurs à cheveux courts en petit short et t-shirt moulant, et puis les deux mecs qui se mettent la main aux fesses, là-bas...

– Ah mais oui, salut Jo et Nico, ça va les filles ?

– Groovy, Bob, répondit l'un des deux avant de retourner à ses occupations.

– Mûh ? Fit le nain.

– On va s'asseoir là, dans ce coin, on sera tranquilles pour parler de la mission. Oh Michou, tu nous amènes la carte ?

– Tout de suite Bob.

– Bob ? S'étonna Piété, peu à son aise.

– C'est le diminutif de Robert.

– Pourquoi il t'appelle Robert ?

– C'est mon prénom. Robert Sarlander.

– Robert ? Tu t'appelles vraiment Robert ?

– Ben... oui. Où est le problème ?

– C'est que... c'est pas très... à la mode, comme prénom.

– C'était à la mode quand mes parents me l'ont donné, il y a quatre cent ans.

– C'est sans doute ça. Et puis aussi, ça ne fait pas vraiment elfique, Robert.

– Qu'est ce que tu veux dire par là ?

– Je croyais que tous les elfes s'appelaient Etoiledargent ou Elrond-quelque-chose.

– Tu veux dire, comme Jean-Roger Elrond le seigneur de Samaël, ou son neveu Gaston Elrond qui combattit vaillamment à la bataille de Scaph, ou Sigismonde Elrond la fameuse héroïne de Balgo ?

– Et la reine alors ? En laissant traîner une oreille, j'ai cru comprendre qu'elle s'appelait Galadriel. C'est vachement elfique ça, Galadriel.

– Tu as mal entendu, c'est Gabrielle.

– Ah.

– Eh, mais je ne t'ai pas félicitée, sautilla Xyixiant'h.

– Pour quoi, répondit Vertu ?

– Et bien pour ta superbe prestation à l'arc enfin ! C'était vraiment un grand moment, je crois que personne ne t'oubliera à Sandunalsalennar avant quelques siècles.

– C'est vrai, reprit Ghibli, ça faisait plaisir à voir la branlée que tu leur a mise à tous ces merdeux aux oreilles pointues, sans vouloir t'offenser Bob. La queue basse qu'ils sont repartis.

– N'exagérons pas, j'ai fini deuxième.

– Finir deuxième derrière Selmajir, c'est finir premier devant le reste du monde, dit Sarlander avec respect. Votre prestation était en effet digne d'éloges et aurait mérité d'être récompensée, car c'est un des meilleurs archers qui soit que vous avez affronté sur le Pré Festif. Vous n'avez peut-être pas saisi toute la portée de votre victoire, mais sachez que dans les siècles à venir, il ne se trouvera plus un elfe pour prétendre que les humains ne savent pas tenir un arc. Votre nom a déjà circulé dans toute la ville, et bientôt dans toutes les cités du monde elfique.

– Génial. Je savais bien que je n'aurai jamais dû participer à ce concours stupide. Vois Morgoth comment un instant de vanité peut coûter cher, j'espère que tu profiteras de la bonne leçon que je viens de te donner malgré moi.

– Mais je ne comprends pas madame, vous allez acquérir une excellente renommée, et ça n'a pas l'air de vous réjouir !

– C'est que mon cher ami, il existe plusieurs variétés d'aventuriers. Il y a ceux comme les mercenaires, prêtres et autres paladins qui ont avantage à amasser la gloriole qui leur attire l'or et les faveurs des femmes faciles, et il y a les autres pour qui l'exercice de leur... spécialité nécessite, pour plus d'efficacité, une certaine discrétion.

– Aaaah... je vois.

– Résultat des courses, je vais encore devoir changer de nom, alors même que celui-là me plaisait et m'avait valu une certaine clientèle.

– Ah bon ? Ce n'est pas ton vrai nom Vertu Lancyent ? Demanda Morgoth.

– Moi ? Un nom aussi grotesque ? Tu plaisantes j'espère.

– Tiens c'est curieux, dit Mark, je t'ai pourtant toujours connue sous ce nom. Accouche, c'est quoi ton blaze, alors ?

– C'est sensé rester secret, vois-tu.

– Houlà, la confiance règne.

– Puisqu'on parle de nom, il en faut trouver un

Qui seille et rende hommage à notre faction.

Un titre qui impose respect à l'importun,

Impètre des puissants la considération.

– Tout mort qu'il soit, Clibanios a raison, approuva Monastorio, qui avait été le premier à démêler les fils alambiqués du discours. Il nous faut un nom. Je ne sais pas moi, "Compagnie de l'Anneau" ?

– Déjà pris, fit Vertu. Il faudrait un nom qui claque, qui évoque un haut fait, un nom qui fasse dire "tiens, c'est pas des béjaunes, la Compagnie Machin". Du genre "Pourfendeurs de Dragons"...

– Oh, pauvres bêtes ! S'indigna Xy. Moi, je suis quasiment sûre de n'avoir jamais tué un dragon.

– Moi non plus, c'était un exemple. De toute façon, c'était tellement bateau... Et puis maintenant que j'y songe, nous n'avons pas vraiment accompli de grandes choses ensemble, à part fuir,

nous cacher et survivre.

– Que pensez-vous, proposa Piété, “les Neuf Doigts de la Justice” ?

– J’en pense que d’une part la justice est bancale si elle n’a pas dix doigts, d’autre part ça prête à rire, sur le mode “tu sais ce que j’en fais du Doigt de la Justice?”, et surtout ça implique qu’il faudra changer de nom si notre effectif, pour quelque raison, change.

– Ah oui, c’est très juste.

– “Les Ecorcheurs Sanglants” ! S’écria Ghibli en brandissant sa hache.

– J’ai l’impression que tu confonds inspirer le respect et susciter la terreur. Tu t’imagines te présenter devant un roi en disant “voici mes joyeux compagnons, les Ecorcheurs Sanglants” ?

– Ah. Alors je suppose que les “Epouvantables Semeurs de Tripaille”...

– Bon, on va pas y passer la nuit. Cherchons un truc autour de nous qui puisse donner son nom à une troupe d’aventuriers.

– “Compagnie du Patron qui Essuie le Bar” ?

– “Compagnie de la Boule à Facettes” ?

– “Compagnie du Serveur Efféminé” ?

– “Compagnie du Backroom enfumé” ?

– “Compagnie du Gonfanon” ?

– Ah, ben voilà, ça c’est un nom qui frappe ! Bravo Xy, je vote pour la Compagnie du Gonfanon !

L’idée fut approuvée à l’unanimité, et après que tout le monde eut commandé de quoi manger, on put passer à la suite des formalités administratives.

– Bien, poursuivit donc Vertu, on a un nom, il nous faut maintenant un chef. Il s’agit d’un brave qui, lorsque nous serons en position de danger, saura donner les ordres appropriés avec rapidité et lucidité, et dont les paroles feront loi, car nous n’aurons pas forcément le temps de palabrer avant d’agir. Sarlander, puisque vous êtes l’aîné, pensez-vous pouvoir assumer cette tâche ?

– Il est vrai que l’âge m’a apporté quelques lumières, et qu’à

l'inverse de beaucoup de mes congénères, j'ai voyagé quelques fois parmi le vaste monde, mais si nous devons accomplir notre quête dans la terre des humains, je crains que mon ignorance de vos usages ne soit la cause de notre ruine. Voici pourquoi je dois décliner votre proposition.

– Vous parlez en sage, Sarlander. Commandant Monastorio, vous êtes à l'origine de notre quête, vous avez sans doute des lumières à nous apporter...

– Houlà, pas si vite, répliqua l'intéressé, qui ne l'était pas. Je sais à peine me battre, je suis aventurier par hasard plus que par envie.

– Pourtant, je croyais que vous étiez officier dans l'armée Malachienne...

– Moi ? Ah, euh... pour tout dire, c'est un titre honorifique. Mon père me l'a acheté quand j'avais huit ans. Demandez plutôt au paladin là, ce sont généralement les gens de sa caste qui mènent les groupes tels que le nôtre.

– Ouiiii ! Approuva Mark, posant ses bottes sur la table avec un grand sourire.

– Nooon ! Répondit Vertu.

– Mais dis-donc, c'est quoi cet ostracisme envers un vieux camarade ?

– Je ne pense pas qu'il serait très avisé de remettre nos vies entre les mains d'un individu qui est capable de vendre ses camarades, et qui plus est de les vendre simultanément à trois personnes différentes.

– Quoi, tu ne vas pas me dire que tu m'en veux encore pour cette vieille histoire... De toute façon je disais ça pour te taquiner, tes ambitions étant évidentes. Tout le monde est d'accord pour que Vertu, ou quel que soit son nom, soit le chef ? OK, la question est réglée.

– Eh mais... j'ai rien...

– Bien fait pour toi, ça t'apprendra à l'ouvrir. Alors, maîtresse bien-aimée, quels sont vos ordres ?

– D'abord, enlève tes bottes puantes de la table où je compte manger. Ensuite, j'apprécierai assez que le commandant Monas-

torio nous éclaire un peu plus au sujet de l'anneau. Que savons-nous de façon sûre à son sujet ? Quelle est l'étendue de son pouvoir, et peut-on le contrer ?

– Je crois vous avoir décrit l'anneau lors de notre entrevue avec la reine ce matin, voici une copie de la page du livre qui fit tressaillir mon père. C'est cela que nous recherchons. Il est écrit ici que l'anneau est d'une facture parfaite, sans rayure, tache ou ternissure, et que sa taille s'adapte à celle du doigt de celui qui le porte. D'après les quelques récits qui ont été faits par ceux qui ont vu l'anneau en action, il confère à celui qui le porte une vigueur, une force, une résistance physique lui permettant d'accomplir des prodiges, de récupérer en quelques secondes de n'importe quelle blessure, de soulever des charges titanesques. Ses sens deviennent affûtés à l'égal de ceux d'un chat, et il jouit en outre d'une sorte de prescience limitée. Mais ceci n'est rien en comparaison du réel pouvoir de l'Anneau : en effet, son porteur acquiert immédiatement une compréhension des forces mystiques que seuls les plus puissants archimages peuvent prétendre égaler après des décennies de recherche et de méditation, et il peut à l'envi puiser dans le gigantesque réservoir de puissance négative qu'est l'Anneau pour lancer toutes les sortes d'épouvantables sortilèges qui lui passeraient en tête.

– Cool, dit sottement Marken, rêveur.

– Pas tant que ça, car le prix à payer pour de tels pouvoirs est immense : l'Anneau d'Anéantissement prend possession de vous, il corrompt immédiatement votre âme, dissout votre volonté et ne laisse subsister de vous qu'un esprit fou dans un corps qui ne lui répond plus. C'est pour cela qu'on le nomme Anneau d'Anéantissement, il broie celui qui le porte aussi sûrement qu'il détruit ceux contre qui sa magie se tourne.

– Pas cool.

– Et donc, reprit Vertu, Skelos a créé l'Anneau, ou bien...

– C'est ce que beaucoup de gens croient, mais j'ai eu la surprise de découvrir au cours de mes recherches qu'il n'en était rien ! Si Skelos fut le plus fameux de ses porteurs, il est fait mention de l'objet funeste dans des écrits bien antérieurs à son

avènement. D'après certains sorciers, des civilisations entières auraient été bâties avec pour seule ambition de briser l'Anneau et son possesseur du moment, on dit que l'art de la magie a été donné par les dieux aux créatures intelligentes pour combattre l'Anneau, certains sont même d'avis, mais c'est à mon avis une exagération, que l'Anneau est la source de tout le mal du monde, et qu'en fin de compte, toute iniquité en découle.

– Pas cool du tout. Et si vous voulez mon avis, même si on arrive à mettre la main sur ce truc, on n'est pas pour autant sortis de l'auberge. Parce que si c'est seulement moitié aussi puissant que vous le dites, je doute qu'on parvienne à le détruire en flanquant un coup de marteau dessus.

– Marken soulève un point intéressant, précisa Monastorio. Nombre de héros ont en effet tenté de briser l'anneau, sans succès. Rien ne dit comment ils s'y sont pris, hélas, ni pourquoi ils ont échoué. Il faudra nous montrer plus malins que nos prédécesseurs.

– Plus ça va, plus ça s'annonce bien cette histoire. Et nos amis les Khazbûrns dans tout ça, qu'est-ce qu'on en fait ? Quelqu'un en sait-il plus sur eux ? Peut-on espérer ne plus les revoir sur notre route ?

– Ah, mais Morgoth a encore ce truc qu'ils avaient semé... Montre leur, ça leur dira peut-être quelque chose.

– De quoi parles-tu Mark ?

– Cet objet métallique bizarre que tu as acheté à ce marchand, à Banvars. Qu'il avait trouvé après le passage des cavaliers noirs.

– Ah oui ! Ce machin m'était complètement sorti de l'esprit. Attendez que je le retrouve dans mon sac... le voilà. Donc, un marchand ambulant qui a vu passer nos ennemis a trouvé le lendemain matin, là où ils étaient passés, ce bidule en métal. Je n'ai pas eu le temps de l'identifier encore, si ça vous rappelle quelque chose que vous connaissez, même vaguement, n'hésitez pas.

– Ben... c'est une sorte de cube. Avec une boule au milieu.

– De bizarres reliques j'en vis maint, mes amis,

Bâtons, anneaux, armures, ou bien cannes à pêche,
Et bien pour celle-ci nul doute n'est permis
Je l'avoue rouge au front, mes compagnons, je sèche.

– Attendez voir cinq minutes, fit Ghibli en arrachant la chose des mains de Clibanios. Ouais, pas de doute, l'espèce de cadre cubique est en bronze tout ce qu'il y a de normal, mais voyez la boule à l'intérieur, elle n'est pas du tout de la même nature. Elle est fait dans un alliage très particulier et très rare, que seuls quelques forgerons savent encore reproduire. Et surtout, il faut pour le constituer un minerais très spécial, la Thaumine, or les derniers filons d'occident en sont épuisés depuis longtemps.

– Et à quoi ça pourrait servir ?

– Aucune idée. C'était les magiciens qui s'en servaient. Nous autres nains, on l'extrayait, on leur vendait, ce qu'ils en faisaient après... mais c'était il y a des millénaires. Comme je vous l'ai dit, on n'en trouve plus nulle part.

– Bon, un mystère de plus. Au sujet de ce contact qu'on doit trouver à Baentcher, c'est qui au juste ?

– Cet homme s'appelle Jomon, et c'était en fait le capitaine du navire sur lequel mon père et ses compagnons ont navigué en compagnie du sorcier Thargol. Mon père a su qu'ils ont été encore en affaires un temps après être arrivés à Dhébrox, puis que Jomon est parti s'installer à Baentcher.

– C'est mince, mais c'est mieux que rien, en effet. Reste à mettre au point les préparatifs. Avons-nous des achats particulièrement pressants à faire ? Grâce à la générosité de la reine, nous avons mille ducats chacun, de quoi nous équiper avec largesse, mais j'ignore ce qu'on peut acheter à Sandunalsalennar.

– Ouh, il y a le choix, dit Sarlander. Il faut savoir que toutes les richesses du monde convergent dans les cités des elfes pour n'en repartir que rarement. On dit souvent que l'or est extrait par les nains, utilisé par les hommes et conservé par les elfes. D'ailleurs, la reine vous en a donné un petit aperçu, et ne croyez pas que le prix qu'elle compte nous verser pour notre mission l'appauvrisse le moins du monde, vous n'avez vu qu'une misérable fraction de ses trésors. Bref, il y a ici tout ce que vous

pouvez désirer en matière d'armes et d'objets magiques, à condition que vous ayez de quoi les payer. Puisque vous êtes une archère émérite, je vous conseille d'aller visiter quelques petites boutiques que je connais, où on vend tout un choix de flèches magiques.

– Puisque vous parlez d'archer émérite, rebondit Mark, j'ai particulièrement apprécié votre splendide prestation au concours. Quelle aisance, quelle élégance ! Vous nous avez époustouflés par vos talents, vraiment. Je suppose que vous aviez vos raisons pour perdre la joute, mais était-ce réellement utile de faire courir tant de risques aux spectateurs ?

– Ils ont insisté pour que je participe, je ne pouvais me dérober, je suis une sorte de célébrité par ici. A tous les concours, je suis plus ou moins contraint de faire ce cirque pour amuser la galerie.

– Il y a sûrement une autre particularité de la culture elfique qui m'échappe, s'étonna Morgoth, mais quelle est la signification de ceci ? Cherchez-vous à démontrer ce que peut faire un mauvais tireur pour faire ressortir le talent des autres ?

– Rien de tout cela, je vous l'assure. Je me suis sincèrement efforcé d'atteindre la cible du mieux que j'ai pu.

– Ah ?

Les compagnons observèrent un silence dubitatif.

– Pour ne rien vous cacher, je ne suis pas forcément le meilleur archer de Sandunalsalennar.

– Non ?

– Je suis même connu comme étant le pire. C'est pour cela qu'on m'appelle "Flèche de Mort", car mes traits sont réputés fatals à ceux de mes amis qui n'ont pas trouvé d'abri. Je dois confesser que je n'ai jamais trouvé grand intérêt à l'étude de l'arc, qui m'a toujours semblé une arme contraignante et peu efficace. Une arme de tarlouze, pour paraphraser notre cher Ghibli.

– Exact ! Approuva le nain, sortant la barbe de sa chopine. Mais me paraphrase pas de trop près, avec toi je me méfie.

– Mais alors, sire Sarlander, pour quelles raisons prendre un

arc avec vous ?

– Je suis archer. Médiocre, j'en conviens, mais un archer tout de même. Il me faut un arc puisque je suis archer, c'est logique. Je suis issu d'une longue lignée d'archers elfes, je ne peux tout de même pas jeter le déshonneur sur ma famille et cracher sur mon héritage ancestral en rejetant ce qui a fait leur gloire.

– Oui, je vois un peu le genre.

– Cela dit, je suis peu efficace à cette arme, je suis le premier à le reconnaître. C'est pour cette raison, mes amis, que si vous n'y voyez pas d'inconvénients, lorsque viendra l'heure du combat, je préférerai si les circonstances s'y prêtent défendre ma vie et les vôtres à l'aide de ceci.

Et il posa lourdement en travers de la table une hache de guerre d'aspect terrible, toute entière d'acier bruni par quelque rouille ancienne. Les deux lames jumelles étaient ornées de reliefs figurant quatre faces distordues et grimaçantes d'horrible façon, les tranchants, grossiers et ébréchés, n'en semblaient pas moins capable de fendre une armure et son homme d'un seul coup. Le manche se prolongeait, aux deux extrémités, par des pointes acérées de section carrée, conçues pour disjoindre les plaques d'un harnois ou les écailles d'un dragon. Une aura de brutalité émanait de l'objet, que tous considérèrent avec des yeux ronds, et que Sarlander présenta sans chercher à dissimuler sa fierté.

– Voici "La Noire Ecorcheuse des Carnages", hache de guerre double sanglante vorpale +4 berserker de disruption des elfes.

– Des elfes ?

– Oui... euh, on raconte qu'en des temps dont l'humanité a perdu le souvenir, Celebrinbrin Kivashié, le légendaire forgeron elfe de Scht'pültz, avait un peu trop tiré sur le chichon le jour où il lança un concours avec un collègue nain... enfin bref, il a laissé deux ou trois bricoles bizarres derrière lui datant de cette époque, dont cette hache.

– Hum. Il avait pas mal baissé sur la fin, non ?

– Ouais, ben vous verrez ça quand on se battra et que les quatre faces entonneront le chant de mort de nos ennemis !

– Bien parlé, l'elfe, approuva Ghibli. Holà, mesdemoiselles,

mon verre est vide !

VII Le cadeau

On discuta ensuite un peu d'argent, et on convint de verser chacun deux-cent monnaies d'or dans un pot commun destiné à financer les menus frais d'auberge, de pots-de-vin ou de soins aux blessés, c'était un usage fréquent dans les compagnies d'aventuriers. Le reste de la soirée se passa sans qu'on parle trop de stratégie. Les Compagnons du Gonfanon, en fait, festoyèrent de bon coeur, tâchant de se connaître et de s'apprécier avant de partir au combat. C'est ce que les militaires appellent un stage cohésion. Puis, l'esprit quelque peu embrumé par tant de libations, ils quittèrent le quartier d'assez bonne heure, fort las.

Sandunalsalennar ne recevant guère de visiteurs, la ville ne disposait pas d'hostellerie susceptible de les accueillir. Les gens de la reine avaient dressé, sur une place bordée par un ru frais et cristallin sise non loin du palais, des toiles tendues sur des piquets, formant des sortes de grandes tentes², à disposition de nos amis.

Ils venaient d'arriver sur place et commençaient à s'installer pour la nuit lorsqu'un elfe fluët et probablement assez jeune les rejoignit, visiblement pas très à l'aise, et demanda en langue humaine hésitante qui était Vertu. Il s'entretint avec elle quelques temps, lui tendit un parchemin dont elle prit connaissance, puis elle vint prévenir ses camarades en ces termes :

– Cette journée n'en finira donc jamais, j'ai encore des trucs à faire. Reposez-vous bien et ne faites pas de bêtises.

– Tu vas où ? Demanda Xy.

– Sauver la princesse Pathezafer du lointain pays de Kwaj-memêl.

– Encore une quête ?

– Oui, l'ignoble sorcier Lashmoy compte la sacrifier au dieu

²“Et les elfes, ça s'y connaît en tentes”, avait commenté Ghibli.

maléfique Virtonqu. Allez, soyez sages, maman reviendra peut-être pour vous border.

– Ah là là, ça devient drôlement compliqué cette histoire. Vous y comprenez quelque chose à cette princesse ?

Morgoth lui expliqua deux-trois choses à l'oreille, l'elfe parut très intéressée. Dix minutes après que la voleuse fut partie, Xy se leva et dit :

– Ne sentez-vous pas la magie de ce soir si particulier vous envahir ? C'est plus fort que moi, il faut que je rejoigne mes frères les elfes afin de mêler mon chant au leur en une symphonie sylvestre emplie de mélancolie ancestrale... monde perdu... enfin, vous voyez, des trucs d'elfe. Salut, j'y vais.

Et elle partit, en effet. Cinq minutes plus tard, ce fut Morgoth qui se leva.

– Bon, il faut que j'aille étudier les constellations célestes et le mouvement des planètes. Car c'est nécessaire d'être au courant de ces choses pour un sorcier, vous voyez.

– Ah oui, approuva Mark. Tu vas faire des observations astrophysiques.

– Exactement !

– C'est sûrement très pratique pour voir les étoiles à travers les arbres qui recouvrent la cité.

– Euh...

– Ouais ouais ouais. Allez, bonne bourre.

Vertu avait été quelque peu surprise de l'invitation de Selmajir à boire le "verre de l'amitié" entre archers, et ignorait à quelle sauce il comptait la manger. Cependant, entre sa méfiance et sa curiosité, c'est le second défaut qui l'emportait généralement de telle sorte que malgré sa fatigue, elle avait suivi le messager.

Sise dans un quartier bien fréquenté proche du palais, la demeure de Selmajir faisait un pont entre les fortes branches de deux séquoias colossaux, à quatre ou cinq hauteurs d'hommes au-dessus d'un très mince ruisseau. Le centre en était une sorte de salon autour duquel s'articulaient toutes les autres pièces, toutes de taille assez modeste, car il est malséant qu'un elfe bien né fasse étalage de sa fortune avec ostentation. Il émanait de

l'ensemble une chaleur intime, un confort invitant à la détente mais non à la paresse. Le mobilier était sobre et fonctionnel, mais non dénué de charme, et seule entorse à la rigueur elfique, les murs étaient littéralement recouverts de souvenirs, d'armes, de heaumes, de têtes de créatures naturalisées et de tableaux figurant des scènes guerrières et cynégétiques, dont la plupart avaient été exécutées dans des styles propres aux civilisations humaines. Vertu crût même reconnaître un Sewutchi de toute beauté qui, s'il était authentique, valait largement le coup qu'on le vole.

– Ah, madame, je suis bien aise de vous voir.

Le maître des lieux venait d'entrer, vêtu d'une robe de chambre de soie noire et dorée aussi confortable que précieuse. Ses manières étaient exquises, et il semblait pouvoir discuter en langue humaine sans la moindre difficulté.

– Messire Selmajir, votre invitation m'honore. J'admirais ces merveilleux tableaux que vous avez au mur, votre goût est des plus sûrs, y compris dans le domaine des arts humains. C'est un Sewutchi non ?

– Certes, certes. Une commande que je lui avais faite pour commémorer le sacrifice de nobles amis chers à mon cœur.

– On dirait que ça représente la défense de la citadelle de Dhébrox.

– Tout à fait. Une épouvantable affaire, toute de traîtrise et de vilénie, au cours de laquelle toutefois il advint qu'hommes et elfes combattirent côte à côte avec honneur.

– A vous entendre, je devine que cela vous touche plus intimement qu'un quelconque fait historique du passé.

– Certes, car j'ai moi-même combattu au cours de cette guerre. Je conçois que la chose puisse vous paraître étrange à vous humaine, car c'était il y a huit siècles. C'est plus que le temps d'une vie, même pour un elfe, et pourtant je me souviens encore des noms, des visages et des voix de chacun de mes compagnons qui sont tombés devant la Grande Tharse et sa légion de fer.

– Ah oui, la Grande Tharse. Je me souviens de cette histoire,

qui est chez nous devenue légende. Mais j'y songe, ne seriez-vous pas... Mais oui, je me souviens d'où votre nom m'était familier ! Vous êtes sans doute Selmajir Bras-Puissant, le grand archer qui a finalement terrassé d'une flèche le fameux monstre ! Quelle sottise je suis, je n'avais pas réalisé, c'est un grand honneur d'être accueillie en votre demeure.

– Il faut relativiser l'étendue de cette victoire, la Grande Tharse agonisait déjà sous les coups de mes amis lorsque je l'ai abattue... mais laissons ces vieilles histoires, et buvons ce verre que je vous avais promis.

– Et les autres, on ne les attend pas ?

– Les autres ?

– J'avais cru comprendre que vous inviteriez les autres participants du concours.

– Ah oui, les autres. Non, nous serons seuls, j'aurais tout le temps du monde pour discuter avec tous ces elfes qui sont mes amis depuis des décennies. Mais vous, vous êtes nouvelle et tout à fait intéressante.

– Vous me flattez, Messire.

– Je vous ai invitée pour avoir le plaisir de deviser avec vous, mais aussi pour une affaire qui me tracasse. Vous avez pris votre arc avec vous, je vois. Est-ce celui que vous avez utilisé tantôt ?

– Je n'en ai qu'un.

– Puis-je le voir ?

– Bien sûr. Vous noterez qu'il s'agit d'un arc composite, tel qu'on les fabrique dans les cités Balnaïses.

– En effet, en effet.

Il tendit l'arc, vérifia son équilibre, fit jouer la corde entre ses doigts.

– Sans vouloir critiquer l'artisanat humain, c'est... assez rudimentaire.

– Une arme simple, conçue pour se montrer efficace à son office.

– Certes, certes. Madame, je suis confus, je me suis comporté comme un homme sans éducation. Cet après-midi, j'étais tout au concours, et j'ai omis de vérifier la qualité de votre arme.

L'eussè-je fait que je vous aurait interdit de concourir avec ceci, et je vous aurai prêté un arc elfique plus digne de votre talent. La compétition n'était pas égale, madame, et vous auriez dû gagner.

– Allons, Messire, vos scrupules vous honorent, mais l'arc fait partie de l'archer, et on ne peut juger l'un sans l'autre.

– Vous êtes une dame honorable, mais le fait est que nous ne nous sommes pas mesurés dans les conditions d'équité qui auraient été souhaitables. Le prix vous revient, Madame, sinon de droit, au moins par l'honneur. Prenez cet arc de Plustre, et faites-en bon usage. Il vous sera plus utile qu'à moi.

– Vraiment ? Vous me donnez l'arc ?

– Il est votre désormais.

– J'avais méjugé les elfes en me fondant sur l'effet que m'avait fait Eliazel, je constate maintenant avec plaisir qu'il en reste pour qui les valeurs qui ont fait la gloire du Beau Peuple sont encore vivaces. Toutefois, je ne puis accepter un tel cadeau !

– Soyez sans crainte, le prix pour moi est bien peu élevé, car j'ai quelques autres arcs de même qualité dans mes réserves. Prenez-le, je vous en prie.

– Messire... jamais on ne m'avait fait un tel cadeau.

– C'est pourtant un juste hommage à votre talent et votre...

La main du vieil elfe et celle de la jeune femme s'étaient rencontrées sur la poignée de l'arc. Sans s'en rendre compte, Vertu et Selmajir s'étaient rapprochés l'un de l'autre, jusqu'à pouvoir détailler l'iris de leurs yeux. Ils restèrent silencieux un instant, frappés de stupeur.

Laissons-les seuls.

VIII Préparatifs et réjouissances

Piété Legris fut le premier à se lever, alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. Il jeta un oeil inquiet à ses compagnons, et constata que si Morgoth et Xyixiant'h étaient rentrés, Vertu était encore manquante. Il alla se débarbouiller, et fit un petit

tour dans les environs, puis surprit la forme svelte de la voleuse qui se glissait dans le camp... et bien, comme un voleur. Mais après tout, c'était elle le chef, et elle avait sans doute ses raisons de découcher de la sorte.

– Alors ma belle, on a passé une bonne nuit ?

Piété en fut reconnaissant à Ghibli de mettre ainsi les pieds dans le plat. Le nain appuya son propos d'une vigoureuse claque sur les fesses de la dame, qui se retourna lentement et décocha un regard peu amène.

– Ce que je fais de mes nuits n'a que très peu de chances de te concerner un jour, le nain.

– Ce que tu fais de tes nuits me regarde si ça peut nuire à la sécurité du groupe. Par exemple, voler un arc elfique alors que nous sommes dans une cité pleine d'elfes n'est pas prudent. Où as-tu pris celui-là ?

– Là encore, ce ne sont pas tes affaires.

– Vos gueules, y'en a qui dorment ! Rugit Mark.

Mais le temps n'était déjà plus au sommeil, et ils se levèrent donc, de plus ou moins bonne grâce.

Sarlander servit de guide à la petite troupe, qui partout où elle passait attirait les curieux. Ils parvinrent dans un quartier situé en bordure de la muraille végétale, et où un certain relâchement dans l'ordonnancement des demeures pouvait s'observer.

Pour être honnête, il y avait du linge elfique qui séchait aux fenêtres, des petits tas de détritiques elfiques qui jonchaient certaines allées sombres, et des petites bandes d'elfes qui considéraient les arrivants avec un air elfement louche. Il s'agissait, expliqua Sarlander avec une certaine gêne, d'un quartier "populaire et vivant" dont les habitants adoptaient volontiers une attitude "d'un savant négligé", voire même "bohème". Rien à voir donc avec la misère commune aux cités humaines, il ne fallait pas confondre, même si en l'occurrence, certains de ces gentlemen arboraient un air torve que n'auraient pas renié les bandes de jeunes vauriens de Banvars ou d'ailleurs. En tout cas, c'était là que se trouvaient les boutiques dont des aventuriers

pouvaient avoir l'usage.

Vertu s'acheta trois douzaines de flèches d'excellente facture, enchantées de manière à atteindre leur but avec plus de précision. C'était horriblement cher, cinq cent ducats d'or, mais elle jugea qu'un matériel de bonne qualité en valait la peine. Mark avait débarrassé Vertu de son ancien arc et de ses flèches contre cinq pièces, somme assez symbolique, et s'estimait maintenant équipé de façon aussi complète que possible. Piété était d'avis que sa tunique était une protection suffisante et que sa masse à clous constituait une arme redoutable (avis que partagea Ghibli), mais il se laissa convaincre d'échanger son bouclier rond "presque neuf" pour un autre, de même taille et forme, mais tout entier d'acier, et à la surface polie de manière à ne donner aucune prise aux coups, même les plus puissants. Clibanios ne s'acheta qu'un habit pour remplacer ses hardes qui devaient dater de son vivant, un équipement qui, nonobstant sa condition physique, lui donnait une belle prestance digne d'un ménestrel. Morgoth considéra avec attention toutes les armes qui passèrent à portée de sa vue, mais rien ne l'inspira, car il comptait sur sa magie et sur sa chaîne Vantonienne. Ghibli pour sa part n'eut que dédain pour ce qu'avaient forgé les elfes, et partant de l'avis qu'un bon forgeron est nécessairement un forgeron nain, il garda bourse liée. Monastorio et Sarlander ne firent aucune emplette, car à ce qu'ils disaient, ils avaient tout ce dont ils avaient besoin, tout juste firent-ils l'acquisition du commun de l'aventurier, cordes, grappins, torches et autre petit matériel. Ils firent encore un crochet par les beaux quartiers car Xyixiant'h, qui n'avait fait aucune dépense d'armement, avait jugé absolument indispensable à l'accomplissement de la quête de faire l'acquisition de "sandales pour aller avec sa robe verte", ainsi que de divers bijoux et parfums.

C'est dans les beaux quartiers qu'ils furent rattrapés par une dame de compagnie de la reine, qui les informa que sa Majesté les conviait à un grand banquet donné en leur honneur, au pied du grand arbre. Ils s'y rendirent, non sans avoir déposé leurs achats sous les tentes et changé de vêtements pour d'autres

plus en rapport avec les circonstances.

Ils firent bien, car la reine avait fait les choses en grand. Une grande table avait été dressée tout autour du grand arbre, où déjà avaient pris place des dizaines de convives. Alentour, certains elfes donnaient de merveilleux spectacles de jonglerie et de prestidigitation, d'autres réjouissaient les oreilles de leur musique cristalline, on avait même pris soin de monter une petite scène, encore vide, juste devant la place d'honneur qui devait être celle de la reine. Les invités étaient les elfes de la bonne société qui formaient l'entourage de la reine, ils vinrent saluer les neuf héros avec effusion avant de reprendre leurs discussions. Pour tout dire, on attendait que la souveraine veuille bien se donner la peine, aussi nos amis se séparèrent-ils par petits groupes, et se mêlèrent aux jeux et aux ris.

À ce jeu, Xyixiant'h avait sur ses compagnons l'avantage de connaître la langue. Elle considéra un groupe de jeunes femmes apprêtées avec le plus grand soin qui discutaient avec passion, et se mêla avec curiosité à leur conversation.

– Nous parlions, dit l'une d'elle, du destin tragique de Gil Galahad, un fier héros s'il en fut, et un édifiant exemple de vie.

– Gil qui ça ?

– Galahad. Se peut-il que vous ignoriez son histoire ?

– Euh... j'ai quelques lacunes, j'en ai peur.

– Alors, laissez-moi vous narrer toute cette histoire par le menu. Nul elfe n'eut destin plus tragique que le noble roi Gilles Galahad, et nul ne montra, quand monta le vent de mort du Sombre Seigneur et lorsque vint l'heure de disparaître, une noblesse si exemplaire. Il était le fils du barde Nothoriniel, celui dont on disait que lorsqu'il chantait, notre mère Serunéa, la Lune elle-même, versait des larmes de mélancolie sur la terre. De par son auguste père, Galahad était donc rattaché à la maison des Lanthanides, qui se sont fixés dans la forêt de Darachol après avoir quitté la contrée de Séliazer, qu'on a par la suite appelée Conspérie du temps du concordat de Méons, et qui recouvre les actuelles royaumes humains de Gunt et de Stangie.

Mais par sa mère, la reine Uliothiel (ce qui signifie “ruisseau” en ancienne langue sacrée), il était un authentique prince de Shanazal, et du reste à en croire les chroniques de l’époque, il présentait tous les traits de caractère que cela suppose. Par chance, il était lui-même marié de la très belle Anashyla Mythréal, la soeur cadette du grand Senamaël “demi-nain”, ainsi appelé, on s’en souvient, en raison de son habileté exceptionnelle à forger les armes, la plus célèbre de ses créations étant bien sûr la légendaire Glanrachel, qui fut brisée par Tharkos au siège de Gul-Wahad. Il est vrai qu’il avait été l’apprenti de Celebrinbrin Kivashié, qui reste à ce jour le seul elfe qu’il n’ait pu surpasser dans son art.

– Mais dis-moi, intervint une amie de la bavarde, une chose m’intrigue dans ton récit, il me semblait qu’Anashyla Mythréal n’était pas l’épouse de Galahad, mais de son cousin, le non moins fameux Lissiam Fanael, qui est plus tard parti pour Meorn-Daruz.

– En effet, elle a épousé Lissiam en secondes noces après le décès de Galahad.

– Aaaah.

– Mais non, s’insurgea une troisième, tu dois confondre, c’était Normi Mythréal l’épouse de Gilles Galahad, je m’en souviens maintenant parce que dans sa jeunesse, elle avait fréquenté un temps un des fils Castanier, et c’est au mariage d’un autre Castanier qu’on m’a raconté cette histoire.

– Castanier ? Mais tu radotes ma vieille, à l’époque, ils vivaient à Khaz-Modam.

– Mais non, pas Castanier de Recoules, Castanier de Gines-tous !

– Ah mais pas du tout, d’ailleurs il n’y a pas de Castanier à Ginestous, ma mère est de Ginestous, je le saurais.

– Au fait comment elle va ta mère ? Son opération de la hanche, ça s’est bien passé, tu as des nouvelles ?

– Eh oui, bien, bien, mais elle est un peu fatiguée. Qu’est-ce que tu veux, à son âge... Oh mais tu ne sais pas qui l’a opérée ? La petite Liselotte Thunieal, tu sais la fille de la Sophie-

Pétoncule.

– Liselotte ? Non ? Et ben dis donc, ça nous rajeunit pas, j'ai l'impression de l'avoir faite sauter sur mes genoux il y a dix minutes.

– Et bien maintenant il y en a un autre qui la fait sauter sur ses genoux, figure-toi qu'elle vient de se marier, et avec un elfe du sud !

– Non ?

– Mais si, je l'ai rencontré, un Rachid, ou Tarik quelquechose, enfin tu sais, ils ont de drôles de noms. Mais très gentil, très propre.

– Oui, oui. Mais bon, c'est jamais vraiment gens comme nous, il y a toute une culture, tout ça, une mentalité...

– Abdulaziz ! Maintenant ça me revient, il s'appelle Abdulaziz. Ou quelque chose dans ce goût.

Voyant la mine dépitée de Xyixiant'h s'en revenant la tête pleine de ce sot babil, Morgoth, inquiet, vint aux nouvelles.

– Un problème, douce amie ?

– Ben ça y est, je viens de comprendre pourquoi la race des elfes s'éteint. Oh, mais c'est quoi cette agitation là-bas ?

C'était le char de la reine, d'ivoire et d'or, fleuri de lys et d'anémones, qui s'en venait du palais, accompagné des danseuses et des acrobates, des dames de compagnie, et de quelques nobles et éminents courtisans. Les elfes se dirigèrent alors vers la table, où des servantes indiquaient en souriant la place de chacun. Les Compagnons du Gonfanon étant les hôtes d'honneur, ils furent installés à la gauche de la reine, Xy étant invitée à prendre place juste à son côté. Ils échangèrent quelques politesses d'usage, et on commença à servir les plats.

On festoya ainsi avec enthousiasme, la reine se révélant une hôtesse pleine de charme et d'esprit, qui réjouit nos amis d'anecdotes savoureuses concernant des héros de jadis qu'elle avait connus, certains si anciens que les humains mettaient en cause jusqu'à leur existence. Xy tendait l'oreille au moindre propos de la souveraine qui la mettrait sur la voie de son passé, mais ne

tira d'elle rien de plus.

Un elfe sortit de l'assemblée, tenant dans ses mains une délicate viole elfique taillée dans le bois d'un gytaon roux de la forêt de Naïs, et lorsqu'il fut à côté du feu, il se pencha pour accorder son instrument. Elfes et autres se turent et l'observèrent. Il était vêtu d'étoffe fine, à la manière des elfes que l'on trouve au sud de la mer Kaltienne, et on lisait sans peine dans ses manières et dans son visage une bonté profonde et chaleureuse, qui n'avait rien de commun avec la majestueuse réserve qu'affichent ordinairement les membres du Beau Peuple en présence d'étrangers à leur race. Quelques accords s'élevèrent à l'unisson des grandes flammes, jusqu'aux frondaisons de la futaie, jusqu'aux étoiles. Et il chanta "Les elfes du Septentrion", sur un air tout à la fois joyeux et nostalgique, suscitant la sympathie et l'amitié.

Mei celemnor

Ozanne ke

Neble ki manka

Lerdekori...

En vérité, tous ceux qui l'écoutèrent ce soir là, sages ou rustres, nobles ou manants, se sentirent frères l'espace d'un instant.

– Quel est ce chant si beau, demanda Morgoth à Xyixiant'h, t'en souviens-tu ?

– Oh oui, dit-elle au bord des larmes, il éveille en moi bien des échos.

– Parle m'en, aimée, confie-toi.

– C'est un chant fort ancien, vantant la gloire pacifique des elfes perdus du Septentrion. Une race à jamais disparue, dont ne subsiste que le souvenir, qui déjà s'efface.

– Que dit-il exactement ?

– Je doute que l'on puisse donner ne serait-ce qu'une idée de ce qu'est vraiment ce chant si on en fait une traduction, mais littéralement, ça dit : "Les elfes du Septentrion ont dans le cœur le bleu qui manque à leur décor..."

A la suite de quoi, on joua un air empreint de mélancolie, et nombre de couples se levèrent de table pour prendre place dans un espace dégagé en piste de danse autour d'un grand feu, et se mirent à danser une sorte de gracieux menuet. Enfin, une sorte de menuet. Pour être honnête, le manège de ces elfes danseurs évoquait irrésistiblement le comportement des poules dans une basse-cour, marchant à pas mesurés, piquant du bec en saccades, et les poings sur les hanches, mimant la grotesque agitation de moignons d'ailes. Les gloussements confirmèrent que pour une raison qui échappait aux observateurs non-elfiques, le thème de la danse était bien la gent avicole des basses-cours.

Après ce spectacle curieux, on convia une jeune elfe aux cheveux d'or (qui devait être une célébrité locale, car sa seule apparition fut très applaudie) pour chanter une ballade mélancolique emplie de nostalgie envers un monde passé qui jamais ne reviendra. D'après Xy, ça disait "Ma solitude me tue/Et je dois confesser/Je crois encore/Crois encore".

– Au fait, demanda la reine à l'heure des desserts, quand comptez-vous nous quitter ?

– Majesté, répondit Vertu, nous aimerions pouvoir profiter le plus possible de l'hospitalité que vous nous offrez, toutefois nous avons fait tantôt l'acquisition de tout ce qui pouvait être utile à notre cause, et nous envisagions donc de nous mettre en chemin dès cette après-midi.

– Que de précipitation, ne préférez-vous pas rester un peu ?

– Mais Madame, le temps ne nous fait-il pas défaut ?

– C'est que (la reine baissa d'un ton de manière à n'être entendue que de quelques uns) j'ai de préoccupantes nouvelles. Mes guetteurs postés en lisière du bois de Grob ont observé les allées et venues de nos ennemis, les cavaliers noirs. Après que vous ayez trouvé refuge dans notre domaine, ils sont restés alentour, rôdant à votre recherche. Toute la journée, la nuit, et ce matin encore, ils ont été aperçus chevauchant ça et là, patrouillant dans l'évidente intention de vous tuer. Il semble donc qu'ils nous assiègent.

– C'est fâcheux, en effet.

– Or notre domaine n'est pas si grand que neuf guetteurs surnaturels ne puissent en contrôler les entrées et sorties, voici pourquoi, à moins que vous n'ayez à votre disposition un moyen sûr de les affronter, il pourrait être sage de différer votre départ.

– Cette nouvelle est en effet des plus préoccupantes. Hélas, combien de temps durera ce siège ? Nous ignorons combien de temps ils peuvent nous attendre de la sorte. C'est un grave dilemme.

– J'en conviens.

– Peut-être notre sorcier aura-t-il un moyen quelconque de nous dissimuler à la vue de ces tristes sires.

– Vu ce que ça a donné la dernière fois, répondit l'intéressé, je préfère éviter.

– Très juste. Mais Majesté, vous-même, n'avez-vous pas quelque magicien qui pourrait nous venir en aide ? Quelque téléportation, que sais-je ?

– La barrière magique qui protège Sandunalsalennar contre les intrusions magiques est à double sens. Peut-être pourrais-je mettre à votre disposition quelques-uns de ces aigles géants qui nichent dans les hautes branches de la cité et portent mes archers. Bien que vous soyez lourdement équipés, ils sont de force à vous porter sur quelques lieues.

– Malheureusement, un vol de neuf aigles géants ne passerait pas inaperçu. Je gage que sitôt posés, nous verrions les cavaliers noirs fondre sur nous au triple galop. Mais n'avez-vous pas, en revanche, quelque souterrain qui nous permettrait de nous échapper discrètement ? Il serait curieux qu'une ville si ancienne, surtout dans cette région montagneuse au sol percé de trou, il n'y ait pas au moins un boyau permettant une évasion.

La reine s'assombrit.

– J'avoue que j'attendais un peu cette remarque. Il y a bien, en effet, un souterrain. Il s'agissait d'un ancien temple dédié à Molkenai, le dieu de la terre, dont l'entrée se trouve non loin d'ici. En creusant une nécropole pour leur usage, les prêtres ont un jour découvert un réseau d'anciens souterrains que l'on suppose avoir été créés par les nains, mais ils étaient déserts

lorsque nous les avons découverts. Nous autres, elfes, ne nous enfouissons pas volontiers sous terre, c'est un fait connu, aussi avons nous exploré le labyrinthe un temps, puis nous nous en sommes désintéressés. Le culte de Molkenäï ayant sombré dans l'oubli, il s'écoula bien des siècles durant lesquels l'ensemble du complexe fut vide et condamné. Or voici moins d'un siècle, de graves événements secouèrent Sandunalsalennar, et un elfe fou et renégat, un puissant sorcier, retrouva l'entrée du souterrain et en fit son repère d'où il menait ses campagnes de terreur. Pour nous empêcher de parvenir jusqu'à lui, il avait dressé sur notre chemin trois portes, gardées par des monstres à sa solde. Cependant, un de nos guetteurs le vit un jour emprunter une sortie dérobée située de l'autre côté des collines, aux pieds des monts du Portolan, et c'est par ce passage mal gardé que nous pûmes envoyer une troupe de mercenaires courageux, qui mirent un terme aux agissements du triste sire. Il y a donc bien une sortie. Nous avons fermé les deux accès par des portes magiques dont je dois encore avoir la clé quelque part. Vous devrez hélas passer les trois portes du sorcier, et s'ils ont survécu tout ce temps, vaincre leurs gardiens. J'aimerais qu'il y ait un autre moyen, mais je n'en vois guère.

– C'est tout à fait dans nos cordes, madame. Un bon donjon, voici une perspective qui réjouit le cœur de n'importe quel aventurier. Mais dites moi, quels sont ces gardiens dont vous nous avez parlé ?

– Je n'en ai aucune idée. Comme je vous l'ai dit, nous avons trouvé un moyen de les contourner, aussi n'avons nous pas cherché à en savoir davantage. Sinon, mes archivistes doivent bien avoir un plan du complexe quelque part, je vous en ferai porter une copie.

– Splendide, et en plus on a le plan. Je vous vois inquiète Madame, mais vous pouvez vous tranquilliser, les os de ces monstres gardiens gisent sans doute depuis des décennies dans la poussière, et nous reverrons bientôt la lumière.

– Puissiez-vous dire vrai. Il faudra aussi que je vous emprunte votre prêtresse quelques minutes, j'ai quelques recom-

mandations à lui faire.

– Mais bien sûr, fit Vertu sans laisser paraître sa perplexité.

Donc, après les agapes et tandis que ses compagnons mettaient la dernière main à leur paquetage, Xyixiant'h suivit la reine des elfes jusqu'à son palais, et seules, elles montèrent jusqu'à la plus haute salle du plus haut des arbres qui dominait l'élégante demeure, la chambre de la reine grise. Il y avait là un coffre assez haut et large pour qu'un homme puisse s'y pelotonner, tout de fer, à la serrure compliquée, comme les nains avaient l'habitude d'en confectionner. La reine l'ouvrit et en tira avec révérence de bien belles choses.

La tunique était une maille d'un argent sans nulle trace de corruption, incrustée des plaques iridescentes polygonales dont la taille variait entre celle d'un doigt et celle d'une main et sur lesquelles les rais de lumière jouaient en arcs-en-ciel changeants. Il y avait un bouclier, un écu léger mais somptueux forgé des mêmes matières, à ceci près qu'une seule plaque était visible sur sa surface, et qu'un symbole sacré, le masque de Melki. Des gantelets articulés et des cnémides, recouverts des mêmes plaques complétaient cette panoplie, mais la merveille des merveilles était le heaume, un casque conique à la manière des elfes, garni de deux grandes protections sur les côtés et, chose étrange, d'une fine maille d'argent pendant devant la visière, dissimulant le visage du combattant, ou plutôt de la combattante, car cette armure était conçue pour l'anatomie féminine.

– Voici qui te revient, petite Milzaïa, que cette armure te protège contre les mauvais coups de tes ennemis.

– Mais Madame, je ne puis accepter un tel cadeau !

– Mais ce n'est pas un cadeau, mon amie, ceci te revient de plein droit. Avant ta mésaventure, tu nous avais confié les matières premières avec lesquelles nous avons forgé cette armure, en paiement d'une dette que nous avons à ton endroit. Essaie-la, tu verras comme elle te va bien, nous l'avons faite spécialement pour toi. Les plus habiles armuriers elfes ont travaillé dix ans pour obtenir cette perfection digne des meilleures réalisations de l'ancien temps.

Xy, que les richesses ne laissaient pas indifférente, ne se le fit pas dire deux fois et enfila cette belle armure tombée du ciel. Ceci fait, elle courut s'admirer, prenant des poses guerrières devant le grand miroir.

– Et maintenant, Milzaïa, je dois te prévenir. Je t'ai caché la vérité sur tes origines car tu me l'avais demandé, et tu y tenais beaucoup. Je ne trahirai pas ton secret, mais sache que bientôt, il est possible que tu recouvres tous tes esprits et que les brumes du passé se déchirent, en partie par ma faute. N'oublie pas, alors, que je n'avais pas d'autre choix.

– Euh... bon, je tacherai de m'en souvenir. Vous dites que je vais retrouver la mémoire ?

– C'est possible.

– A cause de ce qui se trouve dans le donjon ?

– C'est possible.

– Chic, j'ai hâte...

La reine n'ajouta rien. Elles se séparèrent après de courtes effusions légèrement embarrassées, et Xyixiant'h partit, somptueusement vêtue, rejoindre ses compagnons.

Chacun parmi les Compagnons du Gonfanon vaquait à ses affaires. D'aucuns polissaient leurs armes et ajustaient leurs armures en songeant aux coups qu'ils infligeraient à d'imaginaires ennemis, d'autres s'éloignaient pour prier quelque dieu des batailles, d'autres encore faisaient prosaïquement l'inventaire de leur paquetage, espérant qu'ils n'avaient rien oublié. Ils emportaient à boire pour trois jours, à manger pour une semaine, ce qui se rajoutait au poids de l'acier transporté et des multiples bricoles telles que l'or. Et comme ils devaient abandonner leurs montures à la cité, ils se retrouvaient chargés comme des mules. Ghibli, assis en tailleur, tressait sa barbe rousse et la bagueait avec un soin extrême à l'aide d'anneaux d'argents ornés de runes naines. Il fredonnait un air sinistre.

– Que racontes-tu là, ami nain ? Lui demanda Sarlander, curieux.

– En quoi ça t'intéresse ?

– Il est bon de connaître ceux aux côtés de qui on va se

battre.

– Les coutumes des nains ne concernent pas les elfes.

Il se détourna un instant avec dédain, laissant Sarlander impassible. Puis, il se reprit à bougonner.

– Je chante la chanson de mort de mon clan. C'est un air sacré que les nains adressent à la déesse Noursha, celle qui attend au seuil des ténèbres. Si mon heure vient tantôt, puisse-t-elle m'accorder la grâce de partir la hache à la main, piétinant les cadavres de mes ennemis et me riant d'eux. C'est la meilleure destinée qu'un nain puisse trouver.

– C'est fascinant. Quelle beauté, quelle noblesse, quelle droiture ! La culture des nains m'a toujours parue bien plus intéressante que celle des elfes.

– Vraiment ? Allez, tu me fais marcher.

– Pas du tout, j'ai même fait ma thèse de doctorat sur "les rites de bienvenue chez les nains du Ponant et du Bas-Quelzac". C'est après avoir longuement étudié votre culture que j'ai décidé de délaisser quelque peu l'arc, où je n'ai d'ailleurs jamais brillé, pour me consacrer à la hache de combat. Voilà une arme noble et redoutable. Mais dites-moi, votre barbe là, qu'y faites-vous ?

– Ah, ça, et bien je la sertis de bagues consacrées, représentant chacune une vertu naine, ici la bravoure, ici la force, ici l'attachement au clan, ici la résistance à l'alcool...

– N'est-ce pas la coutume des nains de Raban ?

– Alors là tu me troues le cul ! Tu connais mon clan ?

– Une noble lignée en vérité, dont les exploits sont chantés dans d'innombrables sagas. Vous exploitez les mines du Bouclier des Dieux, dit-on, c'est bien loin ça. Vous avez fait un long voyage pour venir.

– Ah, c'est l'histoire de toute une vie. Je me souviens comme si c'était hier de ce petit matin où PUTAIN DE LA CHATTE DE TA MERE !!!

Si Ghibli évoquait de façon si imagée l'anatomie intime de madame Sarlander, ce n'était pas qu'il en ait jamais eu connaissance, il avait juste été le premier à voir arriver Xyixiant'h, dont l'aspect était des plus surprenants. Il se leva et, imité par ses

compagnons, courut examiner l'armure elfique.

– Vous avez vu ce que la reine m'a donné ? Elle est gentille hein ?

– Ventrebleu ! Oui sans doute, fit Morgoth, examinant sa compagne. C'était la première fois qu'il lui trouvait un air vaguement martial. Il lui prit son bouclier pour le regarder de plus près.

– En fait, c'est pas si lourd que ça. J'ai regardé, c'est un métal très fin.

Ghibli semblait fort impressionné.

– Si je ne savais pas que c'est impossible, je dirais que c'est un alliage de chryséal platiné écroui. Ouais, c'est ça. Double trempe, dirais-je. On jurerait que c'est neuf, pourtant les elfes ont perdu ce savoir-faire depuis longtemps. Elle s'est pas foutu de ta gueule l'aristo.

– On dirait bien que non.

– Je me demande ce que c'est que ces plaques. Vous avez vu, il y a comme des cernes de croissance... Une écaille de quelque bête, sans doute !

– A leur surface jouent les rayons

De Phébus, voyez les alors

Briller de face d'un bleu profond

Et de côté du plus bel or.

Plus de doute, voici la livrée

De quelque race de dragon,

Un spécimen, si j'ai raison,

De la variété mordorée.

– Du mordoré ? Eh, mais on dirait que c'est recouvert d'une sorte de laque. Wah, de la mithrocéramique tricouche !

– J'ajoute, informa Morgoth, que ce bouclier semble être équipé d'un système magique de support vital. Il faudrait que j'examine le tout plus en détail, mais le reste de l'armure doit être du même tonneau.

– Bon, dit Ghibli, si un jour tu veux t'en débarrasser, tu la jettes pas hein, tu me la donnes ! Ah ah ah !

Sarlander et Monastorio étaient passés chacun chez lui, et avaient ramené pour le premier une belle cotte de maille un peu fatiguée garnie d'épaulières du plus bel effet, pour l'autre une cuirasse de cavalier protégeant son torse et laissant libre ses membres. Une fois que les préparatifs furent terminés, la Compagnie quitta les tentes de la cité des elfes avec un certain pincement au coeur, tant il semblait peu probable qu'ils jouissent avant longtemps d'un confort comparable. Ils remontèrent les grandes allées de la cité de Sandunalsalennar, sous les regards curieux des habitants de la cité qui s'étaient massés sur leur parcours, curieux du spectacle offert par une si redoutable procession. Ils quittèrent la cité par la porte du nord, suivis par une foule considérable, et marchèrent quelques centaines de mètres, jusqu'à une clairière encombrée de blocs de pierre éboulés et de statues auxquelles la corrosion avaient ôté depuis longtemps toute dignité. Il semblait que toute la cité se fut rassemblée en ce jour dans ce lieu étrié, et l'ambiance était des plus solennelles, si l'on excepte les quelques retardataires ayant pris place aux derniers rangs et qui devaient sauter pour voir quelque chose. La reine grise était là, entourée de toute sa suite en grande tenue d'apparat, devant un dolmen à moitié enfoui sous un cairn qui, à n'en pas douter, devait être l'entrée du donjon.

– Vous qui partez ce soir pour une aventure qui risque d'être longue autant que dangereuse, permettez-moi de vous faire des présents qui, j'en suis sûre, vous seront d'une grande utilité.

Un factotum apporta un coffret plat, long comme l'avant-bras, et l'ouvrit devant les aventuriers. Il y avait huit petits objets identiques, des parallélépipèdes émoussés faits de pierre grise veinée de quartz. Sur une des faces étaient incrustées des rangées de petites perles fines.

– Si jamais un sort funeste vous sépare, ces puissants artefacts magiques pourront peut-être vous rapprocher. Mais prenez garde à ne les point trop utiliser, car de grands dangers planeaient alors sur vous.

– Euh... fit Ghibli. Y'en a huit, et on est neuf, qui c'est qui

est puni ?

– J'en ai déjà un, fit Sarlander en agitant un objet similaire (quoique de couleur différente) qu'il avait tiré de sa ceinture.

– Que la bénédiction des dieux vous accompagne, fiers héros du Gonfanon, et puisse votre quête être couronnée de succès.

– Cuî.

– Quoi cuî, fit Mark avec aménité à l'intention de son oiseau perché sur son épaule.

– Cuî piyo piyo !

– Oh, tu déconnes là ?

– Pî !

– Et merde. Gnagnagna gnagnerge.

– Pî !

– Ouais, ouais...

Le paladin mit genou en terre, tira sa grande épée luisante de sainteté, la planta devant lui puis, s'appuyant des deux mains sur la garde, proclama à haute voix :

– Beau sire Dieu, bénis ma flamberge !

– Pî.

– Voilà, j'espère que t'es content, je suis ridicule devant tout le monde maintenant.

– Mais non, mais non, fit Ghibli, hilare. Allez les gars, on va pas camper ici toute la nuit, c'est fini les discours et les chansons, place à l'action. On n'est pas des tarlouzes, bordel !

Il se campa fièrement et toisa les elfes des environs, soucieux de ne pas écorner la réputation des nains, avant de préciser :

– Enfin, à 89%.

Et le premier, il pénétra dans le donjon.

Romance & Forfaiture

Morgoth V - Revenons aux fondamentaux : porte, monstre, trésor... Mais oui, voici notre troupe en plein dans un donjon ! Pièges cruels, énigmes subtiles, créatures surnoises, courage, rancœur, astuce et violence, voici le menu de cette cinquième aventure de Morgoth l'Empaleur.

I La méthode Ghibli fait des merveilles

– Voilà, c'est à toi maintenant, n'aie pas peur ! Tu es la plus légère, si nous avons traversé, alors tu peux le faire.

– Mais je n'ai pas peur, répondit Xyixiant'h, agacée.

Et elle s'engagea d'un pas ferme sur ce qu'il faut bien appeler un pont, car il servait à enjamber un précipice. Un pont des plus sommaires, certes. On avait attaché une corde à un pilier de la grande salle, puis lancé le grappin de l'autre côté, de façon à l'enrouler autour d'une des deux statues hiératiques posées depuis des siècles sur la corniche, de l'autre côté. Après avoir vérifié la qualité de sa prise, Vertu avait progressé, suspendue,

jusqu'à prendre pied sur la corniche. Là, elle avait soigneusement enroulé la corde autour du piédestal de la statue, puis une deuxième, qu'elle avait autour de sa taille, autour de son cou puissant, l'autre extrémité étant fixée sur la même colonne, mais plus en hauteur. Peu rassurés, les Compagnons du Gonfannon avaient alors emprunté la malcommode passerelle, évitant de trop regarder le minuscule point rougeoyant qui mourait en contrebas, la torche qu'ils avaient lancé plus tôt pour s'enquérir de la profondeur.

La légende dit qu'en des temps si reculés que même les elfes en avaient perdu le souvenir, quelques membres du Beau Peuple pourchassés par les agents du Malin avaient trouvé refuge dans les boyaux courant sous la colline de Grob, sur laquelle la cité de Sandunalsalennar n'avait pas encore été bâtie. Lorsque les démons les y avaient débusqués, désespérés, ils avaient imploré Molkenai, une divinité tellurique, de leur venir en aide. Et le dieu avait répondu à leurs suppliques, et ouvert devant les pas des démons un gouffre béant dans lequel ils furent engloutis, un gouffre qu'on disait ne finir qu'aux tréfonds des enfers.

En l'occurrence, l'enfer devait donc se trouver soixante-et-quelques mètres plus bas, mais c'est le symbole qui compte, et non la topographie exacte des lieux.

Pour commémorer ce miracle et honorer Molkenai, la petite communauté d'elfes qui allait donner naissance au peuple de Sandunalsalennar prit pour habitude de se réunir autour du gouffre, puis d'en faire un vaste temple à la gloire du sauveur souterrain.

Vaste était bien le mot. Après avoir pénétré dans le vestibule, nos compagnons avaient traversé un labyrinthe de pièces bien mal en point que Sarlander appela "complexe votif", toutes ornées de bas-reliefs dont on pouvait sincèrement douter qu'ils aient été réellement exécutés par des elfes tant leurs motifs semblaient sombres et emplis d'une violence retenue. Ils avaient ensuite débouché dans la Grande Salle aux parois courbes et au sol irrégulier, avec ses colonnes disposées sans ordre et figurant des troncs d'arbres. Ils crurent un instant marcher parmi

une forêt pétrifiée et engloutie tant l'illusion était parfaite, il y avait même, dans les ramures sculptées, des nichées de grandes chauves-souris rousses, sombres reflets des volatiles de l'extérieur. La Grande Salle s'arrêtait net au bord du précipice. Comme ils avaient soigneusement exploré toute la partie en amont sans y trouver rien qui vaille la peine d'être rapporté ici, ils comprenaient que la nécropole des prêtres, qui donnait sur la sortie, devait se trouver de l'autre côté. Un pont de pierre avait bien dû enjamber le trou sans fond, mais il n'en restait que des rogatons soigneusement conchiés par des générations de chiroptères. Au moins indiquaient-ils où se déroulerait la suite de l'aventure.

Je parle, je parle, et voici que Morgoth le sorcier, dernier à passer, arrive à son tour sur la corniche. Il y avait deux statues, comme je l'ai signalé, de guerriers aux traits peu elfiques si l'on excepte les oreilles pointues et la forme des casques. Ils encadraient une double porte de pierre sous un arc boutant, haute comme deux hommes. La porte était fort peu originale, puisqu'elle portait deux colonnes de texte, formant énigme.

– Quelle surprise ! Sarlander, tu peux me dire ce qu'il y a écrit ?

– Euh... non, désolé, c'est du... euh... très vieux. Ces caractères sont d'une ancienne langue liturgique, et n'ont que peu de rapport avec la langue elfe moderne. Quoi ? Ne me regarde pas comme ça, je suis guerrier, pas linguiste !

– Bon, quelqu'un lit le "très vieux" ?

– Permettez, dame qui nous mène,

Qu'ici votre barde intervienne

L'empire des mots est son domaine

Jamais il n'y est à la peine !

Feu Clibanios se pencha alors sur les inscriptions, et sans peine en effet, traduisit le texte.

Dans le lointain Nail, je suis pour certains le rêve le plus fou, le prix de la vie.

Mais en ces terres grasses, je me vends vil prix, même un gueux peut m'avoir.

Ailleurs, des hommes ont tué pour me prendre, ma peau douce invite pourtant à partager !

Ma chair est fraîche, voyageur fatigué, arrête-toi un instant que je te comble.

– Oh, joie, la belle énigme comme on les aime, commenta Vertu. Creusons-nous la cervelle quelques heures, puisqu'on n'a que ça à foutre.

– Bien, commença Morgoth en se frottant les mains, voyons un peu de quoi il retourne. Je crois qu'il ne s'agit évidemment pas d'une quelconque courtisane, ce serait trop évident. Qu'est-ce qui est donc si prisé dans les terres du Nail et commun par ici ? L'eau sans doute, car le Nail est désertique. Toutefois, l'eau n'a pas de peau, et encore moins de chair. On parle d'une peau douce qui invite au partage, c'est sans doute un indice important...

– Laisse tomber l'ami, intervint Sarlander, car j'ai la solution. Sache en effet que les elfes n'ont jamais eu grande imagination dans leurs énigmes, et qu'il n'y a au bas mot qu'une demi-douzaine de solutions communes. Celui qui a enchanté cette porte a utilisé l'un de ces mots de passe.

– Lequel est-ce ?

– Melon.

A ce mot, un cliquetis se fit entendre dans le chambranle, et les panneaux de la porte, très lentement, se retirèrent dans les parois.

– Ah, voici une aventure qui commence sous les meilleurs auspices !

– Bommm...

Un coup bref, accompagné d'un léger tremblement, résonna dans la caverne, en présage à quelque sinistre terrible rencontre. La compagnie se tut, attentive.

– Oulà, c'était quoi ce...

– Bommm...

Un second coup avait résonné dans le souterrain, identique au premier.

– La reine des elfes n'avait-elle pas parlé de trois portes et de trois gardiens ? Qui gardait celle que nous venons d'ouvrir ?

– Bommm...

– On dirait plutôt que l'ouverture de la porte a mis en route quelque machine, dans les tréfonds, renchérit Monastorio, qui cherchait visiblement à se rassurer.

– Il a raison, ajouta Piété, c'est si régulier et si puissant... comme une horloge...

– Dont le lourd balancier va au pas

Sans prendre de repos, impavide,

Egrenant, mécanique stupide,

Les instants séparant du trépas.

– Merci de nous remonter le moral, Clibanios.

– Bommm...

– C'est curieux, s'emporta Ghibli que l'inaction irritait, mais j'ignorais m'être engagé dans une compagnie d'architectes paysagistes. On est des aventuriers ou pas ? On est nombreux, on a des armes, on connaît notre boulot, alors on y va et quoique ce soit, on le démolit !

– Bommm...

Mark, tacticien de maint batailles, s'inquiétait pour sa part d'un autre détail.

– J'attire votre attention sur le fait que nous sommes sur une étroite corniche, et que nous peinons à nous y maintenir tous les neuf. La position où nous nous trouvons est très malcommode à tenir, je suggère qu'on avance. Puisque notre ami barbu prône l'offensive, peut-être pourrait-il prendre la tête de notre groupe ?

– Lâche, cracha le nain à l'adresse du paladin.

– Et toujours en vie, rétorqua celui-ci. Après vous, mon ami.

Le nain brandit sa hache et passa la porte, avec un certain panache. A la lumière de sa torche, il découvrit un couloir rectiligne taillé avec soin dans la roche, assez large pour que deux guerriers en armes puissent l'emprunter de front. A son côté se plaça Sarlander, tenant lui aussi sa hache. Vertu, une flèche encochée, vint se poster derrière, imitée par Piété, puis vinrent Morgoth et Xyixianth, Monastorio, Clibanios, et enfin Marken

formant arrière-garde. Ils progressèrent ainsi à bonne vitesse, la roche n'étant pas propice à la dissimulation de pièges. Ils constatèrent avec déplaisir qu'à mesure qu'ils avançaient, les coups se faisaient plus forts et plus précis, indiquant sans l'ombre d'un doute qu'ils s'approchaient de leur source. Et plus ils se rapprochaient, plus ils avançaient avec circonspection, puis crainte, laissant perler sur leurs fronts, malgré la fraîcheur de l'air, des gouttes de sueur. Une embrasure, un seuil, le couloir s'achevait après une trentaine de pas, donnant sur un espace obscur, une salle dont rien n'était discernable. Une odeur de vieille poussière venait piquer les narines de nos amis, comme si quelque chose venait de se mettre en branle, quelque chose qui avait attendu, immobile, durant de longues décennies.

– Mon... grmbl... montrez-vous !

Ghibli, que la tension excédait, avait décidé d'en finir. Pousant un rugissement peu discret, il fit un pas en avant et, prêt à tout, attendit.

Un nouveau coup lui répondit, plus rapproché, puis un second... on l'avait entendu. Les yeux écarquillés, les mains serrées sur les poignées des armes, leur belle résolution s'évanouissait de seconde en seconde.

Ils virent tous ensemble un mouvement, une forme grise qui venait d'apparaître d'un coup, au bas de l'entrée, accompagnée d'un nouveau coup. Puis un nouveau coup, et une nouvelle forme qui, sortant de la salle noire, se posa violemment au commencement du couloir. Ils pouvaient le voir maintenant, c'était un pied gigantesque, recouvert de fer... était-ce un géant en armure ? Il fit encore un pas, qui résonna comme les précédents dans le couloir dont il touchait presque le plafond. Il avait bien deux bras, deux jambes et une tête, mais ce n'était pas un géant, ni une quelconque créature vivante. Ses gestes puissants ne trahissaient qu'une détermination mécanique à obéir aux ordres donnés voici des éons par son créateur, aucun regard ne brillait dans ses orbites, aucune volonté ne l'animait.

– Golem de fer, cria Vertu. On décroche !

Mais Ghibli ne l'entendait pas de cette oreille, et brûlant de

prouver ses qualités martiales, il courut sus au colosse métallique en hurlant une insulte naine. Se déplaçant avec une légèreté dont on ne l'aurait jamais cru capable, il fit une feinte pour éviter l'étreinte du géant, se détourna au dernier moment et parvint à lui planter dans l'avant-bras gauche sa courte hache magique, dont le tranchant affûté lançait maintenant des éclairs de magie sanglante. Las, le fer dont le géant était fait retint la lame que le nain ne put dégager malgré ses secousses vigoureuses. Le golem agita alors son bras blessé d'avant en arrière, tentant de jeter à bas le guerrier qui s'accrochait toujours à la hache. Sarlander ne voulut pas abandonner son ami, et à son tour donna de la hache, toutefois il retint son bras car il craignait, lors d'un coup malheureux, de blesser Ghibli au lieu du golem. Finalement, il attira l'attention du monstre qui tenta de lui décocher un coup de poing, donnant quelque répit au nain qui s'arc-bouta sur le manche de son arme, et parvint à dégager la lame. Alors, la bouche du golem s'ouvrit, et un mécanisme interne libéra une poche de gaz toxique que le concepteur avait incluse dans sa machine de mort. Une vapeur noire s'en échappa et jaillit soudain, repoussant de son odeur néfaste les deux combattants, provoquant chez eux une violente nausée. Ils se retournèrent alors, et virent que leurs compagnons avaient pris la fuite, ils décidèrent donc de les imiter et rebroussèrent chemin, poursuivis par le monstre dont les longues enjambées compensaient la lenteur du pas. Lorsque Sarlander déboucha, essoufflé, sur la corniche, il vit que les derniers des sept autres compagnons arrivaient de l'autre côté du précipice, et qu'ils avaient mis bien moins de temps à le traverser qu'à l'aller. Il s'apprêta à les imiter, mais au dernier moment, un scrupule le poussa à attendre Ghibli, qui n'était pas taillé pour la course, et dont l'avance sur le terrible adversaire était faible. Pour tout dire, rouge plus que jamais, le nain brinqueballait en émettant sporadiquement une grande variété de jurons et cliquetis d'armure. Il déboucha finalement dans le vaste espace découvert, et à la suite de Sarlander, se jeta sur les cordes qu'il agrippa frénétiquement.

Ils eurent peur un instant que le golem, trop sot pour com-

prendre que les cordes ne pourraient porter ses tonnes, ne tente de les suivre et les entraîne avec lui dans les ténèbres, mais il resta finalement au bord du précipice, bras ballants, à l'arrêt. Quelques secondes, ils se crurent tirés d'affaire. Puis, mû par quelque impulsion subite, il donna un coup de poing distrait dans la statue à son côté, qu'il pulvérisa sans effort. Aussitôt, les cordes lâchèrent, mais les deux guerriers parvinrent à s'agripper et à survivre au choc qui les secoua lorsqu'ils heurtèrent la paroi opposée. Finalement, ils remontèrent dans la salle des piliers, couverts de poussière et de sueur.

– Merci de votre soutien, gentils compagnons, persifla Ghibli. J'espère qu'on n'a pas trop dérangé votre fuite avec le bruit de notre combat.

– J'avais donné le signal de la retraite, répondit Vertu pour se justifier. Tu as sottement voulu rester pour jouer les héros, tu as failli perdre ta vie et celle de Sarlander, c'est ton choix, assume-le.

– Oh, mais nous avons une experte en tactique militaire je vois ! Et si moi et monsieur oreilles pointues, on avait fui avec vous au lieu d'occuper l'affreux, vous auriez eu le temps de traverser le pont ?

Un silence gêné accueillit ces propos. Effectivement, la traversée du précipice aurait probablement coûté la vie à plus d'un compagnon sans la diversion bienvenue de Ghibli et Sarlander.

– Bon, dit Morgoth pour calmer les passions qui commençaient à monter. Je ne sais pas qui a eu raison ou tort de faire ce qu'il a fait, toujours est-il que nous sommes tous en vie et bien portants, ce qui est l'essentiel. La question dont nous devrions débattre est la suivante : comment fait-on pour passer ?

– On attend qu'il dorme, et on le...

– Xy, on est sérieux là. Ce monstre ne se fatiguera pas, il n'aura besoin ni de manger ni de boire, il va rester là, comme nous le voyons, se contentant de nous empêcher de passer.

– Morgoth a raison, approuva Monastorio, les querelles ne servent à rien, il faut se débarrasser du golem. Qui a une idée ?

Vertu tira de son carquois une de ses flèches elfiques, l'en-

cocha dans son arc neuf qu'elle n'avait pas encore eu le loisir d'essayer, et visa la forme massive et immobile du golem gris et rouille, là-bas, dans la pénombre. Le trait partit, trouva sa trajectoire exacte, puis son objectif. Vertu, à cette distance, ne pouvait manquer une telle cible. Mais le projectile se fracassa en vain sur le crâne d'acier, sans même que l'ennemi ne tressaille.

– Sans surprise. Apparemment, les projectiles ne sont d'aucune utilité contre lui, et je doute que nous puissions nous porter à son contact tant la position qu'il occupe est malcommode pour nous.

– Ouais, grogna Ghibli (avec toutefois un accent de subtile satisfaction dans le grognement), je vais encore devoir me taper le boulot. Regardez-moi bien, au lieu de bailler aux corneilles, et prenez-en de la graine ! Vous allez voir que Ghibli, fils de Grouïñ et de Barnabulle, est un véritable aventurier et non un béjaune au pied tremblant et à la main moite ! Voici comment on se débarrasse d'un golem dans les mines de Raban !

Et sans que ses compagnons n'aient le courage de le dissuader, le nain s'avança jusqu'à un pied du précipice, brandit bien haut sa hache, visa le golem au loin, et jeta son arme de toutes ses forces. La hache, qui se révéla équilibrée pour le jet, fendit l'air avec une grâce mortelle et frappa le torse puissant du monstre, où elle resta plantée. Toutefois, le golem avait été blessé – si toutefois ce terme est adéquat à ce genre de créature – et pour quelque raison, il se remit à marcher de long en large, arpentant la corniche, sans songer à ôter l'arme.

– Je vois bien, commenta Mark, comment font les nains des mines de Raban pour se débarrasser de leurs armes. Mais ça ne résout pas notre problème.

– C'est là que tu te trompes, paladin de misère. Uroshnor !

A ce mot, la hache se tortilla dans la plaie ouverte au flanc du golem, s'en extirpa, puis revint tourner en sifflant jusqu'à rejoindre la main ouverte du nain Ghibli, qui gratifiait maintenant l'assistance d'un sourire satisfait.

– Et on recommence !

Et il recommença, encore et encore, ratant son coup plu-

sieurs fois, mais en général touchant au but. Le golem aurait facilement pu échapper au mortel déluge de fer dont il était la cible en battant retraite dans le couloir, mais il est vrai que ces gardiens magiques n'ont jamais brillé par l'esprit, aussi resta-t-il sagement à porté de l'arme qui, petit à petit, le démembrait. Au bout d'un quart d'heure, et bien que sa résistance ait été des plus rudes, il gisait en morceaux épars, encore animés par moment de la magie moribonde qui si longtemps lui avait prêté un simulacre de vie.

– Et voilà comment Ghibli ouvre le concours de bourrins des donjons en frappant tout seul un golem de fer.

II Discussions financières & autres trolleries

Par bonheur, il restait une seconde statue qui fournit un point d'ancrage au nouveau pont de corde qui fut lancé, comme le premier, au dessus du vide. Arrivés de l'autre, côté, Vertu conféra en ces termes avec ses féaux :

– Celui qui a construit ce repaire l'a semé de gardiens à l'épreuve du temps. Seule la plus grande prudence nous permettra de vaincre les prochains, d'autant plus qu'avec le vacarme causé par le golem, nous voilà sans doute privés de l'élément de surprise.

– Dans la pratique, ça veut dire quoi ? Demanda le nain.

– Dans la pratique, ça veut dire que je passe en premier et que vous attendez mon signal pour me rejoindre.

– Ah, bien parlé ! Je commençais à me demander si z'oreille et moi on allait se taper le donjon à nous tout seuls. Va, jolie madame, nous t'attendons.

– Oui, mais avant, j'avais pensé à découvrir par avance ce qui nous attend. Dis-moi Mark, tu pourrais faire un scan ?

– Un quoi ?

– Ben un scan. Tu sais, le truc de paladin là... Pour repérer

les hostiles.

– Tu veux dire une détection du mal.

– Oui, quelque chose comme ça.

– Murbl. Oui, sans doute, je n'ai jamais essayé. Attends, je brandis bien haut mon gonfanon de quête, comme ça, de manière à avoir l'air con et niais propice à l'exercice de mes pouvoirs divins, je me prosterne devant la puissance de mon dieu, et je lance le machin. Taisez-vous, j'ai besoin de silence.

Ils firent silence. Les yeux clos, Marken se concentrait sur les effluves maléfiques émanant du donjon.

– Bien difficile est de détecter le mal en ces lieux, finit-il par dire. Tout est troublé.

– Ah ? Par quoi ?

– Par le fait que l'essentiel des effluves maléfiques du donjon provient, mais ce n'est pas une surprise pour moi, de la zone qui m'entoure à moins de trois mètres.

– Quoi ? S'insurgea Xy, consternée, tu veux dire qu'il y aurait un être parmi nous qui ne partagerait pas nos idéaux de justice, de paix et d'harmonie entre les peuples ? Un être sans éthique ni morale, animé de l'intention de nuire et de profiter d'autrui sans vergogne ? J'ai peine à le croire, nous sommes les Compagnons du Gonfanon !

– Ben... faut être honnête, il y en a peu parmi nous à être blanc-bleu. Tiens, Vertu par exemple, notre chef bien-aimée, je pourrais t'en raconter de belles à son sujet si elle n'était pas là à m'écouter avec son sabre à portée de main. Piété a l'air bien brave, mais si mes souvenirs sont bons, je l'ai rencontré la première fois alors qu'il faisait la profession de brigand et qu'il cherchait à m'occire. J'ignore quelles circonstances ont conduit Clibanios à la mort-vivance, mais cet état n'est pas réputé pour inciter à la bonté d'âme. Ghibli est, de son propre aveu, un mercenaire, c'est à dire une sorte d'assassin de groupe, et il a prouvé pas plus tard que tout à l'heure son penchant pour la violence. Ton gentil Morgoth qui roule des yeux de juge outragé a toujours été un loyal compagnon, mais je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi les Khazbûrns lui courent après avec

tant d'acharnement. Je ne connais pas assez bien Sarlander ou Monastorio pour porter un jugement quant à leur probité, mais pour ce qui est de mon cas personnel, jusqu'à une date récente où je suis devenu paladin dans les tristes circonstances que tu connais, j'écumais Septentrion et pays Balnais sous le sobriquet de "Chevalier Noir", que je n'avais pas volé. Et toi-même, douce Xyixiant'h, tu devrais éviter de donner trop hâtivement des leçons de morale, car tu pourrais bien un jour découvrir que tu ne vaux pas mieux que nous.

– Oh...

– Tout ça pour dire qu'à part nous, la principale concentration de mal à ce niveau se trouve à une cinquantaine de pas dans cette direction (il indiquait une zone à l'oblique, à droite du couloir). C'est assez diffus toutefois, je pense qu'il s'agit de plusieurs créatures. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que j'ai vu comme des zones d'ombre... comme si quelque chose m'empêchait de détecter...

– Je vois, résistance magique. Je pense que nous allons avoir affaire à de sérieux adversaires.

– On a signé, c'est pour en chier, commenta Ghibli, décidément en verve.

Vertu partit donc seule et disparut, seulement repérable à la lumière d'une braise rouge qui éclairait pauvrement son chemin. Ses compagnons attendirent, anxieux, dans le plus grand silence. C'est fou ce qu'une caverne peut faire comme bruit quand on y prête attention. Le vent siffle, les chauve-souris volettent, les gouttes gouttent, les gorges se raclent... Chacun tentait de tromper l'appréhension en se trouvant une occupation, Morgoth par exemple détaillait Xyixiant'h, qui elle-même examinait le cuir chevelu de Ghibli, qui s'était cogné lors de son combat contre le golem. Clibanios accordait son étrange instrument. Piété Legris, ne sachant à quoi s'occuper maintenant que sa dame s'en était allée, s'approcha du barde.

– C'est un bel instrument que vous avez là, qui s'accorde à son propriétaire. Euh... dites-moi, tout à l'heure, Mark évoquait

les circonstances qui vous ont conduit à votre état. Vous allez sûrement trouver ma curiosité mal placée, mais comment êtes-vous... vous voyez...

-... Trépassé ?

Oh, c'est un triste lai qu'il me faut vous narrer.

Or donc en ces temps-là, joyeux, je divaguais

De val en collines et de campagne en marais,

Vivant, fort mal déjà, de ma lyre féconde,

Sans jamais avoir eu au côté bourse ronde.

Mais un jour, accusé pour le vol d'un poulet,

Dérobé par un tiers je dois le souligner,

On me mit au cachot, privé de liberté,

La peine est sévère pour un gallinacé.

Il advint que les dieux du destin, courroucés

Peut-être des moeurs cruelles de la contrée,

Y firent incontinent déverser les fléaux

Tels que guerres, famines, pestes et impôts

Tant étaient les misères frappant le pays

Que dans son cachot, on oublia le proscrit.

Ainsi, de faim, de froid, aussi de maladie,

Abandonné des hommes, solitaire, je péris.

Il accompagna la fin de son récit d'un accord doux-amer. A voir sa face toujours souriante, il était difficile de discerner ses sentiments à l'évocation de sa dernière expérience d'homme vivant.

Après de longues minutes, Vertu finit par revenir, pas spécialement affolée, et exposa la situation à ses camarades.

— La salle que gardait le golem n'était que l'atelier où il avait été confectionné. Il est vaste, mais vide d'ennemis. Toutefois, j'ai pu déceler la présence d'un passage dérobé que j'ai emprunté et après quelques tours et détours, j'ai entendu des voix indistinctes et sinistres devant moi. Redoublant de prudence, je suis arrivée devant une salle allongée, rappelant un jeu de paume par ses dimensions et sa forme, mais pas par l'odeur. C'était en fait un dépotoir puant, un temple d'immondices, au milieu duquel

s'ébattaient les monstres gardant sans doute la seconde porte magique dont la reine des elfes nous a parlé.

– Elle n'avait pas évoqué un gardien par porte ? Demanda Morgoth.

– Ses mots exacts étaient “trois portes gardées par des monstres”, elle n'a pas précisé leur nombre.

– Bon, on s'en fout des détails, intervint Ghibli. Tout ce qui importe, c'est “quels genres de monstres” et “combien ils sont”.

– Ce sont des trolls, d'horribles trolls. Ils sont six.

– Quoi ? Six trolls ? C'est tout ce qu'il y a ?

– Et un goblin.

– Je voulais dire, c'est tout ce qu'il y a comme monstres ?

– Ben, c'est déjà pas mal.

– Foutaise, c'est nul !

– Le nain a raison, abonda Mark, six trolls, c'est indigne de nous.

– Attention, dit Piété, le troll est sournois ! C'est un combattant infatigable et sans peur, qui a le don de guérir à vue d'oeil de ses blessures. Notre compagnie est de taille à s'en sortir, je n'en doute pas, mais puisque nous avons la chance de connaître notre adversaire avant de l'affronter, peut-être serait-il utile de mettre sur pied un plan d'attaque.

Vertu en tomba d'accord.

– Je vois que malgré son jeune âge et son inexpérience, Piété a acquis une sagesse qui fait défaut à beaucoup d'entre vous. Le troll est fort, mais proverbialement stupide. Je propose que nous profitons de ce fait et de la conformation du terrain pour tendre un piège à ceux qui nous barrent la route. Voici comment nous allons procéder : je vais redescendre seule jusqu'à la salle en question, je m'approcherai d'un des monstres et je le poignarderai. Je doute de pouvoir le tuer d'un coup, mais lui et ses compagnons vont alors me poursuivre dans les couloirs. Une fois arrivée à la corniche, j'obliquerai alors pour me cacher derrière la statue. Les trolls poursuivront leur chemin tout droit, et n'auront pas le temps de s'arrêter avant de choir dans le précipice.

– C'est idiot ton plan, dit Mark. Ces trolls, pour stupides qu'ils soient, doivent savoir qu'il y a un gouffre ici, ils ne tomberont jamais dans un piège aussi grossier.

– Détrompe-toi, je suis certaine qu'ils ignorent tout de ce trou, et ce pour une bonne raison : le golem ! Il était là depuis des siècles, et empêchait quiconque de passer, dans un sens comme dans un autre.

– Oui, possible que tu aies raison. De toute façon, c'est toi qui prends les risques, pas vrai.

– Je te remercie de ton soutien. Ah mais j'y pense, le piège sera encore plus efficace si vous passez une corde à quelques pouces de hauteur, entre la statue intacte et les restes de l'autre. Lorsqu'ils arriveront, vous n'aurez qu'à tirer pour la tendre pour les faire trébucher et nous serons ainsi débarrassés de pas mal de ces bêtes.

Et après avoir exposé son plan, Vertu le mit à exécution. On installa la corde, et la voleuse repartit dans le noir.

– Au fait, chuchota Ghibli à Mark tandis qu'ils s'installaient, bien calés contre la paroi, tu sembles la connaître depuis un bon moment, Vertu.

– Des années.

– Tu n'as pas l'air d'en avoir une haute opinion.

– Ah mais si, c'est une voleuse tout à fait capable, une aventurière qui connaît parfaitement son boulot, aucun problème de ce côté-là.

– Et tu lui fais confiance ?

– Pour m'abattre dans le dos si jamais elle a un quelconque motif pour ce faire ? Pour vendre nos organes au plus offrant ? Oh oui, je pense que je peux tout à fait lui faire confiance. Vertu est quelqu'un d'admirable, mystérieux et mortel, qui a toujours quelques coups d'avance sur les autres.

– Non mais moi je disais ça, c'est que là, aucun de nous n'a vu ce qu'il y a après la pièce du golem, on est obligés de lui faire confiance.

– Tu crois qu'elle aurait pu discuter avec le gardien, et nous

vendre ? J'en doute, sans nous, elle n'aura jamais l'anneau, ni surtout la récompense.

– Je pensais surtout que... ben on a vu une porte, on a vu un monstre, tu connais le dicton... Si jamais il y avait eu un trésor dans la salle du golem, tu crois qu'elle nous aurait appelés pour partager ?

– Bitencul, Ghibli, mais tu as raison ! Je me demandais aussi pourquoi elle mettait tant d'entrain à ouvrir la marche, il faudra lui demander des comptes lorsqu'elle reviendra.

Loin de ces considérations, leur sujet avait progressé dans les couloirs, cette fois parfaitement obscurs, car aucun soupçon de lumière ne devait la trahir. De toute façon, elle avait enregistré la conformation du terrain la première fois, et le connaissait par coeur. Elle s'approchait de la salle en question, dont la puanteur emplissait l'air avec de plus en plus d'insistance. Les trolls étaient là, exactement comme elle les avait décrits, s'affairant stupidement. Des braseros donnaient une lueur rougeoyante à la scène, soulignant les contours anguleux et verruqueux de ces grands monstres redoutés dans toutes les contrées. Elle en avait déjà combattus, et contrairement à Ghibli, s'en méfiait fort. Mais, étaient-ils cinq maintenant ? Où était le dernier ? Elle écarquilla les yeux, à la recherche du bipède manquant. Elle étouffa un cri lorsqu'une grande ombre passa dans l'embrasement de la porte, juste devant elle, d'un pas pesant. Elle se figea, il ne l'avait pas vue. Le troll, armé d'un gourdin trop lourd pour un homme, obliqua, retournant rejoindre ses compagnons au centre de la pièce. Il lui tournait le dos, c'était l'occasion qu'elle attendait. Depuis longtemps, son sabre maudit était sorti du fourreau, elle sortit du couloir obscur pour entrer dans la très relative clarté de l'antre, prenant bien soin de ne marcher que sur les endroits où les dalles étaient encore visibles entre les macules et les excréments divers déposés là depuis des temps immémoriaux. Courbée, elle s'approchait de sa proie qui, non contente de ne pas la voir, la dissimulait de sa haute stature aux yeux de ses congénères. Plus qu'un pas, il fallait qu'elle s'approche

encore un peu pour être sûre de son coup. Encore un peu et elle pourrait...

BIDIBIDIBIDI

Un son lisse et aigret déchira le silence, Vertu manqua de lâcher Ryunotamago, son sabre, tant la surprise était grande. Le coup de gourdin la cueillit en pleine poitrine. C'avait été un réflexe du troll, qui s'il avait eu le temps d'ajuster son coup lui aurait probablement brisé l'échine, toutefois la puissance fut suffisante pour la jeter à plusieurs mètres, non loin de l'entrée de la salle. Le son provenait de son sac, elle en avait la certitude, et il recommençait par intermittence... Mais elle avait autre chose à faire qu'en chercher la provenance exacte, le troll immense s'était approché, ses yeux gris et morts la dévisageaient avec une lueur maléfique, sa main descendait maintenant vers elle. L'éclair bleu jaillit malgré elle, la main caoutchouteuse de l'humanoïde se détacha, tranchée net par le sabre magique. Le hurlement du troll couvrit sans peine le son strident émanant du paquetage de la voleuse. Du coin de l'oeil, elle vit les autres s'approcher à toute vitesse... Bien qu'elle eut le souffle coupé, elle se leva, échappa à un nouveau coup de gourdin, puis courut dans le refuge offert par les ténèbres familières.

Les trolls furieux lui emboîtèrent le pas, émettant des borborygmes dont on pouvait douter qu'ils constituent un langage. Vertu courait vite, qualité appréciable dans sa profession, mais elle était blessée et avait du mal à distancer ses poursuivants. Elle passa en clopinant par l'atelier puis s'engagea dans la dernière ligne droite, le couloir qui remontait jusqu'à la faille, croyant sentir sur ses talons les souffles fétides des géants idiots qui la poursuivaient. Elle déboucha sur la corniche, puis se jeta de côté et se dissimula derrière la statue encore intacte. Souffle coupé, les flancs meurtris, elle n'était pas loin de perdre connaissance, aussi ne vit-elle pas le résultat de son plan, tout juste entendit-elle le fracas des armes mordant les os, les cris de trolls s'éloignant à toute allure, l'écho leur répondant.

Le plan avait fonctionné à merveille, et si deux trolls attardés avaient pu s'arrêter à temps avant de choir dans le précipice,

ce ne fut que partie remise et les lames de Ghibli, Mark et Sarlander, ainsi que le gourdin de Piété avaient eu raison de leur résistance, et les avaient envoyés rejoindre leurs frères dans les obscures profondeurs.

– Morgoth, achève-les !

Le sorcier savait quoi faire, car il connaissait la réputation de ces monstres. Son maître de tératologie avait un jour fait une démonstration de la faculté qu'ont les trolls de régénérer, une leçon difficile à oublier. Il savait que la chute pouvait leur broyer les os et les chairs, qu'on pouvait les démembrer, les décapiter, mais que quelle que soit la gravité de la blessure, les morceaux finissaient toujours par ramper les uns vers les autres, et quelques minutes plus tard, c'était un troll tout neuf qui vous poursuivait. Il n'y avait qu'un seul moyen économique de se débarrasser de cette engeance maléfique, tous le savaient. Morgoth se concentra et lança son plus puissant sortilège vers le fond du précipice, dans la direction approximative de la chute. La boule de feu éclaira fugitivement la paroi verticale qu'elle longea, puis explosa, illuminant brièvement les tréfonds jusque là obscurs.

– Bien ouèj, commenta Marken. En voilà six qui ne reviendront plus nous emmerder. Finalement tu avais raison, c'était un bon plan. Vertu ? Oh putain, elle s'est fait mal. Xy, qu'est-ce qu'elle a ?

La prêtresse ôta avec peine le pourpoint de Vertu, puis sa chemise. Elle nota avec inquiétude qu'une écume sanglante s'écoulait de sa bouche. Un hématome irrégulier s'était développé depuis le nombril jusqu'à l'aisselle, formant la carte d'un pays qui devait forcément exister quelque part dans le multivers.

– C'est pas joli, quatre côtes cassées, une perforation de la plèvre, je me demande comment elle a fait pour remonter. Mais dites-moi, qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

– Mais... rien rien, affirma Mark avec aplomb. On profite de l'occasion pour prendre quelques leçons de secourisme, ça peut toujours servir dans notre métier de connaître les gestes qui sauvent. Pas vrai les gars ? C'est absolument pas mon genre

d'observer deux nénettes se tripoter les nichons, oh non oh non.

– Vous êtes des pervers.

Et sur cette constatation, elle lança un sortilège de guérison particulièrement puissant, dont les échos résonnèrent longtemps dans la caverne.

L'hématome disparut aussitôt, mais Vertu n'en mit pas moins plusieurs minutes avant d'être en état de narrer sa mésaventure.

– Et alors ce truc dans mon sac s'est mis à faire bidibidi, je ne sais pas pourquoi.

– Bidibidi ? Demanda Sarlader. Alors, je crois que j'ai compris, tu n'as pas éteint ton parloin.

– Je n'ai pas éteint quoi ?

– Ton parloin. Tu sais, celui que la reine t'a donné.

– Mais de quoi parles-tu, de ce petit machin là ?

Elle fouilla dans sa besace, et sortit l'objet mystérieux, dont la reine de Sandunalsalennar avait confié un exemplaire à chacun des membres de la compagnie avant qu'ils n'entrent dans le donjon, un petit objet tenant à l'aise dans une main. La voleuse observa que sur la face portant de petites gemmes ornées de runes mystérieuses, dans le coin d'un espace dégagé, clignotait un petit glyphe mystérieux.

– Observe, fit Sarlader d'un ton doctoral en sortant son propre objet pour faire la démonstration. Tu appuies ici, et deux fois là, et tu peux ainsi déchiffrer le message qui t'est envoyé. Vois, les runes s'assemblent pour former un texte en clair.

– En clair, en clair... je pratique fort peu l'elfique.

– Ah c'est vrai, ce détail est gênant, attends, je vais te traduire. Il est inscrit ici, dans la langue ancienne du Beau Peuple, "Un prélèvement automatique de votre forfait avec report de vos minutes non-consommées d'un mois sur l'autre et un tarif préférentiel sur les appels internationaux ? C'est possible dès aujourd'hui grâce à la formule MODULETTO© d'Elfic Telecom™. Contactez maintenant votre conseiller Elfic Telecom™ en composant le 2622 (0,17pc/mn). Elfic Telecom™, Now Again It's Time To Playing Into Of The World Of Tomorrow®".

– C'est quoi cette connerie ?

– Ben... de la pub. C'est vrai qu'on est un peu envahis...

– Tu veux dire que j'ai manqué de me faire bouffer par un troll à cause d'une pub ?

– Tu n'avais qu'à l'éteindre aussi. Tu appuies sur la touche du haut... non, du haut... voilà, et maintenant sur la grosse au centre. Faites tous pareil vous autres, si vous ne voulez pas que la même mésaventure vous échoie. En général, ils arrosent tous leurs clients en même temps. En tout cas je vous assure que c'est vachement pratique, on peut s'appeler à distance...

– Oui oui, sans doute, fit Vertu, peu convaincue.

– Mais dites-moi, Sarlander, ajouta Morgoth, qui était curieux de tout ce qui était magique, on dirait que le vôtre est différent des nôtres... Je suppose qu'il a des propriétés singulières...

– Oh, non, c'est exactement le même modèle, sauf qu'il fait Wap et qu'on peut mettre plus de numéros dans le répertoire. Mais sinon, c'est juste la coque qui change.

– Et cette jeune fille au regard énergique et toutefois mélancolique d'un monde passé qui plus jamais ne reviendra, est-ce votre bonne amie ?

– Ben... non, c'est Buffy. Ah mais c'est vrai que dans le tiers-monde, vous n'avez pas la télé.

– Bon, nous discuterons des raffinements de la civilisation elfique au coin du feu quand nous aurons le temps, pour l'instant on a la porte à ouvrir. Allons, accompagnons, le devoir nous...

– Houlà, une minute, intervint Ghibli. Sauver le monde du mal ancestral et toutes ces conneries, c'est bien joli, mais on n'ira nulle part tant qu'on n'aura pas discuté sérieusement d'une question vraiment importante, qui est celle du partage du trésor.

– Et bien... je suppose que comme nous sommes neuf, nous pouvons faire neuf parts égales, telle est la coutume et la manière la plus simple de procéder.

– D'accord. Alors on veut un neuvième de ce que tu as pris dans la salle du golem, s'te plaît. Et qu'ça saute.

– Quoi ? Mais je n'ai rien pris ! Tu m'accuses d'avoir volé quelque chose à la compagnie ?

– Je veux, t'es restée toute seule un sacré bon moment, c'était sûrement pas pour cueillir des cerises.

– Tu oses... Mais je te rappelle que je suis ton chef, nain. Ton espèce n'est pourtant pas connue pour trahir et contester l'autorité.

– C'est parce que mon espèce se laisse guider par des guerriers probes et droits et pas par des voleuses.

– Ah et bien bravo, la confiance règne. Vous voulez du trésor ? Et bien, allez-y donc tous seuls, dans la salle du golem. Allez, je vous suis. Et au fait, où je l'aurais mis, le trésor ? Vous m'avez tous vue à poil il y a cinq minutes. Putain, je fais mon possible pour mener ce groupe de brelles, je manque de me faire étendre pour que ces messieurs n'aient pas trop à salir leurs jolies armures, je me fais broyer les os, et voilà comment je suis récompensée, quelle ingratitude, quelle... quelle... ah, vous me dégoutez tiens. Déçue ! Je suis déçue.

– Allez, Vertu, ne boude pas, je suis sûr qu'il ne pensait...

– Filez, vous dis-je. Ah, j'm'en souviendrai de ce donjon. Compagnie du Gonfanon, tu parles... Tel que c'est parti, si vous arrivez seulement à sortir d'ici, ce sera déjà un miracle, alors pour l'anneau maléfique... Allez vous le faire défoncer, l'anneau, et votre gonfanon, vous pouvez vous le visser dans le...

Mais les huit autres membres de la Compagnie étaient partis, torche au poing, histoire d'explorer enfin cet atelier des golems. Entrant dans la salle qui sentait la poussière humide et très vieille, ils virent tout un bric-à-brac de mobilier de bois moisi effondré en un magma difficilement identifiable, des fioles et des cornues dont les débris jonchaient le sol, un grand four pouvant servir à quelque travail de métallurgie, et dont la cheminée étroite faisait office d'autoroute à taupes, une forge, et une grande table de pierre sur laquelle était allongée, chose intéressante, un deuxième golem, que son créateur n'avait pas eu le temps de terminer. Il y manquait en effet tout le bras gauche, le blindage du droit, et de son cou ne sortait qu'une rotule articulée, comme une grotesque tête réduite. Des machines compliquées achevaient de rouiller, il était impossible d'en deviner

l'usage exact. Tout ceci était des plus déprimant.

– Mon dieu, mais où sont donc les coffres éventrés ? Les bourses vidées ? Les cadavres détroussés ? Où diable ai-je bien pu voler ce trésor ?

– Oui, oui, bon, ça va, on a compris...

– Non mais puisqu'on en est là, on va faire les choses équitablement. Moi je me suis farcie les trolls pour empocher un butin sans doute mirifique dans votre dos, alors comme vous êtes de fiers guerriers, je vous laisse affronter le puissant goblin qui garde dieu sait quelles richesses chatoyantes dans son antre sinistre ! Allez allez, sus à la bête, le passage secret est par là. Et appelez-moi si vous avez besoin d'aide hein, n'hésitez pas !

Ainsi, penauds, ils s'en furent. Vertu les regarda s'éloigner en soupirant, puis, énervée, se mit à mimer Ghibli avec arborant une moue dédaigneuse.

– Vertu ci, Vertu ça, et regardez ma grosse hache, et je suis un gros nain bourru, oh oh oh... Mais dites-moi madame Vertu, c'est un beau golem de fer ça, on dirait qu'il est presque terminé hein ! Tiens mais c'est bizarre, je ne vois pas les deux rubis qu'il faut pour faire les yeux, d'une valeur minimale de 5 000 ducats chacun. Oh, sûrement qu'un sorcier qui aurait fait ce golem les auraient cachés quelque part dans les environs... voyons, peut-être dans cette anfractuosité discrète, au ras du plafond, que j'avais repérée à l'aller... Oh tiens, quelle surprise, ce n'est pas de la pierre mais de la terre séchée qui s'effrite sous les doigts, dévoilant une cache... Mais si j'en crois mes petits doigts boudinés, c'est une bourse, mais oui, avec dedans... Ben ça alors, j'en tombe à la renverse, deux énormes rubis ! Mais dis-moi Vertu, va-t-on partager avec nos indignes compagnons ? Le méritent-ils après être tous passés à côté d'un trésor si mal caché sans même se douter de son existence et après nous avoir traitée de tous les noms ? Oh non oh non, ils ne le méritent sûrement pas, ce sont des idiots.

Et elle glissa doucement la bourse dans un endroit où per-

sonne n'aurait l'idée de fouiller¹.

– Enfin je dis ça, eux au moins, ils ne parlent pas tous seuls quand ils sont énervés. Holà, mais ils en font un de ces foins pour un malheureux gobelin, on ne s'entend plus soliloquer !

III Ohé, Tim Bombardier !

– ...Tim Bombardillon, ohé Tim Bombardiéé...

– Courtecuise et Malebranche, mais qu'est-ce qu'il a, ce gnome ?

Morgoth s'étonnait à juste titre, il y avait en effet de quoi. Dans la salle, au milieu des immondices, s'égayait le gobelin promis par Vertu. S'égayer était le mot juste d'ailleurs, puisque, tout en chantant à tue-tête une chanson assez stupide, il se livrait aux joies de l'onanisme, debout devant une statue dont l'attrait érotique était des plus contestables. Elle représentait Judhurgath, un esprit protecteur des arbres, qui n'était pas de forme humanoïde.

– Ben, ce qu'il fait, ça me semble évident, commenta Piété. J'ai l'impression que ce pauvre gobelin a totalement perdu l'esprit. J'ai eu le loisir d'en observer beaucoup du temps où je vivais dans la forêt, celui-ci n'a pas du tout un comportement normal, c'est sûr. Sans doute a-t-il été capturé par les trolls, qui lui auront fait subir divers sévices, et il en sera devenu fou. Pauvre diable.

– En somme, opina Mark, nous allons lui rendre service. Nous agissons quasiment par charité. On se le fait de loin ? De près ? Allez, la charge héroïque, ça nous changera. Taïaut !

– Taïaut !

Lorsque le gobelin tourna sa face de batracien maladif vers la meute hurlante qui déboulait dans son antre, il ouvrit tout grand ses yeux jaunes bouton d'or. Il y avait de quoi, car huit aventuriers armés et armurés de pied en cap sont une force que nul

¹Dans une poche interne de son pourpoint. Vous avez l'esprit mal tourné vous savez ?

monstre ne peut impunément ignorer. Sans doute l'humanoïde savait-il qu'il y avait un puissant golem de fer qui gardait la porte précédente, et le fait que malgré cela les fer-vêtus soient passés auraient dû, en toute logique, l'inciter à fuir à toutes jambes.

Or, il n'en fit rien.

Dans la précipitation, il lâcha ce qu'il tenait à la main et se mit en garde, tremblant de peur. Arrêtés par Mark, que ce manège amusait, les compagnons firent halte à dix pas de la créature, qui s'adressa à eux dans leur langue, qu'il maîtrisait fort bien.

– Holà, aventuriers, craignez mon courroux car vous venez de pénétrer dans le domaine du puissant Tim Bombardier, adepte des six disciplines mentales de Goob, héritier de la tradition de la Porte du Nord, disciple des plus grand maîtres d'armes d'Orient et d'Occident.

– Qui ça ?

– Tim Bombardier. C'est moi.

– Et bien, tu ne manques pas d'air, moustique.

– Quoi ? Tu ne me crois pas ? Prends garde, car je pratique au plus haut niveau le Nin-Tua-Viet-Tao-Dao, ce qui signifie "la Voie du Pied et du Poing dans ta Gueule". Je peux casser des briques avec ma tête !

– Non ? Sans blague ? Alors tu vas nous faire une petite démonstration, je suis curieux de voir un tel prodige. Tiens, ce mur là...

Le goblin eut une mine ennuyée qui réjouit Mark, lequel se plaisait à se jouer de la pauvre créature tremblante.

– Euh... je ne peux pas car... un puissant sorcier a jeté un sortilège sur cet endroit pour m'y tenir prisonnier, et je ne peux pas en détruire les murs. Mais si c'était de la pierre ordinaire, alors là oui, je pourrais la briser, rien qu'à coups de tête.

– Mais oui, bien sûr. Marmotte, papier alu... OK minus, comme tu me plais bien, je te propose un marché. Tu nous dis tout ce que tu sais sur ce donjon, les portes, les gardiens et les trésors, et nous, on te laissera vivre. On va même te donner du

travail, on a besoin d'un porteur ! Hein ? On est sympas non ?

– Vous proposez un poste subalterne au grand Tim Bombardier ? Quelle injure ! Je ne me joindrai à vous qu'en tant que chef, pas moins.

– Comme tu veux. Allez, va porter mes salutations au dieu des gobelins.

Et impitoyable, Mark leva son grand espadon béni avant de l'abattre avec force sur l'humanoïde qui fit mine de se protéger avec les bras.

Ce fut comme si le paladin avait frappé une vieille souche. L'onde de choc se propagea douloureusement dans son bras, mais ce qui le sonna réellement, ce fut la surprise de découvrir que le goblin, frêle et lâche créature, avait bloqué son attaque en immobilisant la lame entre ses mains jointes. Mais quelle était cette étincelle de malice dans l'oeil de la bête ?

Poussant un paillement désagréable, le goblin arracha l'arme des mains du paladin stupéfait pour la jeter derrière lui, puis lui plaça un coup de pied au mollet droit qui lui fit perdre l'équilibre. Mais avant qu'il ne touche le sol, la petite créature lui asséna une volée de coups puissants au plastron qui à chaque fois le firent reculer de plusieurs dizaines de centimètres, avant de l'achever d'un direct à la mâchoire.

– Et maintenant, mes jeunes amis, je vais vous montrer pourquoi on m'appelle Tim Bombardier !

– Tous dessus, hurla Ghibli.

Mais il n'eut pas le temps de joindre le geste à la parole. Tim Bombardier avait étendu devant lui sa main grande ouverte, et aussitôt nos amis s'étaient sentis soulevés du sol et projetés avec violence vers le fond de la salle. Monastorio, Sarlander et Morgoth perdirent connaissance un instant, Ghibli, sans doute en raison de son centre de gravité, fut le premier à se relever, mais ce fut pour voir fondre sur lui le lutin sautillant qui, un grand sourire sur le visage, le roua de coups de la même façon qu'il avait fait avec Mark. Clibanios entama un air destiné à soutenir le moral des combattants tandis qu'à son côté, Xyixiant'h, un instant hébétée, commença à incanter un sortilège protecteur.

Le goblin ouvrit alors tout grands ses yeux jaunes et globuleux, ses pupilles fendues se dilatèrent jusqu'à devenir presque rondes, il y eut un éclair bref. Xy se retourna pour voir, ce qui lui causa un hoquet de surprise, que le barde squelette avait été pétrifié dans son attitude musicale. Alors, le goblin lança simultanément deux sortilèges, chose inconcevable selon les lois ordinaires de la magie, et tandis qu'il faisait taire la prêtresse en l'emprisonnant dans un enchevêtrement de ronces magiques qui poussèrent en un instant et s'emparèrent de ses membres, il suscita une violente déflagration parmi le groupe des guerriers qui ne s'étaient pas encore totalement remis de leur vol plané. Puis il jeta à la malheureuse elfe, qui se débattait sans autre résultat que de s'écorchner de toute part, un nouveau sortilège, une brume soporifique qui la plongea immédiatement dans un profond sommeil. Morgoth, qui venait de se relever, fut témoin de la scène et, légitimement furieux, lança le plus puissant sortilège qui lui restait, un éclair ravageur qui traversa la salle dans un tonnerre assourdissant. Or Tim Bombardier était plein de ressources, et étendant devant lui sa main griffue et sale, il parvint (avec cependant quelque peine, à en croire son expression), à contenir la terrible décharge d'énergie en une boule bleutée, qui se dissipa en quelques secondes. Morgoth, bouche bée, ne put même pas émettre un cri lorsque la créature, à son tour, le changea en statue de pierre. Puis ce fut le tour de Piété, qui avait tenté de contourner le terrible humanoïde pour le surprendre, sans savoir que l'oreille de son adversaire était restée attentive au son de ses pas. Son gourdin levé, tenu des deux mains, c'est ainsi qu'il se figea. Puis, les quatre autres guerriers, l'un après l'autre, subirent le même terrible sort.

Et le silence retomba sur l'ancre de Tim Bombardier.

C'est avec insouciance que Vertu pénétra dans la salle, quelques minutes plus tard, croyant y trouver ses compagnons occupés à fouiller la salle et le cadavre du goblin. La situation n'était pas tout à fait celle à laquelle elle s'attendait, elle était même alarmante. Toutefois, des années d'expériences violentes l'avaient

armée pour faire face à l'imprévu. Elle comprit tout de suite que le gobelin qui faisait mine de ne pas l'avoir vue arriver était un redoutable combattant, le gardien de la deuxième porte. C'était logique en y repensant, comment un gobelin ordinaire aurait-il pu survivre parmi six trolls ? Sans doute ses sots camarades avaient-ils sous-estimé la puissance de leur adversaire, une erreur aux conséquences funestes. Mais elle-même valait mieux qu'eux, elle en était convaincue, et là où ils avaient lamentablement échoué en usant de la force, elle se proposait de triompher par la ruse.

– Et bien, messire Gobelin, je vois que vous avez vaincu tous ces pendards. Je n'ai fait qu'entendre le fracas des armes, ça a dû être un combat de toute beauté.

Le gobelin prit un air surpris et effrayé, auquel Vertu ne se laissa pas prendre.

– Pitié, pitié, ne fais pas de mal au pauvre Tim Bombardier !

– Je crois que même si je le voulais, j'en serais bien incapable.

La face du gobelin se modifia, un large sourire plein de dents sales l'illumina et ses yeux se plissèrent de fierté.

– Ah, on ne te la fait pas à toi hein ? Tu m'as l'air d'une autre trempe que ces rigolos. Oui en effet, comme tu l'as deviné, la puissance de Tim Bombardier est incomparablement supérieure à la tienne.

– La puissance, mais aussi la ruse, si j'en crois la scène que vous m'avez jouée tout à l'heure. Je suppose qu'avec mes compagnons aussi, vous avez usé à votre avantage des préjugés que beaucoup ont à l'encontre de votre race pour les surprendre dans une position qui leur était défavorable, c'est remarquable.

– Oh, tu comprends cela ! Comme tu me fais plaisir, je désespérais de rencontrer un jour une personne capable de saisir et d'apprécier la beauté d'une ruse habile.

– L'intelligence tactique est la qualité d'un grand général, qui saura ainsi économiser ses forces.

– Tes compliments me vont droit au coeur. Et puis-je savoir ce qui a conduit tes pas et ceux de tes infortunés amis dans l'antre de Tim Bombardier ? Ils ont été distraits sans doute, ils

ne l'ont pas expliqué.

– Nous ne sommes entrés dans ces souterrains, non dans le but de vous nuire ou de vous voler, je vous l'assure, mais pour quitter le bois de Grob sans nous faire remarquer par des forces qui l'assiègent.

– Ah oui... je vois, tu souhaites franchir les trois portes. Tu en as déjà passé une, la seconde est juste derrière moi. J'en suis le gardien, peut-être l'as-tu déjà compris. Cependant, à quoi bon garder cette porte, n'est-ce pas, alors que celui qui m'a confié cette tâche est mort depuis des siècles ? Quelle loyauté dois-je à un trépassé dont le nom est perdu dans la poussière des siècles, et qui n'a pas même songé à me libérer de ma tâche avant de disparaître ?

– Aucune, sans doute. Nul ne vous blâmera en toute bonne foi de nous laisser passer.

– Certes, certes. Voici pourquoi Tim Bombardier consent bien volontiers à ton transit, te souhaite bon voyage et accompagne tes entreprises de ses prières, gente dame.

Et sans même que le gobelin n'aie fait un geste dans sa direction, une grande porte de pierre, jusque là fondue dans le vieux décor de bas-reliefs, dissimulée dans le mur du fond de la pièce s'ouvrit, dans un silence total.

– Messire gobelin, votre sagesse et votre bonté font honneur à votre race, et s'il advient que je survive à cette aventure, j'irai en tout lieu répandre louanges et flatteries sur votre nom, et nul jamais ne pourra plus insulter la gent gobeline devant moi sans en être vertement chapitré.

– Tim Bombardier s'en trouve heureux, tout est bien qui finit bien donc !

– Certes. Enfin, si bien sûr je survis à cette aventure, comme je vous l'ai dit.

– Tu sembles en douter ?

– Hélas, je ne suis qu'une faible femme, la ruse est mon arme bien plus que l'arc ou le sabre. Que puis-je faire contre les forces aveugles et stupides lancées contre moi par l'esprit maléfique qui, implacable, me persécute ?

– Triste histoire.

– En effet, car si en votre compagnie je me sens en parfaite sécurité, ma position sera des plus préoccupantes dès que je sortirai. C'est bien pour cela que je m'étais entourée de ces compagnons qui, pour maladroits et impulsifs qu'ils puissent être, me faisaient une escorte passable.

Le gobelin se dandina sur ses courtes jambes arquées et cracha par terre. Il tentait de dissimuler un sourire amusé. Vertu poursuivit.

– Mais j'y songe, peut-être m'est-il permis d'espérer que parmi vos grandes qualités d'âme, dont j'ai eu un inestimable aperçu, vous soyez en outre doté de cette vertu rare qui distingue les grands guerriers, et qui est la magnanimité ?

– La magnanimité ? Ah j'y suis, tu parles de tes compagnons. Mais supposons, je dis bien supposons, que Tim Bombardier ait le pouvoir de les libérer des chaînes qui sont désormais les leurs, je me demande pourquoi il le ferait. Ce n'est pas moi qui suis allé les chercher, ils ont surgi dans cet antre avec l'intention de tuer Tim Bombardier, ils ont bien mérité le sort qui est le leur.

– Certes, certes, vous êtes tout à fait dans votre droit. C'est pourquoi je fais appel non à votre sens de la justice, car mes compagnons sont inexcusables, mais à votre bienveillance. Ce ne sont que des idiots, des brutes sans beaucoup de cervelle comme vous avez pu le constater. Toutefois, peut-être accepteriez-vous de les libérer contre une modeste compensation qui, sans bien sûr égaler le préjudice que vous avez subi, serait en quelque sorte une preuve de bonne foi de ma part, un gage d'attachement et de sincère repentir, pour tout dire un présent.

– Um... continue...

– J'ai ici dans ma besace un joyau précieux, un rubis gros comme le pouce... voyez à la lumière la pureté de cette pierre splendide qui...

– Oui, oui... Mais Tim Bombardier ne s'intéresse pas à de telles richesses. Il a des aspirations plus nobles et plus élevées. Il recherche non pas la simple valeur vénale des choses, mais leur valeur esthétique. Voyez le triste endroit où je vis depuis

si longtemps, quelle pitié, quelle décrépitude... Il me faut, pour l'agrémenter, de jolies choses. Tenez, puisqu'on parle de bijoux, j'ai eu vent d'une certaine breloque...

Nous y voilà, se dit alors Vertu, sans cesser toutefois d'arborer son air niais des grands jours.

– ... J'ai eu autrefois en ma possession un bijou dont j'ai été injustement spolié voici bien des années par le mage qui a bâti ce donjon, puisse son âme pourrir pour l'éternité dans les chaudrons de Nyshra. Après sa chute, les elfes de Sandunalsalennar s'emparèrent du bijou et, à ce qu'on m'a raconté, le conservent depuis lors dans un temple dédié à un de leurs dieux, Ankhénabos, le Père des Os. Le bijou en question est facile à reconnaître, il s'agit d'un simple bracelet fait de petits ossements de rats, incrusté de douze pierres fines. Il n'a pas grande valeur, je le crains, si ce n'est que j'y tiens car il me rappelle l'heureux temps où, libre et heureux, j'errais à la surface de la terre.

– Voilà qui est très légitime. Mais dites moi, est-il gardé, ce temple ?

– Je le crains. Le bracelet est en outre, toujours d'après ce qu'on m'en a dit, enfermé dans une châsse d'or, gardée dans le saint des saints, une petite crypte dont l'entrée est derrière l'autel. Il y a des pièges, des protections magiques, des gardiens peut-être.

– Ah. C'est ennuyeux. Il y a plusieurs obstacles qui se dressent devant moi. Tout d'abord, nous sommes venus par l'entrée du donjon qui donne à l'extérieur de Sandunalsalennar, et je me vois mal revenir seule à la cité des elfes et frapper à la porte en demandant qu'on m'ouvre pour que je puisse piller un temple.

– Ce problème n'en est pas un. Il se trouve en effet que cette salle est équipée d'un autre passage secret menant à un labyrinthe, dont une issue débouche dans la cité de Sandunalsalennar, précisément dans le quartier voisin du temple.

– Voilà une bonne nouvelle. En revanche, un second point est plus ennuyeux. En effet, je connais un peu l'art de dérober ce qui est précieux, et mon expérience m'incite à penser que ce temple est hors de ma portée si je m'y aventure seule. Il me

faudrait m'assurer le concours de mes compagnons pour avoir de bonnes chances de réussite.

– Vraiment ? Je ne serais pas avisé de vous laisser repartir avec vos amis, je crois.

– Alors, avec trois d'entre eux seulement, vous conserveriez ici les autres. J'attire votre attention sur le fait que mon échec dans ce vol ne vous rapporterait rien, alors que ma réussite vous assurerait le retour d'un bien auquel vous tenez.

– Soit, je consens à faire revenir un de tes compagnons pour t'aider, mais un seul. Fais ton choix.

– Voilà une sage décision, Tim Bombardier.

Vertu considéra ses huit compagnons. Lequel serait le plus à même de la seconder ? De quelles capacités avait-elle besoin dans son entreprise ? Le choix fut vite fait.

– Réveillez Morgoth je vous prie, c'est le jeune sorcier. Ses sorts me seront précieux.

– Bien, un choix intéressant, c'est en effet un courageux combattant qui complète merveilleusement tes propres capacités.

Et le gobelin lança une complexe conjuration, déployant autour de lui des volutes de vapeur noire et poisseuse qui, irrésistiblement attirées, s'enroulèrent autour du sorcier pétrifié. Il fallut quelques secondes pour qu'il reprit ses couleurs et sa molle texture, puis s'effondra, choqué.

– Un malaise qui disparaîtra bien vite. Voici la porte qui mène à la cité des elfes (il désigna un espace noir entre deux colonnes, qu'un promeneur distrait n'aurait sans doute pas remarqué). N'oubliez pas, le temple d'Ankhénabos, la crypte, la châsse, le bracelet, c'est tout ce que je veux pour libérer vos compagnons, sans quoi pour l'éternité, leurs corps resteront inertes, hi hi hi !

Et pour appuyer son propos, il se gratta vigoureusement l'entrejambe.

– Xy !

Le cri de Morgoth, qui laissait peu de doute sur les sentiments qu'il éprouvait pour l'elfe, dont il prit le corps ensanglanté dans ses bras. Elle respirait faiblement, mais ses blessures sem-

blaient sans gravité.

– Elle n'est qu'endormie, jeune homme, le rassura le goblin. Ne crains pas pour sa santé ni pour celle de tes autres compagnons. Ton amie ici présente t'expliquera par quel moyen tu peux l'éveiller. Pars avec elle maintenant, et remercie tes dieux d'avoir placé à tes côtés une si habile personne pour te guider.

IV Le dédale

– Et donc, le blanc chevalier se précipita au chevet de la belle endormie...

– Quoi ? Qu'y a-t-il ?

– Oh je ne te reproche rien, après tout tu es un homme, et Xyixiant'h est une elfe particulièrement jolie. Ne fais donc pas cette tête, j'ai remarqué que tu avais de tendres sentiments à son égard, ne nie pas, ton attitude tout à l'heure était parlante.

– Et bien oui, je l'avoue.

– C'est beau la jeunesse. Tu as raison, profite-en tant que tu peux. Cependant, je voudrais te mettre en garde.

– Contre quoi ?

– Contre les illusions que tu pourrais te faire à son égard. Enfin, tu es bien conscient que ce n'est pas une fille pour toi, n'est-ce pas ?

– Comment cela ?

– Et bien... enfin, elle est trop bien pour toi, pour dire les choses franchement. Que ça ne t'empêche pas d'essayer, ça vaut le coup, mais bon, honnêtement, tes chances sont maigres de... enfin, d'arriver à tes fins avec elle. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Kof kof... Rien, j'ai dû attraper froid dans ces couloirs. Dis-moi, pour en revenir à nos moutons, crois-tu qu'on puisse lui faire confiance à ce goblin ?

– Pas le moins du monde. C'est un salopard de la pire des espèces : celle des balèzes malins. Il va essayer de nous rouler, c'est certain.

– Mais heureusement, tu as un plan.

– Ben... disons, des éléments de plan. Tiens, n'as-tu pas remarqué quelque chose d'étrange dans la manière dont il vous a tous mis hors de course ?

– A part le fait qu'un gobelin aplatisse huit aventuriers en trente secondes ? Je ne vois pas.

– Songes-y, il vous a tous pétrifiés...

– ...Sauf Xy...

– Très juste. Et qu'est-ce qu'elle a donc de particulier, ta Xy ?

– C'est une elfe ?

– Ben ça, ça reste à prouver. D'ailleurs, Sarlander aussi est un elfe, ça ne l'empêche pas d'orner l'autre du gob de si artistique façon. Non, je pensais à autre chose, en fait, tout ce qu'elle a de particulier, ta copine, c'est son armure. Tu te rends compte, de l'écaille de mordoré ! C'est pas banal.

– Oui, ça protège bien, mais quel rapport ?

– Ah là là, et c'est moi qui suis obligé de t'apprendre ça à toi le sorcier... Sache que l'écaille de dragon mordoré ne se contente pas de protéger celui qui la porte contre les attaques magiques, elle peut aussi, dans une certaine mesure, les réfléchir ! Si ce que tu m'as raconté est vrai, l'attaque pétrifiante de Tim Bombardier est semblable à celle du basilic ou de la méduse, c'est un regard, une sorte de lumière magique.

– Je comprends, et selon toi, il a craint de lancer son attaque sur Xy car il risquait de se la voir renvoyée...

– ...ce qui implique qu'il n'est pas immunisé contre son propre pouvoir !

– Tu as raison, voilà un élément qui peut nous redonner espoir. Mais dis-moi, sais-tu comment un misérable gobelin a pu se retrouver avec une telle puissance ? Ces créatures sont généralement lâches et faibles, et n'attaquent que par surprise et avec un considérable avantage numérique, on ne m'avait jamais parlé de représentants d'une telle puissance.

– C'est vrai, c'est très suspect. Peut-être s'agit-il d'une créature surpuissante, telle qu'un dragon ou un démon, qui aura pris cette forme pour tromper son monde. Ou bien alors tire-t-il sa

puissance de quelque...

– Oui ?

– Nyshra Vengeresse, le bracelet ! Voilà pourquoi il y tient tant, c'est sans doute ce bracelet qui lui donne son pouvoir. Et je pense que s'il souhaite tant le retrouver, c'est pour quitter enfin cet endroit qui doit être pour lui une prison. Réfléchis, s'il avait le pouvoir d'en sortir, il serait allé lui-même chercher le bracelet au lieu de nous envoyer faire ses courses. Il s'y intéresse bien plus qu'il n'a bien voulu me le dire, car il savait très bien où se trouvait sa breloque, ce qui implique que d'une manière ou d'une autre, il a cherché à se renseigner. Nous ne sommes que les derniers éléments d'un plan qu'il a dû mûrir de longue date. Les trolls qu'il avait dans son antre étaient bien trop stupides pour faire des voleurs efficaces, il lui fallait des gens comme nous.

– Je ne peux qu'admirer ta logique.

– Toute cette histoire commence à prendre une cohérence. Poursuivons, et nous trouverons peut-être en route un bon moyen de le vaincre et de rendre leur liberté à nos compagnons. Mais... attends, je crois que... Vite, derrière ce rocher !

Une volée de projectiles claqua là où Vertu et Morgoth se trouvaient un instant plus tôt. Ils trouvèrent refuge dans une anfractuosité du tunnel irrégulier qu'ils suivaient depuis quelques minutes.

– Une embuscade, j'aurais dû m'y attendre. Un tel labyrinthe sans monstre, c'était trop beau !

– C'est quoi ?

– Je ne sais pas, ils sont plusieurs... Regarde ce qu'ils nous ont lancé, des cailloux, des flèches sans pointe, ce ne sont pas de vrais projectiles de guerre mais un vague rebut. Je pense que ce n'est pas trop dangereux, mais soyons prudents. Je vais tenter une sortie pour en apprendre plus.

Et avant que Morgoth n'aie pu l'en dissuader, la voleuse, sabre au clair, sortit dans le couloir en opérant un roulé-boulé. Elle se retrouva face à la direction dont étaient venus les traits meurtriers. Il n'y avait rien que le noir le plus absolu. Soudain,

une petite créature se laissa tomber sur elle depuis le plafond où elle s'était tapie, et tenta de la poignarder d'une lame qui n'était plus que rouille et ébréchure. C'est ce moment que choisirent ceux qui étaient embusqués pour sortir à la lumière, avec d'évidentes intentions. La situation serait devenue préoccupante si Morgoth n'avait alors surgi de son réduit. Maniant avec dextérité la lourde boule de sa chaîne de combat, il frappa le crâne osseux de la bête étique qui chût par terre, sans vie. Puis il s'adossa à sa collègue faisant tourner sa chaîne devant lui tandis qu'elle rengainait son sabre pour encocher une flèche. La meute brillante des créatures emplissait maintenant le tunnel, grim pant aux murs, sautant les uns par-dessus les autres dans une pagaïe qui aurait été risible en d'autres circonstances. Vertu décocha ses traits aussi vite qu'elle put, car l'ennemi était proche, et soudain on eut dit qu'il pleuvait du bois et du fer sur les premiers rangs de ces répugnantes créatures, qui s'effondrèrent en grand nombre, formant bientôt un monticule sanglant. Voyant cela, les plus avisés de ces humanoïdes se débandèrent, suivis par les autres, qui laissèrent sur le champ de bataille leurs armes et les corps de leurs frères.

– Ben finalement, il est pas mal du tout mon petit arc.

– Tu as tiré tout ça comme flèches ? Bravo, bel exploit. Ce sont aussi des gobelins non ?

– Oui, ça c'est des gobelins comme je connais. Vite, fouillons les cadavres avant que les autres ne rappliquent. Et bien, aide-moi donc, ne reste pas planté là !

– Tu crois qu'ils ont quelque chose qui puisse nous intéresser ?

– Oh ça m'étonnerait, cette engeance accorde plus de valeur à ses excréments qu'à l'or. Il n'y a qu'à voir l'état de leurs pauvres vêtements et de leurs armes. Celui-là rien, celui-là non plus... Tiens, en voilà un qui avait trois pièces d'argent. On dirait de la monnaie elfique... je pense que ces gobs sont en rapport avec Sandunalsalennar, nous sommes sur la bonne voie. Poursuivons. Eh mais... celui-là, il fait le mort ! Viens ici mon petit bonhomme, et raconte moi un peu ce que tu sais.

– Vrittaï dagobaï ! Ritti ritti ritti !

– Oui, je connais tout ça. Arrête tes singeries et dis moi où est la sortie de ce labyrinthe.

Le petit goblin cessa d'agiter ses membres sales et griffus, voyant que ça ne menait à rien, et retrouva un semblant de calme.

– Euh... vous promettez de ne pas me taper ?

– Oui, oui. La sortie, c'est où ?

– Plein plein il y en a, des sorties. Partout. Mais seuls les rusés gobelins les connaissent !

– Et elles donnent où, ces sorties ?

– Dans la forêt, dans les égouts de la cité des elfes... nombreuses les sorties. Mais Nobnob les connaît toutes, c'est certain.

– Et je suppose que c'est toi, Nobnob ? Pas la peine de répondre. Nous cherchons l'issue qui se trouve dans la cité des elfes, non loin du temple d'Ankhénabos, peut-être connais-tu cet endroit ?

– Oh oui, Nobnob y est allé souvent ! Caché, il a observé les elfes, il a discuté avec eux, il a même vu l'intérieur du temple !

– Eh, mais tu m'as l'air d'un débrouillard toi ! Et que dirais-tu d'un marché ?

V Le mal-être d'une jeunesse désœuvrée en manque de repères

La langue des elfes était parlée sur la terre bien avant que l'humanité ne bredouille ses premiers grognements postillon-neux, et si elle avait subtilement évolué au cours des millénaires, ce n'était que pour s'approcher toujours un peu plus d'un idéal de pureté du vocabulaire et d'équilibre dans la grammaire, dans le souci d'offrir aux aèdes et aux troubadours le plus doux des outils pour exercer leur art. Dans la nuit sans lune de Sandunal-salennar, rassemblés autour d'un carrosse d'or et de bois précieux, trois elfes conféraient en cette langue fleurie aux accents emplis

d'une nostalgie évoquant les temps à jamais révolus qui pour les hommes ne sont que rêves et légendes à demi oubliées.

– 'culé, sur la vie d'ma mère, c'est trop une tassepé c'te meuf !

– J'te parle pas d'ça, j'te dis qu'elle est bonne avec son p'tit uc qu'elle s'trimballe, là...

– Eh bouffon, t'as vu sa tronche de biais ? C'est miss thon, j'peux pas sortir avec ce camion, sans dec, c'est trop la tehon !

– Qu'est-ce qu'y m'raconte ce ouf, c'est pas pour te marier avec, tu t'la bouillaves et puis c'est tout ! Qu'est-ce tu t'en fous la gueule ?

– Ben, j'préfère encore la gueule à ma main si c'est juste pour ça.

– Va niquer ta mère, bâââtard !

– Oh, les deux glands, c'est bientôt fini les histoires de grognasses ? On s'la repeint cette caisse oui ou merde ?

– Ah ouais, OK Nothoriel.

– Escuse Nothoriel. Oh putain, ça bouge là-bas ! 22, cassos !

– T'as vu jouer ça où Einstein ? Y z'embauchent pas des gobs chez les condés. Eh, mais c'est le p'tit père Nobnob ! Viens là mon gars, ramène ta fraise.

– Dagobaï !

– Comme tu dis. Alors mec, qu'esse tu racontes ? T'amènes le nouveau lot de champignons gris ? Tu sais, les p'tits champignons, miam miam.

– Oh non, c'est autre chose que je ramène. De l'or, j'en ai pour vous. Cinquante ducats chacun, si ça vous intéresse.

– Un peu ! C'est quoi le plan ?

– Juste un objet à voler, un simple petit objet...

– Où ?

– Dans la crypte du temple d'Ankhénabos.

– Facile ! C'est presque vide la nuit.

– Alors voilà...

A cent pas de là, abrités sous le porche lépreux d'une maison délabrée dont le propriétaire légitime avait depuis longtemps

renoncé à percevoir le loyer, Morgoth et Vertu se tenaient dans l'ombre, observant de loin le marché qui se concluait.

– Ah là là, tous les deux, tous seuls, à l'aventure... ça ne te rappelle pas le bon vieux temps ?

– Tu as raison, Galleda, notre petit numéro de théâtre, tout ça, que de souvenirs... j'étais naïf et bien gentil alors. On s'amusaient bien mine de rien, c'était la belle époque.

– Oui, tu l'as dit, la belle époque.

Vertu se tut un instant.

– C'était il y a trois mois.

– C'est tout ? Perceventre et pain d'ergot, mais tu as raison... j'ai l'impression d'avoir passé toute une vie sur les routes !

– Et moi qu'est-ce que je devrais dire, ça fait vingt ans que je crapahute de donjon en château et de guilde en auberge.

– Tu as quel âge ?

– J'ai commencé très jeune, répliqua la voleuse sur un ton qui coupait cours à la conversation.

– En tout cas, je ne comprends pas pourquoi on n'y va pas nous mêmes.

– Il se trouve que je ne connais pas les lieux, et que je n'ai pas le temps de faire une reconnaissance. Les cambrioleurs qui partent à l'aveuglette finissent rarement leur carrière avec leurs mains aux bouts de leurs bras, vois-tu. Nobnob prétend que ces types sont parmi les meilleurs voleurs de Sandunalsalennar et qu'ils traînent dans le quartier depuis leur plus jeune âge. Si c'est vrai, ils n'auront aucun mal à ramener le bracelet, et si c'est faux, c'est eux qui se feront prendre et pas nous.

– Je ne pensais pas que tu étais du genre à gaspiller ton or. Quatre cent pièces, c'est une somme !

– Je ne le gaspille pas. J'achète de la sécurité. En outre ce n'est pas mon or, c'est celui des autres imbéciles. Je ne vois pas pourquoi JE devrais payer pour réparer LEURS conneries, je compte donc bien défalquer ces menus frais de leurs parts et pas de la mienne. Faudrait voir à pas trop me prendre pour une conne.

– Et... tu vas peut-être me trouver un peu naïf, mais pour-

quoi voler ce bracelet ? Nous en avons besoin pour libérer nos amis, je suis sûr que la reine des elfes nous en aurait volontiers fait cadeau si cela pouvait nous aider à accomplir une quête qu'elle nous a confiée.

– Si j'ai bien compris, tu voulais qu'on retourne pleurnicher dans les jupes de la reine moins d'une nuitée après l'avoir quittée, pour lui avouer que notre groupe est essentiellement constitué de pauvres béjaunes qui se sont fait taper par un vilain gob ?

– Euh...

– Je suis sûre que ça l'aurait fait marrer cinq minutes. En revanche, je ne suis pas convaincue que ça l'aurait incitée à nous donner un objet comme ce bracelet, qui est sans doute de quelque valeur puisqu'on le garde dans un temple. Voici pourquoi, pour plus de sûreté, j'ai décidé de le lui emprunter sans lui demander son avis.

– Je comprends. Attention, j'ai l'impression qu'on vient...

En effet, une forme hésitante progressait vers nos héros, pas très droit. Une forme menaçante et contrefaite qui ne cherchait pas à se dissimuler. Ils retinrent leurs souffles et se figèrent, mais trop tard, ils avaient été repérés. La créature vint vers eux, s'arrêta près, trop près, et dans un remugle pestilentiel, émit une série de borborygmes que l'on pourrait ainsi retranscrire :

– Eh... avez pas une petite pièce ? Hein ? Pour bouffer ?

– Non.

– Juste une toute petite pièce ? Allez quoi...

– Non, chuchota Vertu, partez !

– Ben d'accord, enfoirés va...

L'elfe aviné tourna casaque, repartit dans la nuit, fit trois pas, s'arrêta soudain, puis leva au ciel un poing encombré d'une amphore et rugit :

– SALAUDS D'BOURGEOIS !

Nobnob le gobelin revint plus tard en se dandinant, porteur de bonnes nouvelles. Les maraudeurs elfes avaient, selon ses dires, accepté l'affaire pour le prix convenu. Ils allèrent dissimuler sous

quelque bâche le carrosse que, de toute évidence, ils avaient volé dans les quartiers riches, puis se dirigèrent d'un pas extrêmement louche et suspect vers le temple d'Ankhénabos.

Ce quartier de Sandunalsalennar avait pour nom "Coule-fleury", appellation toute administrative car ceux qui avaient le contestable privilège d'y être nés, ainsi que ceux qui n'y avaient jamais mis les pieds et faisaient de longs détours pour l'éviter, l'appelaient tous "The Hood" ce qui, en Enochien Archaïque, signifiait "La Zone". Dans un vallon ombragé, pour ne pas dire obscur et humide, autour d'une végétation pisseuse et contre-faite, s'étaient rassemblés tout ce que la glorieuse cité elfique comptait de laissés pour comptes, de miséreux, d'inadaptés sociaux, de fripons de toutes sortes. Il était heureux que la nuit fut noire et l'éclairage public inexistant (les elfes ont une excellente vision nocturne), car cela empêchait nos héros d'avoir un aperçu trop explicite des lieux, du linge troué pendant aux fenêtres, des habitants édentés et sales pataugeant dans la boue, des ordures amassées en monticules autour desquels patrouillaient celles des mouches qui n'étaient pas occupées à butiner la crasse des elfes endormis le long des caniveaux, calés dans les ruelles ou, pour les plus chanceux, occupants d'un tonneau. Tous, ici, ne vivaient pas dans la rue cependant, la majeure partie des habitants du Hood trouvaient à se loger dans les nombreux immeubles de pierre et de mortier du quartier, hauts parfois de cinq ou six étages, entassés les uns contre les autres selon un agencement qui avait plus à voir avec le rendement de l'investissement immobilier qu'avec le bon sens. De l'intérieur, des conditions de vie qu'on y trouvait, de l'insalubrité et de la promiscuité, Vertu et Morgoth ne pouvaient que se faire une vague idée, qu'ils ne s'empressèrent pas de confronter à l'expérience.

Le temple d'Ankhénabos était planté là, sans allée monumentale, sans parvis, sans même une rue qui en fasse le tour, tout juste posé au milieu des immeubles qu'il dominait et qui s'adossaient à ses flancs de granite gris, ouvrant ses trois arches sacrées dans une rue des plus quelconques. Nos aventuriers virent les trois voleurs passer devant l'entrée sans lui prêter at-

tention, puis tourner dans une ruelle voisine. Lorsqu'ils y furent eux-mêmes, ce fut pour apercevoir une porte qui se fermait, celle d'un immeuble particulièrement banal mitoyen de l'édifice consacré.

– Dagobaï ! Ils vont passer par la cave, ça communique.

– J'avais compris. Combien de temps ça va prendre ?

– Au moins une heure. Le chemin est long, il faut le faire lentement pour éviter les nombreux pièges.

– Ben dis donc, tu connais bien les lieux toi, j'ai l'impression. Où leur as-tu donné rendez-vous à tes trois pendants ?

– Devant le temple, devant le temple. Oui, devant les trois portes.

– C'est pas bien malin, mais bon... Tu m'avais parlé d'un fourgue ouvert la nuit, qui vend de tout...

– Oui oui, pas loin...

– Bien, voici cinq pièces d'or. Va le voir, et ramène moi ce dont nous avons convenu. Tu te souviens ?

– Oh oui madame, Nobnob se souvient. Je pourrais garder la monnaie ?

– Si tu veux. Fais vite, avant que les autres ne sortent.

Et derechef, le gobelin s'en fut dans la nuit, tandis que nos héros attendaient, en silence dans le noir.

Il revint moins d'une demi-heure plus tard, essoufflé, portant sur son dos bossu un objet plat plus haut que lui, emmailloté dans une étoffe grossière. Vertu jeta un oeil au contenu, puis flatta le crâne ridé et chauve de l'humanoïde d'un air satisfait.

Bien que nous fussions à la saison où les nuits commencent à se faire longues, l'aurore commençait à poindre lorsque les trois brigands sortirent de la ruelle et vinrent s'asseoir devant les marches des trois portes. Nobnob partit à leur rencontre. Il les aborda, ils discutèrent brièvement, ils échangèrent quelque chose dans la pénombre. Puis ils se séparèrent, chacun partant de son côté.

– Voici, madame, le bracelet.

Vertu le prit et l'examina. Malgré le peu de lumière, il correspondait à la description de Tim Bombardier.

– Alors, madame est satisfaite ? Nobnob aura sa récompense ?

– Oh oui, répondit-elle d'un air sinistre, je vais te la donner. Tourne-toi, que je délie ma bourse à l'abri de ton regard.

– Oh oui madame.

Sans un bruit, la lame du sabre maudit sortit du fourreau, prête à mordre la chair. Mais Vertu interrompit soudain son geste et empoigna la bourse qui pendait à la ceinture du gobelin, qui était lourde et sonnait bien plein.

– Mais... mais dis donc mon cochon, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Euh... Nobnob a toujours un peu de monnaie sur lui.

– Dis moi pendard, tu as bien donné cent pièces d'or à chacun des trois voleurs comme je te l'avais dit, non ?

– Oh oui madame, oh oui. Quasiment.

– Quasiment ?

– Moins une petite commission servant à couvrir les frais...

– Tu leur as volé combien ?

– Ben... euh... cinquante.

– Cinquante en tout, ou cinquante chacun ?

– Chacun.

Et Vertu, éclatant de rire, rengaina sa lame.

– Tiens, Nobnob le riche, en voici cent de mieux, comme prévu, tu les as bien méritées. Et que je ne revoie plus jamais ton vilain museau de crapaud malhonnête !

VI Difficiles négociations

– C'est curieux, je n'ai pas l'impression de t'avoir été très utile dans cette histoire.

Nos héros étaient retournés dans le labyrinthe gobelineux, où cette fois les cousins de Nobnob s'étaient tenus à distance prudente. Ils avaient fait halte à quelque distance du coude après lequel on entrait dans l'antre de Tim Bombardier, afin de se

reposer avant la confrontation avec le redoutable gobelin, toutefois l'inaction commençait à peser à Morgoth, que le sort de sa compagne inquiétait fort légitimement.

– C'est normal, lui répondit Vertu. Je n'avais aucun besoin de tes services pour récupérer le bracelet, mais c'est maintenant que tu vas m'être utile.

– En quoi, grands dieux ?

– Tu as toujours ce sort d'invisibilité si pratique ?

– Oui.

– Voilà donc comment on va faire : déballe la marchandise.

Le sorcier défit les linges crasseux qui protégeaient ce que le gobelin était parti acheter un peu plus tôt, et examina l'objet à la lueur de sa torche. Il s'agissait d'un grand miroir ovale, long comme le bras, cerclé de bois sombre.

– Et que veux-tu en faire ?

– Tu vas lancer ton sort sur ce miroir, qui va donc devenir invisible. Je vais passer devant, en le maintenant devant moi à l'aide de ces cordes. Comme ça, si notre ami Bombardier essaie de faire le coup de la statue, il aura une méchante surprise.

– L'idée me semble douteuse. Tu es sûre qu'un miroir invisible renvoie les regards paralysants ?

– Je l'ai déjà fait. C'est toi le sorcier, tu devrais savoir ça non ?

– Je ne suis pas sûr que cet emploi du sortilège d'invisibilité soit inclus dans le contrat de garantie.

– Si tu as un meilleur plan, je t'écoute.

– Murmure.

– C'est bien ce que je pensais. Allez, courage, tâchons de libérer nos pauvres compagnons.

Ils retrouvèrent Tim Bombardier en train de faire les cent pas dans la grande salle pleine de détritrus, au milieu de leurs amis pétrifiés. Ils surprirent l'espace d'un instant une expression inquiète sur sa figure, qui laissa place à un grand sourire lorsqu'ils se montrèrent.

– Ah, revoici mes bons aventuriers, quel plaisir de vous revoir ! Notre affaire a-t-elle progressé ?

– Mais oui, réjouissez-vous, car je vous ramène le juste prix que vous demandez pour la libération de nos camarades. Voici le bracelet, si toutefois c'est bien celui dont nous avons convenu.

– Exactement ! C'est lui, je le reconnais !

Tim Bombardier sautillait sur place, très impatient, mais retenu visiblement par une grande crainte. Ses grands yeux jaunes écarquillés allaient frénétiquement du bracelet à Vertu, puis à Morgoth, puis au bracelet. Redoutait-il que quelque chose ne tourne mal à la dernière minute ? Cette attitude conforta Vertu dans l'idée que le Bracelet était réellement quelque chose de très précieux pour le goblin, et qu'elle était maintenant en position de force.

– Puis-je espérer la libération de mes compagnons, dans ce cas ?

– Certes, certes. Donne-moi le bracelet.

– Oh, messire Bombardier, je ne peux me mesurer à vous en matière de ruse, mais ne me croyez pas pour autant plus bête que je ne suis.

– Sais-tu que je pourrais te le prendre de force ?

– J'en suis consciente, toutefois j'ai soudain l'intuition que vous n'en ferez rien. Il y a quelque chose qui retient votre bras, n'est-ce pas ? Sans quoi il y a longtemps que vous m'auriez tuée.

– Sois maudite !

Brusquement, la face du goblin avait perdu toute trace d'amitié feinte, elle n'était plus que haine. Sans préavis, le regard paralysant jaillit des yeux jaunes en direction de Vertu qui, d'instinct, tenta de se protéger avec son bras. Toutefois, elle n'en eut pas besoin, car son stratagème se révéla efficace. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ce fut pour voir devant elle la statue grise d'un hideux goblin aux yeux exorbités, la tête lancée dans sa direction.

– Victoire ! S'écria-t-elle.

– Mais nos compagnons ? Ils sont toujours pétrifiés, nous ne sommes pas plus avancés.

– Mais si nous sommes plus avancés. Réfléchis, nous voilà débarrassés de notre ennemi, nous avons maintenant tout le temps pour étudier le sort dont ils ont été les victimes. En tant que sorcier, tu peux peut-être voir ce qu'il en est, il doit bien exister un contre-sort.

– C'est plus facile à dire qu'à faire, figure-toi. Peut-être pourrais-je réveiller Xy, mais pour les autres... il faudrait que je cherche le sort adéquat dans les livres.

– Sinon, on peut toujours retourner à Sandunalsalennar et voir avec les elfes. Tant pis, on passera pour des cons. Comme tu vois, l'affaire a progressé, la deuxième porte est ouverte, son gardien est hors d'état de... euh... ça dure longtemps, la pétrification ?

– C'est permanent, jusqu'à ce qu'on lance un contresort, pourquoi ?

– Le... le gob là, il bouge...

En effet, l'aspect de Tim Bombardier s'était imperceptiblement modifié. La grise livrée se craquelait par endroit, se colorait à d'autres, et tandis que des cailloux et des cascades de poussière s'échappait de sa masse et tombaient sur le sol. Et effectivement, ses membres commençaient à bouger, tandis que son visage affichait maintenant une grimace de douleur et de haine mêlées.

– Tirons-nous ! Vite, dans le couloir !

Morgoth ne se le fit pas dire deux fois, et emboîta le pas à Vertu, qui avait détalé à une vitesse surprenante. Le jeune sorcier osa jeter un oeil derrière lui, pour constater que le nabot maléfique avait recouvert ses vilaines couleurs et qu'après quelques instants de désorientation, il vociférait des imprécations et sautillait de plus belle. Il faillit heurter Vertu, qui avait fait halte quelques pas plus loin, à proximité du tournant derrière elle aurait dû s'abriter, et restait ostensiblement en vue de Tim Bombardier. Il la dépassa, et l'enjoignit de le suivre, mais elle lui fit signe de rester à couvert. Morgoth vit alors qu'elle tenait toujours à la main, bien en évidence, le bracelet d'os et de pierres fines, objet de la convoitise du goblin.

– Et bien messire Bombardier, on dirait que nous voilà revenus à notre point de départ.

– Pas vraiment, humaine, les affaires de Tim Bombardier s'arrangent. Le bracelet s'est considérablement rapproché de moi, alors que tes amis ne sont pas plus animés qu'avant.

– Plus proche, mais pas assez à votre goût, je crois. J'avais vu juste, ce bijou de pacotille vous est précieux, et vous êtes prêt à payer un bon prix pour l'obtenir. Mais je n'abuserai pas de cette situation, et je me contenterai de réitérer ma demande : honorez votre parole, laissez repartir mes compagnons. Nous ne sommes pas vos ennemis, et pour ma part, ce bracelet ne m'est d'aucune utilité. En outre, vous ne risquez pas grand-chose à me rendre mes amis, votre force est telle que vous pourriez sans peine les vaincre de nouveau si d'aventure nous vous trahissions. Voyez comme le marché vous est propice et combien il vous coûte peu.

– Et si je refusais ? Qu'est-ce qui m'empêche de te paralyser et de prendre le bracelet ? Rends-le moi, te dis-je, et dans ma mansuétude, je te laisserai vivre.

– Peut-être votre regard pétrifiant peut-il franchir les limites de cette pièce, mais je pense que vous-même en êtes incapable. Quelque sortilège vous emprisonne là, et nous, nous sommes ici, à l'abri. Pétrifiez-moi autant qu'il vous plaira, combien de siècles s'écoulera-t-il avant que quelqu'un ne passe par ici pour prendre le bracelet et, imprudemment, vous le donner ? Sans compter que mon ami sorcier, qui se tient à l'abri, trouvera bien un procédé pour me tirer de cet embarras. Enfin, votre plan a un troisième inconvénient : j'ai déjà renvoyé une fois votre regard paralysant, je puis recommencer. Et cette fois, je me précipiterai pour briser la pierre que sera devenue votre chair avant même que vous ne retrouviez votre mobilité.

Le goblin, visiblement, ne s'attendait pas à une telle résistance. Il tenta une nouvelle fois d'intimider Vertu.

– Puisque tu parles de briser Tim Bombardier, tu me rappelles que j'ai une autre solution. Peut-être, je dis bien peut-être, que je ne peux pas t'atteindre, mais tu reconnaîtras que je puis

faire subir à tes compagnons le sort dont tu me menaces. Allons, par lequel vais-je commencer ?

– Si on en est là, il ne me reste plus qu'à briser le bracelet.

– NON !

Le cri strident avait jailli de la gorge contrefaite du goblin, qui s'était rapproché du tunnel et se tenait maintenant à deux pas de l'entrée. Il se mordait les lèvres et roulait des yeux fous. Puis, se reprit partiellement, sans toutefois pouvoir dissimuler le tremblement de ses mains.

– Oh, après tout, brise-le ! C'est la clé du sortilège, la seule chose qui me retienne dans cette pièce. Oui, je le voulais pour le détruire, ça t'étonne ? Vas-y, casse-le, et je jure, par le grand Nighur, dieu des gobelins, de te laisser partir avec tes amis. Craché.

– D'accord, cochon qui s'en dédit.

Et la voleuse arma son bras pour écraser le bracelet contre la paroi de pierre humide.

– NON ! Non, ne fais pas ça... Tu as gagné, je vais libérer tes compagnons. Oui, tu es la plus forte, regarde, je les libère, je les libère. Ah là là, pauvre Tim Bombardier, toujours il perd, toujours il est misérable. La chance n'est pas avec lui, oh non.

Et tout en babillant comme un enfant pris le doigt dans le pot de confiture, il dissipa sans effort les sortilèges qui retenaient les membres de la compagnie, qui se retrouvèrent chancelants, mais libres de leurs mouvements.

– Venez, mes camarades, venez nous rejoindre.

Clopin-clopant, sans vraiment comprendre ce qui leur était arrivé, les sept infortunés accoururent auprès de leur chef, ravie de les accueillir.

– A moi maintenant, à moi ! Tim Bombardier a accompli sa part du marché, oh oui, il a droit à son prix ! Le bracelet, s'il te plaît, belle dame, le petit bracelet de Tim Bombardier.

– Tu y tiens donc tant, à ton bracelet ? Et pour cause, je pense que sans ton bracelet, tu n'es plus rien, rien qu'un pitoyable goblin.

– Oh oui, pitoyable, comme tous les gobelins. Pitié, gentille

dame, rends-moi mon joli bracelet !

– Désolé Tim, n'y vois rien de personnel.

Et sans hésiter, elle écrasa le bracelet contre la dure pierre, et broya les fins ossements entre ses doigts. Et le hurlement déchirant de Tim Bombardier s'éleva et résonna dans tout le donjon.

– Booooooooooh Booooooooooooooh !

– Allons, Vertu, était-ce bien nécessaire ? S'enquit Morgoth.

– Que serait-il advenu de nous si je le lui avais donné ? Crois-tu qu'il nous aurait laissé passer ? Lui faisais-tu confiance ? Vois, il ne représente plus une menace, ni un obstacle.

– Booooooooooooooh Booooooooooooooooooooooh ! Se lamentait le gobelin prostré qui, tout espoir perdu, n'attendait plus que la mort.

– Tu as raison sans doute, Vertu. J'aurais pourtant aimé qu'il y ait un autre moyen.

– Boooh ooh... ooh... Bouh. Eh eh eh. Ah ah. Ah AH AH AH !

– Mais qu'est-ce qu'il a encore, ce gnome.

Et Tim Bombardier se releva. L'affliction avait quitté son visage. Aussi droit que le permettait sa condition goblin, il toisa Vertu, sans un regard pour les compagnons assemblés, puis, sans subir le moindre désagrément, il franchit avec délectation le seuil du couloir.

– Il y avait tant d'années que j'attendais ce moment...

Il se planta devant la voleuse, dont le visage était devenu livide et le front perlait de gouttes de sueur.

– Mais qu'est-ce qui t'étonne, fillette ? Ne te l'ai-je pas dit, ce bracelet me retenait prisonnier, et sitôt en ma possession, je l'aurais détruit, et vous avec. Il n'est pas né, l'humain qui se jouera de Tim Bombardier, celui dont la rouerie le font craindre des dieux eux-mêmes. Grâce à toi, me voici libre à nouveau. Ne devrais-je pas vous éliminer tous, pour prix de votre bêtise et de votre naïveté ? Sans doute. Non, ne crains rien. Au cours de notre affrontement verbal, j'ai juré devant mon dieu de te laisser passer avec tes compagnons, et par chance pour toi, Tim Bom-

bardier est pieux et respectueux des vœux faits à son créateur. En outre, l'air frais me manque, ainsi que la cruelle lumière du soleil. Je n'ai que trop attendu, et j'ai perdu assez de temps avec vous. Adieu donc, et que je ne revoie jamais plus ta face plate et blafarde sur mon chemin.

Et sans se presser, Tim Bombardier passa devant les neuf compagnons du Gonfanon, avant de disparaître dans le dédale, chantant à tue-tête la chanson qu'il s'était consacrée.

VII Cloc

Une salle de classe, dans le style communale des années 50, sentant bon "le tour de France par deux enfants", le chiffon crayeux et la leçon de vocabulaire. Figurant notamment aux murs, le tableau noir, une gravure évoquant la vie et l'oeuvre du regretté président Carnot, la carte des départements Français, Alsace et Lorraine présentés en vert-de-boche. Quarante élèves en culottes courtes et cheveux ras assis à leurs pupitres, dans le silence le plus angoissant, les yeux plongés dans l'étude détaillée de la surface du bois et des graffitis laissés ici par leurs aïeux. Le carreau brisé d'une fenêtre laissant entrer à grands flots l'air glacé d'un sinistre mois d'octobre. La maîtresse, debout devant son estrade, tenant dans sa main droite un ballon de football. Elle attend la réponse à la question "A qui appartient ceci ?".

Vous voyez la scène ?

Vous avez maintenant une idée assez juste de l'ambiance qui régnait dans l'ex-antre de Tim Bombardier tandis que Vertu, l'air peu amène, toisait ses féaux.

– Bon, alors je suppose que je n'ai aucun besoin de vous dire ce que je pense de votre conduite scandaleuse et indigne à mon égard, ni quelle opinion j'ai de votre consternante performance face à, je vous le rappelle, un gobelin. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que vous êtes nuls.

Elle garda le silence plusieurs secondes pour accueillir les protestations. Il n'y en eut pas.

– Ceci étant bien clair entre vous et moi, nous allons passer à la suite du programme. Mark, un scan.

– Oui, tout de suite.

Et le paladin, de nouveau, se mit à prier Hegan, son dieu (qu'il détestait chaque jour un peu plus) afin qu'il lui accorde clairvoyance et qu'il le mette en garde contre les créatures malféfiques qui traîneraient alentours.

– Le mal est présent, dans cette direction. Je ne perçois qu'une seule entité, mais le mal est puissant.

– Mouais. Le dernier gardien.

– Très bien, on y va, et pas de quartier ! On n'est pas des pédés !

– Hardi compagnons, partons au combat,

Pour notre patrie et pour notre roi,

Hardi les amis, plus d'un périra,

Mais aucun jamais ne perdra la foi...

– Holà, minute les gars, vous allez où comme ça ? On va se trouver une petite caverne bien tranquille, on va soigner les blessés, récupérer les sorts et dormir un bon coup.

Ainsi exhortés par Vertu, dont la devise était "prudente mais pas téméraire", ils ne firent pas trop de manières pour rebrousser chemin. L'atelier à golems était un excellent endroit pour faire halte, car il était équipé de deux issues, particularité appréciable en cas d'attaque. En outre, il se trouva qu'elle était suffisamment aérée pour permettre d'y faire un petit feu, ce qui permit de réchauffer des provisions. Les bons soins de Xyixiant'h furent prodigués à ceux qui en avaient besoin, puis les compagnons, après avoir convenu d'un tour de garde, prirent quelques heures de sommeil.

Ils ne furent pas dérangés, la zone ayant été convenablement sécurisée, et après ce repos, ils reprirent la route. L'ancre de Tim Bombardier, désert, était maintenant sinistre. Tout au fond, la grande porte de pierre s'ouvrait sur des ténèbres peu engageantes.

– A moins qu'un courageux ne se déclare, je suppose que je

passa la première, proposa Vertu avec fatalisme.

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

– Oui Piété ?

– Me permettrez-vous de vous accompagner ?

– Toi aussi tu as peur que je barbote le trésor avant tout le monde ?

– Oh non bien sûr, j'ai totalement confiance en vous. C'est simplement que... comment dire, la dernière fois que vous êtes partie en avant-garde, vous avez couru de grands périls. Je n'aime pas trop vous savoir seule face au danger. En cas de problème, je pense que je pourrais vous apporter un soutien précieux, en outre la vie dans les bois m'a appris l'art de me déplacer en silence, je ne serai donc pas une trop grande charge pour vous.

– D'accord, je suis curieuse de voir ce que tu sais faire.

Ils pénétrèrent donc tous deux dans le couloir, qui était très haut de plafond. Bien qu'il portât une armure et qu'il fut d'un beau gabarit, Piété Legris ne faisait effectivement pas plus de bruit que la voleuse, qui s'en trouva bien aise. Les yeux exercés de Vertu étaient à même de déceler, dans l'obscurité presque totale qui régnait dans ce lieu, les reliefs sculptés dans les parois rocheuses, et elle s'en inquiétait fort car de telles sculptures souvent recelaient des pièges mortels. Le sol était dur, dallé sans doute, ce qui n'était pas vraiment à son goût, et le plafond résonnait d'une façon curieuse. Elle en découvrit rapidement la raison : le couloir finissait en biseau, et le plafond descendait selon une pente assez raide, jusqu'à rejoindre le sol, formant un cul-de-sac des plus étranges. Après s'être assurée qu'aucune dalle n'était piégée, et n'ayant observé aucune activité suspecte, Vertu ralluma sa lanterne et éclaira largement la scène.

Les murs latéraux auraient supporté de rester dans l'ombre : ils s'ornaient de serpents enlacés dont les écailles de céramique craquelée luisaient encore de vives couleurs, des motifs déplaisants. Le plafond était pour sa part laissé à la couleur naturelle de la pierre, toutefois les bâtisseurs avaient gravé, profondément et avec grand soin, un assez long texte en gros caractères

Enochiens, qui évoquaient des griffes et des crocs hérissés de virgules.

– Blablabla... Blablabla when the Age of Darkness blablabla prophecy blabla eternal doom blablablabla The Chosen One blabla to thus who shall... Merde, y'a des thus... blablabla... Thou, pagan and... Oh putain, y'a des thou maintenant. Eh Morgoth, viens lire ça, y'a des thou et des thus tout plein là-dedans, ça craint.

– Hein ? Que se passe-t-il ?

Le sorcier accourut à toutes jambes, le ton de Vertu n'annonçait rien de bon.

– Non mais regarde moi ça, y'a des thou et des thus partout. Tiens, là un verbe en "th", je ne te mens pas !

– Et alors ?

– Ben... ça craint, c'est tout. Tout ça ne me dit rien qui vaille, c'est signe d'ancestrale malédiction, un truc de sorciers. En général quand on trouve ça, c'est dragon, démon, liche et tout le merdier. Eh, vous autres, ne touchez à rien.

– C'est bizarre, rêvassa Xyixiant'h tout haut, j'ai comme une impression confuse de déjà vu...

– Xy, laisse ce serpent tranquille.

– Oh, mais regarde, c'est tout doux, ça brille, c'est coloré, ça fait clic quand on appuie dessus. C'est sûrement une sorte de bouton, regarde, clic.

– Clic ?

– Ben oui, quand j'appuie ici, ça fait clic, regarde. Clic clic clic...

– Ah ouais, renchérit Ghibli, c'est rigolo regardez, clic clic cloc. Cloc ?

– ...

– AAAAHHHH!!!

VIII L'autre moitié des deux demis

Par la suite, Morgoth n'eut que de très vagues souvenirs des secondes tumultueuses qui suivirent, qui lui semblèrent se fondre dans un magma de bleus, de bosses, et de cris étouffés. Plus tard, confrontant son expérience à celle des autres, il parvint à comprendre que le sol s'était dérobé sous leurs pas, basculant d'une seule pièce jusqu'à se placer parallèlement au plafond (et donc, pour former une forte pente). Ils avaient donc chu et roulé sur une distance de plusieurs kilomètres (selon ses estimations du moment, une quarantaine de pas selon celles de Ghibli dont les avis en la matière étaient plus réalistes). Ils finirent par atterrir dans une salle qui, à première vue, semblait grande, et avant même d'avoir eu le loisir de se désempiler, ils entendirent :

– HUUUUÛ... zzzvvvVVB BBBBRRRRRAAAAA !

C'est une transcription approximative, car la bête qui était responsable de cette cacophonie épouvantable était garnie de plusieurs organes phonatoires, ainsi que d'une étonnante variété d'appendices plus ou moins bruyants qui lui poussaient partout. Elle se leva sur ses multiples pattes aux aspects divers et, de guingois, se mit dans la position qui lui sembla la plus adaptée à la bataille. La chose était d'une taille déraisonnable, longue comme trois éléphants, lourde sans doute comme une douzaine. Son corps bouffi, dont tout un côté adipeux traînait par terre, était recouvert d'un patchwork de touffes d'énormes poils noirs et huileux, de plaques de cuir squameux et d'écailles difformes dont la violente polychromie était par bonheur atténuée par l'éclairage que fournissaient les torches et lanternes de la compagnie. Deux grandes ailes de chauve-souris garnissaient son dos, l'une parfaitement formée, l'autre réduite à un moignon tremblotant. Il y avait aussi une longue queue coudée ornée d'une sorte de voilure semblable aux nageoires dorsales de certains poissons, qui fouettait l'air avec hostilité. Plusieurs bouches, ornées pour certaines de becs tordus, pour d'autres de rogatons de dents, pour d'autres enfin des deux, s'ouvraient à même son corps répugnant et douloureux, mais les orifices les plus menaçants semblaient être ceux des deux têtes, puisqu'il

fallait les appeler ainsi, dont l'abomination pouvait se prévaloir. L'une n'était qu'une masse de chair et d'os, comme un poing garni de crocs triangulaire, aveugle et hurlant, au bout d'un cou trapu et ridé, l'autre, plus grosse, arborait trois yeux d'aspects divers, ainsi qu'une langue bovine qui pendait sur trois pieds de long, un nez busqué à narine unique et un long maquis de cheveux blonds et très sales, comme si quelque dieu taquin avait décidé de singer les traits humains de la plus risible des façons. Plusieurs palpes annelés sortaient du corps difforme et se dirigeaient vers nos héros meurtris, pointant en avant des rangées de pointes suintant d'une huile claire. Les circonstances étaient telles que la conduite à tenir apparut clairement à tous, et la négociation n'était pas à l'ordre du jour.

Ghibli fut le premier à réagir, et sa hache la première à vomir, mais elle fut dépassée en l'air par la flèche de Vertu qui se perdit dans le corps du monstre avec un bruit mou. En quelques secondes, le projectile disparut dans la masse jusqu'à l'empennage. De même, lorsque le fer de la hache naine mordit la chair torturée, il en jaillit un sang noir chargé de caillots, mais la blessure se referma rapidement et, s'il n'avait rappelé son arme sur le champ, il est vraisemblable que le guerrier l'aurait perdue à tout jamais dans les entrailles de la bête. Crânement – mais ils n'avaient guère le choix puisqu'ils étaient acculés – Mark, Sarlander se portèrent à l'assaut du colosse improbable, suivis de Monastorio qui avait troqué sa rapière pour son lourd bâton. Piété allait les imiter lorsque, sur l'injonction de Vertu, il se retint. Sans cesser d'arroser sa cible de ses traits, la voleuse commanda à Xyixiant'h de bénir le jeune guerrier d'un sort protecteur, car son armure était bien moins bonne que celles des autres. Pendant ce temps, Morgoth ne resta pas inactif, car dès qu'il se fut relevé et qu'il eut évalué la situation, il comprit à quoi il avait affaire.

Car la chimère qui lui faisait face ne lui était pas totalement inconnue, son aspect lui évoquait en effet irrésistiblement une autre monstruosité qu'il avait combattue, voici plusieurs semaines, un autre habitant des royaumes souterrains appelé "le

Divisé", et qui était sans doute le fruit d'une expérience de nécromancie ayant mal tourné, un amalgame de chairs, d'âmes et de fluides magiques corrompus, tout juste apte à hurler sa souffrance et sa haine. Avec Vertu et Mark, ils l'avaient terrassé, et avaient ainsi libéré Xyixiant'h.

Donc, le sorcier, se prépara à lancer son sortilège d'éclair, car cette tactique avait bien réussi contre le précédent. Monastorio avait atteint le voisinage du monstre, et le frappait avec son bâton qu'il tenait à bout de bras, pour ne pas trop s'approcher. Il ne paraissait pas vraiment habile à cet exercice, mais il y mettait du coeur. Ghibli, voyant qu'il n'obtiendrait pas de résultat avec sa méthode, se décida à rejoindre la mêlée et à user de sa hache au contact. Vertu concentrait ses efforts sur les tentacules, ayant noté que chaque coup au but à cet endroit provoquait un spasme de douleur. Ainsi, elle parvint à écarter ces membres mortels de ses compagnons qui purent se concentrer sur le corps flasque, que, tous unis, ils bûcheronnaient maintenant plus vite qu'il ne se régénérât. Soudain, la tête aux trois yeux jaillit et mordit Mark à la taille, lui infligeant une cruelle blessure malgré son armure noire. Soulevé dans les airs et transpercé par les crocs maladifs, il parvint toutefois à poursuivre le combat et frappa plusieurs coups de sa grande épée contre le long cou du monstre, qui lâcha sa proie. La bête ivre de rage tentait maintenant de piétiner ceux qui lui faisaient face, mais nos guerriers étaient habiles, et parvenaient à éviter les pattes massives et nombreuses, dont les assauts restaient maladroits. La queue monstrueuse fouetta alors l'air, frappant le nain et le paladin par surprise.

C'est alors que Morgoth lança son sortilège, qui illumina crûment les contours de la grotte et du monstre avant de frapper l'épiderme squameux. Mais si une partie de l'énergie se propagea comme prévu dans le corps de la bête, ravageant sa physiologie et le faisant bondir violemment vers le fond de la caverne, une autre partie du flux électrique fut expulsé par quelque phénomène de résistance magique, et une onde de choc frappa Piété et Monastorio, qui se trouvaient à proximité, et les sonna.

Clibanios, alors, révéla un talent caché. Prenant son luth à un instant où la musique était incongrue, il le retourna, pointant le manche vers le monstre qui déjà recouvrait quelques forces, puis actionna quelque mécanisme dissimulé dans la caisse de résonance en os. Il y eut comme un bref gémissement, et quelque chose d'invisible, impalpable, mais dont tous pouvaient sans peine attester de l'existence, frappa l'adversaire, dont brusquement les mouvements parurent plus gourds, plus lents. Vertu abandonna alors son arc et tira son sabre, elle coupa un tentacule qui la séparait de son ennemi, bondit à sa rencontre, trancha presque la tête aveugle qui expira dans un mugissement grave. A son tour, Xyixiant'h produisit un sortilège d'attaque, un complexe signe divin se forma au-dessus de sa tête, flamboyant, tournoya un instant, puis un mince rayon en sortit et frappa la tête restante en produisant un sifflement suraigu. Un autre rayon, de glace celui-là, sortit de la paume ouverte de Morgoth pour toucher le flanc du monstre qui, blessé, tomba enfin à terre. Vertu s'approcha alors de la tête restante, prenant appui sur un pied au sabot monstrueux, leva son arme pour achever l'abomination.

Un oeil énorme s'ouvrit, un bel oeil d'un vert profond, et qui la considérait, sans haine. Elle frappa, et le monstre mourut.

Le silence retomba aussi soudainement qu'il avait disparu, seulement troublé par les plaintes des blessés. Sarlander porta secours à Ghibli et Mark, lequel était assez gravement touché. Piété, de constitution robuste, releva Monastorio et entreprit de lui prodiguer quelques soins, car il avait sur lui quelques herbes médicinales et la science des choses naturelles lui permettant de les utiliser. Vertu s'assurait du décès définitif de la créature, quant à Morgoth, il était auprès de Xy, laquelle, bien qu'elle n'ait été touchée en aucune façon, restée prostrée, assise à même le sol, le regard dans le vide.

– Prenez garde, madame, prévint Piété. Une diablerie sort de la bête ! On dirait des spectres...

– Tu te trompes, répondit Morgoth, ce n'est pas un maléfice mais au contraire le triomphe du bien sur le mal. Cette créature

malsaine n'a que trop longtemps retenu les âmes immortelles de ses victimes, dont elle se nourrissait. La bête morte, voici les âmes libérées qui s'envolent, rejoignant chacune le lieu de son repos éternel. Ce spectacle magnifique ne t'inspire-t-il pas de mystiques interrogations sur la nature de l'homme, la finalité de son existence et sa place au sein de l'univers ?

– Ben, ça m'inspire surtout l'envie de m'éloigner en courant.

– Ah. Enfin, quoiqu'il en soit, si j'ai raison, nous ne devrions pas tarder à voir surgir de ce corps difforme et pourrissant une lueur plus belle encore, le fragment d'âme qui fut volé jadis à ma chère Xyixiant'h, et qui devrait lui revenir. Vois, ce feu qui commence à s'extraire, il s'élève et hésite, puis trouve le chemin de son enveloppe charnelle. Voici le genre de miracle qui nous dépasse et nous émerveille, nous autres sorciers. Comme je l'avais supposé, il s'agissait bien du Divisé, dont le nom s'explique maintenant logiquement. Tandis qu'une partie de cette pauvre créature moisissait dans le précédent donjon où nous l'avons occise, attachée qu'elle était à la machine qui l'avait vue naître, l'autre partie avait pu s'échapper et, par quelque procédé, avait rejoint ce lieu. Sans doute le sorcier créateur de cette forteresse souterraine l'avait-il invoqué pour garder la troisième de ses maudites portes.

– Alors c'est une bonne nouvelle, se réjouit le jeune guerrier. Cela signifie que nous avons vaincu les trois gardiens, et que nous sortirons bientôt de ce trou à rat.

– Espérons-le, il ne manque plus qu'à trouver la porte.

– Je suppose, dit Vertu, qu'il s'agit de ce curieux porche en arc brisé où trois hautes marches conduisent à deux battants de pierre ornés de runes, rappelant furieusement les deux précédentes portes. Si la reine des elfes a dit vrai, et force nous est de constater que ça a été le cas jusqu'à présent, nous devrions trouver derrière le repaire du nécromancien auteur de ce donjon.

– Et le trésor, soupira Mark, qui malgré ses blessures parvenait encore à marcher. Au fait, et si quelqu'un me soignait ? Hein ?

– Mais tu vois bien qu'on est en panne de prêtresse, l'informa

Vertu, t'as qu'à te finir à la main.

– Hein ?

– Imposition des mains, c'est un pouvoir du paladin, c'est livré dans le pack. Tu aurais dû lire un minimum le manuel avant de t'engager.

– Ah ouais, je suis con. Alors attends, comment on fait déjà ?

– Qui c'est qui veut imposer les nains ? Demanda Ghibli, soucieux de ces menaces fiscales.

– Oh, Xy, y'a quelqu'un ?

L'elfe avait repris une partie de ses esprits, et bien que ses mouvements fussent lents, elle parvint à se relever.

– Comment vas-tu ? S'enquit son amant, inquiet.

– ...euh... bien. Bien. J'ai eu un accès de faiblesse, mais ça passe. C'était le Divisé...

– Oui, un autre fragment du Divisé. J'espère bien que c'était le dernier.

– J'ai des souvenirs... il me semble... ils sont encore emmêlés avec ceux du Divisé... quelle horreur que sa vie.

– Et tes souvenirs à toi, ceux de ta vie passée, te reviennent-ils ?

– Certains... oui, je crois que certains reviennent. Comme la reine l'avait prédit.

– A la bonne heure !

– Eh ! Oh !

Ils se retournèrent vers Ghibli, renfrogné.

– Si la dame a retrouvé ses facultés, elle pourrait peut-être voir à soigner les blessés, vu que c'est pour ça qu'on la paye.

– Oh oui, bien sûr, excuse ma distraction, compagnon. Montre tes blessures, et que la bénédiction de Melki les referme.

– Ouais, ouais. Et je vous prévient, le premier percepteur qui s'approche pour me taxer mon or au taux marginal de 52,5% hors CSG et RDS, je lui fais les tiers provisionnels à la hache, façon naine !

– Ah, tu aimes donc tant l'or ?

– Bien sûr, car je suis un nain. Le nain aime l'or, c'est atavique et tout le monde sait ça. Mais je ne peux espérer que tu

comprennes ça, les elfes sont réputés pour aimer d'autres choses dans la vie.

– Oh, mais détrompe toi, j'aime beaucoup l'or. J'aime l'idée d'en avoir pleinplein et de crouler sous son poids. Lève le bras comme ça...

– Ah, voilà qui est bien parlé ! Je craignais un peu que tu sois de ces elfes gngnngnan genre nostalgie monde perdu machin-bidule.

– Et pourquoi les elfes ne pourraient-ils pas aimer l'or ?

Ce fut Vertu qui répondit.

– Je suis mal placée pour te reprocher ton avidité, ma chère amie. Je suis pour ma part issue du peuple, et je ne crache pas sur les richesses, mais je ne suis qu'une pauvre humaine, ne trouves-tu pas que la cupidité est une passion un peu vulgaire pour un peuple raffiné comme le tien ?

– Et en quoi l'or serait-il vulgaire ? C'est un superbe métal, évoquant la gloire éternelle de l'astre du jour, et dont on fait de merveilleux bijoux. Et puis, l'or est utilisé pour payer les gens, pour récompenser leur travail. Si tout le monde estime que le travail est une noble chose, comment l'or, qui lui est équivalent, serait-il vulgaire ? Saviez-vous que c'étaient les humains qui avaient inventé l'usage de la monnaie ? J'ai toujours considéré que c'était un des principaux titres de gloire de votre race.

– Euh... oui, sans doute. Enfin ça, c'est le point de vue de quelqu'un qui n'en a jamais manqué. Bon, si tout le monde est sur pied, on se la fait cette lourde ?

La lourde donc, que je m'abstiendrai de décrire à nouveau, narguait nos héros de ses deux battants surnois. Vertu s'en approcha avec prudence, torche à la main, cherchant à éloigner quelque petit animal qui aurait pu se cacher dans l'ombre du chambranle. Puis elle s'intéressa à la porte elle-même,

– Morgoth, il y a marqué quoi là ?

– C'est de l'ancienne langue elfique, inscrite dans les caractères vénérables de...

– M'en fous de ta vie, ça raconte quoi ?

– Il est écrit ici que la porte est ouverte à qui veut la franchir. C'est plutôt une bonne nouvelle je trouve.

– Et que penses-tu de ce grand ovale blanc et plat, soigneusement poli, à cheval entre les deux battants ?

– Ben, c'est un... ovale...

– Tsss... mon pauvre Morgoth, pas encore prêt tu n'es. Allez, détecte-moi la magie.

– Tu crois ? Bon...

Il sortit donc son cristal de détection, tous les magiciens en avaient un, qu'en général ils considéraient comme un porte-bonheur, une sorte de fétiche. Celui de Morgoth était sans fioriture, juste retenu par une chaîne et un sertissage de cuivre ouvragé avec retenue. Le sorcier lança son sortilège, puis observa au travers du cristal la surface de la porte.

– Par les rhumatismes du chanoine Bidard ! Tu avais raison de te méfier, il y a un puissant glyphe de protection sur cette porte. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Les rhumatismes de qui ?

– Le chanoine Bidard. Un saint homme qui vivait dans un village non loin de là où je suis né... euh...

– Mais c'est quoi ces jurons ? Tu veux passer pour un couillon toute ta vie ou quoi ?

– Vertu a raison, renchérit Mark, j'ai connu des moniales qui auraient eu honte d'employer un vocabulaire aussi châtié. Mais lâche-toi donc, bougre d'âne, fais-nous des jurons qui aient de la gueule, quoi !

– Mais c'étaient de violents rhumatismes... tous ceux qui en ont été témoins ont été impressionnés...

– Allez, vas-y, jure un bon coup ! Allez, on t'écoute, sois un homme que diable !

– Euh... Tournelait de mauvais-oeil ?

– Pfff...

– Charançon et ivraie d'août !

– Na-vrant.

– Vil fraude ! Pendard ! Triste sire !

– Mais merde, parle un peu d'organes génitaux, maudis les dieux, que sais-je !

– Euh... par les... par les...

– Oui ?

– Par les couilles de Nyshra !

Un silence glacé s'abattit sur la pièce. Ghibli jeta un regard inquiet au plafond.

– Bon, alors deux choses. D'une part, Nyshra est une déesse, elle est donc a priori réputée ne pas avoir de couilles. Et deuxièmement, c'est la déesse de la vengeance et de la destruction, et s'il est commun que l'on jure par elle, on évite autant que possible de l'insulter.

– Ah ?

– Laisse tomber, déplombe la porte.

IX Joie de la sortie

Derrière la porte se trouvait, comme prévu, le laboratoire du sorcier qui, bien que défunt depuis longtemps, les avait bien éprouvés. Les aventuriers envoyés naguère par la reine des elfes avaient bien fait leur travail, et avaient tout nettoyé. Il ne restait rien, rien de rien. Non seulement tout ce qui avait de la valeur avait disparu, mais les marauds avaient emporté le mobilier, le matériel de laboratoire, et jusqu'aux fresques et bas-reliefs qui avaient orné les murs. Ils avaient même sorti les poubelles.

– Quel navrant panorama. Enfin, il faut voir l'aspect positif des choses, s'il y avait des pièges, ils les ont désamorçés ou déclenchés pour nous.

– Les salauds, ils ont tout piqué.

– A défaut de trésor, ce donjon nous aura été riche d'expériences. Xy ? Qu'est-ce que tu fous plantée là, viens, la sortie est par là. Xy ?

Mais Xy préférait rester plantée là, les yeux écarquillés, au milieu d'une des pièces désertes. C'est que depuis qu'on l'avait réveillée, dans l'autre donjon, aux côtés de l'autre Divisé, elle

avait l'impression d'avoir oublié un détail. Bien sûr, elle avait oublié tout un tas de détails, puisqu'elle avait tout oublié de sa vie passée, mais celui-là, elle avait le sentiment diffus autant qu'irritant que c'était quelque chose d'assez important, voire d'assez fondamental.

Or, le détail en question venait de lui revenir, avec tout le reste de ses souvenirs.

Lorsque Morgoth tendit la main pour attraper son bras, elle poussa un cri strident et sortit en courant.

– Attrapez-la, ordonna Vertu, elle va finir par se faire mal.

– Ok, fit Mark laconiquement avant d'étendre Xy en lui pratiquant le "coup de la corde à linge" lorsqu'elle parvint à sa hauteur.

– Mais t'es cinglé ? Réalisa soudain Morgoth.

– Ben quoi, je l'ai arrêtée.

– Mon dieu, la pauvre... Vite, faites quelque chose.

– Fais voir ? Intervint Vertu. Bah, elle n'a rien, elle est juste un peu sonnée, elle a le cuir épais. Mark va la porter, pour sa peine.

– Pfff...

– Voilà, c'est la dernière porte.

– Regardez, nota Piété, on entrevoit le jour par les interstices.

Tous étaient soulagés de quitter les entrailles de la terre pour retrouver le soleil.

– Voyons la clé de la reine. Préparez-vous, une mauvaise surprise est toujours possible.

La voleuse introduisit la clé dans la serrure et l'actionna. L'ancien mécanisme elfique, empreint de sortilèges subtils, joua sans problème, et la porte s'ouvrit toute grande, sur une scène qui frappa nos héros de surprise et d'horreur.

La porte s'ouvrait sur un panorama grandiose, dans un bosquet alpestre à flanc de colline, qui s'ouvrait largement sur un paysage spectaculaire de moyenne montagne. Dans les feux oranges du soleil se couchant sur les contreforts du Portolan,

dont les crocs blancs déchiquetaient au loin les cieux pommelés, une grande forme noire se détachait, fièrement campée sur ses pieds bottés de cuir, à moins d'une dizaine de pas de là. C'était un de ces cavaliers sinistres, un Khazbûrn comme les appelait Ghibli, qui donc, contre un buisson, urinait en sifflotant "la Marche Impériale" (John Williams). Voyant arriver les aventuriers, il ouvrit deux grands yeux rouges et surpris.

Mark fut le premier à réagir et, oublieux de son fardeau, il brandit son épée flamboyante et se jeta sur le sombre ennemi. Les deux adversaires se ressemblaient, et s'il avait eu le temps de chausser son heaume, on aurait eu du mal à distinguer le bon de la brute (on considèrera ici que Mark est le bon). Le coup terrible mordit le bouclier ovale du maléfique cavalier, qui lui fut arraché. Un deuxième coup fut paré par le trident noir de la créature. Les deux combattants restèrent ainsi un bref instant, les armes emmêlées, se jaugeant, puis une flèche de Vertu passa à un pouce de la hanche de Mark pour se planter dans la cuisse de son ennemi. Il recula, un flot de vermine, d'insectes et de vers, jaillit sous ses pas, la hache de Ghibli vrombit et se planta dans le plastron de son armure. Piété et Monastorio se lancèrent en soutien de Mark, mais le trident les tenait à distance tandis que la légion des bestioles remontait le long de leurs jambes. Cependant, Sarlander avait utilisé ses talents d'elfe pour se faufiler rapidement dans les buissons et contourner le combattant à la triste figure. Celui-ci avait arraché l'arme de Ghibli et, maintenant, se battait à deux armes. Il parvint ainsi à parer les coups de Mark et Piété, puis les abattit, l'un après l'autre, de ses coups d'une puissance surnaturelle. Il avançait maintenant sur Monastorio, insensible aux traits que Vertu lui adressait, tandis que Ghibli, désarmé, était réduit à l'impuissance. Le guerrier Malachien vit alors que son bâton ne ferait pas le poids face à un si terrible ennemi. Il recula alors de quelques pas, avec précipitation, dévissa d'un geste sec une bague argentée qui sertissait son long et lourd bâton, puis éjecta ce qui se révéla être un fourreau recouvrant un bon tiers de la longueur, et dégagea ainsi une lame de deux pieds de long, sur laquelle courraient des flammes

nerveuses et mortelles. Voyant cela, le cavalier noir eut une hésitation, et c'est à cet instant que Sarlander le frappa par derrière, de toute la puissance dont sa hache hurlante était capable. Le monstre se cabra, et Monastorio en profita pour planter sa lance dans l'abdomen, si fort qu'elle transperça doublement l'armure maléfique et ressortit de l'autre côté d'un bon pied. Très gravement blessé, il recula, trébucha, se releva, emportant les armes de ses ennemis. Sans se presser, Mark arriva et pensa achever le travail, faisant rouler la tête casquée dans l'herbe rase avec un gémissement de bûcheron. Mais le grand guerrier restait obstinément debout, et sans qu'on puisse savoir où il puisait sa force ni comment il s'orientait pour trouver ses proies, mais il continuait à brandir son trident de façon menaçante, et ne manifestait aucune envie de cesser le combat pour trouver le repos dans la mort.

– Ecartez-vous de lui, fit alors Xy, d'une voix blanche.

Elle s'était relevée, éveillée par le fracas des armes, et se dressait maintenant, un peu à l'écart. Les mouvements lents et gracieux qui accompagnaient le lancement de son sortilège exprimaient maintenant une force nouvelle, ainsi qu'une grande lassitude. L'air se chargea progressivement d'une énergie bienfaisante, et toutefois terrible, et soudain, une colonne de feu sembla tomber du ciel et immola le cavalier sans tête, qui sans un cri, mit genou en terre, puis tomba sur le sol, pour ne plus se relever cette fois. Mark fut le premier à oser s'approcher du cadavre fumant, pressé de faire l'inventaire des trésors.

– Ben au moins on est fixés, ils ne sont pas du tout invincibles. Oh, mais regardez tout ce qu'on trouve ici... Quelqu'un a l'usage d'un trident magique ? Je crois que l'armure est irrécupérable hélas, un paysan pourrait en faire un épouvantail... Quelqu'un a retrouvé le bouclier ? Ah oui, le heaume, je suis curieux de savoir quelle tête avait ce monsieur...

Il prit donc le heaume, et le trouva vide. L'armure s'était affaissée, et à l'exception des flots de sang qui avaient irrigué l'herbe verte de la plaine, il n'y avait plus rien pour témoigner qu'un corps de chair l'avait occupée.

– C'est pas banal ça, commenta Ghibli qui avait récupéré le bouclier.

– Son âme torturée a rejoint les enfers, expliqua sentencieusement Sarlander, et notre mère la Terre ne veut plus porter son corps.

– Oh dites donc, il y a un truc qui cliquette dans le gantelet... Eh, venez voir, un anneau magique ! Serait-ce qu'on l'aurait déjà trouvé, ce fameux anneau ? Ah non, il ne correspond pas à la description.

– A quoi tu vois qu'il est magique, demanda Piété ?

– Ben, il est en jade poli orné de runes, il brille, il fait cling... Morgoth, tu peux nous dire ce que fait cet anneau ?

– Il fait cling. Je n'ai plus mon sortilège d'identification, mais vu que ce monsieur le portait au doigt, il est peu probable qu'il soit maudit, n'est-ce pas ?

– C'est l'évidence même.

– Donne, je vais l'essayer.

Un silence respectueux se fit autour de Morgoth, qui allait prendre là un grand risque. Pourquoi le prenait-il ? Rien ne le pressait, il aurait tout aussi bien pu attendre le lendemain, sans doute voulait-il impressionner ses compagnons, en particulier Xyixiant'h. Toujours est-il qu'il mit l'anneau à son majeur droit.

Aussitôt, sa bouche s'emplit d'un goût de fer et il fut pris d'une violente nausée, mais aussi d'un sentiment grisant. D'un coup, tout lui semblait plus facile, ses gestes étaient plus lourds, son cerveau plus rapide, tous ses sens lui paraissaient aussi plus aiguisés. Oh non, il n'était plus ce pitoyable petit sorcier, ce minable dont tous se moquaient, grâce à l'anneau, il savait qu'il pourrait bientôt faire de grandes choses, abattre les obstacles, écarter de sa route ceux qui l'avaient toujours méprisé, écrasé de leur supériorité. Il jeta un regard à ses compagnons, les pauvres compagnons, ils ne comprendraient sans doute pas, ils ne veraient jamais la grandeur, la gloire, la puissance à portée de main. Il fallait les écarter, ça lui apparaissait clairement maintenant, il fallait les sacrifier à l'oeuvre pour qu'ensuite, le Maître soit satisfait. Il leva sa main, son cerveau bouillonnait d'une

énergie magique bien au dessus de ce qu'il connaissait jusque là, ce serait facile...

D'un geste rageur, il arracha l'anneau de son doigt. Pourquoi n'avait-il pas succombé ? Comment avait-il résisté à une tentation qui en avait brisé de plus forts et de plus expérimentés que lui ? Peut-être était-il foncièrement bon et cette étincelle de bonté qui était en lui ne pouvait être éteinte par aucune force mystique. Peut-être sa loyauté envers ses compagnons lui avait-elle insufflé la force nécessaire. Peut-être avait-il réussi un save. Peut-être, simplement, était-il si fondamentalement lassé d'avoir été floué, berné et manipulé toute sa vie durant par des gens sans scrupules qu'il avait acquis une sorte d'immunité naturelle contre les belles promesses du mal.

Toujours est-il qu'en cet instant, Morgoth l'Empaleur accomplit un exploit digne d'admiration, dont lui seul connaissait la valeur, mais dont il tira jusqu'à la fin de sa vie une légitime fierté.

La Vallée du Soleil

Morgoth VI – Et nous voici à Baentcher la rouge, cité pleine de charme et de danger. Nous y découvrirons le merveilleux Temple Noir, les guildes de magiciens et quelques ennemis énervés (à juste titre). Ici, adieu gobelins et brigands de bas étage, on croisera du vampire et du dragon, on voit qu'ils ont gagné des niveaux, nos joyeux pandards.

I Bienvenue à Baentcher

– Il faut le reconnaître, admit Marken-Willnar Von Drakens-tröhm (qui sera dans cet ouvrage désigné sous le nom de “Mark”, le sobriquet de “Chevalier Noir” ou sa profession “le paladin”), j'ai déjà vu des places moins bien défendues.

– Ça n'a pas trop changé depuis mon époque, on dirait, se réjouit Xyixiant'h avant de regagner la mutité qui avait été son attitude générale ces dernières semaines.

– On prétend, dit Morgoth avec émerveillement, que le temple de Hima est à voir absolument.

– Ben, vois tout ton saoul, il est là, dit Vertu.

– Où ?

– Là. Au bout de mon doigt.

– Je ne vois pas. C'est où par rapport à cette grosse colline en plein milieu de la ville ?

Elle lui jeta son regard le plus consterné.

– Ah ! Ah oui quand même.

– Quelle splendeur ! J'ignorais qu'une ville pouvait être aussi grande, s'étonna Piété, lequel s'était attiré l'admiration de ses compagnons pour leur avoir fait traverser sans encombres le Portolan en plein hiver, ce qui n'était pas un mince exploit.

– Je confirme, fit Ghibli d'un air blasé, ça existe. La capacité de l'humanité à s'empiler en quantités déraisonnables sur une surface minuscule est proverbiale et prête à rire chez toutes les races civilisées. Espérons seulement que notre séjour sera bref, je n'ai pas que de bons souvenirs de mon dernier passage à Baentcher.

– Célébrez ma splendeur, oriflammes d'azur

Craignez de ceindre un jour la pourpre de mes murs

C'est à moi que l'on vient en quête d'aventure

D'or, de gloire ou d'amour, parfois de pédicure

– Pas facile les rimes en "ure", hein Clibanios ? Demanda le commandant Monastorio, faisant pour l'occasion preuve d'un rare sarcasme.

Le barde haussa les épaules, peut-être avec l'équivalent d'un sourire gêné.

– Vous avez vu le nombre de gens qui convergent vers les portes, nota Sarlander ? Quelle ruée, on dirait qu'ils sont pressés.

– Tu m'étonnes, expliqua Vertu, ils n'ont pas envie de rester bloqués dehors toute la nuit, les portes ferment dès le coucher du soleil. C'est tous les soirs le même cirque, les imprévoyants prennent leur temps, lambinent en route, papotent avec les boueux du coin, résultat, une fois devant la cité, c'est la cavalcade. Quelle bande d'imbéciles.

Un ange passe.

– Oh putain... Cravachez mes couillons, cravachez sec !

Chevauchant à mont, évitant les routes et les villages et usant de détours pour induire leurs poursuivants en erreur, il leur avait fallu plus de deux mois de voyage à nos neuf héros pour franchir les cols du Portolan, les collines de Souphkie et les plaines bordant le Xno. Ainsi, lorsqu'ils avaient dépassé le fort occidental marquant la frontière de la cité-état de Baentcher, les derniers beaux jours d'un automne tardif n'étaient-ils qu'un souvenir pâissant, qu'avaient remplacées les souffrances quotidiennes d'un hiver montagnard. Toutefois, la vue qu'ils avaient eue soudain de la plus puissante cité du Septentrion récompensait grandement leurs efforts.

La gloire de Baentcher ne résultait pas de la volonté de dynastes mégalomanes, de la foi des prêtres fanatiques, de la supposée nécessité stratégique ou de quelque autre hasard de l'histoire, elle était le fruit d'une évidence géographique incontournable. Le Portolan, chaîne de hautes montagnes particulièrement escarpées, coupait le continent de Klisto d'est en ouest sur des milliers de lieues. A la belle saison, il était possible à d'intrépides caravanes muletières de pratiquer quelques cols et, moyennant de nombreux lacets et à supposer qu'aucun rocher ne vous choie dessus, il n'était pas déraisonnable d'emprunter un de ces itinéraires pour relier les contrées du grand nord avec les nations bordant la mer Kaltienne. Encore ces expéditions voyageaient-elles léger, n'emportant que de faibles quantités de marchandises, et si possible pas trop précieuses car la contrée était hostile et l'indigène, en plus d'être souvent crétin et goitreux, se faisait volontiers pillard à ses heures. De toutes les façons, dès que le temps se faisait vilain, la pratique de ces sentes relevait plus du cas psychiatrique que du sport d'hiver, même les mouflons y glissaient comme savonnette humide sur poêle Tefal¹. Bref, à moins de faire un détour de plusieurs milliers de lieues par l'ouest, ce qui pouvait prendre une année, la manière la plus simple de traverser le Portolan consistait à emprunter la passe de Dûn-Molzdaar, ce qui en langage nain signifie "la

¹Inutile de m'écrire pour me demander la recette de la savonnette sautée.

Vallée du Soleil", ainsi appelée en raison d'un alignement astronomique spectaculaire permettant d'y voir se lever l'astre du jour dans l'axe au voisinage du solstice d'hiver, et qui se trouve être la seule à perforer commodément le massif Portolan. C'est donc à l'endroit le plus étroit de la passe que se trouvait lourdement posée Baentcher la rouge, dont le nom avait exactement la même signification que Dûn-Molzdaar en un idiome humain perdu depuis des lustres. Je vous épargne l'Enochien Archaïque.

Au cours des millénaires, de grandes quantités de barbares venus du nord (et de petites quantités de barbares venus du sud, pour changer) avaient déboulé dans la plaine en hurlant, toque au vent, cheveux gras, les têtes pourrissantes de leurs ennemis au bout de leurs lances, sur leurs petits chevaux nerveux, le steack sous la selle, tout bien comme il faut. Puis ils avaient vu Baentcher, les murailles de fer dont l'oxydation fournissait à la cité son surnom, ses tours aux merlons pointus. Là, plus d'un Grand Khan s'était gratté la barbe, avant de décider que finalement, ils n'avaient peut-être pas épuisé les charmes du pays qu'ils venaient de piller. Pour être honnête, les murailles de Baentcher n'étaient pas de fer plein, mais de pierre recouverte de plaques de fer boulonnées, de manière à les protéger contre les projectiles de catapultes. On avait poussé le vice jusqu'à utiliser des boulons pointus. Il y avait du mâchicoulis sur toute la circonférence, et le chemin de ronde large de dix pas était protégé des archers, des arbalétriers et même des projectiles de scorpions par un toit de bronze lourd, amovible par endroit, pour permettre le tir de volées de flèches ou de catapultes sur les assaillants qui se seraient aventurés sur le glacis en contrebas. L'enceinte faisait quinze pas de haut, bel édifice donc, et à supposer qu'il soit humainement possible de le franchir, il fallait encore prendre la seconde muraille, monumentale, de vingt-cinq pas de haut, dont les tours en quinconce couvraient les angles morts de la première. L'entreprise était plutôt périlleuse, car l'espace interdit de trente pas séparant les deux murs était tapissé d'une certaine variété de ronces empoisonnées et creusé de fosses de toutes tailles, emplies de longs pieux, et habilement dissimulées

selon un plan que seuls connaissaient quelques officiers de la garde, ainsi que les lézards carnivores qu'on laissait patrouiller là pour dissuader les maraudeurs. Pour ce qui est des tours, il y en avait sur les fortifications, certes, mais aussi à l'intérieur de la ville, plus épaisses encore, de véritables forteresses autonomes semées dans le tissu urbain, reliées les unes aux autres par un réseau de passerelles aériennes couvertes, accrochées aux flancs et aux toits des maisons, ainsi que, pouvait-on supposer, par un réseau souterrain de secours.

Ah, mais je les vois nos étourdis bailler l'octroi aux portes de la ville ! Vite vite, rejoignons-les.

II Le Singe Aphteux

Tout le monde était de bonne humeur à l'idée de se délasser, de prendre un bon bain et de dormir sous un mol édredon, y compris le Chevalier Noir qui, dès qu'ils eurent passé la Porte du Chaudron, fut envahi par la nostalgie.

– Ah, mes bons amis, je me souviens comme si c'était hier de ce lointain jour de printemps où je franchis cette porte et où je pénétrais dans cette cité grouillante, la découvrant avec émerveillement.

– Tu es donc déjà venu ici, demanda Piété ?

– Holà, que oui, et j'y suis revenu souvent. Du reste je me permets de te mettre en garde, car la ville est littéralement infestée de voleurs, comme en témoigne cette historiette que je m'en vais te narrer par le menu : la première fois donc j'étais comme toi, baillant aux corneilles, le nez en l'air, comme un touriste. Je passe l'octroi du guet, je fais dix pas, et voilà que je me fais déjà dérober ma bourse par un petit vaurien maigre et dépenaillé, de mon âge approximativement quoique de gabarit plus modeste, et qui se sauve en courant. J'ai poursuivi ce filou dans les ruelles adjacentes pendant un bon moment, et j'ai eu toutes les peines du monde à le rattraper et à récupérer mon or.

– Et je gage que tu lui as brisé les reins, pour lui apprendre

à vivre.

– Ah ah, tu commences à bien me connaître ! Mais non en fait, lorsque je l'ai rattrapé, et après lui avoir mis tout de même une bonne rossée, je me suis rendu compte que ce voleur était en fait une voleuse. Il se trouve que j'étais nouveau en ville et que j'avais besoin d'un guide, je lui ai donc laissé quelques piécettes ainsi que la vie sauve, erreur que j'eus souventes fois l'occasion de regretter par la suite. Ah, comment s'appelait-elle déjà, cette petite merdeuse... Avec l'âge, je perds un peu la mémoire des noms.

– La question, répondit Vertu, n'est pas de savoir quel était son nom, mais si elle est encore capable de te tirer une flèche dans chaque orbite avant que tu n'aies le temps de sortir ton épée.

– Eh eh eh, le bon vieux temps... Mais dis moi ma petite Vertu, je te trouve bien emmitouflée ce soir, deviens-tu frileuse ou bien timide ?

Il faut signaler ici qu'il faisait grand froid, car nous étions au plus rigoureux de l'hiver, et que tous s'étaient parés d'épaisse fourrure achetées à Banvars ou en route, y compris Clibanios qui, bien que les rigueurs du climat ne le concernent pas, avait avantage à dissimuler une anatomie un peu surprenante.

– Il se trouve que j'ai quitté Baentcher voici quelques années en y laissant plusieurs amis chers, ainsi que quelques ennemis assez acharnés, et je préférerai à tout prendre contacter les premiers avant de tomber sur les seconds, d'où ma discrétion. A ce propos, si vous pouviez éviter de m'appeler Vertu en public, ce serait approprié.

– On fait quoi, puisque c'est toi le chef ?

– La circonspection s'impose, mes amis, Baentcher a toujours été une cité violente où on a vite fait de se faire pourfendre pour un mot de travers, un regard trop appuyé, ou même sans aucune espèce de raison. Nombreux sont ici les guerriers, assassins et sorciers affamés qui louent sans scrupules leurs talents aux plus offrants, soyez donc sur vos gardes. Je suggère pour commencer que nous trouvions une grosse auberge pas trop

chère et pleine d'étrangers, nous y passerons inaperçus et nous pourrons y oublier les fatigues du voyage.

On conçoit que la proposition reçut un accueil favorable, d'autant qu'en cette saison, on n'avait guère envie de flâner dans les rues particulièrement venteuses de Baentcher. Ils traversèrent rapidement les quartiers occidentaux de la ville, où se trouvaient concentrés les principaux monuments de prestige, passèrent devant le Temple Noir, qui était grand et joli (et que je décrirai plus en détail un peu plus tard), puis parvinrent aux quartiers industriels de l'est à cette heure que l'on décrit souvent comme "entre chien et loup". Puis Vertu fit faire halte en vue d'une auberge.

– Morgoth, dit-elle, va donc réserver nos chambres, nous attirerons moins l'attention si nous arrivons par petits groupes.

Il acquiesça et prit à sa suite Xyixiant'h, Sarlander, Mark et Ghibli. Il entra dans la grande salle et avisa un jeune homme au visage pas du coin, occupé à tenir à jour un registre.

– Bonjour, monsieur .

– Bonzuumesieuuu, répondit le commerçant avec force courbettes et un accent difficilement compréhensible.

– Euh, oui bonjour. Je souhaiterais réserver neuf chambres, s'il vous plaît.

– Neufmesieuuu. Mabala, laneuftablepourmesieuuuu !

– Non non, je ne veux pas neuf tables, je veux neuf chambres. Chambres, ronron, dormir...

Il fallut force palabres et pas mal de gesticulations à Morgoth pour arriver à se faire comprendre de l'homme, qui n'avait visiblement que des rudiments de nécripontissien, mais il parvint à ses fins.

– Lenomdumessieuuuu...

– Hein ?

– Lenomdumessieuuuu... Ecirlenomdumessieu.

– Ah, bien sûr. Je suis Morgoth L'Empaleur.

– AAAAHHHH...

Quelles que fussent ses connaissances en nécripontissien, notre homme savait au moins reconnaître un nom peu flatteur,

il partit vers l'arrière-salle en hurlant comme un possédé et en abandonnant son registre.

– Et voilà, c'est toujours la même chose. Mais qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour mériter un nom pareil ?

– Mais au fait, eut-l'idée Xy, j'ai une solution à ton problème ! Si ton nom de famille te cause des soucis, tu n'as qu'à prendre le nom de jeune fille de ta mère. C'est quoi la famille de ta mère ?

– Euh... Lenoir.

– Et bien, c'est parfait ça ! C'est répandu, passe-partout, il y en a plein l'annuaire. Imagine, tu arrives dans une auberge, tu te présentes poliment : “Bonjour, je suis Morgoth Lenoir !”...

Un silence gêné accueillit la proposition de Xyixiant'h, qui perçut la sottise de son propos aussitôt qu'elle le proféra.

– Ah ouais.

– ...les clients fuient, panique, bousculade, vingt morts, commenta le nain.

– Bon, ben n'en rajoute pas. Mais aussi, c'est à cause de ton prénom... C'est quoi ton second prénom ?

– Damodar.

– Ouille. Et ton père, son prénom ?

– Waldemaar. Avec deux a.

– Tu n'as pas des frères et soeurs ?

– Il y a mon frère aîné Iago, ma grande soeur Lucrèce, mes puînés Drako et Néron, qui sont jumeaux... ah, et aussi le petit Sidious, que je ne connais pas.

– Et tes parents font donc métier de malades mentaux... Ajouta Mark.

– Ce sont d'honnêtes commerçants parfaitement équilibrés. D'ailleurs, quand on s'appelle Marken-Willnar Von Drakenströhm, on balaye devant sa porte, n'est-ce pas.

– En ce moment, proposa Sarlander, c'est la mode parmi les Premiers Nés de prendre un nom d'arbre. La communion avec la nature, tout ça... Imagine, “Chêne l'Empaleur”.

– Moi, fit distraitement Ghibli en polissant sa hache, j'ai un cousin qui s'appelle Nguhulburk, ce qui signifie Saule en langage

nain (dialecte du nord). C'est joli Saule !

– C'est joli, c'est joli... pour un nain sans doute. Quelle grotesque variété de sorciers voudrait s'appeler Saule ?

Alors arrivèrent les autres, coupant cours à la conversation. L'établissement s'intitulait "Le Singe Aphteux", une insula de quatre étages plus combles, bâtie autour d'une cour carrée par ailleurs non dénuée de charme, et dans l'écurie de laquelle ils avaient eu bien de la peine à loger leurs montures, lesquelles ils s'étaient procurées dans une ferme isolée au bas de la montagne. Il s'agissait d'une de ces grandes auberges populaires des quartiers de l'est, essentiellement fréquentée par de petits marchands et maraîchers venus en ville pour une nuit ou deux, des pèlerins fourbus, des voyageurs vaquant à leurs diverses affaires familiales ou professionnelles. On trouvait aussi quelques barbares des contrées du nord, Phtangiens, Héboriens, Arganthsi, Valkashes, Gardounais et autres brutes à l'épée lourde et à la cervelle légère, venus quérir renommée, fortune, cicatrices, hydro-mel et maladies glorieuses. Tout ce petit monde s'étalait dans la grande salle en L autour des deux feux sur lesquels deux bonnes cantinières suantes à la large poitrine nue, qui constituaient un des charmes de l'établissement, cuisaient les excellentes grillades qui étaient un autre charme de l'établissement. Le troisième attrait consistait en une cage de cinq pas sur huit, à l'intérieur semé de sciure et de sable, une arène, en somme, où les clients éméchés étaient encouragés à vider leurs querelles à prudente distance de la vaisselle et du mobilier. C'était un étranger qui tenait l'auberge avec sa famille, un oriental au visage triangulaire, aux yeux en amande et aux longs cheveux aile-de-corbeau, d'âge indéfinissable. C'était un de ces nombreux réfugiés venus de l'est ces dernières années, poussés semblait-il par l'avènement d'un énième seigneur du mal, aussi proposait-il une cuisine typique de son lointain pays, qu'après avoir pris un solide dîner reconstituant, nos amis affamés s'empressèrent de goûter.

– A ton avis, demanda Morgoth à Vertu, c'est quoi un "Yakinezu" ?

– Oh oui je m'en souviens, c'est un assortiment de brochettes

faites de la viande d'un petit animal typique de la région. C'est ce que l'on appelle aussi la "muridette", c'est pas mauvais, mais pour moi ce sera juste un assortiment de fruits secs, merci.

– Moi je me laisserai bien tenter par le Nekkosoba, fit Piété. Je me demande ce que ça peut être.

– Et moi le Hinu Lamén, annonça Xyixiant'h.

– Et les deux là ils prennent quoi ? Mark, Ghibli, c'est fini ces chamailleries ?

Les deux compagnons étaient déjà aux prises avec le démon de la bière, et conféraient à grands renforts d'exclamations viriles.

– Ce nain prétend que c'est lui le plus gros bourrin du groupe.

– Et alors, laisse-le prétendre.

– Je ne prétends rien, je sais. Je suis un grand guerrier, nul ne m'égale à la hache et ma fureur est légendaire d'ici au Bouclier des Dieux.

– Heureuse de l'entendre.

– Et aucun d'entre vous n'est de taille à se mesurer à moi, aucun.

– C'est merveilleux. Encore une chopine ?

– En vertu de quoi, poursuit Ghibli, je revendique la direction du groupe, ainsi qu'une double part du butin, selon les lois de la flibuste ! Et si quelqu'un se croit plus fort que ça, qu'il vienne tâter de ma hache !

Allons bon, se dit Vertu. Le comportement du nain ne s'était guère amélioré depuis le donjon de Grob, et il n'avait manqué aucune occasion de saper son autorité, mais là, alcool où pas, la situation devenait plus préoccupante.

– Donc, nonobstant le fait que notre activité n'a qu'un lointain rapport avec la piraterie maritime, tu penses être le plus fort d'entre nous, pas vrai ?

– Je veux.

– Plus fort que Mark ?

– Sûrement.

– Et que Sarlander ?

– Ça m'ferait mal au cul.

– Et que moi ?

– Ah ah ah ! T'es mignonne Vertu, t'as mené le groupe gentiment jusqu'ici, mais c'est le moment de mettre un peu le turbo. Et il n'y a que Ghibli, fils de Grouïn le Orc, qui puisse nous mener vers la gloire et la fortune !

Il brandit sa hache en signe de défi.

– Tu ne m'as pas répondu, tu te crois plus fort que moi ?

– Tranquille !

– Et bien dans ce cas, je serais ravie de prendre sur le champ une petite leçon de ta part, cher maître. Il faudrait juste que nous trouvions un endroit dégagé... oh, regarde, la cage là-bas !

– Hache contre sabre, au premier sang ?

– Exactement.

– Je suis ton nain, guenon à cul rouge.

III Le duel

Et donc, à la grande joie des spectateurs assemblés, Vertu et Ghibli s'en allèrent quérir le patron afin qu'il ouvre la cage. Tout content, celui-ci arbora un grand sourire (soit, il arborait en permanence un grand sourire, car c'était un oriental), puis se mit à annoncer partout le duel avec force gesticulations, afin d'ameuter les spectateurs. Les premiers paris commencèrent à s'échanger parmi la foule, Mark n'étant pas le dernier à y participer.

– Mais Xy, demanda Morgoth, que fais-tu ?

– Et bien tu vois, je prends des paris. Apparemment on est aux alentours de quatorze vingtièmes pour Ghibli, tu te rends compte ! Ca veut dire que si je mise six pièces d'or, j'en gagne vingt, ce serait criminel de laisser passer une telle occasion.

– Si tu mises sur Vertu, s'entend.

– Evidemment.

– Et si elle gagne.

– Et bien, il faut être honnête, Ghibli est bien gentil mais... tu connais Vertu, elle ne se laisserait jamais entraîner dans un

duel si elle n'était pas certaine de gagner.

– Mais... c'est parfaitement immoral de parier sur le combat de deux amis, deux compagnons !

– Morale et argent, amour, ce sont deux choses bien différentes. Tiens, regarde Mark, qui la connaît mieux que nous tous, sur qui crois-tu qu'il parie ? Note bien ça ne veut rien dire, la dernière fois qu'il a parié sur un duel je l'ai plumé de soixante... euh...

– La dernière fois ? Tu veux dire que ce... maroufle de paladin dévoyé a parié CONTRE moi aux piliers d'agonie ?

– Mais oui. Vertu aussi. Et toute la salle. Il n'y a guère que moi qui t'ai fait confiance, car je suis habile à juger de la valeur des hommes. Et à cette occasion, j'en ai gagné pleinplein, encore merci.

C'était la première fois depuis des semaines, depuis qu'elle avait recouvré la mémoire en fait, que Xyixiant'h prononçait tant de paroles d'un coup. Une triste mélancolie avait pris l'elfe après qu'ils eussent défait le Khazbûrn qui gardait la sortie du donjon de Grob, elle n'avait tout d'abord répondu aux questions que par monosyllabes, refusant de s'expliquer sur son expérience, sur ce qu'elle avait appris de sa vie passée, se bornant à confirmer qu'elle s'appelait Xyixiant'h, et qu'elle était prêtresse de Melki. Elle ne s'était guère plus confiée à Morgoth, qui à son grand désespoir l'avait vue s'éloigner de lui, et avait noté que son caractère avait subi quelques altérations, gagnant en sagesse, en assurance et en lassitude. Lors du voyage, elle avait parfois émis des commentaires désabusés qui ne lui ressemblaient guère, et le reste du temps, n'avait proféré que des platitudes soigneusement choisies, telles que "beau temps pour la saison, pas vrai ?".

– Adieu Ghibli, soupira Mark, il va me manquer. C'était un nain courageux et je lèverai bien volontiers ma chope à sa mémoire.

– Vertu est donc si puissante que ça, s'enquit Monastorio ? Ghibli m'a fait l'effet d'un guerrier capable et robuste, et ce n'est pas l'alcool qui risque de l'émousser, les nains ne sont pas connus pour ça.

– Je pense qu'à nous huit, par derrière et par surprise, on aurait une chance de se la faire, moyennant quelques pertes inévitables bien sûr, mais Ghibli tout seul... A moins que quelqu'un ne fasse des cachotteries, Vertu est la plus puissante combattante du groupe, mais ne le chantez pas trop fort sur les toits, ça pourrait faire baisser la cote.

– Mais tu parles comme si Ghibli allait mourir, s'enquit Morgoth, je les ai pourtant entendu convenir d'un duel au premier sang, et non à outrance.

– Vertu ne t'a-t-elle pas exposé sa philosophie sur le combat et le duel ?

– Du genre "il n'y a pas d'adversaire, il n'y a que des ennemis" ou "frappe le premier et par derrière" ? Je m'en souviens en effet, mais de là à la mettre en pratique sur ses propres compagnons...

– Ce ne serait pas la première fois. Ah tiens, les voilà qui entrent enfin. Je pense qu'on va avoir droit à l'exposé des griefs.

C'était en effet la coutume dans les terres du nord, où le noble usage du duel est encore plus prisé que sur les rives de la mer Kaltienne, que les protagonistes commencent par expliquer leur querelle aux spectateurs, afin que chacun connaisse les tenants et les aboutissants. Certaines de ces déclarations étaient restées fameuses, soient qu'elles aient exalté le caractère viril de leur auteur, soient qu'elles en aient été les dernières paroles. Toutefois, le duel étant ici impromptu, il ne fallait guère s'attendre à des merveilles de rhétorique.

– Cette femme qui guide notre compagnie d'aventuriers est une voleuse, et je ne lui fais plus confiance. Ses talents sont médiocres, et je mérite plus qu'elle d'être le chef de la compagnie, c'est ce que je compte démontrer par ce duel. Voici pourquoi je revendique ce titre, ainsi qu'une légitime double part des trésors. On va pas se laisser emmerder par les grognasses quand même !

– Ouais ! Hurlèrent quelques nains et barbares de l'assistance.

– Ce nain, reprit Vertu, est un valeureux combattant, mais il n'est pas très avisé. Il n'a cessé de contester mon autorité, mettant en péril notre groupe et la réussite de notre mission.

En triomphant de lui lors de ce duel, je compte lui enseigner quelques rudiments de discipline, leçon que je vous engage tous à méditer.

Et elle tira le sabre du fourreau.

Ghibli fut le premier à faire parler le fer, portant un coup violent de haut en bas, un de ces coups destinés à tuer net et avec des bavures. Vertu, surprise par la vélocité du nain, eut le temps de reculer et riposta d'un coup de taille qui ne rencontra à mordre que la lame de la hache. Celle-ci, comme mûe d'une vie propre, balaya l'espace à l'horizontale à deux pieds du sol, pour scier les genoux de la voleuse qui, heureusement pour elle, n'étaient plus là : elle avait sauté à une hauteur sur-humaine, agrippé un des barreaux formant le toit de la cage, s'était balancée au-dessus de Ghibli, avant de lâcher et de faire demi-tour en l'air. La lame maudite de Ryunotamago partit d'estoc à une vitesse foudroyante, le nain la para en un réflexe qui laissa l'assistance pantoise, puis il tenta d'emprisonner l'acier bleu de son adversaire entre son fer recourbé et sa cognée, mais Vertu fut un peu plus vive à se retirer. Ghibli enchaîna alors deux coups obliques, destinés moins à blesser qu'à faire reculer son opposante jusqu'à l'extrémité de l'arène. Ghibli porta à nouveau un formidable coup vertical, capable de fendre une souche de chêne, et que Vertu para à grand peine, agenouillée, soutenant sa propre lame de sa paume gauche. Elle riposta aussitôt d'un coup de sabre circulaire destiné à trancher une tête, mais que Ghibli esquiva sans peine en se baissant. C'était ce qu'elle attendait, elle disposait maintenant du champ nécessaire à l'exécution de sa manoeuvre : elle sauta derechef au-dessus de son adversaire, dessinant un roulé-boulé en l'air. Ghibli se retourna, prêt à frapper Vertu en déséquilibre si d'aventure elle ratait sa réception. La hache du nain chut alors par terre. Il fit un geste pour la rattraper. C'est alors seulement qu'il remarqua le bras dont la poigne serrait encore convulsivement le manche de la poignée, c'est alors qu'il ressentit un déséquilibre dans sa posture, et soudain, avec horreur, il comprit ! Vertu n'avait pas attendu d'être revenue au sol pour porter son attaque, l'acier

acéré de Ryunotamago avait jailli alors même qu'elle évoluait dans l'air, fauchant un bras du nain – ç'aurait aussi bien pu être sa tête. Les yeux exorbités, le guerrier furieux s'affaissa par terre, attendant la souffrance qui n'allait pas tarder, il le savait. La faiblesse l'envahissait déjà, à mesure que le sang jaillissait de son moignon.

– Bon, ben je crois que le titre de bourrin du groupe me revient, à moins qu'il n'y ait d'autres amateurs ?

– Mais enfin, s'insurgea Xyixiant'h, vous aviez dit au premier sang !

– Ben quoi, y saigne.

– Vite, sortons-le de là, il faut le soigner. C'est horrible ce que tu lui as fait !

– Oh là là, tu n'as qu'à le soigner un peu, tu lui poses un garrot, et puis on le portera au temple de Myrna, c'est ouvert à toute heure. Il y a, à ce qu'on dit, un prêtre balèze du nom de Mazarachias qui connaît un sort de régénération, il lui fera repousser, son petit bras courtaud. Ce qui m'ennuie c'est que ça va nous coûter bonbon.

– Oui ben ça va, je peux le faire, mais on ne m'empêchera pas de penser que se démembrer, ce ne sont pas des choses qui se font entre compagnons d'armes.

– Comment ça tu vas le faire, tu sais faire la régénération ?

– Eh, quand même, c'est moi. Tu me l'amènes ce nain ?

– Y'a pas d'léopard.

On avait allongé le nain sur une table, inconscient et pâle, couleur Père Noël. La prêtresse de Melki se défit de son lourd manteau de fourrure, dévoilant sa robe blanche et or, sa chevelure interminable, ses mains délicates et son visage dont la seule apparition fit taire immédiatement ceux qui l'aperçurent, ce visage si beau que les rustres nordiques et crasseux de l'assistance se sentirent gênés de le souiller de leurs regards, et rajustèrent leurs toques, moustaches et colifichets de cuivre. Elle ne leur accorda pas un regard, elle était bien loin d'eux, bien loin de ses compagnons aussi, qui s'étaient écartés quelque peu. Seule et majestueuse, elle étendit les mains au-dessus du corps inanimé

du nain, psalmodia dans quelque langue plus ancienne que les hommes, plus ancienne que les elfes eux-mêmes, et invoqua le principe divin à un si haut degré que tous ceux qui en furent témoins ce soir là en furent impressionnés.

– C'est pas une oraison divine du septième cercle, régénération ? Se demanda Mark tout haut en revenant de la chambre où il avait déposé Ghibli encore inconscient.

– Il me semble bien que si, répondit Xy qui, ayant achevé son office et empoché le fruit des paris, s'en revenait s'asseoir.

– Hin. Note, j'avais bien dit "à moins que quelqu'un ne fasse des cachotteries".

– Je ne vois pas de quoi tu parles, paladin.

Puis elle ferma les yeux, rejeta la tête en arrière et posa ses douces mains aux doigts fins comme des anguilles des sables sur son doux visage du genre de ceux qui inspirent les légendes, coupant cours à l'échange. Mais Mark se sentait d'humeur inquisitoriale, sans doute en raison de sa récente obédience.

– Cela dit, j'en connais un autre qui est peut-être plus qu'il n'en laisse paraître.

– Qui donc ? Demanda Monastorio tout en lissant sa barbe.

– Allons, tu te souviens peut-être de ce personnage qui, à la sortie du donjon de Grob, fit forte impression avec sa lance ardente...

– Quoi, moi ? S'insurgea le Malachien qui s'était soudain dressé et, main sur le cœur, offrait l'image de la bonne foi outragée.

– Mais oui, monsieur, toi-même qui, tout en te prétendant guerrier médiocre et officier par hasard, n'as pas moins porté l'estocade fatale (aidé de l'ami Sarlander) à notre redoutable ennemi.

– Un coup heureux, voilà tout.

– Un coup heureux ?

– Critique x3 sur une réception de charge, c'est des choses qui arrivent...

– Oui, bien sûr... tu calcules tes moyennes de critique de tête

et tu ne sais pas te battre. Et tu te trimballes avec une lance magique, tout est normal.

– Je t'ai déjà expliqué qu'il s'agissait de l'arme que mon père ramena de son voyage et qu'il me confia afin que je ne parte pas à l'aventure totalement démuni.

– ... et les petits lutins de la montagne l'ont enchantée pour que tu puisses combattre le sinistre grasmülkeux à poil ras qui ravageait leur champ d'herbe-à-pipe. Bof, après tout, si tu veux garder tes petits secrets...

– Euh... excusez-moi de vous déranger...

Un personnage voûté venait de faire son apparition. Il n'avait pas vraiment cherché à surprendre la Compagnie, mais ils étaient tellement occupés à se chamailler qu'ils ne l'avaient pas vu arriver. Revêtu d'un long manteau noir dont la capuche dissimulait ses traits, se déplaçant avec une raideur qui annonçait la sénescence, il avait tout l'air de ce que les aventuriers nomment un commanditaire, c'est à dire un de ces importuns qui traînent dans les auberges, promettant or et gloire aux aventuriers qui accompliraient pour lui une quête quelconque.

– Messire ? Demanda Vertu, se désignant comme interlocutrice.

– Oh madame, j'ai observé votre combat, c'était remarquable. On voit que vous êtes une femme d'expérience. Et que vous tous êtes des preux que rien n'effraie. Il se trouve justement que je suis à la recherche de quelques intrépides...

– C'est que, nous ne sommes pas vraiment libres.

– Mais madame, c'est bien rémunéré. Et parfaitement licite je vous l'assure, il s'agit d'oeuvrer pour le compte du Syndicat des Commerçants du Palantin, afin de purger un nid de vampires situé dans notre beau quartier, et qui fait du tort à nos affaires. Ne me dites pas que cinq-cent askenis ne seraient pas bienvenus.

– Je comprends bien votre problème monsieur. Toutefois comme je vous l'ai dit, nous sommes nous-mêmes déjà chargés d'une quête sans rapport avec la vôtre, et nous ne pouvons dévier de notre objectif. Comme vous seriez vous-même déçu si, après avoir grassement payé un groupe de mercenaire

pour accomplir la besogne dont vous me parlez, vous appreniez incidemment que vos pendants, partis pour traquer les suceurs de sang, avaient finalement préféré passer une semaine à courir la liche, le dragon ou toute autre bête, selon l'occasion qui se serait présentée. Souhaiteriez-vous que nous mettions notre propre commanditaire, qui est un puissant personnage, dans une telle situation ? Et vous même, confieriez-vous une tâche à un parti capable d'une telle légèreté ? Si nous refusons votre offre, ce n'est ni par lâcheté ni par dédain, je vous l'assure, mais simplement par honnêteté.

– Je vois. Je n'insiste donc pas. Que Hanhard vous donne force et vigueur.

– Et puisse Myrna favoriser vos entreprises, gentil bourgeois.

Et après qu'il se fut éclipsé, à la recherche d'un autre parti d'aventuriers, Vertu poursuivit :

– On ne peut pas se reposer cinq minutes sans qu'une quête vous tombe dessus. Vraiment, il y en a qui ne doutent de rien, est-ce qu'on a des têtes à demander l'aumône ? Je me demande si cet ahuri était vraiment sérieux en proposant cinq-cent pièces pour une chasse au vampire. A ce tarif, il risque de tourner longtemps avant de trouver des volontaires pour le suicide.

IV Tous au pieu !

La veillée fut brève, chacun étant fatigué par la chevauchée et impatient de rejoindre le pays des songes. Toutefois, plus d'une heure après avoir rejoint sa chambrette, qui était des plus menues, Morgoth était encore éveillé et, à la lueur de sa chandelle, compulsait un livre de sorcellerie. Vint un moment où, sans raison apparente, il le referma, le rangea soigneusement, souffla sa bougie, se leva et ouvrit sa porte avec lenteur calculée. Il sortit dans le couloir, qui n'était éclairé que par une lampe à huile pendue à une poutre à hauteur de tête humaine, ferma la porte derrière lui, puis se retourna pour pousser jusqu'à la chambre de Xyixiant'h, avec qui il souhaitait s'entretenir. Il

s'immobilisa soudain, frappé de stupeur : devant lui, à cinq pas tout au plus, se tenait Vertu. Il crut tout d'abord qu'elle l'avait attendu, tapie en embuscade, mais se détrompa lorsqu'il remarqua qu'elle tenait ses bottines à la main, qu'elle avait l'air tout aussi surprise qu'il pouvait l'être, et que tout comme lui, elle s'apprêtait à fermer sa porte derrière elle.

– Et bien, chuchota la voleuse, on somnambulise ?

– Tu es mal placée pour m'en faire le reproche.

– Tu as raison. Dis-moi donc où tu te rends ainsi à pas de loup, avec cet air du dernier suspect, ou plutôt non, ne dis rien, laisse-moi deviner. Tout comme moi tu te déplaces pieds nus, pour plus de discrétion, mais à mon inverse, tu as laissé tes bottes derrière toi, signe que tu n'envisages pas de quitter l'auberge. J'ai raison ?

– ... oui, parvint à dire Morgoth, bien que sa gorge fut soudain sèche.

– J'ai dans l'idée que tu te meus ainsi en tapinois dans le but de satisfaire à quelque envie malséante autant que nocturne qui t'aura soudain prise aux tripes. Avoue, indigne compagnon !

– Et bien oui, tu as deviné juste, il fallait bien que tu le découvres.

– Mais ne prends donc pas cet air de criminel repentant, Morgoth, il n'y a là rien que de très sain ! Tu es un jeune homme de robuste constitution, et tes appétits juvéniles sont parfaitement naturels.

– A la bonne heure ! J'avoue que j'avais un peu peur de ta réaction.

– Et pourquoi donc ? Après tout, tu ne fais rien de mal. Et puis nous payons cet aubergiste assez cher.

– Oui, l'aubergiste... l'aubergiste ?

– Et bien oui, vu ce qu'on lui rapporte, ce n'est pas du vol que de visiter son sellier si une fringale nocturne vous prend.

– ... oui, bien sûr. Sache que j'apprécie ta façon ouverte de voir les choses. Et toi, quel pauvre bourgeois vas-tu dépouiller des ses économies durement acquises ce soir ?

– Oh ces trucs-là, c'est plus de mon âge. Je vais juste faire

un petit tour en ville, ni vu ni connu, histoire de voir ce qui a changé, d'aller aux nouvelles, de me renseigner un peu sur ce qui s'est passé en mon absence.

– Est-ce que ça t'arrive de dormir ?

– Le moins souvent possible, car mes nuits ne m'apportent guère de repos. A demain, Monsieur de la Grivèle.

– A demain, créature de l'ombre.

Et tandis qu'elle investissait une chambre vide afin d'emprunter une fenêtre donnant sur la rue, il fit mine de descendre les escaliers proches, attendit là de longues minutes, dans cet état rassurant et exaltant fait d'obscurité, de silence et d'immobilité, puis lorsqu'il eut la certitude que plus rien ne bougeait à l'étage, revint sur ses pas et obliqua jusqu'à la chambre de son elfe.

– Vous êtes bien impudent, jeune homme, de vous aventurer ainsi dans la chambre d'une dame. Certaines personnes à l'esprit mal tourné pourraient même penser que vous cherchez à abuser de ma chaste personne...

– Voilà un beau discours qui aurait été plus convaincant si vous aviez été vêtue d'autre chose que de vos bijoux, madame.

Elle s'alanguit sur la couche, ruisselante d'or et tintante de pierreries, ramena ses bras au-dessus de sa tête, le visage légèrement penché et, sans souci du qu'en-dira-t-on ni du barbarisme, elle souria. Une ombre toutefois voila son regard sur son visage, qui ne fut pas sans inquiéter son amant.

– Tu m'as l'air bien soucieuse.

– Bah, rien de grave, mentit-elle. N'est-ce pas ta voix que j'entendis murmurer dans le couloir voici quelques instants ?

– Tu nous as entendus ? Tu as l'oreille fine, c'est certain. Figure-toi qu'en sortant de ma chambre, j'ai croisé Vertu qui s'en allait vadrouiller, comme d'habitude.

– Ouille.

– Mais j'ai réussi à lui faire avaler que j'allais en tapinois à la cuisine afin de dérober quelque provende à grignoter, voici donc comment j'ai acquis de haute lutte le droit de te rendre

cette petite visite au but des plus malhonnêtes, woohoo !

– Bien joué.

– Quelle mine sinistre. Je suis le seul ici à woohoo ?

– Non, non. Il y a woo, et hoo... et oho... et pourquoi maintenant... et... c'est compliqué.

– Pourquoi c'est compliqué ? Tu t'es découverte lesbienne ou bien ?

– Mon pauvre ami, si c'était que ça.

– Je peux t'aider ?

– Non. Enfin si, tu peux me consoler.

Bien qu'elle essayât de ne pas en faire une habitude, il arrivait parfois à Vertu, par lassitude, par oubli des convenances, de ne pas mentir à ses compagnons. Elle avait en effet exposé à Morgoth le but de son escapade avec une relative franchise, et c'est non sans un certain plaisir qu'elle déambulait maintenant dans les rues de Baentcher livrées à un crachin glacial, emmitouflée dans son lourd manteau de yacht, l'arc et l'épée pas trop loin de la main, comme elle l'avait fait si souvent au cours de ses jeunes années. Elle aimait l'atmosphère excitante de ces nuits qui maintenaient l'esprit clair, les sens en éveil et les muscles alertes.

Ses pas la menèrent sans qu'elle le voulut devant la Tour du Chantre, établissement qui l'avait prise en pension quelques fois à son corps défendant, d'où s'élevait une plainte dont elle ne put dire si elle venait du désespoir des prisonniers enfermés là ou s'il s'agissait du vent sifflant entre les barreaux d'acier. Un peu plus loin, elle considéra la villa Montaman, qui avait été sa résidence et dont la façade s'était bien décrépite depuis son départ. De fait, au temps de sa splendeur, elle avait toujours laissé l'extérieur dans l'état médiocre où elle l'avait trouvé, se contentant d'aménager l'intérieur avec luxe. Un éclair zébra soudain les cieux, lui permettant de considérer la vilaine situation du toit, elle comprit alors que plus personne n'habitait ici depuis bien longtemps. Elle préféra passer son chemin. Un porche étroit donnant sur un passage semi-couvert lui remit en mémoire

l'épisode presque oublié de sa vie qui l'avait eu pour cadre, la folle cavalcade d'une nuit d'été où, avec deux camarades, elle avait semé la milice. Qu'avaient-ils donc volé ce soir-là ? Elle ne put s'en souvenir, pas plus que des noms de ses amis, tous deux morts depuis. Il y avait aussi cette gargote au pied de la colline Bradach'nol, où elle avait bu et mangé bien souvent, et tiré quelques bourses aussi. Le bâtiment avait été rasé et un petit temple de Miaris édifié à la place. Un sort semblable avait atteint l'atelier de ce peintre pour qui elle avait posé nue, et dont plus rien ne subsistait. Elle se souvenait vaguement avoir été très amoureuse.

Elle soupira. Qu'était-elle donc sortie chercher à cette heure ? A mesure qu'elle avait parcouru la ville, le poids des ans avait affaissé ses épaules et ralenti son pas. Elle décida qu'il était temps de retourner à l'auberge.

Tant d'années à côtoyer le danger avaient éveillé chez Vertu une faculté que la plupart des hommes civilisés avaient perdu en s'éloignant de la nature, un état particulier de la conscience qui jamais ne s'endormait et qui emplissait son âme d'un sombre pressentiment quand, dans son environnement immédiat, quelque chose n'était pas à sa place. Elle-même n'aurait pu dire exactement ce qui l'avait alarmée, l'écho d'un pas sur un pavé mouillé, le murmure des gouttes de pluie s'écrasant sur un corps dissimulé, une odeur, un reflet... On la suivait, elle en eut la soudaine certitude. Un homme, souple, fort et sûr de sa force, elle pouvait s'en rendre compte rien qu'au bruit ténu qu'il produisait en se déplacement. Il se rapprochait. Elle obliqua au carrefour suivant, il la suivit. L'auberge était encore loin, il aurait cent fois le temps de la rejoindre. Appeler le guet ? Elle eut honte que l'idée lui en fut seulement venue. Elle traversa la rue, et emprunta une venelle particulièrement sombre. L'inconnu l'y suivit, difficile de dire qui tendait un piège à l'autre. Il y eut un violent déplacement d'air, le claquement d'une cape... C'était l'attaque d'un prédateur, une attaque répétée mille et mille fois, chargée de rage animale, une de celles qui auraient surpris même un guerrier averti. Mais l'étreinte de l'agresseur ne rencontra que

le vide, Vertu avait éclipsé, elle avait glissé même, frôlant les limites de l'équilibre et de sa propre souplesse corporelle. Sa lame sortit du fourreau en un éclair, elle se retourna et considéra un instant la forme noire son adversaire, qui était plus massif qu'elle ne se l'était figuré. Le sabre plongea droit en pleine poitrine, s'enfonça jusqu'à la garde. Vertu recula d'un bond, car elle savait que parfois, les combattants même mortellement blessés ont assez de détermination pour porter une ultime attaque avec l'énergie du désespoir. Mais, chose hallucinante, l'homme mystérieux ne s'effondra pas, comme il aurait dû. De longues secondes passèrent durant lesquelles l'horreur de Vertu s'accrut tandis que son adversaire empalé, portant lui-même les mains à la poignée du sabre, retirait de sa poitrine le fer qui aurait dû lui être fatal. Elle l'avait pourtant frappé en plein coeur, et même s'il avait fait partie de ces rares hommes à avoir cet organe disposé à droite, elle aurait au moins rompu quelque artère vitale, transpercé la plèvre ou cisailé un nerf vertébral. Or, l'homme ne semblait éprouver ni gêne ni douleur, et lorsqu'il eut dégagé l'arme de sa personne, il la jeta négligemment derrière lui. Il la nargua alors de sa voix rauque, comme celle d'un malade.

– Eh eh eh... joli coup, jeune dame, tu m'as surpris. Tu es forte, je te sens déborder de vie, je vais te ramener vivante au Maître afin qu'il se repaisse de toi.

Il s'approcha sans manifester de crainte, Vertu savait n'avoir pas assez de champ pour utiliser son arc. En outre, elle s'était sottement laissée acculer dans un recoin servant de point d'eau aux ménagères du quartier, et qui ne présentait aucune issue. Elle trébucha sur un seau abandonné là, sa main rencontra le mauvais mortier du mur, puis le manche d'un balai qui y était appuyé. Elle s'en empara, et frappa de toutes ses forces le triste sire. L'ustensile ménager se brisa, mais la créature fut désarçonnée assez longtemps pour que Vertu tente un contournement, espérant retrouver son sabre. Elle ne fut pas assez rapide cependant, et d'une bourrade puissante, elle fut jetée à terre. L'adversaire se jeta alors sur elle pour l'immobiliser et la neutraliser, mais dans un réflexe, Vertu le poignarda avec le reste du balais

qu'elle avait gardé dans la main, faisant pénétrer la partie du manche qui s'était fendue en biseau à l'endroit précis où elle avait blessé son ennemi la première fois.

Aussitôt, il se dispersa en un nuage de poussière qui se condensa et retomba lourdement au sol en petits chatons de suie.

– Mais c'est pourtant vrai qu'il y a du vampire dans le coin.

V La visite mystérieuse de Vertu au Temple Noir

Comme pour effacer les horreurs de la nuit, le lendemain matin fut aussi radieux que la saison le permettait, toute trace de nuée avait disparu des cieux et la sécheresse soudaine de l'air avait eu raison de l'humidité des rues et des murs de Baentcher. En contrepartie, il faisait extrêmement froid.

– Brr... fait pas chaud, observa Piété (c'est sans doute d'avoir grandi dans la nature qui lui avait conféré un tel sens de l'observation).

– Exact, approuva Vertu, qu'est ce qu'on se les caille, pas vrai Xy ?

– Humhum... Je ne sais pas si c'est le climat ou la nourriture d'hier, mais je me sens un peu malade. Vous ne trouvez pas un peu gonflée sous les yeux ?

– C'est sûrement l'humidité, commenta Sarlander. Il est dans mon pays une juste maxime qui dit "mieux vaut un bon froid bien sec qu'une petite pluie fine".

– Oh, mais ça va se couvrir de nouveau, prophétisa Monastorio d'un ton docte, car mes lombaires me lancent.

– Pingouin dans les champs, hiver méchant, compléta Clibanios.

– Ouais, grogna Ghibli. Et chez les nains on dit "Nuage à la Saint Aristide, cite un proverbe stupide". Alors chef, c'est quoi le programme de la journée ?

– Nous sommes venus dans cette ville pour retrouver le sieur Jomon, qui nous sera peut-être de quelque aide dans notre quête, mais nous ne connaissons de lui que son nom, et dans une aussi grande ville, ça va être long de le retrouver. Il vaudrait mieux qu'on se disperse un peu pour activer les recherches et ne pas attirer l'attention. Je vais aller faire un tour dans le quartier du Temple.

– Pour ma part, ajouta Morgoth, je dois aller faire quelques recherches dans une bibliothèque magique, afin de tirer au clair quelques points nébuleux de notre affaire. Quelqu'un veut m'accompagner ?

Il regardait Xyixiant'h avec insistance, mais celle-ci déclina l'invitation.

– Il faut que j'aille au temple de Myrna pour régler quelques petites affaires, ça devrait me prendre la matinée.

– Tu veux dire, au temple de Melki.

– Je veux dire au temple de Myrna.

– Tu n'étais pas sensée être une prêtresse de Melki ?

– Je ne vois pas en quoi ça m'interdirait l'accès au temple de Myrna. Du reste je n'y vais pas pour prier mais pour affaires. Poutchi.

– A tes souhaits, répondit Piété. Je peux venir ? J'ai peur de me perdre dans cette ville que je ne connais pas et dont j'ignore les coutumes.

– Tu es le bienvenu, et en chemin, j'en profiterai pour t'expliquer quelles affaires m'occupent et t'enseigner des choses belles, utiles et rentables. D'autres amateurs ?

– Bof, fit Ghibli, ça ou peigner la girafe...

– J'en serai aussi, douce prêtresse, fit Monastorio en feignant l'enthousiasme.

– On dit que les jardins du temple de Myrna

Labyrinthe vivant, géographie confuse

Qu'un aveugle amoureux d'une fleur dessina,

Sont propices à l'artiste en quête de sa muse.

– Moi je ne peux pas, j'ai corvée de paladin. Il faut que j'aille au Saint-Ordre Machinchouette pour rendre hommage à je ne

sais trop quel vieux birbe... Tradition... Discipline... Bref...

– Bon, reprit Vertu, alors on se donne rendez-vous au Singe Aphteux, à l'heure où pâlit le soleil derrière les monts du Kaa-lamboor tandis que retentit au loin le carillon des Tranche-Panières et que les novices de Miaris, trois par trois, remontent la rue Sans Retour en entonnant le cantique des Vêpres Tôtives...

– Tu peux pas dire à quatre heures de l'après-midi, comme tout le monde ?

Le Temple Noir de Hima à Baentcher était le coeur politique et spirituel de ce culte influent quoique controversé, et parmi tous les bâtiments érigés par l'homme au cours des millénaires, bien peu pouvaient lui être comparés en taille ou en splendeur. Son nom venait de l'époque lointaine de sa construction, car sa structure était entièrement constituée d'un basalte aussi dur que léger, importé à grands frais et en quantités considérables d'un lointain volcan éteint du Portolan Oriental. Depuis, et suivant en cela les préceptes sacrés du culte, on l'avait paré, jusqu'à le recouvrir presque entièrement, d'une impressionnante dentelle de sculptures peintes, d'émaux, de bas-reliefs rehaussés d'or, le tout soigneusement entretenu par une légion de sacristains s'affairant aux seaux et aux balais, de telle sorte qu'à toute heure du jour et de la nuit s'écoulait dans les caniveaux alentours des flots ininterrompus d'eau savonneuse. C'était une nécessité, car d'une part la brume fuligineuse qui enveloppait Baentcher la plupart du temps ternissait assez rapidement toute surface qui n'était pas lessivée en permanence, et d'autre part le Temple Noir était réellement d'une taille cyclopéenne. Une dentelle d'arches et de contreforts festonnés de pendeloques et d'orbes de marbre multicolores portaient six minarets asymétriques jusqu'à une altitude vertigineuse, du haut desquels de rares observateurs privilégiés invités par les prêtres étaient autorisés, après une ascension interminable, à admirer la masse blanche de la colossale coupole qui les surplombait encore, des deux demi-coupoles qui flanquaient celle-ci et des deux nefs qui leur étaient perpendicu-

lares et dont les pignons acérés évoquaient deux phalanges de lansquenets marchant de conserve.

Même Vertu, qui avait déjà fréquenté les lieux et que peu de choses parvenaient encore à étonner, se surprit à lever le nez comme un quelconque pèlerin lorsqu'elle pénétra dans l'immense édifice par la porte monumentale du Levant. Assaillie par l'étouffante atmosphère chargée d'encens et d'autres épices précieux brûlés en permanence par les fidèles pour louer Hima et ses faces, elle considéra un temps le mobilier chatoyant du temple, les bois précieux couverts d'or et d'argent, les multiples statues, les lointains oriflammes flottant lentement au vent s'écoulant par les jours de la coupole. Puis elle obliqua vers un recoin, passa un porche discret, un couloir relativement sobre, une porte, et se retrouva dans la réserve d'une bibliothèque toute en hauteur, coincée entre le principal mur porteur du grand temple et un bâtiment annexe. Un Ordonnancier d'un certain âge, reconnaissable à sa chasuble mauve et au symbole de grès rouge qu'il portait à son cou, donnait calmement des instructions à quelques subordonnés. Son visage aux tempes grisonnantes exprimait sagesse et ouverture d'esprit, aussi Vertu décida-t-elle de s'adresser à lui, une fois que sa troupe papillonnante se fut dispersée dans les hauteurs.

– Paix et prospérité, bon prêtre.

– Paix sur vous ma fille.

– Je suis en quête du savoir de Hima.

– Voilà une noble quête, mais je crains qu'on ne vous ai mal guidée, notre salle de lecture se trouve juste après le... Ah...

Vertu avait sorti d'une de ses innombrables cachettes un petit objet de fer forgé, plat et de la taille d'une paume d'enfant, qu'elle avait présenté au prêtre, lequel n'avait pu dissimuler une soudaine réticence. Toutefois il se reprit et, redevenu affable, hocha la tête en signe de compréhension.

– Pouvons-nous nous entretenir en privé ?

– J'allais vous en prier, mon bureau est par ici.

Le bureau en question s'agrémentait d'un superbe vitrail reprenant quelque obscure symbolique, et dans laquelle l'artisan

avait fort à propos laissé quelques carreaux au naturel, ce qui permettait d'admirer la belle vue qu'on avait sur la cité et les montagnes qui la bordaient. L'Ordonnancier le partageait visiblement avec deux collègues, qui brillaient cependant par leur absence.

– Je vous en prie, dit-il en invitant Vertu à prendre un siège. En quoi puis-je vous être utile ?

– Et bien voilà, je m'intéresse à l'histoire du clergé de Melki. J'aurais aimé consulter, si vous les avez, les registres recensant tous les prêtres Melkites en activité durant ces trois derniers siècles.

– C'est une demande raisonnable, quoiqu'un peu étrange. Vous écrivez un mémoire ?

– Pas vraiment. Pour être franche, j'appartiens à une compagnie d'aventuriers. Il se trouve qu'au cours d'une affaire récente, nous avons entendu parler d'une ancienne prêtresse de Melki du nom de Xyixiant'h, et j'aurais bien aimé en savoir plus à son sujet.

– Il n'y a jamais eu de prêtresse de Melki portant ce nom.

– Vous êtes sûr ?

– Positivement.

– Vous êtes bien fortuné de disposer d'une telle mémoire que vous connaissiez les noms de tous les prêtres de Melki ayant exercé ces derniers siècles.

– Je ne pense pas que quiconque ait ce genre de don, c'est seulement qu'aucun prêtre ne porterait un tel nom, évidemment.

– Et pourquoi ça ?

– Et bien voyons, à cause de la légende. La Protectrice. Enfin, vous savez bien.

Vertu leva un sourcil intéressé.

– On n'enseigne plus la théologie, chez vous ?

– Je n'ai pas vraiment eu le temps de m'y consacrer à l'époque.

Elle s'approcha, posa ses coudes sur le bureau, son menton sur le dos de ses mains, et fit un grand sourire charmeur.

– Mais maintenant, je l'ai !

Le prêtre soupira, se leva, puis se dirigea vers le vitrail pour contempler le levant sur Baentcher. Et tout en essuyant ses lorgnons à l'aide d'un petit chiffon idoine, il entama son récit.

– Or donc, en ces temps là...

VI Morgoth étudie au Vif Orion

Nombre de cités, lorsqu'elles dépassaient le stade du gros-bourg-où-se-tient-le-marché-aux-bestiaux pour se doter d'une fierté citoyenne et d'une ambition politique, songeaient à accueillir une guilde de magiciens. Elle était toujours facilement reconnaissable, prenant généralement la forme d'une tour plus vertigineuse que ne l'autorisaient les règles normales de l'architecture, implantée dans un quartier aisé de la ville – mais pas trop près des instances dirigeantes, des fois que le voisinage du pouvoir leur inspire de vilaines pensées². Dans ces lieux dédiés à la connaissance et à la pratique quotidienne de la magie, les membres pouvaient à loisir parfaire leurs connaissances dans les mystères de la nature, acquérir divers instruments et ingrédients nécessaires à l'exercice de leur art, et surtout, se retrouver par petits groupes pour dire du mal des autres. S'il était commun, donc, qu'une ville s'enorgueillit d'accueillir un tel édifice, seules les puissantes métropoles de Thébin et Baentcher partageaient le privilège d'en abriter plusieurs, dans le cas qui nous intéresse, cinq.

Morgoth avait entendu parler de la Société du Vif Orion, dont plusieurs de ses maîtres avaient été membres, et avec laquelle son école de magie était liée par des pactes obscurs autant qu'anciens. Elle avait siège, s'aperçut-il, dans une bâtisse improbable juchée au sommet d'une colline escarpée du sud-est de la ville, guère éloignée de leur auberge. L'édifice se composait de deux cylindres inégaux fait de lourdes pierres bleues et grises alternées en un motif hypnotique. Au sommet d'un des cylindres,

²Telles que “mais au fait, qu'est-ce qui me sépare du trône, à part trois boules de feu ?”.

large de trente pas, était suspendu à quelques vingt pas au-dessus du sol un jardin dont, de la rue, on ne distinguait que quelques ramures dont le feuillage ne pouvait que surprendre en cette saison. Du sommet de l'autre cylindre, un peu plus large, partait une tour d'une hauteur propre à susciter les problèmes de cervicales, dont les flancs s'ornaient de motifs astrologiques destinés à impressionner les foules, d'autant plus que dès la tombée de la nuit, un enchantement les faisait luire d'un scintillement glacial.

Après s'être acquitté d'une menue contribution à l'entrée, Morgoth pénétra dans le hall, et obliqua sans attendre vers la bibliothèque, qu'un panneau indiquait en lettres lumineuses. L'endroit était fort sombre, seules les hautes meurtrières percées dans l'épais mur circulaire laissaient filtrer quelques rais sur d'impressionnants empilements de rayonnages de bois lustré, où l'on avait soigneusement rangé dans un ordre familial à notre sorcier toutes sortes d'ouvrages qui ne le lui étaient pas moins. D'emblée, l'endroit fit bonne impression à notre héros qui, durant ses études, avait trouvé en la bibliothèque de son école un havre de paix peu fréquenté par ses condisciples plus dissipés que lui. L'odeur du papier, du parchemin et de la poussière des ans lui évoquait ces heures innombrables qu'il avait passées, assis en tailleur, coincé entre deux piles d'incunables, à s'oublier dans la découverte de quelque sortilège subtil que jamais, sans doute, ses professeurs n'aborderaient lors des cours.

Un mouvement attira son attention : il y avait une sorte de gnome vêtu d'une pelisse orange, bizarrement assis de dos sur un rayonnage un peu trop haut pour être atteint avec le bras, qui s'agitait à quelque tâche indistincte, là-haut.

– Bonjour monsieur, je voudrais consulter les Normes Donjoniques, je vous prie.

– Ook.

– Dites-donc l'ahuri là, vous ne savez pas faire la différence entre un orang-outang et un bibliothécaire ?

Le revêche personnage chauve et voûté qui descendit d'une échelle branlante à quelque distance, et qui avait tout du vautour

à part les ailes, vint se planter devant Morgoth. Bien que ce dernier le dominât de plusieurs têtes, son attitude ne laissait au jeune sorcier aucun doute sur la place qu'il occupait, ou qu'il s'octroyait, dans l'organigramme de la guilde.

– Qu'est-ce qu'il veut ?

– C'était pour consulter les Normes Donjonniques, je suppose que vous avez un exemplaire.

– Plusieurs. Quelle édition ?

– Mais la troisième évidemment, vous me prenez pour un béjaune ?

– Ah, je vois que monsieur est un connaisseur. Vous ne pouvez pas savoir le nombre de jeunes crétins qui se croient aventuriers et qui, par snobisme je suppose, tiennent encore à étudier la seconde, voire la première !

– Ah les sots ! Faut-il être niais tout de même. Tout est pourtant exposé bien plus clairement et abondamment illustré dans la troisième !

– Ils ne comprennent rien à la modernité, ces imbéciles, intervint un bibliothécaire adjoint qui passait par là à la tête d'un petit chariot de codex à ranger. Sous prétexte de fidélité à une tradition par ailleurs des plus contestables, ces nigauds tournent le dos aux bienfaits apportés par les travaux contemporains. Mais que voulez-vous, il faut de tout pour faire un monde, même si à mon sens, la proportion de débiles mentaux est anormalement élevée dans le nôtre.

– C'est bien mon avis, renchérit Morgoth. Rester à la seconde édition lorsqu'on peut disposer de la troisième dénote d'une inexcusable médiocrité d'esprit.

– Des couillons oui, des couillons ! S'emporta le bibliothécaire rapaciforme. On devrait tous les mettre en rang sur la terrasse tous nus en plein hiver et les fouetter jusqu'à ce qu'ils apprennent les convenances et le respect des anciens. C'est ce que je dis depuis des années, toute une génération perdue à fumer des champignons elfiques et à écouter de la musique pekno³.

³Variété de musique dérivée des airs folkloriques des paysans Bardites (les Peknos), alors à la mode parmi les jeunes cons.

Pas foutus d'aligner trois runes sans faire une faute d'accord, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec ça ? Le niveau de l'école a bien baissé ces dernières années, je ne compte plus les professeurs que je vois pleurer de rage et de découragement à la sortie des cours. Mais je vois avec soulagement que vous n'êtes pas de cette trempe. Vous avez fait vos études ici, je ne vous ai jamais vu ?

– Euh, non, je viens du Cygne Anémique.

– Oh, mon pauvre garçon, nous avons appris pour la destruction de votre établissement. Quel dommage, encore un peu de la noble tradition classique qui disparaît, le goût de l'effort, du savoir et du travail bien fait, la vieille école quoi, rien à voir avec les sornettes pédago-démago qu'on enseigne par facilité à une jeune génération de débraillés au chapeau mou et à l'oeil vague. D'ailleurs, ça se voit tout de suite à votre mise que vous avez eu une éducation convenable et que vous avez été initié selon les règles de l'art. Enfin bref, vous trouverez tout ce qu'il faut derrière le troisième pilier, là bas, troisième étagère en partant du bas. Et laissez bien la petite fiche dans la reliure.

VII L'enseignement de Xyixiant'h aux Changeurs

Un auteur moins rigoureux que moi-même aurait pu sans trop mentir vous informer que le temple de Myrna se situait dans le quartier des Changeurs, toutefois, comme vous êtes présentement en compagnie d'un guide capable et scrupuleux, vous pourrez désormais esbaudir vos amis de vos connaissances encyclopédiques en précisant qu'en fait, c'est le quartier des changeurs qui s'était constitué autour du temple de Myrna. Au temps jadis, ce qui nous mène à loin car Myrna était réputée être la plus ancienne de toutes les divinités, le clergé avait acquis un vaste terrain à quelque distance de Baentcher où ils avaient, illustrant les préceptes sacrés de leur déesse, aménagé un jardin

magnifique parsemé de pagodes reliées entre elles par un réseau de murets et de chemins de pierre. Ce n'est que bien plus tard que l'hydre urbaine se répandit autour de l'enceinte sacrée, et à mesure que Baentcher croissait, le temple fut enclos dans les murs.

J'ai à plusieurs reprises évoqué le culte de Myrna, sans toutefois en exposer la doctrine. C'est qu'en réalité, il s'agit d'une nébuleuse de cultes locaux, parfois opposés en tout, ayant pour seul point commun l'image immuable de la Déesse Muette. Elle accompagnait et protégeait l'humanité depuis ses premiers pas, elle l'avait peut-être même enfantée à en croire l'orthodoxie de plusieurs sectes. On l'associait volontiers au cycle immuable de la vie, car elle apportait la fertilité des femmes ainsi que celle des terres. Loin des religions à mystères prisées par les orientaux, Myrna était facile à satisfaire : parmi son troupeau humain, elle récompensait de ses bienfaits l'homme économe, sage et dur à la tâche, qui partageait avec les siens l'excédent de sa moisson. Elle n'avait cependant aucune haine contre l'imprévoyant ou le gaspilleur, elle se contentait de l'abandonner à ses errements coupables, espérant que les néfastes conséquences de ses actes lui fassent vite réaliser son égarement. Elle était de loin la divinité la plus populaire dans les campagnes, mais son emprise sur les villes n'était pas négligeable. Dans la plupart des cités d'occident, en effet, le fidèle trouvait un grand temple bâti, la plupart du temps, sur le modèle de celui de Baentcher. Là, un clergé plus instruit et plus structuré insistait moins sur les vertus agraires de Myrna que sur son titre de déesse de la prospérité, encourageant le marchand entreprenant et l'habile manufacturier, c'est ainsi que dans nombre de foyers, opulents ou modestes, et y compris parmi les fidèles officiels d'autres religions, il n'était pas rare de trouver un petit autel, une statue devant laquelle on venait parfois s'agenouiller et déposer symboliquement quelques provisions, quelques pièces...

Comme elle était protectrice du commerce, c'est à l'ombre de ses temples que les marchands avaient pris coutume de conclure leurs contrats, et bientôt les prêtres offrirent (moyennant une pe-

tite donation, comme de juste) d'être témoins et conservateurs de ces documents, faisant ainsi fonction de notaires. Prenant acte notamment des cessions de créances et parts de société, le clergé de Myrna fut amené à en organiser le négoce sous forme d'une criée ayant lieu tous les jours ouvrés dans un recoin du temple qui, de fait, devint très animé. C'est pour cette raison que les banquiers, usuriers, changeurs, peseurs d'or et autres intermédiaires trouvèrent avantage à s'installer dans les parages immédiats de ce lieu destiné initialement à un tout autre usage. Ainsi, la communauté financière se développa dans ce quartier.

Xyixiant'h avait fait un détour par la SEC, la Société Elfique de Crédit, banque où elle avait naguère ouvert un compte, bien avant les circonstances qui l'avaient plongée en léthargie durant cent quarante ans. Cet établissement discret à la clientèle choisie pratiquait des tarifs largement plus élevés que ses concurrents sur la place, en contrepartie de quoi il était le seul à vous assurer la pérennité de vos dépôts durant des périodes plus longues qu'une vie humaine. Elle s'était enquis du montant (qu'elle garda pour elle) de sa fortune, puis s'était fait faire quelques billets à ordre. Alors, se dirigeant vers le temple de Myrna, elle avait exposé à ses compagnons son attitude en matière d'argent. Ceci, j'en suis conscient, n'a qu'un lointain rapport avec la matière de notre récit, et je retranscris ici ses propos pour l'édification des jeunes gens ambitieux et soucieux de leur prospérité, qui y trouveront matière à réfléchir utilement à la conduite future de leurs affaires. Gardez à l'esprit que je l'ai expurgé des éternuements de notre elfe, ainsi que de ses plaintes concernant sa santé chancelante, j'ai aussi rectifié sa prononciation, qui commençait à devenir nasillarde.

– ...et donc, ainsi devenu copropriétaire de la compagnie, tu es légitimement en droit de te faire payer par elle la part de bénéfice qui te revient, si tant est bien sûr que la compagnie dégage un bénéfice. C'est ce qu'on appelle le coupon.

– Et tu veux dire, poursuit Piété, incrédule, qu'on peut ainsi acheter et vendre à tout moment ses titres au temple de Myrna, sans autre forme de procès et sans en avertir quiconque,

avec des frais modiques ?

– C'est tout à fait cela, confirma Xyixiant'h. Comme les négociants s'échangeant des sacs de grain, le processus est exactement le même.

– Mais il est une chose que je ne m'explique pas. Tu dis que le prix de ces titres fluctue, mais selon quels critères ?

– Et bien essentiellement, selon qu'il y a plus ou moins d'acheteurs, et plus ou moins de vendeurs, et selon le prix auquel ils tombent d'accord pour faire la transaction. Supposons qu'à un moment donné, il y ait peu de titres à vendre, car ceux qui les possèdent en espèrent un grand profit et entendent les conserver, et qu'il y ait par ailleurs nombre d'acheteurs potentiels aux poches pleines, tu conviendras aisément que le prix des parts va augmenter en grandes proportions.

– C'est l'évidence même.

– Si, un autre jour, un désastre quelconque, tel que guerre, mauvaise récolte, épidémie, tremblement de terre ou que sais-je encore vient à ruiner les compagnies, qui sont liées les unes aux autres par la marche commune de leurs affaires, les propriétaires des parts voudront s'en séparer à n'importe quel prix, préférant posséder du bon or plutôt que ce papier bien aléatoire, et comme personne n'en voudra, ou n'aura plus de disponibilités pour les acheter, leur prix va s'effondrer.

– Je vois tout à fait. Mais il y a tout de même une faille dans ton raisonnement.

– Je t'écoute.

– Supposons, je dis bien supposons, qu'un individu s'arrange pour acheter ces fameux titres dans une de ces périodes d'étiage, puis, les beaux jours revenant, les revende lorsque tout le monde est prêt à les payer fort cher. Qu'est-ce qui l'empêche de se mettre la différence dans la poche ?

– L'heureux homme ! Non seulement rien ne l'empêche, mais c'est le but du jeu.

– Il serait donc facile, en procédant ainsi, de faire fortune.

– Je n'en disconviens pas.

– Mais dans ce cas là, s'il était si aisé de s'enrichir sans

peiner, ne crois-tu pas que la chose serait connue de tous, et que chacun viendrait ici se livrer à cette activité si lucrative ? Pourquoi des légions de pauvres gens passeraient-ils leur temps à trimer dans des conditions insalubres pour des salaires leur permettant à peine de survivre ? Pourquoi d'autres battraient-ils la campagne en risquant leur vie pour les quelques pièces et les nombreuses cicatrices qu'on peut glaner dans les donjons et landes sauvages ? Pourquoi voleurs et assassins exerceraient-ils leurs métiers immoraux et dangereux ? A quoi bon tant de peine si tant d'or n'attend ici que quelqu'un pour le prendre ? Acheter à bas prix et revendre cher, n'importe qui en est capable, ça ne peut pas être aussi simple.

Xyixiant'h soupira (puis se moucha) avant d'ajouter :

– Cette question, je me la suis souvent posée, crois-moi, sans trouver d'explication définitive à une telle attitude. Peut-être est-ce que, à ton exemple, la plupart des hommes sont trop complexes ou trop imprégnés par leurs préjugés moraux pour comprendre que personne n'est jamais devenu riche en travaillant. Peut-être les gens du commun, inconsciemment, ne veulent-ils pas réellement améliorer leur condition et se complaisent-ils dans leur fange pour pouvoir à loisir agonir les nantis de leurs jérémiades. Peut-être l'humanité est-elle tout simplement composée de crétins pour qui l'argent est indissociable de la peine qu'il y a à le gagner.

– Mon expérience personnelle me ferait abonder vers la dernière hypothèse, confirma Ghibli en rigolant. Continue donc, ma belle, tu racontes si bien.

– Mais la théorie qui a ma faveur est la suivante : j'ai observé que ceux qui s'intéressent aux affaires dont nous parlons arrivent ici comme toi, imprégnés d'idées simples et justes sur la manière dont on doit s'y prendre. Appliquant ces idées, les voilà qui se mettent à gagner un peu, et voyant leurs succès, s'enhardissent légitimement. Mais ils voient aussi, à côté d'eux, toutes sortes de gens parlant un sabir incompréhensible, évoquant des concepts abstrus, les toisant de haut et se disant experts d'un niveau bien plus élevé qu'eux. Cherchant à imiter ces beaux par-

leurs qui n'y connaissent rien, nos novices se prennent soudain à rêver de martingales miraculeuses, de combinaisons immanquables, et sur ces considérations bancales, basent leur nouveau comportement. Evidemment, ils ne manquent pas de reperdre leurs gains, puis leur principal, parfois même font-ils des dettes astronomiques, ces sots, et s'en retournent dans leur province ventre vide, nu-pieds et en robe de bure, jurant qu'on ne les y reprendrait plus.

– Donc, tu dis que les hommes sont trop bêtes pour tirer profit de leur propre invention.

– Ce n'est pas du tout une question d'intelligence, c'est de bon sens que nous parlons, et il s'agit d'une qualité bien différente. La plupart des hommes, même instruits et sur leurs gardes, peuvent se laisser entraîner par les rumeurs qui agitent ce petit milieu, par les vagues d'enthousiasme déraisonnables et par les tempêtes de désespoir tout aussi déraisonnables. Et ces vagues symétriques poussent irrésistiblement les faibles à faire tout le contraire de ce qui serait souhaitable, à savoir acheter ce qui est cher pour le revendre lorsque ça ne vaut plus rien. Seul un bon sens en airain permet de se prémunir contre une si funeste inclination. Tiens, je te montre rapidement en achetant cette publication, qui est un des nombreux opuscules d'experts faisant métier de donner des conseils d'investissement à leurs lecteurs. Les compulsuer de temps en temps est bien utile, mais pas forcément de la manière qu'on pourrait croire. Qu'y lis-tu ?

Elle donna quelque argent à un jeune portefaix ployant sous des piles de journaux, se procura le dernier numéro des "Rumeurs Fiduciaires" et le tendit à Piété.

– Panique à Baentcher... les principaux supports enfoncés... faillite de la Compagnie des Eaux et Divertissements... capitaux en fuite... suicides de courtiers... faut-il investir dans la pierre... survivre à la crise... l'or monte... ruine et re-faillite... Inflation... Déflation... Valeurs refuges... Négociez votre découvert... vendez ci, vendez ça... Bigre ! Nous sommes dans une méchante situation, on dirait.

– Tout à fait. Et quels enseignements en tires-tu ? Tu as

je crois une centaine d'askenis et de ducats à la ceinture, que comptes-tu en faire, maintenant que te voilà informé ?

– Parbleu, il faudrait que je sois fou pour acheter quoique ce soit dans cette pétaudière en ce moment ! Regarde, ils disent de vendre, ici et ici...

Xy regarda le jeune homme avec un air infiniment las, et lui tapota l'épaule.

– Bien. Maintenant nous sommes fixés, tu n'es pas fait pour aller en bourse.

Les compagnons de Xyixiant'h passèrent un moment à la regarder s'agiter en compagnie de nombreux autres fous dans son genre, échangeant des interjections et des signes de main compliqués, dont l'objet était visiblement de faire changer dans un sens ou dans un autre les chiffres que des employés inscrivaient à toute vitesse sur des tableaux noirs juchés en hauteur, avant de les effacer tout aussi vite pour les remplacer par d'autres à peine plus élevés ou plus bas. L'affaire semblait grave, à en juger par les mines des officiants, mais passablement complexe, et Xy, toute prise au jeu, ne semblait guère disposée à donner des explications. Aussi, ils s'éloignèrent de la haute halle où ce tenait cet étrange manège, et visitèrent les jardins et les multiples édifices sacrés.

Piété étala sa science botanique en citant les vertus réelles ou supposées de toutes les herbes qu'il croisait, agrémentant son récit de moult anecdotes et légendes à la véracité sujette à caution, qui lui assurèrent toutefois l'attention d'un auditoire croissant de fidèles de Myrna, heureux de voir les bienfaits de la nature vantés avec tant de zèle. Tant qu'ils y étaient, et bien qu'ils ne fussent pas des fidèles réguliers, ils se mêlèrent à la foule des pèlerins qui portaient l'offrande à une statue de la déesse légèrement plus grande que la taille humaine, qui était figurée debout, tenant dans sa main ouverte le rat, qui était son animal emblématique. C'était plus l'odeur d'un bistrot que celle d'un temple qui régnait dans l'oratoire, car on avait coutume par ici de verser sur le torse de l'effigie, constellé d'une

étonnante grappe de seins, des échantillons de vins de toutes provenances, afin d'assurer la prospérité de ses récoltes. Après avoir eux-mêmes sacrifié à l'énigmatique divinité sans bouche afin de s'attirer la fortune et la chance dans leur entreprise périlleuse, ils retrouvèrent Xy et se retirèrent. Ainsi passa la journée au temple de Myrna.

VIII Retour au Singe Aphteux

– Si je comprends bien, personne ne s'est donné la peine de chercher le petit père Jomon ?

Autour de la table, la compagnie arborait un air penaud.

– Toi non plus si on va par là... hasarda Ghibli.

– J'avais des trucs importants à faire, et en plus, je ne suis pas vraiment libre de me déplacer à ma guise, j'ai des ennemis, comme je vous l'ai dit.

– Moi, s'excusa Morgoth, j'ai fait oeuvre utile. J'ai fait des recherches à la bibliothèque de magie, voulez-vous en connaître les résultats ?

– Ah bon ? Mais pourquoi ne le disais-tu pas tout de suite ? Parle donc, nous t'écoutons.

– Et bien, tout d'abord, j'ai cherché à comprendre ce qu'était cet anneau, laissé par le Khazbûrn que nous avons défait à la sortie de notre dernier donjon. En effet, depuis que je l'ai ôté avec peine de mon doigt, me défaisant de haute lutte de son enchantement qui cherchait à triompher de mon âme, l'idée de ce bijou m'obsède et il n'est pas une journée sans que je n'ouvre la bourse où je l'ai rangé pour m'assurer de sa présence et, je l'admets, pour le contempler. C'est assurément un objet de grande magie que nous avons trouvé là, et j'ai donc compulsé les ouvrages savants afin de découvrir l'origine et les pouvoirs de cet artefact intrigant.

– Je t'écoute, ne nous fais pas languir.

– Nada.

– Eh ?

– Rien. J'ai dit que j'avais fait des recherches, pas que j'avais fait des découvertes. Ah si, tant que j'y étais, j'ai cherché un peu dans les Normes s'ils disent quelque chose à propos de Tim Bombardier.

– Tim Bombardier, le gobelin.

– Oui, celui-là. Et bien...

– Tim Bombardier, le gobelin seul et désarmé qui vous a vaincus tous les huit de la façon la plus humiliante, et que si je ne vous avais pas arrangé le coup, vous seriez encore dans son trou à prendre la pose, c'est bien de ce Tim Bombardier que tu parles ?

– Je te remercie de nous remettre cet épisode en mémoire.

– A ton service. Alors ?

– Et bien son nom n'est pas cité dans les Normes, mais à la rubrique "Gobelin", il est fait mention d'une légende bien curieuse comme quoi, aux temps jadis, quand le monde était jeune encore, avant même l'avènement des elfes et tandis que les dragons...

– S'en fout les drags, abrège.

– Et bien à cette époque, la race des gobelins était bien différente de ce que nous connaissons. Ils étaient bien plus intelligents, plus robustes, et bien qu'ils fussent déjà voués au mal, ils avaient fondé une civilisation brillante, dont les fiers guerriers et les mages érudits faisaient toute la gloire. Nombreuses étaient leurs cités en ces temps là et il est dit dans le Livre de Skelos...

– Hum...

– ...oui, enfin bref, ils ont fini par déplaire aux dieux...

– ...ça m'aurait étonnée.

– ...qui les ont châtiés rudement en faisant d'eux les créatures chétives et peureuses que l'on connaît aujourd'hui.

– Bien fait, bravo les dieux. Et il y en a pour dire qu'ils ne servent à rien...

– Je n'ai pas fini, poursuit le sorcier d'un air peu amène. Donc, Nighur, dieu des gobelins, était à juste titre furieux car il se retrouvait d'un seul coup rabaissé au rang de divinité de second ordre, révééré par une légion d'avortons ridicules. Voici

pourquoi, à titre de compensation pour son peuple et pour punir les autres, il choisit quinze gobelins au hasard parmi le troupeau, et leur confia tous les pouvoirs qui avaient été ôtés aux autres. Ces quinze héros immortels, bien qu'ayant la même apparence que leurs frères, se retrouvaient ainsi dotés d'une puissance redoutable, propre à protéger les autres gobelins et à les mener efficacement lorsqu'ils combattent les autres races.

– Et tu crois que Tim Bombardier serait l'un d'entre eux ?

– C'est la seule explication logique. D'après "Légendes merveilleuses du pays de Tetynie" de Fandalbert, plusieurs de ces héros gobelins auraient trouvé la mort au cours des siècles, mais rien ne permet de dire qu'il n'en reste pas au moins un. C'est la seule explication logique.

– Passionnant. Je vois que tu n'as pas perdu ta journée. Bien qu'à la vérité, et crois que ça me navre de devoir le souligner, tout ceci n'a RIEN A VOIR avec l'objet de notre quête, bordel ! Mark, ta journée ?

A voir sa figure, elle avait dû être sinistre.

– Comme je vous l'avais dit ce matin, j'étais de corvée de paladin. Je suis allé à l'antenne locale de l'ordre du Coeur d'Azur afin de rendre compte de l'avancée de ma quête. 'paraît que je suis sensé faire ce genre de trucs de temps en temps.

– Et ça t'a pris la journée ?

– Non, y'avait aussi une petite fête.

– En quel honneur ?

– Rien, rien, des trucs de paladins, vous pouvez pas comprendre.

– Ah oui ? Oh, la jolie broche que tu portes à la poitrine, ça représente quoi ? Ne dirait-on pas celle que portent les paladins de plein droit dans l'ordre du Coeur d'Azur ?

– De quoi j'me mêle ?

– Eh, il s'est fait adouber ! Il s'est fait adouber ! Ah là là, mon pauvre Mark, n'y aura-t-il donc aucune limite à ta déchéance ?

– Dis-donc Vertu, il paraît que ma Holy fait doubles dégâts sur certaines créatures, si tu veux, on peut vérifier dans la cage !

– Ah non, s'insurgea Xyixiant'h, vous n'allez pas recommencer.

Mark, n'avait pas sérieusement envisagé de combattre Vertu, mais la légèreté de la chamaillerie avait échappé à l'elfe qui était encore sous le coup du duel de la veille, et qu'une légère fièvre rendait peu réceptive aux subtilités de la communication humaine.

– Et pourquoi ça, jolie dame ?

– Parce que je vous en empêcherai !

– Tiens donc ? Eh, moucheron, je fais deux têtes de plus que toi et je pèse deux fois ton poids.

Xy resta coite un instant, considérant sans ciller le paladin de Hegan qui, il est vrai, la dominait. Une étincelle fugitive passa au fond de ses yeux verts, mais Mark ne la vit pas, trop occupé à chercher dans l'expression de la prêtresse la peur qu'il avait l'habitude d'inspirer.

– Voilà un argument... intéressant. Peut-être aurons-nous l'occasion d'en discuter à nouveau, si d'aventure les circonstances s'y prêtent.

Et sur ces paroles, elle se rassit. Le patron revenait à ce moment pour ramener les quelques chopes vides (et l'inhalation d'herbes de Xy) qui traînaient sur la table, selon le principe qu'elles n'incitaient pas à la consommation.

– Donc, personne n'a pu retrouver ce mystérieux Jomon. On n'est pas dans la merde, c'est moi qui vous le dis. Je vous rappelle, à toutes fins utiles, que ce monsieur est la seule piste que nous ayons... Oui ?

– Ah meussieujômôn ? Vô travail meussieujômôn, bien bien.

L'aubergiste arborait une mine hilare, mais c'était manifestement une habitude chez lui.

– Vous connaissez ce Jomon ?

– Meussieujômôn tout le monde connaît, meussieujômôn venu ici.

– Quand ça ?

– Hiermeussieujômôn, hier hier. Cherche aventuriers meussieujômôn, pour vampires. Vous connaît, vous a vu meussieujômôn,

môn !

Et Vertu se frappa le front contre le lourd bois de la table.

IX La Boîte d'Airain

Pour autant que Vertu s'en souvint, elle avait entendu l'agaçant chasseur de vampire se vanter d'agir pour le compte du Syndicat des Commerçants du Palantin, et lorsqu'elle interrogea l'aubergiste, elle crut comprendre qu'il confirmait la chose, ajoutant qu'il était un représentant d'assez haut rang dans cette honorable organisation. Aussi, ils se précipitèrent hors de l'établissement et coururent dans les rues fraîchissantes afin de rejoindre l'établissement en question avant la fermeture de ses bureaux.

– Ah, mais ma pauvre amie, vous arrivez trop tard, fit un petit clerc de sa voix nasillarde, tout occupé qu'il était à ranger le maigre produit de son travail quotidien dispersé sur son minuscule bureau.

– Quoi, gronda Vertu, vous refusez de consacrer cinq minutes à des aventuriers soucieux d'aider votre organisation dans une quête d'utilité publique ?

– Pas du tout, pas du tout. C'est simplement que messire Jomon, vous l'avez raté de deux bonnes heures. Il a trouvé ce matin une demi-douzaine de mercenaires qu'il a menés lui-même jusqu'à l'antre des vampires. Puissent les dieux veiller sur ces hommes courageux. Saviez-vous que messire Jomon avait été lui-même aventurier dans sa jeunesse ?

– Il paraît. Savez-vous où se trouve ce nid de vampires ?

– Euh... non. C'est messire Jomon qui était personnellement en charge de cette affaire, vous devriez lui demander lorsqu'il rentrera.

– S'il rentre. Merci monsieur, bonne soirée.

– C'est puissant les vampires ? Demanda Piété avec une certaine appréhension.

– Assez, répondit Mark. Dans mon jeune temps, Vertu pourra te le confirmer car elle faisait partie de l'expédition, j'étais parti avec un groupe pour explorer quelques ruines, et nous étions tombés sur une communauté de quatre de ces suceurs de sang. Nous avons fini par fuir la zone avec si mes souvenirs sont bons trois morts, une magicienne à plat, et quatre aventuriers en état de se battre. Et je ne parle que des compagnons, pas des porteurs de torche qui se sont tous faits vider par les vampires car nous les avons laissés derrière nous pour les ralen... aïeu, putain, Vertu, fais gaffe où tu marches !

– Désolée, je suis parfois maladroite.

– Oui, enfin bref, pour en revenir à notre affaire, elle s'est terminée de façon peu glorieuse, nous n'avons occis que deux des morts-vivants et nous avons dû quitter la place bredouilles. Il faut dire que nous étions partis mal préparés, on ne s'attendait pas à rencontrer des vampires.

– Ouais, et en plus, eux, ils savaient très bien qu'on arrivait.

– Et ça y est, la théorie du complot. Non, c'est pas parce qu'on se retrouve dans la mouise qu'on a forcément été trahis.

– Ils nous attendaient, te dis-je. Enfin bref, foin de vieilles histoires, tout ce que tu dois savoir sur les vampires, c'est que c'est tuable à condition d'y être préparés et d'emporter ce qu'il faut.

– Et c'est quoi "ce qu'il faut" ?

– L'essentiel, c'est évidemment d'avoir sur soi un pieu en bois, que l'on enfonce dans le coeur du vampire. C'est un des rares moyens de tuer ces morts-vivants, qui sont très résistants aux armes métalliques et récupèrent rapidement de leurs blessures. De l'eau bénite par un bon prêtre leur causera de vives souffrances, quelques flacons nous seraient utiles. De même, il faudrait avoir sur nous des symboles sacrés de quelques divinités protectrices. Et des aux bien frais.

– Nous n'avons rien de tout ça.

– Nous trouverons. De toute façon Xy est prêtresse.

– Hein ? Fit l'intéressée.

– Un bon prêtre bien bourrin, c'est ce qu'il faut contre ces

créatures des ténèbres. Je suppose que l'art de repousser les êtres maléfiques ne t'est pas totalement étranger ?

– Tranquille.

– Bon, alors voilà le plan...

En route, chacun s'était muni d'un pieu taillé à la hâte et à la hache dans une planche, et des aulx de seconde main négociés peu cher auprès de l'aubergiste, ainsi équipés, pensaient-ils, ils seraient de taille à affronter leurs ennemis d'outre-tombe. Bien que mitoyen de l'opulent temple de Myrna, le Palantin était un quartier populaire, où il ne faisait pas bon traîner trop tard dans les rues la nuit. Nombre de cabarets, lupanars, bals populaires et autres lieux de perdition collectaient les payes des petites gens, ainsi que les revenus plus conséquents des gens de bonne extraction, qui venaient en masse s'encanailler et se faire plumer par des nuées d'escrocs. Naguère, Vertu avait elle-même pratiqué quelques fois le coup classique intitulé "le baron, l'ingénue ivre et les deux valets querelleurs" dans une taverne appelée "Boîte d'Airain", et elle savait que l'endroit était propice à l'activité vampirique, aussi y amena-t-elle ses amis. Il s'agissait à l'origine d'une fonderie de cloches et de statues ayant fait faillite bien avant la naissance de la voleuse, et dont les vastes surfaces et les hautes voûtes avaient trouvé un nouvel emploi sous la houlette d'un entrepreneur de spectacle que du reste elle connaissait fort bien, mais ceci n'a aucun rapport avec notre histoire. Ils avaient craint tout d'abord de détonner, pas ils comprirent bien vite que leurs armes et armures passeraient inaperçues, la soirée était costumée.

– Quelle curieuse auberge, hurla Piété à l'oreille de Monastorio. On paye pour entrer, on n'y sert rien à manger, il n'y a pas de chambres, et on ne peut même pas discuter tranquillement tellement l'orchestre joue fort.

– C'est ce qu'on appelle un estaminet, expliqua le Malachien dans l'oreille du jeune guerrier. C'était très à la mode dans mon pays.

– Tu crois vraiment qu'on trouvera un vampire ici ? Vertu

nous a dit de chercher, mais je ne sais pas à quoi ça ressemble. Et puis avec cette obscurité...

– Moi non plus je n'en ai jamais vu. Je suppose qu'il faut chercher un individu à la peau livide et au comportement suspect qui tente d'entraîner une jeune fille avec lui à l'extérieur.

– Autant dire la moitié des clients.

Tandis que son équipe s'était dispersée parmi le tumulte de la salle à la recherche d'un prédateur nocturne, Vertu avait trouvé un point d'observation sur une large passerelle surplombant la foule, si haute qu'on pouvait toucher le plafond de la main. Les mains posées sur la rambarde métallique, qui en l'occurrence était en bois, elle considérait l'assistance, plongée dans le labyrinthe obscur et filandreux de ses pensées.

– N'est-ce pas une nuit admirable, une nuit exaltante...

C'était une voix inconnue et masculine qui, dans son dos, prononçait ces paroles, manifestement à son intention, car elle était seule à pouvoir entendre. Vertu resta immobile, il poursuivit.

– J'aime ces nuits d'hiver où, après mes longues errances solitaires dans les rues, je puis partager la chaleur et l'agitation d'un de ces lieux conviviaux. Pourtant, j'y suis solitaire, là encore... et je vous vois dans le même état d'esprit que moi, madame.

Etrangement touchée par la voix jeune quoique basse de l'inconnu, Vertu aurait voulu se retourner, mais ses mains restaient comme soudées à la rambarde. L'homme, mû par une assurance impressionnante, s'était rapproché jusqu'à murmurer à son oreille, et maintenant, il se collait contre elle, la tenant fermement par ses hanches fines, elle put sentir contre elle le torse musclé et ferme de l'inconnu, ainsi que son ardent désir.

– Vous savez ce que je veux de vous, madame, vous l'avez deviné, n'est-ce pas ?

– Hum... j'ai... une vague idée...

– Vous risquez d'avoir un peu mal au début, mais ça fait partie du jeu, n'est-ce pas ?

C'est alors qu'un carreau siffla et frappa l'homme au flanc, le faisant subitement lâcher la voleuse qui se retourna pour enfin voir les courts cheveux blancs et le visage émacié du personnage, sur lequel se peignait une vive surprise. Sa bouche entrouverte était garnie de plein de canines aiguës.

Reprenant soudain ses esprits, Vertu sortit de sa manche le pieu qu'elle s'était confectionné, et le planta rageusement dans la cage thoracique du vampire, visant délibérément le coeur vulnérable du monstre. Mais au lieu de se dissoudre, comme il aurait dû faire, il sourit, prit le poignet de Vertu, agrippa son cou avec une force irrésistible et s'apprêta à se repaître d'elle lorsque Mark fit son apparition à une extrémité de la passerelle, brandissant devant lui son épée scintillante qui illuminait son visage et en faisait ressortir la froide détermination. De l'autre côté de la passerelle, Xyixiant'h avait pris pied et brandissait devant elle le symbole de Melki.

Le vampire hésita un instant, puis éclata de rire, déposa un bref baiser sur le front de Vertu et, après avoir relâché sa terrible emprise, il fit une leste cabriole par-dessus la rambarde et tomba sans dommage au milieu de la salle. Bousculant la turbulente jeunesse, il se fraya alors un passage vers une sortie de secours, pourchassé par les Compagnons du Gonfanon. Mais qui chassait l'autre en vérité ?

Ils sortirent en coup de vent, juste à temps pour voir claquer le manteau de cuir noir de leur proie au coin de la ruelle adjacente, où ils s'engouffrèrent à sa poursuite. Le vampire était rapide, mais blessé, et Piété, très bon coureur peu encombré, parvint à le conserver à portée de vue jusqu'à ce qu'il escalade un haut portail de fer, sinistre, et ne trouve refuge dans l'esplanade qui s'étendait de l'autre côté, et qui avait été l'ultime destination de bien des citoyens de Baentcher.

– Ben voyons, commenta Vertu lorsqu'elle arriva, hors d'haleine, on aurait dû s'en douter. L'autre des vampires ne pouvait être que dans un cimetière.

– Oui, c'est sûr. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– Pardi, on y va et on récupère notre informateur, si par

bonheur il est encore vivant.

– Euh... n'est-ce pas un peu risqué de chasser le vampire chez lui et en pleine nuit ?

– Bah, on a ce qui faut. Et puis, on a Xy, pas vrai ?

– J'ai l'impression que tu me prêtes des vertus vampiricides considérables. Je te rappelle que je suis malade. Je pleure des yeux, je coule du nez...

– Et bien, c'est merveilleux, on a une bouffie contre les vampires !

Voilà voilà voilà.

Bien bien.

Bon.

Je vous propose de passer au chapitre suivant.

X Le combat contre les fils de l'ombre

Les fidèles de Myrna avaient coutume de se faire enterrer dans des caveaux familiaux, contrairement aux adorateurs de Hima et de ses incarnations, qui se faisaient volontiers incinérer. Le cimetière du Palantin n'était pas le plus grand de Baentcher, mais c'était un des plus anciens et sans doute le plus beau, avec ses édifices mortuaires élancés et sévères dont les façades noyées de lierre se dressaient sous les rayons blêmes d'une lune presque ronde, obélisques érigés en sinistre rappel de la vanité des passions humaines et de la brièveté de notre passage sur cette terre. Il y avait longtemps qu'on n'avait enterré personne en ces lieux, et les herbes vivaces avaient envahi les allées, profitant d'une terre fertile pour rendre grâce à Myrna de ses bienfaits. Il ne fut pas difficile à Piété de retrouver l'entrée du sanctuaire des vampires, la porte d'un des plus sinistres caveaux en avait été défoncée, et la végétation alentour y avait été piétinée peu de temps auparavant.

– Bon, nous y voilà, exposa Vertu à ses troupes. Je vous rappelle les fondamentaux du jeu : ces salopards sont en nombre inconnu, ils sont au courant qu'on arrive et ils sont chez eux dans l'obscurité. Inutile d'être discret, torche et pieu pour tout le monde, et surtout on reste groupés. Je ne veux pas entendre parler de "on se sépare pour couvrir plus de terrain". Quand on tombera sur les vampires, ou quand ils tomberont sur nous ce qui est plus probable, la technique consiste à les pieuter le plus vite possible, dès qu'une ouverture se présente. La décapitation marche aussi, pensez-y. Les combattants formeront un cercle autour des jeteurs de sorts pour les protéger pendant qu'ils font leur boulot. Progression rapide en formation serrée avec couverture mutuelle. Si on tombe sur le décoloré, vous me le laissez. Des questions ? Pas de question ?

Au loin, probablement à plusieurs lieues, un hurlement glacial retentit. Peut-être n'était-ce qu'un loup.

– OK boys, let's go !

Il régnait dans le groupe le sentiment diffus que l'affaire ne s'engageait pas sous les meilleurs auspices, sans doute était-ce l'ambiance générale du lieu qui donnait cette impression. La confiance de Vertu n'était que de façade, et si elle n'avait été le chef de la bande, elle aurait arboré la même mine soucieuse que ses compagnons. L'intérieur du caveau suintait d'une obscurité palpable dont les exhalaisons semblaient descendre en le long de votre dos comme de longs myriapodes aux anneaux glacés.

Ghibli, intrépide, passait en premier, confiant en sa hache. Il pensait à juste titre que même s'il survivait à sa blessure, un vampire constituait une bien moins grande menace lorsqu'on lui avait tranché les jambes. Brandissant sa torche bien haut, il vit l'intérieur du sinistre tombeau, dont les flancs s'ornaient de niches remplies d'ossements sec et poussiéreux. Un cénotaphe avait été dressé au centre de la pièce étroite, dont la pierre tombale avait été ôtée et gisait à terre. Ce n'était pas un cadavre qu'il vit à l'intérieur, mais un puits béant, engageant comme la bouche de l'enfer.

Ils accrochèrent solidement une corde et y descendirent l'un

après l'autre, avec les plus grandes précautions. Un impressionnant silence remplissait le vaste espace du tunnel dans lequel il se trouvait, sans doute quelque égout désaffecté, encombré par endroit d'immondices si anciennes que même leur puanteur était morte. L'humeur de la Compagnie s'assombrissait tandis qu'ils progressaient dans les ténèbres à la recherche des non-morts voleurs de sang, les terribles rôdeurs de la nuit qui se glissaient sans bruit à la suite des promeneurs isolés pour les dépouiller sans pitié de leur fluide vital. Anxieux, tous tendaient l'oreille, guettant le moindre frôlement, le moindre souffle d'air, et tandis que...

– POUTCHI ! Snif... Pardon.

– Dis-moi, comme tu es prêtresse, tu pourrais peut-être en profiter pour te soigner.

– Oh, pour un rhume...

– Oui, et bien le rhume peut s'avérer mortel lorsqu'il nous fait repérer par tous les monstres du donjon.

– Tu exagères, c'était très discret.

– OHE, LES VAMPIRES, ON EST LA, ON VIENT VOUS TUER !!! Voilà, maintenant les derniers rats sourds de ces égouts ils sont au courant. Soigne-toi donc.

– Bon, si tu y tiens.

Et Xyixiant'h se lança dans une gestuelle complexe accompagnée d'un chant apaisant pour invoquer sur elle les pouvoirs guérisseurs de Melki. Comme à chaque fois que la prêtresse exerçait son art, ses compagnons s'arrêtèrent pour l'observer, scrutant l'hypnotique ballet de ses petites mains blanches au-dessus de sa tête. Et c'est bien sûr à ce moment que les vampires passèrent à l'offensive.

Était-ce un réflexe surhumain, ou bien quelque sixième sens l'avait-il prévenu ? Le commandant Monastorio lança un coup de son lourd bâton vers l'arrière et heurta la cage thoracique d'un des prédateurs qui, sous le couvert de l'obscurité, s'étaient rapprochés. Le vampire déséquilibré recula, et Piété, qui avait son arme en main, le harponna de son trident magique pris au Khazbûrn tué. Par un tour de force impressionnant, il le souleva

de terre et le planta dans le mur comme un papillon dans la boîte d'un collectionneur, sans toutefois que ce soit suffisant pour le tuer. Deux nouveaux vampires sortirent des ténèbres en sifflant, leurs faces déformées par la faim et la fureur, et se jetèrent sur le jeune guerrier qui dut reculer à toute vitesse en abandonnant son arme. L'épée sainte du Chevalier Noir flamboyait d'une sinistre lueur, attisée par la proximité du mal ennemi, et dévoilant, à la lisière des ténèbres, plusieurs faces blafardes, semblables à des fantômes avides.

Mais l'embuscade était bien tendue, ils entendaient maintenant les gémissements d'âmes perdues venant de l'arrière, accompagnés d'une odeur infecte, tandis que des pas lourds et maladroits s'y faisaient entendre. Vertu tira de son carquois une flèche spéciale, dont la pointe était entourée d'un linge enduit de poix, elle y mit le feu et la décocha dans la direction dite, et elle illumina un instant un groupe entier de morts-vivants grisâtres aux yeux morts, en loques, qui n'étaient pas des vampires mais, reconnaissables à leur bouche déformée et ronde, des goules. Elle frémit d'horreur en voyant l'avancée de ces morts-vivants, souvent alliés aux vampires, qui contrairement à leurs frères d'outre-Styx, ne s'intéressaient point au sang de leurs victimes, mais à leur chair. La retraite était coupée. La voleuse tira ses projectiles à toute vitesse, interprétant avec son arc magique un air funèbre auquel répondit le luth de Clibanios, qui entonna un chant de guerre propre à soutenir le moral chancelant de ses compagnons. Mais là où une goule tombait, sa chair caoutchouteuse déchiquetée par cinq ou six lourdes flèches, deux autres venaient combler la brèche, piétinant sans gêne aucune le cadavre tombé, ignorant la peur. La hache de Ghibli vrombit aux oreilles de Vertu et se planta dans le torse creux d'une goule, qui ne sembla pas s'en porter plus mal. Le nain, sans se presser, vint se camper aux côtés de la voleuse, rappela sa hache et, d'un rire puissant, défia les forces maléfiques à l'oeuvre dans le tunnel. La voleuse recula alors en seconde ligne, laissant Sarlander prendre sa place.

Tout ceci n'avait duré qu'un instant, que Morgoth avait mis

à profit pour évoquer l'un de ses sortilèges, un puissant éclair qui passa par-dessus la tête du nain (qui se baissa juste à temps) et fila dans le couloir, dégageant une rangée entière de morts-vivants électrifiés dont les chairs calcinées ajoutèrent à la puanteur sinistre qui régnait désormais. Ces efforts furent insuffisants, toutefois, pour repousser la marée des goules, et bientôt, leurs griffes sales furent à portée des haches de Ghibli et Sarlander.

À l'avant, la situation n'était pas plus brillante. Monastorio et Mark avaient repoussé un temps les vampires, ce qui avait permis à Piété de planter un pieu dans le coeur du vampire qu'il avait crucifié, puis de recouvrer son arme. Mais maintenant, ils devaient reculer, aux prises chacun avec deux ou trois suceurs de sang, indistincts dans la mêlée, dont ils avaient de plus en plus de mal à éviter les crocs avides et les mains griffues. Plus intelligents, ces redoutables combattants se repliaient lorsqu'ils étaient blessés, tenant à leur non-vie, ce qui rendait le combat ardu.

Alors, il sembla qu'on rallumait la lumière, ou qu'on tirait les rideaux pour faire entrer le jour. L'armure de Xyixiant'h, un des plus beaux exemples d'artisanat elfique, scintillait maintenant, de même que le reste de sa personne, illuminée par un rayonnement divin descendant directement vers la prêtresse, comme si les mètres de terre et de pierre qu'elle avait au-dessus de la tête étaient transparents comme les eaux d'un lac de haute montagne. Les mains ouvertes, recevant la sainte aura, elle tourna vers les vampires son regard d'un vert intense. Des rayons lumineux aveuglants en émanèrent soudain, frappant les vampires l'un après l'autre, et chacun, hurlant de douleur, se vaporisa en une poussière qui remplit bientôt le couloir. Pour autant que nos amis puissent compter, une dizaine de morts-vivants disparurent ainsi en quelques secondes, avant que les autres ne comprennent l'étendue du problème et, épouvantés, ne s'enfuient. Puis, la prêtresse de Melki brandit devant elle le visage d'or qui était le symbole sacré de son culte, le tourna en direction des goules qui s'immobilisèrent, puis prononça d'une voix incroyablement belle, et forte, et terrible, la formule traditionnelle d'abjuration.

Nade retro

Une demi-douzaine de goules, les plus proches, furent immédiatement démantibulées par la puissance de Xyixiant'h, les autres prirent leurs jambes à leur cou et firent dans le couloir, poussées par l'instinct impérieux qui leur commandait maintenant de courir se cacher au loin, au coeur des ténèbres, à l'abri de Melki et de sa force purificatrice.

Le silence retomba, et les torches et lanternes redevinrent les seules sources de lumière dans le couloir. D'un côté gisaient maint fragments de goules, de l'autre des petits tas de poussière disposés de façon vaguement anthropomorphe sur le sol humide de l'égout, et que bientôt le vent glacé aurait balayé.

– Au fait, demanda Ghibli à Xy, sans indiscrétion, t'es quel niveau ?

– Je suis bloquée.

– Ben mange des pruneaux, ça passera.

– ... oui. Tout va bien, pas de blessés ?

– Ah, tu veux dire bloquée comme... Ah ouais... Ah ouais d'accord...

– Quelqu'un a vu Clibanios, s'enquit Sarlander ?

– La dernière fois, répondit Monastorio, il s'enfuyait vers là en courant (il désigna la direction d'où étaient venus les vampires).

– Quelle drôle d'idée de fuir par là, c'est la suite du donjon...

Vertu s'arrêta. Puis elle lança un regard consterné à Xyixiant'h.

– Ne me dis pas que tu as repoussé notre barde.

– Moi ? Mais je ne... oups... C'est vrai, c'est un mort-vivant, j'avais oublié. Ah ben aussi, moi, quand je vadérétrotte, je ventile...

– Bon, allons le retrouver.

Au loin le bruit d'une lourde, très lourde chaîne se fit entendre.

– C'est... c'est quoi ?

– Bah, on verra bien. Hardi, compagnons, voyons quel nouveau défi excitant nous réserve ce donjon !

XI Thklyx'haz et la chaîne

Ils retrouvèrent Clibanios en bon état, je n'ose écrire "vivant", légèrement hébété, à quelques jets de pierre de là. C'est en ces termes qu'il expliqua sa fuite à ses compagnons :

– Quand l'elfe à la voix d'or et à l'âme si pure
Exposa aux manants les preuves de sa foi
S'alluma un brasier au plus profond de moi
Qu'horrifié, je dus fuir pour calmer la brûlure.
C'est notre triste lot, à nous qui, quoique morts
Traînons sur cette terre notre vieille carcasse,
Prie, toi qui es vivant, pour que, si tu trépasses,
Le néant et l'oubli t'apportent réconfort.
C'est un bien triste lot, je te le dis encore,
Que d'être encore en vie lorsqu'on est déjà mort,
Prends donc soin, si tu peux, d'éviter un tel sort.
Il vaut mieux, à choisir, prendre la pourriture
La poussière du temps dans quelque tombe obscure
Car sans espoir d'issue, l'éternité, ça dure...

– A qui le dis-tu, plaignit Xyixiant'h. Oh, je suis si désolée Clibanios. J'avais presque oublié ta condition. C'est promis, la prochaine fois, je fais une frappe plus ciblée.

– Allez allez, on se concentre. On reste groupés, l'arme au poing.

Clibanios s'était arrêté à l'endroit précis où leur tunnel n'était plus praticable, car il débouchait dans une immense salle dont ils ne parvenaient pas à apercevoir les contours à la lumière de leurs torches. En fait, il semblait s'agir d'un immense tunnel dont la section avait la forme d'un ovale coupé à la base, de façon à constituer un fond plat. Les concrétions ne parvenaient pas à masquer la régularité de la voûte, sans nul doute bâtie par quelque conscience agissante et non par la force aveugle

de la nature. De même, des millénaires d'immondices accumulées et de ruissellements n'avaient que marginalement affecté la planéité du sol, fait tout d'une pierre mate et rugueuse. Les dimensions, puisqu'il faut les évoquer, étaient tout à fait impressionnantes : large de trente pas et haut d'une quinzaine au bas mot, on aurait sans doute pu y loger un petit village. Un éboulis pouvait faire office d'escalier, que nos héros inquiets empruntèrent avec prudence. La majesté des lieux, en effet, invitait à l'humilité, et ils se sentaient tout petits. Ils avancèrent encore dans la salle, retenant leur souffle. Étaient-ce de grosses chauve-souris, les ombres qui depuis un moment semblaient zébrer le plafond ? Elles évoluaient, en tout cas, dans un silence inquiétant.

Vertu pointa du doigt un passage dans la paroi latérale, un tunnel circulaire qu'en d'autres circonstances, ils auraient qualifié de large. Une herse de fer le barrait, elle semblait avoir servi jusqu'à tout récemment. Ils s'en approchèrent.

Puis, ils s'immobilisèrent.

Un son métallique provenait du fond de la grotte, un raclement... ils se souvinrent alors du bruit de chaîne qu'ils avaient entendu, tantôt... Quelque chose venait, c'était sûr, quelque chose de gros, qui semblait ramper par terre, quelque chose qui, ils pouvaient maintenant l'entendre, respirait avec un grondement sourd, lourd de menaces. Sans qu'ils puissent l'expliquer, leurs cheveux se dressèrent sur les têtes de ceux qui en avaient, et leurs veines s'emplirent soudain d'un poison plus lourd que le plomb, plus froid que les terres du nord qui jamais ne connaissent le dégel. La peur. Ils étaient envahis par une terreur plus ancienne que l'humanité, une terreur venue des temps où les hommes n'avait ni feu, ni fer pour le défendre et où, à la surface de la terre, régnaient sans partage, superbes et mortels...

Vertu eut le courage d'encocher une autre de ses flèche enflammées, et tira en direction du bruit. Ô, combien elle regretta son geste, combien elle eut préféré rester quelques secondes de plus sous le lâche voile du doute. Mais le temps du doute n'était plus.

Sans un mot échangé, ils vinrent tous à la même conclusion, même Clibanios qui n'avait pas même sa vie à perdre, même Ghibli le fanfaron, même le mystérieux Monastorio. Sans se concerter, sans même un regard les uns pour les autres, ils firent demi-tour et se ruèrent en direction de l'entrée, espérant l'atteindre avant...

Distraitement, certains des compagnons entendirent derrière eux une chaîne se tendre sous le coup d'une énergie démesurée, et un hurlement de rage et de douleur remplit alors tout entier la crypte gigantesque, un mugissement dont les accents retentiraient à jamais au coeur de leurs nuits de cauchemar.

Tous les neuf, ils parvinrent à regagner le havre de l'égout qui les avaient menés ici et où, peu de temps auparavant, ils avaient affronté les morts-vivants, qui leur semblaient maintenant n'avoir été qu'une futile armée de pantins. La créature était trop grande pour les y suivre, et certains avaient déjà compris qu'elle était prisonnière. Ils reprirent leur souffle, oublieux de toute précaution.

– C'est curieux, exposa Mark à la cantonade d'un ton étrangement détendu, comme les mots et les faits qu'ils recouvrent suscitent des réactions bien différentes.

– Et que nous vaut ce cours de philologie impromptu ? Demanda Vertu.

– Et bien par exemple si je parle d'un dragon, ça m'évoque une fabuleuse créature, noble et farouche, redoutable survivante du monde ancien des légendes. Alors que quand j'en vois un en vrai, et bien du coup, ça m'évoque tout autre chose.

– Et quoi donc ?

– J'ai la vision soudaine d'un trou étroit et profond creusé dans une paroi solide où je pourrais me rouler en boule et y rester caché quelques années.

– Saine attitude.

– Cornebleue, c'était vraiment un dragon ? Demanda Morgoth, incrédule.

– Quoi ? Le lézard ailé de quinze mètres qui vient de nous courir après ? C'est la première fois que j'en vois un, mais je

crois qu'il remplit aisément tous les critères classiques de la dragonnitude. Il m'a semblé qu'il s'agit d'un spécimen de la race bleue, c'est à dire que son arme est la foudre. Ces créatures sont aussi connues pour la promptitude de leurs réflexes. Mais je ne suis pas spécialiste.

– C'était un bleu, la chose est claire

Dans ses yeux, j'ai vu des éclairs.

– Je confirme, dit Xy avec dégoût. Un vieux dragon bleu, que quelque esprit vil et sournois aura arraché à l'élément aérien, son domaine, pour l'asservir dans ce trou à rats. Un tel tour de force n'est pas à la portée de n'importe qui, notre ennemi est puissant.

– S'il est vieux, dit Monastorio, ça devrait être plus facile de le vaincre.

– Détrompe-toi l'ami, expliqua Piété. Les dragons, à l'inverse des hommes, ne se décrépissent pas lorsque vient l'âge, au contraire. Ils deviennent plus gros, plus forts, plus intelligents aussi. D'ailleurs je n'ai pas dit vieux mais très vieux, ce qui est différent.

– C'est gai, reprit Mark. Toujours est-il que notre client nous barre la porte du donjon. Je soupçonne d'ailleurs que c'est pour ça qu'on l'a mis là. Souvenez-vous du bruit de chaîne tout à l'heure, les vampires fuyards ont dû donner du mou à la bête, pour qu'il bloque l'accès à la porte.

– Ouais, grogna Ghibli. C'est pas gagné. Un dragon, c'est un bestiau. Si tu sautes dessus bille en tête en hurlant des conneries, c'est que t'es fatigué de la vie. Il faut un plan, des objets magiques spéciaux, des trucs comme ça. Et du temps. Et on n'a rien de tout ça. Notre sorcier a peut-être une idée ?

– Hélas, joyeux compagnon, mes maîtres sont restés muets sur la question d'occire les dragons. Je sais seulement que mon sortilège d'éclair sera sans effet sur ce spécimen, et que mes autres sortilèges... ne seront guère plus efficaces, je le crains. Ah, quelle épouvantable créature, avez-vous vu le regard d'or qu'il nous a lancé ? Ce n'était pas celui d'une bête, ni celui d'aucune créature douée de raison, c'était... c'était plus que cela. Nous

n'étions, j'en suis sûr, rien d'autre pour lui que la souris n'est au chat.

– Utile remarque, fit Mark. Quelqu'un d'autre a un plan ?

– Je crois me souvenir, glissa Vertu d'un ton doucereux, que pourfendre les dragons n'est pas traditionnellement l'affaire des sorciers, ni celle des voleurs. Ne crois-tu pas, paladin ?

– Laisse tomber, ma truie, lui répondit l'intéressé avec un grand sourire. Ma profonde foi et mon attachement à la Sainte Doctrine de Hegan m'interdisent de commettre le suicide, aussi éviterai-je d'aller à la mort de la sorte. Alléluia, gloire à notre bon Seigneur !

– Comme c'est pratique. Et je ne suis pas ta truie. Clibanios, que disent tes chansons sur le sujet ?

– Si le Grand Ver tu veux chasser,

Suis ces deux étapes, compère,

Tout d'abord, tu laisses tomber,

Ensuite, tu rentres chez ta mère.

Plus d'un preux avant toi partit

Forcer l'ancre des grands dragons ;

Certains, dit-on, en sont sortis.

C'est pas un boulot pour couillons.

Je ne sais s'ils sont pleins de gemmes,

D'argent, d'or ou bien de bijoux,

Ce qui est sûr, et c'est l problème,

C'est qu'ils sont pleins de griffes et crocs

Ce trésor à perdre la tête

Tu n'en voleras pas dix sous

Avant d'être par la grand bête

Grillé, gelé ou bien dissous.

Si le hasard un jour te mène

Devant l'ancre d'un grand dragon,

Avance sans peur ni sans haine,

Mais dans une autre direction.

– Bon, s'impatiente Xyixiant'h, on ne va pas y passer la soirée. Pourfendre, pourfendre, vous n'avez que ce mot là à la bouche, à croire qu'il n'y a que ça qui vous intéresse. On peut

essayer la négociation non ? On dirait que ça ne vous a même pas traversé l'esprit. Vous êtes des barbares.

– On prétend que naguère, conta Vertu, des héros exceptionnels, particulièrement rusés et incroyablement intrépides ont réussi à négocier avec des dragons. Et à s'en tirer vivants.

– Donc, rien ne nous empêche de faire pareil.

– J'ai dit "naguère", et la nuance de doute dans ma voix t'a échappée, je crois.

– Que de courage, que d'intrépidité ! Décidément, je suis la seule à m'activer utilement dans ce donjon. Et bien donc, j'y vais, mais s'il y a du trésor, vous ne m'en voudrez pas de passer avant vous.

Et sans écouter les protestations de ses compagnons, qui l'exhortaient à abandonner cette idée folle, elle lança un sortilège de protection sur sa propre personne, et prestement, échappa aux mains protectrices de Morgoth pour sauter sur le sol en contrebas. Sans lumière, l'épée au fourreau et le bouclier abaissée, elle s'avança sans crainte apparente, avant de se perdre dans le trou obscur, sous les regards médusés de ses amis. Il ne vint à l'idée de personne de l'accompagner.

Quelques raclements de chaîne eurent lieu, et ce fut tout, pendant de longues minutes. Au moins, se disaient les aventuriers, tant qu'ils ne voyaient pas un petit squelette se dissoudre en une fraction de seconde dans un grand éclair bleu, c'était que leur amie était encore en vie. En tendant l'oreille, ils parvenaient à percevoir l'écho lointain d'un grondement, ce devait être la voix du dragon. C'était rassurant car, à moins que le saurien n'aie eu l'habitude de soliloquer après une collation, la négociation promise avait bien lieu. Puis, Xyixiant'h revint se présenter à la lumière et héla bruyamment ses collègues.

– Bon, j'ai arrangé le coup, mais il reste un problème. Suivez-moi. Et ben, suivez-moi !

Peu rassurés, ils suivirent jusqu'à l'autre bout de l'immense salle, où s'était replié le dragon. Il leur parut encore plus gros que la fois précédente. Ils purent détailler le monstre reptilien de bien plus près qu'ils ne l'auraient voulu, et voyant danser la flamme

sauvage tapie au fond de sa prunelle verticale, ils acquirent la certitude que le titan écailleux n'aurait aucun mal à les rayer tous de la liste des vivants si tel était son bon plaisir. Cependant, il semblait relativement bien disposé, ne se déplaçait qu'avec lenteur pour ne pas effrayer ses hôtes, et dissimulait autant que faire se peut sa collection de dents et de griffes. Assis sur son séant, selon la posture communément pratiquée par les chiens ou les chats, la queue enroulée autour des chevilles, sa large tête triangulaire évoquant celle d'un crocodile aux cornes de buffle dominait la situation depuis une hauteur triple de la stature d'un homme bien bâti. Son poitrail large et profond, protégé par les plus épaisses de ses écailles, se dilatait et se contractait au rythme d'une très lente respiration. Ses immenses ailes, pliées et repliées dans son dos, devaient le handicaper plus qu'autre chose dans cet univers souterrain, mais il aurait été déraisonnable de compter sur ce fait pour espérer le battre à la course. Il portait un lourd collier de métal décoré de motifs géométriques forgés s'emboîtant les uns dans les autres, point de départ d'une lourde chaîne de fer qui se traînait par terre en une parodie serpentine avant de se perdre dans un trou du mur.

– Alors voici le problème : monsieur Thklyx'haz ici présent est, comme vous le constatez, prisonnier. Il a été réduit en esclavage par le Comte Nostro, le chef de la colonie de vampires installée dans cette crypte (elle montrait la sortie qu'ils avaient repérée auparavant). Je lui ai fait part de nos intentions d'en découdre avec ces vampires, ce qui bien sûr arrangerait ses affaires, et il m'a certifié que, pour peu que nous le libérions de sa chaîne, il nous permettrait de passer et, en outre, nous aiderait dans notre entreprise, car il souhaite tirer vengeance des suceurs de sang.

– Splendide, bravo !

– Le seul problème, c'est que la chaîne est magique, elle est faite d'acier ordinaire, mais a été renforcée par quelque enchantement propre à résister à la force d'un dragon. Celui qui brisera la chaîne aura droit à mon admiration et à la gratitude éternelle de sire Thklyx'haz.

Les compagnons considérèrent les maillons épars à leurs pieds. Chacun était trop lourd pour qu'un homme ordinaire le porte, long de près d'un pas, et formait un ovale parfait d'un métal épais comme une main ouverte. Combien de temps le grand dragon s'était-il acharné à les briser, à les user, à les mordre sous tous les angles ? Aucun d'eux ne semblait en avoir été marqué. Si l'on exceptait une oxydation de surface et les bosselures nées sans doute de la forge, rien n'indiquait qu'un d'entre eux fût plus près de céder qu'un autre.

Ghibli, Sarlander, Vertu, Piété et Mark, tous porteurs d'armes magiques puissantes, choisirent chacun l'un des anneaux gisant à terre et frappèrent, frappèrent, frappèrent encore, des manières les plus efficaces qu'ils avaient apprises, mais ils n'obtinrent aucun résultat. Ils conférèrent et choisirent celui des maillons qui se présentait le mieux à leurs yeux, et y portèrent leurs assauts coordonnés. Et tandis que jaillissaient les étincelles, dans le fracas assourdissant de quelque concert impie à la gloire des dieux du fer, ils comprirent peu à peu que leur entreprise était vouée à l'échec. Fourbus, en sueur, ils se penchèrent pour voir le fruit de leurs efforts. A l'endroit précis où ils avaient tous frappé, le métal rougi avait, un instant, laissé transparaître de fines rainures, qu'ils avaient eu à peine le temps d'apercevoir avant qu'elles ne se comblent.

Le dragon poussa un gémissement chargé de désespoir, et de menace aussi. Il s'agita quelque peu, signifiant clairement qu'il n'était guère d'humeur à tolérer des échecs répétés.

— C'est sans espoir, messire Dragon, dit Vertu. Nos armes sont sans effet, comme vous le voyez, mais peut-être notre mage ici présent sera-t-il plus heureux en employant les procédés de la sorcellerie que nous ne le fûmes en employant la force brute.

Xyixiant'h se mit alors à traduire longuement à destination de l'immense créature, en une langue si complexe et aux inflexions si subtiles qu'il semblait douteux qu'un simple humain puisse la maîtriser. Et le grand ver lui répondit, dans la même langue, semblait-il, bien que sa voix n'eut rien de commun avec le doux gazouillis de l'elfe. Sans doute y avait-il des nuances trop

hautes ou trop basses pour que l'oreille humaine les perçoive dans ce parler sinueux, où le moindre accent distordait irrémédiablement une phrase vers le grotesque ou la menace. Une fois qu'il eut fini son discours cryptique, le dragon tourna toute son attention vers Morgoth, qui ne s'en réjouit que très modérément, toutefois, encouragé de la main par sa bien-aimée, il se mit à observer les maillons de fer, espérant que leur étude lui apporterait une illumination divine. Comme souvent lorsqu'il séchait, il se tourna vers ses camarades, espérant que leur conversation sott et profane lui donnerait incidemment une bonne idée.

– Tu pourrais essayer une désintégration, suggéra Mark, docte.

– Effectivement, je pourrais, dans dix ou quinze ans, lorsque je serais de force à m'essayer à de tels sortilèges.

– Moi, je disais ça, c'est pour t'aider.

– Oh, mais attendez, peut-être qu'en combinant mes plus puissants sortilèges offensifs, je parviendrais à un résultat. Xy, dis à ton ami écailleux de reculer jusqu'à s'éloigner de la chaîne.

Après un bref conciliabule, c'est ce qu'il fit. Morgoth fit aussi reculer tous ses amis d'une zone située devant lui, et d'un amas de lourds maillons. Il se concentra, évoqua les puissances magiques élémentaires du feu, et déclencha un de ses puissants sortilèges. Une boule de feu tournoyante apparut devant lui, troublant sa vision, il la projeta avec force en direction de l'endroit en question, et elle y explosa dans une impressionnante gerbe de feu. Puis il fit trois pas, et entreprit de lancer son plus terrible sortilège, qu'il ne maîtrisait que depuis peu. Evoquant cette fois les esprits du givre, il fit jaillir de ses mains un tourbillon glacé qui l'enveloppa un instant, puis le concentra en le guidant par de subtils mouvements de ses doigts, avant de le canaliser en un cône parfait de froid concentré, qui gela sans coup férir la chaîne encore rougie par l'explosion.

– Frappez, mes amis, frappez le fer pendant qu'il est affaibli !

Et de nouveau, les guerriers redoublèrent d'efforts, mais au grand désespoir de Morgoth, il dut se rendre à l'évidence, tous ses espoirs avaient été vains. Pas plus maintenant qu'aupara-

vant, les armes ne parvinrent à causer le moindre dommage à la chaîne tenace. L'idée était bonne, mais l'adversité était trop forte. Le sorcier s'assit, pris d'un instant de découragement, et soupira. Vertu vint le voir, enthousiaste.

– Je pense à un truc, tu pourrais polymorpher le dragon en quelque chose de plus petit, comme un humain. Il pourrait alors glisser sa tête hors du collier, et le tour serait joué.

– Grotesque. Même si j'avais étudié ce sortilège, jamais je ne pourrais l'appliquer à un dragon, ces créatures jouissent d'une grande résistance naturelle à la magie.

– Mais c'est incroyable, se plaignit Mark, tu es nul à chier comme sorcier !

– Si je me souviens bien, ça fait des mois que je me tue à vous le répéter.

– Et tu n'as pas des objets quelconques dans ta besace ? Je ne sais pas moi, des parchemins, des potions...

– Oh mais oui, j'y pense, j'ai acheté un lot de vieux parchos au poids à la tour du Vif Orion, je ne pensais pas que ça me servirait, mais ce n'était pas très cher. Voyons ce que j'ai là... Invocation des chats... Illumination, comme si tout le monde ne le connaissait pas celui-là... Invocation de monstres, classique... Passage par les arbres, c'est très utile par ici... Ah, mais regardez-moi cette cochonnerie, c'est écrit par un goret, je n'arrive même pas à lire le titre du sort. Epluchette de Rosenberg, inconnu au bataillon... Oh, une boule de feu ! Ah non, c'est Foule de Boeufs, méfiance, il ne faut pas les confondre. Délivrance... Dommage que je n'ai pas fait obstétrique... Mur sanglant, ah tiens, ça a l'air sympa... Invocation d'élémentaire, bien sûr, je vais invoquer un élémentaire d'eau, je vais laisser la chaîne mariner pendant dix ou vingt ans, et quand elle sera rouillée elle cassera toute seule.

Et puis, Morgoth s'arrêta dans son élan défaitiste, car une idée venait de germer en lui. Il se souvint d'une créature qu'il avait étudié en cours de tératologie, voici une éternité, mais pourrait-il la convoquer ? Le parchemin d'invocation de monstres tombait à point, il l'examina, constata qu'il était en bon état. Il

se leva alors, exalté, fit reculer ses compagnons une nouvelle fois, et lut les runes anciennes, presque moisies, tout en se concentrant sur le souvenir confus de cette bête vue jadis.

Alors un grand cercle d'argent se dessina dans le sol, qui se mua en une colonne de lumière, au milieu de laquelle se matérialisa la forme du monstre en question, un curieux animal trapu, dont le corps tordu évoquait celui d'un scolopendre, juché sur quatre pattes grêles d'insecte, dont la longue queue annelée s'ornait d'un ridicule plumbeau. Sur sa minuscule tête d'insecte aux petits yeux sournois étaient fixées deux longues antennes articulées, qui étaient ses armes les plus redoutées. L'ensemble devait mesurer la taille d'un très grand chien, et de par les plaques qui le protégeaient, peser le poids d'un homme robuste.

Morgoth désigna alors la chaîne, et il se trouvait que l'ordre correspondait tout à fait au plus cher désir de la bête, qui se précipita sur le maillon le plus proche. Ses antennes palpèrent le métal, et là où se fit le contact, il commença aussitôt à rouiller, et la rouille se propagea à vue d'oeil comme une lèpre immonde, dévorant le maillon qui s'effrita, tomba en poussière, et les fragments tombés à terre, le monstre les dévora entre ses mandibules, sous l'oeil incrédule de Thklyx'haz, qui bientôt se retrouva libre de ses mouvements.

Soudain, il déploya ses ailes et poussa un hurlement de triomphe, libre enfin, il pourrait bientôt quitter ce souterrain honni et ses vampires immondes. Morgoth et ses compagnons se souvinrent alors qu'ils avaient affaire à un dragon, et reculèrent en désordre, toutefois Xy resta stoïque devant les manifestations de soulagement du vieux saurien, et lorsqu'il pencha vers elle son immense tête lancéolée, ce ne fut que pour lui témoigner sa gratitude et accueillir la flatterie de sa main minuscule sur les écailles de son mufler.

Le mangeur d'acier venait de dissoudre partiellement l'immense collier lorsque, repu, il retourna dans la singulière dimension d'où il avait été tiré. Thklyx'haz se dandina alors vers l'entrée de la crypte, étendit une longue patte griffue vers les grilles closes, et les déchira sans plus d'efforts qu'il ne nous en est né-

cessaire pour déchirer une toile d'araignée. Il estima la largeur du couloir, puis se tourna vers Xyixiant'h, et lui dit quelque chose d'assez long. Elle opina, répondit brièvement, puis expliqua.

– Voici tout ce qu'il peut faire pour nous, car il ne peut se glisser dans ce couloir trop étroit. Toutefois, il s'engage à rester ici jusqu'à notre sortie, et à couvrir nos arrières au cas où un ennemi chercherait à nous prendre à revers.

– C'est sympa, fit Vertu en tentant de dissimuler sa déception. Mais j'y songe, peut-être pourrait-il nous renseigner sur ce fameux Comte Nostro et ses vampires, connaître l'ennemi nous donnerait un avantage.

Le dragon en convint, et fit un exposé assez long à Xyixiant'h, qu'elle rapporta en ces termes :

– Voici quatre années, le Comte a usé de ses pouvoirs hypnotiques pour tromper sire Thklyx'haz et l'a enchaîné en ce lieu par trahison. Depuis cette époque, il est contraint de garder l'unique issue de son antre, ce qui lui a permis de dénombrer les vampires, il y en aurait trente-quatre en tout, y compris le Comte lui-même et sa bien-aimée. Toutefois, voici plusieurs heures, il a vu certains des vampires partir en chasse et revenir tout de suite après, avec cinq captifs inconscients. Peut-être ont-ils été simplement tués, mais peut-être ont-ils été convertis à la non-vie. Il doit s'agir de Jomon et de ses compagnons, les pauvres. Il signale en outre qu'il a vu les vampires qui nous sont tombés dessus tout à l'heure, et a noté avec satisfaction qu'ils étaient moins nombreux au retour, mais n'a pas pu les dénombrer précisément. Il a aussi précisé quelque chose de très intéressant sur le Comte, c'est qu'il a des pouvoirs bien supérieurs à ceux des vampires ordinaires, il a un ascendant considérable, il peut se jouer des volontés adverses, et il contrôle en partie les esprits du feu. En outre, il ne peut être tué comme les autres vampires, ni la lumière du soleil, ni les pieux de bois, ni les reliques bénites ne semblent lui causer grand dommage. Il s'en vante d'ailleurs imprudemment à qui veut l'entendre, expliquant qu'il tient ces extraordinaires facultés d'un démon dont il a jadis sucé le sang.

– Génial, un vampire-démon, c'est gai tout ça.

Ils firent alors des courbettes et des compliments au dragon, ayant entendu dire que ses semblables aimaient se faire flatter, puis le quittèrent en excellent terme, heureux de s'en être tirés à si bon compte.

XII Le Comte de la crypte

– C'était quoi, cette langue, demanda Morgoth à Xyixiant'h, une fois qu'ils se furent un peu éloignés ?

– Du draconique, bien sûr. Tu ne l'as pas appris durant tes études ?

– Ben... Non.

– Et bien c'est un tort, car c'est le plus ancien de tous les langages, dans lequel ont été écrits d'incalculables témoignages du passé. En tant que sorcier, tu aurais avantage à l'étudier.

– J'ai quand même l'impression que c'est un peu difficile à prononcer.

– Oh non, la prononciation ne pose guère de difficulté par rapport à la grammaire draconique. Qui est elle-même d'accès aisé pour quiconque est parvenu à maîtriser les subtilités du vocabulaire.

– Tu me rassures.

– En revanche, l'écriture est assez simple. Il faut dire que l'essentiel des textes draconiques a été gravé à la griffe sur des murs de pierre, c'est difficile dans ces conditions de faire dans la subtilité calligraphique. En fait, le draconique influença la formation des premières langues elfiques, une théorie en vogue à mon époque prétendait que les elfes auraient en fait formé leur premier langage structuré en se cristallisant autour des éléments syntaxiques préexistants dans...

– Eh, dis donc, le Chomsky du pauvre, on est dans un donj ici. Vampires, pieux, tu te souviens ?

– Holà, ce que tu peux être barbant quand tu t'y mets, je m'en chargerai comme des autres. J'ai encore en réserve un sortilège un peu de la même eau que le précédent, et qui devrait

faire merveille.

– Ravie de l'entendre. Cela dit, je ne sais pas si tu as écouté tes propres paroles, mais notre principal problème, c'est le Comte Nostro lui-même. S'il est si invulnérable que ça, il va falloir jouer serré. D'ailleurs, maintenant que j'y repense, ça me rappelle cet incident avec ce vampire blond, à la Boîte d'Airain. Vous vous souvenez sans doute que je l'ai poignardé avec mon pieu, mais qu'il n'a pas semblé en souffrir, sans doute s'agissait-il de notre ennemi en personne. Ce qui expliquerait que je sois restée sans réaction lorsqu'il m'a approchée, j'étais en effet subjuguée par les pouvoirs hypnotiques dont on crédite le Comte Nostro.

– Auquel cas nous sommes rassurés sur un point, souligna Monastorio, car si Clibanios l'a blessé, c'est qu'il n'est pas totalement invulnérable.

– Très juste. Je pense que finalement, avec mon sabre et en tranches fines, je vais me faire une joie de le débiter, le Comte Nostro.

Une salle de torture. Trois guerriers, dépouillés de leurs armes et armures, étaient maintenus dans des cages, de celles dans lesquelles on ne peut s'asseoir, et s'agitaient par instant, bien qu'ils sachent pertinemment la vanité de leurs protestations. Un quatrième gisait, mort, sur un chevalet où il avait visiblement passé un mauvais moment. Sur une table, que l'on qualifiera pudiquement "d'étude", bien qu'on ne puisse guère y étudier que le temps que met un homme à mourir une fois qu'on lui a sorti l'intestin de l'abdomen, était étalé, plus mort que vif, un homme d'âge très mûr, aux traits énergiques peu affectés encore par le relâchement de la peau, et dont la blanche crinière s'ornait désormais de traces de son sang. Son corps, qui avait pris quelque embonpoint avec les ans, était marqué de toutes sortes de sévices auxquels il avait été soumis. Toutefois, ces traitements n'avaient pas ébranlé sa farouche détermination, car l'homme n'était pas du genre à se laisser faire.

– Tu peux me torturer autant que tu veux, monstre, je ne te dirai rien.

Il s'adressait à une femme d'apparence fort jeune, aux longs cheveux noirs coiffés avec goût, quoi que selon une mode passée, dont la lividité dermique indiquait son appartenance à la coterie des vampires. Dans sa robe blanche tachée de sang, on aurait dit la parodie sinistre d'un idéal de pureté. Son visage et sa voix reflétaient quelque matière d'innocence, sans rapport avec la sauvagerie coutumière des vampires, et qui n'était que le produit d'un total détachement des choses humaines, et d'un profond mépris pour la vie et la souffrance d'autrui.

– Oh, pauvre, pauvre vieux monsieur, il ne dira rien à la jolie Trucida ?

– Jamais !

Elle tournait autour de la table où était assujettie sa victime, avec une lenteur qui trahissait une grande faiblesse. En regardant ses bras aux attaches délicates, on ne pouvait s'empêcher de la trouver malade, plus encore que les autres vampires qui ne respiraient déjà pas la santé.

– Mais ce n'est pas grave, reprit-elle. D'ailleurs, je ne t'avais rien demandé. Je veux juste m'amuser avec toi, un peu, que tu me tiennes compagnie. Nostro est si occupé en ce moment. Ah, je me souviens de ces années où nous étions seuls, tous deux... Je te fais mal là ? Dès que j'aurai un peu faim, je boirai ton sang et tous tes soucis s'envoleront, n'est-ce pas merveilleux ?

Malade de corps peut-être, malade d'esprit sûrement, c'était l'opinion de Vertu qui, depuis sa cachette, évaluait l'opposition. Il y avait cinq vampires dans la salle de torture, les quatre autres, nonchalamment dispersés dans la crypte, ne semblaient s'employer à rien d'autre qu'à observer la dénommée Trucida. D'après le dragon, il y avait trente-quatre vampires avant leur arrivée dans le donjon. Aucun des captifs n'avait manifestement rejoint leur nombre, et ils en avaient déjà tué une douzaine, à un ou deux près. Une fois occis ces cinq là, il leur resterait encore la moitié des morts-vivants à expédier, dont le fameux Nostro.

Mais Vertu avait trouvé un plan, grâce au hasard heureux qui l'avait fait découvrir, dans le couloir menant à la crypte,

un passage dérobé⁴. Ainsi, évitant l'embuscade qui les attendait sans doute un peu plus loin sur l'entrée principale, ils avaient progressé dans un très étroit couloir qui débouchait sur une passerelle de bois surplombant la salle, et d'où ils observaient les agissements de leurs futures victimes.

Cinq, dont une qui ne semblait pas être bien redoutable. Le plan était simple et ne brillait pas par sa subtilité : en premier lieu occire cette poignée de morts-vivants "à la main", ils savaient en être capable rapidement, puis libérer les prisonniers et se replier dans le fond de la salle, à l'opposée des issues. Bien sûr, les autres vampires ameutés par le tapage viendraient aussitôt, mais Vertu comptait sur le fameux sortilège de Xyixiant'h pour se débarrasser rapidement du surnombre. Ne resterait alors plus que Nostro lui-même, qu'à neuf contre un, ils espéraient tout de même pouvoir abattre. Elle donna le signal de l'assaut.

Elle sauta elle-même à terre au travers d'un trou de la rambarde pourrie et, avant même d'atterrir, décapita l'un des vampires avant qu'il n'ait le temps de réagir. Un second fut empêché d'agir par un des guerriers prisonniers des cages, qui l'agrippa par le col au travers de ses barreaux et le maintint assez longtemps pour que Piété, qui avait sauté à la suite de Vertu, ne le pieute sévèrement. Mais les autres aventuriers furent quelque peu retardés par la bousculade qui s'ensuit généralement quand on est nombreux à se précipiter dans un espace restreint, et les deux survivants poussèrent alors Trucida sans ménagement vers la sortie et retardèrent les aventuriers en faisant rempart de leurs corps. Ils se battirent ainsi avec férocité, mais furent vite dépassés par le nombre de leurs assaillants, d'autant que Vertu avait libéré les trois guerriers en cage, qui étaient pressés de se venger. Il fallut les calmer pour qu'ils ne se lancent pas à la poursuite de leur tortionnaire, et on leur fournit les armes pour se défendre, la rapière de Xyixiant'h (dont elle n'avait pas grand usage), l'épée de Monastorio (qui se battait au bâton lorsqu'il

⁴Ghibli avait fait halte pour soulager sa vessie, et son jet puissant s'était perdu à l'intérieur de la roche, dévoilant l'habile illusion magique qui masquait, donc, le passage.

disposait de l'espace idoine), et le dernier, qui se disait passable à l'arc, prit celui de Sarlander (il ne pouvait, en tout état de cause, pas être pire archer que Sarlander). Pendant ce temps, Vertu détacha le vieil homme.

– C'est bien vous Jomon ?

– Oui... ah, je vous reconnais, les aventuriers du Singe Aph-teux. Je ne suis pas mécontent de vous voir, j'ai tout de suite compris, en vous voyant à l'auberge, que vous étiez des preux. Ainsi, vous vous êtes ravisés et avez décidé de nous rejoindre dans notre combat contre les force obscures.

– Euh... oui, sans doute, bon droit, mal insidieux, tout ça. Mettez-vous dans le fond, vous n'êtes pas en état de vous battre.

Il y eut de petits bruits, comme des griffes crissant rapidement sur la pierre, annonçant l'arrivée des vampires.

L'ordre de bataille avait été astucieusement mis au point. La salle était grande, large de six ou sept pas, quinze en longueur. Si l'on considère que nos héros occupaient le sud (c'est pure convention, la boussole du groupe ne fonctionnait pas en raison de la nature ferrugineuse de la roche), la rambarde occupait le long côté ouest et le nord. Deux issues menaient à ladite rambarde, celle qu'avaient emprunté nos joyeux compères pour surprendre Trucida, aboutissant à mi-chemin de la rambarde, et trop étroite pour livrer passage à deux morts-vivants de front, et un couloir semi-circulaire plus ample, voûté de belles pierres calcaires apportées ici pour faire un parement à la roche nue. Enfin, à hauteur du sol, une simple porte de bois fort, comme on aurait pu en trouver dans n'importe quel bâtiment de Baentcher, cachait soit un simple placard, soit une cellule, soit un passage, il était impossible de le savoir sans l'ouvrir. Donc, le clan des vivants (on me pardonnera d'y compter Clibanios) comptait maintenant douze combattants actifs, ainsi que Jomon, qui peinait déjà à se déplacer. Vertu avait disposé sa troupe ainsi :

En première ligne, Sarlander et Mark étaient côte à côte, flanqués à gauche d'un filou Baentcherien nommé Ghalfir, et à droite d'un barbare de nationalité inconnue du nom de Theogal.

Au second rang avaient été placés les combattants ayant une allonge plus longue, Monastorio à gauche (il avait dévoilé la lame magique de son épieu), Piété et Morgoth au centre, et juché sur une table de torture collée contre le mur est, Saganda, le guerrier qui s'était dit archer.

A l'arrière, Xyixiant'h avait pour consigne de se faire oublier jusqu'au moment où elle pourrait employer son sortilège efficacement, et Clibanios fortifiait les âmes de ses compagnons de ses chants guerriers. Sur la rambarde, un peu en avant des gens du bas, on trouvait Vertu, avec son arc prêt à l'emploi, protégée derrière Ghibli, qui avait commenté : "Surtout, ne t'éloigne pas trop de la sortie !".

Ils arrivèrent soudain, bien trop tôt au goût des défenseurs. Comme une nuée de cloportes, la piétaille du comte Nostro envahit la passerelle et se laissa choir à terre en une masse fluide. Les érudits prétendaient que les vampires étaient des démons assoiffés de sang, possédant les corps des défunts et reproduisant leur essence maléfique par la morsure. On disait aussi qu'un vampire conservait en lui les souvenirs du trépassé et que, s'il vivait assez longtemps, une volonté humaine en émergeait, qui pouvait, dans une certaine mesure, maîtriser les pulsions démoniaques. Cependant, les faces blêmes marquées d'une expression de pure sauvagerie indiquaient sans conteste qu'aucun des vampires n'avait atteint ce stade. Massés à l'autre bout de la salle, fixant de leurs yeux glaciaux les aventuriers terrifiés, ils sifflaient et tanguaient de conserve, comme mus par une volonté commune, mais ne faisaient pas mine d'attaquer. Ils étaient de tous sexes, de tous âges, de toutes corpulences, mais indistincts, ne semblaient pas avoir de personnalité propre.

Puis le Comte se présenta.

Comme en témoignaient les marques de déférence que lui témoignaient les autres vampires, le grand mort-vivant blond au visage osseux vu plus tôt était bien leur maître, leur seul maître. Vêtu de cuir noir, sa stature était encore rehaussée par sa cape fuligineuse qui, chose étonnante, semblait flotter au vent

avec une lenteur hypnotique, comme une très fine tulle dans une brise matinale, alors même que de vent, il n'y en avait pas un souffle. A son bras s'accrochait Trucida, une moue boudeuse à la bouche. Elle pointa un doigt fin à la griffe noire et indiqua :

– C'est eux, là-bas, ils ont été méchants.

– Ne t'inquiète pas chérie, ils vont être bien punis. Alors, aventuriers, je suppose que vous êtes venus pour m'empêcher de mettre en oeuvre les plans tortueux que j'ai ourdi dans l'ombre, visant à m'assurer la domination mondiale et à régner depuis mon trône souterrain sur des légions d'esclaves ? Et vous voudriez sans doute que je vous les explique avant de vous tuer ?

– Euh... non, répondit Vertu.

– Ah bon. Tuez-les.

Une partie des créatures de la nuit se rua en désordre vers la ligne des aventuriers qui les attendaient, l'arme au pied. Ils tinrent le premier choc, Mark parvenant à décapiter net l'un des vampires qui l'aspergea d'une poussière sombre. Vertu, qui avait ôté les pointes de ses flèches pour en faire des projectiles mortels dans ce cas de figure, avait tiré l'une d'entre-elles dans le coeur d'un ennemi sur la passerelle, qui avait connu le même sort, quand à Ghibli, il parvenait à repousser les assauts des monstres en produisant de mortels moulinets de sa hache, son arme et sa corpulence étant parfaitement adaptées à la défense de cet espace réduit. Les autres combattants infligèrent quelques blessures aux vampires, parfois impressionnantes, mais qu'ils savaient ne pas être décisives. En contrepartie, il arriva que la griffe impie perça l'armure, et le sang des vivants coula dans la poussière. Toutefois, tant que les crocs se tenaient éloignés des gorges, la situation était favorable aux humains. De son observatoire, le comte Nostro ne perdait rien de la bataille et, voyant l'opposition plus forte qu'il ne le pensait, donna le signal d'une seconde vague d'assaut afin d'en finir. Cette fois, tous les vampires sautèrent en direction des héros de la crypte, certains s'accrochant brièvement aux parois à l'aide de leurs griffes, on eut dit une nuée de sauterelles. L'arc de Vertu chanta deux fois,

les flèches accompagnant la hache du nain dans son voyage mortel, les vampires de la rambarde tombèrent les uns après les autres, mais en bas, elle vit que la situation devenait préoccupante, chaque combattant devant faire face à deux, trois morts-vivants furieux. Mais elle vit aussi que Xyixiant'h avait entamé son incantation, et qu'une lumière rouge et pulsante jaillissait maintenant d'elle, augmentait d'intensité à chaque seconde, virait au rouge, puis presque au blanc, bientôt, la sinistre salle de torture serait emplie d'une lumière qu'elle n'avait jamais connue sans doute, la lumière du plein jour, fatale aux vampires.

Mais Nostro avait vu le manège, et comme il avait été prévenu de l'arrivée d'une puissante prêtresse, il avait prévu une parade adaptée. Prestement, il se débarrassa de sa cape noire et la jeta dans la salle. Mais au lieu de choir par terre, abandonnée à la gravité, elle flotta rapidement dans les airs, s'étendit, se déploya comme un vol de moineaux, et sans hésiter, dépassa les deux rangs de combattants avant de fondre sur Xyixiant'h, la surprenant alors qu'elle achevait son incantation. L'ombre retomba sur la scène de bataille, emportant les espoirs de victoire rapide de Vertu, tandis que la prêtresse tombait au sol, emmitouflée dans son cocon qui lentement se resserrait autour de son corps délicat. Morgoth, on le conçoit, réagit avec violence et, plutôt que de porter immédiatement secours à sa bien-aimée, profita de la configuration favorable du terrain et de l'éloignement de son ennemi pour lancer le plus puissant sortilège d'attaque qui lui restait, un rayon de feu concentré qui partit de sa main et, frôlant les têtes de ses camarades, partit droit en direction du comte.

Or, celui-ci, qui avait prétendu maîtriser le feu, ne s'était pas vanté : il dévia le trait ardent jusqu'à sa propre main tendue, le fit ployer comme un charmeur de serpent maîtrise son animal, et en fin de compte, parvint à l'éteindre avec délectation, se nourrissant manifestement de son fluide magique. Son festin achevé, il écarta les bras et s'écria, extatique :

- Encore, encore ! Donne m'en plus !
- Euh... Nostro...

– Oui Tru ?

Le grand vampire tourna son regard bleu acier vers sa compagne, et la trouva soudain en vilaine situation. Pour commencer, elle avait la lame d'un katana devant la gorge, et les moires crépitantes qui jouaient à sa surface laissaient peu de doute sur sa faculté à trancher la chair et l'os délicat de Trucida comme du beurre. La tête de Vertu apparut sur le côté, souriant de toutes ses dents. Nostro fit un grand geste de la main en direction de ses féaux.

– Arrêtez !

Aussitôt, les vampires cessèrent leur assaut, reculèrent de trois pas.

– Tu es très astucieuse, mortelle, fit doucement Nostro en fixant son regard dans les yeux bruns de la voleuse. Astucieuse et courageuse, surtout pour quelqu'un qui a encore sa vie à perdre. Je serais ravi de mieux te connaître, sais-tu ? Tu es une personne très intéressante, si... forte...

Mais Vertu, qui s'attendait au coup, interposa sèchement la tête de Trucida entre elle et le regard hypnotique de Nostro.

– Va baratiner ta copine.

– Et merde. Tu veux quoi au juste ?

– Et bien, je veux juste partir avec mes compagnons.

– Quoi, c'est tout ? Si ce n'est que ça, partez, et ne revenez pas. Je ne vous indique pas la sortie.

Après avoir débarrassé Xy de sa cape et s'être assurés que tous pouvaient se déplacer sans aide, les aventuriers montèrent l'échelle qui montait à la passerelle, l'un après l'autre, sans cesser de menacer ostensiblement la marée des vampires qui les considérait de sa multitude d'yeux assoiffés de sang. Nostro, glacial et énervé, les considérait avec morgue, sans cesser de surveiller Trucida, à laquelle il était visiblement très attaché. Vertu fit sortir Jomon et les trois guerriers en premier, puis resta un long moment sur la passerelle à observer les vampires.

– Et bien quoi, tu te plais tant que ça en notre compagnie ? Rends-la moi et pars.

– Une petite minute, que ceux que nous sommes venus chercher aient le temps de s'enfuir avant que tu ne leur donnes la chasse.

– Oh, tu crois que je pourrais faire une chose pareille, moi ? Hum... d'accord, tu as parfaitement raison. Encore une fois, tu joues bien. Non, sincèrement.

– Merci, j'adore quand un plan se déroule sans accroc. Allez, on se tire.

La Compagnie du Gonfanon se glissa, membre après membre, dans l'étroit boyau, Vertu la dernière, à reculons, emportant toujours son otage. Puis, lorsqu'elle en fut presque sortie, elle se débarrassa violemment de sa captive en la jetant devant elle, et commença à jeter les multiples aux en leur possession, précaution qui s'avéra utile. Puis, indifférente à Trucida qui crachait et menaçait sans oser franchir la barrière odorante, elle suivit ses compagnons qui fuyaient dans le tunnel.

Ni Vertu, ni ses compagnons, ne purent s'expliquer pourquoi elle avait épargné le vampire, toujours est-il que cette curieuse compulsion de notre filoute allait avoir des conséquences importantes, comme vous l'allez voir dans le chapitre suivant.

Et voici la scène dont ils furent témoins lorsqu'ils débouchèrent dans l'immense salle où ils avaient brisé la chaîne :

En premier, ils discernèrent les formes des trois guerriers filant sans demander leur reste dans l'égout, ou du moins le pensèrent-ils en voyant leurs trois torches s'éloignant.

Ensuite, ils virent Jomon courant à leur rencontre, les bras écartés, souriant de toutes ses dents tant il était heureux d'être sorti vivant du repaire des vampires.

Enfin, ils virent l'immense tête de Thklyx'haz surgir de l'ombre derrière lui, et le gober d'un coup.

Le grand dragon avala sa proie sans coup férir, provoquant horreur et consternation, puis il jeta un regard satisfait aux aventuriers, leva son pouce en signe de contentement, puis se lança à la poursuite des trois autres guerriers en se dandinant dans l'égout qui était à peine assez large pour lui.

XIII Morgoth oeuvre au coeur des ténèbres

Ils en restèrent baba quelques instants.

– Ben merde alors, on a fait tout ça pour rien... commenta Piété.

– Foi de Monastorio, ajouta Monastorio, je ferai payer à ce ver félon sa trahison honteuse, aussi vrai que je m'appelle Monastorio.

– Et ben il est parti par là, te gêne pas. Mais pourquoi il a fait ça, se demanda Mark ?

– Et bien... (Xyixiant'h semblait embêtée) En fait, je n'ai pas évoqué le sujet auparavant, mais quand je lui ai parlé, je n'ai pas eu l'impression que Thklyx'haz était le plus intelligent des dragons auxquels j'ai eu affaire. Je suppose qu'il n'aura pas reconnu Jomon et ses soldats et les aura pris pour des vampires. C'est une méprise, sans doute, et non une malice de sa part, sans quoi il nous aurait attaqués.

– Oh le con dragon ! C'est un dracon. Un dratrèscon même.

– Ah là là, tout le monde peut se tromper. Pour eux, tous les humanoïdes se ressemblent plus ou moins.

– Oui, et bien résultat des courses, on peut toujours se gratter pour retrouver notre relique, vu que la seule piste qu'on avait est en train de visiter l'intérieur de Monsieur Cornu. Adieu, les bijoux de la reine...

– Je croyais que les paladins étaient sensés se préoccuper de l'objet de leur quête avant de penser aux richesses et à la gloire, s'étonna Nostro.

– Oh ça, c'est très théorique. Dans la pratique, s'il y a d'un côté un pal qui passe sa vie à prier dans la modestie, l'ascèse et la méditation et de l'autre un guerrier balèze qui frappe bien comme il faut les démons sans trop de "dommages collatéraux", le dieu, s'il n'est pas trop con, il préfère toujours le second, fut-il

motivé par la soif de l'or, c'est une question d'efficacité.

– Ah oui, vous m'en direz tant ? C'est curieux comme on se fait facilement une fausse idée du paladinat quand on est du mauvais côté de la Holy.

– A qui le dites-vous, figurez-vous qu'il y a pas six mois, j'étais encore...

Un silence de plomb retomba sur le groupe.

– ...vous étiez ?

– J'étais un rejeton du diable dans ton genre, vampire ! Prépare-toi à remourir, cadavre.

Les lames sortirent de nouveau du fourreau, Xyixiant'h se précipita, brandissant le visage d'or de Melki à la face du Comte. Dans l'obscurité qui s'étendait derrière lui, le bruissement d'une multitude se laissait entendre, d'autant plus effrayant qu'il était à la limite de l'audible. Mais Nostro calma le jeu en reculant. Le seigneur vampire s'assit avec nonchalance sur un débris rocheux, tira une pipe coudée de sous sa cape, la bourra soigneusement d'une herbe quelconque et, sans avoir nul besoin de briquet, l'alluma.

– Oui, je sais, c'est mauvais pour la santé. Alors comme ça, ce n'est pas par bonté d'âme ni habités par une sainte fureur contre la gent vampiresque que vous êtes descendus dans ma crypte pour me casser les burettes, c'était pour récupérer les informations détenues par un de mes prisonniers. Et maintenant qu'il est en train de se faire digérer, vous êtes bien embêtés pour retrouver la quelconque breloque qu'on vous a payés pour retrouver. C'est quoi cette relique au juste ?

– Je ne vois pas en quoi ça te regarde, s'écria Monastorio, en proie à une rage difficilement maîtrisable.

– Voyons, expliqua Vertu avec amusement, ça le regarde en ce sens qu'il a sûrement quelque chose à nous proposer pour nous aider dans notre mission, et qu'en retour, il attend que nous lui rendions un service, qu'il va se faire une joie de nous exposer.

– Ah, quel plaisir de travailler avec des gens d'expérience. Si vous voulez bien me suivre dans mon bureau.

Entourés par les vampires, ils retournèrent donc dans le repaire du Comte, traversèrent les catacombes sinistres où logeaient ses troupes, puis arrivèrent dans sa petite crypte personnelle, son "bureau", décorée avec beaucoup de goût, si l'on admirait la mode vampirique. De façon très classique, un tombeau rectangulaire d'aspect massif en occupait le centre, sur lequel, jambes ballantes et tête penchée, était assise Trucida. Il y avait aussi une vingtaine de chaises pliables alignées sagement sur quatre rangs, faisant face à une estrade et à un tableau noir, sur lequel étaient tracés un plan sommaire des souterrains avoisinants, avec des croix et des flèches de couleurs. Nostro saisit un chiffon et fit place nette avec un sourire d'excuse.

– Prenez un siège, je vous en prie.

Les Compagnons s'assirent, les vampires restèrent debout.

– Alors voilà, vous cherchez un quelconque zinzolin... c'est quoi d'ailleurs ?

– Une très sainte relique, le merveilleux Melthois de Skiter'Gaard, poursuivez.

– Oui, bref... peu importe. Donc, vous avez manifestement perdu sa trace. Seul un devin pourrait vous remettre sur la voie.

– Ou un coup de bol extraordinaire.

– Oui, mais il vaut mieux compter sur un devin. Or, il se trouve que je connais le meilleur de Baentcher, qui se fera une joie de vous aider pour peu que vous ayez sur vous un objet quelconque relié à la fameuse relique, ou à celui qui la possède.

Vertu réfléchit, et se souvint de l'anneau du Khazbûrns qu'ils avaient tué. En espérant que l'apparition des cavaliers noirs soit liée à leur quête de l'Anneau d'Anéantissement, ils pourraient recoller à la piste, et à défaut, ils auraient au moins quelques indications sur leurs mystérieux ennemis.

– Mui... A supposer que ton mage ne soit pas un charlatan, ça peut se faire. Et nous, on te paye en or, en traveller cheques, en jeunes vierges ?

– Les jeunes vierges c'est du folklore, ici on prend plutôt les chatons. Mais en l'occurrence, j'aurais plutôt besoin du secours

de la religion. Ce que je veux, c'est un prêtre.

– On a Xy.

– Non, un prêtre particulier, un prêtre du dieu Niemh.

– Le dieu de la Mort.

– De la Mort et des morts, oui.

– Voilà une requête singulière. Des vampires pieux, c'est cocasse !

– C'est consternant. Bon, alors vous me trouvez ce prêtre et vous me le ramenez vivant, c'est tout ce que je vous demande.

– Oui, mais un prêtre de Niemh, ça ne se trouve pas si facilement que ça. C'est plutôt une secte secrète, et s'il y a un temple dans les parages, il doit être caché.

Nostro commença à dessiner un schéma au tableau.

– Ceci est la porte nord de Baentcher. Vous continuez dans ce sens jusqu'à un carrefour situé derrière un petit bosquet, et là, vous tournez à droite et empruntez une sente qui...

Revenant donc dans la salle dite "du dragon", où le reptile nigaud n'était pas revenu (et ne reviendrait jamais, car une fois à l'air libre, il était rentré chez lui à tire d'aile en oubliant toute idée de vengeance), nos héros étaient quelque peu énervés de s'en revenir bredouilles, et Ghibli exprima le sentiment général en ces termes.

– Alors si je comprends bien, après la chasse au vampire, c'est la secte maléfique. Je suppose qu'une fois le prêtre trouvé, il nous aidera en échange d'une offrande, qui sera le coeur noir et ichoreux d'un démon Baa'hnoskaï vert à pois mauves, lequel ne pourra être tué qu'avec l'épée de Shpoutros le Grand, qui est gardée par les géants de la montagne Saint-Bidule, qui ne peuvent être vaincus que par celui qui a bu l'élixir sacré de Népouytonia... bref, on en a pour jusqu'à la retraite.

– Nous vîmes dragons et vampires

Sans compter le menu fretin,

Nous pensions avoir fait le pire

Mais nous déchantâmes au matin.

– Quand je pense qu'on avait Jomon sous la main et qu'on l'a laissé filer.

– Hum hum... approuva distraitement Vertu, qui était dans ses pensées.

– A cause de la sottise de notre chef.

– Hum hum...

– Je me marie avec Sarlander, tu veux être ma demoiselle d'honneur ?

– Hum hum...

– OK, cause toujours.

– Hum hum... Xy, dis-moi, tu t'y connais en mort-vivants ?

– Euh... je sais les repousser, les combattre, les détruire, les pulvériser...

– Imagine que par exemple, Clibanios se casse une jambe, tu saurais le soigner ?

– Ben... A vrai dire... Le cas ne s'est jamais présenté, je crois savoir que les sortilèges de guérison habituels sont au mieux sans effet sur les morts-vivants, au pire néfastes. En fait, ils ne sont pas conçus pour ça.

– C'est bien ce que je pensais. Morgoth, toi, tu saurais non ?

– Bien sûr, je suis (il y mit une grande majuscule) Nécromancien. Je connais les conjurations permettant de susciter la résurrection des morts, je sais aussi les régénérer et les fortifier de diverses manières. J'étais assez fort en nécromancie, et c'est du reste le seul brevet que j'ai eu le temps de passer à l'école de magie, car j'étais en avance sur le programme et Maître Joolag, le patron du collège de nécromancie (et du reste l'unique professeur de cette branche) m'avait fait à plusieurs reprises des compliments réconfortants que...

– Trèèès intéressant. Compagnie, halte. Demi-tour droite, han heuu han heuuu...

– Eh, où tu nous amènes ?

– On retourne voir Nostro.

– Quoi, déjà ? Vous êtes rapides, ça fait pas cinq minutes !

– En fait, j'ai réfléchi en route à votre proposition, et bien

que vous ne nous ayez pas exposé vos motifs pour rechercher un prêtre de Niemh, ce que je ne vous reproche pas, je crois les avoir devinés.

– Je vous écoute.

– Pour quelque raison, vous cherchez auprès de ce prélat, non pas le réconfort de la religion, car vous savez que Niemh n'a cure de ceux qui l'adorent, mais quelqu'un capable de soigner un mort-vivant, l'un d'entre vous, qui serait blessé, malade ou diminué de quelque autre façon. Et comme vous ne semblez tenir qu'à votre chère Trucida, qui est bien pâlichonne et m'a semblée très faible lorsque je l'ai tenue tantôt dans mes bras, je gage que c'est à son profit que vous destinez l'enchantement.

– Remarquable ! Madame, je ne peux que m'incliner devant votre sagacité. Cependant, peu me chaut vos capacités intellectuelles, vous devriez les employer à accomplir la tâche que je vous ai confiée plutôt qu'à épater les vampires qui traînent.

– Oh mais ce n'est pas pour vous charmer de ma subtile conversation que je suis revenue. Il se trouve que chemin faisant, j'ai trouvé un moyen plus simple et plus rapide de vous contenter que d'aller kidnapper un quelconque fanatique dans une ruine croulante. Vous vous souvenez sans doute de notre sorcier, monsieur Morgoth l'Empaleur, ici présent.

– Intéressante raison sociale.

– Mais en fait je ne... commença l'intéressé, vite interrompu.

– Il se trouve que mon collègue est un habile nécromant, connaissant à merveille les multiples charmes se rattachant à la mort-vivance, et je ne doute pas qu'après un bref examen, il ne puisse faire mieux que n'importe lequel des prêtres noirs qui hantent la région.

– Qui, lui ?

Morgoth fit de son mieux pour se donner une contenance, soutenant le regard fixe du grand mort-vivant. En tout cas, il tentait de présenter plus d'assurance qu'il n'en ressentait en réalité, et se morigénait vertement de s'être ainsi vanté devant Vertu.

– Bon, on peut toujours essayer.

Morgoth s'isola dans une petite pièce avec Trucida, qui le considérait de ses grands yeux marrons. La vampire était diablement attirante, elle le savait, c'était ainsi qu'elle attirait ses victimes. Sa gestuelle languide avait le don de l'émouvoir, il ne pouvait détacher son regard de ses lèvres rouge sang entrouvertes sur une dentition légèrement proéminente de prédateur, mais plus que tout, c'était la proximité de la mort qui le troublait, qui ramenait dans sa mémoire des souvenirs de parfums, de saveurs fanées, si anciens qu'il se demanda s'ils provenaient de sa propre vie, où s'ils venaient d'ailleurs, d'une autre existence, plus sombre.

Toutefois, notre héros, comme je l'ai déjà signalé à plusieurs reprises, était doué d'une force d'âme remarquable, aussi résistait-il au charme de la vampire pour se consacrer entièrement et avec sérieux à son office.

Il avait fait venir Clibanios pour l'assister dans son travail, car la magie n'est pas étrangère aux bardes, et qu'en outre, c'était aussi un mort-vivant, ce qui devait le rendre insensible aux attraits de la démonsse et lui assurer un allié lucide en cas de débordement. En principe.

– Belle du temps jadis,
Pour vous, de profundis,
Belle à perdre la tête,
Et aujourd'hui, squelette,
Vous m'avez tant charmé,
O, tendre décharnée,
Par vos rondeurs menues
A la chair disparue,
Votre sourire rebelle,
Figé dans l'éternel,
Et vos fines mains d'ange
Dont restent les phalanges,
Que du fond du caveau
Ou dorment mes vieux os
Renaît, mélancolique,

Un coeur cadavérique.

– Vivivi. Ben au lieu de dire des conneries, passe-moi donc le trisecteur de French et le drain thoracique.

A l'extérieur, le Comte Nostro faisait les cent pas, tâchant de calmer son inquiétude en tirant des bouffées de sa pipe. C'est Xyixiant'h, poussée sans doute par la curiosité, qui alla l'interroger.

– Alors comme ça, vous tenez vos pouvoirs d'un démon.

– Exactement, un puissant démon au cou duquel je me suis abreuvé, voici comment je suis devenu le puissant maître-vampire que vous voyez.

– C'est étonnant, vous avez sûrement eu du mal à le maîtriser.

– Et bien pour être honnête, ce que j'ai eu du mal à maîtriser, c'est mon étonnement quand ce démon est venu me trouver pour que je vienne lui téter l'artère.

– Vous voulez dire que le démon est venu volontairement à vous ?

– Non seulement il est venu volontairement, mais il m'a forcé la main. Toujours est-il que je n'ai pas eu à le regretter, car après notre brève rencontre, il est reparti de son côté plus faible et moi du mien plus fort.

– Mais pourquoi a-t-il fait ça ?

– C'est curieux hein ? Moi aussi ça m'a étonné, et lorsque je me suis enquis du fin mot de l'histoire il m'a donné l'explication suivante : "Si on te demande, tu diras que tu n'en sais rien". A mon avis, ça doit être un truc sexuel, les démons ont parfois de curieux fantasmes.

– Ah bon. Je ne suis pas sûre d'avoir bien saisi la morale de cette histoire. Et pour le dragon, comment avez-vous fait ?

– Oh pour ça, j'ai utilisé la ruse. Ce qui n'a pas été très difficile car figurez-vous que ce dragon, il était très fort, mais il était surtout un brin benêt, comme souvent ces bêtes.

– Ah oui ?

– Cette histoire vous intéresse ?

– Oh oui, j'aimerais bien l'entendre.

– Et bien voilà.

Il se dirigea soudain, avec un plaisir évident, vers le tableau noir, l'effaça derechef, puis traça avec application le contour d'une sorte de patate runique.

– Voici l'Orbe de Gharzûl Khan, et là, je figure deux eunuques Stangiens. Il y avait aussi la Tour de Newhalduk, qui comme le dit la fameuse chanson, n'est en réalité pas plus haute que les palmiers environnants. Et bien donc, à cette époque...

Après plusieurs heures d'efforts, Nostro fut bien forcé de convenir que Trucida avait repris, à défaut de couleurs, quelques forces.

– Elle était, expliqua doctement le praticien, infectée par la scrofule moussue, un champignon qui se développe dans le système vasculaire de la plupart des goules, et qui est bénin chez ces créatures. Toutefois chez le vampire, en raison de son système circulatoire particulier et de l'importance qu'il revêt chez lui, les rares cas d'infection peuvent être très graves.

– Elle est guérie ? S'enquit le Comte, anxieux.

– Tout à fait, qu'elle vide un ou deux mortels et vous verrez qu'elle sera vite guillerette comme avant. Cependant, si vous voulez éviter que cela ne se reproduise, je vous conseillerai d'éviter à l'avenir la fréquentation des goules.

– Je n'y manquerai pas.

– Bon, posa Vertu, et maintenant, où peut-on donc trouver ce devin que vous nous avez promis ?

Avec un grand sourire plein de dents, qui se voulait sans doute sympathique, le Comte désigna sa compagne d'un grand geste de la main, et dit :

– Tadaaaa...

– Quoi, c'est elle ?

– Exactement elle voit tout elle sait tout car elle a un verriable don de voyance extra sensoriel qui lui vient de ses ancêtres les sorciers coutumier. Amour et maladie retour de l'être aimé réussite aux examens, maîtresse Trucida maraboute et exorcies

le mauvais oeil. Et maintenant qu'elle a retrouvé la santé, elle peut de nouveau utiliser ses talents. Allez ma chérie, aide donc ces sympathiques aventuriers à récupérer leur... c'est quoi déjà ?

– Le Sceptre Tétineux d'Invocation des Poules. Morgoth, montre-lui l'anneau du Khazbûrn.

Le sorcier s'exécuta, mais découvrit qu'il lui était pénible de se séparer de l'anneau vert pris au doigt du noir exécuteur. Bien qu'il le transportât dans une minuscule bourse de velours noir, supposée faire écran aux charmes néfastes que pouvait exercer un tel objet, il avait dû corrompre sa volonté de quelque façon, sans doute au moment où il l'avait porté à son doigt, et il s'en inquiéta. Cet effet allait-il décroître avec le temps, comme combattu par quelque immunité mentale, ou bien finirait-il par saper sa volonté et par faire de lui un esclave ?

Trucida ne fut pas longue, et ses tristes paroles balayèrent les doutes de nos compères sur ses talents de prophétesse, tant ils résonnaient d'échos désagréables à leurs oreilles.

*Les meilleurs sentiments, aux meilleurs gens prêtés
Sont souvent au néfaste profit du malin ;
Jhor peut en témoigner, qui abrite en son sein
Le sombre égarement d'un sage dévoyé.*

*Le fou et fourbe mage s'escrime et s'efforce
Mais il n'est pas de taille à maîtriser l'Anneau.
En trois fut divisé ce qui te fait défaut,
Et en trois fois encore, pour en dompter la force.*

*Il traque le Démon, mais sa folie l'égare,
Alors que s'acharnent ses guerriers asservis
Contre des innocents, l'autre se rit de lui,
Caché à sa vue par les plus subtils des fards.*

*Trois partis se disputent l'Anneau, les voici :
La Furie, le Ver Noir et enfin le Démon.
L'un d'entre eux vous servez, volontaires ou non,*

Et il est des factions dans chacun des partis.

Trucida se tut alors, car elle n'avait plus rien à dire. Morgoth, qui souhaitait plus de précision car il n'avait pas compris grand chose à ces vers, présenta alors à la pythonisse des défunts le curieux petit cube bimétallique qu'il avait acheté à Banvars, pas mal de temps auparavant, à un marchand qui le lui avait vendu comme ayant appartenu à l'un des cavaliers noirs. Tels furent ses mots :

*Deux objets issus de la même volonté
Mais deux mains différentes les auront forgés.
Ils sont tous deux bénins si des leurs séparés,
Réunis, bien fort qui pourrait leur résister.*

Puis, elle tourna les talons, et Nostro congédia ses hôtes sans politesse excessive.

XIV Les paraboles dites en clair

De retour dans la salle du dragon, nos compères couchèrent sur le papier ce qu'ils avaient entendu, tâchèrent d'en tirer d'utiles enseignements, et le bourrichon bien haut se montèrent.

– C'est marrant, dit gaiement Mark, cette salle me semble vaguement familière. On est déjà venus par là non ?

– Quatre fois, dit Ghibli, insensible au sarcasme. En tout cas c'est officiel, je peux vous affirmer en toute connaissance de cause que moi, les dragons, j'aime pas ça.

– Qui aime ça ? Lui répondit le paladin. En plus, celui-là n'avait même pas de trésor.

– J'ai l'impression que tu t'en fais une fausse idée, exposa Xyixiant'h.

– Ah. Mon opinion est que ce sont de gros lézards volants mangeurs d'hommes. Je me trompe ?

– Euh... et bien techniquement, c'est plutôt vrai.

– Ah.

– De même pourrait-on définir le genre humain comme la race des petits singes pelés mangeurs de graines qui pullulent dans les zones tempérées. Ce serait vrai, dans l'absolu, mais un peu réducteur. Les dragons emplissaient les cieux bien avant l'aube de l'humanité, bien avant même la venue des premiers elfes, leurs yeux ont contemplé la naissance des premiers dieux, ils ont engendré la magie de leurs ailes puissantes. Le déclin millénaire de la Grande Race, pour eux, n'a duré qu'un instant, et lorsque les Seigneurs Dragons s'éveilleront de leur profonde torpeur, ébranlant les montagnes, soulevant les océans sous lesquels ils gisent depuis des éons, ils balaieront sans efforts les races inférieures, leurs cités et toutes leurs réalisations, qui tomberont dans l'oubli à jamais, et à nouveau viendra l'âge des dragons.

Elle s'interrompt soudain, voyant l'effet que ses paroles avaient sur son auditoire.

– Enfin, c'est ce que dit la prophétie. J'en connais dix autres qui disent exactement l'inverse.

– Ouais, ben t'auras beau dire, mais moi je suis aventurier, et pour moi, un bon drags, c'est un drags mort.

– Tu es un barbare et un sot.

– Donc, trancha Vertu d'un ton légèrement irrité, s'il y en a qui s'intéressent encore un peu à la quête pour laquelle nous sommes payés, l'interprétation que je fais des paroles de Trucida est la suivante. Pour quelque raison, celui qui au final a eu l'Anneau par-devers lui a cherché à l'utiliser contre un démon, toutefois, il n'a pu maîtriser sa puissance. Il l'a donc fractionné en neuf parties, trois fois trois, qui correspondent à neuf anneaux magiques. Nous en avons trouvé un sur un des Khazbûrns, et vu qu'il y avait en tout neuf Khazbûrns à notre connaissance, pas besoin d'être très malin pour deviner où sont les huit autres anneaux.

– Il faut qu'on explose les cavaliers noirs, proposa Ghibli.

– Très juste. On parle de guerriers asservis, sans doute leur volonté a-t-elle été brisée par les anneaux qu'ils portent, et

qui leur ont conféré en échange leurs impressionnants pouvoirs. Nous savons maintenant d'où vient leur puissance, mais ils ne sont pas invincibles. Si on arrive à les combattre un par un, on a de bonnes chances de réussir. Ne restera plus alors qu'à réunir les neuf anneaux et à ramener le produit à la reine, et à nous les millions.

– Ne reste plus qu'à les trouver, donc.

– Oui, oui. Mais nous avons une indication géographique précieuse : il est dit que Jhor abrite en son sein le nécromant, or le seul Jhor que je connaisse, c'est la grande cité de Gunt, c'est là que notre quête nous mène.

– Tout ceci est encourageant, souligna Piété, mais il y a quand même un point qui m'inquiète un peu, celui des “trois partis”. Il y aurait non pas un ennemi à combattre, mais trois, cherchant à s'emparer de l'Anneau ? C'est alarmant. On parle d'une furie, d'un ver noir et d'un démon.

– N'oublie pas les majuscules, compère, précisa Mark. Je serai bien heureux de n'avoir à affronter qu'un lémure, une mégère et un lombric étrangement teint, mais je gage que les ennemis qu'on nous destine sont d'une toute autre trempe. Je crois même deviner l'identité du “Ver Noir”. Il ne peut s'agir que de Naong.

– Oh ?

– Non ?

– Nous sommes perdus.

– Malédiction...

– Catastrophe !

– Misère...

– Pauvres de nous...

– Qui ça ?

– Naong, pauvre brelle, expliqua Mark, l'air las, à Morgoth. Tu as eu une déplorable éducation religieuse. Naong le Grand Dragon, Dieu de la Tyrannie, Seigneur de la Main Noire, l'oeil derrière l'oeil, Celui qui ignore la pitié, le Malheur Rampant.

– Tu sais que tu as presque l'air d'un paladin quand tu prends cette voix-là ? Je ne connais pas ce personnage, mais ses titres ne le rendent pas spontanément sympathique. C'est un dieu,

dis-tu ? Je ne crois pas avoir jamais entendu parler de lui.

– C'est évidemment un culte secret, mais je le connais un peu pour avoir été un temps approché par certains de ses membres, et je te dirai ce que j'en sais. Et c'est peu encourageant, je te le garantis.

– D'autant, renchérit Xyixiant'h, que si l'une des puissances qui convoite l'Anneau est Naong, ça nous donne une indication précieuse sur une autre de ces puissances, qui ne peut être que Nyshra, son ennemie mortelle. Car là où va l'un, l'autre suit.

– La Furie, comprit le sorcier. Nyshra est la déesse de la vengeance et de la fureur guerrière, s'il m'en souvient.

– Tu as raison. Ne reste que le Démon. Oh, mais j'y songe, ne pourrait-il s'agir de celui de la prophétie ? Celui qui est sensé apparaître avec l'Anneau... ça collerait. Oui, on est carrés là.

– Ah, ben sans problème alors, plaisanta Ghibli. Une paire de dieux maléfiques et un démon balèze, je suis rassuré, j'avais eu peur un moment que cette mission soit difficile.

XV L'aube du Êêê

Ils regagnèrent la lumière du jour, ou en tout cas essayèrent, car quand ils sortirent, il faisait encore nuit noire. Ils avaient pourtant l'impression d'avoir passé un temps infini dans les catacombes de Nostro, mais en vérité, quelques heures seulement s'étaient écoulées, et ils étaient tous bien épuisés. Ils regagnèrent l'auberge à l'heure où la patronne et deux de ses fils partaient au marché de gros faire les courses alimentaires, et regagnèrent chacun leur chambre, à l'exception de Morgoth qui rejoignit sa mie et, trop épuisé pour mieux faire, posa sa lourde tête sur la poitrine tiède de sa compagne songeuse, pour s'y endormir aussitôt.

La Compagnie dormit tout le matin et, dans la grande salle, les couverts tintaient joyeusement à l'appel du repas de midi lorsqu'ils se réveillèrent pour prendre leur petit déjeuner. Puis,

Vertu monta dans les étages faire la chasse aux retardataires, car elle avait à faire durant la journée, et souhaitait discuter avec ses collègues.

– Dis-donc Xy, tu n’as pas vu Mor...

Non seulement ils étaient nus sous la même couette, mais ils sursautèrent en arborant une mine effarée de larrons pris sur le fait, ce qui leur ôta toute possibilité d’excuses douteuses du genre “Il faisait froid dans ma chambre, et comme je suis somnambule, je me suis dirigé inconsciemment vers la plus proche source de chaleur, et elle n’a pas eu le coeur de me mettre à la porte”. Sur le visage de Vertu se peignit une expression d’incompréhension, puis de profond dégoût, qu’elle parvint à exprimer en ces termes :

– Êh... mais c’est... êêêh... Ah j’ai vu des trucs dégueulasses dans ma vie mais... là c’est vraiment... Êêêêh...

Puis, sans songer à refermer derrière elle, elle repartit d’un petit pas troublé, accompagnée de nombreux “êêêh...”. Laissés seuls, les amants se regardèrent, perplexes.

– Bon... Et bien on dirait que c’est fait.

– Et oui.

– Je n’ai pas l’impression qu’elle l’aie super bien pris. Mark avait raison, elle devait avoir des... comment dire, des sympathies particulières pour ma personne.

– Au moins, elle ne s’est pas mise à hurler et à nous poursuivre dans toute l’auberge avec son sabre. C’est un point positif.

– Oui, sans doute, mais je crois qu’elle était trop sonnée pour réagir. As-tu vu son expression dégoûtée ?

– Ah oui, j’ai failli éclater de rire. Elle en fait un peu trop.

– Je n’ai pas ton expérience de ces choses, je le sais, et il est possible que quelque chose m’échappe, mais... ce qu’on fait là, est-ce que c’est inhabituel ? Je ne pensais pas la choquer à ce point.

– Absolument pas, je t’assure qu’on ne fait rien de bien extraordinaire.

– Ah ben merci.

– Je voulais dire, nous n’avons aucune habitude contraire

aux usages et aux bonnes moeurs, et que nous ne faisons là rien que des parents responsables ne puissent expliquer sans rougir à leurs enfants lorsque leur âge sera venu de s'intéresser à ces choses. Et puis du reste, quand elle est entrée, nous ne faisons rien du tout.

– Tu as raison. Elle est bien pudibonde, d'un coup.

Vertu était encore verdâtre lorsqu'elle vint s'asseoir à la table de l'auberge qui était à la longue devenue la leur.

– Un sacquet, commanda-t-elle à l'aubergiste. Une pleine chope.

– Diable, s'inquiéta Mark, tu comptes déjà te saoûler ? Que nous valent ces libations déraisonnables autant que matutinales ? Enfin, je sais que c'est midi... bref...

– Ah je viens de voir un truc... Êêêh... La perversion sexuelle des hommes ne connaît donc aucune borne ?

– Bien sûr que non. Vas-y, raconte ce qui motive cette illumination soudaine, maintenant que tu as captivé ton auditoire.

– Ah c'était... Nyshra vengeresse, quelle horreur. Morgoth, il...

– Diable, c'est Morgoth qui te met dans ces états ?

– Oui, c'est Morgoth. Et tu ne devineras jamais où je l'ai trouvé.

– Il n'était pas chez Xy ?

– Tu le savais ?

– Ben, c'est plus ou moins de notoriété.

– Et depuis quand ça dure cette immondice répugnante ?

– Depuis Banvars. Mais je pensais que tu t'en étais aperçue, depuis le temps.

Vertu en tomba des nues.

– Et il n'y a rien qui t'a choqué là-dedans ?

– Si, le fait qu'une fille comme elle se mette avec ce jeune gommeux blafard alors qu'elle pourrait facilement trouver un homme, un vrai, un viril, dans la force de l'âge, jeune encore mais déjà ayant vécu, et bien ça c'est un peu étonnant. Mais bon, c'est de leur âge.

– C'est de l'âge de Morgoth, c'est pas de l'âge de Xy ! Quand je pense que c'est moi qui ai ramené ce petit serpent fielleux à la vie et que maintenant... êêêh... Et pendant que j'avais le dos tourné, l'autre grand nigaud à robe fourrait sa... dans cette espèce de... êêêh... Bon, aubergiste, ça vient ce sacquet, c'est une urgence ! Encore heureux que je n'ai pas encore mangé, j'aurais tout vomi.

Elle avala une bonne partie de sa chopinette d'un coup, suscitant l'admiration de la salle, car le sacquet était un breuvage assez relevé, dans la composition duquel entraient de l'ail, trois piments différents, une variété de champignons poussant dans les mines des trolls de Boloas, l'urine de plusieurs vertébrés, l'écume résiduelle et gélifiée d'une tannerie, des cerises, des pupes de diptères, le jus d'un citron violacé de Belen⁵ et divers ingrédients "spéciaux" qui faisaient la renommée de tel ou tel fabricant. On le servait dans de très petits verres, en général à des gens dont on souhaitait la mort.

– Ah, ben les voilà, ces deux porcs, et ils osent encore se montrer en pleine lumière !

Penauds, descendaient Xyixiant'h et Morgoth, sous les regards amusés de la salle, qui n'avait rien perdu de la diatribe.

– Ah, vous me dégoutez tiens. Bon, revenons au monde normal, celui des monstres, des sortilèges et des assassins. Nous savons vaguement où aller pour poursuivre notre quête, mais c'est bien imprécis. Jhor est une cité de belle taille, quoique plus petite que Baentcher, et je n'y connais personne. Si on y va en demandant partout "On cherche un seigneur du mal, il y en a un d'honnête dans le coin ?", on va passer pour des béjaunes de chez Béjaune, le spécialiste du neuneu de père en fils depuis 1322. Voici pourquoi nous devrions chercher dans l'entourage de ce pauvre Jomon, des fois qu'il ait laissé des traces, qu'il se soit confié à un ami, qu'il ait laissé des lettres, vous voyez...

– On voit, dit Ghibli, et puis en plus, ça fait des mois qu'on galope dans tous les sens, je pense qu'il est grand temps de s'ar-

⁵Fruit tellement acide que, selon la légende, il attaquait les dents rien qu'à le regarder.

rêter quelques jours pour nous reposer, genre opération miaou. Après tout, on n'est pas pressés.

– Effectivement, soupira Vertu à contrecœur, nous pourrions passer quelques temps à faire du tourisme. Mais je vous rappelle la règle d'or, discrétion, furtivité, planquisme.

– Bon, proposa Piété, en attendant que vienne notre repas, si Mark nous racontait un peu ce qu'il sait du culte de Naong. Ce sont sans doute des choses qu'il vaut mieux entendre en plein jour.

– Certes, mon jeune ami, car nous allons entrer au cœur même du mal. Adonc, il est depuis des éons un dieu du nom de Naong, qui a la forme d'un gigantesque dragon noir comme la suie, c'est en tout cas ainsi qu'on se le figure généralement. Mais ne vous méprenez pas, il ne s'agit pas là d'un de ces démons qui oeuvrent aveuglément à la perte de l'humanité, par pure malice, par nature, ou par envie de s'amuser, point du tout. Le Dragon Noir est un véritable dieu, qui inculque à ses adeptes une doctrine bien précise, et commande qu'on y obéisse en tout, sous peine de subir les pires tourments. A l'instar de Hegan ou de Miaris, il place au nombre des vertus cardinales l'obéissance à l'autorité, le respect des anciens, de l'honneur et de la parole donnée.

– Tout ça me semble fort bon, intervint Morgoth.

– Tout dépend de ce que tu veux en faire. Ainsi Hegan voit-il en la loi l'essence même de l'homme, ce qui le sépare de la bestialité, c'est une valeur qui doit être défendue pour elle-même. C'est le fondement de la civilisation, et s'il tolère que parfois, des injustices soient commises afin de maintenir cet ordre, ce n'est que dans l'espoir que cet ordre conduise au final à un bien plus grand pour la collectivité. En un mot, il fait passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier.

– Tout ça me semble fort juste, approuva Morgoth.

– Miaris, pour sa part, est une déesse de miséricorde. Pour elle et pour ses fidèles, la loi est importante, mais ce n'est qu'un instrument destiné à borner les mauvais instincts, à donner un cadre à l'action bienfaitrice de la société sur les hommes. Ainsi,

ses fidèles sont tenus d'être respectueux de la loi, mais pas jusqu'à perdre tout sens de l'humanité, et si la loi sert la tyrannie, alors ils sont invités à ouvrir leur porte aux persécutés, fut-ce contre la volonté du seigneur de la contrée.

– Tout ça me semble fort à propos, acquiesça Morgoth.

– Comme quoi, tu es une vraie girouette. Pour en revenir à nos moutons, quoique la comparaison avec Naong soit peu à propos, et bien cette déité ombrageuse a pour principe qu'il n'y a de loi qui ne soit l'émanation de la force, et que seule la discipline, sans faille et portée à un degré extrême, permet de lutter efficacement contre les ennemis de toute vie, qui sont les forces du chaos. Et cette discipline ne peut naître et se renforcer qu'à condition que le fort écrase le faible, afin que, de la multitude maintenue sous le joug, n'émergent que les éléments exceptionnels dignes de servir le Dieu. Il est dit qu'à la fin des temps, c'est Naong lui-même qui mènera, en implacable général, ses troupes d'acier contre les légions innombrables de l'entropie. En attendant ce jour, ses fidèles s'assemblent en secret, complotent, amassent puissance et richesse. Lorsque le Jour sera venu, lorsque l'Appel sera lancé, lorsqu'un gris linceul se sera abattu sur le monde, annonçant l'arrivée du Seigneur Démon, le Dragon se lèvera, et alors... et bien, on ne sait pas trop ce qui arrivera, mais ça ne sera sûrement pas triste.

– Cornebidouille, si ses fidèles en ont vraiment après nous, ça ne va pas être facile tous les jours.

– Ses fidèles, ou bien Naong lui-même, car le Grand Dragon, à l'inverse de la plupart des dieux, aime à interférer directement dans les affaires des mortels, instillant sans fard ses conseils à ceux qui le servent, et adressant des avertissements sans équivoque à ceux qui le défient. Cependant, si j'étais à ta place, je ne me ferais pas trop de souci à ce sujet, je doute que ce soit notre ennemi le plus acharné, et ce pour deux raisons. La première, c'est que les Cavaliers Noirs ont été suscités par magie, c'est la sorcellerie des anneaux qui les anime, c'est maintenant certain. Or, Naong n'a jamais encouragé ses fidèles à utiliser les arts mystiques, il est plutôt partisan d'une franche et virile confron-

tation à la pointe de l'épée, ce que je ne peux pas vraiment désapprouver. La seconde raison, c'est que Naong n'a que faire de l'Anneau d'Anéantissement, vu qu'il n'a pas de doigt auquel le porter, et que jamais il ne le confierai à un de ses serviteurs de peur qu'il ne le trahisse. Non, ce qui me fait le plus peur à moi, c'est Nyshra, la déesse de la vengeance.

– Foutaise, intervint Vertu. Nyshra n'est pas connue pour convoiter des breloques du genre de l'Anneau pour son profit personnel, c'est une déesse sauvage qui frappe comme la foudre, et n'a aucun usage d'une telle relique. Est-ce son habitude d'asservir des mortels, comme l'a fait le maître des Khazbûrns ? Non, car c'est une déesse éprise de liberté. Elle tue, certes, mais l'esclavage lui est inconnu. Les facultés corruptrices de l'Anneau ne lui serviraient à rien.

– Reste donc le Démon, celui de la prophétie, dit Morgoth.

– Quand l'Anneau verra la lumière

Naïtra en Occident un être au coeur impur.

Le Seigneur de Misère.

– Là encore, ça ne tient pas, poursuit la voleuse. Imaginez que ce Démon ait possédé l'Anneau, on s'en serait aperçus à deux ou trois indices subtils, tels que la fin du monde. Je pense pour ma part que les choses sont plus complexes encore, et qu'interviennent là dedans les "factions" dont nous a entretenus Trucida. Mais tout ceci n'est que conjectures sur des propos bien flous d'une morte à moitié folle. En tout cas, je vous propose de poursuivre cette intéressante discussion théologique cette après-midi dans un lieu plus approprié à ces sujets, qui est le fabuleux Temple Noir. Ce serait dommage de passer à Baentcher sans le visiter, c'est une vraie merveille.

– Oui, ben ce sera sans moi, dit Xy, blasée. J'ai à faire à la bourse, il faut que je lève quelques positions à terme sur les contrats négociables au porteur... enfin, peu importe.

– C'est pourtant le temple de ton culte, il me semble.

– Et bien justement, je l'ai déjà visité en long, en large et en travers, et il me sort un peu par les yeux, pour tout dire. Ce n'est qu'un vaste capharnaüm de pierraille grossièrement

taillée, rempli à la hâte de tout un rebus pseudo-artistique entassé sans rime ni raison, embrumé d'encens en permanence, tant et si bien qu'on peut à peine y respirer. Ah, mais parlez-moi de la merveilleuse Basilique de Glace, un superbe édifice s'il y en eut jamais sur cette terre ! Elle était de dimension plus modeste que le Temple Noir, qui en comparaison paraît massif et pataud, mais sa flèche vertigineuse s'élançait comme un couteau pointé vers les nuées que souvent elle transperçait, et dominait la contrée environnante de si haut qu'un voyageur arrivant à Baentcher par les montagnes ne pouvait que prendre la ville pour un gigantesque cadran solaire. Et lorsque le soleil d'équinoxe se couchait dans la vallée, c'est tout le temple qui paraissait n'être qu'une gigantesque cascade d'or et de sang, et les quartiers environnants étaient à leur tour illuminés par des éclaboussures lumineuses ! Ah, c'était réellement un spectacle poignant et merveilleux, propre à élever l'âme...

– Il a été détruit par un tremblement de terre, non, demanda Vertu ?

– Hélas, quelle perte.

– Et on a bâti à son emplacement le Temple Noir.

– Tout à fait, à l'endroit précis. D'ailleurs il reste des fragments de l'ancien temple dans le chœur nord-ouest ainsi que dans la crypte. Mais bien peu de chose.

– On a bâti à son emplacement le Temple Noir il y a mille six-cent ans.

– Oui, mais il faut préciser, pour éviter toute impression de consécuitivité des deux événements, qu'il s'est en fait écoulé près de trois siècles entre la chute tragique de la Basilique et le début des travaux du Temple.

– Donc, tu viens de nous raconter que tu as été contemporaine d'un édifice disparu depuis dix-neuf siècles.

– Oui... Enfin, non... Qu'est-ce que tu vas imaginer là, je te raconte ça par ouï-dire, j'ai lu ça dans des livres, bien sûr. Je ne suis pas si vieille que ça.

– Ah bon, tu me rassures.

XVI Vertu guide ses amis au Temple Noir

En soi, le Temple Noir de Hima était impressionnant, je crois l'avoir déjà signalé, mais ses constructeurs avaient soigneusement choisi leur endroit pour le rendre plus imposant encore, et pour le dégager des nombreux bâtiments profanes qui l'entouraient : en effet, on l'avait bâti au sommet d'une colline, l'entrée principale faisant face à son flanc le plus escarpé. Lorsqu'il avait gravi péniblement les ruelles de l'endroit, Morgoth avait été frappé par les nombreux petits bâtiments qu'on eut dit construits à destination d'une race d'avortons, abritant majoritairement des marchands de bricoles plus ou moins religieuses. Portes, fenêtres, murs et toits, tout semblait fait à petite échelle, et il lui fallut un moment pour comprendre que l'on avait sciemment construit des immeubles menus aux petites ouvertures donnant sur des rues minuscules, de manière à ce qu'en comparaison, et vu de loin, l'édifice parut réellement cyclopéen.

– ...et un peu plus loin, vous trouvez le Grand Retable des Marches, qui est en assez mauvais état mais dont les albâtres figurent parmi les plus étonnants témoignages de l'art Bardite de l'époque.

Cela faisait un petit moment qu'ils tournaient de jubé en oratoire et de chapelle en scapulaire, et ils commençaient à douter qu'il ait jamais pu exister un édifice plus opulent que le Temple Noir. Le sorcier était fort intéressé par le motif, apparemment inspiré par les jeux sportifs de ces contrées.

– Diable, s'étonna Morgoth. Déjà à l'époque, ils avaient un style très... très fin, en fait, et très imagé. Voyez le rendu des musculatures, c'est criant de vérité.

– Ah oui, ça, pour une belle sculpture de tarlouzes, c'est une belle sculpture de tarlouzes. Eh, Bob, toi qui t'y connais en sculptures, donne nous donc ton avis d'esthète... Bon, on y monte à ce minaret ?

– Certes, certes, mais auparavant, la crypte, c'est par là...

– Ah, une crypte, ça c'est un endroit pour un nain...

Tandis qu'ils détaillaient les albâtres en question, Morgoth se rapprocha de Sarlander.

– Dis-moi, j'aurais quelques questions à te poser... mais c'est peut-être un peu délicat.

– Je t'écoute.

– Et bien, en fait, on m'a conté que si la plupart des hommes recherchent la compagnie des femmes, il en est d'autres qui, à l'inverse, recherchent plutôt celle d'autres hommes.

– C'est tout à fait vrai.

– Et je crois que Ghibli pense, c'est en tout cas ce que j'ai compris de certaines de ses allusions, que tu fais partie du nombre.

– Ce en quoi il a raison.

– Ah.

– Je vois que la chose t'étonne, mais sache que la chose est répandue chez nous autres les elfes et, chez les humains même, elle est plus courante qu'on ne le dit souvent. Nombre de grands hommes étaient dans ce cas, ainsi le général Belbazos de Salamite, ou bien le diacre...

– Oui, oui... je n'en doute pas, mais ce n'est pas ça qui me chiffonne. Vois-tu, ce qui m'étonne, c'est que Ghibli passe son temps à faire des allusions dont la finesse est très discutable, et même si tu es d'une race noble connue pour sa tempérance, à la longue, ce doit être assez fatigant d'être la cible de ces quolibets incessants. Pourquoi donc ne lui rabats-tu pas son caquet, comme Vertu l'a fait par exemple ? Non parce qu'il est grande gueule, mais il a bon coeur, mais bon, il est surtout grande gueule.

– Ah, Morgoth, je vois bien là ton ouverture d'esprit qui est la marque d'une grande âme. Tes attentions sont louables, mais sois sans crainte, je sais bien que Ghibli n'est pas mauvais nain. Vois-tu, je suis assez âgé, et j'ai bien fréquenté le monde, aussi suis-je à même de comprendre ce qui n'est pas dit au-delà des paroles que l'on prononce.

– Hein ?

– Je vais t'expliquer. Tu n'as pas, je crois, ces penchants pour les hommes. Ces sculptures d'athlètes à la palestres t'évoquent-elles autre chose que de l'admiration pour un artiste habile du passé ?

– Euh... je vois un peu ce que tu veux dire mais, non, bien sûr.

– A ton pensionnat, avais-tu des pensées étranges vis-à-vis de certains de tes camarades ? Il vous arrivait sans doute de vous laver de conserve non ? La vision de leurs virilités juvéniles éveillait-elle en toi un intérêt esthétique ?

– Mais non !

– Et dans tes rêves, est-ce qu'il t'arrive de te figurer au milieu d'étreintes musclées au milieu d'autres hommes dans des saunas, ou d'autres lieux de ce genre ?

– Non mais dis, pour qui tu me prends ?

– Bien, alors ceci étant posé, quelqu'un qui passe sa vie à penser à des messieurs tout nus, et ne parle quasiment que de ça, c'est quoi ?

– Et bien, je ne sais pas... Oh...

– Voilà.

– Non ?

– Penses-en ce que tu veux, gentil Morgoth, mais Ghibli m'amuse plus qu'il ne m'irrite.

– Alors ça...

Morgoth resta un moment à considérer les paroles de l'elfe, puis l'aborda de nouveau.

– Sinon, et ça n'a aucun rapport, j'aimerais juste connaître un petit détail, combien de temps peut vivre un elfe ?

– Oh, ça dépend. Je suis moi-même, à quatre cent ans, un elfe d'âge mûr, plus jeune sans doute, mais je ne puis pas prétendre à faire entendre ma voix comme un ancien. Tu dois savoir que nous sommes épargnés par le vieillissement physique qui affecte les humains, et que passé un certain âge, les seuls changements qui nous affectent sont ceux du caractère. Nous sommes pris de langueur, devenons lentement plus détachés, moins passionnés par les affaires du monde. Peu à peu, nous

perdons goût à la vie, et un jour, de lassitude, nous ne nous éveillons plus. C'est en partie pour éviter un tel sort que j'erre parmi le monde en votre compagnie, et je déplore que si peu d'entre nous le fassent. Il arrive parfois que des elfes dépassent les mille ans, c'est notamment le cas de la Reine qui a pas loin du double, mais ce sont des cas exceptionnels.

– Ah, bien.

– C'est pour ta douce et tendre que tu me poses cette question, n'est-ce pas ?

– Et bien oui. En fait, je m'aperçois que j'ignore tout de sa vie passée, et qu'elle évite soigneusement d'évoquer ce sujet lorsque nous sommes ensemble. J'ignore même son âge, vois-tu. J'aurais aimé que tu me donnes une indication à ce sujet, si ça t'est possible.

– C'est une question que je me suis souvent posée moi-même. Elle agit comme une toute jeune elfe, de façon légère et inconstante, mais on sent qu'il y a derrière ses actes et ses paroles une certaine gravité... qu'il y en aurait plus à dire, et encore plus à taire. Et puis, ce comportement juvénile est incohérent si on considère ce fait troublant : Xyixiant'h est manifestement une proche de la Reine, or nul à Sandunalsalennar ne l'y avait jamais vue. Donc, leur amitié ne peut remonter qu'à une époque antérieure à l'arrivée de la Reine dans notre cité, c'est à dire, il y a plus de treize siècles.

– Bouffretétin ! Mais alors, comment peut-elle être aussi âgée ?

– Et bien, ce que je viens de te raconter est valable pour les elfes, mais... Comment te dire, j'en suis venu à me demander si Xyixiant'h était vraiment une elfe, au sens où nous l'entendons.

– Et qu'est-ce qui te fait penser ça, s'il te plait, demanda le sorcier d'un ton pincé ?

– Difficile à dire, mais... ce n'est qu'une impression, bien sûr, il est vrai qu'elle parle à merveille la langue des elfes, qu'elle connaît nos usages et nos manières, mais il est des indices subtils qui vous échappent sans doute à vous humains, des petites choses, des manières de réagir à certaines situations... En fait,

j'ai le sentiment qu'elle a longuement étudié nos façons pour les singer, avec talent certes, mais sans que cela ne puisse réellement passer pour sa nature première. On finit toujours par se trahir lorsqu'on se travestit des jours durant.

– Eh, dites donc, compagnons, vous entendez ce que dit Sarlander ? Il me conte une niaise théorie selon laquelle Xy serait autre chose qu'une elfe, n'est-ce pas grotesque ?

– Bof, dit Ghibli, moi je pense que c'est une succube. C'est pas normal d'être aussi mignonne.

– Une succube ? Prêtresse de Melki ?

– Prêtresse de Melki, c'est ce qu'elle raconte. Mais bon...

– Mon petit Ghibli, ton opinion est sottée autant que grenue, s'insurgea mollement Mark.

– Ah, quand même, quelqu'un qui a un peu de jugeotte.

– Je me disais plutôt, poursuivit le paladin, que ce devait être un avatar de Melki. Mais bon, c'est pas moi l'expert, je n'ai pas visité l'intérieur.

– Hein ?

– Ou alors, dit Monastorio, un doppleganger ayant pris la forme d'une elfe, et qui aurait des pouvoirs cléricaux pour quelque raison.

– Ou bien une liche, proposa Piété. Qui se parfume.

– Ou alors un ange plus ou moins déchu.

– Mais... Mais alors, personne parmi vous ne la croit sincère ? Et vous ne m'en avez rien dit ? Et toi Vertu, qu'en penses-tu ?

– J'en pense que tes coucheries répugnantes avec cette espèce de... créature te regardent, et que je ne veux pas y être mêlée, ni en être témoin.

– J'avoue que ton attitude à mon égard m'attriste profondément, Vertu, je te croyais plus ouverte d'esprit que ça.

– Je suis l'ouverture d'esprit personnifiée, mais il y a des limites. Quand je pense que tu vas foutre ta... ah, rien que d'y penser...

– Quoi, tu es jalouse ?

– Jalouse ? Tu te fais des illusions mon pauvre Morgoth, tu pourrais être mon fils. Encore heureux que c'est pas le cas

d'ailleurs.

– Et bien quoi, plaïda Mark, ils s'amuse,nt, ils sont jeunes. Enfin, Morgoth est jeune. Venant de toi, ces leçons de morale me semblent un peu déplacées, tu veux que je te rappelle comment tu gagnais ta vie voici quelques années ? Et puis à l'époque où nous allions à l'aventure, je crois que même les amusantes fréquentations de notre compagnon Belam dit "Lou Pastourel", n'ont jamais provoquée une telle réaction chez toi.

– Les moeurs de Belam n'avaient rien à voir. Au moins, les brebis sont des mammifères.

– Si tu as une opinion plus éclairée que nous sur la nature de notre prêtresse, il faut nous en faire profiter.

– Réfléchissez deux secondes, reprit Vertu, et considérez seulement le nom sous lequel nous la connaissons. Est-ce un nom elfique ? Quel genre de créature peut bien se trimballer un nom avec deux X ?

– Un fabricant de photocopies ?

– Ghibli, on essaie d'être sérieux là... Ah, tenez, nous arrivons, voici ce que je voulais vous montrer. N'est-ce pas merveilleux la manière dont cette dentelle de pierre a été sculptée ?

– Sans doute, mais revenons à Xyixiant'h...

– Précisément. Regarde un peu derrière toi. Morgoth se retourna, et vit, dans un coin de la crypte obscure, une niche occupée par une statue haute d'un empan, disposée avec soin parmi un parterre de fruits et de plantes délicatement représentées. Toute trace de polychromie en avait disparu depuis longtemps, et ses yeux étaient aveugles, mais le sorcier n'avait pas besoin de beaucoup d'imagination pour se figurer leur verte couleur, l'or roux de la chevelure ondulée, la carnation pâle de ces petites mains composant un geste apaisant, semblables à celles que tantôt il avait embrassées, l'ovale parfait de ce visage qu'il aurait pu, s'il n'en connaissait le modèle, prendre pour un idéal d'artiste.

Sous la statue, en caractères si anciens qu'ils en étaient à peine reconnaissables, était gravée une légende :

La Sainte Protectrice Xyixiant'h

Maitresse Architecte
Fondatrice et Protectrice du Temple
Gloire Eternelle lui soit rendue

- ... fit alors Morgoth.
- Oui, moi aussi, dit Vertu.
- Alors, Xy aurait non seulement vécu à l'époque de la construction du Temple Noir, mais elle en aurait été l'architecte ?
- Ah non, pas du tout. Si tu regardes la petite étiquette ici, il semble que cette partie du temple soit un vestige du précédent temple, la Basilique de Glace. La statue date de la fondation de cette dernière.
- ..., béa-t-il derechef.

XVII Le piège

Morgoth fit le reste de la visite dans un demi-coma, désormais peu réceptif aux charmes de l'architecture. C'est qu'à contrecœur, les multiples pièces du puzzle s'épandaient devant ses yeux, et qu'ils avaient une fâcheuse tendance à s'assembler, donnant de sa compagne une image... qu'il préférerait éloigner de sa pensée tant qu'il le pouvait encore. Il semblait toutefois en passe d'épuiser ses facultés de refoulement.

Ils revinrent à l'auberge, ayant acheté quelques colifichets aux vendeurs d'articles touristiques qui pullulaient autour de la Colline du Temple, et y retrouvèrent l'objet de leur discussion, qui était toute radieuse, sans doute avait-elle gagné à la bourse. Faisant mine de rien, ils discutèrent de choses et d'autres, mangèrent, jouèrent un peu aux cartes, aux dés et aux fléchettes, chantèrent quelques chansons, se querellèrent sans gravité entre eux et avec d'autres clients. Puis, quand la soirée fut bien avancée et que leur niveau d'alcoolémie eut atteint un niveau respectable, ils partirent se coucher, et c'est sans honte que Morgoth

brava le regard noir de Vertu lorsqu'il rejoignit, sans le moins du monde se cacher, la couche semée d'or de sa bonne amie, dont la compagnie eut vite fait de dissiper, pour un temps, ses préventions et ses sombres calculs.

Le lendemain matin, ils faisaient durer leur petit-déjeuner, n'ayant pas vraiment de projet urgent, quand ils aperçurent du coin de l'oeil le manège d'un de ces individus qu'on qualifie généralement de "mystérieux personnage". Il était tout encapuchonné de gris, marchait d'un air louche et voûté, et après être entré dans l'établissement le plus silencieusement possible, ce qui était le plus sûr moyen d'attirer l'attention, il se dirigea en rasant les murs vers le patron, qui se mit à essuyer frénétiquement un verre à l'aide d'un torchon, signe universellement reconnu désignant dans une auberge celui qui est disposé à recevoir des pots-de-vin en échange d'informations.

– Oh putain, s'exclama Vertu à mi-voix, un commanditaire. Vite, ne le regardez pas et faites mine de rien, il s'en ira peut-être...

Las, nos pauvres héros étaient marqués au front du sceau d'un implacable destin, et le patron de l'auberge, sa pièce empochée, les avait désignés du menton. Louvoyant entre les tables, le mystérieux personnage, dans la description duquel je ne compte pas perdre mon temps, vint les aborder en ces termes :

– Héla, gentils compagnons, mais que voici un fort parti d'honnêtes gens qui me semblent bien prompts à prendre l'épée pour quelque or de bon aloi et quelque quête aventureuse semée d'embûches, de périls et de mystères. Il est maint causes en ce monde méritant qu'on les défende, rôde le malin, tissant ses plans tortueux, mais tant que se dresseront des héros de votre trempe, habiles et rusés, les petites gens opprimés garderont espoir et toujours, au coeur des ténèbres, subsistera une lueur qui...

– On est aventuriers, si c'est ça que vous voulez dire. Et j'ai l'impression que vous vous faites une drôle d'idée du métier. Mais on n'est pas vraiment...

Vertu allait dire “libres”, mais elle s’arrêta dans son élan, vu ce que leur avait coûté son dernier refus.

– ... peu importe, poursuivez. Je suppose que vous avez une mission urgente pour nous...

– C’est tout à fait cela, madame, et je vois que j’ai affaire à quelqu’un ayant du métier, je vais donc me passer de tergiversation. Il se trouve que mon maître m’a envoyé quérir les meilleurs aventuriers de la place, afin d’accomplir toutes affaires cessantes une mission périlleuse et très importante. Bien sûr, vous serez rémunérés en conséquence, sachez en effet que si vous acceptez, vous serez au service, non d’un quelconque intérêt particulier, mais d’une puissante nation aux moyens considérables. Sachez en outre qu’il s’agit de défendre une noble cause, et que la réussite de la mission vous attirera la gratitude éternelle de quelques uns des plus puissants personnages du continent.

– C’est intéressant. Et peut-on savoir de quelle nation il s’agit ?

– On m’a expressément commandé de vous le celer jusqu’à ce que vous rencontriez mon maître, qui vous en dira plus. Je précise qu’il est inutile de me questionner plus avant, car je ne fais que vous rapporter le message de mon maître, qui ne m’a pas donné plus d’explication que cela.

– Alors, il faut que nous le rencontrions. Où donc cela se peut-ce ?

– A la bonne heure, j’ai craint un instant que vous ne fussiez réticents à le rencontrer. Aujourd’hui, il est pris par ses obligations en dehors de la ville, mais vous pourrez le rencontrer à un bal masqué qui se donne ce soir à la villa de la famille Nerupsh, dans le quartier du Nabol, sur les rives du Xno. J’ai pu avoir deux invitations nominatives aux noms de marchands étrangers dont je sais qu’ils ne viendront pas.

– J’y serai, dit Vertu en prenant les bristols, je suis curieuse de savoir de quoi il retourne.

– Bien, nous nous y retrouverons, et je vous introduirai auprès de lui. Bonne journée, braves pourfendeurs de monstres, et prenez un bon repos avant que l’appel de l’aventure ne vous

happe !

Et il repartit de son petit pas de commanditaire niais.

– ...et bien sûr, tu ne mettras pas les pieds à la villa Machin, commenta Mark. Tu sais que c'est les gens comme toi qui donnent une mauvaise image de notre profession ?

– Détrompe-toi, je compte bien rencontrer ce mystérieux commanditaire.

– Ah bon ? Tu crois vraiment qu'on a le temps de courir le bestiöpoilû en ce moment ?

– Non, sans doute, mais quelques éléments me laissent à penser que l'arrivée de ce monsieur n'est pas totalement sans rapport avec l'affaire qui nous occupe présentement. Tout d'abord, si j'ai choisi cette auberge, c'est parce qu'elle n'est pas spécialisée dans les aventuriers. Quelqu'un qui voudrait engager les meilleurs mercenaires de Baentcher ne viendrait pas au Singe Aphteux, mais irait plutôt au Singe Rabougri, au Singe Tétineux, au Singe Bleu, ou même au Singe Normal, afin d'avoir plus de choix. Si ce monsieur est venu ici, c'est parce qu'il nous cherchait nous, la Compagnie du Gonfanon, et aucune autre. Il doit avoir ses raisons. En second lieu, vous aurez peut-être deviné la véritable profession de cet individu, à sa mise et à ses manières.

– Oui, dit Morgoth, j'ai noté que ses doigts étaient fins et habiles, ce ne sont pas ceux d'un travailleur physique. En outre, ils portent quelques taches indélébiles, pourpres et violettes, que je connais bien car elles sont généralement produites par certaines encres magiques, dont le seul usage est l'écriture des parchemins magiques. A n'en pas douter, cet homme est un magicien.

– Tu as raison, approuva Vertu. Mais on pouvait plus simplement lire sa gourmette en argent aux armes de la "Guyldé Mystyque de Skhorölla" et son T-shirt "Wizard Power". En tout cas, ça laisse ouverte la question "Mais qui donc peut bien avoir l'idée farfelue d'envoyer un sorcier pour accomplir une besogne aussi subalterne que de d'inviter quelqu'un à un bal masqué ?". Un simple coursier, un commis, un laquais quelconque aurait pu s'en charger tout aussi bien, alors pourquoi envoyer un magi-

cien ?

– Tu vas nous le dire.

– Parce qu'ils n'ont que ça sous la main. Je gage que la mystérieuse puissance qui souhaite nous engager n'est autre que la Magiocratie de Gunt elle-même. Voici pourquoi, afin d'en avoir le coeur net, j'irai ce soir voir ce dont il retourne.

– Houlà, que ça sent l'entourloupette ça, commenta Ghibli.

– Je flaire le coup fourré, ajouta Monastorio.

– Est-ce que ça ne pourrait pas être un piège, demanda Piété ?

– Ou alors une chausse-trappe, pensa Mark tout haut.

– Je pencherais plutôt pour une embuscade, concéda Vertu, voici pourquoi j'irai avec Morgoth, car d'une part il est un des rares ici à savoir à peu près se tenir en société sans attirer l'attention, et d'autre part, en cas de problème, ses pouvoirs magiques nous sortiront de là vite fait. Pendant ce temps, vous resterez en chat ici.

– En chat, demanda Piété ?

– Patois d'aventure, mon ami, expliqua Mark. C'est une tactique classique qui consiste à rester au coin du feu et à rien foutre.

J'évoquais tantôt le fait que les magiciens d'un royaume pourraient aisément, si la fantaisie leur en prenait soudain, s'y adjuger tout le pouvoir et régner depuis leurs hautes tours, protégés par leurs sortilèges. S'ils ne le font pas, ce n'est pas vraiment parce que l'amour des études les tient éloignés des réalités politiques, ni parce qu'ils manquent d'ambition (c'est plutôt le travers inverse qui s'observerait couramment). C'est qu'en règle générale, le magicien est plutôt individualiste et vaniteux, et dès qu'il commence à gagner quelque pouvoir, le voilà qui se met à comploter contre ses collègues pour leur dérober leurs secrets et leurs biens. Jamais il ne reconnaîtra quiconque comme son maître, jamais il ne se pliera à une discipline ou une hiérarchie, et s'il comprend bien la notion de sacrifice personnel dans l'intérêt général, il ne voit pas trop en quoi ça le concerne. Bref, il

est totalement impossible de faire avec les magiciens ce qu'on fait avec les soldats, les paysans ou les marchands, un Etat.

Le royaume de Gunt faisait toutefois exception à cette règle, pour des raisons que j'expliquerai en temps et en heure.

XVIII L'émissaire de l'ouest

Morgoth et Vertu allèrent se louer des déguisements pour la fête, qui était costumée. Cependant, il n'était pas question d'arriver habillé en gros canari orange, en forçat évadé, en officier de Starfleet ou en Xena-mighty-princess-forged-in-the-heat-of-battle. Les Nerupsh, négociants de haute lignée et bonne compagnie, étaient des gens qui s'amusaient avec le plus grand sérieux, les déguisements étaient donc du genre robe à corolle pour les dames, culotte et chemise à jabot pour les messieurs, la fantaisie résidant dans les coloris, les matières, la passementerie et la manière de disposer les perles et les plumes sur le velours des lours. Et s'il l'on dansait, il était plus probable que l'on se livre à quelque exquis menuet qu'à une farandole populaire telle que le "tire-la-queue-du-cochon". L'alcoolisme se portait mondain, et la locution "c'est extrê" était la marque d'un enthousiasme débridé.

Bref, après une journée passée à travailler ses sortilèges pour l'un et tourner comme un lion en cage pour l'autre, ils prirent un fiacre et se firent conduire, vêtus de façon totalement grotesque, jusqu'à la villa opulente des Nerupsh. A l'amont de la ville, peu après que le torrent Xno eut franchi les murailles pourpres, on avait bâti une digue submersible afin d'en barrer le flot impétueux, ce qui avait permis de constituer à peu de frais un réservoir d'eau potable assez vaste pour qu'on puisse le qualifier de plan d'eau navigable. C'est sur ses rives que s'étaient bâties quelques unes des plus riches demeures de Baentcher, dont le scintillement des lumières sur les eaux plates du lac composaient en cette nuit d'hiver un tableau des plus agréables. Et ils le contemplèrent à loisir puisque, comme ils purent le constater,

ils étaient arrivés en avance.

– Mes amis ! Vous êtes venus !

C'était un assez gros homme, à l'orée de la vieillesse mais encore plein d'entrain, qui les abordait sans hésitation. Sous ses yeux plissés, on devinait un esprit habitué à calculer et à influencer. Il vint serrer les mains de Morgoth et Vertu, quelque peu étonnés, les assura qu'il ne se trompait pas de personne puis les invita à le suivre pour admirer le jardin.

– N'est-ce pas un peu frisquet pour la botanique ?

– Justement, expliqua-t-il à mi-voix, nous ne risquons pas d'être dérangés.

Vertu comprit, et ils se dirigèrent vers le jardin, qui était sombre et silencieux à souhait.

– Alors c'est vous la Compagnie du Gonfanon ?

– Oui, c'est bien nous.

– Il est venu à mes oreilles que vous recherchez activement le sieur Jomon, qui est un de mes amis.

– Qui était, hélas. Nous sommes arrivés trop tard pour le sauver.

– Je vois. Ça devait arriver un jour où l'autre, vous savez. Il y a un âge où un homme a davantage à parcourir le vaste monde et à poursuivre les monstres dans les souterrains, et puis il y a un âge où il faut savoir s'arrêter, profiter de la fortune acquise et de ses souvenirs. Mais Jomon n'était pas un homme très raisonnable, il se croyait encore jeune. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous entretenir. Il se trouve qu'en effet, j'ai entendu parler de vous car j'ai des yeux et des oreilles d'ici jusqu'à Misène, et je crois avoir deviné le but de votre quête. Il s'agit, si mes suppositions sont exactes, de mettre la main sur un ancien artefact dont je tairai le nom de peur qu'on l'entende, mais dont je dirai seulement qu'il apporterait tout à la fois puissance et ruine à l'imprudent qui s'en emparerait.

– Vous êtes bien renseigné.

– C'est mon métier. Et bien, je souhaite vous appointer pour une mission qui, je crois, n'est pas sans rapport avec celle qui vous occupe déjà, et vous fournir quelques informations qui

peut-être vous font défaut pour bien saisir les enjeux du moment.

– Ah oui, ce serait bienvenu, monsieur ?

– Oh, je suis confus, je suis Olipharius Rastampolias, Ambassadeur de Gunt auprès de la Diète de Baentcher.

– J'avais donc deviné juste, Gunt s'intéresse à cette affaire.

– S'il n'y avait que Gunt, madame, vos ennuis seraient terminés. Hélas, mon pays a... comment dire...

Il soupira, considéra un instant le lac qui s'étendait devant ses yeux.

– Voici l'affaire. Depuis plusieurs années déjà, je soupçonne un certain parti d'oeuvrer dans l'ombre à la perte de Gunt. Jadis, il se trouvait nombre de sorciers à la fois talentueux et patriotes, de tous âges et de toutes extractions, prêts à mettre leur vie en jeu pour défendre le pays. Ils étaient mes amis, et j'avais la vanité de me compter parmi eux. Toutefois, ces derniers temps, on nous a éloignés l'un après l'autre de Sharaganz, qui est notre capitale au cas où vous auriez des lacunes en géographie. Moi-même, au début, je ne me suis douté de rien, c'est avec gratitude que j'ai accepté cette ambassade prestigieuse qu'on m'avait confiée... et puis j'ai commencé à recevoir les lettres de mes amis, certains acceptant des nominations à la tête d'écoles renommées autant que lointaines, d'autres étant bannis sous les prétextes les plus divers... d'autres encore sont morts dans des circonstances "accidentelles". Vous qui êtes sorcier, il vous vient sans doute à l'esprit, sans réfléchir, douze manières d'occire son prochain de façon "accidentelle" lorsqu'on est un homme de l'art. J'ai eu aussi des nouvelles inquiétantes de l'armée, de vilaines affaires qui se trament dans les montagnes... Tout ceci justifiait déjà que je prenne des mesures, mais vous savez ce qu'il en est des choses qui arrivent doucement, on s'habitue, on laisse faire, on dit qu'on agira lorsque les choses passeront la mesure...

– Je vois ce que vous voulez dire.

– Et bien cette fois, les choses ont passé la mesure. Lisez ça.

C'était un rouleau du meilleur parchemin qu'il se puisse acheter, couvert d'une petite écriture à la régularité maniaque, lais-

sant beaucoup de marge et d'interlignes.

Mon vieil Oli,

Quel sot homme j'ai été de ne pas écouter les mises en garde que tu m'as adressées à de nombreuses reprises, et quel fou j'ai été de placer ma confiance dans ces conseillers serviles qui me flattent depuis tant d'années que je n'ai même pas remarqué l'accroissement de leur nombre. Je n'ai pas plus remarqué qu'ils m'entouraient sous prétexte d'affection, m'isolaient sous prétexte d'assurer ma sécurité, et prenaient le pouvoir sous prétexte de soulager mes forces déclinantes. Prisonnier ! Le mot n'est pas trop fort, me voici prisonnier dans ma propre tour, je viens de m'en apercevoir avec effroi, et nul, parmi les esclaves et les gardes qui m'épient et me surveillent, ne semble disposé à m'obéir en rien.

Tes craintes se sont hélas confirmées, et maintenant que mes yeux sont enfin ouverts, je puis voir distinctement quelle main se cache derrière cette tyrannie qui, mois après mois, s'étend sur Gunt, usant à mauvais escient du prestige attaché à mon nom. J'ai surpris les paroles de Marakhter, celui que je considérais comme mon successeur et qui semble disposé à activer les choses : voilà qu'il entend m'exiler à Johr, dans la Tour de Fer qu'il va bientôt terminer. Je comprends maintenant que cet ouvrage de titan, qu'il m'avait décrit comme indispensable à la défense du royaume, n'était destiné qu'à servir ses rêves impériaux. Mais ce pauvre Marakhter n'a jamais été bien malin, pas assez en tout cas pour ourdir un complot d'une telle ampleur, il n'est qu'un pion, le jouet dérisoire d'une volonté supérieure que tu avais percée à jour voici bien des années, déjà.

Tout n'est pas perdu cependant, mais il faut agir promptement. Je sais n'avoir aucun besoin de t'implorer pour que tu fasses ton devoir, alors voici ce que j'attends de toi : rassemble les meilleurs d'entre nous, ceux dont tu es sûr, mène-les dans la Tour de Banaga, cette place forte sera la première marche de notre reconquête. Marakhter croit m'avoir réduit

à l'impuissance, mais j'ai encore quelques vieux tours dont ni lui ni personne n'a jamais entendu parler, je compte bien m'évader et vous rejoindre à la Tour, et ensemble, nous soulèverons le peuple contre les forces de l'ombre.

Puisse Hazam, maître des Mystères, voiler nos projets à la vue de nos ennemis.

A.D.

PS : J'apprends que nos ennemis sont aidés dans leurs funestes projets par neuf cavaliers noirs, qu'ils ont envoyés pour assassiner tous les plus puissants magiciens des contrées avoisinantes. J'ignore la raison exacte de ces crimes, je sais seulement que ce sont des êtres incommensurablement puissants, et je te conjure de t'en garder à tout prix ! Si tu le peux, fuis à leur approche, évite toute confrontation avec eux.

– Houlà, cette histoire, plus ça va et plus ça sent mauvais. Quel est au juste ce parti maléfique qui complotte pour prendre le pouvoir à Gunt, j'avais cru comprendre que vous pouviez le nommer ?

– Oh c'est simple, il s'agit ni plus ni moins que de l'Ordre Noir, la secte des adorateurs du dieu Naong.

– Ce sont hélas les tristes paroles que je redoutais d'entendre. Et qui est donc ce A.D. qui a signé ?

– Mais voyons, c'est Athanazargorias Dumblefoot, qui voulez-vous que ce soit ?

– Ah. Je suppose que c'est un homonyme, et que ça ne peut pas être le Athanazargorias Dumblefoot qui est Magiocrate de Gunt ?

– Eh si, c'est bien là le problème.

– Ah. Bon. C'est vrai que votre collègue a parlé de la gratitude éternelle de puissants personnages, mais je ne pensais pas qu'il pouvait s'agir du plus grand magicien du monde.

– Et vous savez qu'il a de quoi récompenser largement votre groupe.

– Oui, largement. Mais dites-moi, il n'a pas vraiment l'air de demander de l'aide dans sa lettre, en quoi pouvons-nous être utiles ?

– C'est que cette lettre a été retrouvée voici deux jours au fond d'un ravin, près du corps d'un messenger criblé de carreaux d'arbalète, à peu de distance de la ville. Voyez la date portée sur le cachet, elle a été envoyée il y a deux mois, or Maître Dumblefoot n'a pas donné d'autre signe de vie depuis ! Je crains pour sa vie, je crains même pire encore. Je puis vous fournir des sauf-conduits qui vous permettront de pénétrer dans Jhor, de là, votre mission consistera à retrouver Maître Dumblefoot et à le ramener à la Tour de Banaga, si la chose est encore possible. De là, nous mettrons sur pied une armée pour reprendre Gunt à ceux qui l'assaillent.

– Hum... Une tâche difficile. Mais pourquoi nous la confier ? Il y a d'autres aventuriers à Baentcher, des sorciers à foison...

– C'est que vous êtes déjà sur la voie, je sais que vous êtes en quête de l'Anneau d'Anéantissement. Par bonheur, j'avais croisé la route de Jomon voici quelques années, qui m'avait narré l'étrange aventure qui lui est arrivée durant sa jeunesse, et depuis ce temps, je recherchais moi-même des renseignements sur le tristement fameux Anneau, c'est ainsi que j'ai eu vent de la quête qu'on vous avait confiée. Or depuis peu, Jomon craignait pour sa vie, ayant vu rôder autour de lui trois de ces cavaliers masqués. Je n'ai compris le lien entre l'Anneau et les cavaliers qu'à la lecture de la lettre... Ayant su que vous aviez franchi les montagnes et que vous étiez arrivés en ville, j'ai tout de suite voulu vous rencontrer, mais il fallait le faire discrètement. L'Ordre Noir a ses espions.

– C'est hélas à craindre. Nous ferons de notre mieux, monsieur l'Ambassadeur.

XIX Dans la diagonale de la Reine Noire

C'est ainsi que Morgoth et Vertu se retrouvèrent tout étourdis. L'archimage Dumblefoot était un considérable personnage, il avait plus de deux siècles disait-on, pouvait soulever les montagnes, conjurer les démons, discuter avec les dieux, certains doutaient même qu'il existât vraiment, d'autres le croyaient mort depuis longtemps, et on lui attribuait fréquemment les exploits de mages antiques... Quelle que fut la puissance capable de l'emprisonner, il devait s'agir d'un ennemi de taille. Ils en discutèrent avec l'Ambassadeur, qui fut bientôt rappelé par les devoirs de sa charge, et poursuivirent la discussion dans la salle de bal, une coupe à la main. Pour se vider l'esprit de toutes ces sombres pensées, ils décidèrent de s'amuser un peu parmi les convives, et passèrent dans l'ensemble de bons moments, totalement oublieux de leurs compagnons.

Puis, l'attitude de Vertu changea en une fraction de seconde, et soudain, elle sembla prêter une attention considérable au babillage d'une demi-douzaine d'aristocrates comparant leurs exploits cynégétiques⁶, Morgoth la surprit même à émettre de petits rires faux et étouffés, en jetant néanmoins des regards furtifs à droite et à gauche à travers son masque.

Morgoth remarqua aussi le curieux ménage d'une femme qui semblait observer Vertu du coin de l'oeil et la contourner pour mieux la voir. Elle contournait beaucoup car, par dieu sait quelle mauvaise fortune, les hasards de la conversation faisaient que Vertu lui tournait constamment le dos. On pouvait encore la dire jeune, car elle prenait grand soin de son apparence et les rudesses des travaux manuels n'avaient guère eu l'occasion de la marquer. Sa peau sombre et la forme particulière de son visage attestaient de son origine étrangère, elle dénotait, même dans une cité cosmopolite telle que Baentcher. Sa mise, en revanche, était parfaitement au goût du lieu, et tout dans son attitude était fait pour aplanir les barrières inconscientes que peuvent poser les différences ethniques. Sa robe était calculée au millimètre, stricte mais élégante, ses bijoux étaient discrets mais, pour qui

⁶J'apprendrai ici aux cuistres qu'il n'est pas du tout question de clonage, mais de chasse.

s'approchait pour mieux voir, de grand prix, et son maquillage était l'oeuvre de quelqu'un de particulièrement méticuleux, en l'occurrence elle-même. Son attitude générale était empreinte d'assez de cordialité pour qu'on ne puisse la taxer de froideur, et d'assez de dignité pour créer une certaine distance entre elle et le reste du monde. Tout était calculé chez elle, son sourire, chacun de ses gestes, et bien sûr chacune de ses paroles, et si nombre de sots l'admiraient pour "en être arrivé là", quelques sages déploraient qu'elle ait dû pour cela décaper de sa personne toute trace d'humanité.⁷

– Mais... Ma parole, c'est Vertu Lancyent, quelle heureuse surprise !

Elle s'était décidé à l'aborder.

– Condeeza, Condeeza Gowan, tu te souviens ?

– Dizzy, ma chérie (smock smock smock smock), mais comment aurais-je pu t'oublier ? Il ne s'est pas écoulé une heure sans que je n'ai pensé à toi.

– Et c'est réciproque, tu le sais bien. Mais qui est donc ce grand jeune homme qui t'accompagne ? Ton nouveau compagnon peut-être...

– Non, c'est juste Morgoth, un ami.

– Je suis, chère madame, ravi de faire votre connaissance.

– Excellente éducation, c'est un bon point pour vous monsieur Morgoth. Mais ça ne me surprend pas, je sais bien que Vertu sait s'attacher des gens de qualité. J'ai tellement envie de mieux vous connaître. Je vois à votre mise subtile que vous êtes magicien, avez-vous une spécialité ?

– Oui, je suis Nécro...

– Maman, maman, c'est qui la dame ? Demanda une fillette d'environ quatre ans, au teint basané, qui ressemblait à Condeeza comme deux gouttes d'eau. Vertu s'accroupit et, avec son plus grand sourire, pinça la joue grassouillette de l'enfant.

– Oh, mais regardez comme elle est mignonne ! Tu sais à

⁷Les lecteurs habitués à mes procédés auront compris que si je la décris ainsi en long, en large et en travers, c'est que c'est un personnage important. Les autres en sont maintenant informés.

qui elle me fait penser ? A ta petite Meliati quand elle avait le même âge !

– Oui tu as raison, je m'en souviens très bien. Et puis-je savoir par quel heureux hasard te revoilà de retour à Baentcher ?

– Oh tu sais, les petites affaires de la vie d'aventurier, rien de vraiment passionnant.

– Allons, ne fais pas la modeste (elle jeta un regard approbateur à Morgoth). Tu sais que tout ce qui touche à toi éveille mon intérêt.

– J'en ai autant à ton service, Dizzy. Et je n'oublierai pas de prendre des nouvelles de cette charmante enfant (elle tapota la tête de la gamine, ravie).

Puis Vertu tourna les talons, tirant discrètement Morgoth par la manche.

– On se tire d'ici vite fait, chuchota la voleuse.

– C'est curieux, je te sens un peu tendue. Je pensais pourtant que tu serais ravie de rester un peu avec ton amie Condeeza...

– Oh oui, elle m'est très chère. C'est vrai que ces dernières années, dans mes moments de doute et de tristesse, je me suis souvent consolée en m'imaginant nos retrouvailles. Juste elle, moi... un tisonnier... Vite, prenons ce fiacre !

Ils sautèrent dans le premier véhicule qui se présenta et Vertu glissa un beau pourboire au cocher en lui indiquant de filer à toute allure dans une direction que Morgoth devina quelconque.

– Sommes-nous en danger pour que tu te presses tant ?

– Tout dépend sur quelle échelle tu te places. Disons qu'en ce moment, nous sommes entre "éruption volcanique vue du bord du cratère" et "charge de dragon rouge ancien". Alors on va oublier cette histoire d'anneau magique, on va quitter Baentcher par la première porte et on va fuir loin et vite. Dizzy était précisément la personne que je ne voulais pas rencontrer, et comme fait exprès... bref, fuyons.

– Dois-je comprendre que Condeeza n'est pas ton amie ?

– Tu dois.

– Tu peux peut-être m'en dire plus, il y a sûrement un terrain d'entente...

– Aucune chance. C'est une longue histoire et le moment est mal choisi pour te la raconter.

Je vais donc le faire à sa place. Enfant illégitime d'un puissant duc de Baentcher et d'une danseuse exotique de haut vol, Condeeza Gowan eut une enfance choyée et heureuse, petite princesse d'un palais plein de domestiques, comblée de jouets, de sucreries et de riches toilettes. Une telle éducation n'arrangea guère son caractère capricieux, ni son intime croyance selon laquelle l'univers lui était dû. Elle avait une dizaine d'années lorsque son père, impliqué dans un complot, fut exécuté pour trahison envers la Cité, ainsi perdit-elle du jour au lendemain opulence et considération. Sa mère mourut peu après, et elle dut se débrouiller seule, apprenant à la dure la flatterie, la diplomatie, ce qu'elle appelait "le calcul des gens". Un ventre vide est le meilleur des professeurs, dit un proverbe de Baentcher, et au vu des résultats obtenus par Condeeza, on ne peut que s'en convaincre, car après plusieurs années difficiles à faire tous les métiers dans les quartiers bourgeois de la métropole, elle parvint à remonter l'une après l'autre les marches de l'ascension sociale qu'elle avait dévalées si rapidement, usant de son physique plutôt agréable, de sa conversation brillante, de son intelligence supérieure, de sa volonté de fer et de sa totale absence de scrupules moraux. Aujourd'hui, sa situation était paradoxale pour qui ne connaissait pas les mœurs particulières de la Cité Rouge : son sexe lui rendait difficile la conduite d'un négociant de quelque importance ou l'accession à une charge politique, et sa naissance lui interdisait définitivement tout espoir de noce avantageuse. Malgré cela, elle tissait sa toile, organisait ses réseaux, connaissait chacun, faisait se rencontrer certaines personnes, en faisait se combattre d'autres, favorisait ou ruinait les entreprises de tel parti pour complaire à telle faction et, en un subtil jeu d'influences croisées et d'équilibres improbables, faisait progresser ses petites affaires dans l'ombre, qui lui était propice. Il serait exagéré de dire que Condeeza Gowan dirigeait Baentcher, il y avait plus influent qu'elle, mais bon an mal an, elle s'arrangeait

pour que la cité lui profite au maximum, pour y avoir un maximum d'obligés, et pour qu'un maximum d'or finisse dans ses caisses.

Stature élancée, finesse du corps et des manières, ambition brûlante, aptitude fort modérée au pardon et à la charité, intelligence vénéneuse, âme noire voilée sous d'épaisses couches de mensonges, cette description s'appliquait aussi bien à Vertu qu'à Condeezza qui, bien qu'elles fussent d'extractions fort différentes, se ressemblaient en tout. Comment auraient-elles pu s'oublier l'une l'autre, elles qui partageaient tant ? Vertu n'avait pas menti en disant qu'elle avait souvent songé à Condeezza, elles étaient comme deux soeurs, deux jumelles, le reflet et son sujet, unies dans une commune et égale, éternelle, prodigieuse, proverbiale et réciproque exécution. Comme en un coup de foudre démoniaque, les deux fillettes s'étaient haïes au premier regard, et au cours de leur ascension simultanée vers la puissance, l'une sous les lambris des palais et l'autre dans l'ombre des bas-fonds, elles avaient pris soin de cultiver la fleur noire de cette haine, l'arrosant régulièrement de fiel et de méfaits dont la cruauté finit par parvenir aux oreilles des Baentcheriens bien informés, qui en firent une légende, puis une chanson fameuse, "La reine noire et la reine blanche". Au point culminant de leur lutte, tandis que le Xno rougissait chaque matin du sang et des cadavres des spadassins stipendiés par l'une ou l'autre, il advint même que le peuple fut alarmé par un si grand nombre de dépouilles pourrissant dans les rues et par les récits de vilenies si incroyables qu'elles épouvantaient les moins sensibles des hommes.

– Eh, moins vite, il ne s'agit pas de nous tuer !

Dans le coche ballotté sur les pavés humides, Vertu tentait de rester assise tout en essayant de comprendre le fonctionnement de son Parloin.

– Bon, ça marche comment cet engin du diable ? Oh, mais c'est fini de conduire comme un taré ? Morgoth, dis-lui de ralentir !

Morgoth se pencha et héla le cocher à plusieurs reprises, sans succès.

– Il ne m’entend pas, il a les oreilles bouchées.

– Tu vois ça d’ici ?

– Ben, je vois la hampe de flèche qui entre dans son oreille droite, et la pointe de flèche qui sort de son oreille gauche.

– Oh putain.

Remettant à plus tard son entrée dans le monde merveilleux des télécommunications mobiles, elle risqua à son tour une tête par la portière, et constata que trois cavaliers lancés au triple galop les poursuivaient, dont elle ne voyait que les lames scintillantes, deux à quelque distance, le troisième à quelques enjambées seulement. Aussitôt, elle se glissa hors du véhicule et, évitant de se faire copieusement raper la couenne par un coin de rue, prenant appui sur le coin de la fenêtre, elle parvint à prendre la place de l’infortuné conducteur, dont elle poussa sans ménagement la dépouille à terre. Elle fit faire à ses chevaux une série de virages serrés pour ôter au poursuivant l’envie de la doubler, puis s’engagea dans une venelle qu’elle connaissait, tout juste assez large pour permettre cet exercice . Un carreau d’arbalète transperça la cloison arrière du fiacre et se planta à quelques pouces de la tête de Morgoth, ce qui le convainquit de rejoindre sa collègue à l’avant. Il eut bien de la peine, sa tenue de soirée n’étant pas faite pour les acrobaties, mais après avoir manqué de choir plusieurs fois sous les roues cerclées de fer, il parvint à ses fins au moment où le plus proche des sicaires, las des manœuvres de Vertu, avait sauté de sa monture pour agripper l’arrière du fiacre, grimpant sur le marchepied destiné initialement à un laquais. Notre voleuse se débarrassa alors des rênes au profit de Morgoth, qui ne savait qu’en faire, et monta sur le toit au moment où l’acrobatique assassin faisait de même. Désarmée, elle considéra un instant son adversaire, dont la dague avait jailli en un éclair. Ils se jaugèrent un instant, suspendus chacun aux mouvements de l’autre...

Puis, Vertu plongeait, et le spadassin n’eut que le temps d’apercevoir l’enseigne du “Singe Oxydé” qui lui arrivait dessus

à toute vitesse avant de se la prendre dans la figure. Mais notre astucieuse héroïne n'en avait pas fini avec lui : elle avait profité de la stupeur de son opposant pour se jeter à ses bottes et l'avait retenu avant qu'il ne tombe dans la ruelle, puis lui avait dérobé son arc et son carquois. Durant cette scène violente, les deux autres poursuivants s'étaient rapidement rapprochés. Une erreur qu'ils n'eurent jamais plus l'occasion de refaire.

Ils débouchèrent dans l'Avenue du Timon de Cuivre, Vertu fit alors ralentir quelque peu les chevaux, fit sauter Morgoth à terre, puis le suivit, non sans avoir copieusement fouetté les montures qui s'en furent à toute vitesse. Ils se jetèrent dans une ruelle attenante autant qu'obscur où ils purent souffler à leur aise.

– Je vois que les tendres sentiments de Condeeza à mon égard n'ont pas changé.

– Tu es sûre que c'était elle ?

– Certaine. Il faut fuir la ville au plus tôt, prévenons nos amis. C'est quoi déjà le numéro de Sarlander ?

XX Sur la nature du bien et du mal

Le restant de la Compagnie était à ce moment occupé à ouïr, avec un intérêt très modéré, le discours enflammé de Xyixiant'h qui tenait d'expliquer en termes compréhensibles par les simples mortels les beautés secrètes et les mystères insondables de la politique monétaire et de ses implications déterminantes au niveau des marchés obligataires.

– ...consécutif au relèvement des taux d'intérêt sur les bons du trésor à dix ans, ce qui a mécaniquement entraîné un tassement des spreads sur les obligs à haut rendement. En fait, c'est très simple.

– Ah ben oui, bien sûr, expliqué comme ça, c'est limpide, concéda Mark, qui n'en pensait pas un mot mais ne souhaitait pas réellement qu'elle recommence.

– On dit que ce sont les humains qui inventèrent l'usage

de la monnaie et l'apprirent aux autres races, voici donc une invention dont vous pouvez vous enorgueillir à juste titre. Ah, l'argent, quelle belle chose.

– Et ta fascination à son égard ne lasse de me surprendre venant d'une personne de qualité telle que toi.

– Il y a pourtant de quoi, car il est porteur d'une magie bien particulière. Regarde attentivement ces quelques pièces d'or.

– Je regarde. D'ailleurs, toute l'auberge les regarde.

– Et qu'y voient-ils, tous ces gens, dans ces pièces ? L'un se figure le fabuleux festin qu'il offrirait à ses amis, l'autre songe à s'enivrer tout un mois durant. Leur donnerais-je, et aussitôt, qui se ferait faire un bel habit neuf pour courir la gueuse, qui se payerait le voyage pour retourner près des siens qu'il n'a pas revu depuis longtemps, qui offrirait un bijou à sa bien-aimée, qui achèterait une épée pour partir à l'aventure. Tel est le pouvoir de l'or, peu importe où il a été frappé ou comment vous l'obtenez, il peut à volonté se métamorphoser en tout ce qui vous fait envie, pour peu qu'il soit en quantités adéquates. Il révèle ainsi mieux que n'importe quelle confession la nature profonde de celui qui le dépense, ou ne le dépense pas.

– Et j'ai l'impression que toute ces personnes qui observent ton or avec des yeux ronds seraient heureuses de vérifier par elles-mêmes le bien-fondé de ta théorie.

– Ca va pas la tête ?

Bidibidibidi, fit alors la poche intérieure du petit gilet très tendance de Sarlander, qui en sortit son parloin et, selon le terme impropre en vigueur, “décrocha”.

– Robert Sarlander bonsoir... Ah bon... Oui... Oui ils sont là... Ah... Oui, oui... D'accord. Où ça tu dis ? D'accord, on va faire ça. OK, à plus.

Puis il rangea son objet, l'air ennuyé, et expliqua :

– C'était Vertu, on plie les gaules et on s'en va.

Clibanios connaissait un curieux sortilège qui tenait en fait autant de l'art lyrique que de la magie au sens où l'entendent les vrais magiciens, et qui avait l'effet surprenant de faire passer

quelqu'un inaperçu aux yeux de celui qui ne le cherchait pas, sans que celui-ci n'aie nullement besoin de se cacher. Il en usa sur lui-même et ses six amis qui, une fois qu'ils eurent rassemblé à la hâte leurs affaires et payé à l'aubergiste ce qu'ils lui devaient, purent donc chevaucher dans les rues de la ville en respectant les consignes de rapidité et de discrétion édictées par leur patronne.

Ils se rendirent ainsi à un lieu que la voleuse leur avait indiqué, une cachette qu'elle avait repérée distraitement la première nuit de leur séjour à Baentcher, à quelques encablures au sud-est du Temple Noir. Jadis, ç'avait été une petite taverne au nom énigmatique, le "Singe Rhombique Etoilé Sans Rapport Aucun Avec Le Beau Métier d'Etameur". Les étages de bois n'étaient que ruines pourrissantes et décombres livrés au vent, mais le rez-de-chaussée, soutenu par de lourds piliers de pierre sans doute bien plus anciens que le reste du bâtiment, fournissait encore un abri décent, pour autant qu'il ne pleuve pas. C'est là qu'ils retrouvèrent Morgoth et Vertu qui les attendaient, anxieux, autour d'un feu minuscule. Vertu exposa la proposition de l'Ambassadeur de Gunt, puis raconta leur rencontre avec Condeeza et leur fuite éperdue.

– Et bien, se dit Ghibli tout haut, je préfère être à ma place qu'à la tienne. Note bien, c'est toi qu'elle cherche, alors si accidentellement il venait à t'arriver un accident, tel que t'empaler par accident sur une flèche empoisonnée, ça nous débarrasserait du même coup de cette mystérieuse ennemie.

– Oh ça, il ne faut pas y compter, elle ne me tuera pas, je ne me fais pas de souci pour ça. Elle cherchera d'abord à vous assassiner dans des circonstances douloureuses, c'est ce qu'elle fait d'habitude.

– Et bien, elle ne t'aime pas beaucoup, s'étonna Piété.

– C'est le moins qu'on puisse dire. Elle me déteste. Elle me hait. Elle me vomit. Elle m'exècre. Elle m'a en abomination.

– Pourquoi ça ?

– Ah ça, je n'en ai aucune idée !

– Y'a peut-être un vague rapport avec le fait que tu as tué ses enfants, proposa distraitement Mark.

Vertu s'empourpra, les autres ouvrirent de grands yeux.

– Le premier, c'était un accident, se justifia-t-elle. Et puis elle me détestait de bien avant. Et puis comment tu sais ça au fait ?

– Eh, c'est moi, Marken-Willnar Von Drakenströhm. Vos "exploits" ont tout de même suscité l'admiration des foules dans le petit monde des seigneurs du mal. Tiens, Clibanios, tu peux nous chanter "La reine noire et la reine blanche" ?

– (plink plink) Oyez la triste chan...

– Continue et je te tue encore plus.

– (plink plonk) ... s'achève notre histoi-reu.

– Bien, alors la situation est la suivante : les portes de la cité vont rester fermées jusqu'à l'aube, ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous aurons une chance de nous échapper sans nous faire remarquer. Il vous faudra trouver des déguisements convaincants, et surtout, exfiltrer par petits groupes, car tous ensemble, nous attirons l'attention. Aucune magie, aucune bagarre, pas un mot ! Dès le petit matin, nous quitterons cet endroit les uns après les autres en rasant les murs pour ne pas attirer l'attention, puis nous adopterons les déguisements adéquats. Je ne veux surtout pas savoir en quoi vous serez ! Moins nous en saurons les uns sur les autres, moins nous en dirons sous la torture. Notre point de ralliement sera Banvars, la ville est sûre, pour autant que je sache, et hors de portée de Condeeza. Pour l'instant, prenons du repos, et prions nos dieux respectifs qu'ils nous accordent la grâce de nous revoir. Je sais que certains d'entre nous n'en reviendront pas, et...

– Euh... dis donc, t'en fais pas un peu trop là ? Je veux bien qu'elle t'ait traumatisée dans ta jeunesse, mais tu la surestimes peut-être.

– L'humanité se divise en deux catégories, Ghibli. Il y a ceux qui surestiment Condeeza, et ceux qui ne la connaissent pas. La sélection naturelle a vite fait disparaître ceux qui la sous-estimaient. Dormez, ceux qui le peuvent, demain sera une longue journée, et les jours suivant aussi.

Et ils s'installèrent comme ils le purent parmi leurs sacs,

autour du petit feu. Vertu, pour sa part, se tint à l'écart, elle savait n'avoir aucune chance de trouver le sommeil ce soir-là.

– C'est étrange comme on attribue des défauts aux étrangers et comme on accorde facilement des qualités aux gens que l'on côtoie. On se figure que sous des dehors cyniques se cachent des trésors d'humanité, des choses de ce genre.

Vertu se retourna. Elle ne put voir le visage de Morgoth, qui était dans l'ombre.

– Et puis un jour on ouvre les yeux, poursuivit-elle, et on voit... quoi au juste ?

– Un assassin, capable d'exécuter sans remords les enfants de ses ennemis.

– Qu'ai-je donc fait pour que tu me croies pourvue d'un coeur noble et pur ? J'ai tué, supplicié, volé de tout et à tout le monde, j'ai répandu la souffrance et le désespoir en bien des lieux, et bien souvent sans même chercher à en tirer profit. La haine et la vengeance sont pour moi comme le pain et le vin, et c'est une journée perdue qui n'a vu le sang abreuver ma lame. Voilà qui je suis, tiens-toi le pour dit, mais en la matière, tu es bien prompt à me juger. Tu n'y étais pas, tu ignores tout des circonstances.

– J'ai peine à me figurer les circonstances pouvant justifier un tel crime.

– Je t'assure que placé dans la même situation, plus d'un aurait agi de même, crois-moi. Tu ignores ce que Condeeza... C'est le mal, vois-tu, le mal en personne, et les démons eux-mêmes...

Puis elle se détourna, et poursuivit, un ton plus bas.

– Et puis, le "sans remords" était peut-être de trop.

– Dois-je comprendre qu'il te reste une conscience morale ? Parle-moi sans crainte, je suis curieux de connaître les mécanismes qui animent un esprit maléfique.

– Garde-toi de trop bien connaître ces mécanismes, gentil Morgoth, tu pourrais te retrouver happé entre deux engrenages. Bien des cultes considèrent que le bien est le fruit de la civilisation et ne peut être préservé que par la pratique assidue de

la religion, l'observance de la loi et l'introspection morale, et qu'à l'inverse, le mal est l'état naturel de l'homme livré à lui-même. Et bien, sache que rien n'est plus faux. La compulsion à faire le bien est tout aussi naturelle que l'instinct mauvais, et en tout homme les deux cohabitent, seules varient les proportions. Tu conviendras aisément que seuls quelques rares individus accèdent à la sainteté, à l'affranchissement de toute pulsion destructrice. Ils sont si rares qu'une cité grande comme Baentcher qui en verrait naître un tous les siècles pourrait se dire fortunée, si rare qu'on met parfois en doute l'existence de tels êtres illuminés. Et bien, apprends qu'il est tout aussi rare de rencontrer un être qui ne soit que mal, sans qu'aucune trace de compassion ne subsiste en lui. De même que nous tous sur cette terre nous ressentons la faim ou la soif, nous ressentons aussi la souffrance d'autrui, c'est notre lot commun, c'est à juste titre ce que nous appelons "l'humanité", ce qui nous distingue des bêtes – quoiqu'à la réflexion, je sois disposée à croire certains animaux capables d'élans similaires. Et c'est une chose bien logique lorsqu'on y réfléchit, car sans ce penchant à venir en aide au faible, au vieillard, au malade, à l'enfant abandonné, jamais notre race n'aurait survécu plus de quelques générations à l'adversité tant nous sommes physiquement faible, et notre seule chance d'obtenir un tant soit peu de sécurité en ce bas monde est de vivre en société. Pourquoi crois-tu que l'on dresse les soldats à coups de trique si ce n'est pour qu'ils aient, au moment du combat, la force de surmonter cette pitié ? Pourquoi crois-tu que les bourreaux soient si bien payés et que le métier rencontre cependant si peu de vocations ? Tuer son semblable n'est pas chose facile, tu as eu l'occasion de t'en apercevoir, et si l'habitude permet de s'y endurcir, ça n'est jamais un acte anodin que de donner la mort.

– Voilà une philosophie qui me convient plus que tes paroles habituelles. Et donc, par voie de conséquence, il est toujours possible au pire des hommes de s'amender.

– Si les circonstances s'y prêtent, ces choses-là peuvent arriver. Tu en as d'ailleurs un bel exemple sous les yeux, regarde

donc ce grand ahuri qui dort comme un bébé.

– Mark ?

– Il n'est pas meilleur que moi, crois-le, il a commis bien des crimes épouvantables. Et pourtant, c'est aujourd'hui un défenseur du bien.

– Oui, enfin, il y est un peu contraint par son ange observateur.

– En parlant d'observateur, ce n'est pas le sens de l'observation qui t'étouffe, ça fait bien longtemps qu'il s'en est allé, le bel oiseau blanc, ne l'avais-tu pas remarqué ? Cet ahuri de paladin fait encore le difficile et parle de sa charge avec dédain, mais il suffit de voir son regard au moment du combat pour comprendre qu'il est, au fond de lui, bien aise de la malédiction qui l'a frappé, et de cette offre de rédemption faite par Hegan. Je gage que dans les mois et les années qui viennent, il deviendra un si parfait défenseur de la veuve et l'orphelin qu'il sera impossible à quiconque de se le figurer en sinistre seigneur de la guerre, ce qu'il était pourtant. Hegan est un dieu avisé et il n'a pas accordé sa bénédiction au hasard, le pardon est une puissante arme au service des dieux du bien, une arme capable de changer une âme du tout au tout. En fait, plus j'y réfléchis, plus j'en viens à penser que Mark n'était qu'un égaré que les hasards de la vie avaient jeté sur les voies du mal, et que la condition paladine était sa véritable destinée. Il a eu, finalement, bien de la chance.

– Mais alors peut-être que toi aussi, si on t'y aidait, tu pourrais...

– Il est trop tard pour moi, mon fils.

Une longue phrase de silence se déroula ici.

– Je suis quasiment certain de ne pas être ton fils.

– C'est exact, je suis d'ailleurs nullipare, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Et puis, il est toujours possible qu'un jour, moi aussi, par quelque grâce divine, j'accède à la paix de l'âme. Même si dans mon cas, j'ai peine à imaginer les étranges et spectaculaires circonstances dans lesquelles cela pourrait se faire.

– On ne sait jamais. Et puis, peut-être que ces circonstances

permettront aussi à Condeeza d'oublier ses griefs contre toi, et votre querelle s'apaisera.

– Ah non, ça c'est pas possible. Condeeza fait justement partie des rarissimes individus dont je t'ai parlé, et qui sont purs de toute trace de bien. Dis-moi, connais-tu un peu les enchantements mis en oeuvre dans la construction des parloins ?

– Euh... oui, un peu, j'en ai discuté avec Sarlander et c'est assez fascinant. Mais quel rapport...

– Crois-tu qu'il soit possible à un tiers d'espionner ce que deux correspondants se disent ?

– Oh non, bien sûr, c'est quasiment impossible.

– Quasiment ?

– Il faudrait beaucoup trop de moyens.

– Du genre ?

– Et bien, la meilleure façon, ce serait de brancher des dérivations sur les relais répéteurs et de centraliser les informations sur une machine à congruences, du type de celle d'Olazabal. A supposer qu'on arrive à casser le code d'Elfic Telecom, le décryptage des données serait complexe, mais possible.

– Possible ?

– Evidemment, pour quelqu'un d'extrêmement décidé et ayant plein d'or à mettre dans un tel projet. Je crois même qu'il serait possible de localiser précisément un parloin particulier où qu'il se trouve, pour autant qu'il soit dans la zone couverte par les répéteurs.

– Ah, d'accord. Je comprends mieux comment Condeeza a pu nous retrouver, regarde un peu ces malabars à l'air sournois qui commencent à s'assembler discrètement à l'extérieur. Allez, réveille les autres en silence, on dégage.

XXI Au service de la Reine Noire

Raghor ne débordait ni d'enthousiasme ni de confiance à propos de cette affaire. Cela faisait treize ans qu'il portait les armes, autant dire qu'il était un ancien, et son expérience des louches

affaires de Baentcher lui soufflait que cette chasse aux aventuriers improvisée dans les bas quartiers de la cité pourpre n'allait pas être qu'une partie de plaisir. Ils étaient neuf en face, à en croire les renseignements que lui avaient fourni son employeur, dont au moins un magicien. Mais de quelle puissance ? Bien sûr, il pouvait compter sur une nombreuse compagnie, des hommes connaissant leur métier, sans attaches et sans scrupules, un redoutable groupe de spadassins. Et puis, la Reine Noire payait bien, et elle pouvait arranger certaines affaires gênantes au cas où lui ou ses hommes se retrouvent dans les ennuis, un confort dont peu d'assassins jouissaient. Mais quand même, il devait être prudent.

– Chef, chef...

C'était Moluka, son vieux sorcier vicieux, banni de toutes les guildes pour ses mauvaises moeurs, mais bien utile cependant. Il tenait entre ses mains tremblantes – elles l'avaient toujours été – le parchemin magique confié par la patronne, qui figurait le plan de la ville.

– Que veux-tu ?

– Regardez, les parloins, ils ont disparu !

Effectivement, il ne restait plus trace des symboles magiques qui évoluaient sur la carte au gré des déplacements de leurs cibles et qui les avaient guidés jusqu'à l'auberge abandonnée.

– Comment c'est possible ?

– Ils ont dû les éteindre.

– Alors, c'est qu'ils ont compris qu'on arrivait. Nous ne pouvons plus attendre les autres, il faut y aller !

Ils étaient vingt-six, l'effectif était loin d'être complet, mais les nécessités du combat imposaient de faire vite, il ne fallait pas qu'ils s'échappent. La Reine Noire n'était guère réputée pour pardonner les échecs.

Les hommes vêtus et maquillés de noir savaient quoi faire, ils se glissèrent le long des rues comme des chats, sans bruit, faisant tours et détours pour éviter les zones éclairées par les lampes à huile. Ils se postèrent tout autour de la vieille auberge, les trois monte-en-l'air escaladèrent les façades lépreuses pour

prendre pied à l'étage dévasté. Il leur laissa deux minutes, tendant l'oreille, mais aucun bruit de lutte ne se fit entendre. Alors, il fit un geste sec à l'attention des deux hommes en armure lourde et grand bouclier qui, armés de leurs haches, défoncèrent simultanément les deux portes branlantes et investirent la place, suivis chacun par deux bretteurs et un arbalétrier, selon la tactique brutale dont ils avaient l'habitude.

Mais cette fois, ils ne surprirent personne. Le feu avait été étouffé d'un coup de botte, et agonisait doucement dans une débauche de fumée. Les monte-en-l'air redescendirent, ils n'avaient rien trouvé en haut. La conséquence logique était qu'ils s'étaient enfuis par le bas, comme Raghor l'aurait fait lui-même dans la même situation. Il ne fallut pas longtemps pour découvrir la trappe menant à la cave et pour la défoncer – on l'avait condamnée de l'intérieur en y glissant un madrier.

Sautant promptement sur le sol humide de la cave pleine d'araignées, ils ne dérangèrent que la gent murine qui s'y activait à ses étranges affaires. Ils cherchèrent alors le passage secret réglementaire, que l'on trouvait nécessairement dans toute cave de taverne normalement constituée. En fait de passage secret, il s'agissait d'une grille de fer forgé par laquelle les eaux de d'infiltration étaient sensés s'évacuer jusqu'à l'égout. Des traces indiquaient qu'elle avait été descellée voici peu, puis remise en place. Jusque là, on ne pouvait pas dire que leur pisteur avait de grandes difficultés à suivre la trace des fuyards.

L'égout était étroit et ils durent progresser voûtés et à la queue leu-leu, en deux files, une sur chacun des trottoirs glissants et larges d'à peine un pied qui encadraient le cours d'eau puant. La position était favorable aux fuyards, Raghor le savait bien pour avoir été un jour à leur place. Le pisteur justifia sa solde, ils étaient remontés vers l'amont. Il fallait se presser, mais trop de précipitation aurait des conséquences néfastes, on résiste difficilement au plaisir de poser un piège ou de tendre une embuscade à ses poursuivants dans de telles circonstances.

Il appela Kraodas trois-et-deux, l'un de ses hommes, qu'il savait être un risque-tout. C'était aussi un veinard, et un beau

salaud qui ne manquerait pas au reste du groupe s'il avait un fâcheux accident. Le jeune homme à la barbe bouclée accepta de partir en avant-garde contre une prime de soixante askenis. Raghor lui confia son Face-de-Lion, son écu pare-feu légendaire ayant servi pas mal de héros augustes avant le guerrier vantard à qui il l'avait volé. Le casse-cou eut aussi droit à une bénédiction de Rolliflas, leur sinistre prêtre, pour le prémunir contre les poisons, il but une utile potion pour aiguïser ses réflexes, tandis que les deux sorciers, Moluka et Shenizer, lui conféraient temporairement la faculté de voir dans le noir et une résistance corporelle hors du commun. Trois-et-deux fanfaronna, se croyant invincible, mais même protégé par tant de sortilèges, il risquait encore sa vie. Il partit donc en avant, bouclier dans une main et dague dans l'autre, et le gros de la troupe le suivit à une vingtaine de pas.

Les fuyards avaient préféré détalier en vitesse plutôt que chercher à couvrir leurs traces, et c'était un tort. Leur piste était facile à suivre, ils avaient semé divers ustensiles sur leur passage, des bricoles tombées des sacs, vêtements, parchemins, couvertures... Une couverture bien épaisse au goût de Kraodas qui, de la pointe de sa dague, la souleva et découvrit une belle bourse grosse comme le poing et à moitié pleine ! Il en trancha le lacet avec dextérité, jeta un oeil à l'intérieur, et y découvrit l'éclat de l'or. Puis, une fraction de seconde plus tard, il fut alerté par une étincelle, une flamme bleue sembla courir à l'intérieur du petit sac de cuir... Il n'eut que le temps de ramener devant lui le bouclier, le sac lui explosa à la figure, projetant sur son corps des gouttelettes brûlantes de cet or qu'il avait convoité.

– L'imbécile, il suffit d'un piège et il tombe dedans ! Vite, soignez-le !

Rolliflas arriva aussitôt et entama l'incantation curative. En bon capitaine, Raghor devait montrer de la colère devant la maladresse de ses hommes, mais en fin de compte, c'était plutôt une bonne chose ce qui s'était déroulé là : leurs proies avaient dû passer un bon moment à préparer cette embûche qui, au final, n'avait en rien amenuisé leurs forces. Encore une fois, Kraodas

avait eu de la chance, le bouclier l'avait protégé d'un piège à feu qui l'aurait tué sans ça. Les autres n'étaient sûrement pas très loin.

Un cri étouffé derrière lui, une flèche s'était plantée dans la gorge d'un de ses hommes, un deuxième trait jaillit avant que personne n'ait le temps de réagir, et trouva lui aussi sa cible. Non, ils n'étaient décidément pas loin. Leurs ennemis avaient tendu un piège au-dessus du piège, ils étaient là, tapis dans l'obscurité, tandis qu'eux-mêmes s'étaient immobilisés à la lumière des torches, offrant de belles cibles. Il entendit comme une lourde chauve-souris, et entrevit un éclair gris pulsant plusieurs fois, il se rapprochait...

Il leva son bouclier devant lui, aussitôt il ressentit dans ses bras un choc capable de briser l'échine d'un buffle, mais le brave écu résista. Un objet lourd tomba devant lui et coula aussitôt dans l'eau sale, il se pencha pour le rattraper et vit que c'était une hache magique, sans doute d'une grande puissance. Il n'eut pas le loisir d'en profiter, car aussitôt qu'il eut mis la main dessus, l'arme se tortilla de plus en plus violemment, comme un chat qui va au bain, et finit par repartir en sifflant en direction de l'obscurité hostile. Alors seulement, Raghor prêta attention à la psalmodie étouffée qui provenait du sombre couloir, une triste chanson qu'il connaissait bien, même lui qui n'était en rien magicien...

Il courut vers l'avant et fit plusieurs pas avant le départ de la boule de feu qui, brièvement, illumina les faces de ses ennemis. Ils n'avaient pas l'air de béjaunes, hélas. Le feulement du projectile magique emplit tout l'espace sonore, dans un espace aussi réduit, il ne pouvait pas rater son coup, à moins qu'on ne l'intercepte. Raghor se jeta en avant, comptant sur Face-de-Lion pour se protéger, et lorsque la tornade de feu envahit le tunnel, il eut la chance de n'être que superficiellement brûlé aux jambes avant de retomber lourdement dans l'eau certes infecte, mais en l'occurrence salvatrice.

Voyant le courage de leur capitaine, les hommes se ressaisirent et, sur deux rangs, firent chanter les arcs courts et les

arbalètes, et leur grêle de projectile fut si drue qu'elle transperça les défenses adverses et fit taire les armes de leurs ennemis. Aussitôt, Raghor donna l'ordre d'avancer. Les deux lourds guerriers en armure passèrent sur les côtés, courbés derrière leur pavois, lui-même avança dans l'eau, qui lui montait à mi-cuisse et le protégeait partiellement.

A nouveau les flèches se croisèrent et se fracassèrent sur le fer des boucliers, à nouveau la voix du sorcier ennemi se fit entendre, mais ses propres lanceurs de sorts n'étaient pas restés inactifs et tandis que Rolliflas entonnait un sortilège de protection élémentaire destiné à couvrir les combattants du premier rang, Moluka expédiait une boule de lumière qui s'immobilisa à peu de distance de l'ennemi, l'éclairant d'une lumière si crue qu'ils en furent un instant aveuglés. Shenizer évoqua alors un terrible sortilège, un fléau de vermine rampante et volante destinée moins à blesser qu'à empêcher les mages et prêtres de se concentrer sur leurs magies respectives. Mais le jeune magicien qui était en face fut le plus rapide, et projeta dans le couloir une sphère grise d'aspect sec et poussiéreux, tout à fait appropriée à la tristesse des lieux, et qui, en explosant au contact du plafond, libéra une grande quantité de filaments gluants qui barrèrent la totalité du couloir sur une vingtaine de pas de long. Ces soies tenaces avaient la propriété de s'enrouler autour des membres et des armes et, si elles ne présentaient en elle-mêmes aucun danger, elles immobilisaient la compagnie dans une posture peu avantageuse. Shenizer put toutefois expédier son essaim de vermine, et Moluka à son tour dépêcha un nuage putride et suffocant qui s'éleva de la bourbe infecte dans laquelle ils pataugeaient tous pour prendre les neuf aventuriers à la gorge. Ils décidèrent alors de décrocher et de profiter de ce que leurs poursuivants étaient ralentis pour reprendre un peu d'avance.

Mais le capitaine Raghor avait vu où leurs pas menaient maintenant les ennemis de la Reine Noire, il connaissait ce couloir qui n'avait qu'une seule issue, et savait qu'il pouvait maintenant se présenter devant sa maîtresse sans crainte car il avait accompli son devoir. Tout en essayant de se dégager, il prit son

parloin et composa le code qu'il connaissait.

– Raghor à QG, envoyez toutes les équipes au Temple Noir, ils sont coincés.

XXII Où est définitivement tranchée la question du bourrin du groupe

– Ah, les sales bêtes, j'en ai encore plein mes vêtements, s'écria Morgoth dès qu'il fut sorti des souterrains

– Et voilà, se réjouit Vertu, ma mémoire ne m'avait pas trompée, nous voici revenus au Temple Noir.

– Excellent, dit alors Monastorio, dans ce lieu saint, ils n'oseront pas nous poursuivre.

– Oui, avec un peu de chance, nous avons du temps pour souffler et chercher un moyen de quitter la...

Mais avant qu'elle n'ai le temps de terminer sa phrase, la poterne sud du Temple Noir claqua, troublant l'atmosphère exceptionnellement calme qui y régnait à cette heure tardive. Une grande quantité de combattants fit irruption sous les yeux effarés des fidèles nocturnes et des quelques prêtres de permanence, tandis que par le grand portail, une deuxième colonne de serviteurs de la Reine Noire s'avavançait en bousculant les travées aux cris de "tuez-les" ou "ramenez-leurs têtes".

– Vite, montez dans l'escalier, ordonna Vertu avant que les premières flèches ne sifflent.

Ils se précipitèrent dans l'escalier le plus proche, étroit et en colimaçon, qui semblait s'enfoncer dans l'épaisseur de muraille noire. Au loin déjà, les premiers sortilèges commençaient à être marmonnés. Vertu resta en dernier sur le sol du lieu de prière, incrédule devant l'audace effarante de son ennemie, ce qui ne l'empêcha pas de tirer une de ses flèches elfiques par-dessus la tête des guerriers furieux pour abattre l'un des magiciens. En fin de compte, elle détala dans l'escalier, qui était de la sorte de ceux qui s'enroulent en montant dans le sens inverse des ai-

guilles d'une montre. Le détail a son importance car, dans cet espace réduit, ce facteur offrait un avantage à un défenseur : pour peu qu'ils fussent tous deux droitiers, la colonne centrale gênait le bras de l'attaquant. Ainsi, la voleuse parvint à sabrer tout en reculant, et blessa gravement plusieurs de ses poursuivants avant de ressentir la fatigue. Finalement, une occasion de rompre le combat se présenta, qu'elle saisit pour prendre la fuite.

L'escalier était très haut, et lorsqu'elle parvint au sommet, ses jambes étaient devenues faibles, sa tête lui tournait et une bile amère lui venait à la bouche. Toutefois, la fraîcheur de l'air extérieur était bienvenue. Fraîcheur était un euphémisme, il faisait un froid à couper le souffle, et il commençait à neiger. Elle constata que ses compagnons étaient sains et saufs, et qu'ils étaient maintenant juchés sur le toit de l'immense édifice, au pied de l'immense coupole blanche, occupant une terrasse de dix pas de côté. Une fois que leur chef les y eut rejoints, Mark, Piété, Ghibli et Sarlander soulevèrent de conserve, quoique avec peine, une lourde dalle de marbre à moitié descellée qu'ils déposèrent par-dessus l'issue de l'escalier.

– Voilà, ça va les amuser un bon moment, résuma Mark. Quelqu'un a-t-il une idée pour nous tirer d'ici ?

– Et il faudrait que ça soit rapide, préconisa Xyixiant'h, nos ennemis vont sûrement tenter d'envoyer des archers nous cribler de flèches depuis les minarets, à moins qu'ils ne passent par l'intérieur de la coupole, qui est creuse, sortent par l'ouverture située près de l'oculus et ne se laissent glisser jusqu'à nous. Notre situation est précaire.

Vertu s'était penchée au-dessus du vide pour juger de l'opportunité d'un plongeon, mais comprit vite la sottise de son élan, il y avait près de cinq-cent pieds de dénivelé. En revanche, elle avait une bonne vision de la place de la Rédemption, devant le temple, où un carrosse noir et or venait d'arriver à toute allure. Un personnage en élégante cuirasse en descendit, dit deux mots aux spadassins venus l'attendre, puis leva les yeux.

– Quel honneur, Sa Considérable Saloperie Condeeza Go-

wan est venue en personne assister à notre exécution !

– C'est elle ? Demanda Piété. Elle n'a pas l'air bien terrible.

– Il faudrait qu'on trouve un moyen de filer d'ici dans les plus brefs délais. Morgoth, une idée ?

– Pourquoi toujours moi ?

– D'accord, je vais demander aux autres sorciers du groupe. Réfléchissons, nous ne pouvons pas sauter, ni redescendre par l'escalier...

– Si on se rendait, proposa Monastorio ! Dans certaines circonstances, la reddition est une alternative tout à fait honorable.

– Entre sauter et me rendre à Condeezza, je préfère sauter. Et croyez-moi, je parle en connaissance de cause. Non, ce qui nous faudrait, c'est un moyen de voler loin d'ici, du genre de ces tapis magiques...

– Hélas, répondit Morgoth, ça prend des mois à fabriquer, à supposer que j'ai les ingrédients, le matériel d'étude et les connaissances requises.

– L'idéal, ce serait un genre de coursier volant. Un peu comme un pégase ou un griffon... mais en plus gros pour pouvoir nous emporter tous.

– Oui, ou alors... Ah oui, je vois un peu ce que tu veux dire. Genre gros, qui vole...

– Voilà voilà voilà.

– Genre.

– Très gros.

– Un peu.

Tous les regards se tournèrent vers Xyixiant'h, qui était fort occupée à compter les minarets, à se curer les ongles et à observer le scintillement des étoiles (qui en fait ne scintillaient guère en cette nuit fort nuageuse).

– N'est-ce pas Xy ?

– Oh oui, sans doute.

– Le genre de gros bestiau volant, tu vois.

– Ah oui, ce serait bien.

Vertu fit une moue agacée et tapota de ses ongles – qu'elle se rongait du reste – sur la poignée de son arme.

– Bon, ben tout le monde a compris que t'étais un dragon, alors tu te changes, et puis c'est marre, on va pas y passer la nuit.

– Je que hein ? Où ? Mais je t'assure, je ne vois pas du tout ce que tu veux parler...

– Mais c'est qu'elle serait foutue de nous laisser tous crever ici la gueule ouverte cette morue ! Tu veux que je te jette par-dessus bord à coups de botte dans le derrière pour voir si tu sais voler ?

– Mais je ne...

Elle sombra dans un soudain silence, et une triste résignation se peignit sur son doux visage d'elfe.

– Tournez vous.

– Pourquoi ?

– Parce que j'aime pas qu'on me regarde.

– Oh là là, où va se nicher la pudeur féminine.

La Compagnie du Gonfanon tourna alors le dos à Xyixiant'h. Cela dura de longues secondes, durant lesquelles le silence ne fut troublé que par la bise et la chute des flocons, qui commençaient à former couche. Puis il y eut soudain, derrière eux, quelque chose d'indéfinissable, quelque chose qui écartait le vol des flocons, quelque chose de suffisamment massif pour perturber le cours du vent et la répartition des bruits sur la terrasse.

– Tu nous dis quand tu as fini hein ?

“J'ai fini”, répondit-elle à Vertu d'une voix qui avait quelque chose de bizarre. Ce n'était pas sa voix en elle-même, ni l'humeur qu'elle exprimait... La voleuse mit le doigt dessus au bout de quelques instants : ce qui n'allait pas dans cette voix, c'était le fait qu'elle lui arrivait directement dans le cerveau en évitant le détour habituel par les oreilles. Alors elle se retourna.

Il faudrait des pages de description pour rendre justice à Xyixiant'h, et je sais que vous êtes comme moi pressés d'arriver au terme de ce long récit, je ferai court et m'en tiendrai aux faits, en éludant les sentiments que sa vision pouvait produire sur les mortels.

C'était un assez grand dragon selon les critères de sa race,

légèrement plus grand que Thklyx'haz en tout cas, leur seul point de comparaison, du moins leur semblait-il. Là s'arrêtait la similitude entre les deux fabuleuses créatures. Car la robe irisée de Xyixiant'h ne pouvait en aucun cas être confondue avec les écailles mates, sombres et aiguës du dragon bleu, sa morphologie gracieuse quoique robuste aurait fait passer leur allié de circonstance pour un pachyderme mal dégrossi, et si tous deux étaient taillés pour le vol, on eut dit que l'une était à l'autre ce que le concorde est au 747. Ce qu'ils avaient devant les yeux, ce n'était pas à proprement parler une créature de chair, c'était un mythe auquel bien des gens ne prêtaient aucune réalité, l'élégance portée à son degré le plus élevé, la quintessence de la beauté, la rare créature dont les autres dragons ne sont que des reflets malhabiles et dont peu d'humains vivants avaient alors pu un jour contempler la splendeur, Xyixiant'h était, pour tout dire, un grand dragon mordoré.

Un bon moment, la Compagnie du Gonfanon considéra le saurien. Hormis Morgoth, qui évitait de croiser l'immense regard vert pomme, lequel regard à son tour évitait soigneusement de regarder dans sa direction.

Puis, un fracas épouvantable retentit, et ils purent voir distinctement la grande dalle se soulever derrière eux avant de retomber dans un nuage de poussière et de petits débris.

– Vite, embarquez, ils ne vont pas être longs à...

Un deuxième coup de bélier suivit, qui fracassa leur ultime défense. Surmontant donc leur instinct ancestral qui leur criait depuis l'hippocampe que le plus bel endroit du monde est celui qui se trouve le plus éloigné en moyenne de tous les dragons de la Terre, ils montèrent sur le dos de Xyixiant'h, dont d'ailleurs la forme se prêtait assez bien à cet exercice, car elle était garnie de rangées de piquants aiguisés comme des poignards et solides comme l'acier, qui soutenaient un système compliqué de membranes faisant surfaces portantes.

Les premiers guerriers ennemis, au travers des décombres, arrivaient maintenant sur la plate-forme et, jaugeant la situation, pour tout dire, ne se pressaient pas trop pour approcher,

ce dont nous ne leur tiendrons pas grief, il est vrai que le regard courroucé du dragon suffisait à tenir à distance ces hommes pourtant rudes.

La Dame Dragon constata que ses huit compagnons étaient solidement accrochés, elle se dirigea alors d'un pas sinueux, sans quitter de l'oeil le groupe stupéfait de ses ennemis, vers le rebord vertigineux, étendit démesurément ses ailes translucides en bousculant le flot neigeux de mille tourbillons violents, et bascula dans le vide.

Ils sentirent alors leurs organes internes se mettre en apesanteur, sensation que l'on avait à l'époque rarement l'occasion d'expérimenter et qui donc les surprit fort. Toutefois, n'ayant pas de meilleure option, chacun des compagnons se cramponna comme il put, qui à une épine, qui à une écaille, craignant que le dragon n'ait oublié l'art du vol durant son long sommeil. Mais en fait, la chute libre ne dura que quelques secondes, Xyixiant'h ayant décidé de profiter du surplomb pour prendre le plus de vitesse possible. Elle rasa à toute allure les toits pointus bordant la place de la Rédemption, puis remonta à tire d'aile et prit un virage serré sur la gauche pour survoler le dôme du Temple Noir à deux-cent pieds au-dessus de l'oculus, et ce pour deux raisons, la première étant qu'elle comptait se diriger vers le nord-est et qu'il lui fallait donc faire demi-tour, et la seconde qu'elle n'avait pas poussé son cri de dragon depuis une éternité, et que ça la démangeait.

Elle réveilla tout le quartier.

Le temps qu'elle fasse demi-tour, la Reine Noire était arrivée à son tour sur la plate-forme, et exhortait maintenant ses hommes à tirer, toutefois la vitesse et l'altitude du dragon étaient telles que même Vertu, dans de telles conditions, aurait eu bien de la peine à toucher sa cible. Vertu qui, justement, se sentait fort mal. Elle venait d'apercevoir Condeeza en contrebas, et une vague de douleur l'avait aussitôt submergée, la haine venait de jeter du sel sur d'anciennes plaies qu'elle croyait cicatrisées, et elle sentait pulser, sur son ventre et sur sa poitrine, une longue griffure plus profonde encore. Mais si la douleur était

puissante, plus impérieux encore était l'appel qu'elle ressentait dans chaque fibre de son être, l'appel ardent qui la poussait, contre toute logique, à affronter la Reine Noire.

Alors elle lâcha prise, devant le regard incrédule de Mark qui la vit basculer et tomber de plus en plus vite en direction du Temple.

XXIII La Reine Blanche et la Reine Noire

– Arrête-toi, mais arrête-toi donc !

Mark hurlait autant qu'il pouvait, frappait Xyixiant'h de ses poings gantés de fer, mais il avait autant de chances d'entamer ses écailles que de scier les barreaux d'une prison avec un cure-dent.

– Morgoth, dis-lui de s'arrêter, c'est ta nana !

– Elle n'entend rien, répondit le sorcier.

Il désigna du menton la tête triangulaire du dragon, qui était bien à cinq pas, car Xyixian'h avait un long cou. Il est vrai que même la voix de Morgoth, qui était juste à côté de lui, était difficilement audible, couverte qu'elle était par le sifflement du vent dans leurs oreilles. Mark entreprit alors une action risquée autant que courageuse, consistant à quitter la sécurité toute relative de sa cachette pour glisser en crabe le long du cou reptilien, s'accrochant où il pouvait, et progressant ainsi jusqu'à la tête. Il eut la mauvaise idée de regarder en bas, et vit que la citadelle de Negaton, située bien en aval de la cité, défilait déjà sous eux. Le paladin avala sa salive et poursuivit sa progression, de plus en plus difficile à mesure que les épines devenaient plus petites. Enfin, il parvint à portée de main du crâne gigantesque et triangulaire et hurla à perdre haleine, espérant que les dragons avaient bonne ouïe.

– On a perdu Vertu !

“Plus fort, j'entends rien avec ce vent”

– ON A PERDU VERTU !

Avec horreur, Mark sentit ses prises changer les unes par rapport aux autres, et le long cou se distordre à mesure que Xyixiant'h tournait la tête. Puis elle tourna sa tête de l'autre côté pour bien compter tous ses compagnons. Puis elle émit à la cantonade cet inutile avertissement :

“Accrochez-vous bien”

Mark serra les dents, le ventre, les mains et tout ce qu'il pouvait serrer pour ne pas céder à la panique au moment où le dragon plongea à toute vitesse vers le sol. Il entrevit avec grand déplaisir le sol arriver droit vers eux, puis glisser vers le bas au dernier moment. Il y avait plein de sapins, c'était tout ce dont il se rappellerait par la suite, des sapins très rapides et très proches. Xyixiant'h étendit soudain ses grandes ailes qui claquèrent comme des voiles, faisant ressortir toutes les membranes dont elle était garnie pour freiner sa chute, y compris ses trois ailerons de queue, un vertical et deux presque horizontaux, légèrement pointés vers le bas, en dièdre négatif pour employer une terminologie précise. Elle passa ainsi en vol stationnaire en quelques instants et se posa presque à la verticale sur un assez vaste promontoire rocheux entouré de résineux.

Les Compagnons du Gonfanon descendirent alors sans trop de regrets, faisant jouer les douloureuses articulations de leurs mains, et bien heureux d'être encore en vie.

“C'est arrivé quand ?”

– Elle a sauté au-dessus du temple... je crois qu'elle a fait exprès.

Le grand dragon releva sa tête à une hauteur impressionnante, perplexe, semblant humer l'air à la recherche d'informations.

“Restez ici, je vais refaire un passage”

Et avant que quiconque n'ait eu le temps de réagir, elle décolla dans un claquement d'ailes si puissant que le souffle balaya les aventuriers et les fit rouler à trois pas, hormis Ghibli qui s'était éloigné, et que sa trapuosité mettait à l'abri de ces désagréments.

– Ben si vous voulez mon avis, cette fois, y'a personne qui va nous contester le titre de groupe de gros bourrins de leurs mères.

Vertu était concentrée sur son objectif qui se rapprochait en contrebas, plus rien n'existait pour elle que Condeeza et le fait d'être en chute libre n'était qu'un désagrément secondaire. Elle sortit son sabre, pointe en avant, bien décidée à transpercer son ennemie, et le fait qu'il puisse lui en coûter quelque chose, comme par exemple sa vie, était un détail parmi d'autres à la lisière de son esprit. Condeeza, pour sa part, l'avait bien vue, et l'attendait de pied ferme. Son armure dorée aux motifs contour-nés, relique d'une ancienne et cruelle civilisation, scintilla d'un éclat sinistre à mesure qu'elle concentrait les forces mystiques qui étaient en elle pour les diriger contre sa rivale.

Le choc fut terrible, ébranlant la terrasse, et une vague d'énergie mystique repoussa les guerriers de Condeeza, certains tombèrent même de la terrasse en hurlant. Vertu, repous-sée dans son assaut, fit une pirouette en l'air et se rétablit face à Condeeza, à quelques pas seulement. Elles s'observèrent un instant, et cette attente fit monter la haine qui les séparait à des niveaux tels que, d'après le témoignage des gardes encore conscients (dont aucun n'eut l'idée sotte de se mêler à l'affaire), elle était palpable et appesantissait l'air autour d'elles. Vertu revint à la charge avec un enchaînement vertigineux de coups de sabre, que Condeeza para de son arme, un étrange fouet fait de trois lanières rouges, des rubans plutôt, qui semblaient animés d'une vie propre et d'une volonté néfaste. Elles échangèrent des passes d'armes à des vitesses trop élevées pour que le commun des mortels put en voir le détail, l'une sautant et volant presque tandis que l'autre, quasi-immobile, s'en remettait à la promptitude de son arme pour se protéger et contre-attaquer. Tantôt elles se rapprochaient, tantôt elles s'éloignaient, mais il arrivait que Vertu fut touchée par le fouet de Condeeza, alors que jamais le sabre maudit ne fut à portée.

Bien qu'emportée par la haine, Vertu n'avait pas perdu son sens tactique, et elle comprit que la méthode ne la mènerait à

rien. Mais elle savait avoir une autre arme dans sa manche, et bien qu'elle n'eut jamais tenté cette attaque, elle savait que la pure haine qu'elle éprouvait pouvait lui donner la victoire.

Elle prit du champ, se campa de profil devant son adversaire et rangea son arme dans son fourreau. Puis elle étendit lentement sa main devant elle. Son regard avait perdu toute faiblesse humaine, ses yeux n'étaient que des puits de flamme, un halo de flammèches l'entoura soudain, une lueur crépusculaire, on eut dit le soleil de l'enfer.

– Adieu, dit-elle simplement.

Et un train ininterrompu d'éclairs rouges partit brusquement depuis la main tendue de Vertu en direction de Condeeza qui, crucifiée de douleur, tomba à genoux en lâchant le fouet magique. Et plus le hurlement de la Reine Noire emplissait d'aise la Reine Blanche, plus cette dernière mettait de puissance dans son attaque, découvrant en elle à chaque seconde de nouveaux gisements de ce noir trésor qui irriguait ses veines tout en flétrissant son esprit.

Mais alors que la victoire semblait acquise à Vertu, Condeeza trouva la force de se protéger, levant sa main entourée d'un halo bleu glacial qui, semblait-il, atténuait la puissance de l'attaque. Elle se releva, centimètre par centimètre, et les attaques à chaque seconde plus puissantes de Vertu se brisaient maintenant sur un bouclier d'énergie. Et à son tour, Condeeza porta une attaque, un réseau d'éclairs violacés portés directement au cœur de la Reine Blanche, qui n'eut que le temps de parer d'un bouclier semblable à celui de la Reine Noire. Elles se rapprochèrent alors, pas après pas, comme deux alpinistes luttant contre la mort à ces altitudes où l'air est trop ténu pour entretenir la vie. Pouce par pouce, elles se rapprochèrent, jusqu'au point où la main de l'une enserrait le poing de l'autre, unies en une mortelle étreinte dont il ne devait sortir, au mieux, qu'une survivante. Leurs visages crispés sous l'effort n'étaient plus qu'à quelques pouces, terrifiés, les hommes de Condeeza sentirent autour d'eux affluer les puissantes énergies mystiques à l'oeuvre dans ce duel et tous purent jauger ce soir là les abîmes béants

que la haine peut ouvrir. La détestation réciproque des deux femmes était telle qu'elle souillait l'âme des mortels alentours, elle était aussi l'énergie qui alimentait leurs assauts.

Or, celle de Condeeza était inépuisable, et Vertu eut, l'espace d'un instant, l'ombre d'un doute.

Un sourire fou éclaira le visage de la Reine Noire, qui profita d'un infime instant de faiblesse de son ennemie pour intensifier démesurément la puissance de sa propre attaque, et lacérer cruellement Vertu qui fut violemment projetée, plus morte que vive, au-delà de la terrasse. L'espace d'un instant triomphal, elle crut enfin être débarrassée de son ennemie, la voyant, petite forme pâle, se détacher sur le fond de vide obscur.

Puis, de ce vide obscur, surgit brutalement un grand dragon or et bleu, qui goba d'un coup le petit corps désarticulé.

Xyixiant'h poursuivit alors sur sa lancée, fonça droit sur la Reine Noire que plus rien n'étonnait ni n'effrayait. L'instinct du grand dragon lui commandait d'abattre son ennemie en utilisant son arme la plus puissante, celle sans laquelle les dragons ne seraient pas des dragons, celle qui frappait de terreur toutes les autres créatures. Elle ajusta inconsciemment son tir, sûre de pouvoir désintégrer sa cible avant qu'elle ne riposte, mais elle se ravisa au dernier moment, se souvenant qu'elle avait Vertu entre ses mâchoires et qu'il s'agissait de ramener cette dernière vivante. Elle obliqua donc pour dépasser Condeeza qui hurla de rage et de frustration, sentiments qui soudain l'emplirent d'une énergie bouillonnante. Et la Reine Noire lança une attaque d'une violence inouïe en direction de Xyixiant'h, une foudre démoniaque qui transperça les écailles pourtant robustes du saurien, le blessant cruellement au flanc. Mais si Xyixiant'h était blessée, c'était aussi le cas de Condeeza, qui apprit douloureusement ce soir là l'étrange propriété des écailles du dragon mordoré, qui toujours renvoient à l'attaquant une partie des agressions qu'elles subissent. Ainsi, la Reine Noire, terrassée par sa propre attaque, vit-elle s'éloigner, cahin-caha, le grand dragon.

– Tiens, on dirait qu'elle revient, nota Mark qui scrutait l'air

floconneux depuis un petit moment.

– Ouf, j’ai eu peur un instant, dit Morgoth.

– Boah, je ne vois pas ce qui pourrait lui faire grand mal, le rassura Ghibli.

– Vous ne trouvez pas qu’elle vole bizarre ?

– Mais non, si elle vole en crabe, c’est pour compenser le vent latéral. Ou alors elle cherche à nous épater.

– Tu crois ?

– Mais oui. Et ça je crois que c’est la méthode dite “de l’aile basse”.

– Très basse.

– Holà, poussez-vous...

Il est dit dans le livre de Skelos – pour être honnête, je ne suis pas très sûr que ce soit dans le livre de Skelos, mais j’ai bien dû le lire quelque part – qu’un bon atterrissage, c’est quand le pilote peut descendre de l’avion sans l’aide des secours, et qu’un excellent atterrissage, c’est quand l’appareil peut être réutilisé par la suite. Mais même selon ces critères laxistes, on ne pouvait guère qualifier cet atterrissage de “bon”, ni même de “passable”. Ils n’eurent que le temps de sauter à terre et de se cacher, Xyixiant’h toucha terre du bout de l’aile gauche, puis tenta de redresser, se cabra, décrocha, s’étala sur son plastron, puis fit plusieurs tonneaux peu gracieux et faucha une rangée de jeunes sapins en lisière de la forêt avant de s’immobiliser. Les compagnons accoururent alors, inquiets. Elle était encore en vie, quoiqu’en très mauvaise condition. Elle ouvrit grand la gueule, qui était garnie d’une quantité déraisonnable de grandes dents métalliques, et utilisa sa langue pour déglutir Vertu, inconsciente et gluante de mucus translucide, à l’armure en lambeaux et à la peau zébrée de mille blessures. Le dragon grondait et soufflait.

– Je puis soigner un peu Vertu, proposa Piété, j’ai composé une concoction d’herbacées et de champignons des régions de l’ouest...

– Non, d’abord Xy, ordonna Mark avec bon sens. Une fois qu’elle sera rétablie, elle pourra soigner Vertu.

Et joignant le geste à la parole, il apposa lui-même ses mains

de paladin sur le côté de l'immense créature, sur la blessure aux bords boursouflés si énorme qu'il aurait pu y loger sa tête s'il avait eu quelque raison de se conduire de la sorte. Et tandis que Piété tentait de faire déglutir la minuscule quantité de potion à l'immense gueule, Mark parvint à réduire quelque peu le mal.

Ce n'est qu'alors que Xyixiant'h, bien qu'encore lourdement blessée, put à nouveau se dresser sur ses quatre pattes, comme doit le faire un dragon. De sa haute stature, elle considéra le groupe devant elle, puis fit un miracle, accomplit une merveille dont seul un dragon mordoré était capable, et l'espace d'un instant, ses écailles brillèrent d'un feu si intense qu'on se serait cru en plein jour sur le promontoire. Et chacun des compagnons ressentit alors dans ses membres un afflux de chaleur, une inondation de vie, et tous leurs maux furent d'un seul coup guéris, et leurs coeurs rassérénés.

Puis, las et silencieux, ils se félicitèrent d'être encore en vie, se reposèrent quelques minutes, et reprirent à tire d'aile leur route dans les terres du Septentrion.

Ainsi s'acheva le bref et violent séjour de la Compagnie du Gonfanon à Baentcher la rouge. Ami lecteur, si tu m'abandonnes ici pour me laisser poursuivre seul la route, je ne t'en voudrai pas, elle n'est pas facile. Surtout pour les esprits timorés qui seraient peu familiers du concept de tétine et de ses multiples implications.

Once more, with Tétine

Morgoth VII – Nous voici au coeur de l'hiver, et la compagnie se sépare. On apprendra ici tout de la merveilleuse civilisation des nains et sur leur reproduction, un peu aussi sur les dragons, et je vous exposerai ce que je pense des médecins et des montagnards. Nous aurons aussi quelques chansons.

I Arrêtons-nous cinq minutes pour faire le point

Les elfes l'appelaient Cahlandathil, le Joyau au Coeur des Ténèbres, pour les nains, ses légitimes occupants, c'était B'rszon Herk, la Mère du Sud, pour les humains qui commerçaient avec elle, c'était simplement Dalong Nabong, la mine des nains. Et pour les gobelins, lorsqu'ils n'étaient pas à portée des oreilles des nains, c'était la Noria, ainsi appelée parce que selon eux, un grand nombre d'ânes bâtés s'y activaient en permanence. La cité prospérait en exploitant un filon de mithrouille, une variété inférieure de mithril – une variété qui rouille. La cité vivait du mithrouille. Toute la cité, et uniquement du mithrouille. On disait

que par une étrange malédiction qui flottait dans les vallées profondes bordant les entrées de cette cité souterraine, quiconque mettait cette allégation en doute, fut-ce indirectement ou par mégarde, risquait fort d'avoir dans l'heure un accident, comme par exemple se fendre accidentellement la tête sur une hache, ou se pendre accidentellement à l'arbre le plus proche, ou bien rater accidentellement son initiation au benji-sans-élastique depuis le Pont-du-Diable (celui qui surplombe le Gouffre-Hurlant-Dont-Le-Fond-Hérissé-De-Rochers-Pointus-Ne-Vit-Jamais-Le-Jour), ou encore se noyer accidentellement en se baignant dans les eaux noires et glacées du Mahergel'Hnosh Bruzdûr (ce qui en langue naine signifie "le lac noir et glacé plein d'étrangers trop curieux") avec cent livres de ciment autour des pieds. Le montagnard à l'âme simple est souvent pétri de superstitions enfantines...

Mais pour l'instant, nous étions encore à la surface. Observons le vaste continent du Nord, dit Klisto, et qui le barre en deux, la chaîne du Portolan, dont les cimes acérées sciaient un ciel d'hiver gris de cendre, bourrelé de lourds nuages aux courses nerveuses. La neige avait cessé pour un temps de balayer la corniche étroite qui serpentait à mi-pente d'une immense falaise, rogaton d'une route tracée jadis par une race de titans pour relier deux de leurs cités dont les souvenirs s'étaient à jamais éteints. Rares étaient ceux qui empruntaient la route à la belle saison, et seule la folie ou quelque impérieuse nécessité pouvait pousser des hommes à fréquenter ces lieux au coeur même des frimas. Ils étaient pourtant neuf ce jour là à défier les dieux, neuf aventuriers, comme en témoignaient leurs allures disparates et leurs armes hétéroclites.

Ouvrait la marche Piété Legris, cheveu noir et peau bronzée, doté malgré son jeune âge d'une robuste constitution que l'on ne trouve habituellement que chez les hommes dans la force de l'âge. Ses yeux perçants scrutaient les parois alentour, ainsi que la piste mince et glissante dont le manteau de neige et de glace pouvait en un instant coûter la vie au randonneur étourdi.

Le suivait Ghibli, fils de Grouïn, personnage qu'un observateur distrait aurait pu décrire comme voûté, mais qui à y regarder de plus près appartenait au noble et ancien peuple des nains. Sa barbe rousse, tressée et ornée avec soin de bagues d'argent témoignait de son attachement aux coutumes ancestrales de sa race, coutumes que nous aurons l'occasion d'étudier plus en détail dans la suite de ce récit. Il ne bougonnait ni ne rouspétait, ni ne se plaignait en aucune façon, il s'abstenait d'entonner des chansons vulgaires, bref, pour quiconque était familier de la psychologie naine, il était évident que son humeur était bien sombre.

Derrière lui venait Marken-Willnar Von Drakenströhm, un étrange paladin à l'armure noire, point encore à l'âge où l'on décline, au physique typique des gens de Khneb, c'est à dire grand et fort, blond, au visage carré. Il s'était défait de son paquetage au détriment de ses compagnons car il devait porter sur son dos, et sous sa cape de fourrure, un fardeau précieux.

Il s'agissait de Xyixiant'h, créature ayant tout d'une prêtresse elfe. Son visage de madone Florentine, dont la beauté aurait été un prétexte tout à fait recevable pour déclencher une guerre (ce qui avait d'ailleurs été le cas, mais là n'est pas le propos de notre récit), était pour l'instant grisâtre et plongé dans un sommeil fiévreux.

Morgoth, sorcier longiligne et juvénile, les suivait de peu, et l'inquiétude qu'il éprouvait au sujet de sa compagne le distrayait du froid et de l'épuisement. Maint questions se bouscuaient dans sa tête depuis des jours et des jours que leur pénible marche s'éternisait, et il ne trouvait ni réponse ni réconfort auprès de ses compagnons.

Clibanios, le barde squelettique, lui emboîtait le pas. Simplement vêtu d'une cape de lin il progressait avec une régularité de métronome, le cliquètement de ses articulations battant la mesure. Les rigueurs du climat ne le concernaient guère, le vent sifflant entre ses côtes éburnéennes sans s'y accrocher ni y causer le moindre dommage. A quoi occupait-il donc ses pensées, le troubadour défunt ? Le mystère restera entier.

Un autre mystère était celui du commandant Monastorio, le sombre Malachien à l'origine de la quête. Un peu plus petit et un peu plus épais que Morgoth, il avait le physique d'un guerrier, et bien qu'il répugnât à l'admettre pour quelque raison, il n'était pas maladroit au maniement de l'espèce de bâton-lance qui était son arme, et dont il ne laissait personne approcher.

Restons parmi les maîtres en cachotteries, et voyons Vertu Lancyent, la voleuse qui tenait lieu de chef à notre coterie. Les quelques rides d'amertume posées au coin de ses lèvres, premier signe de l'âge, étaient bien le dernier de ses soucis, toute occupée qu'elle était à mener à son terme cette aventure qui jusqu'à présent leur avait apporté bien des souffrances et aucun profit.

Enfin venait Sarlander, l'elfe amateur de culture naine, maniant la hache plutôt que l'arc – auquel il était fort médiocre. Bien que de constitution solide, exceptionnellement selon les critères de sa race, il faisait montre dans ses manières et sa conversation d'une douceur bien digne des éléments les plus éminents de son noble peuple. Son visage beau et franc, ainsi que ses cheveux d'or, lui assuraient les faveurs des femmes partout où il passait, ce en quoi la nature était mal faite.

La raison qui poussait nos neuf aventuriers à arpenter le pire endroit du monde pour affronter les pires tempêtes de l'hiver ne brillait certes pas par son originalité, puisqu'il s'agissait d'un anneau maléfique. La reine des elfes avait confié à la Compagnie du Gonfanon – il leur semblait que c'était il y a des siècles – la tâche difficile de retrouver l'Anneau d'Anéantissement, cet artefact antique autant que maudit qui avait semble-t-il émergé de son oubli millénaire voici plusieurs années, exhumé par quelque mystérieux sorcier.

Assiégés par neuf cavaliers noirs dotés de terribles pouvoirs de destruction, les Khazbûrns, ils avaient dû fuir Sandunalsalenar, la cité des elfes, par les souterrains. A l'issue du donjon, ils avaient eu la mauvaise surprise de rencontrer l'un de ces redoutables guerriers, et l'avaient défait à grand peine, prenant sur son cadavre ses armes ainsi qu'un mystérieux anneau de jade.

Ils avaient par la suite chevauché à travers les contrées neigeuses et, déjà, les montagnes du Portolan, jusqu'à la cité de Baentcher, où après maint aventures violentes, ils apprirent d'une pythonisse vampire que leurs pas devaient les mener à la cité de Jhor, dans le royaume de Gunt, et que l'anneau de jade était l'une des neuf parties de l'Anneau d'Anéantissement, fractionné par un procédé et dans un but qui leur échappaient. Incidemment, ils avaient aussi accepté une mission devant les mener jusqu'à Jhor, confiée par l'ambassadeur de Gunt à Baentcher, consistant à délivrer l'archimage Athanazagorias Dumbledore retenu prisonnier dans sa propre forteresse par des traîtres adeptes de Naong, le dieu de la tyrannie, et auxquels semblaient liés les Khazbûrns. L'affaire, déjà peu claire, se compliqua encore lorsqu'une vieille ennemie de Vertu se piqua soudain de l'occire, et avec elle ses compagnons, ce qui précipita leur départ.

Accessoirement, il advint aussi que Xyixiant'h se révéla être un dragon. Mettons nous d'accord sur les termes, il ne s'agissait pas du tout d'un soldat portant cuirasse, mais bel et bien d'une sorte de gros lézard volant. Et sa faculté à voler avait d'ailleurs été bien utile lors de la fuite de la Compagnie, qui s'était effectuée à tire d'aile.

Hélas, ils n'étaient pas allés bien loin. Ils avaient voleté ainsi une bonne partie de la matinée, transis de froid mais émerveillés par le paysage nordique qui défilait sous eux et le Portolan qu'ils laissaient sur leur gauche, mais aux alentours du piètre midi qu'autorisait la saison, Xyixiant'h donna des signes de faiblesse et se dirigea vers une prairie enneigée, non loin de la petite ville de Hamedin, pour s'y poser. De là, ils avaient dû poursuivre leur route à pied dans les chemins de moyenne montagne, croisant peu de monde car à cette époque de l'année le paysan n'a rien à faire dans les champs, s'arrêtant dans les granges abandonnées, les abris de berger et les quelques hameaux trouvés sur la route. Ils avaient tout d'abord attribué le mauvais état de leur prêtresse à la blessure qu'elle avait subie lors de la fuite, mais bien qu'il n'en restât aucune trace sur son corps frêle, elle dépérissait de jour en jour, jusqu'à devenir incapable de marcher. Elle était

maintenant plongée dans une torpeur inquiétante.

Malgré ces difficultés, ils espéraient bien franchir le Portolan par la passe de Noral'Chor, située encore à quelque distance, pour arriver au pays de Gunt avant le printemps. Le destin allait en décider autrement.

II Le riant hameau de Bramentombes

La nuit tombait vite en cette saison, et elle était précisément en train de ce faire lorsque nos héros parvinrent à une sorte de planche horizontale qui dépassait du tapis neigeux. Le vent avait joué tout autour, creusant une élégante dépression devant et déposant un remblais derrière, mais personne n'était d'humeur à en admirer la courbure jolie. Balayant la poudre blanche du plat de sa botte, Piété découvrit ce qui s'avéra être le sommet d'une pancarte de bois, large comme deux hommes et solidement arrimée à deux poteaux de chêne, et qui proclamait avec une improbable fierté :

BRAMENTOMBES

-oOo-

65 habitants
(sans compter les femmes et étrangers)
et 240 chèvres !

-oOo-

Ici on n'aime pas les étrangers

-oOo-

Ami, je suis retenu ici contre mon gré
par ces dégénérés, et c'est sous la contrainte
que j'écris ces lignes. S'ils ne m'ont pas encore
dévoreré, par pitié, venez-moi en aide !

Ils crurent tout d'abord que par caprice, un plaisantin avait disposé cette étrange profession de foi en plein désert, mais en considérant l'espace pentu et dégagé qui s'étendait devant eux, ils purent déceler des signes d'activité humaine. C'est que même avec le nez dessus, le village en question était difficilement visible, non qu'il fut intentionnellement dissimulé aux visées de ses ennemis (il est difficile de concevoir un tel état de misère que des bandits en soient réduit à piller d'aussi pauvres contrées), mais parce que l'habitat local se composait de chaumines basses aux murs épais et aux toits presque plats, et lorsqu'un épais manteau de neige se déposait sur la campagne, on n'en voyait émerger que des bosses éparses que l'on aurait pu croire dues au relief naturel. Des paysans en guenilles (épaisses, les guenilles)

vaquaient à leurs occupations, qui se bornaient visiblement à récupérer des branches dans le bois en contrebas afin d'alimenter les foyers.

Vertu avisa l'un de ces pauvres diables et le héla en ces termes :

– Holà, beau sire, à voir votre mine, vous devez être le seigneur de ces riantes contrées, n'est-il pas ?

Avec son visage deux fois trop long terminé par une barbe clairsemée et hirsute, son nez cassé et ses yeux singulièrement proéminents, il présentait tous les signes du crétinisme montagnard. Il observa Vertu, puis les autres compagnons, puis encore Vertu, puis lâcha soudain son fardeau forestier et s'écria :

– Aaaaaaahhh

Et ce n'est que lorsqu'il eut fini de pousser son cri qu'il s'en fut à toutes jambes, sans doute parce que son système nerveux rudimentaire ne lui permettait pas de mener de front deux activités aussi complexes. Nos héros ne s'en offusquèrent pas, et allèrent quérir l'avis d'un autre citoyen de Bramentombes au sexe indéterminé, qui semblait plus gras et plus vieux que le précédent, et qui était bossu. Il désigna un monticule un peu plus haut que les autres de la main gauche (car de la droite il tentait maladroitement de se protéger des coups qu'on aurait pu porter à sa tête) et poussa des "hin hin hiiin" très expressifs.

– C'est sans doute la demeure de l'autorité du village, supposa Vertu en s'abstenant charitablement de tout autre commentaire. Allons nous annoncer.

Ainsi firent-ils. Elle toqua à la minuscule porte de la demeure enfouie, qui aussitôt s'ouvrit. Le personnage qui s'y encadra était fort contrefait. Il était grand, bien que tordu par quelque maladie d'enfance, portait un goitre d'un impressionnant gabarit, un strabisme digne d'un caméléon dont il avait aussi la langue pendante et la variété de coloris cutanés, et encore ce grand menton et ce nez proéminent du premier spécimen. Il tenait à la main un couteau, mais n'avait pas vraiment l'air de savoir s'en servir pour autre chose que pour couper le saucisson (et encore n'aurait-il sans doute pas fait carrière dans la restauration avec

un tel bagage).

– Hin ?

– Bonjour, monseigneur. Ai-je l'honneur de parler au sire de ce royaume, ou bien à son noble bourgmestre ?

Il considéra assez longuement Vertu, et toutes sortes de pensées et d'émotions se peignirent de façon très clairement lisibles sur les traits grossiers de son visage. Une intense réflexion lui permit de se remettre en mémoire ce qu'il savait de l'art du langage, et proclama avec quelque hésitation :

– Ici, on aime pas les étrangers.

– Voilà une bien compréhensible prévention, et je retrouve là toute la prévoyance des gens de la montagne. Mais nous ne sommes que d'honnêtes aventuriers perdus dans vos contrées, et nous cherchons désespérément un gîte où passer la nuit, étant bien entendu, puissant monarque, que nous quitterons vos terres dès demain.

– Ici, on aime pas les étrangers, étrangers.

– Etant entendu aussi, cela va de soi, que nous vous dédommagerons largement des frais engagés pour nous loger et nous nourrir, c'est la moindre des choses. Vous aimez peut-être l'or des étrangers ?

– Ici, les étrangers, ben, on les aime pas.

– A défaut d'aimer l'or des étrangers, que pensez-vous de l'acier des étrangers ?

L'indigène allait répondre par une cinglante répartie de son cru (sachant que pour lui, l'art oratoire se résumait aux diverses manières de disposer le nom "étranger", le verbe "aimer" et une négation dans une même phrase) quand l'un de ses yeux fut attiré par la main de la voleuse, qu'elle venait de poser sur le pommeau de son épée. Par quelque association d'idée remarquable reliée à un reliquat d'instinct de conservation, il lui vint fugacement à l'esprit un concept se rapprochant assez de ce que les gens normaux appellent la peur, ce qui le poussa à varier quelque peu son répertoire.

– Bienvenue à Bramentombes. Etrangers.

Le logis était humble, mais guère propre. Si le terme “pittoresque” appliqué à l’habitat paysan désigne un taudis humide chauffé par la proximité du bétail logé à côté, alors celui-ci l’était en tout point, pittoresque. La famille du grand gars, dont le seul nom était apparemment “Halobs”, se composait d’une demi-douzaines d’individus à son image, qui semblaient entretenir entre eux des relations compliquées de dominance et de sujétion uniquement régies par des taloches, des postures pré-taloches et des échanges verbaux employant un vocabulaire d’une dizaine de mots différents, et nous nous serions fait une joie de les étudier plus en détail si tel avait été un tant soit peu le propos de notre récit. Ils partagèrent la pitance des gueux, et se trouvèrent fort heureux d’avoir dépassé le stade de la fatigue et du froid où l’on fait encore attention à ce que l’on a dans son assiette. Même Xyixiant’h parut prendre quelques couleurs et mangea un peu.

– Ces gentlemen ne me font pas l’effet d’être d’une grande finesse d’esprit, fit remarquer Monastorio d’un ton léger, une fois qu’il se fut assuré que les péquenots ne risquaient pas de le comprendre.

– C’est souvent le cas dans les contrées alpestres, expliqua Vertu. Certains érudits tiennent pour acquis que les mers et océans exhalent en permanence une essence particulière qui se mêle à l’air que nous respirons, et qui est indispensable à la croissance harmonieuse d’un homme ou d’une femme. De très petites quantités sont requises, mais elles sont absolument nécessaires. Or ici, dans ces pays reculés de tout, ces airs bénéfiques ne viennent jamais flatter les narines de ces gens, qui du coup se crétinifient. Voyez à l’occasion, mais ne regardez pas avec trop d’insistance, la protubérance disgracieuse sous leurs cous, c’est la marque indubitable de ce manque, à en croire les médecins. Mais pour ma part, je pense plus simplement que ces gens qui nous hébergent si gentiment sont victimes du faciès caprin des alpages, une forme de dégénérescence que l’on retrouve assez fréquemment parmi les populations ayant une trop grande promiscuité avec les troupeaux de chèvres, et dont je préfère ne pas

évoquer l'origine.

– Les pauvres gens ! S'écria Piété avec de sincères accents de commisération. Ne peut-on rien faire pour eux ?

– Hélas, ces malheureux sont à jamais privés d'utilité pour le monde. Nous sommes sans doute les premières personnes dignes de ce nom qui les visitent depuis des mois, des années peut-être ! Si ça se fait, ils ignorent l'usage de l'or, même le perceuteur doit éviter cet endroit, pour autant qu'il se trouve dans la région un roi pour étendre ici sa souveraineté.

– Mais si l'endroit est néfaste à l'homme, ne peut-on pas les déplacer pour les installer ailleurs ?

– Et que feraient-ils ailleurs de mieux qu'ici ? Connaîtraistu un genre d'emploi utile à la société qui ne nécessiterait ni vigueur du corps ni souplesse de l'esprit¹ ? Non, je te le dis, le mieux est de laisser cette race s'éteindre d'elle-même.

Ils devisèrent encore un petit moment puis, sans trop faire attention à leurs hôtes, ils s'endormirent à même le sol de la pièce commune, qui n'avait d'autre mobilier que les reliefs des repas précédents.

On dit des elfes qu'entre autres facultés, ils ont le pied léger et peuvent se déplacer sans faire le moindre bruit. C'est ainsi que Xyixiant'h, qui n'était pas réellement une elfe mais en avait tous les attributs, put se glisser hors de l'étable sans se faire remarquer. Elle sortit dans la nuit qui était particulièrement silencieuse et glaciale. Il n'y avait ni vent ni nuage, pas même un croissant de lune, les étoiles seules éclairaient encore le misérable hameau réduit à un ramassis de monticules neigeux aux formes étranges éparpillés au fond de la vallée. Les pointes triangulaires des montagnes paraissaient si nettes que l'on aurait pu les toucher rien qu'en tendant la main, tant l'air était dépourvu d'humidité, de vie. Aucun animal, à cette altitude et en cette saison, ne trouvait matière à pousser un quelconque cri, aussi le

¹ Il faut signaler ici que notre récit se déroule bien avant l'invention des stations de ski, sans quoi l'esprit logique et exhaustif de Vertu l'aurait poussée à citer les métiers qui se rattachent aux sports d'hiver.

crissement de ses petits pas quand elle faisait craquer la couche de neige congelée lui parut capable de résonner à des lieues. Elle avait souvent imaginé ce moment, et en fin de compte, le climat était tout à fait approprié à la circonstance. Depuis des éons, un seul et unique projet avait été son obsession permanente. Sur une durée humainement inconcevable, elle avait ourdi des plans si complexes qu'elle en avait souvent perdu le fil, elle s'était compromise dans des complots qui maintenant lui faisaient honte. Elle eut une sorte d'amer sourire intérieur, forme d'ironie propre aux dragons, à l'idée que jamais sans doute une entreprise de si longue haleine n'avait connu un échec aussi total. Peut-être ce douteux titre de gloire la ferait-elle accéder à une peu flatteuse postérité ?

– Alors, où cours-tu donc comme ça ?

C'est Mark qui la surprit ainsi en pleine fuite. Elle sursauta mais se reprit bien vite. Il vint à elle, émergeant de derrière un rocher. Y montait-il la garde, avait-il eu du mal à trouver le sommeil, ou bien quelque besoin plus trivial l'avait-il entraîné ici à cette heure ? Peu importait, il y était.

– Tu vas mieux on dirait, assez bien en tout cas pour entreprendre une petite randonnée nocturne, avec épée, bouclier et armure.

– Oui, il y a un petit mieux, merci.

– Et donc, tu parlais...

– Oui, je parlais.

– Où donc ?

– Loin.

– Dois-je comprendre que tu songeais à nous fausser compagnie ?

– Oui.

– Et tu comptais revenir ?

– Non.

– Ah. Et tu croyais vraiment que j'aurais te laisser filer comme ça, sans explication ?

– Oui. Tu veux m'en empêcher ? Ah mais oui, j'oubliais, tu mesures deux têtes de plus que moi et tu pèses deux fois mon

poids.

– Hum, je vois que la santé t'est revenue. Et supposons que j'ameute les compagnons, comme ça, pour voir ce qu'ils en pensent.

– Tu ne ferais pas ça, n'est-ce pas ?

Ce fut si soudain que malgré son âge mûr et son expérience de la vie, les défenses du Chevalier Noir furent submergées en un instant. Le visage blanc de l'elfe, ses immenses yeux verts, ses lèvres pourpres semblèrent occuper tout l'espace, se confondre avec l'univers, et aussitôt, il perdit pied, sa volonté se dissolut dans une ouate confortable, et toute envie de lutter le quitta.

– C'est bien, rentre auprès des autres maintenant, il est tard et il fait froid. Et demain, dis à Morgoth...

– Oui ?

– Dis-lui... tu trouveras bien quelque chose. Adieu, Mark.

Et elle disparut dans les champs de neige, du pas décidé de quelqu'un qui a longuement songé à sa route.

III Adieux et fibules

– Comment ça elle est partie ?

Les autres s'étaient réveillés tard, car personne n'avait emporté de réveil-matin et les coqs du village avaient le bon sens de ne pas quitter leurs poulaillers en cette saison, et Cisco, la maîtresse de maison, n'avait jamais entendu parler de cette légende comme quoi à la campagne, on se lève tôt pour aller au travail. Il leur avait fallu un bon moment pour s'apercevoir de l'absence de leur prêtresse, et Morgoth était bien sûr le plus alarmé.

– En agitant ses petites jambes de façon asynchrone, de manière à avancer.

– Et tu n'as pas cherché à la retenir ?

– Je t'ai dit qu'elle m'avait lancé un charme, tu devrais savoir ce que c'est, non ? Et puis de toute manière, seul contre un dragon, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire.

– Cuisse alerte et oeil vif, coeur franc et généreux,
Splendide il s'en allait au devant des païens
Châtiant de l'épée les suppôts du malin
C'était Marken le Grand, paladin valeureux.
Il honorait Hegan, le droit et l'ombrageux,
Et en tous lieux louait son protecteur divin,
Mais avant tout c'était un chaleureux copain,
C'était Marken le Grand, le paladin joyeux.
Il avait bon visage et caractère heureux,
Fort et dur à la tâche, habile de ses mains,
Besognant tard le soir, levé tôt le matin,
C'était Marken le Grand, paladin courageux.
Sa voix mâle et puissante ravivait les peureux,
Toujours en première ligne, escognant le vilain,
Au coeur de la bataille, c'était un gros bourrin,
Ce paladin glorieux, c'était Marken le preux.

– Mais c'est qu'il se fout de ma gueule, le sac d'os ! Tu ne penses pas qu'il est un peu déplacé de critiquer un paladin de Hegan quand on est mort-vivant ?

– Considérez céans cette caverne obscure,
Qui requiert sans tarder une illumination.
Vos conseils y seront bienvenus, j'en suis sûr,
Portez-y promptement vos préconisations.

– Attends que je te...

– Oh, c'est fini vos singeries ? Par où est-elle partie ? Tu as bien vu la direction qu'elle a prise ?

– Elle est descendue vers les bois, je suppose qu'elle voulait emprunter l'espèce de passage encaissé, de l'autre côté de la vallée. Mais pour aller où, ça...

– La pauvre, elle va mourir de froid en route... Vite, il faut la rattraper.

– Il est trop tard, Morgoth, il vaut mieux la laisser partir, lui conseilla Vertu.

– Quoi ? Comment peux-tu imaginer que je la laisserai va-drouiller seule en plein hiver, comme ça, sans un mot ?

– Je la comprends. Je pense qu'elle fait au mieux, même si elle aurait pu nous faire ses adieux avant de partir. Elle craignait sans doute que tu ne parviennes à la retenir.

– A juste titre. Mais tu m'as l'air d'être mieux informée que nous là-dessus, dis nous vite ce que tu sais ! Où est-elle partie, et pourquoi, et quel est cette maladie qui la ronge ?

– C'est une maladie très commune, qui nous a été donnée à tous par nos mères le jour de notre naissance. Si ce que j'ai lu est vrai, les dragons mordorés jouissent d'un douteux privilège qu'ils partagent avec nous, celui de la mortalité. Elle a dû partir vers ce lieu mythique que la légende situe non loin d'ici, le cimetière des dragons, afin que d'y périr dans la dignité et la solitude, et tu serais bien inspiré de respecter ses vœux en la matière.

– Comment ? Mais de quoi parles-tu, t'a-t-elle dit quelque chose que j'ignorerais ?

– Non, elle ne m'a rien dit. Mais à Baentcher, lorsque j'ai appris ce qu'elle était en réalité (bien qu'à la vérité, je m'en doutais depuis un moment), je me suis rendue à la bibliothèque du Temple Noir pour compulsier un ouvrage traitant des dragons, et en particulier des mordorés. On les dit folâtres, pacifiques et timorés, ce dernier point n'étant guère en rapport avec ce que nous savons de Xyixiant'h, mais je suppose que comme dans toutes les races, il y a des individualités. Ils sont supposés être les plus faibles des dragons, à âge équivalent, et leur croissance est plus lente. Puis un jour, ils ressentent en eux l'appel impérieux de la mort, et alors ils se dirigent vers ce lieu que j'ai évoqué. En ceci, ils diffèrent des autres dragons, qui ne trouvent la mort que dans le combat ou l'accident.

– Tu ne m'en as rien dit ?

– C'était son affaire, pas la mienne. Qui suis-je pour entraver ses desseins ?

– Tu es le chef de son équipe, ton rôle est de veiller sur elle. Allons, nous n'avons que trop tardé, partons sur le champ la rejoindre.

– Nous avons une mission, l'as-tu oublié ?

– C'est bien le dernier de mes soucis. J'irai seul s'il le faut.

– Alors ça, ça m'étonnerait.

– Tu comptes m'en empêcher ?

– Certainement. Et ne crois pas pouvoir lancer un de tes sortilèges avant que je ne t'assomme, je suis plus rapide que toi.

– Oh, les menaces maintenant ! Et par quel stratagème comptes-tu me forcer à lancer mes sorts lorsqu'il faudra combattre ?

Vertu et Morgoth s'observèrent un moment, les yeux dans les yeux. Elle vint rapidement à la conclusion qu'il était bien révolu, le temps où elle pouvait à bon compte lui imposer sa volonté. Non, bien sûr, il ne lui obéirait pas, et il avait raison de faire remarquer qu'elle n'avait aucun moyen de le contraindre.

– Piété ! Fit-elle, impérieuse.

– Oui ? Fit le jeune homme mal à l'aise.

– Tu l'accompagneras.

Sans un mot, ils coururent prendre leurs affaires, puis, bien que le temps pressât, ils se dirent adieu.

– Quel genre d'homme abandonnerait sa bien-aimée à la mort ? Demanda Morgoth en guise de justification.

– Pas le genre que je voudrais avoir pour ami, concéda Vertu.

Elle embrassa les deux jeunes gens avec une ardeur dont elle était peu coutumière.

– Soyez prudents et revenez vite.

– Ta quête est vaine, magicien, lui dit Monastorio. Et noble aussi, ton histoire plairait aux gens de mon pays.

– Pars au combat, ami sorcier,

Affronter l'ennemi ultime,

Ressors victorieux de l'abîme

Aux côtés de ta bien-aimée.

Ta quête est digne de chanson

Comme l'a dit le Malachien,

Mes conseils ne servent en rien,

Mes vœux t'accompagneront donc.

– Pauvre Morgoth, lui dit Ghibli. Tout ça pour une elfe. Enfin, c'est de ton âge. Puissent les dieux nains vous protéger tous deux.

– Et que Hegan étende son bienveillant bouclier au-dessus de vos têtes, leur dit Mark. Et toutes ces sortes de choses.

– Puissent Sarmelial Jambancotton guider vos pas jusqu'à votre but, Nothoriniel Planquofond vous garder du danger et Sorolman Poulpemitaine vous prémunir contre le froid et le vent, leur souhaita Sarlander, ce qui leur apporta peu de réconfort car ils ne connaissaient aucunes de ces divinités elfiques. Et n'oubliez pas qu'en cas d'extrême urgence, vous pouvez nous appeler à l'aide de vos parloins. J'ignore si l'ennemi peut nous localiser à cette distance, aussi soyez prudents, mais gardez à l'esprit cette possibilité.

– Oh, mais j'y songe, s'exclama Morgoth, j'ai ici quelque chose de plus efficace. Vous vous souvenez sans doute des ces broches de cuivre et d'argent que j'ai achetées au marché de Hamedin voici quelques jours.

Il sortit de sa poche deux broches de peu de prix, grandes comme la moitié d'une paume de main, représentant une sorte pointe de flèche posée sur un ovale. Il s'en était procuré une poignée pour quelques sous à un commerçant insistant lors de leur dernière escale sur un marché civilisé.

– Et sur lesquels tu as lancé des sortilèges divers et variés ? Demanda Vertu.

– C'est ça. En fait, les parloins m'ont intrigué et j'en ai étudié le principe de fonctionnement. Je crois avoir bien compris comment nos ennemis nous épient, et il semble n'y avoir aucun moyen de les modifier pour s'en prémunir. Mais j'ai enchanté ces fibules de telle sorte qu'ils fassent office de parloin sans en avoir les inconvénients. Je n'ai eu le temps d'en enchanter que deux, mais c'est suffisant. Porte celle-ci sur ta poitrine, c'est du plus bel effet et ainsi nous pourrons rester en contact.

– Comment cela marche-t-il ?

– Par modulation de phase induite. J'utilise les troisième et cinquième sous-harmoniques du subespace...

– Tu veux des baffes ?

– Euh... Ah oui attends, je vais te montrer comment on s'en sert...

Et lorsque ce fut fait, les deux aventuriers à peine entrés dans l'âge adulte quittèrent le hameau en direction de la combe lointaine qui les mènerait au cimetière des dragons. Puis, voyant qu'ils n'avaient plus rien à faire à Bramentombes, les six compagnons restant laissèrent une menue obole à la famille qui les avait accueillis à contrecœur, ramassèrent leur baluchon et prirent sans regret le chemin du pays de Gunt.

IV Randonnée paisible dans les alpages enneigés

– J'ai cru voir quelque chose bouger, dit soudain Sarlander. Juste là, derrière le talus.

Cela faisait trois heures qu'ils marchaient et déjà la fatigue se faisait sentir. D'une part parce que la pente était forte, et d'autre part en raison du temps, qui s'était couvert, refroidi et considérablement ventifié. Après avoir longé une corniche dangereuse, ils venaient de déboucher dans un défilé coincé entre deux éboulis de pierraille semés de gros rochers, et c'est derrière l'un d'eux que l'elfe avait aperçu un mouvement.

– Ah, enfin, répondit Vertu. J'avais cru un moment m'être trompée. Ne donnez pas trop l'impression de regarder, continuez votre route comme si de rien n'était mais gardez vos armes à portée de main.

– Tu sais ce que c'est ?

– Vous avez peut-être remarqué que lorsque nous avons quitté Bramentombes, nous n'avons pas croisé un seul des hommes du village, pas même celui qui nous avait hébergé. Comme ce ne sont certes pas les travaux des champs qui les tiennent éloignés du village en cette saison, j'en ai conclu qu'ils avaient décidé de nous précéder pour nous tendre une embuscade dans les montagnes, afin de nous occire et dépouiller. Si vous aviez fait attention, vous auriez remarqué les nombreuses traces qu'ils

ont laissé derrière eux.

– Ah, donc on va être attaqués.

– Oui, ça nous donnera une occasion de nous réchauffer un peu.

– Tu crois vraiment qu'ils se cachent là ? Demanda Ghibli en désignant d'un coup de barbe un hère mal fichu qui fit quelque pas avant d'être happé à couvert par la main d'un de ses congénères.

– C'est sans doute leur manière de "se cacher". Je pense qu'ils ne vont pas trop tarder à "se découvrir".

Effectivement, peu de temps après, un manant fit son apparition au milieu du chemin et, brandissant une hache de bûcheron – sans doute la meilleure arme du village – se mit à beugler des insanités dont le détail se perdit dans le hurlement du vent, pour autant qu'elles aient eu un sens. Ce pauvre diable, qu'ils n'avaient jamais vu auparavant, avait les yeux cagneux et les genoux chassieux, c'était dire s'il était contrefait ! Une troupe d'une vingtaine de brigands du même tonneau, répartis sur les deux versants, lui fit aussitôt écho, vociférant indistinctement menaces et malédictions. Puis, les plus courageux entreprirent de descendre de leurs perchoirs à l'incitation de leur chef, les autres ramassant des cailloux pour en bombarder les aventuriers.

L'affaire fut vite torchée.

Avant que quiconque n'ait eu le temps de voir ce qui se passait, Vertu avait tiré une flèche dans le front du meneur adverse, faisant éclater son crâne comme une noix de coco. Les pierres commençant à pleuvoir dru, nos combattants ne furent guère incités à la clémence, aussi se portèrent-ils au devant de leurs assaillants qu'ils fauchèrent sans difficulté, maculant la neige gelée de longues traînées de sang tiède. Les vrombissements jumaux des haches de Sarlander et Ghibli emplirent l'air tenu d'une lugubre prière adressée à Niemh, dieu de la mort, qui fut grandement honoré ce matin-là. Les plus rapides des montagnards n'eurent que le temps d'esquisser un repli avant de périr de male mort, un fer enfoncé dans le dos, tandis que ceux qui

étaient restés en retrait, incrédules devant l'ampleur et la rapidité du massacre, s'égayèrent en tous sens à grands renforts d'exclamations inarticulées.

Toutefois, il arrive souvent que le destin capricieux se mêle d'un combat, fut-il gagné d'avance, c'est ce que l'on nomme "les hasards de la guerre". Ainsi, l'un des caillasseurs s'était enhardi et s'était juché sur un promontoire pour donner plus de portée à ses projectiles. Voyant la direction que prenait la bataille, il avait avec raison opté pour un repli en désordre, mais gêné par le vent et la géométrie accidentée de son poste de tir, il avait trébuché et s'était étalé de tout son long, projetant du même coup le roc qu'il comptait lancer, et qui décrivit une longue parabole avant de se briser sur un gros rocher cinq mètres plus bas. Or, l'un des fragments, gros comme la moitié d'un poing, avait fusé et frappé Vertu à la tempe. Elle s'écroula sans avoir eu le temps de souffrir, ensanglantée, parmi la confusion de la bataille.

Il fallut attendre que le calme fut revenu pour que le reste de la Compagnie s'aperçut du drame. Mark se précipita, craignant que la mort n'ait sottement frappé sa vieille amie, mais lorsqu'il l'examina, il put constater que seul le cuir chevelu était lésé, et que le crâne de Vertu avait supporté le choc. Il rassura alors ses collègues inquiets, et la soigna en utilisant ses pouvoirs de paladin. La divine intervention de Hegan permit d'arrêter l'hémorragie, mais fut insuffisante à sortir l'aventurière de son coma.

– On n'arrivera à rien de mieux ici, dit Mark. Et si le vent continue à forcir, on va geler sur place. Je reste ici avec Ghibli pour la protéger, vous trois, partez en avant et tâchez de nous trouver un abri, qu'on puisse au moins faire du feu.

Clibanios, Sarlander et Monastorio opinèrent et partirent bien vite en éclaireur dans la direction dite.

– Ne t'inquiète pas, ami nain, je sais que tu tiens beaucoup à Vertu, mais elle a la peau dure, je suis sûr qu'elle s'en sortira.

– Ouais ouais, fous-toi de ma gueule.

– Allons, ne sois pas amer. Et puisque notre capitaine se retrouve blessée et réduite à l'impuissance, il est temps pour nous

de prendre nos responsabilités, de nous comporter en compagnons dignes de ce nom et de justifier la confiance qu'elle a placée en nous, comme tout bon aventurier le ferait à notre place.

– On lui fait les poches ?

– Fouille son sac, je regarde ce qu'elle a sur elle.

Et ils s'attelèrent à leur besogne coupable avec fébrilité, jetant de temps à autre des regards furtifs à la tueuse assoupie.

– Oh, regarde, fit Ghibli en feignant l'émerveillement. Du petit linge en dentelle de Skalph, comme c'est mignon. Et une petite fiole, pleine d'un liquide huileux dont je préfère croire qu'il s'agit d'un parfum. Une sorte de gri-gri en pierre... bêh, c'est elfique. Je ne la savais pas superstitieuse, elle a donc tous les défauts de la terre... Oh, un journal... Alors, qu'est-ce qu'elle dit sur nous... Ben, c'est quoi ces pattes de mouche ?

– Je suppose qu'elle écrit ça dans un code quelconque, pour éviter que des indiscrets ne puissent lire. J'ignore pour quelle raison, mais elle est parfois d'un naturel soupçonneux, tu sais. Bon, voyons voir le pourpoint aux merveilles... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Vu où t'as la main, c'est probablement un téton.

– Nigaud de nain, j'ai trouvé deux belles gemmes. Regarde, de superbes émeraudes... Je me disais bien qu'elle devait cacher quelques babioles de ce genre dans ses poches. Et là... une sorte d'objet pointu, une lettre cachetée, sans doute compromettante pour quelqu'un qui a les moyens de payer... Tiens, une espèce de machin en métal... on dirait bien du fer. Ah !

Il jeta l'objet à terre comme s'il s'était agi d'un scorpion endormi. C'était un cercle de fer forgé large comme une paume de main, noirci d'oxydation par endroit, d'une facture rugueuse et assez grossière. Un S était placé au centre, relié au pourtour par six pattes en lame de faux. Bien qu'il n'y eut jamais été confronté, Mark avait reconnu ce symbole synonyme de terreur dans toutes les contrées d'Occident.

– Horreur, l'hexagramme de Nyshra !

– Ah oui ? Fit le nain en levant un sourcil. Ah oui, tu as

raison.

– C'est le symbole des prêtres maudits de Nyshra, les Fils du Tigre !

– Ben oui, je sais.

– Les avocats de la vengeance, les bourreaux de l'apocalypse...

– Effectivement, elle a dû voler ce symbole à l'un des prêtres, ce qui à mon avis n'est pas très malin. Mais je suppose qu'elle avait ses raisons. Ah merde, on dirait qu'elle s'agite. Vite, remballons tout avant qu'elle ne se réveille.

Ce qu'ils firent. Et lorsque les trois éclaireurs revinrent, ils s'aperçurent avec satisfaction que Vertu était consciente, et qu'elle avait repris assez de force pour se tenir assise sans aide.

V Au chaud

*Il était au Shegann un hardi troubadour
Dextre au jeu de l'esprit comme à ceux de l'amour,
Noble de caractère, insolent mais courtois,
Ennemi d'un tyran, un assassin fait roi.
Partout il le défiait, combattait chaque jour,
Ses armes étaient les vers, les chansons et l'humour.
Il méprisait si fort le monarque et ses lois
Que celui-ci promit de le faire mettre en croix.
Un puissant enchanteur, admirant son courage,
Lui fit don d'un instrument propre à son ouvrage,
C'est le luth que voici, le cadeau du bon mage.
Les os d'un basilic servirent à sa façon,
De sorte que, tout en rendant un joli son,
Il ralentisse qui n'aime point ses chansons.
Ainsi sans coup porter ni faire couler le sang,
L'àède bien souvent sema ses poursuivants
Laissés loin derrière lui, pieds lourds et bras ballants.
Ce barde fut mon maître. Quand s'éteignit sa flamme,
Vieux et considéré, entre ses fils et femmes,*

J'héritais de son bien, et Melki de son âme.

Clibanios fut grandement applaudi, car ça réchauffait les mains, et il tendit son luth à Sarlander afin qu'il entonne à son tour un air de son pays.

Ce n'était sans doute pas la première fois que les villageois de Bramentombes tendaient une embuscade aux voyageurs de passage, car les brigands avaient aménagé un repaire non loin, au fond d'un défilé, ou plutôt d'une faille qui s'enfonçait dans la paroi de granit, large de cinq pas à son ouverture, et qui allait en se rétrécissant jusqu'à ne plus former qu'une fissure dans laquelle on avait peine à glisser la main. Un pan de roc qui s'était détaché du sommet voici dieu sait combien de siècles s'était retrouvé bloqué dans sa chute juste avant de heurter le lit rocheux, de telle sorte qu'il formait une sorte de toit naturel, que les malandrins avaient complété en entassant, sans grand talent architectural, des monticules branlants de pierres nues en guise de murs. De vagues paillasses, un feu de camp et quelques mauvais ustensiles ménagers constituaient le maigre confort de l'abri, qui valait mieux toutefois que de rester dehors. Réduits d'un tiers et à la disette, avec leur chef blessé de surcroît, les Compagnons du Gonfanon n'avaient pas lieu de se réjouir. Toutefois Mark veillait au moral des troupes, voici pourquoi elle les invita subtilement à faire une petite soirée chansons. Clibanios prêta bien volontiers son instrument à qui s'estimait capable d'en tirer trois notes, et bien vite, la muse dissipa les chagrins de la journée et les rires réchauffèrent les corps aussi efficacement que la flamme tremblante. Ainsi Sarlander, l'archer elfe, réjouit-il son auditoire d'airs légers et entraînant, que même Ghibli trouva à son goût.

– Ah mais tu pousses gentiment la chansonnette, l'elfe ! Tu n'as ni la voix d'or de Xyixiant'h, ni l'esprit rimailleur de Clibanios, mais ton air est entraînant et tu l'interprètes d'une façon qui me plaît bien. Tu devrais monter une troupe un jour, si le goût de l'aventure te passe !

– Mais tu ne crois pas si bien dire, j'ai connu un petit suc-

cès jadis dans l'art lyrique, avec une formation de jeunes aèdes comme moi. C'était léger et sans prétention, nous nous sommes produits quelques temps de ci de là, apportant la joie à nos spectateurs grâce à nos chants, danses et costumes chamarrés. Mais c'était le bon temps, j'étais jeune alors et insouciant alors.

– Superbe, et tu y faisais quoi au juste dans ce groupe ?

– L'indien. Mais dis-moi Monastorio, quel est cette mine sombre sur ta figure ? Tiens, prends donc le luth, et fais-nous découvrir les airs de ton pays.

– Mais enfin, je ne sais guère chanter, et voilà longtemps que je n'ai joué de la musique.

– Donc, tu as su le faire un jour. Il est temps je crois de reprendre les bonnes habitudes, Malachien, sois donc brave et ne crains pas le ridicule, nous t'écoutons.

– Soit, puisque tu insistes.

Il plaqua aussitôt quelques accords rapides, simples mais parfaits, tout à la fois pleins de vie et tragiques, évocateurs des lointaines contrées ensoleillées de son enfance, de la chaude mer Malachienne aux rivages desquels il avait grandi, puis il se mit à chanter d'une voix forte et chaude qui surprit ses auditeurs.

– Ay ay ay ay ay ay...

La fientas de pihon...

Ay ay ay ay ay ay ay ay ay ay...

La fientas de pihon

Tombas del azules

Maculados el sombreros

lo soy ridiculos

Ay ay ay ay ay ay ay ay ay aaaaaaaaaay

Olé

– Mais c'est splendide ! S'exclama Mark. Même sans comprendre les paroles, on sent dans ce chant la grande dignité d'un homme dans le malheur. De quoi cela parle-t-il au juste ?

– Et bien jeune homme, c'est très exactement de ce que tu évoques, c'est un homme soudain souillé par un cruel destin, et qui se lamente sur sa fierté blessée...

– Brr... frissonna Vertu. Vous ne trouvez pas qu'il fait bien froid tout à coup ?

– C'est un phénomène naturel, expliqua Ghibli avec l'air du plus grand sérieux. Il est dû à la rotation du Soleil autour de la Terre, qui fait que lorsque le premier passe sous la seconde, il ne nous éclaire plus, ni ne nous réchauffe. J'ai cru observer que ça se produisait environ toutes les vingt-quatre heures dans la région, mais c'est un phénomène temporaire que les gens du coin, dans leur langage simple et pittoresque, appellent "la nuit".

– Merci de ces précieuses informations.

– A ton service, c'est un plaisir.

– Non, dit Mark, Vertu a raison, le vent a forcé tout d'un coup, et la température baisse trop vite.

Monastorio s'était relevé soudain, comme frappé de terreur.

– Entendez ce hurlement mêlé au vent, mes amis, tendez l'oreille et vous le distinguerez. J'espère avoir tort, mais je pense qu'il s'agit du seigneur de la montagne, l'insidieux meurtrier hivernal, hélas. Nombre d'histoires courent sur ces monstres dans les contrées montagneuses, toutes sont effroyables. A les en croire, nous sommes perdus !

– Quelle est cette bête ?

– C'est le plus ignoble, le plus sournois des prédateurs qui hantent ces montagnes. Maître des vents, il a coutume de geler ses proies à distance, il les fait mourir de froid et de terreur, impuissantes, et lorsqu'il se montre enfin, leur résistance est si affaiblie que cette lâche créature n'a aucun mal à en triompher, en un assaut brutal et impitoyable. A l'heure actuelle, il se tapit quelque part, accroché au flanc de la montagne, perché au sommet de la combe, ou peut-être même sur ce rocher qui nous abrite, épiant nos conversations, peut-être patrouille-t-il en volant dans la vallée, dissimulé derrière un tourbillon de neige, se riant de nous... Mais si nous parvenions à le débusquer, nous aurions bien du mal à en triompher, car même sans ses ruses, sa puissance est considérable.

– Et quelle est donc cette créature qui t'effraie tant ?

– Puisqu'il faut le nommer, c'est un dragon des glaces.

– Oye.

Compulsons, je vous prie, les Normes Donjonniques, troisième volume de la section tératologique, page quatre-vingt sept et suivantes. Tout d'abord, on s'aperçoit que ces pages ont les bords crasseux et usés, car elles ont été étudiées plus souvent qu'à leur tour. C'est curieux cette fixation que font les aventuriers sur les dragons. On apprend en tout cas, au sujet du dragon des glaces, qu'il est sensé être le plus faible de toutes les espèces de dragons. Tout ce qui est marqué dans les Normes est vrai, certes, et tous les aventuriers le savent bien, mais il arrive qu'elles omettent certains détails, que certaines précisions manquent. Pour reprendre l'exemple du dragon des glaces, certes, à âge égal et en rase campagne, il est inférieur, légèrement, à la plupart des autres dragons. Mais là, nous n'étions pas du tout en rase campagne, nous étions sur le terrain même du Grand Ver, et nos amis le savaient fort bien.

– Mais avec un peu de chance, ce n'est que mon imagination, dit Monastorio d'un ton peu rassuré.

Le vent porta à leurs oreilles un grondement sinistre, qui leur parut tout d'abord être un roulement de tonnerre étouffé par la distance, mais s'acheva dans une plainte aiguë, rappelant celle d'un chien quémandant sa pitance.

– Je n'aime pas du tout ça, résuma Vertu, qui tournait et retournait vainement les données du problème dans sa tête.

– Si seulement Morgoth était là...

– On serait un de plus à se faire tuer, acheva le nain. Bon, ne bougez pas, messieurs de la Frousse, Ghibli fils-de-Grouin va vous sortir d'ici à la manière naine.

Il se dirigea vers le fond de l'abri étroit et, glissant sa main dans une anfractuosité que tout autre qu'un nain aurait pu croire naturelle, il se mit à actionner ses doigts, comme en témoignait l'agitation qui gagnait les tendons de ses avant-bras. Un cliquetis sinistre, assez semblable à celui que faisait Clibanios en courant, émana de l'intérieur même de la pierre, trahissant le fonction-

nement d'un mécanisme interne. Puis, le nain s'arc-bouta sur la fissure, et devant les yeux incrédules de ses compagnons, l'élargit peu à peu, faisant rentrer un énorme bloc de granit rond à l'intérieur même de la montagne. Un orifice venait de s'ouvrir, bien assez large pour qu'un homme y puisse ramper, et Ghibli s'y faufila aussitôt, avec une aisance surprenante.

Ses compagnons ne se firent pas prier pour l'y suivre, car malgré la peur de l'inconnu, ils préféraient de loin la fréquentation de la faune familière d'un donjon à l'hostilité de la haute montagne, en particulier si elle devait se manifester sous forme écailleuse.

Ils rampèrent l'un après l'autre, enserrés de tous côtés dans une châsse de pierre, avant de déboucher dans une salle minuscule, un havre pas plus grand que l'abri qu'ils venaient de quitter, et dont même Ghibli pouvait toucher le plafond rien qu'en étendant la main. Un corridor en partait, s'enfonçant dans les tréfonds minéraux du Portolan, mais ils n'étaient pas d'humeur à en entamer l'exploration tout de suite. Après l'interminable et glaciale randonnée à flanc de précipice qui venait de les éprouver, l'atmosphère humide et à peine tiède de la grotte leur fit l'effet d'une jungle torride. Ghibli expliqua à ses amis, sans entrer dans les détails, qu'ils étaient à B'rszon Herk, un immense réseau de galeries qui courait sous les montagnes de la région, habité par une puissante nation de nains, et qu'il convenait d'être prudents car selon lui, lesdits nains étaient "bourrus" et "parfois un peu vifs". Pour que la chose ait choqué Ghibli, il fallait assurément que ce fussent de vraies brutes.

Quoiqu'il en soit, ils étaient tous très fatigués, ils firent donc halte dans l'abri, halte qui se changea bientôt en bonne nuit de sommeil.

Ghibli fut réveillé par une piquête insistante sur ses fesses. Il y porta vivement la main, espérant chasser l'insecte importun, mais au lieu de cela, il trouva le fer d'une lance. Aussitôt il s'éveilla et alerta ses compagnons.

Il y avait des nains. Des tas de nains. Les nains semblaient

remplir tous les espaces disponibles dans l'angle de la petite pièce, et au bruit, il y en avait bien plus encore dans le corridor. Tous portaient de lourdes armures, des casques dont ne dépassaient que les barbes tressées avec un soin maniaque, ainsi que des haches de guerre ou, pour les plus efféminés, des marteaux de guerre, et aussi un grand nombre de petites mais puissantes arbalètes prêtes à l'emploi. Il y avait parmi eux un spécimen portant sur son casque un toupet fait d'une douzaine de longues plumes multicolores, et qui s'avança en faisant mine de défier les intrus. Le chef nain au visage congestionné se lança dans une série de grognements et de vociférations, accompagnées de grands mouvements des bras, d'autant plus impressionnants qu'il tenait une hache dans chaque main. Ghibli lui répondit dans le même sabir, lui hurlant et postillonnant au nez tout en brandissant sa propre arme. Ils se répondirent ainsi plusieurs minutes, les autres compagnons n'osant pas bouger car ils étaient sous la menace des nains particulièrement peu amicaux. Finalement, Ghibli vint expliquer.

– J'ai expliqué notre situation à ce gentleman, et il est embêté car il voudrait bien nous rendre service, mais il a reçu consigne expresse du roi de ne laisser entrer personne.

– Ah oui, c'est ennuyeux.

– Nahulzagûrkh ! Ajouta le chef.

– Ah oui, il a aussi ajouté qu'à B'rszon Herk, ils exploitaient un riche filon de mithrouille, et qu'ils étaient fiers d'en vivre.

– Voilà qui nous fait une belle jambe. Comment on va faire maintenant, on a un dragon dehors ? Il faudrait qu'on trouve un terrain d'entente quelconque...

– Râââh ! Rugit soudain le chef nain, avant de poursuivre ses vitupérations sur un ton des plus violents. Ghibli lui répondit de même, avant d'expliquer.

– Il jure sur ses ancêtres, dont les os mêlés à la terre sont si durs que la plus dure des pioches se briserait nette si on venait à profaner leurs sépultures, que lui vivant, jamais il ne nous laissera traverser B'rszon Herk contre les ordres du Roi-Sous-La-Montagne, pas même pour vingt ducats, foi de Fourbhi

Hache-Cruelle. Je crois que c'est lui, Fourbhi Hache-Cruelle.

– Ah ça y est, je viens de comprendre. Dis lui qu'il en aura trente s'il nous laisse passer, et vingt de plus s'il nous conduit auprès du roi.

– Raâ-Haha ! Rugit de nouveau le chef nain, aussitôt suivi par les cris de guerre de ses hommes, avant d'ajouter sur un ton des plus civilisés : "C'est par ici, tâchez de ne pas vous perdre en route".

VI Da King Da Rulez

Ils furent ainsi conduits à travers la Noria par la patrouille de Fourbhi, et marchèrent des heures, des jours peut-être, ils n'avaient aucun moyen de s'en assurer. Vertu s'étonna tout d'abord qu'on ne leur bande pas les yeux, car les nains sont connus pour leur goût du secret, mais à mesure que se déroulaient les interminables corridors de la nation naine, ses multiples intersections, ses escaliers dérobés et ses salles antiques aux ombres trompeuses, elle comprenait combien une telle précaution aurait été inutile, jamais elle ne serait parvenue à retrouver seule le chemin. Parfois, ils faisaient halte, partageant leurs provisions avec leurs guides (la nourriture naine était moins mauvaise que ne le prétendait la rumeur populaire), parfois ils croisaient d'autres nains vaquant à leurs affaires, ou bien d'autres créatures souterraines avec lesquelles ils vivaient en bonne intelligence, et parfois, à l'invitation de leurs hôtes fiers comme des paons, ils s'arrêtaient afin de contempler la pureté de telle veine de quartz, la splendeur de telle salle à la forme spectaculaire, l'habileté de tel artiste qui avait laissé là une sculpture ou une fresque épique, ou bien encore le lieu de quelque bataille mémorable où des légions de nains aux noms pittoresques avaient trouvé qui une mort glorieuse, qui un triomphe légendaire. Et devant la verve lyrique de leurs guides aux yeux soudain embués de larmes, les quatre humains du groupe n'osèrent faire remarquer que de tout cela, ils ne voyaient que sac de charbon, trou

noir et monceaux d'obscurité fuligineuse, n'ayant pas la vision nocturne des elfes ou des nains.

Au bout d'un moment, Monastorio remarqua que parmi tous les nains qu'ils avaient jusqu'ici croisés, il n'en avaient pas remarqué un seul qui fut de sexe féminin. Il s'en étonna, et posa donc à Ghibli la question fatidique :

– Dis-moi, comment vous faites, vous autres nains, pour vous reproduire, je n'ai pas encore vu de naines.

– Ah, je me disais aussi, ça manquait. Cela fait bien des années que je fréquente les humains, et on m'a souvent posé cette intéressante question. Et la réponse que je fais est la suivante : il se trouve qu'en fait, les nains mâles et les femelles sont fort semblables, en taille, en constitution et en pilosité, de telle sorte qu'il est bien difficile de les distinguer, à moins d'être soi-même un nain (et encore...). Tout s'explique donc, tu le vois, fort simplement : tu as vu des femelles, mais tu ne les as pas reconnues comme telles.

– Aaaaaaaaah... d'accord... Et toi-même donc...

– Si tu veux absolument ma hache dans la gueule, hidalgo, finis ta phrase.

– OK. Oh, regarde, ça s'éclaire devant !

Il s'agissait d'une grande pièce circulaire dont le pourtour était soutenu par deux rangées de colonnes concentriques, supportant des encorbellements compliqués devant sans doute plus à l'ambition d'un architecte désireux de rester à la postérité qu'aux strictes nécessités de la construction des voûtes. Au centre de la salle, il y avait un piédestal carré haut de quatre marches et sur le piédestal, le trône. C'était une sculpture plus qu'un élément de mobilier, une lourde structure de pierre grise incrustée de menus cristaux laiteux, évidée avec art pour figurer un macabre enchevêtrement de racines et d'ossements. L'un de ces crânes, démesuré, faisait de ses dents une parodie de couronne pour l'auguste personnage à la barbe blanche comme la neige qui siégeait, avachi avec un savant négligé, une jambe par-dessus un accoudoir et une main sur son grand marteau.

C'était un nain assez prototypique, revêtu d'une armure rouillée et cloutée qui n'avait rien d'un ornement, sur laquelle il laissait négligemment couler une douzaine de lourdes chaînes d'or. Sur son crâne était posée une couronne d'or et d'argent, incrustée de quelques unes des plus belles pierres d'occident, et qui le désignait sans conteste comme un grand roi parmi les nains, à l'égal des souverains de la surface. Curieusement, il la portait de guingois, l'avant pointant sur sa tempe droite.

Il accueillit Fourbhi – qui devait être un de ses familiers – en levant une main droite pleine de bagues et fit un signe compliqué des doigts, signe que le guerrier lui rendit avec déférence. Puis le roi vit les aventuriers et rugit, pris d'une violente colère.

– Nahzulgruck !

Ce qui signifiait, dans ce contexte, “pendez-les avec des cordes à piano”. Mais Fourbhi vint lui glisser quelques mots à l'oreille, et le monarque sembla se radoucir quelque peu.

– Soyez les bienvenus, mes amis, dans le domaine de B'rszon Herk. Ah, quel plaisir que de voir des étrangers traverser nos riantes contrées. Venez, venez, profitez de la légendaire hospitalité des nains.

– Moui, dit Vertu en aparté, j'ai dans l'idée qu'il a quelque chose à nous demander.

Le roi portait le nom assez typique de Hachefeu Cognetroll, dit “le bossu”, et c'était un nain pragmatique, aussi, après les échanges de compliments d'usage, il en vint assez vite à expliquer le deal à Vertu, dans un parler humain parfait qui témoignait de ses fréquents contacts avec les gens de la surface.

– En cette saison, il est impossible de franchir le Portolan par les routes de la surface, comme vous l'avez peut-être déjà compris. Mais il existe un passage sous la montagne, à travers l'immense dédale de couloirs creusé par mes ancêtres, et avant eux par d'autres créatures dont il vaut mieux ne pas évoquer le souvenir. Or, si moi et mes féaux contrôlons une partie du trajet, depuis un certain temps, des créatures ont envahi la partie basse et lointaine de la route, que l'on nomme le Nàor Pahy. Nous

savons peu de choses de ce parti, sinon qu'il y a tout à la fois des nains et des humains, ainsi que d'autres créatures autrement redoutables. Les espions que j'ai envoyés là-bas ne sont pas revenus, et les expéditions lancées pour châtier les occupants du Nàor Pahy ont dû rebrousser chemin après avoir essuyé de lourdes pertes, pour celles qui ont donné signe de vie.

– Voilà qui est fâcheux.

– Or, il se trouve que nous devons impérativement faire parvenir un précieux chargement à nos commanditaires du pays de Gunt, qui doivent commencer à s'impatienter. Si vous désirez vous joindre à la caravane que Fourbhi va commander, je vous donne bien volontiers ma permission.

– D'autant que six aventuriers lui feront une escorte appréciable.

– Je vois que nous nous comprenons. En outre, si vous parvenez à mener le chargement jusqu'au lieu du rendez-vous, à l'extérieur, vous percevrez un petit défraiement de... allez, mille ducats d'or.

– OK, de toute façon, on n'a pas le choix. Et quand part-elle, cette caravane ?

– Le chargement est presque prêt, il ne reste qu'à rassembler les hommes et les bêtes de somme. Disons, dans cinq tours de sablier.

– Et de quel chargement s'agit-il, au juste ?

– En quoi ça vous concerne, étrangère ?

– Et bien, ça nous concerne de par le fait qu'on ne transporte pas un chargement de verre en cristal avec les mêmes précautions que s'il s'agit de minerais de mithrouille. Nous pouvons, dans le feu de l'action, endommager accidentellement la marchandise si nous ne savons pas de quoi il s'agit.

– Vous avez raison, vous êtes en droit de savoir de quoi il retourne. Et bien il s'agit...

Le roi s'arrêta un instant, en proie à une intense réflexion.

– Il s'agit, vous l'avez d'ailleurs évoqué, d'un chargement de minerais de mithrouille. En effet, c'est la nature exacte du chargement, du minerais de mithrouille, car à B'rszon Herk,

notre peuple vit de l'extraction du mithrouille, c'est sa fierté et sa joie quotidienne.

– Ah, bien.

– D'ailleurs, Fourbhi va vous accompagner pour visiter le filon d'où on extrait le mithrouille. Fourbhi ! Amène ces gentilshommes visiter le filon de mithrouille, je suis sûr qu'ils sont impatients de découvrir les secrets ancestraux de l'extraction du mithrouille à la manière des nains de B'rszon Herk.

– Oui, sire. Suivez-moi, nous allons voir le mithrouille qu'on extrait.

– Mais je...

– C'est par là, en avant.

Et ils repartirent ainsi dans les couloirs de B'rszon Herk, faisant maint tours et détours, tellement d'ailleurs que Ghibli s'en alarma, et indiqua à Vertu :

– Ils cherchent à nous balader, ces pignoufs. On est déjà passés dans ce couloir deux fois.

– Tu es sûr ?

– Je te rappelle que tu parles à un nain.

Bref, après encore quelques minutes de marche, ils arrivèrent dans un couloir large et circulaire qui se terminait en cul-de-sac. Tout au fond, une demi-douzaine de barbes assis par terre discutaient paresseusement, puis brusquement, s'emparèrent de barres à mines et de pioches pour piquer la roche alentour, qui était noire veinée de brun et semblait fort dure. Et ils se mirent à entonner dans des tons extrêmement graves une chanson empreinte d'une nostalgie d'un monde perdu blabla blabla...

– Que chantent-ils ? S'enquit Monastorio.

– La chanson traditionnelle des mineurs de mithrouille, comme de bien entendu, expliqua Ghibli d'un air las.

– Et ça dit ?

– On perd un peu à la traduction, mais dans l'ensemble, ça dit :

Nous sommes les tristes nains

Qui extraient le mithrouille

Et du soir au matin
Notre chemise on mouille.
On s'écorche les mains
Et nos barbes on souille,
Et ce boulot crétin
Nous emplit parfois d'une bien excusable lassitude.
– Ah...

Sarlander pour sa part s'était approché des nains piocheurs, et observait avec le plus grand intérêt le matériel, qui se composait d'un tout petit wagonnet rouillé au fond duquel on venait d'amasser trois cailloux, et qui ne risquait pas de rouler bien loin vu qu'il n'y avait pas l'ombre d'un rail à portée de vue, une grosse lampe à huile et une cage avec un canari grisâtre. Fourbhi s'écria alors "Nahzulgruck" à l'adresse de l'un de ses coreligionnaires, qui arborait un faciès borné, mais un peu moins que ses camarades. Après une brève hésitation, celui-ci s'approcha de Sarlander, se pencha dans le wagonnet, empoigna un fragment de roche qu'il brandit fièrement devant lui et récita les phrases suivantes sur un ton monocorde :

– Vois, étranger, ceci est du minerais de mithrouille. C'est bien cela que l'on extrait ici et c'est bien ici que l'on extrait cela. Le mithrouille est notre raison de vivre à nous, les nains de B'rszon Herk, et malheur à qui s'avise de dire autrement. Ah ah ah.

– Euh, répondit l'elfe, c'est en effet ce qui était venu à mes oreilles une ou deux fois. Mais il y a toutefois une autre question qui me turlupine.

– Moi pas parler étrangers.

– Oh, comme c'est dommage, moi qui me passionne tant pour la culture naine...

Il y eut un rapide échange de regards entre Fourbhi et le nain au mithrouille, puis ce dernier concéda.

– Toi poser question.

– Ah, chic. En fait, ma question porte sur un sujet qui m'intéresse depuis des années, mais je n'ai jamais réussi à avoir de réponse claire à mes interrogations. C'est pourtant une question

simple et de la plus haute importance, celle de la reproduction. En effet, j'ai souvent eu l'honneur de fréquenter des représentants de votre noble peuple au cours de mes pérégrinations, et jamais n'en vis-je de femelle. C'est curieux hein ?

– C'est normal. Nous pas avoir femelles. On fait avec le nanotron.

– Hein ?

– La machine à nains, tout le monde sait ça. Dans la caverne profonde, une grande machine, quand on manque de nains, on en fabrique de nouveaux.

– Bien sûr... le fabuleux nanotron des nains.

– Bon, ben c'était très joli tout ça, dit Vertu, très folklorique. Dites-moi, Fourbhi, ça fait long comme combien, un tour de sablier ?

– Il en faut un peu plus de trois pour faire une journée de la surface.

– Bien, nous avons donc le temps de retourner à votre cité pour nous reposer un peu et faire quelques emplettes. A supposer bien sûr que les nains connaissent l'ancienne tradition du commerce ?

– Autant demander au roi Murujki s'il connaît le supplice du taureau furieux ! Ah ah ah ! Venez mes amis, j'ai un mien cousin qui tient une boutique dans le Dédale, ça devrait vous plaire.

VII La nuit de l'anneau vert

– La nature est mal faite, y'a pas de "H" dans "nain".

– Ni d'"L" dans avion.

– Ni de "Q" dans pétasse.

– Il n'y a pas de "P" dans la guerre, mais c'est normal.

– Dans le craps y'a pas de "D".

– On ne compte plus les médecins sans "T".

– Dans les dragons y'a pas d'"E".

– Hum...

Et Piété s'en voulut beaucoup, car parler de dragon à Morgoth à ce moment n'était sans doute pas le meilleur moyen de lui remonter le moral. Cela faisait trois jours maintenant² qu'ils progressaient dans de vagues sentes de montagne dont seuls les bouquetins avaient encore un usage. Ils s'étaient aperçus qu'en cette saison, le jour était bref, et comme il aurait fallu être fou au dernier degré pour marcher de nuit, ils avaient chaque soirée quelques longues heures à occuper avant que, la fatigue compensant l'inconfort dont ils étaient victimes, ils pussent trouver le sommeil. Donc, pour tuer le temps, Morgoth enseignait à Piété, qui était parfaitement analphabète, l'art de la lecture. S'en suivaient des jeux de mots qui, parfois, permettaient au sorcier d'oublier un instant le triste objet de sa quête.

– Il fait un froid de canard.

– Mon sortilège faiblit, on dirait.

– Ne pourrais-tu pas en lancer un nouveau ? La nuit va être longue et venteuse, et si ça continue, on risque de ne pas se réveiller demain.

– Je suis trop épuisé pour lancer un nouveau sortilège. Ne peut-on pas trouver un nouvel abri ?

– Je ne pense pas qu'on puisse trouver mieux.

En effet, les deux jeunes gens étaient dans une étroite et providentielle anfractuosité³ qui coupait le vent glacial. Mais sans le secours du sortilège de Morgoth, qui calmait les fureurs du vent, ils risquaient effectivement d'y rester jusqu'à ce que le printemps ne rende leurs cadavres accessibles aux panthères des neiges. Piété savait en fait qu'il survivrait aux rigueurs du climat, il avait connu pire, mais il avait des craintes pour Morgoth, qui montrait des signes de faiblesse.

– Attends, fit le sorcier après une longue et pénible réflexion, j'ai peut-être une solution.

Il porta la main à la petite bourse noire qu'il portait autour

²Et notez au passage que ce n'est pas le respect de la ligne temporelle du récit qui m'étouffe.

³Une anfractuosité est une variété d'anfractuosité particulièrement tordue.

du cou. Il l'entrouvrit et considéra l'anneau de jade pris, il y avait de cela une éternité, à l'un de leurs puissants ennemis. Bien qu'il ne brillât d'aucune lumière surnaturelle, son éclat était par instant discernable au fond du petit sac, on eut dit un minuscule serpent lové dans son trou, invitant la main de l'imprudent par le scintillement de ses yeux verts. S'il était vraiment un fragment de l'Anneau d'Anéantissement, comme Morgoth le supposait depuis les augures de Trucida, il était animé d'une puissance maléfique, mais avait-il le choix ? Avec répugnance, il fit glisser l'objet dans sa paume et le contempla. Il était sans défaut aucun, et sa matière légèrement translucide évoquait les émaux les plus doux. Mais si la vision de l'anneau était un plaisir, son contact était encore plus agréable. Et Morgoth à cet instant apprécia grandement l'idée d'en être le détenteur, le propriétaire. Bien fort qui pourrait lui prendre, se dit-il, il lui suffisait de le passer à son doigt, et sa sorcellerie s'en trouverait immédiatement confortée.

Il balaya ces pensées de son esprit avec dégoût. Il s'était attendu à devoir combattre le pouvoir corrupteur de l'anneau, mais il se rendait compte maintenant qu'il était trop affaibli pour y résister. Aussi rangea-t-il l'artefact maléfique dans sa bourse, qu'il noua avec soin. Il éprouva tout de même une certaine fierté de s'être une nouvelle fois arrêté à temps, d'avoir triomphé de l'influence maléfique, d'avoir frôlé de si près le danger mortel et de s'en être échappé sans dommage. Rasséréné, il s'aperçut alors avec ravissement que quelques forces lui étaient revenues, et put ainsi lancer son sort protecteur.

VIII La boutique du cousin de Fourbhi, dans le Dédale

Ils devaient s'y attendre, le Dédale ne ressemblait en rien aux cités humaines. Comme son nom l'indiquait, il s'agissait d'un invraisemblable entrelacs de tunnels contournés, d'escaliers

aux marches étroites et de cavernes creusées avec grand soin et étayées de larges colonnes. Nombre d'orifices étroits y débouchaient, circulaires et trop bas pour qu'un nain adulte puisse les emprunter sans se baisser. Chacun était bouché par un panneau de bois, de pierre ou de fer, séparant symboliquement l'espace public des habitations privées. Nombre de fresques, sculptures et bas-reliefs ornaient les couloirs, mais les motifs très stylisés de l'art nain ne permettaient pas à un humain de s'en servir efficacement comme points de repère. Il aurait été impossible de faire une carte fidèle de ce lieu du fait de ses multiples étages entremêlés, et nos compagnons n'avaient aucun moyen d'évaluer la taille de la cité ni sa population car il se trouvait rarement d'espace dégagé assez large pour que le regard porte à plus de quinze pas, ils se contentèrent donc d'observer avec attention le curieux urbanisme du Dédale, et d'en détailler ses habitants. Et à leur grande surprise, ils constatèrent qu'il n'y avait pas que des nains dans la cité, et qu'ils étaient loin d'être les seuls à ne point porter barbe.

Pèle-mêle, s'y croisaient et entrechoquaient des gobelins gambadant par petites bandes surnoises et piallantes, des doobars, créatures taciturnes et solitaires semblables à des hommes extrêmement poilus marchant à quatre pattes, diverses variétés d'araignées géantes, certaines douées d'intelligence, d'autres fort sottes et employées à l'usage réservé aux porcs dans les villes de la surface, des humains de diverses sortes dont peu consentirent à les saluer, des morts-vivants inférieurs esclaves de tâches ingrates, des hommes-serpents, observateurs et silencieux, jamais isolés, et même de rares elfes des profondeurs, que les nains avaient pourtant en abomination de toute éternité.

Un double escalier en colimaçon descendait le long d'un large puits entourant une énorme colonne de calcaire sculptée pour imiter un amoncellement d'os. Sur tout le pourtour régnait une grande agitation, car ce quartier, dit "du Grand-Tibia", était fort commerçant. Les nains ne connaissaient pas le concept de vitrine, mais de part et d'autre de chaque entrée de boutique était exposé soit des échantillons des marchandises proposées,

soit des peintures réalisées à la fresque sur des panneaux de plâtre, vantant les mérites du commerçant, la qualité de ce qu'il vendait, la modicité de ses tarifs, la provenance garantie de ceci, le kashrout de cela, le tout assorti en général d'un petit couplet sur la barbe soyeuse, les exploits guerriers et la résistance à l'alcool du maître des lieux. Fourbhi les fit arrêter devant une échoppe intitulée : "Le Grand Bazar de Trognefer Hachepoil", où ils entrèrent avec quelque difficulté, car ils étaient encombrés.

Issu d'un milieu modeste, Trognefer Hachepoil, un nain d'âge mûr pour autant qu'on puisse en juger à sa barbe poivre et sel et à son gros nez ridé, n'avait rien hérité de sa famille. Dans son jeune temps, n'ayant pas d'autre projet, il avait vécu du métier des armes, soldat, mercenaire, aventurier, et avait longuement arpenté la surface en quête d'or et de danger. Il avait trouvé des deux, et à foison, mais au cours des années, il avait développé une petite manie, trois fois rien, juste une collection, mais qui avait pris de plus en plus d'importance dans sa vie, à tel point qu'un beau jour, constatant que les premières fatigues de l'âge commençaient à rendre son bras plus lourd et son pas plus lent, il avait décidé d'en faire son métier. Il s'était sagement retiré à B'rszon Herk et, comme il avait fait fortune, avait acheté cette boutique, qu'il avait remplie avec les objets un peu spéciaux glanés au cours de ses voyages, ainsi que du matériel d'aventurier plus classique.

– Soyez les bienvenus, mes panons, dans mon joyeux bazar ! La réputation de ma boutique a largement dépassé les flancs de la montagne, et je suppose que c'est elle qui vous amène, n'est-ce pas ?

– Euh... oui, messire Trognefer, mentit Vertu. Une belle boutique, en effet, et je vois qu'on peut y trouver tout ce dont un aventurier à besoin pour accomplir son office.

– N'est-ce pas ? Et il lui faudra quoi à la petite dame ?

– Et bien, on a eu pas mal de pertes ces derniers temps, du petit matériel classique, sacs neufs, cordes, munitions, quelques pièces de vêtement...

– Ah, je vois, vous voulez voir le matériel ordinaire. Et bien,

voyez, tout est là.

Le nain avait l'air un peu dépité, aussi Vertu comprit-elle qu'il espérait autre chose.

– Mais bien sûr, s'il y a du matériel un peu... spécial... je serais ravie d'y jeter un oeil. Il ne faut jamais rater une bonne affaire lorsqu'elle se présente.

– Je me disais aussi ! Venez, suivez-moi dans l'arrière-boutique.

En fait, la boutique était une ancienne habitation, et se composait de plusieurs grottes reliées entre elles par des boyaux, des portes, des échelles, creusées en fonction de la tendreté de la roche plus que selon les nécessités d'un commerce, de telle sorte que partout, la marchandise s'entassait sans rime ni raison, ni le moindre ordre apparent, sous un épais linceul de poussière. A la queue leu leu, les aventuriers suivirent Trognefer jusque dans les tréfonds de son antre, tréfonds qui consistaient en une grotte ovoïde et haute de plafond, plus grande que la moyenne, aux parois flanquées de meubles élégants en bois précieux. Là, point de poussière, c'était la collection privée de Trognefer, et il en prenait grand soin. Derrière des vitres de pur cristal étaient exposés, rehaussés par des reposeirs discrets recouverts de velours noir, des douzaines d'objets tout à fait hétéroclites, dont beaucoup scintillaient dans la pénombre d'une aura manifestement magique. De petits bostols décorés avec soin aux armes du commerçant et calligraphiés d'une exquise façon qu'on eut dit le travail d'un elfe érudit, indiquaient pour chacun des objets son nom, en énochien archaïque, pour faire plus chic.

– Je vous présente mes collaborateurs, monsieur Boom, mon comptable.

– Brrr, crissa le golem de pierre en tapotant de sa massue cerclée de fer dans le creux de sa main.

– Monsieur Zarkias, mon expert en antiquités.

– Ngiaâaaa... miaula le troll d'ombre en détaillant nerveusement la Compagnie de ses yeux incandescents.

– Et monsieur Zungo, mon décorateur d'intérieur.

– Mrurfl, souffla le minotaure, yeux mi-clos, en s'appuyant sur sa double hache à deux tranchants.

– Je vois que vous savez choisir vos collaborateurs, monsieur Trognefer.

– Ah, madame, vous savez, dans le commerce moderne, il faut savoir utiliser à son profit les compétences d'autrui, pour se prémunir contre... les imprévus. Ces messieurs sont très forts pour tout ce qui est imprévus.

– Je ne doute pas qu'ils aient les arguments pour empêcher les imprévus de déranger votre commerce.

– Je vois qu'on se comprend. Voilà, tout est là ou presque, vous pouvez fouiner à loisir. Si vous avez des questions, je suis à votre disposition. Je suis honorablement connu pour dire toujours la vérité, et rien que la vérité.

– Tiens, c'est quoi ça, les "Funny Gloves of Alzheimer"?

– Un article très intéressant, une paire de gants du plus bel effet, en cuir de jeune faon, m'a-t-on dit, et qui jouissent d'un enchantement particulier. En effet, celui qui les porte voit sa dextérité naturelle considérablement modifiée. N'est-ce pas fabuleux?

– Ah, mais voilà qui pourrait m'être utile, car je suis archère ! Je ne suis pas maladroite, mais plus de précision dans mon tir me...

– Madame ?

– Vous avez bien dit que la dextérité naturelle était modifiée ?

– Ce sont mes propres mots tels qu'ils sont sortis de ma bouche, madame.

– Modifiée dans un sens positif ou dans un sens négatif ?

– Et bien, disons, positif, d'un certain point de vue.

– De quel point de vue ?

– Du point de vue de vos ennemis.

– Ah. Je vois. Bon, passons à la suite... "Helm of blindness and deafness", "Elfic longbow of encumbrance", "Shining armor of papier crépon", "Ancient rod of flashy disco dancing", "Amulet of time stop"... Ah, tiens... ça fait quoi cet article ?

– Une très belle pièce, je vois que vous avez l'oeil. Il s'agit d'une fort ancienne amulette retrouvée dans les ruines de l'Antre

Maudit de Skelos, mais qui est de facture orientale, comme en attestent ces curieux idéogrammes sur l'avvers. Comme son nom l'indique, son porteur est capable, à volonté, et une fois par jour, d'arrêter totalement le cours du temps.

– Et ?

– Et c'est tout.

– Pas d'effet secondaire ?

– Aucun, ça arrête le temps, c'est tout. Je vous la vends, comme vous êtes des amis de Fourbhi, trois livres d'or.

– Waoh ! C'est cher, mais ça les vaut.

Puis, avant de taper la paume du nain, Vertu se dit "c'est pas possible, il y a forcément une arnaque". Donc, elle réfléchit de longues secondes à tout ce qu'avait dit le vendeur.

– Dites-moi, imaginons un instant que je porte ce pendentif sur moi, il y a un combat, et je l'active.

– Tout à fait. Le mot de commande est très bref et facile à retenir.

– Et donc, le temps s'arrête.

– Mais oui.

– Combien de "temps" ?

– Entre vingt et quarante secondes, c'est variable.

– Et pendant ce temps, je peux frapper mes ennemis...

– Dans une certaine mesure.

– Ah, nous y voilà, dans une certaine mesure. Je ne peux pas les toucher.

– Oh, rien ne vous en empêcherait...

– Oui ?

– Hormis le petit détail que le temps s'est arrêté pour vous aussi.

– Vous voulez dire que je suis comme paralysée, incapable de bouger, et réduite à observer les autres à l'état de statue.

– Pas tout à fait, le temps se fige pour votre corps, mais comme il se fige aussi pour votre esprit, vous ne vous en apercevrez donc pas...

– Donc, votre bidule fonctionne, mais de mon point de vue, ça ne se voit pas. Si j'ai bien compris, ça ne sert strictement à

rien.

– Ah, mais si ! Vous aurez la satisfaction d'avoir arrêté le temps, n'est-ce pas grisant, cette sensation de toute-puissance ?

– Ouais, je vois le genre. Voyons la suite... "Keen scimitar of non-violence".

– Une arme excellente venue d'Orient ! Je me suis moi-même entraîné avec, et je puis vous dire qu'avec ça en main, on peut fendre une bille de chêne épaisse comme ça d'un seul coup.

– Et dans un vrai combat, vous l'avez essayée ?

– Dans un vrai combat, pas vraiment.

– Elle se comporte comment, cette épée, dans un vrai combat ?

– Ben... je suppose qu'il ne faut pas trop s'étonner si elle devient lourde comme du plomb et tranchante comme un polochon moisi.

– "Greater Belt of the Beaver", je ne veux même pas sav...

– Une excellente ceinture, d'un goût exquis, notez la queue de castor à l'arrière. Avec elle, vous pourrez en un tournemain réaliser n'importe quel type de barrage en bois sur n'importe quelle rivière.

– Voilà qui est d'une grande utilité. "Cloack of annoying advertisement", "Hammer of moisture", "Bag of infinite mice & rats", "Ring of the Fire Mountain"...

– Ah, je me permets d'attirer votre attention sur cet artefact exceptionnel. Forgé au sommet du mont Zahardûr par le dragon-sorcier Markhyxas, il permet à son porteur, mais une fois par semaine uniquement, de se transporter instantanément dans un lieu sûr. L'inconvénient, c'est qu'il n'assure pas le retour, mais il est des situations où ce genre d'objet peut vous sauver la vie, j'ai été aventurier moi aussi, je sais de quoi je parle.

– Et il me transporte OU exactement ?

– Dans le repaire du dragon-sorcier Markhyxas, là où il avait l'habitude de se réfugier lorsqu'il était menacé. Je précise qu'il est mort depuis longtemps, et qu'aux dernières nouvelles, son repaire était abandonné.

– Rafrâchissez-moi la mémoire, il est situé dans quel coin,

ce repaire ?

– Sur le mont Zahardûr, bien sûr, là même où l’anneau a été forgé.

– Le mont Zahardûr, c’est le même que le volcan Zahardûr ?

– Je ne connais qu’une seule montagne de ce nom.

– Celui avec le lac de lave ?

– Précisément.

– Et on est sensé se matérialiser où par rapport au lac de lave ?

– A proximité.

– Ah ?

– Immédiate.

– ?

– Environ soixante centimètres. Au-dessus de la surface. Approximativement.

– Ben voyons.

– Certes, je conçois que cet objet ne soit pas adapté à toutes les physiologies, tout le monde ne résiste pas aussi bien au magma en fusion qu’un grand drak igné comme Markhyxas.

– Je ne vous le fais pas dire. Et cet autre anneau là, le “One Ring” ?

– Oh, sans doute la plus belle pièce de ma collection ! Inestimable, vraiment, je vais le sortir pour vous le faire admirer. Voyez comme il est beau, un simple anneau d’or, mais pourtant sa puissance est incroyable. Attention cependant, il tire son pouvoir des forces maléfiques. Vous ressentez cependant sans peine l’aura de séduction qui en émane, la manifestation la plus évidente de ses enchantements qui, je vous le confesserai, m’échappent en grande partie. Un artefact très mystérieux, avec lequel je ne saurais trop vous recommander d’agir avec la plus grande prudence.

– C’était pas la peine de préciser. C’est vrai qu’il a l’air puissant... Oh mais, vous voyez, là, sur le pourtour, on dirait comme une sorte de gribouillis... Mais non, c’est de l’écriture, des caractères elfiques, dirait-on ! Sarlander, mon ami, peux-tu m’aider à déchiffrer ceci ?

L'elfe se pencha et ses yeux scrutèrent avec attention la surface bombée du métal, pour y parcourir les lignes contournées de l'ancienne écriture du Beau Peuple. Il lut les mots suivants, qui résonnèrent aux oreilles de ceux qui l'écoutèrent comme un funeste avertissement.

L'anneau de un pour les jets de toucher foirer
L'anneau de un pour les jets de resistance planter
L'anneau de un pour les jets de comptence manquer
Et au fond du donjon se gaufrer

– Tout ceci me convainc très moyennement, commenta Vertu. Bon, finalement, je pense qu'on serait bien inspirés de s'en tenir au matériel classique, montrez-moi vos flèches, je vous prie.

– J'ai un superbe lot de flèches boomerang...

– Non, juste les normales.

– Ou alors une flèche de mort, une authentique flèche de mort...

– ...tueuse d'archer, je parie.

– Ben... bon, d'accord, on va voir le petit matériel. Franchement, vous n'êtes pas des clients faciles.

IX A l'article de la mort

Nos deux pauvres héros congelés progressaient maintenant en lisière d'un glacier qui occupait largement le fond d'une vallée étroite aux parois escarpées. L'air était bien trop clair pour leurs yeux, bien trop vif pour leurs poumons, et pourtant ils avançaient. C'était le domaine des dieux, le pays de la mort, et le seul signe de vie qu'ils avaient vu depuis des heures dans ces contrées étaient les deux vautours des neiges qui patrouillaient en cercles au-dessus de la vallée. Plus tôt, ils avaient fait une découverte dont ils ne savaient trop si elle était de bonne ou de mauvaise augure : le petit sac à dos en cuir appartenant à Xyixiant'h abandonné sur le bord du chemin par sa proprié-

taire, son contenu répandu par terre et couvert du givre de deux nuits. Toute malade qu'elle était, elle prenait de l'avance, mais au moins étaient-ils sur la bonne piste.

Une heure plus tard, un épais nuage déboula de par-dessus le col qui était leur point de mire, et abattit sur eux son mortel souffle blanc. Piété traîna son ami vers un tas de pierres à flanc de vallée, qui s'avéra être un abri rudimentaire, sans doute celui d'un chasseur, car les bergers n'ont rien à faire à ces altitudes. Ils s'y précipitèrent avec soulagement, mais furent très étonnés d'y trouver un habitant, qui les accueillit en ces termes :

– Ah, des patients !

A première vue, on eut dit un vieillard, avec son crâne calvite coiffé d'un petit chapeau conique et comique à bords épais, et sa barbe poivre et sel tombant sur sa longue et étroite robe noire. L'impression était renforcée par le fait qu'il se déplaçait voûté, toutefois, l'étude des traits de son visage indiquait qu'il était prématurément vieilli. Il vivait dans une cahute tout à fait à la mode de cette région, c'est à dire particulièrement misérable, encombrée de toutes sortes d'instruments barbares et de fioles entoilées d'arachnéennes tapisseries. Aux murs étaient tendus des parchemins troués dont on pouvait encore par endroit deviner le dessin, en général des planches d'anatomie répugnantes. Outre le petit feu qui brasillait dans la rudimentaire cheminée, une sorte de fanal de cuivre, seul bien de quelque valeur sans doute, dispensait un peu de lumière sur cette scène navrante.

– Salutations, messire, fit Morgoth dès qu'il eut un peu soufflé. Offrirez-vous l'asile à deux pauvres voyageurs jouets d'une nature inclémente ?

– Si fait mon bon, si fait, prenez place autour du feu.

– Vous êtes bien civil, c'est une qualité appréciable dans ces contrées. Je suis Morgoth L'... Sorcier, et voici mon collègue Piété Legris, homme des bois.

– Ravi de vous connaître, mes amis. Je me nomme Hypocrus Diafoireux, le Docteur Hypocrus Diafoireux pour être précis, et ceci est mon cabinet.

Effectivement, se dirent les deux jeunes gens, le lieu sentait

tout à fait le cabinet.

– Mais dites-moi, mon garçon, je n'ai pas bien saisi votre nom de famille.

– Ben... c'est l'Empaleur.

– Quoi ! Vous vous appelez Morgoth l'Empaleur ? Ah, mais je comprends maintenant quel heureux hasard a mené vos pas jusqu'à mon cabinet, car vous avez bien besoin d'une consultation maison, vous souffrez en effet d'un mal insidieux et handicapant, qui nécessite des soins immédiats. Vous êtes en effet, mon pauvre ami, atteint de pathonymie !

– Hein ?

– Exactement, vous êtes pathonyme au dernier degré, ou pour employer une terminologie plus exhaustive, vous souffrez de l'Exeunt Dormituri, ou syndrome de Trzwsyćszy-Jacob.

– Et ça se guérit ?

– Non, mais ça se soigne. Je crois me souvenir que le Cataplasma de Frater, administré de recto, est souverain contre les souffrances morales insoutenables causées par une appellation ridicule ou peu flatteuse. Ah, si seulement j'avais les ingrédients...

– Euh...

– Mais en attendant, je vais vous ausculter. Déshabillez-vous.

– Hein ?

– Allons allons, je suis médecin, pas de pudeur excessive. Vous m'avez l'air bien fatigués, et avec le temps qu'il fait dehors, il ne faudrait pas que vous attrapiez une fluxion, un impétigo ou une fatale nivocation.

Et, par l'aplomb du praticien interloqués, se déloquèrent nos camarades. Ils se laissèrent tâter, examiner, écouter, prendre le pouls, humer la respiration et durent même se délester de quelques liquides surnuméraires dans des fioles que le docteur scruta avec soin et grand sérieux. Puis, l'air soucieux, il déclara.

– Ah, mes pauvres garçons, votre santé est des plus préoccupantes !

Je dois ici interrompre brièvement le récit pour vous expli-

quer en quelques lignes en quoi consiste la médecine, et mettre en garde ceux qui, comme Piété et Morgoth, ignoreraient tout de la besogne des médecins. Lorsqu'ils sont malades ou blessés de quelque façon, les citoyens fortunés du Septentrion se rendent auprès des prêtres de leur culte, ou plus rarement de magiciens spécialisés en nécromancie curative, car il est bien connu que seuls les moyens surnaturels permettent de soulager efficacement les tourments du corps et de l'esprit et de prolonger quelque peu l'existence. Les moins riches peuvent, selon leurs moyens, compter sur la charité de la religion, ou faire appel à toutes sortes de métiers spécialisés tels qu'arracheurs de dents, rebouteux, apothicaires, shamans, sorcières, matrones, herboristes, chirurgiens, alchimistes et autres. Bien que ces congrégations comptent parmi leurs rangs le même taux d'incompétents que les autres professions (il semble que le taux minimal d'incompétence soit une des constantes fondamentales de la physique), la plupart de leurs praticiens sont d'honnêtes gens fiers à juste titre de leur savoir, utiles à la collectivité, appréciés comme tels de leurs concitoyens et pouvant faire preuve à l'occasion d'un dévouement digne d'éloges.

Mais tel n'est pas le cas des médecins, curieuse corporation d'illuminés prétentieux avec qui on les confond souvent. Les membres de cette triste coterie, après avoir étudié des années durant dans d'obscures académies pour ingurgiter des masses affolantes de connaissances sans utilité, font ensuite payer au monde d'y avoir perdu leur jeunesse en régurgitant lesdites connaissances sous forme d'un salmigourdis contradictoire et diffus dont ils assomment leur auditoire, tout en injuriant leurs malades pour leurs mauvaises moeurs car, et c'était le point crucial de leur discipline, si quelqu'un est malade, c'est forcément de sa faute. Nombre de filous sans éducation font eux aussi profession de soigner les gens, mais au moins apportent-ils à l'agonisant un espoir illusoire, un réconfort à l'ultime moment. Le médecin, pour sa part, n'a que faire d'apaiser le malade, dont les suppliques l'indiffèrent, et bien souvent, ses soins n'ont d'autre résultat que d'aggraver l'état du malheureux qui a eu la faiblesse

de faire appel à lui. On comprend que dans ces conditions, les patients et leurs proches, découvrant qu'en plus d'être malpolis, les médecins sont de néfastes ignorants (beaucoup cachant d'ailleurs leur analphabétisme en gribouillant en public des lignes de glyphes maladroits et sans signification), soient très justement tentés de les lyncher ou, du moins, de les expulser de la cité à coups de pierre pour qu'ils aillent se perdre dans quelque désert où leur impudente nullité aura moins de conséquences fatales. C'était précisément ce qui était arrivé à Diafoireux.

Donc, jeune lecteur, maintenant que te voici instruit des procédés détestables de ces fripons malfaisants, nul doute que tu sauras à l'avenir éviter la société des médecins, te prévenir contre leurs ruses et fuir avec constance les hôpitaux où ils se rassemblent pour tramer leurs complots mortifères. Tu tireras toujours grand profit d'une telle attitude, et t'en trouveras prospère et bien content.

– C'est bien ce que je craignais. Vous êtes tous deux atteints de la phtisie synoviale, ainsi que du pied d'athlète. Toi le gaillard, tu souffres du lupus de Krasnoïarsk et d'une grave hypertension due à une mauvaise alimentation. Manges-tu de la viande ?

– Euh... oui... se hasarda Piété.

– Et bien, c'est un tort, vous devez arrêter immédiatement et vous abstenir de tout régime carné à partir d'aujourd'hui, et ce à tout jamais. Mangez-vous bien vos trente-sept légumes et fruits frais quotidiens ?

– Hein ?

– Ne cherchez pas plus loin la cause des maux qui vous accablent. Les nutritionnistes sont formels, vous devez impérativement consommer trente-sept légumes et fruits frais quotidiens, sans quoi vous risquez le scorbut, la décalcification et l'artériosclérose. Et aussi des laitages, beaucoup de laitages, sauf si c'est du fromage car c'est un aliment salé et le sel est mauvais pour la santé. Pareil pour le pain, les pâtes, la charcuterie. Pas de sucre non plus, car le sucre contient des graisses néfastes et gâte les dents. Et bien sûr pas d'alcool, qui favorise l'apparition

du syndrome d'insertion céphalo-rectale. Mais le plus important, c'est les trente-sept légumes et fruits frais quotidiens !

– Mais où voulez-vous donc que je trouve trente-sept fruits et légumes par jour en cette saison ? Et surtout, comment voulez-vous que je mange tout ça ?

– C'est votre problème. En tout cas, vous êtes en bien meilleur état que votre collègue là, qui est à l'article de la mort.

– Qui, moi ? S'enquit Morgoth, inquiet.

– Eh oui, hélas, et j'en suis bien marri. Il va falloir être fort, très fort, j'ai décelé chez vous les symptômes nets du cancer du pied, du SIDA mental, de bilbopathie⁴, du syndrome de La Tourette, de l'emphysème purulent, de la peste zboubonique, du prion aphteux, ainsi qu'une maladie de La Peyronie indiquant une inquiétante prédisposition à la pré-éclampsie, ce que je dois confirmer par un frottis cropoplitané. Attendez ici, je vais faire les analyses qui s'imposent et je reviens.

Entendant cela, nos jeunes compères comprirent enfin qu'ils avaient affaire à un plaisantin. Piété profita de l'inattention du personnage pour décrire de petits cercles de l'index autour de sa tempe droite, ce à quoi Morgoth acquiesça. Puis ils convinrent par signe de ramasser discrètement leurs affaires et de quitter le voisinage de ce surprenant aliéné, craignant qu'il ne devienne dangereux, et puisque la tempête s'était enfuie aussi rapidement qu'elle avait survécu, ils suivirent son exemple.

X Partir un jour, sans retour...

– Ah ah, comme vous lui avez rivé son clou à ce grand benêt prétentieux de Trognefer !

Fourbhi semblait se déridier à mesure qu'on le connaissait mieux, et depuis qu'ils étaient sortis du Grand Bazar, il paraissait des plus guillerets. Ils y avaient finalement acheté diverses

⁴Le sujet bilbopathe se reconnaît à son physique rachitique, sa pilosité excessive des extrémités inférieures et sa propension à vivre dans des trous.

bricoles utiles et de peu de prix, en évitant soigneusement tout ce qui était magique ou douteux, au grand désespoir de Trognefer.

– Je croyais que c'était votre parent, s'enquit Sarlander.

– Le fait que nous soyons très vaguement apparentés ne l'empêche pas d'être un grand benêt prétentieux.

– Mais alors, si vous le portez si peu dans votre coeur, pourquoi nous avoir amenés chez lui ?

– Oui, et puis pourquoi nous mener dans une boutique d'objets maudits, renchérit Monastorio ? Vous vouliez notre perte ou quoi ?

– Mais non voyons, mais non. Il se trouve simplement que nous partirons bientôt ensemble pour un long et périlleux voyage, et je voulais savoir si vous étiez de vrais aventuriers capables de vous débrouiller, ou bien des béjaunes naïfs prompts à vous faire rouler par le premier beau parleur venu. Parce qu'il faut être honnête, nous autres nains, nous sommes doués pour les secrets, mais pas pour les mensonges, et si vous vous étiez fait avoir par ce vieil escroc de Trognefer et ses manoeuvres pitoyables, vous auriez été indignes de me suivre.

– Je vois, acquiesça Vertu, une sorte d'épreuve quoi. C'est effectivement une précaution bien légitime que vous avez prise, on ne sait jamais à quel genre de zozo on a affaire dans ce métier. Tenez, j'ai moi-même connu bien des aventuriers qui croyaient dur comme fer les fables ineptes qu'on raconte sur les nains comme quoi, incapables de se reproduire par leurs propres moyens, ils enlèvent des enfants humains dans les villages alentours, qu'ils mutilent, droguent et modifient par divers procédés magiques pour leur donner l'apparence que l'on connaît. Faut-il être benêt, tout de même.

– Ah bon ? S'étonna Mark. Mais jusqu'où va donc la bêtise humaine des fois... Tout le monde sait pourtant que les nains naissent par génération spontanée dans n'importe quel trou suffisamment profond creusé dans le rocher.

– Ah ah ah ! S'exclama Fourbhi. Oui, je connais ça, la pétrogénèse des nains, ah ah ! Une de ces bêtises qu'on raconte qu'on

raconte volontiers aux étrangers pour voir jusqu'où ils sont prêts à gober les salades qu'on leur sert.

– J'avais bien compris que c'était quelque chose comme ça, s'amusa Vertu.

– En fait, la vérité sur la reproduction des nains est bien plus simple : chez nous autres, les organes que vous appelez "génitaux", ne le sont pas, génitaux, ils ne servent qu'à orner fièrement le bas de notre bedaine, à s'amuser entre amis et à soulager notre vessie, voilà tout. Mais en vérité, notre appareil reproducteur n'est autre que notre barbe ! C'est pour cette raison que nous y attachons une telle importance dans notre culture, que nous l'entretenons avec soin et que nous en sommes si fiers.

– Ah, ça alors, quelle chose étonnante, l'encouragea la voleuse, avide d'en entendre plus. Et comment faites-vous, au juste ?

– Oh c'est facile, lorsque l'organe barbesque a atteint un âge et un volume adulte, il suffit au nain de l'arroser régulièrement et copieusement d'hydromel, de bière et de divers autres alcools dans des proportions variables d'une tribu à l'autre, selon la tradition de chacun. Ainsiensemencée et nourrie, la barbe du nain se met à produire un petit bourgeon qui grossit, grandit, se développe au chaud et à l'abri de la pilosité, et au bout d'un certain temps, il se détache tout seul pour donner un enfant nain. Voilà toute l'affaire éclaircie.

– Fabuleux !

– N'est-ce pas.

– Bon, assez parlé gaudriole, tâchons de trouver un endroit où nous reposer.

Il est à peu près aussi difficile de trouver une auberge dans une cité naine que de trouver un zombie à Zombitoutplein, le quartier zombie de Malombreuse-sur-Zombie la cité des zombies, capitale du Zombiland, aussi purent-ils sans problème aucun faire relâche dans un bon lit bien chaud, ou plus précisément dans deux lits chacun, car le couchage nain est adapté à la phy-

sionomie du bestiau. Après quelques heures de sommeil, qui sans effacer totalement les épreuves des jours précédents n'en fut pas moins réparateur, un des hommes de Fourbhi vint les mander, car l'heure du grand départ approchait. Ils rassemblèrent donc leurs affaires, achetèrent des provisions et mirent le cap vers le lieu du rendez-vous.

C'était dans une vaste caverne en croissant de lune, au sol penché et très humide, bien à l'écart de la cité. Nos compagnons ne s'étaient pas réellement attendus à un tel déploiement de force de la part des nains, Fourbhi avait en effet mis sur pied une véritable petite armée d'une soixantaine de nains, tous des guerriers robustes ayant à leur actif pas mal d'heures de vol, de cicatrices et d'hectolitres de breuvages moussus. Tout ce petit monde avait pour tâche d'accompagner onze mules de très petit gabarit, un genre d'équidé dont ils avaient déjà vu quelques spécimens dans la cité, et qui servait manifestement d'animal de bât bien commode pour arpenter les voies tortueuses du Dédale. Chaque mule était harnachée de deux fontes de cuir soigneusement fermées et arimées, déjà remplies du fameux chargement. Mais vous frétillez de connaître les noms de tous ces nains courageux, n'est-ce pas ? Alors le détachement nain se composait de Bâtonferré "trois doigts" Tueurdegéants, Foudremarteau "calcaneum" Mineprofonde, Piochediamant "la tremblotte" Pierrenoire, Beaupoitrail "le grossier" Mâchefer, Seaupépité "fignoleur" Forgenoir, Trouvegemme "le beau" Fortecuisse, Fumetorche "grincheux" Cassetroll, Forgeacier "le furet" Filonterreux, Ferdeglaçe "bosseur" Dentdelion, Enclumairain "lou papet" Barbedetroisjours, Grandpépité "carapace" Crânedefèr, Filondor "ma tante" Sansargent, Barbebouc "paume-de-glu" Piècedargent, Cou-sudor "barbe fleurie" Vingtenconstit, Soufflefeu "le scaphandrier" Quatrebras, Grandmarteau "Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah" Rochebrise, Largedoigts "atchoum" Cognebrique, Gagne-gemme "fRe3w4r3h4kErZ" Pêchecharbon, Brisemurs "cogneur" Brilledor, Lourdepioche "sang-mêlé" Sacdecharbon, Veinedor "gros engin" Creuseprofond, Cartorange "pousse-wagons" Creusencore-plusprofond, Hachedeglaçe "le boutonneux" Fenduroc, Puissant-

marteau "gros nounours" Barbegrise, Hachedemort "cours-y-vite" Grandmarteau, Massedeguerre "l'etranger" Cognefer, Lourdar-mure "chef" Ecorcechêne, Cottemaille "l'artiste" Brasdebronze, Tonnerre "bitorange" Sangdebourbe, Forgebronze "Benny B" Fend-granit, Gourdinclouté "le blaireau" Chantdeguerre, Foudreneige "croche-patte" Lingotdor, Cranedepioche "pilastre" Fureurdes-tructrice, Filondargent "l'allumé" Griduroc, Forgefeu "slip de maille" Grondemarteau, Mâchegranit "vide-gousset" Fenduroc, Fierabras "pif de clebs" Pechblende, Rougebarbe "palpe-chaton" Sacdegemmes, Massedarme "le prince" Piedtendre, Seaudetourbe "lou ravi" Pierredelune, Fléaudeguerre "la cassette" Barbenoire, Minedargent "grand-nain" Fortdubras, Picdeguerre "philodendron" Minedor, Marteaudeguerre "le nain anciennement connu sous le nom de" Cassemontagne, Grandgosier "le sobre" Cauchemardes-gobelins, Verluissant "poulpemitaine" Mangeroc, Grossefourche "fanchonette" Nuitdebataille, Tonnerredacier "le bigleux" Brise-murs, Deuxenclumes "gourdin volant" Largepoitrine, Largebotte "peine-à-pioche" Lancecaillou, Chantdeguerre "le vieux" Barbedor, Doublebroigne "petit bras" Grossemassue, Hachette "el bar-to" Nuitdebataille, Hachesanglante "trois n'enfants z'a manjé" Malachite, Hachedefeu "serpolette" Hachedelune, Hachetonnerre "gueule d'amour" Blanchemine, Hachemarteau "rimpotche" Grisou, Hacheroc "le borgne" Cassegobelinets, Deuxhaches "shabba" Troispas et Hachehache "la hache" Hachepleinplein.

Ah, ben c'est malin, le temps que je vous les cite tous, ils sont déjà partis !

Mais ils n'allèrent pas bien loin. Après deux heures de progression, ils avaient atteint les limites des faubourgs de B'rszon Herk, et voilà qu'ils étaient arrêtés devant une porte fortifiée, barrée et grillagée, gardée par un détachement de gardes particulièrement antipathiques dans de lourdes armures, maniant de coûteuses arbalètes à répétition. Il s'agissait d'une des entrées du domaine nain, et il ne faisait nul doute que malgré sa petitesse, la fortification était de taille à résister aux assauts d'une armée entière.

Fourbhi conversa un instant avec le chef des gardes, puis revint, dépité.

– Ça commence bien, expliqua-t-il pour les non-nanophones, la route a été coupée par le débordement d'une rivière souterraine, il va falloir faire un détour. Par les champs.

Puis il se retourna et fit à ses hommes le signe, qui se voulait discret, de se taire.

XI Le Château Blanc

C'est avec une obstination mécanique que les deux voyageurs avaient traversé les cols, les moraines et les lits des torrents gelés, montant toujours plus haut, par des chemins toujours plus raides. L'instinct précieux de Piété leur avait permis d'éviter plusieurs avalanches, bien des coups de vent et nombre de crevasses mortelles, et l'expérience avait autorisé à Morgoth le droit de tirer d'utiles et définitives leçons sur la stupidité qu'il y a à fréquenter la montagne en hiver, tant il est évident pour quiconque ayant deux sous de jugement qu'il s'agit d'un environnement hostile à l'homme, et qu'il ne trouvera aucun profit à fréquenter.

Puis, au sortir d'un défilé si venteux qu'ils avaient dû se pencher en avant pour avancer à petits pas, ils avaient soudain découvert le Château Blanc.

C'était le nom qui leur était venu à l'esprit à tous deux, le nom le plus naturel pour qualifier l'étrange formation qui s'étalait devant leurs yeux ébahis. S'agissait-il d'une formation géologique naturelle, ou de l'oeuvre des dieux créateurs ? Seul Ghibli aurait pu répondre à cette question. Il s'agissait d'une colossale montagne, un large cône tronqué noyant dans sa masse les flancs de plusieurs montagnes de belle taille. Elle était hérissée d'aiguilles acérées dont les plus hautes dépassaient les deux cent pas de haut auxquelles s'accrochaient les lambeaux de nuages imprudents, et si la pente de la montagne n'était pas particulièrement escarpée, à regarder de plus près, les deux

aventuriers constatèrent avec dépit qu'elle était constituée d'un chaos d'arêtes de glace formant un obstacle décourageant. Les hommes de jadis, ou plus probablement quelque race disposant de moyens surhumains, avaient édifié au flanc de la cyclopéenne structure une monumentale effigie de pierre, figurant la tête d'un dragon épouvantable à la gueule entrouverte, sa langue déployée en volutes minérales sur une esplanade vaste comme une petite ville, et dont le niveau atteignait approximativement le tiers de l'altitude totale de la montagne.

– Voici le cimetière des dragons, fit Piété une fois qu'il fut un peu desahuri.

– Oh ?

– Approchons-nous avec prudence, poursuivit le robuste coureur des bois, qui était imperméable au sarcasme.

C'est ce qu'ils firent dans les heures qui suivirent. Ils dévalèrent les escarpements rocheux jusqu'à la vallée qui longeait le Château Blanc par l'est, et s'approchant jusqu'à son pied, prirent une plus juste mesure de l'épreuve qui les attendait. Le chaos de roc et de givre qui constituait les parois était si inextricable qu'il leur parut impossible de le franchir jusqu'au sommet sans qu'ils aient chacun cent occasions de se rompre le cou au fond d'un abîme. Pis encore, le vent forçissait à mesure que l'on se rapprochait, comme en attestait la course rapide des nuages surplombant le sommet, et brisé entre les multiples piliers rocheux aux tranchants aiguisés, il chantait une chanson de mort, un éternel requiem pour les dragons morts dont il était le gardien.

Ils avancèrent toujours vers l'est, sans trouver dans la muraille menaçante le moindre chemin qui leur parut un peu moins mauvais que les autres. Aucune voie ne s'ouvrait à eux, aussi parvinrent-ils, sans avoir tenté le moindre début d'escalade, jusqu'à l'endroit d'où s'élevaient les contreforts de la plate-forme. L'édifice leur avait paru grand vu de loin, mais maintenant qu'ils étaient dessous, ils pouvaient constater avec ébahissement qu'il était d'une taille réellement prodigieuse. A eux seuls, ces soutènements devaient représenter un volume de pierre supérieur à

tout ce que les hommes des civilisations passées avaient jamais bâti de leurs mains, cependant, la taille des blocs employés ici excluait que ceci fut l'oeuvre d'une industrie humaine : ils étaient vastes comme des maisons, et devaient peser des milliers de tonnes. Combien de temps avait-il fallu pour que les premiers de ces titans de roc se descellent, se fissurent et tombent dans l'abîme ? Sans doute des millénaires, mais le temps avait fini par triompher, et du sommet, beaucoup avaient déjà chu, comme en attestait l'éboulis impressionnant de débris rocheux en quinconce, étalés au pied du mur cyclopéen.

A mi-longueur du mur, ils trouvèrent une zone où les débris avaient été déblayés. La tranchée laissait le libre accès à un tunnel monumental à voûte semi-circulaire, large de dix pas et haut de quinze, qui s'enfonçait droit dans la masse de lourde pierre. Un courant d'air violent semblait vouloir les aspirer à l'intérieur, ou au moins les inviter, et comme après plusieurs minutes d'observation ils ne décelèrent aucun signe suspect, ils s'avancèrent dans le souterrain. Ils progressèrent lentement, adossés à l'une des parois, Piété ayant une flèche encochée dans la corde de son arc. Après quelques dizaines de mètres, ils durent allumer une torche, et virent alors que plus loin, une marche haute comme la moitié d'un homme barrait tout le passage, amorce d'un escalier fait à la mesure d'une race de titans. Les murs et le plafond étaient recouverts de panneaux gravés, couverts de colonnes d'écriture dont chaque lettre était grosse comme une tête humaine, une langue dont même Morgoth n'avait jamais entendu parler. Elles légendaient sans doute les bas-reliefs tracés dans un style curieux, tout d'élégantes volutes aux inflexions répétitives, parmi lesquelles on reconnaissait facilement des dragons, des elfes, des hommes et diverses autres races, dont certaines avaient dû disparaître depuis, se livrant à toutes sortes d'activités dans toutes sortes de lieux spectaculaires, évoquant parfois à nos compagnons perplexes les vagues souvenirs de mythes lointains et déformés. Ils gravirent la première des marches avec maladresse, et virent que l'escalier montait en une ample spirale. Ils gravirent une autre marche puis une autre...

La progression était pénible, et leurs corps épuisés leurs faisaient fréquemment ressentir combien ils étaient maltraités. Toutes les trente ou quarante marches, il leur fallait faire halte, et à l'occasion de ces arrêts, ils avaient loisir d'admirer les fabuleuses créatures du passé qui s'ébattaient sur les bas-reliefs, et de tenter de deviner la signification secrète de toutes ces scènes. Mais plusieurs vies d'étude auraient été nécessaires à cette tâche, quand bien même auraient-ils lu la langue de ces bâtisseurs.

L'ascension leur fut interminable, et lorsqu'ils parvinrent au sommet, leur victoire ne leur apporta aucun réconfort : il faisait nuit noire, et un vent violent balayait la terrasse, assez puissant pour chasser la neige de l'immense table de pierre glacée. Le souffle court, ils cherchèrent un abri de longues minutes, puis trouvèrent une faille trapézoïdale entre deux grands rocs, assez large pour qu'ils s'y glissent, assez étroite pour faire un abri honorable. Ils s'y coulèrent, s'y calfeutrèrent du mieux qu'ils purent, et tombèrent de sommeil.

XII Au fond du trou

– Oh, mais dites moi, quelles impressionnantes plantations de champignons nous venons de voir !

– Oui, répondit Gourdinclouté Chantdeguerre, dit le blaireau en raison de la mèche argentée qui zébrait l'avant de sa chevelure noire. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui veut parler, mais comme c'était un des rares nains de la compagnie à pratiquer le langage de la surface, Sarlander poursuivit son interrogatoire.

– Et vous mangez tout ça ?

– Oui. Consommation personnelle de B'rszon Herk. Pas d'exportation.

– Je comprends qu'il faille de grandes surfaces de cultures pour nourrir toute la population de votre noble cité, mais j'étais loin de me douter qu'on pratiquait, sous les montagnes du Portolan, une industrie d'une telle ampleur. C'est remarquable. Hu-

mez cet envoûtant fumet fongoïde, il me semble l'avoir déjà senti ailleurs...

– Oui, précisa Vertu d'un air pincé. Il s'en exhale un comparable des paquets transportés par les mules. Dites-moi Gourdinclouté, quel est donc la nature exacte de ce que nous transportons ?

– Pas tes affaires, répondit le nain, peu amène.

– Ah, pardon. Aurais-je mis le doigt sur un secret sans le faire exprès ?

Gourdinclouté regarda autour de lui d'un air très ennuyé, mais les autres nains de la caravane ne semblaient avoir rien compris de la conversation.

– Pas secret. On transporte...

Il prit plusieurs secondes pour répondre, puis lâcha enfin.

– ...les os sacrés de Saint Naindeguerre, le protecteur de B'rszon Herk. Reliques. Pèlerinage. C'est religieux. Vous pouvez pas comprendre.

– Ah, alors si c'est religieux, ça ne se discute pas. Mais dites moi, onze mules pour les transporter, il devait avoir beaucoup d'os, Saint Naindeguerre.

– Euh... Il est grand, le mystère de la foi.

– Bien sûr. Et sinon, par curiosité, j'aimerais savoir votre explication sur un autre grand mystère qui me turlupine depuis un petit moment, c'est celui dit de la reproduction des nains. Alors, comment fait-on ?

– Ah ah ! Fit le guerrier, soulagé du changement de sujet. C'est facile, on fait pas. Dans les tréfonds de la Grande Mine, tout au fond, là où c'est secret et où les étrangers ne vont pas, il y a une grande caverne, et au milieu, la Grande Reine des Nains de B'rszon Herk. La grande reine, elle pond les oeufs de la colonie, depuis toujours. C'est pour ça que tous les nains de B'rszon Herk, ils sont frères.

– Aaaaaah ! D'accord, elle est pas mal celle-là.

– Merci.

C'était l'heure de faire la pause, selon la curieuse horloge biologique des nains. D'après les érudits, si la plupart de ces

humanoïdes étaient incapables de vivre à la surface, c'était en raison du décalage de leur rythme circadien, qui les rendait inaptes à suivre la course du soleil. Après avoir traversé les immenses caves champignonnières dans lesquelles s'activaient des centaines de nains soupçonneux, ils avaient franchi un hardi pont fortifié enjambant en sa partie la plus étroite le gouffre impressionnant qui marquait ici la frontière de la cité naine. Puis, après avoir serpenté en descendant selon une pente assez raide dans un tunnel assez fréquenté, ils avaient trouvé un évasement propice à un bivouac, où d'autres voyageurs avaient déjà établi leurs feux.

De bon coeur, nos compères partagèrent le repas des nains, composé d'herbes, racines et viandes dont il valait mieux ignorer l'origine si on tenait à en apprécier pleinement le goût. Comme tous les soldats du monde dans ce genre de situation, ils jouèrent de l'argent, se vantèrent de leurs exploits, chantèrent des chansons. L'un des nains, qui s'appelait Grandmarteau Rochebrise, était justement connu de ses compagnons pour ses talents musicaux et donna un petit récital qui enchanta ses coreligionnaires, tout en plongeant les aventuriers dans des abîmes de perplexité. Il faut dire que le rythme saccadé de la mélodie et de la chorégraphie attenante étaient déroutantes pour des oreilles humaines ou elfiques, de même que les signes complexes de la main qu'il adressait à ses compagnons, qui lui répondaient de bon coeur en tordant leurs doigts de la même façon.

– C'est plutôt spécial ce qu'il chante, ton collègue, s'enquit Sarlander auprès de Ghibli.

– Ouais, c'est à la mode parmi les nains du sud, ce genre de musique. Mais c'est pas trop ma tasse de... ma chope d'hydromel.

– Et ça raconte quoi ?

– Oh c'est... l'histoire d'un monde perdu de la nostalgie... jeunesse de la Terre... les grands aigles... toutes ces conneries.

– Tu pourrais traduire ?

– Ben, ça y perd beaucoup à la traduction...

– Allez, ne nous fais donc pas languir !

– Bon, bon...

Au fond du trou

*“Paroles” et “musique” de Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah
Ouah*

*Moi j’ai grandi au fond du trou, tu sais,
Oui au fond du trou,
Ma mine, c’est pas les beaux filons tu sais,
Au fond du trou,
Ici on flingue, on deale,
Et pas qu’du Mithril, ouais...
Alors prends pas ma tête, baiseur de mère !
Baisant bâtard !
Si tu m’fais chier trou du cul,
Au fond du trou,
J’té mets ma hache dans ta gueule d’elfe,
Au fond du trou,
La vie est courte et c’est une chienne,
C’est la loi dans ma veine,
Alors prends pas ma tête, baiseur de mère !
Baisant bâtard !
J’vais t’baiser ton p’tit cul connard,
Ouais, au fond du trou,
J’vais t’défoncer ton cul,
Tout au fond du trou,
J’té nique et toi tu pleures,
Y’a les baisés et les baiseurs,
Devine où t’es, baiseur de mère !
Baisant bâtard !
Un soir un carreau d’arbalète,
Chtôn, au fond du trou,
Va m’faire sauter la tête,
Chtôn chtôn, au fond du trou,
Mais avant ça, à coups de hache,*

*J't'aurais explosé, pauv' tache,
Au fond du trou, sanglant baiseur de mère !
Yo !*

– Ah oui, c'est spécial quand même.

– Je vous avais prévenu. Pour moi, ce ne sont pas de vraies chansons de nain.

– Quels sont tes critères pour déterminer la nanitude lyrique ?

– D'une part parce ça doit parler de bière. Ensuite ça doit durer au moins deux heures. Et puis, ça doit exalter les vertus traditionnelles de la civilisation naine.

– Le courage, l'honneur et l'amour du travail ?

– Mais non benêt, l'or, la bière et les barbes fournies. Attends, je vais te chanter une VRAIE chanson de nain, tu vas voir la différence :

*La geste interminable de Theoberic Bombetorse
et de ses descendants sur dix-sept générations
(folklore des nains du Septentrion)*

Chant premier : prélude

*Dans le pays de Phrange
Le bon roi Eophyle
Avait sept fils vaillants
Qui répondaient aux noms
D'Eocéphale, Eolâtre,
Eophone, Eosolithe,
Eophthaghn, Eomètre,
Et enfin Eotétine...*

Au bout de vingt minutes, lorsque Ghibli eut fini d'évoquer les destins des descendants d'Eophyle et des multiples personnages illustres qu'ils avaient croisé sur leur route, il fit une petite pause dramatique, puis prononça ces mots terrifiants : "Fin du

préambule". Vertu parvint à l'arrêter avant qu'il n'entame le coeur du récit, prétextant qu'ils avaient sommeil, et voyant que leurs compagnons à la courte cuisse avaient organisé un efficace tour de garde auquel ils n'étaient pas convié, ils s'endormirent de bonne grâce.

XIII Petit déjeuner sur la terrasse

A une journée froide et pénible allait succéder à une journée pénible et froide, c'était la seule certitude de Morgoth et Piété, bien que ce dernier fit son possible pour dissimuler sa morne humeur sous des dehors volontaires. Seule la fenêtre de grisaille au-dessus d'eux indiquait que le jour s'était levé, mais ils ignoraient depuis combien de temps. Péniblement et sans un mot, ils se relevèrent, secouèrent la couverture qui leur avait servi de tente pour en ôter la couche de neige givrée, déjeunèrent sans entrain, puis rassemblèrent leurs affaires et remontèrent à la surface.

L'esplanade présentait un spectacle saisissant, un gigantesque tapis plat comme le dos de la main, recouvert d'aiguilles de givre qui craquaient sous les semelles. On eut dit le plateau d'un immense jeu de société dont les joueurs auraient été des dieux, et les pions des mortels. Au loin s'ouvrait la gueule du dragon de pierre, immense et pourtant dérisoire comparé à l'immense montagne contre lequel il s'adossait, et dont les sommets se perdaient dans le mol plafond d'un gris nuage. Derrière eux s'étendait la grande vallée en demi-lune qu'ils avaient empruntée, et ils virent qu'ils avaient été bien inspirés de s'arrêter dans leur trou, car celui-ci était situé à quelques pas seulement de l'abîme vertigineux dans lequel, pris par la tempête, ils auraient fort bien pu faire une chute fatale. Le vent était complètement tombé, le silence était impressionnant. Pas un oiseau, pas un insecte, pas un brin d'herbe, aucun signe de vie n'était visible, à part...

– Tiens, un type vient vers nous.

- Avec un peu de chance, il ne sera pas hostile.
- Il n'a pas l'air pressé.

Effectivement, il semblait marcher au ralenti, mais droit dans la direction de nos camarades, qui ne cherchaient pas à se cacher. S'il fallait se battre, le moment n'était pas plus mauvais qu'un autre. Il était encore loin, et si la configuration du terrain avait été différente, nul doute qu'ils ne l'auraient pas encore vu. C'était un guerrier, et sans doute pas un béjaune, à en croire son casque cornu, sa cuirasse et son marteau. Mais à mesure qu'il s'approchait, Piété lui trouvait un air de plus en plus bizarre, sans parvenir à définir précisément ce qui n'allait pas chez lui. Ce n'est que quand le bruit lourd de ses pas fut audible qu'il comprit.

- C'est pas un type.
- Ah ? C'est quoi alors ?
- Un géant.

Et en effet, Morgoth se rendit à l'évidence, le panorama dantesque avait faussé leur sens des proportions et, sans point de repère, ils n'avaient pu correctement estimer le gabarit du personnage. Pourtant, la méprise était difficile, il était grand comme cinq hommes ! Sa peau était grise comme la cendre, sa barbe blanche comme la neige, et ses yeux noirs comme le charbon, et fort courroucés.

- Tu crois qu'il veut quoi ?

Le titan pressa le pas, brandit à deux mains l'énorme marteau qu'il portait jusque là sur son épaule, puis dans s'arrêter, déclara d'une voix qui sonnait comme un orage de montagne :

- Depuis la trahison du félon Kashpo, ces lieux sont interdits aux mortels. Les sacrilèges doivent périr.
- On peut négocier...

Mais le géant n'était pas d'humeur à discuter, et faisant montre d'une prestance étonnante pour sa taille, il porta de son marteau un coup circulaire au ras du sol, que nos héros ne purent esquiver que grâce à leur légèreté et à un heureux hasard. L'ennemi leur coupait la route, et le précipice n'était qu'à quelques mètres derrière eux, aussi décidèrent-ils de s'engouf-

frer dans le seul abri disponible : le trou qui leur avait servi de refuge pour la nuit. Il s'avéra que le géant était bien trop corpulent pour les y suivre, aussi risqua-t-il un bras pour attraper ses proies. Mais l'abri était trop profond, et en outre, Piété était bien placé pour piquer le gardien du bout de son trident magique, ce qui ne le blessa guère, mais lui causa une vive souffrance. Le monstre changea donc de tactique, il s'abaissa, s'arc-bouta contre le sommet du bloc de pierre, et commença à déployer son effort pour le repousser, afin de débusquer ses proies. Morgoth, qui s'était par trop précipité dans sa descente, était mal tombé. Bien qu'il fut encore conscient, il était trop sonné pour lancer un sort, et de toutes les façons, il n'était pas sûr que la magie put être d'un quelconque secours dans ce cas.

Piété était donc seul pour affronter le géant. Ah, si seulement madame Vertu avait été là, elle aurait su que faire. Quelle ruse sournoise aurait-elle donc bien pu employer ?

Alors, il vint au jeune brigand une idée qui lui parut sotte, mais surtout, qui était la seule à lui traverser la tête...

– Ohé, messire géant ! Ohé, vous m'écoutez ?

– Que veux-tu, sacrilège ?

– Vous êtes le gardien du Cimetière des Dragons, n'est-ce pas ?

– Certes, je suis Gundaar.

– Nous pouvons peut-être nous entendre, messire Gundaar. Vous nous avez débusqués, il serait sot pour nous de vouloir poursuivre notre quête. Aussi, nous vous proposons de nous laisser repartir sains et saufs, et nous serons quittes.

– Non, vous périrez, telle est la loi. Si vous quittiez le Château Blanc, d'autres viendraient, et encore d'autres tels que vous, guidés ici par la soif de richesses. Cela ne se peut.

– Soit, répondit Piété, très excité de voir le géant mordre à son piège. Nous ne pouvons partir, mais peut-être pourrions nous rester captifs ici ? Nous préférons de loin la servitude à la mort.

– Gundaar n'a que faire d'esclaves.

– Et pourtant, nous pourrions vous rendre la vie plus agréable. Nous savons cuisiner, coudre, ravauder les armures, et prendre soin d'un géant de bien des... hum... façons...

– Euh...

– Et surtout, nous sommes de merveilleux maîtres-danseurs et de joyeux animateurs de ballet ! Car nous sommes connus, on nous appelle en tous lieux "les Fols Trouvères de Galleda".

– Des quoi ?

– Vous ignorez l'art merveilleux de la danse ? Quel dommage, vous devez avoir une bien triste vie. Il faut de toute urgence que nous vous apprenions ces merveilles.

Piété, voyant le géant intrigué, sortit de sa tanière et se planta devant lui.

– La danse est la plus merveilleuse invention de l'humanité, c'est un art subtil, et pourtant chacun peut en obtenir les bienfaits. La danse réchauffe le corps et ragaillardit l'âme, elle permet d'apprécier la vie et d'en savourer chaque minute, et parfois même, de s'approcher spirituellement des dieux !

– Non ?

– Mais si ! Attendez, on va faire un essai. Et si vous n'êtes pas immédiatement transporté d'allégresse par la magie de la danse, je veux bien mourir dans l'instant. Allez, observez-moi et faites exactement les mêmes mouvements. Et hun, et deuuu, et hun... Allez, plus haut la jambe, hun... voilà, bien, gardez le rythme, une petite volte maintenant...

Et avec l'entrain que donne la nécessité vitale, voici que Piété Legris se fit maître à danser, compensant par l'enthousiasme sa totale ignorance de la matière qu'il enseignait.

– Alors, ne sentez-vous pas l'extase monter progressivement ?

– Je sens surtout la fatigue, et l'envie de t'écraser.

– C'est que vous ne mettez pas assez d'énergie dans le mouvement. Allons ! Du coeur à l'ouvrage, je vous prie, allez, pas chassé, et sautez, sautez, sautez plus haut. Bien, plus haut, plus haut !

Et c'est alors que, fragilisé par des millénaires d'intempéries, de gel et de séismes, un bloc à l'équilibre précaire finit par céder

dans un craquement bref autant que violent sous les ébats approximatifs d'un géant de douze tonnes, le faisant basculer avec une lenteur surréaliste dans l'abîme. Aussitôt, Piété se précipita pour s'assurer de la chute de son ennemi, et il vit avec horreur les deux grosses mains du géant agrippées de tous leurs doigts au rebord de la pierre fracturée, qui offrait de multiples prises. Et voilà maintenant qu'il se hissait avec peine, et que sa face furieuse commençait à émerger.

Alors surgit Morgoth, sinistre, le regard décidé. Il marmonna une brève invocation, leva les bras au ciel, et projeta une sphère incandescente à l'éclat violent contre le visage du titan, et qui y explosa. La tête environnée de flammes, il poussa un rugissement, et sous le coup de la douleur, il lâcha prise, et tomba longtemps, très longtemps, avant que son hurlement puissant ne cesse brutalement, n'en laissant subsister que les échos qui se répercutaient dans toute la vallée.

Lorsque les deux jeunes aventuriers victorieux osèrent regarder par-dessus le rebord de la plate-forme, ils ne purent retenir une moue dégoûtée.

– Bêh... en plein sur les quinconces.

– On dit souvent que plus on est grand, plus on se fait mal en tombant, mais c'est faux. Regarde, lui, il n'a plus mal du tout.

– Ouais. En voilà un qui est plus grand mort que vivant. Vois jusqu'où les bouts ont giclé !

Puis, après avoir moqué leur adversaire défunt, ce qui est le droit imprescriptible du vainqueur, nos amis se retournèrent et contemplèrent, au loin, la gueule béante du dragon de pierre.

XIV Le fin mot de l'histoire

La caravane sillonnait encore officiellement le domaine du roi Hachefeu Cognetroll, bien qu'ils fussent depuis longtemps sortis de sa capitale, lorsqu'ils firent les premières rencontres hostiles. Ils ne s'en alarmèrent pas, tant la menace paraissait dérisoire,

une douzaine d'araignées géantes égarées, de la variété la plus sottise et guère plus grandes qu'un avant-bras. Les nains s'en étaient chargés avant même que les aventuriers ne se soient rendus compte de l'attaque, et n'avaient pas eu à sortir l'épée.

Après la période de repos, ils avaient poursuivi leur route quelques temps avant de tomber dans un nouveau traquenard, tendu par un parti de gobelins blancs armés de frondes. Ils avaient gravement blessé l'un des nains de l'avant-garde. Ses camarades, sous la protection de boucliers, avaient alors couru sus aux humanoïdes pour découvrir qu'ils n'étaient qu'une poignée. Ils avaient alors eu un comportement tout à fait curieux pour leur race, en se battant jusqu'à la mort, au lieu de fuir à toutes jambes.

Un peu plus loin, dans un vaste espace dégagé chaotique et plein de recoins ayant jadis servi de décharge, ils avaient été fort surpris de se retrouver assaillis par de grands vers annelés et gris, semblables à des lombrics, mais long chacun comme deux hommes allongés et large comme une cuisse de belle épaisseur. Surgissant les uns après les autres du fumier meuble qui leur servait d'habitat et de nourriture, ces invertébrés les avaient attaqués par vagues, compensant par leur nombre la faiblesse de leurs corps. Dans la confusion de la bataille, l'un des nains périt de bien sottise manière, foudroyé dans le dos par le carreau maladroît d'un de ses frères. Une mule de réserve, qui avait profité de l'agitation pour s'éloigner, fut rattrapée par les vers géants, et vidée de son sang en moins de temps qu'il n'en faut à un plein drakkar de Vikings pour vider un tonneau d'hydromel. Après la bataille, on expliqua aux natifs de la surface qu'il s'était agi de vers gris, une variété généralement pacifique, appréciée pour sa faculté à digérer les déchets qu'on leur jette, et pour cette raison, invités à prospérer dans les décharges. On leur expliqua en outre que pour activer leur prolifération, les éboueurs nains avaient coutume, lorsque les vers avaient atteint une taille respectable, de les couper en deux par le milieu, et que par ce procédé, on parvenait à obtenir deux vers qui, après cicatrisation, s'avéraient parfaitement formés et tout à fait apte à leur humble

tâche. On leur expliqua enfin que c'était exactement de la même manière que les nains se reproduisaient, et que c'était pour cette raison qu'ils avaient des haches.

Puis, il y avait eu une vingtaine d'elfes des profondeurs, qui étaient venus à leur rencontre le long d'une rivière souterraine. Ils n'avaient rien fait pour se dissimuler, aussi les nains avaient-ils cru tout d'abord à un groupe de voyageurs paisibles venant en sens contraire, mais ce n'est que quand les cimenterres elfiques furent sortis des fourreaux que l'agression devint manifeste. Un instant avait suffi pour raviver la vieille haine entre les deux peuples, et nos compagnons virent les nains habités d'une fureur qu'ils ne leurs connaissaient pas. Vertu n'eut le temps que de tirer deux flèches avant d'être gênée par la masse des guerriers de Fourbhi, mais elle put voir que ses deux projectiles avaient eu peu d'effet sur leur cible, bien qu'ils se soient tous deux fichés dans la peau sombre d'un des assaillants. Au final, ils furent taillés en pièce, et leur sang s'épancha dans le torrent, mêlé à celui de la dizaine de nains qu'ils avaient entraînés avec eux dans la mort. La troupe s'arrêta plusieurs heures afin de célébrer un rite funèbre, puis prit un repos bien mérité.

Le lendemain, ils jouirent en paix de leur voyage. Il y eut une nuitée, puis une nouvelle journée de marche sans incidents notables, mais dans une ambiance tendue, car chacun se demandait d'où viendrait le prochain coup.

Le bivouac suivant eut lieu dans les ruines d'un petit temple dédié à une divinité mystérieuse qui, sans doute, ne tolérait aucune image dans ses lieux de prière, de telle sorte que les architectes avaient été réduits à décorer le moindre pouce de pierre d'une écriture déliée et précise, que plus personne ne comprenait depuis bien longtemps, mais qui semblait revivre sous la lumière dansante des torches. L'endroit était désacralisé de fait depuis longtemps, comme en attestaient les reliefs de multiples campements qui encombraient le sol jadis foulé par les fidèles en prière.

– C'est tout de même curieux ces attaques, vous ne trouvez pas ? Demanda Vertu à Fourbhi, quand elle eut trouvé un

quelconque prétexte pour l'éloigner loin de sa troupe.

– Oumph... je m'y attendais un peu.

Ayant beaucoup pratiqué l'escroquerie dans son jeune temps, Vertu avait développé une faculté peu commune pour lire dans les expressions du visage, les postures des mains et les inflexions de la voix, les intentions qu'elles cachaient. Le nain, en effet, semblait dissimuler quelque chose, et plus important, il paraissait hésiter à confier ce secret.

– Quel dommage que tous ces nains courageux soient morts. Ah, si seulement nous avions pu savoir que ces elfes nous attendaient, nous aurions pu nous préparer à les affronter. Sauriez-vous par hasard d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient ? J'ai eu l'impression très nette qu'ils ne se conduisaient pas de façon normale, en tout cas pour des elfes des profondeurs, qui sont réputés fourbes et surnois.

– Oui, je pense comme vous, c'est un peu comme si... si on les poussait.

– Seraient-ils sous l'influence d'une volonté supérieure ?

– C'est l'explication la plus logique.

– Il faudrait alors une volonté vachement supérieure. Que l'on puisse par magie dominer l'esprit de gobelins ou de vers, je le conçois, mais des elfes ! Ce n'est sans doute pas à la portée du premier sorcier venu.

– Non, sans doute. Et c'est ça qui m'inquiète. Voyez-vous... Et bien, je ne vous ai pas tout dit sur les périls que nous devons affronter en ces lieux. Voici presque soixante ans maintenant, un nain de haut lignage du nom de Brasdebois Largebarbe, cousin de mon roi, a été banni de B'rszon Herk pour diverses raisons. En dehors du royaume, il n'y a guère de salut pour un nain, mais c'était une brute doublée d'un esprit retors, et ces "qualités" lui permirent de survivre, puis le firent apprécier des créatures qui vivent dans ces régions sauvages. Ainsi, d'années en années, il devint un chef de bande redouté, accumula les allégeances et les amitiés, jusqu'à ce que ses domaines et ses féaux en fassent presque un roi, bien que je rougisse de comparer ce misérable traître et parvenu à mon noble sire. Accédant ainsi à la puis-

sance, il s'ingénia à attaquer les caravanes passant à proximité de ce qu'il considère comme son domaine, et perturba le commerce... du mithrouille.

– Dont vit B'rszon Herk.

– Précisément. Du mithrouille.

– Et pourquoi craignez-vous les troupes de ce personnage ?

– Oh, mais je ne les crains pas. Certes, il a à son service bien des monstres mystérieux et a noué des alliances avec nombre de coteries maléfiques, mais tout ceci ne constitue pas une armée. Il n'y a aucun commandement, aucune organisation, pas une once d'esprit de sacrifice. C'est le goût du lucre qui les motive, et elfes comme gobelins, ils auraient dû se débander à la première blessure, pas de quoi inquiéter une troupe bien organisée comme la nôtre. Or vous l'avez noté, ils ont lutté jusqu'au dernier, sans céder un pouce de terrain, ce qui n'est pas dans leurs habitudes. Et ce n'est sûrement pas Brasdebois Largebarbe qui a pu susciter cet esprit martial. Depuis quelques mois, la route est complètement coupée, et certains de nos clients s'inquiètent...

– Le genre de clients qu'il vaut mieux ne pas inquiéter.

– Ben oui. Mais de toute façon, nous serons bientôt au bout de nos peines, encore une journée de marche si tout va bien et nous quitterons le ventre de notre mère la terre. Holà, mais qu'est-ce que c'est que cette agitation ?

C'était Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah, accompagné au luth par Clibanios, qui interprétait son grand succès "Un mètre quarante-deux, cent dix-huit kilos". Ils les rejoignirent et profitèrent de leur dernière veillée dans les souterrains des nains.

XV Parmi les os

La gueule du dragon était vaste comme une cathédrale, et construite du reste selon les mêmes lois. Une cathédrale bien délabrée, dont le toit percé en maint endroits laissait transparaître la lumière de ce pauvre jour. Les anguleuses statues de héros de jadis, alignées en une futile armée, rendirent les hon-

neurs silencieux aux deux jeunes gens qui passèrent parmi eux. Dans les tréfonds de la basilique venteuse, un immense porche héli-circulaire menait à un tunnel montant en côte légère, bien assez haut pour que deux géants du gabarit de Gundaar montés l'un sur les épaules de l'autre ne puissent en toucher le plafond de la main, et s'enfonçant perpendiculairement dans le ventre de la montagne. Le vent était trop fort pour que la flamme de la torche tienne, mais au loin, une demi-lune grise indiquait le bout du chemin. Suivant la pente, ils s'enfoncèrent dans les entrailles noires de la terre. Morgoth avait pressé le pas, soucieux de ne pas prolonger inutilement l'angoisse qui l'étreignait, aussi se hâtèrent-ils de traverser ce chemin à la symbolique par trop évidente.

Le jour n'était pas assez puissant pour qu'ils fussent éblouis en sortant du tunnel, aussi purent-ils immédiatement contempler, sans fard aucun, le spectacle désolant présenté par le cimetière des dragons. Car ils y étaient bien, hélas, ils ne pouvaient se tromper sur ce point. C'était un vaste cirque dont les contreforts montaient en pente progressive jusqu'aux sommets qui leur étaient maintenant familiers, avec une régularité qu'ils hésitaient à attribuer à l'oeuvre de la seule nature. La cuvette s'inclinait, descendant jusqu'à un lac de glace ovale, bordé par une plage en croissant de lune, éclatante de blancheur. De loin, il leur sembla voir des arbres et des arbustes pétrifiés par le gel, mais ils comprirent vite qu'ils voyaient là les os blanchis des grands dragons venus en ces lieux y mourir, et qui s'amoncelaient en quantités prodigieuses. Plus on s'approchait de la rive morte, et plus il devenait rare d'entrevoir le sol originel, tant s'accumulaient les vieux os, les griffes émoussées et les écailles ternies par les âges. C'était une fortune prodigieuse, sans doute le plus grand trésor de la terre, qui jonchait nonchalamment ce lieu, car les nécromants humains recherchaient avec passion ces reliques sauriennes, dont chacune aurait pu être vendue à bon prix. Mais cette mercantile pensée ne traversa pas même l'esprit de nos deux aventuriers, tout à leur triste devoir, et c'était fort bien pour eux. Autour de l'endroit sacré, en effet, vivaient de

terribles gardiens, les draconiens. Ainsi appelait-on les rejetons imparfaits, fruits des erreurs de la nature, d'oeufs mal fécondés ou empoisonnés, d'unions bâtarde. Ni Piété, ni Morgoth ne virent leurs faces tordues ou leurs silhouettes contrefaites, ils nichaient en grand nombre sur tout le pourtour du cimetière, le gardant fidèlement, liés par quelque pacte terrible et ancien à leur tâche séculaire. Tous depuis leurs tanières virent nos héros, ils suivirent leurs déplacements avec attention, mais ils ne bougèrent pas.

Ils la trouvèrent. Elle s'était abrité du froid dans le crâne d'un de ses congénères. Piété frémit d'horreur en la voyant dans une si pitoyable condition : des veines charriant un sang noir saillaient sous sa peau grise, en certains endroits, des flétrissures suppuraient d'une vilaine humeur jaunâtre. De sa beauté légendaire, il ne subsistait rien. Un de ses yeux était mort déjà, elle commençait à perdre dents et cheveux. Lorsqu'elle vit la figure blanche de Morgoth, elle fit de son mieux pour prendre une mine désolée.

– J'aurais préféré que tu ne me suives pas.

– Je... Que puis-je faire ?

– Rien. J'arrive au bout de mon temps. Ce spectacle qui te répugne, c'est la triste fin des dragons mordorés, qui pourtant prisent tant la beauté. Cela fait une éternité que je repousse ce moment, j'ai prolongé ma vie par tous les moyens existants, j'en ai même inventés certains. Mais maintenant, je suis trop vieille. Usée. Regarde, je suis même incapable de reprendre ma forme naturelle pour périr dignement.

– Quelqu'un peut sûrement te soigner, je suis sûr qu'il est possible d'intercéder auprès des dieux...

– Non. C'est la malédiction de ma race, et de la tienne aussi. Nous n'y pouvons rien. Pars, Morgoth, rejoins les autres. Vis ta vie, trouve-toi une femme de ton espèce, en m'attachant, je me suis conduite de façon sotte et injuste envers toi, comme avec beaucoup de gens. Laisse-moi mourir.

– Mais...

– Va.

A mesure qu'elle avait parlé, sa voix s'était éraillée, jusqu'à n'être qu'un pénible grondement à peine audible. Elle se roula en boule sous une couverture et retint un vomissement. Morgoth se releva, muet, frappé d'effroi.

Ils quittèrent le cimetière des dragons sans que ses gardiens ne troublent leur peine.

XVI Nurang-Nadûr

Incroyablement vaste était Nurang-Nadûr, et bouche bée sont restés bien longtemps Monastorio, Vertu, Mark et Sarlander. Ghibli leur expliqua alors :

– On dit que c'est la magie ancienne des nains aînés qui maintient une voûte aussi haute avec des piliers aussi espacés. Ils savaient, dit-on, parler avec les esprits telluriques, et c'est un pacte avec les forces mystiques de la montagne qui assure la stabilité de cette salle gigantesque.

– Oh, ben ça alors ! S'exclama Sarlander, épaté.

– Selon d'autres sources plus dignes de foi, ils ont utilisé des matériaux composites précontraints.

Les yeux de nos héros s'étaient habitués à se contenter de très maigres sources de lumière, aussi pouvaient-ils apprécier l'immensité de la gigantesque excavation, que l'on ne pouvait en toute conscience qualifier de caverne car elle était manifestement l'oeuvre d'une volonté, et non de la nature. En aucun point en effet, les légions d'artisans et d'ouvriers n'avaient laissé affleurer la roche non brute, en aucun point la rectitude géométrique du sol et des piliers n'était altérée. D'après Fourbhi, et Ghibli avait acquiescé, Nurang-Nadûr avait été jadis la puissante capitale d'un empire nain qui s'étendait sous toutes les contrées du Klisto. Abominablement ruinée par les serviteurs de Skelos au cours du Cycle de Sang, hantée par les âmes tourmentées qu'ils avaient laissées, elle n'avait jamais été rebâtie.

– Voyez, ces lumières au loin, sont-ce ces feux follets que

vous nous avez décrits ? Les spectres de Nurang-Nadûr, condamnés à hurler à tout jamais leur peine ?

Sarlander, soucieux, s'était ouvert de son inquiétude à Fourbhi.

– Sans doute. N'y prêtez pas trop d'attention, ils ne tourmentent que les voyageurs isolés.

– Ils s'approchent, dirait-on.

– Mais non voyons, ce ne sont de timides reflets nostalgiques d'une époque à jamais révolue...

– Ils font beaucoup de bruit, les timides reflets nostalgiques, s'étonna Vertu. Une série de brinquebalements métalliques accompagnait en effet le déplacement de la masse de lumières qui s'approchait. On pouvait maintenant entendre des cris de rage, des cors de guerre, des tambours de bataille, des armes s'entrechoquant, des bottes ferrées martelant le sol, et toutes sortes de hurlements inhumains auxquels se mêlaient d'étranges objurgations psalmodiées par...

– Des sorciers !

Une boule de feu avait jailli, éclairant la charge d'une horde impressionnante, composée de centaines de nains en armure lourde, accompagnés d'une multitude de créatures hétéroclites, orques, trolls, clans entiers de gobelins chevauchant des mille-pattes de bataille harnachés à la guerre, elfes, humains de diverses provenances, araignées géantes, chauves-souris malignes, goules, vampires, spectres et autres morts-vivants. Ils s'étaient en une épouvantable marée de monstres, sans faire mystère de leurs intentions. Mais plus épouvantable encore était la forme se tenant derrière eux, montée sur un char de guerre noir comme la nuit, aux formes indéfinies mais terribles. Sombre lui-même comme son véhicule, tenant d'une main les rênes de ses deux destriers maléfiques, de l'autre un cimenterre enflammé, venait l'un des cavaliers noirs. Derrière lui se tenait un nain, peut-être était-ce Brasdebois lui-même, le nain renégat, qui tenait l'immense bannière pourrissante du puissant seigneur Khazbûrn, dont le motif hideux n'était par bonheur pas visible. La boule de feu qu'il avait lancée, Vertu et les siens l'avaient déjà vue à l'oeuvre à la Tombe-Helyce, ils savaient quels épouvantables

ravages allait faire ce mortel sortilège.

– Fuyons !

Les courageux nains de Fourbhi ne comprirent pas tout de suite quel parti prendre, et négligèrent d'imiter leurs mules qui avaient sagement décidé de prendre la tangente, en compagnie de nos six héros, qui s'étaient enfuis à toutes jambes. La mortelle sphère incandescente explosa parmi, écrasant une douzaine de nains sous un tourbillon de flammes dans une épouvantable odeur de barbe brûlée. Les survivants les moins hébétés décidèrent alors de suivre les Compagnons du Gonfanon dans une direction qu'ils espéraient être la sortie, et qui avait en outre le bon goût de les éloigner de la meute hurlante.

Ils comprenaient maintenant – ou tout au moins, ils auraient compris s'ils n'avaient eu la tête occupée à d'autres problèmes plus urgents – quelle terrible volonté avait uni les créatures souterraines contre le roi de B'rszon Herk, et même s'ils ignoraient les dessins du Khazbûrn et les plans de son mystérieux maître, il était douteux qu'ils visent la béatification ou le nobel de la paix.

C'est fou ce que ça court vite, une mule, quand ça sent les ennuis arriver. Elles avaient foncé tête baissée vers un mur, puis juste avant de se fracasser dessus, avaient plongé dans un gigantesque trou du sol. Il s'agissait de quelque antique galerie de mine, comme en attestaient la pourriture des étais de bois disposés à la mode naine. A la suite des modestes équidés, nos amis, avantagés par leurs longues jambes, furent les premiers à quitter la salle monumentale. Ghibli, que l'expérience de l'aventure avait rendu plus prudent que ses congénères, avait suivi de peu, accompagné de quelques nains rescapés, sans doute ceux dont l'instinct de survie surpassait la vocation héroïque.

Ils ne s'attardèrent pas à voir ce qu'il advenait des quelques inconscients qui avaient choisi de se battre, au nombre desquels se trouvait le glorieux Fourbhi Hache-Cruelle. Sans se retourner, ils coururent ventre à terre, se heurtant souvent aux parois de la mine, bien heureux d'être au moins débarrassés du char de guerre terrible qu'ils n'avaient fait qu'apercevoir. Mais la horde

asservie ne comptait pas laisser filer ses proies, et sans faiblir, les plus véloces parmi les monstres entraient dans le tunnel.

Alors, Ghibli mit à profit son sens de l'à-propos, ainsi que sa grande connaissance de la pierre. Voyant qu'en un endroit précis du boyau la structure rocheuse était très altérée par l'humidité, il s'arrêta, sortit sa hache magique et entreprit d'abattre un des étais de bois. Deux de ses congénères, comprenant son manège, l'imitèrent en y mettant toutes leurs forces, et sans prêter attention aux piailllements fous des gobelins ivres de sang dont la marée déjà s'annonçait.

Et la montagne, vieille alliée du peuple nain, craqua sur toute la longueur du tunnel, le sol fut secoué de spasmes brefs mais de très mauvais augure, et les pierres commencèrent à dégringoler sur les casques des guerriers nains, qui de nouveau tournèrent casaque. Le brame du vieux roc emporta au diable les hurlements stridents de la gent gobeline, et couvrit jusqu'au rire tonitruant de Ghibli.

XVII La destinée du dragon

Elle en était venue à un tel point qu'elle accueillait maintenant avec gratitude la paralysie qui gagnait ses jambes. La mort ne serait plus bien longue à la prendre, ses souffrances tiraient à leur fin. Elle savait n'avoir pas grand chose à attendre de l'au-delà, hormis l'anéantissement, avec de la chance. Elle avait déjà vécu bien plus que son écot, c'était certain, et pourtant, elle éprouvait un profond sentiment d'injustice. Elle avait tant aimé la vie. Plus que nul autre avant elle, peut-être. Pourquoi avait-il donc fallu qu'elle s'attache à ce gamin juste avant de périr ?

Morgoth. Elle n'arrivait pas à croire qu'il fut parvenu à la suivre jusque là.

D'un coup, il lui revint qu'elle avait des affaires à mettre en ordre. Elle activa son parloin, et composa un numéro. Puis elle concentra ses forces déclinantes pour répondre à la voix juvénile et faussement enthousiaste qui allait s'adresser à elle.

– Société Elfique de Banque, à votre service.
– Xyixiant'h. J'ai un compte chez vous.
– Parfaitement madame (elle entendit le factotum se perdre dans les feuilles qui devaient encombrer son bureau). Que puis-je pour vous ?

– Ouvrir un compte au nom de monsieur Morgoth l'Empaleur.

– Monsieur...

– L'Empaleur, Morgoth. Comme ça se prononce. Oui. Courant. Et faire un virement dessus. La totalité. Et la même chose sur le compte titres. Exactement. Combien ça fait en frais ?

– Trois ducats soixante-quinze.

– Ah, c'est pas cher. Vous n'oublierez pas de lui expédier un avis. C'est ça, bonne journée.

Puis elle éteignit son parloin, ferma les yeux, et se relaxa, bien décidée à mourir.

Puis elle rouvrit les yeux, ralluma son parloin, et appuya sur la touche rappel.

– Société elfique de banque, à votre service.

– Xyixiant'h. Je vous ai eue tout à l'heure. C'est à propos des trois ducats soixante-quinze de frais... c'est vraiment pas beaucoup. Comme vous n'êtes pas un organisme à vocation philanthropique, je me demandais à combien se montent mes avoirs, actuellement ?

– Vous détenez quarante-six ducats sur votre dépôt ordinaire, treize ducats soixante-seize sur votre dépôt à vue, et sur votre compte titres, une action de la compagnie Baentcher Invest, qui cotait hier deux ducats treize seizièmes.

– Mais... j'avais beaucoup plus !

– Euh... attendez... ah, j'ai votre historique ici. Non non, pas d'erreur. Vous êtes passée il y a une semaine pour liquider vos avoirs. Je m'en souviens très bien d'ailleurs, mon chef courait partout en se demandant où il allait trouver cent soixante-huit mille ducats d'or. Pourquoi, il y a un problème ?

– Non... répondit-elle d'une voix blanche, avant de raccrocher.

On l'avait volée. Et pire que tout, il avait fallu qu'elle le sache avant de mourir, quel cruel destin. Mais qui ?

Un doute affreux la prit. Parloin, touche rappel.

– Société Elfique de Banque, à votre service.

– Ouais, c'est encore moi. Dites donc, comme ça, de tête, vous pouvez me dire quels sont les principaux associés de Baentcher Invest ? Deux minutes, oui, j'attends...

Deux minutes plus tard, le hurlement de rage du dragon mordoré explosa dans le Château Blanc, réveillant en sursaut les demi-dragons stupéfaits, déclenchant maint avalanches et roulant dans les vallées environnantes à des lieues à la ronde.

XVIII Le mort défunt

Ils coururent encore un bon moment dans le couloir avant de s'arrêter. Les plaintes de la pierre s'étaient tues, et les gémissements des gobelins ensevelis n'étaient plus perceptibles. Un courant d'air glacial annonçait que la sortie était proche, mais pas un rai de lumière solaire ne filtrait, il faisait nuit noire. Tout le monde fit une petite pause pour souffler un peu, hormis Clibanios qui n'en avait pas besoin, aussi fut-il le premier, après les mules, à franchir les antiques grilles de fer qui avaient jadis fidèlement gardé l'entrée du royaume des nains. La bouche de la mine s'ouvrait dans une pente rocailleuse, au flanc d'une grande et belle montagne, au fond d'une vallée où s'écoulait un joli torrent. Le barde squelette folâtra un moment parmi les cailloux, s'inspirant du saisissant panorama nocturne pour composer quelques vers, puis retrouva les mules, au détour d'un sentier. Il retrouva aussi, face à lui, la face héberluée d'un énorme prêtre de Hazam, une sorte de colosse bien éloigné de l'image généralement associée au dieu de la magie.

Ils étaient à deux pas de distance. Ils s'étaient surpris mutuellement.

Clibanios leva la main, amical, prêt à lancer une saillie dro-

latique de son cru.

Le prêtre fut plus rapide. Il leva devant lui le symbole doré de son dieu, trois cercles entrelacés.

Un éclair blanc, et Clibanios disparut en poussière dans un chuintement sinistre, son luth chut parmi les pierres.

Ses compagnons, horrifiés, avaient suivi la scène à quelque distance. Le prêtre, une fois fait son office, les remarqua et les désigna à la troupe qui le suivait. Il y avait en effet une cinquantaine d'hommes, affairés à fouiller les fontes des mules et à en tirer de mystérieux petits paquets. Ces hommes étaient pour la plupart des archers, comme nos amis purent s'en rendre compte, mais comme il faisait nuit, la première volée de flèches les manqua. Un projectile fusa soudain vers les cieux, et éclata, brillant comme un soleil, les éclairant crûment.

Faisant alors preuve d'un sens tactique assez contestable, ils repartirent dans l'autre sens et se réfugièrent tous dans la grotte qu'ils venaient de quitter, Vertu couvrant la retraite de quelques flèches hâtives, à la vertu surtout dissuasive. Ils fermèrent la grille derrière eux, comptant que la peur de se faire transpercer tiendrait les archers à l'écart. Mais la situation était mauvaise, et tous le savaient.

– Bon, résuma Mark, on a le choix, soit on... ben...

– Ouais, bien parlé général, approuva Ghibli.

– Peste, grommela Monastorio, nous voici faits comme des rats. Une sortie en force...

– Ah, se lamenta Sarlander, si nous avions Morgoth, nous pourrions tenter une ruse quelconque...

– Oui, mais il n'est pas là, coupa sèchement Vertu. Cessez donc de piailler comme de vieilles femmes et laissez-moi réfléchir.

– Holà, les marauds !

Une voix puissante, que l'on pouvait difficilement qualifier de féminine bien qu'elle fut celle d'une femme, venait de les héler.

– Qui vive ? Prends garde, nous sommes nombreux et puissamment armés.

– Et vous fuyez devant nous pour vous réfugier dans ce pauvre abri ?

– Ah... je vois.

– Je ne suis pas ici pour épancher le sang, même celui de vils gredins tels que vous. Je suis le lieutenant commandeur Denysha Monitaya, de la douane de Gunt. Techniquement, ce souterrain ne fait pas partie de mon pays, vous êtes donc libres d'y rester tant qu'il vous plaira, toutefois, vous vous êtes rendus coupables de trafic de stupéfiant, et je dois m'assurer que vous ne recommencerez pas.

– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, s'insurgea Sarlander.

– Je parle des cinq cent livres de résine de champiboule de première qualité que je viens de saisir sur vos mules, et ne me dites pas que ce n'est pas à vous et que c'est tombé de la poche d'un gars devant vous, ça ne marche plus depuis des siècles.

– Hein ?

– Laisse tomber, lui conseilla Vertu.

– Et comme je connais un peu la situation à B'rszon Herk, poursuivit l'officier, je pense que vous avez peu envie de retourner dans les boyaux.

– La salope... commenta la voleuse, avant de demander : Et vous proposez quoi, officier ?

– Rendez-vous, et vous serez traités conformément au droit de Gunt. Vous aurez droit à un procès équitable devant la cour de Jhor, et bénéficierez de la circonstance atténuante de vous être livrés à la justice.

– Jamouf mouf, s'écria Mark, avant d'être étouffé par Vertu.

– Votre proposition mérite étude, répondit la voleuse. J'aimerais en discuter cinq minutes avec mes camarades.

– On n'est pas pressés, concéda Denysha.

– Tu crois que je vais me rendre à cette radasse ? Fit le paladin, écarlate.

– Cette radasse qui veut nous conduire à Jhor.

– A Jhor ou ailleurs...

– Jhor, tu sais, le but de notre voyage...

– Aaaah... Mais, le problème, c'est qu'une fois à Jhor, nous serons en prison, vois-tu, ce qui fait que pour la mission, c'est moins facile.

– Morgoth et Piété sont dehors, ils nous délivreront.

– Mais Gunt est un pays de sorcier, intervint Sarlander à juste titre. Et ses geôles sont sans doute à l'épreuve des sortilèges. S'il était si facile à un sorcier de faire évader des amis de la prison de Jhor, ça se saurait. Et puis, ils sont bien jeunes et inexpérimentés.

– Hum... tu as raison. Il faudrait qu'ils s'attachent les services de quelqu'un de plus... retors. Et déjà, il faut les contacter. Où ai-je mis cette broche qu'il m'avait confié... Ah, voici. Bon, comment ça marchait déjà cet engin du démon ? Je l'épingle sur ma poitrine, je bombe le torse et je prononce la formule magique... Ah, c'était quoi cette formule qu'il m'avait dit de ne surtout pas oublier ?

– Il avait pris les noms de nos charmants hôtes de Bramentombes, si je me souviens bien.

– Exact. Allez, souhaitez-moi bonne chance.

Elle se campa bien droit sur ses jambes, les pieds solidement arrimés à la terre, porta une main vigoureuse à la broche métallique posée au-dessus de son sein gauche, l'objet émit alors une série de trilles métalliques. Puis elle prononça d'une voix aussi assurée qu'elle le put :

– Cisco-Halobs !

XIX Cap au sud

Bip bip bip !

A son tour, Morgoth porta la main à sa poitrine. Cela faisait deux jours qu'il avait quitté le cimetière des dragons, et qu'il avançait sans dire un mot à son compagnon, un pas après l'autre, tout juste préoccupé par la contrainte impérieuse et bénie de sa propre survie. Mais mécaniquement, il répondit :

– Morgoth.

– Bien, ici Vertu. Tu m'entends ?

– Parfaitement.

– Splendide. Bon, je vais avoir besoin de vous. Nous allons être arrêtés par la police de Gunt et conduits à Jhor, aussi il faudra que vous nous délivriez.

– Bien.

– Mais il vous faudra de l'aide, sinon, c'est du suicide.

– Perspective qui ne m'effraie guère.

La voix sépulcrale confirma à Vertu ce qu'elle supposait depuis un moment.

– Xy... vous l'avez trouvée ?

– Tu avais raison, il n'y avait rien à faire.

– Je suis navrée. Ici aussi... on vient de perdre Clibanios.

– Oh. La mort a fini par rattraper la Compagnie, je vois.

– Oui. On ne peut pas avoir de la chance à chaque fois.

Piété va bien ?

– Mieux que moi.

– Tant mieux. Bon, alors vous allez filer vers le sud, vers la cité Balnaise de Dhébrox, tu en as sans doute entendu parler. Là, vous retrouverez la magicienne dont je t'ai parlé une ou deux fois, celle avec qui Mark et moi sommes allés à l'aventure dans notre jeune temps.

– Celle qui a perdu ses pouvoirs en se faisant sucer par un vampire ?

– Exact. Elle a perdu ses pouvoirs, mais son expérience de ces choses vous sera précieuse, et elle a des appuis à Gunt. Promets-lui une part du butin, n'importe quoi, mais ne reviens pas sans elle.

– Bien. Nous ferons notre possible.

– Tu as un papier-crayon ? Je te donne ses coordonnées...

Lorsque ce fut fait, le sorcier se tourna vers son compère. Ils avaient fait un feu à la lisière d'une forêt pétrifiée par le givre, et comptaient dormir dans un trou fait entre les racines d'un grand arbre.

– Tu as entendu ?

- Oui.
- Et tu en penses quoi ?
- Ben... On est aventuriers non ?
- Ouais. Donjon, monstre, trésor. On n'est pas là pour en penser quelque chose.

XX Et pis, Log

Il s'était écoulé près d'une semaine. Morgoth avait survécu à l'épreuve, de même que le robuste Piété, mais c'était moins étonnant. Par le froid, la fatigue, la privation et la menace des loups, la montagne avait mortifié leurs corps et leurs âmes. Maintenant, les arêtes se faisaient courbes plus douces, le climat insensiblement se faisait plus humide, tiédissait presque. Ils avaient croisé quelques hameaux en route, mais ne s'y étaient guère arrêtés, préférant la rude hospitalité de la nature à la trompeuse chaleur humaine. Puis un beau jour, juchés sur une crête, ils avaient vu en contrebas le petit village de Log, et l'avaient observé avec répugnance et consternation. Il ne payait pourtant pas de mine, il n'avait rien d'extraordinaire, juste quelques familles de paysans vivant des vaches et des patates.

Il y avait aussi des broos.

Ces monstres à tête de chèvre saccageaient tout. Ils avaient tué les hommes du village ou les avaient mis en fuite. Les femmes, ils les avaient emmenées dans le petit temple de Hegan et enfermées là, attendant qu'elles soient bien affamées et mortes de frayeur pour assouvir en elles leurs désirs immondes, afin que se propage sur une autre génération la race des broos, la malédiction des broos. Nulle créature n'est plus méprisée dans l'univers que le broo, nulle n'est plus vile, si l'on excepte quelques rares démons.

- Ah, fit Morgoth, c'est révoltant.
- Comment les dieux ont-ils osé nous infliger le voisinage de telles créatures ? S'indigna Piété.
- Bêh, c'est des broos, commenta Xyixiant'h.

- J'ai vu, lui répondit Morgoth
- Ben j'aime pas les broos.
- Personne n'aime les broos.
- C'est sale les broos.
- Ben oui.
- Et puis c'est pas beau.
- Ben non.
- Et puis c'est pas bon.
- Ben n... Comment ça c'est pas bon ?
- Tu as l'impression de manger de pleins seaux de punaises vivantes.

- Mais... c'est répugnant, ça ne se mange pas les broos !
- Ben tu m'étonnes, vu ce que c'est dégueulasse.

Morgoth resta un instant à considérer les activités des broos. Puis il vécut un de ces moments où l'on prend la mesure de ce qu'est l'inconscient. Car c'était l'inconscient de Morgoth qui avait arrêté son coeur, qui le faisait maintenant trembler comme une feuille, sans que sa conscience ne puisse l'expliquer. Sa conscience qui ne voulait pas admettre l'impossible. Il resta pétrifié un bon moment, n'osant tourner la tête, de peur de découvrir qu'il avait rêvé. Mais la poigne énergique et secouante de Piété, qui était bouche bée, le convainquit que s'il perdait la raison, il ne serait pas seul sur les routes de la folie.

Elle était là à leurs côtés, dans son armure dégoulinante de lumière, allongée comme eux par terre, faussement absorbée dans la contemplation du village. Le plus beau joyau que la Terre ai jamais porté.

- Xy ?
- Oui ?
- Tu es... vivante ?

Elle se retint à grand peine de répondre ce qui lui venait à l'esprit, comme "c'est d'avoir fait tant d'études qui t'a donné ce sens de l'observation ?", car les sarcasmes n'étaient pas de mise.

- Oui.
- Je te croyais morte. Les dragons mordorés... meurent.

– J'ai failli. En fait, pour être exact, lorsque vient l'âge, les mordorés, comme tous les dragons, muent, et grandissent. Il se trouve que dans notre espèce particulière, l'une de ces mues est si... pénible... que bien peu en réchappent. Un sur cent, peut-être... J'étais convaincue que ma médiocre constitution ne me laissait aucune chance dans cette épreuve, aussi étais-je convaincue de mourir à mon tour.

– Pourtant, te voici.

– Eh oui. J'étais résignée à quitter ce monde, mais au dernier moment, j'ai compris que je ne pouvais y laisser ce que j'avais de plus précieux...

– Oh, ma Xy...

– ... A savoir mon cher argent, que cette ignoble raclure de... hum... bref, j'ai découvert que notre amie Condeeza avait siphonné mon compte en banque profitant que j'avais le dos tourné.

– Ah...

– Elle m'a piqué mon fric cette salope ! J'allais quand même pas lui laisser non ?

– Euh...

– Aussi, ai-je enduré, la rage au coeur, les tourments abominables de ma métamorphose, et là, même si c'est la dernière chose que je fais de ma vie, je vous jure que j'arracherai les yeux de cette morue...

– Euh... fit Piété... les broos, ils nous ont entendus on dirait. Ils arrivent.

– Merveilleux, qu'ils viennent, j'ai besoin de me calmer. Je vais leur montrer à quel point c'est une mauvaise idée de contrarier un dragon mordoré vénérable !

Lorsque la nouvelle du désastre vint aux oreilles du roi des nains, il fut frappé d'un abattement profond, et décréta trois jours de deuil dans tout son royaume. Puis, une fois que Fourbhi et ses intrépides guerriers eurent été pleurés avec les honneurs dus à leur courage, une fois qu'un nouveau chapitre de la Chanson de B'rszon Herk eut été écrit pour célébrer leur sacrifice

selon la tradition, Hachefeu Cognetroll, dit "Le Bossu", dépêcha une estafette jusqu'au grand nord, un nain robuste, rapide et débrouillard, porteur d'une mission sacrée. Il traversa le Septentrion sur les routes des hommes, sans repos ni distraction, traversa le grand fleuve Argatha, la lointaine Héboria, la sombre forêt des Pictetés, jusqu'à un lieu que nul humain ne peuplait. Là était le lieu le plus saint de tous pour les nains, le Temple du Renouveau. L'estafette s'engagea dans un boyau dérobé que seul un nain pouvait voir, il trouva les Grands Prêtres, et leur transmit le message de son seigneur. Puis, sa mission accomplie, il repartit aussitôt vers le sud.

Et les prêtres, gardiens des traditions ancestrales du peuple nain, approuvèrent la requête du roi et accédèrent à sa demande. Au cours d'une cérémonie semblable à des milliers et des milliers qui s'étaient déroulées en ces lieux au cours des millénaires, ils descendirent là où l'Eternel Glacier s'enfonce dans les profondeurs de la terre, ils s'approchèrent d'une des formes sombres emprisonnées dans la glace, et armés des Pioches Célestes, seules capables de briser la glace divine, ils dégagèrent avec soin et recueillement le premier des soixante nains qui leur avaient été commandés, soixante braves, soixante preux, soixante guerriers pour remplacer les héros tombés devant l'ennemi. Car il est dit qu'au commencement des siècles, les dieux créateurs avaient engendré tous les nains en une seule fois, et les avaient enfermés dans le blanc manteau de ce glacier sacré. Ainsi, et de cette unique façon, sont engendrés les nains.

En tout cas, c'est ce que m'a raconté un nain de mes amis...

